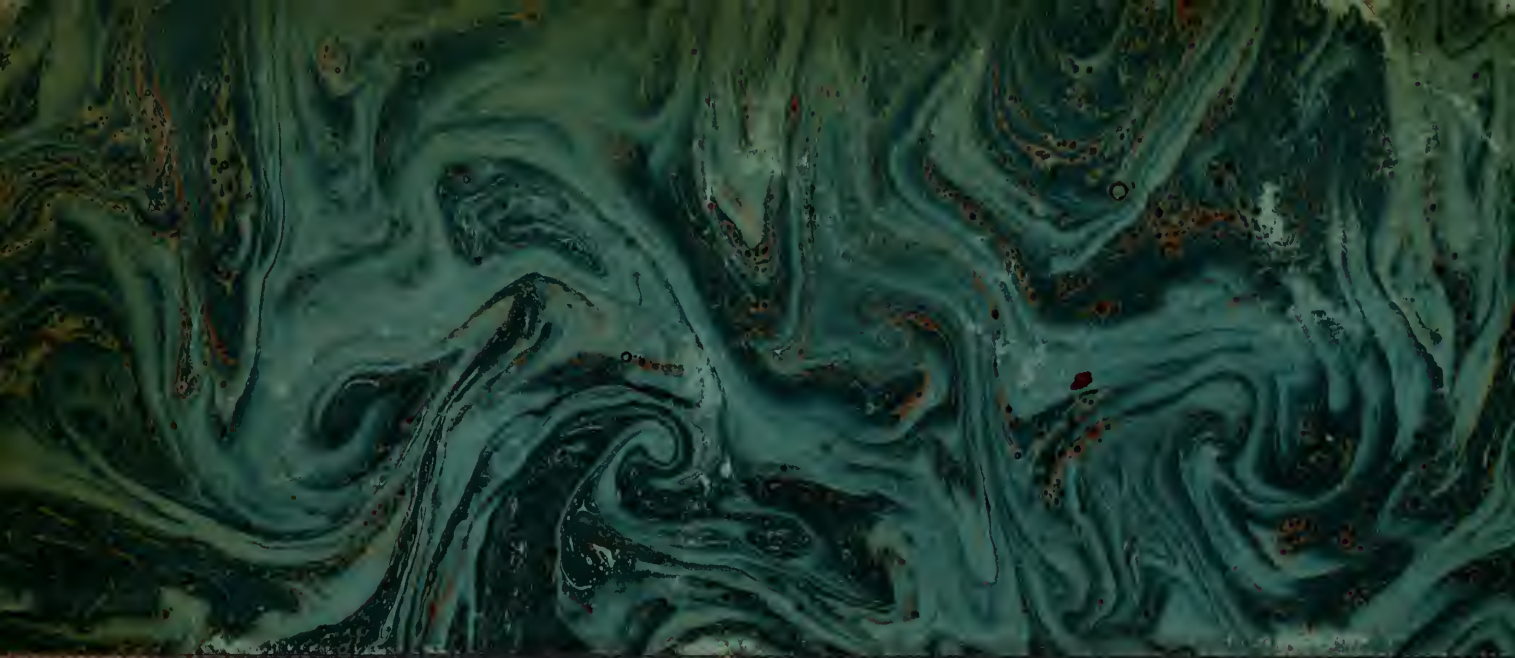


LES MOIS,

POËME.

TOME PREMIER.

R854m

LES MOIS,

POËME

EN

DOUZE CHANTS,

Jean Antoine

PAR M. ROUCHER.

2 vols. in 1

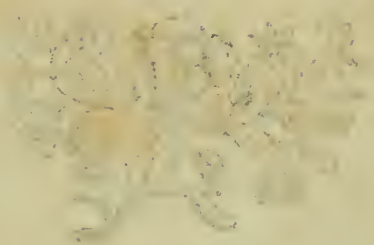
Per Duodena regit mundum Sol aureus Astra.
(VIRG.)

TOME PREMIER.

300299
S. 34
22

A PARIS,
Et se vend à MONS,
Chez H. Hoyois, Imprimeur-Libraire, rue de la Clef.

M. D. CC. LXXX.



A

MON PERE.

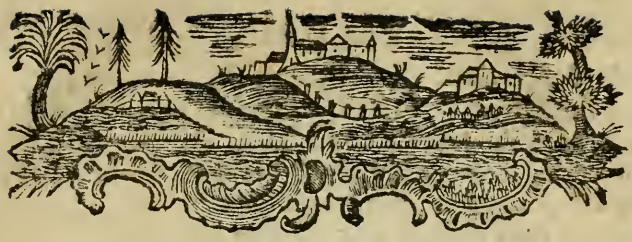
Combien vous avez de titres au foible hommage que je vous préſente! je vous dois plus que la vie; vous avez été mon premier Inſtituteur. Je n'oublierai jamais ces jours de mon enfance, où me menant avec vous dans des promenades ſolitaires, vous m'entreteniez du génie précoce de Paſchal & du Taſſe, & me faiſiez lire la vie de ces deux grands Hommes. Graces à vous, mon cœur palpitoit déja au nom de la gloire. Je n'oublierai jamais qu'à ces premières lectures, vous fites bientôt ſuccéder

celles de Télémaque & de la Jérusalem délivrée. Quel charme je trouvai à ces deux Ouvrages! comme je m'intéressois aux scènes champêtres qui les embellissent! Calypso, dans son Isle, Erminie, parmi des Bergers, firent couler mes premières larmes de plaisir. Je dois à cette éducation mon amour pour la Campagne & la Poésie: oui, c'est vous qui m'aurez fait Poëte, si l'Ouvrage que je vous offre peut toutefois me mériter ce nom.

Mais quand je n'aurois pas ce motif pour mettre le fruit de douze années de travaux sous les auspices de mon Pere, les leçons de vertu, les exemples de piété filiale, de tendresse fraternelle, de bienfaisance même que vous m'avez donnés, (car vous m'avez fait voir que l'homme, qui n'est pas riche, peut faire encore du bien) ne me commanderoient-ils pas ce que je fais aujourd'hui par un libre mouvement de mon cœur? Vous vouliez avant tout que je fusse bon, & vous l'étiez vous-même en m'ap-

prenant à l'être. Ah! puisse ce tribut de ma tendre vénération & de ma reconnoissance, vous prouver que je n'ai pas tout-à-fait négligé vos avis! Je me flatte du moins que vous retrouverez dans mes Vers ce respect pour les mœurs, cet amour de la vertu, ce sentiment des choses honnêtes que je puisai près de vous dans mes premières années. Que d'autres jugent mes foibles talens; vous, mon Père, jugez l'ame de votre Fils, & applaudissez-lui, si elle a quelques traits de ressemblance avec la vôtre.

JE préviens que de toutes les Remarques placées à la ſuite de chaque mois, il y en a trois ſeulement qui ne m'appartiennent pas; je les dois à deux de mes amis. La première, ſur la liberté du Commerce des Grains, eſt de M. de FREVILLE, qui a donné à notre Littérature la traduction de quelques Ouvrages Anglois: la ſeconde, ſur le Divorce, & la troiſième, ſur l'Eſclavage des Nègres, ſont de M. GARAT, jeune Avocat, qui promet un Homme aux Lettres & à la Juriſprudence. Cet Avertiſſement, que l'amitié & la modeſtie ont combattu de tout leur pouvoir, étoit néceſſaire pour qu'on ne me donnât point la gloire d'autrui, & qu'on ne prêtât point à autrui les erreurs où j'ai pu tomber.



LES MOIS,

POÈME

EN

DOUZE CHANTS.

AMbitieux rival des maîtres de la lyre,
Qu'un autre des guerriers échauffe le délire;
Qu'un autre, mariant de coupables couleurs,
Soit le peintre du vice, & le pare de fleurs :
Moi, voué jeune encore, à de plus nobles veilles,
Moi, qui de la Nature obſervai les merveilles,
J'aime mieux du ſoleil chanter les douze enfans,
Qui d'un pas inégal le ſuivent triomphans,
Et de Signes divers la tête couronnée,
Monarques tour-à-tour, ſe partagent l'Année.

Sur la roche ſauvage où le chêne a vieilli
J'irai m'aſſeoir; & là, dans l'ombre recueilli,
A l'aſpect de ces monts ſuſpendus en arcades;
Et du fleuve tombant par bruyantes caſcades,
Et de la ſombre horreur qui noircit les forêts,
Et de l'or des épis flottant ſur les guérêts;

A la douce clarté de ces globes ſans nombre ;
Qui flambeaux de la nuit rayonnent dans ſon ombre ;
A la voix du tonnerre, au fracas des Autans,
Au bruit lointain des flots ſe croiſans, ſe heurtans,
De l'inſpiration le délire extatique
Verſera dans mon ſein la flamme poétique,
Et parcourant les mers, & la terre, & les cieux,
Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

Bienfaiteur des mortels, ô Géant invincible,
Dont l'Hercule Thébain fut l'image ſenſible ;
Toi qui combats toujours, & toujours plus ardent
De triomphe en triomphe atteins à l'Occident ;
Toi qui de la Nature enfantas l'harmonie,
O Soleil ! c'eſt toi ſeul qu'implore mon génie.
Sois l'aſtre de ma muſe & préſide à mes vers :
Comme toi, mon ſujet embraſſe l'univers.

LES MOIS

DU PRINTEMS.

MARS,

CHANT PREMIER.

Grossis par le torrent des neiges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées;
Et les rochers de glace aux Alpes suspendus,
Sous un ciel plus propice amollis & fondus,
Se changent en vapeurs, & pèsent sur nos têtes.
La mer gronde; les vents précurseurs des tempêtes
Courent d'un pôle à l'autre, & tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles Matelots.

Mais du joug de l'Hyver la Terre enfin se lasse;
La Terre, trop long-temps captive sous la glace,
Lève ses tristes yeux vers le Père des Mois,
Et frissonnante encor remplit l'air de sa voix.
» Dispensateur du jour, brillant flambeau du monde,
» Des vapeurs, des brouillards perce la nuit immonde;
» Impose un long silence aux Aquillons jaloux,
» Et rends à mes soupirs le printems mon époux. «

Elle se tait: le Dieu, sensible à sa prière,
Remonte à l'Equateur; là, rouvrant sa carrière;
Il chasse au loin l'Hyver, repousse les Autans,
Et des rives du Nil appelle le Printems;

» Prends tes habits de fleurs, mon fils ; prends la ceinture ;
» Qui pare tous les ans le sein de la Nature ;
» Va : la Terre soupire, & ses flancs amoureux
» Attendent la rosée & tes germes heureux :
» Mon fils, va la remplir de ton ame éthérée. «

Le Printems à ces mots fend la plaine azurée,
Et porté mollement sur l'aile des Zéphirs,
De l'Hymen créateur vient goûter les plaisirs ;
La Terre, devant lui frémissant d'allégresse,
S'enfle, bénit l'époux qu'imploroit sa tendresse,
L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts ;
La sève de la vie inonde l'univers.

De cet Hymen fécond, Dieux, quels biens vont éclore !
Déja d'un feu plus vif l'Olimpe se colore.
Le Bélier, du Printems ministre radieux,
Paroît, & s'avançant vers le plus haut des cieux,
De la Terre amoureuse annonce l'hyménée,
Et vainqueur de la nuit, recommence l'année.

A peine dans les airs dévoile-t-il son front,
Que soudain tressaillant dans son antre profond,
L'immortel Océan gronde, écume de joie,
S'éleve, & sur la plage à grands flots se déploie.
Sa vague mugissante appelle à d'autres bords
Ces vaisseaux que l'Hyver enchaînoit dans nos ports.

Les voilà donc ces jours si rians, si prospères,
Ces jours qui tarissoient les larmes de nos pères !
Tous les ans, quand l'Hyver dans son obscurité
Engloutissoit leur Dieu, le Dieu de la clarté,
Un long deuil sur les murs des sacrés édifices
S'étendoit ; & l'autel privé de sacrifices,
Sans brasier, sans parfum, sans lampe, sans flambeau ;

Figuroit le Soleil éteint dans le tombeau.
Durant trois jours entiers consacrés aux ténèbres,
Aux lamentations, aux pleurs, aux chants funèbres,
Ils craignoient que leur Dieu brisé par un Géant
N'entraînât avec lui l'univers au néant.
Mais sitôt que vainqueur de cette nuit funeste,
Il rallumoit ses feux sous le Bélier céleste,
Les brasiers, les flambeaux, éteints sur les autels,
Brilloient, renouvellés aux regards des mortels;
Des nuages d'encens emplissoient les portiques,
Et le Prêtre & le Peuple, en de joyeux Cantiques,
S'écrioient: « Notre Dieu renaît à la clarté;
» Célébrons son triomphe: il est ressuscité. »

Pouvoient-ils en effet refuser leur hommage
A l'astre, qui des Dieux est la plus belle image,
Quand ce Roi de lumière au Bélier de retour,
De ses douze palais recommençoit le tour?
Lorsque des premiers tems l'antique témoignage,
Par la voix des vieillards confirmé d'âge en âge,
Disoit aux Nations en de sublimes vers,
Qu'au Printems, le Cahos enfanta l'Univers?

La Terre aime à le croire & le répète encore.
Oui, dit-on, le Printems a vu le monde éclore;
Il a vu dans les airs monter le front des bois;
Du premier Rossignol il entendit la voix;
Les fleuves devant lui jaillirent des montagnes,
Et son souffle épura les célestes campagnes:
Siecle heureux, siecle d'or, trop chéri des neuf Sœurs,
Qui cent fois de cet âge ont chanté les douceurs.

Si j'en crois leurs concerts, le monde à sa naissance,
Ainsi que dans la paix, vivoit dans l'innocence.
Des mœurs & point de loix; du moins nul Souverain

Ne les faiſoit parler ſur des tables d'airain.
Les orages, les vents ſe taiſoient: la froidure
Reſpectoit les beaux jours, les fleurs & la verdure.
Les flots rouloient captifs dans leur vaſte baſſin;
Et tandis qu'aux Zéphirs la Terre ouvrant ſon ſein,
Sans jamais s'épuiſer, partout faiſoit éclore
Les plus doux fruits, mêlés aux dons rians de Flore,
Les Agneaux & les Loups enſemble confondus
Careſſoient les mortels ſur la mouſſe étendus.
Tous amis, tous égaux, les mortels ſans envie
Dans un calme profond laiſſoient couler leur vie:
La flutte doucement ſoupiroit ſous leurs doigts;
Ils chantoient; les troupeaux bondiſſoient à leurs voix:
Le Tigre étoit lié d'une inviſible chaîne,
Et le miel diſtilloit de l'écorce du Chêne.

Oh! comme le menſonge à l'aide des beaux vers
Peut aiſément tromper ce crédule univers!
Nous vantons le bonheur de ces belles journées,
Qu'aux premiers des humains firent les deſtinées;
Et jamais il ne fut d'âge plus malheureux.

Les élémens impurs, luttant ſans ceſſe entr'eux;
Sur le monde naiſſant promenoient le ravage.
L'Océan mutiné s'égaroit ſans rivage.
Ce globe ſur ſon axe encor mal affermi,
Flottoit d'un pôle à l'autre; & long-temps endormi,
Le Soleil au hazard éclaira la Nature.
Les champs, terreins fangeux, languiſſoient ſans culture.
Eh! comment les dompter? le génie inventeur
N'avoit point amolli le fer agriculteur.
Les beſoins dévorans, l'importune détreſſe
De l'Homme foible & nud châtioient la pareſſe:
Une horrible maigreur déformoit tous ſes traits.
Jetté par les deſtins au milieu des forêts,
Sur la ronce épineuſe errant à l'aventure,

Il demandoit au Chêne une vile pâture ;
Heureux de la ravir, armé d'un pieu ſanglant,
Au vorace animal qui s'engraiſſe de gland.

Maintenant regrettez, chaſtes Sœurs d'Aonie,
De l'univers naiſſant les vertus, l'harmonie,
Et ſon Dieu protecteur chaſſé par Jupiter !
Votre heureux ſiècle d'or fut un ſiècle de fer.
C'eſt nous, nous qui vivons ſous l'empire d'Aſtrée,
Enfans & favoris de Saturne & de Rhée,
Nous voyons tout renaître au gré de nos deſirs ;
La terre ſans repos travaille à nos plaiſirs,
Et le Ciel étoilé roule en paix ſur nos têtes.
Si des climats de l'Ourſe, eſcorté des tempêtes,
Revole tous les ans le Démon des Hyvers,
Le Printems à ſon tour conſole l'univers.

Tout germe devant lui, tout ſe meut, tout s'avive.
L'onde étincelle & fuit d'une courſe plus vive.
La pelouſe déja rit aux pieds des côteaux ;
Partout, un ſuc laiteux gonfle les végétaux.

Ce fluide inviſible, errant de veine en veine,
Sur les prés rajeunis fait monter la Vervène,
Qui demandoit la paix au nom des Rois vaincus ;
Il bleuit l'Heppatique, il dore le Crocus,
Et du plus doux parfum nourrit la violette,
Humble fleur, qui déja pare l'humble Colette.

Juſqu'au fond des forêts, l'arbre imbibé des ſels
Que la Terre a reçus dans ſes flancs maternels,
Quand l'Hyver attriſtant les climats qu'il aſſiège,
Les voiloit de brouillards, les tapiſſoit de neige,
L'arbre ſent aujourd'hui ſa sève fermenter :
Dans ſes mille canaux libre de ſerpenter,

De la racine au tronc, & du tronc au branchage
Elle monte, & s'apprête à jaillir en feuillage.

Redouble, heureux Printems, redouble tes bienfaits!
Qu'en tous lieux, aux rayons des beaux jours que tu fais,
Des végétaux amis la foule t'environne!
Prête au Chêne affermi sur les monts qu'il couronne,
Prête un suc astringent, qui par un prompt secours,
De mon sang épanché doit rallentir le cours:
Donne au riant Ormeau la liqueur épurée
Par qui s'éteint l'ardeur de la fièvre altérée;
Au Frêne, la vertu de consoler des yeux
Affoiblis & blessés de la clarté des cieux;
Au Tilleul.... mais hélas! quel mortel peut connoître
Tout le pouvoir des sucs que ta chaleur fait naître!
Linné, qui d'un regard à la Parque fatal
Débrouilla le cahos du règne végétal;
Adanson & Jussieu, ces fidèles oracles
D'un monde, où la Nature a semé les miracles
Mille fois en perçant & les bois épineux,
Et les vallons déserts, & les rocs caverneux,
N'avouèrent-ils point qu'à la foiblesse humaine
Se cachoit la moitié d'un si vaste domaine?
Sans doute à nos regards les temps pourront l'ouvrir;
Mais par combien de soins il la faut conquérir.
La Nature, semblable à l'antique Protée,
D'obstinés curieux veut être tourmentée;
Elle aime les efforts des mortels indiscrets:
C'est l'importunité qui ravit ses secrets.

Vous donc, qui pleins d'ardeur épiez ses merveilles,
O Sages, redoublez de travaux & de veilles!
La Nature à vos yeux cèle encor bien des loix.
Savez-vous seulement quel pouvoir dans les bois
Ramène ces corbeaux, qui citoyens des plaines,

Y défioient du Nord les piquantes haleines ?
Sur quel préſage heureux en amour réunis,
Ils ont prévu le tems de réparer leurs nids ?
Comment, pour ſe conſtruire un palais moins fragile,
Ils ont mêlé la ronce & le bois à l'argile ?
Qui leur en a tracé le contour régulier ?
Quel Dieu leur a prédit que le haut Peuplier,
Et le Pin dont la cime a fui loin de la Terre,
Leur prêtant contre nous un abri ſalutaire,
Défendroient leurs petits encor foibles & nuds ?

Que tes divers reſſorts ne me ſont-ils connus,
O nature ! O Puiſſance éternelle, infinie,
De l'être & de la mort invincible Génie !
Qu'avec plaiſir mon luth proclameroit tes loix !
Mais je ne ſuis point né pour de ſi hauts emplois ;
Tu bornas mon eſſor : admirateur paiſible
D'un cercle de beautés à tous les yeux viſible,
Je dois, ſans te ſurprendre aucun de tes ſecrets,
Couler des jours ſans gloire au milieu des forêts,
Cueillir au bord des eaux la fleur qui va renaître,
Et Poëte des champs, les faire aimer peut-être ;
Ce deſtin n'eſt pas grand, mais il eſt aſſez doux ;
Il cachera ma vie aux regards des jaloux.

Eh bien ! champs fortunés, forêts, vallons, prairies ;
Rouvrez moi les détours de vos routes chéries ;
La ville trop long-tems m'enferma dans ſes murs.
Perdu trois mois entiers dans ſes brouillards impurs,
J'échappe à ce ſéjour de boue & d'impoſture :
Heureux de votre paix, retrouvant la Nature,
Sur la mouſſe nouvelle & ſur la fleur du Thym,
Je vais me pénétrer des parfums du matin ;
Je vais ſur les rameaux de Vertumne & de Flore
Epier quel bouton le premier doit éclore.

Un bien manque pourtant à ma félicité :

Dans les champs, près de moi je voudrois ma Myrthé.
Oh! ſi je puis la voir, oh! ſi je puis l'entendre.
L'écho de ces rochers en deviendra plus tendre;
Tout fleurira plutôt dans mon riant ſéjour:
La femme que l'on aime embellit un beau jour.

Viens donc, femme adorable; ah! viens, fuis cette Ville,
Où de fourbes trompés rampe un monde ſervile:
Ce monde corrupteur n'eſt pas digne de toi.
Le Printems & l'Amour te rappellent à moi.
Me trompé-je? Non, non: je vois Myrthé paroître;
Myrthé vient habiter mon aſyle champêtre.
Sans ornement, ſans art, belle de ſes appas,
Déja dans nos vallons elle égare ſes pas.
Cet air pur qu'à longs traits près d'elle je reſpire,
Ce verger qui blanchit, ce Zéphir qui ſoupire,
Ce limpide ruiſſeau qui coule mollement,
Tout verſe dans mon âme un doux raviſſement.
Oh! comme à mon bonheur ajoute l'eſpérance!
Mon œil ne voit plus rien avec indifférence.
Ces Roſiers, ces Jaſmins bientôt parés de fleurs,
Pour couronner Myrthé m'offriront leurs couleurs;
C'eſt pour voiler nos feux des ombres du myſtère,
Que la feuille renaît au boſquet ſolitaire;
Quand l'Eté dévorant nous dardera ſes traits,
Myrthé dans ce ruiſſeau baignera ſes attraits.
Délicieux eſpoir! ô félicité pure!
C'eſt l'Amour qui m'apprend à ſentir la Nature.

De quel nouveau plaiſir mon cœur eſt enivré,
Quand je vois un troupeau dans la plaine égaré
Bondir; & près de lui, les bergers, leurs compagnes,
Par grouppes varier la ſcène des campagnes,
En réveiller l'écho muet depuis long-tems,
Et ſaluer en chœur le retour du Printems!

Mais Dieux! Quel noir penſer attriſte mon ivreſſe!

Ces Agneaux, ſous mes yeux, folâtrans d'allégreſſe,
Arrachés à leur mère, aux fleurs de ce côteau,
Iront dans les cités tomber ſous le couteau.
Ils ſervent l'appareil d'un feſtin ſanguinaire,
Où l'Homme s'arrogeant un droit imaginaire,
Tyran des animaux, étale ſans remords
Ses meurtres déguiſés, & ſe nourrit de morts.

Arrête, Homme vorace, arrête : ta furie,
Des Tigres, des Lions paſſe la barbarie.
Jamais ces animaux dans le ſang élevés
Du lait de la Brebis ne furent abreuvés ;
Ils ne furent jamais revêtus de ſa laine.
Le Bœuf pour les nourrir féconde-t-il la plaine ?
C'eſt pour toi que ſans fiel, docile à l'aiguillon,
Il creuſe ſous le joug un pénible ſillon ;
Sa conſtance aux travaux rend tes guérets fertiles ;
Et la mort eſt le prix de ſes travaux utiles !
Et tu verſes ſon ſang ! Et tu manges ſa chair !
Tu t'es donc fait, ingrat, des entrailles de fer ?
Je méconnois en toi l'auguſte créature,
Que d'un limon plus doux façonna la Nature,
Qu'elle forma ſenſible à la voix des douleurs ;
A qui ſeule, elle apprit à répandre des pleurs.
Tu dégrades ton nom ; & cruel à toi-même,
Tu hâtes la lenteur de ton heure ſuprême.
Corrupteur de ton ſang, le ſang des animaux
Y dépoſe, y nourrit le germe de tes maux,
De la fièvre en ton ſein fait bouillonner la flamme,
Et porte le délire au ſiège de ton ame.

Maudit ſoit le mortel qui du fruit des buiſſons
Dédaigna le premier les natives moiſſons,
Et broya ſous ſes dents, par la rage égarées,
Les chairs de ſa victime en feſtin préparées !
Hélas ! depuis ce jour l'Homme s'eſt fait au ſang.
Le plus fort du plus foible a déchiré le flanc,

La Diſcorde a ſemé la haine, les allarmes,
Et la tendre Pitié s'eſt endurcie aux larmes.

Ah! s'il faut qu'aujourd'hui ne ſoient plus révérés
Du Sage de Samos les principes ſacrés,
S'il faut de notre goût réveiller la pareſſe
Par des mets qu'aſſaiſonne une fatale adreſſe;
Du moins, n'inſultons pas aux Brames innocens,
Qui du Bœuf, du Taureau maîtres reconnoiſſans;
Laiſſent, exempte enfin des ſoins du labourage,
Leur vieilleſſe expirer en un gras pâturage:
Doux repos, douce mort, qu'ils ont bien mérités.

Dans nos champs, en ce mois, voyez de tous côtés
Ces animaux, fumans de ſueur, de pouſſière,
Ouvrir & renverſer la glèbe nourricière;
Cependant que leur guide, au chant vif & joyeux
De l'oiſeau qui s'élève & retombe des Cieux,
Sur le ſoc reluiſant la main appeſantie,
Preſſe de l'aiguillon leur marche rallentie.
Le prodigue Semeur ſuit d'un pas meſuré;
Il verſe, & le blé noir, & le millet doré,
Et l'orge, ami d'un ſol mêlé d'un peu d'arène:
La herſe aux longues dents marche & ferme la ſcene.

Pour la neuvième fois le jour darde ſes traits.
Déja le Laboureur retourne à ſes guérets;
Et la moiſſon naiſſante à ſes yeux ſe déploie.
Alors entre l'eſpoir, & la crainte, & la joie,
Etendant vers le Ciel ſes vénérables mains,
Il invoque celui qui nourrit les humains.

« Grand Dieu! les ouragans, & la grêle, & l'orage
» T'obéiſſent: dis-leur d'épargner mon ouvrage.
» Charge les doux Zéphirs de la fécondité:
« Qu'ils uniſſent la pluie à la ſérénité,
» Et que de ton Soleil la flamme créatrice

» Change en épi cette herbe, & que l'épi mûrisse.
» Dieu juste ! j'ai peut-être un droit à tes bienfaits.
» Des rigueurs de l'Hyver j'ai porté tout le faix;
» Tu l'as vu : quand la glace attristoit la Nature,
» Sans feu, sans vêtement, privé de nourriture;
» J'entendois près de moi, nuds & mourans de faim
» Ma femme & mes enfans me demander du pain.
» Hélas ! à mes enfans, à ma femme, à moi-même,
» Epargne désormais cette indigence extrême,
» Et n'abandonne plus aux Autans déchaînés,
» Et mes grains, & mes fruits par l'orage entraînés.
» Ils sont tout mon espoir ; qu'ils soient ma récompense.»

Il prie encore, il prie ; & d'un nuage immense,
Son œil épouvanté voit les flancs épaissis
S'élargir, s'allonger sur les monts obscurcis ;
Descendre en tourbillon dans la plaine, & s'étendre,
Et rouler : un bruit sourd au loin s'est fait entendre.
Le nuage en tonnant s'ouvre, & les étendards,
Et l'éclat des mousquets hérissés de leurs dards,
Flottant comme la mer qui balance son onde,
Les chevaux henniſſans, & le bronze qui gronde ;
Les clairons, les tambours, les trompettes, les cors ;
Tourmentant les échos d'homicides accords,
Tout annonce le Dieu... le monstre de la guerre.

Au fracas répété de son roulant tonnerre,
Les cheveux sur le front hérissés de terreur,
Pâle, & l'œil égaré, s'enfuit le Laboureur :
Il s'enfuit en pleurant les trésors de la plaine.
Enfans, mères, vieillards éperdus, hors d'haleine
Désertent leur cabane, & par mille chemins,
Se dérobent en foule aux Soldats inhumains.

Du titre de valeur déguisant leur furie,
Et ravageant la terre au nom de la patrie,
Des assassins payés, dans le creux des sillons,

D'un camp dévaſtateur plantent les pavillons.
Bientôt de leurs drapeaux la campagne couverte
Se transforme en arêne à l'homicide ouverte,
Où des hommes de fer, en bataille formés,
Se lancent des regards de carnage affamés.

Hommes nés pour les Rois, inſtrumens de colère,
Hâtez-vous; par le ſang gagnez votre ſalaire.

Du combat tout-à-coup le ſignal eſt donné,
Mille bouches de bronze à la fois ont tonné.
Tout s'ébranle : le plomb que le ſalpêtre embraſe ;
Tombe en grêle de feu ſur les rangs qu'il écraſe:
Et des troncs mutilés, & des membres épars,
Dans les champs de Cérès volent de toutes parts.

Déja le feu ſe tait: le glaive lui ſuccède.
Les deux partis rompus que la fureur poſsède.
L'un vers l'autre élancés, de plus près combattans ;
Se croiſent, & de meurtre à l'envi dégouttans,
Aveugles, effrénés, s'exterminent en foule.
Le vaincu mord la poudre, & le vainqueur la foule.

De la gloire à l'inſtant le fantôme impoſteur
Proclame les forfaits de ce jour deſtructeur,
Promet à des brigands un beau nom dans l'hiſtoire ;
Et faiſant le Ciel même auteur de leur victoire,
Sur les corps entaſſés dont regorgent ces lieux,
Force leur bouche impie à rendre grace aux Dieux ;

Taiſez-vous, aſſaſſins: ces hymnes, ces cantiques,
Ces drapeaux appendus ſous nos ſacrés portiques,
Ces concerts d'inſtrumens à vos fureurs ſi doux,
Au tribunal des Dieux s'élèvent contre vous.

Oui, contre vous, ô Rois! dont l'orgueil ſanguinaire
Arma ces meurtriers d'un glaive mercenaire.

Répondez: quand ce peuple, & libre, & triomphant,
Avec cette candeur qui guide un foible enfant,
Déposa dans vos mains l'épée & la couronne,
Quand il vous fit asseoir dans la gloire du trône,
Vous dit-il: : « De mes biens, de mes jours à ton gré,
» Use en maître absolu; prends ce glaive sacré,
» Egorge-moi: je veux que mon sang t'appartienne;
» Pour volonté, pour loi, je n'aurai que la tienne. »
Rois, soyez détrompés: le peuple est avant vous.
Si par nous vous regnez, regnez aussi pour nous.
Renfermez, étouffez les foudres de la guerre;
Et protecteurs d'un art bienfaiteur de la Terre,
Imitez du Cathay les sages Potentats:
Voici, voici les jours, où leurs vastes Etats
Résonnent de leur nom béni dans les campagnes.

Quand l'Aube, en blanchissant le faîte des montagnes,
Ramène le soleil vers le Bélier doré,
Précédé de sa Cour, de ses fils entouré,
Sur un char triomphal le Prince Asiatique
Monte, & s'avance en pompe armé d'un fer rustique.
C'est Triptolême assis dans le char de Cérès.
Un vallon, dont l'Hyver a mûri les guérets,
Ouvre un théatre auguste à la foule accourue
Des citoyens voués aux soins de la charrue.
Eh! quel si grand spectacle appelle leurs regards?
Le triomphe annuel du plus noble des arts;
Un Prince Laboureur qui descendu du trône,
Doit devant la charrue abaisser la couronne,
A ses yeux paternels, tant le fer nourricier
Est plus noble & plus saint que l'homicide acier!

Il descend de son char; d'un pas grave il s'avance.
On se tait: au milieu de ce profond silence,
Seul, il parcourt le champ qu'il doit rendre fécond,
S'y prosterne, & neuf fois le touche de son front.

Exhale dans les airs un nuage embaumé.
Au bruit des chants joyeux, que la fière trompette
De ſes éclats roulans accompagne & répète,
De jeunes laboureurs amènent en danſant
Au pié du Roi-Pontife un Taureau mugiſſant;
Des fleurs parent ſa tête & pendent en guirlande.
Le Prince au Dieu du Ciel conſacre cette offrande;
Il prie : & le Taureau, frappé d'un coup mortel,
Meugle, chancele, & tombe aux marches de l'autel.

Tandis que du bûcher la flamme étincelante
Dévore en pétillant la victime ſanglante,
Le Maître de l'Empire, armé d'un aiguillon,
Guide le ſoc poudreux, ouvre un premier ſillon,
Et d'une main prodigue y dépoſe en ſemence
Ces grains, dont le Cathay nourrit un peuple immenſe.
Jour rayonnant de gloire, où ce ſage Empereur,
Au rang de Mandarin place le Laboureur,
Qui ſoumit une plaine inculte, & fit éclore
De nouvelles moiſſons ſur un ſol vierge encore!

Et des Rois, pour enfler l'orgueil de leurs drapeaux,
Feront gémir les champs ſous le faix des impôts!
Et leurs loix dévoûront aux fureurs de la guerre
Le paiſible ſujet qui féconde la Terre!
O Dieux! quand ceſſera l'injurieux oubli,
Où le premier des Arts languit enſeveli?
Ne verront-ils jamais, ces cruels politiques,
Que leur pouvoir n'eſt rien ſans les travaux ruſtiques;
Que Mars peut bien un tems prêter quelque ſplendeur,
Mais qu'un jour malheureux abat cette grandeur;
Mais que Cérès eſt tout; mais qu'une paix profonde
Eſt la baſe ſolide où leur gloire ſe fonde!

Tu l'avois bien compris ce ſecret des Etats,
O toi, le plus aimé de tous les Potentats,
Toi, qui ſeras long-tems pleuré dans notre Hiſtoire,

Un autel de verdure à ſes côtés s'éleve.
On le pare de fleurs, on y dépoſe un glaive.
Des mains d'un jeune Prince un bûcher allumé
Henri, lorſqu'à regret contemplant ta victoire,
Tu t'écriois : « Je veux aux enfans des hameaux,
» De nos troubles civils faire oublier les maux;
» Je veux que leurs regards chériſſent ma préſence,
» Que ce bon Peuple heureux chante ma bienfaiſance;
» Et que de leur bonheur s'accroiſſe mon pouvoir. »

Tu le ſavois auſſi, toi qui nous as fait voir
L'ame d'un citoyen au ſéjour des eſclaves;
Turgot, ſage Turgot! De cruelles entraves
Enchaînoient dans leur courſe & Bacchus & Cérès.
Quelle main oſera les venger? Tu parois;
Et ſoudain je les vois, pour enrichir ton Prince,
Librement circuler de Province en Province :
Le commerce renaît, prend un vol plus hardi;
Et les moiſſons du Nord nourriſſent le Midi.

Miniſtre, de qui Rome eût adoré l'image,
Au nom du Laboureur, je viens te rendre hommage;
Ton éloge en ce jour me doit être permis.
Quand la faveur des Rois te faiſoit des amis,
Je me ſuis tû : mon vers ſuſpect de flatterie
Eût été vainement l'écho de la Patrie.
Mais lorſque tu n'as plus d'autre éclat que le tien;
Lorſque de ton pouvoir mon ſort n'attend plus rien,
Je puis, libre de crainte ainſi que d'eſpérance,
Bénir mon bienfaiteur & l'ami de la France.

REMARQUES

SUR

L'EXPOSITION.

LES MOIS.

Les premiers Orientaux qui, après avoir partagé l'année, donnerent à chaque diviſion le nom de MOIS, ne déſignoient point par ce mot le tems que le Soleil emploie à parcourir l'eſpace qui ſe trouve d'un Signe à un autre; leurs Mois étoient lunaires, c'eſt-à-dire qu'ils en commençoient un nouveau, toutes les fois que la Lune renouvelloit ſon croiſſant.

Cette ſorte de Mois exiſte encore parmi les Arabes. Douze lunaiſons compoſent leur année. Auſſi finit-elle douze jours plutôt que la nôtre, & la devance de trente-trois jours tous les trois ans.

Cette diviſion parut enfin défectueuſe à ceux qui l'avoient imaginée. Ils conçurent qu'il étoit plus ſage de ſe régler ſur le Soleil. Ils obſervèrent plus attentivement le cours de cet aſtre, & ce ne fut qu'après avoir connu les douze Conſtellations qui forment le Zodiaque, qu'ils diviſèrent l'année en Mois, chacun de trente jours.

Mais quelle époque aſſignèrent-ils à ſon commencement? M. COURT DE GEBELIN, dans ſon Hiſtoire du Calendrier, que j'aurai occaſion de citer ſouvent dans mes Notes, prétend que la première de toutes les années, la plus ancienne dont on ait quelque connoiſſance, s'ouvroit au mois de Juin, vers le Solſtice d'été, & que Romulus fit dans la ſuite un changement conſidérable au Calendrier, en plaçant le renouvellement de l'année à l'Equinoxe du Printens. M. BAILLY, à qui ſon Hiſtoire de l'Aſtronomie & ſes Lettres ſur les Sciences ont donné un rang diſtingué parmi les vrais Savans & les Littérateurs, remarque dans des obſervations qu'il a faites ſur l'ouvrage de M. de Gebelin, & qu'il a bien voulu me communiquer, que Romulus ne fit rien de nouveau; que ce n'étoit point au Solſtice d'été que l'année commençoit chez les anciens peuples, mais que chez la plupart des nations de l'Aſie, l'année a commencé au Printems. Il étoit bien naturel en effet que l'époque du nouvellement de la nature fût l'époque du renouvellement de l'année. Dans la ſuite, ce commencement varia chez

les différens peuples. Les uns, comme les Egyptiens, le placèrent vers la fin du mois d'Août; les autres, comme les Bythiniens, à l'Equinoxe d'automne; les premiers Athéniens, au Solstice d'hyver; les premiers Romains, au Solstice d'été; presque tous enfin l'enlevèrent de sa place naturelle : & nous-mêmes, lorsque plus éclairés nous reformâmes notre Calendrier, fîmes-nous autre chose qu'imiter les caprices de nos devanciers? Quelle raison légitime avons-nous pour commencer l'année dix jours après le Solstice d'hyver. Ne seroit-il pas mieux de l'ouvrir au moment où le Soleil commence son cours?

Mais où les premiers peuples montrèrent beaucoup plus de sagesse, ce fut dans le choix des noms qu'ils donnèrent aux différens Mois. L'ensemble de ces noms étoit le tableau de l'année entière, parce que chacun d'eux marquoit ou la température, ou les travaux, ou les fêtes que ramenoit le Soleil toutes les fois qu'il changeoit de station. Nous trouvons un reste de cette sagesse dans les noms des Mois en Islande. Ils y désignent tous l'état du ciel ou de la terre à ces différentes époques : tant il est vrai que la Nature a imprimé un caractère distinctif à chaque Mois, jusques dans les climats les plus disgraciés, & qu'il ne faut qu'un peu d'attention pour le saisir. On m'a souvent demandé, par exemple, quelle différence je trouvois entre notre mois de Décembre, & notre mois de Janvier : & cette question m'a toujours étonné. Se peut-il qu'après avoir vécu un certain nombre d'années, on n'ait point observé que le premier amène ordinairement les grands vents, les brouillards épais, la nège & sur-tout les pluies qui nous inondent vers le Solstice, & qui l'avoient fait consacrer par les Grecs au Dieu des grandes eaux, à Neptune; tandis que le suivant est celui des fortes gelées? On se souviendra long-tems que les froids excessifs des années 1709, 1740 & 1776 commencèrent en Janvier & finirent avec lui.

Enfin ce fut le même esprit d'observation, uni à l'amour de l'allégorie, qui dans l'Orient personnifia chaque Mois & le fit représenter sous un emblême particulier. Dans la suite des tems ces emblêmes furent méconnus : l'ignorance en fit des Génies chargés de présider aux fleurs, aux fruits, aux troupeaux, aux moissons, au froid, à la chaleur, &c. Telle est l'origine des douze grands Dieux si célèbres dans la Mythologie. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'Histoire du Calendrier, page 175 & suivantes, les curieuses observations de M. DE GEBELIN, sur les douze grands Dieux des Romains & des Egyptiens.

P. 1. Et de signes divers la tête couronnée,

Monarques tour-à-tour, se partagent l'année.

On a vu dans la Note précédente comment les Asiatiques, qui les premiers se sont appliqués à l'Astronomie, découvrirent que le Soleil passe d'orient en occident sous douze constellations à des distances à peu près égales, & qu'après les avoir parcourues successivement, il se trouve au point d'où il est parti. Disons maintenant qu'ils assignèrent à chaque Constellation un nom, symbole intelligible de ce que le ciel où la terre leur offroit de plus important.

Les agneaux naiſſent vers la fin de l'hyver & au commencement du printems; ainſi on donna le nom de Bélier à la premier Conſtellation. La reproduction des veaux ſuit de près celle des agneaux; la ſeconde eut le nom de Taureau. La chèvre met bas vers la fin de Mai, & donne ordinairement deux petits; cela fut ſuffiſant pour faire déſigner l'étoile de ce Mois par deux chevreaux, dont on a fait enſuite les Gémeaux.

Il ſembloit que le Soleil au mois de Juin reculât ſur lui-même en abrégeant les jours; delà le nom d'écreviſſe donné à la Conſtellation de ce Mois. La ſuivante fut appellée Lion, à cauſe des chaleurs violentes qu'on éprouve quand elle regne. La ſixième, ſous la figure d'une Vierge qui porte en ſa main un bouquet d'épis, marque le tems de la moiſſon.

La parfaite égalité des jours & des nuits, au moment où le Soleil ſort du ſigne de la Vierge, fut déſignée par la Balance. Les maladies, qui ſe multiplient vers le milieu de l'automne, firent donner à la Conſtellation d'Octobre le nom de Scorpion. La chûte des feuilles, la campagne dépouillée de ſes productions, le danger de ſouffrir les bêtes ſauvages pendant l'hyver, tout invite à la chaſſe en Novembre; & le ſigne, où le Soleil entre alors, prit le nom de Sagittaire, d'Archer, ou de Chaſſeur.

Celui de la Chèvre, cet animal qui ſe plaît à grimper de rocher en rocher, annonçoit aux hommes que le Soleil en Décembre parvenu au terme le plus bas de ſa courſe, commençoit à remonter vers le point de ſa carrière le plus élevé. Enfin, le Verſeau déſigna clairement la ſaiſon pluvieuſe en Janvier; & les Poiſſons, en Février, marquèrent le tems où les Poiſſons plus délicats & plus nombreux ramènent le plaiſir de la pêche.

Voilà l'explication que l'Abbé Pluche, dans ſon Hiſtoire du Ciel, donne des noms que les premiers Aſtronomes, appliquèrent aux douze Conſtellations qui partagent le Zodiaque. Il faut avouer qu'elle eſt ingénieuſe; mais les Savans ne conviennent point qu'elle ſoit également vraie dans chacune de ſes parties.

M. Bailly, dont le ſentiment eſt d'une puiſſante autorité contre celui de M. Pluche, le combat par des faits aſtronomiques auxquels il n'y a rien à répondre.

» Nous ſommes bien de l'avis de Pluche, dit-il, quant au pays » (*) où il place la premiere diviſion du Zodiaque; c'eſt en Aſie

(*) Ce pays eſt l'Aſie Mais lorſque Pluche aſſure que c'eſt parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel, qu'il faut chercher le premier uſage de la dénomination des ſignes céleſtes, M. Bailly leur donne une antiquité & une contrée bien plus reculées. Il veut que les premières connoiſſances aſtronomiques nous ſoient venues au moins des Brames. Il fonde ſon opinion ſur des preuves très-vraiſemblables, & qui tirent un nouveau degré de probabilité de la découverte qu'a fait un Anglois des douze ſignes du Zodiaque peints

» ſans doute qu'elle dut être primitivement exécutée. Les noms des » animaux qu'on y a placés ſont dus à la vie paſtorale des premiers » hommes ; ils y ont mis des Agneaux, un Taureau, des Che- » vreaux, parce que ces beſtiaux, qui faiſoient toutes leurs richeſſes, » étoient fort intéreſſans pour eux. Mais il n'y a nulle apparence » qu'on ait donné le nom de Bélier au Signe où le ſoleil ſe trouve » lorſque les Brebis mettent bas. Le mouvement des étoiles » en longitude détruit tout ce beau ſyſtême. Les étoiles du Bélier » étoient dans les Signes d'hyver à l'époque dont parle Pluche, & » la Balance précédoit l'Equinoxe, peut-être de deux Signes entiers. »

P. 2. De l'inſpiration le délire extatique
Verſera dans mon ſein la flamme poétique.

Il eſt peu de perſonnes qui n'aient éprouvé combien a de pouvoir ſur notre imagination l'aſpect des grands phénomènes de la Nature. Entendez l'homme le moins cultivé faire le récit d'un orage, d'une tempête, dont il n'a été quelquefois que le ſimple ſpectateur : toutes ces expreſſions ſont pittoreſques ; elles prennent le caractère des divers ſentimens qui l'ont agité en préſence du phénomène qu'il raconte, & vous-même en l'écoutant, vous êtes ému & troublé comme lui. Mais que ſera-ce, ſi au lieu d'un homme ordinaire, nous ſuppoſons une de ces ames faciles à ſe paſſionner, l'ame d'un Peintre & d'un Poëte ? Croit-on que l'habitude de voir & d'admirer ce que le ſpectacle de la Nature offre de plus impoſant n'élèvera point leur génie ; & ne fera point paſſer dans leurs tableaux cette majeſté qui accompagne les grandes ſcènes qu'ils veulent reproduire ?

Je me ſouviens d'avoir entendu parler d'un Ouvrage Anglois, qui a pour titre : Moyens de donner du Génie. Ce ſujet, que je traitai d'abord de ridicule, ceſſa de me paroître déraiſonnable lorſqu'on m'eût développé le ſyſtême de l'Auteur. Il vouloit qu'on fît choix d'un enfant, & qu'au lieu de le laiſſer végéter dans les villes, où la monotonie de l'uſage n'offre qu'un cercle éternel de petites choſes, on promenât ce nouvel Emile à travers les montagnes, les torrens, les précipices ; qu'on le perdît dans le ſilence des forêts, qu'on le conduiſit ſur la lave des volcans, qu'on lui en fit entendre les mugiſſemens, contempler les éruptions ; que ſon ſéjour ordinaire fût un vaiſſeau, qui le tranſportât des déſerts glacés du Nord aux climats de la Zone torride ; enfin qu'on fît paſſer ſous ſes yeux tout ce que la Nature Phyſique préſente de merveilleux & de ſublime ; & c'eſt par une ſemblable éducation qu'il ſe promet de faire éclore enfin le génie dans ſon Elève.

Ce ſyſtême eſt exagéré ſans doute, puiſqu'il donne tout à l'édu-

---

aux Indes dans une pagode du Cap Comorin, de la maniere dont nous les repréſentons. M. de Gebelin ne veut pas croire que ce ſoit une preuve que nos douze Signes viennent des Indes ; mais M. Bailly lui répondroit : il ſeroit difficile de prouver le contraire. C'eſt l'Orient qui nous a éclairés : les Indiens ont été nos Maîtres, & c'eſt d'eux que nous avons reçu les premieres inventions aſtronomiques peut-être même plus anciennes qu'eux.

cation, & rien à la conformation intérieure des organes ; mais du moins faut-il accorder à l'Auteur que son Elève n'aura point en lui le germe du génie, si les circonstances, où il le place, ne peuvent le développer.

Je dois ajouter ici l'observation que me fit un jour un de nos illustres Marins, à qui je communiquois cette Note. Un homme accoutumé aux grands spectacles de la Nature, me dit M. de Bougainville, est tellement disposé à ne concevoir que des idées sublimes, à n'éprouver que des sentimens énergiques, que les Marins, dont la tête un peu exercée a besoin de lecture, négligent tous les ouvrages, ou qui ne donnent point à penser profondément, ou qui par de nobles images ne savent point communiquer l'enthousiasme. Il ne leur faut que des Tacite, des Montesquieu, des Homère & des Corneille. Et comment voulez-vous, ajouta-t-il, que des hommes forcés de se roidir, de lutter sans cesse contre tous les élémens conjurés, puissent s'amuser de petites combinaisons de mots, d'une pureté de style dont un Auteur cherche à couvrir la pauvreté de ses idées? Nous voulons qu'on nous passionne, & nous ne pouvons l'être que par de grands tableaux.

P. 2. Bienfaiteur des Mortels, ô Géant invincible,
Dont l'Hercule Thébain fut l'image sensible! &c.

Cette invocation au Soleil sous le nom d'Hercule doit paroître extraordinaire à tous ceux qui n'ont pas lu le Monde primitif, Ouvrage plein de recherches savantes & curieuses, & où le génie a débrouillé le cahos des Mythologies anciennes, en nous prouvant presque jusqu'à l'évidence, que toutes ces fables si absurdes au premier coup-d'œil, n'étoient qu'une brillante allégorie des révolutions physiques de l'Univers. Disons donc que cet Hercule, si fameux par ses douze travaux, n'étoit dans le langage de l'Orient, que le Soleil parcourant l'année partagée en douze Mois; qu'on arma ce Héros d'une massue, pour désigner la force toute-puissante du Soleil; qu'on le couvrit de la dépouille du Lion de Némée, pour figurer aux yeux cet astre arrivé au signe du Lion, c'est-à-dire, au moment de l'année, où étant au plus haut de sa course, il est aussi dans sa plus grande force; qu'on fit d'Hercule un Domteur de monstres, parce que le Zodiaque que le Soleil parcourt tous les ans, est occupé par des Constellations dont les noms & les figures sont empruntés du regne animal; enfin que le même génie allégorique le faisoit père de cinquante enfans, pour marquer les cinquante semaines dont se formoit l'année.

Ajoutons qu'on a donné à Hercule le surnom de Thébain, c'est-à-dire, de Navigateur, parce que les Anciens qui regardoient le Ciel comme un vaste Océan, représentoient le Soleil dans une espèce de navire, sur lequel cet astre voyageoit & visitoit tous les ans ses douze maisons.

Ces recherches ingénieuses suffisent sans doute pour autoriser les traits sous lesquels j'ai peint l'Astre du jour. D'ailleurs nos Livres sacrés nous ont accoutumés à le voir représenté sous l'emblême d'un Géant. Le texte Hébreu, dans le Pseaume XVIII, après nous

avoir dit que Dieu a donné au Soleil le Ciel pour pavillon (*), ajoute : Lætus exiliit ut Gigas ad percurrendam viam ; ou comme l'a traduit l'Horace François :

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant :
Il prend ſa courſe, il s'avance,
Comme un ſuperbe Géant.

Quant au motif qui m'a déterminé à invoquer le Soleil plutôt que ces Divinités ſurannées connues ſous le nom de Calliope, d'Uranie, &c. on le devinera ſans peine. Le Soleil fut toujours regardé comme le père de la Poéſie. Nous voyons en effet que les peuples de l'Aſie, échauffés de ſes plus purs rayons, parlent même communément un langage poétique. Les figures les plus hardies leur ſont familières : dans leur langue tout eſt image ; & c'eſt ce qui prouve d'une manière victorieuſe l'influence du climat ſur les eſprits. Ce fut ſans doute parce qu'ils étoient perſuadés de la puiſſance du Soleil ſur les hommes voués à la culture des Arts, que les Grecs en firent, ſous le nom d'Apollon, le Dieu des Muſes & du Parnaſſe.

(*) Dedit Soli tentoria in cælis : image ſublime, qu'on eſt fâché de ne pas retrouver dans ce verſet de la Vulgate : In ſole poſuit (Deus) tabernaculum ſuum.

REMARQUES

SUR LE

PREMIER CHANT.

MARS.

Je commence l'année dans mon Poëme, comme la commençoient les premiers Peuples, & les François eux-mêmes avant Charles IX. Cet ordre, ainſi que je l'ai dit, eſt bien plus conforme à la nature que celui de notre nouveau Calendrier. C'eſt en Mars véritablement que l'Hyver finit pour nos climats, & que le Soleil fait luire ſur nous les premiers beaux jours. Ce n'eſt point cependant que nous jouiſſions encore d'une douce température; le nom de Mars donné à ce premier Mois nous dit au contraire que l'air eſt encore rigoureux : Mars eſt un Dieu cruel, & très-propre à déſigner les intempéries de l'année à ſa renaiſſance. N'appellons-nous pas encore Lune rouſſe, la Lune de ce Mois? Cette dénomination eſt de la plus haute antiquité : elle rappelle les noms de Rouge, de cruel, de rigoureux, donnés par pluſieurs Peuples au Mois de l'Equinoxe. Mais les travaux de la campagne recommencent alors. Nos Laboureurs appellent Mars les différens grains qu'ils sèment à cette époque. Auſſi Minerve, Déeſſe du travail & de l'induſtrie, étoit-elle chez les Romains la Divinité protectrice de ce Mois, qu'elle ſervoit à repréſenter.

P. 11. La mer gronde, les vents précurſeurs des tempêtes
Courent d'un pôle à l'autre, & tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles Matelots.

Quoique les vents dans nos climats paroiſſent n'avoir rien d'eréglé dans leur retour; cependant ils ſouffient aſſez conſtamment avec impétuoſité vers les Equinoxes. C'eſt le moment de l'année où les tempêtes ſont plus terribles, & les naufrages plus nombreux. La fonte des neiges, les marées plus grandes, le flux & le reflux de l'atmoſphère, le paſſage du froid au chaud ne peuvent ſe faire, dit M. DE BUFFON, ſans augmenter le volume de l'air; ce qui doit produire les grands vents.

Après

Après cela ne devroit-on pas s'étonner du conseil que les Poëtes, en célébrant le Printems, ont coutume de donner aux Navigateurs, de se confier alors sans crainte à la mer ; parce que, disent-ils, les vents & les flots sont devenus paisibles ? Mais on connoit l'opposition constante que les Poëtes & les Historiens semblent affecter dans leurs récits. Le calme de la mer & le repos des vents en ce Mois sont une fable, comme la voix mélodieuse du Cygne, les beautés du Mont-Parnasse, & mille autres chimères dont nos progrès dans l'Histoire Naturelle devroient bien débarrasser notre Poésie.

P. 11. Et des rives du Nil appelle le Printems.

Cette fiction poétique du Printems, qui au mois de Mars voyage de l'Egypte vers nos climats, est fondée sur une vérité physique. Le mois de Février est le plus beau de l'année pour les Egyptiens. Il est dans cette contrée ce que le mois de Mai est en France, c'est-à-dire, la saison des fleurs. Il n'en faut pas davantage, je crois, à un Poëte pour avoir droit de faire arriver le Printems des bords du Nil aux rivages de la France.

P. 12. La sève de la vie inonde l'Univers.

Nos Livres sacrés nous représentent sous la même image la descente du Messie sur la Terre. Rorate Cœli desuper, & nubes pluant justum ! Aperiatur terra & germinet Salvatorem ! Ce que RACINE a traduit dans ces vers de son Athalie :

Cieux, répandez votre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur !

VIRGILE a fait aussi une magnifique peinture du mariage de l'Air avec la Terre, & l'on seroit tenté de croire qu'il avoit Isaïe sous les yeux, lorsqu'il composoit ces beaux vers.

Vere tument Terræ, & genitalia semina poscunt :
Tum Pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, & omnes
Magnus alit magno commixtus corpore, fœtus.

Les personnes qui n'entendent point la langue du Poëte Latin n'ont rien à regretter lorsqu'elles lisent la traduction de ces vers par M. l'Abbé DELISLE.

Enfin SANTEUIL, dans une de ses Hymnes, a employé les images & les propres paroles d'Isaïe, mais en y ajoutant. Je rapporte ses vers, parce qu'il est agréable de comparer la manière de différens Peintres dans un même sujet.

Rorate Cœli desuper
Justumque fœcundo sinu
Complexa tellus, perdito
Orbi salutem germinet !

P. 12. Le Bélier, du Printems ministre radieux, &c.

Lorſque le Soleil arrive ſous le Bélier, le premier des Signes du Zodiaque, tous les climats de la Terre ont douze heures de lumière, & douze heures de nuit, ce qui s'appelle : l'Equinoxe. Les étoiles dont cette Conſtellation eſt formée ſont au nombre de treize. Les Grecs diſoient que le Bélier céleſte étoit le même qui avoit tranſporté Phryxus dans la Colchide, aujourd'hui la Mingrélie, & que la Toiſon d'or fut le motif & le prix de l'expédition des Argonautes. Suïdas explique autrement la fable de la Toiſon d'or. Selon lui, c'étoit un Livre de Chymie, qui renfermoit le ſecret de faire de l'or, & dont Jaſon ſe rendit poſſeſſeur par le ſecours de Médée. Strabon d'un autre côté nous aſſure que cette fable n'eſt qu'une allégorie de l'uſage où étoient les peuples de la Cholchide, de ramaſſer les grains d'or que roulent les fleuves ſortis du Caucaſe, & de les enfermer dans des ſacs faits de peaux de mouton. Aujourd'hui même les Orpailleurs, c'eſt-à-dire, ceux qui tirent les paillettes d'or du ſable des rivières, ſe ſervent de feutre ou de peaux de mouton pour leurs lavages, afin que les petits molécules de ce métal précieux s'accrochent aux poils de l'étoffe ou des peaux.

On voit par ces explications forcées, que les Anciens avoient perdu la trace des vérités que figuroit la Fable. C'étoit à un Savant, venu un grand nombre de ſiècles après eux, qu'étoit réſervé l'honneur de la retrouver.

P. 12. L'immortel Océan gronde, écume de joie,
S'élève, & ſur la plage à grands flots ſe déploie.

Ces vers repréſentent le phénomène que les gens de mer appellent le grand Flot de Mars, c'eſt-à-dire, le flux plus grand à l'Equinoxe du Printems, qu'en tout autre moment de l'année. Il eſt ſi conſidérable à cette époque, qu'il ſe fait ſentir ordinairement ſur les côtes de l'Andalouſie, du Péloponèſe & dans le golfe de Veniſe, quoique la mer méditérannée, n'ait ni flux ni reflux ; mais alors c'eſt à ſa communication avec l'Océan qu'elle doit de s'élever & de s'abaiſſer contre lui.

P. 13. Ils craignoient que leur Dieu briſé par un Géant
N'entraînât avec lui l'Univers au Néant.

Ces Géans ſi fameux dans toutes les Mythologies par leur rébellion contre le plus élevé des Dieux, n'étoient dans le langage allégorique de l'Antiquité, que les frimats du Nord qui combattoient & ſembloient vouloir anéantir la puiſſance bienfaiſante du Roi du Ciel, c'eſt-à-dire, du Soleil. On a très-bien remarqué que rien n'eſt plus célèbre dans la Mythologie Scandinave, ou dans l'Edda, que les Géans de la Gelée Les voyageurs nous apprennent que cette crainte de voir détruire le Soleil par les Géans armés contre lui, ſubſiſte encore chez quelques peuples de l'Inde. Dans le ſacrifice qu'ils offrent chaque matin, ils ne manquent jamais de réciter une Priere en faveur du Soleil & contre les Géans qui lui font la guerre. Auſſi les Egyptiens terminoient-ils leur année par la fête de la Victoire. On ſe félicitoit en ce jour de voir le monde échappé encore une fois à la guerre des élémens conjurés. Ce n'étoit pas la ſeule fête que l'Antiquité célébrât à la fin de l'année.

L'Egypte, pour désigner l'éloignement & le retour du Soleil qui finissoit & recommençoit l'année, honoroit Osiris mort & retrouvé, fête qui duroit trois jours, & qui, après avoir commencé par des larmes, se terminoit par des cris de joie; parce qu'on avoit retrouvé, disoit-on, celui dont on avoit pleuré la perte. Les Cyriens, Cypriens, les femmes d'Argos, les Athéniens, les Phéniciens, célébroient également & de la même manière la fête d'Adonis ou de Thamuz : on pleuroit sa mort durant trois jours; & des cris de joie honoroient ensuite sa résurrection.

Ajoutons enfin, d'après le célebre voyageur Chardin, que les Persans modernes, au renouvellement de leur année lunaire, ont une fête de deuil & de tristesse, sous le nom de Fête du Meurtre, ou du Martyre. Pendant les dix jours qu'elle dure, on n'entend ni trompettes, ni timbales aux heures accoutumées : les dévots ne se rasent ni le visage, ni la tête; ils ne vont point au bain, ne vaquent point à leurs affaires; habillés de noir & de violet, ils pleurent la mort d'Hossein, fils d'Ali & petit-fils de Mahomet, qui mourut percé de coups en combattant pour l'Empire contre Yézid, Calife de Damas. Les uns tout souillés de sang, portent des bières couvertes d'un velours noir; d'autres promenent un mausolée où l'on voit un homme étendu, les habits & la tête en sang. Tous affectent une douleur inconcevable, se frappent la poitrine, poussent des cris & des hurlemens. Les femmes sur-tout se déchirent & versent des larmes; car leurs Prédicateurs les assurent qu'une larme versée durant cette fête efface un tas de péchés aussi gros que le Mont-Sina.

On ne peut pas dire, il est vrai, que cet Hossein ne soit qu'une allégorie du Soleil, puisque la vie & la mort de ce Héros sont des faits attestés par l'Histoire; mais en voyant une ressemblance frappante entre sa fête & celle d'Osiris, d'Adonis & de Thamuz, il faut avouer qu'à une fête allégorique placée de tems immémorial dans leur Calendrier, les Persans modernes n'ont fait que prêter un motif historique, comme les Ministres de la vraie Religion ont sagement substitué à la mort & à la résurrection du Soleil, Dieu du monde physique, la mort & la résurrection du Soleil de Justice. Ce sont toujours les mêmes fêtes, dit M. de Gebelin; le seul nom est changé.

P. 13. Les braſiers, les flambeaux, éteints ſur les autels,
Brilloient renouvellés aux regards des mortels.

L'Eglise Chrétienne, qui a sanctifié tous les usages qu'elle a empruntés du Paganisme, lui doit encore celui du feu nouveau. Les Syriens, pendant les trois jours de deuil consacrés à pleurer la mort d'Adonis, après avoir éteint toutes les lumières qui brûloient dans le Temple, n'en conservoient qu'une seule qu'un Prêtre cachoit sous l'autel, & montroit ensuite au Peuple pour l'éteindre enfin comme les autres. Ainsi les autels restoient couverts de deuil jusqu'à la fin du troisième jour, où le Grand-Prêtre rallumoit le feu sacré, & le présentoit à l'assemblée comme le symbole de la résurrection du Soleil. Cette coutume de renouveller le feu dans le Temple au commencement de l'année se retrouve dans les antiquités de toutes les Na-

tions (*). Les Druides chez les Celtes & les Gaulois allumoient au Printems des feux sur des pyramides tronquées, appeliées Carns, & placées sur les montagnes pour annoncer au peuple le renouvellement de l'année ? Ils vendoient ensuite le feu nouveau, & tout Celte étoit obligé de l'acheter, sous peine d'être excommunié. On trouve encore de ces Carns en Angleterre, en Ecosse & en Irlande. C'est sur-tout à l'occasion de leurs Fêtes & des nôtres, que l'on peut dire avec un célèbre Poëte :

Rien de nouveau sur la Terre ;
On y voit ce qu'on a vu.

D'ailleurs, nous ne sommes pas les seuls Peuples qui se livrent à la joie, vers l'Equinoxe du Printems. Les Persans modernes consacrent cette époque de l'année solaire par une fête appellée Naurus, ou le nouveau Jour. Quelques heures avant que le Soleil entre dans le Bélier, les Astronomes du Palais d'Ispahan s'assemblent au haut d'une tour pour observer le moment de l'Equinoxe. Est-il arrivé, un grand bruit de timbales, de cors & de trompettes, accompagné de décharges d'artillerie, l'annonce au Peuple, & c'est le signal des réjouissances publiques. Cette fête dure huit jours : & ce sont autant de jours consacrés au plaisir & à l'allégresse. On se fait mutuellement des présens dans le cours de cette fête, & la veille de son arrivée, on s'envoie des œufs peints & dorés. L'Empereur lui-même en distribue cinq ou six cents. Ces œufs sont & furent toujours l'emblême de la fécondité de la Nature, qui se reproduit & ressuscite avec l'année. Ils tiennent encore au système des anciens Philosophes, qui représentoient la Nature, avant la création, renfermée en germe dans un œuf, d'où la Lune & le Soleil sortirent.

Nous faisons usage à la même époque d'œufs peints en rouge, appellés Œufs de Paques, quoique nous ayons oublié le motif qui présida à l'établissement de cette coutume allégorique.

P. 13. La Terre aime à le croire & le répète encore.

L'Arabe Albumassar ou Aboassar, un des plus grands Astronomes du IXe. siècle, assure dans son ouvrage de la Révolution des années, que les sept Planètes étoient en conjonction au premier point du Bélier lors de la création du monde. « Cette tradition, fabuleuse » sans doute, dit M. Bailly dans son excellente Histoire de l'Astro» nomie, a pu suffire pour fonder la préférence que les Brames ou » les Anciens en général ont donnée à la constellation du Bélier, en » l'établissant la première du Zodiaque ». J'ajouterai qu'il devoit paroître assez vraisemblable que le monde eût été créé au même point où il semble se renouveller tous les ans. Des hommes, à qui on n'a-

(*) Les Calendes de ce mois étoient anciennement fort remarquables à Rome, à cause que c'étoit le premier jour de l'année auquel on allumoit le feu nouveau sur l'autel de Vesta avec les rayons du Soleil, par le moyen d'un miroir ardent, de la même façon à peu près qu'on la renouvelle dans l'Eglise catholique, la veille de Pâques [Dictionnaire de Trevoux, au mot : Mars.]

voit point enſeigné que ce globe eût été deſtiné à jouir d'un Prin tems éternel, devoient penſer que l'Etre ſuprême leur avoit du moins fait goûter d'abord les charmes de la belle Saiſon. Cette diſpoſition ſembloit digne en effet de la bienfaiſance d'un Dieu. Enfin, a dit dans ſes Notes le nouveau Traducteur de Lucréce : « Les Docteurs » ſacrés ſoutiennent auſſi que Dieu créa le Monde vers l'Equinoxe » du Printems, parce que c'eſt la Saiſon qu'il ſemble avoir toujours » choiſie pour l'accompliſſement de ſes principaux ouvrages.

P. 14. Oh! comme le menſonge, à l'aide des beaux vers,
Peut aiſément tromper ce crédule univers!

C'eſt une choſe bien digne de remarque, que cette charmante fiction de l'âge d'or ſe retrouve dans la Mythologie de tous les Peuples, ſoit ſauvages, ſoit policés. Il ſeroit curieux ſans doute d'en connoître l'origine: mais qui peut ſe flatter de la découvrir? Les Philoſophes ſe ſont exercés ſur ce ſujet dans tous les tems, & ne ſont arrivés qu'à des conjectures plus ou moins ingénieuſes. Depuis quelques années, nous avons vu paroître deux Syſtêmes nouveaux ſur l'âge d'or. L'un eſt de M. de Paw, qui s'eſt fait un nom juſtement célèbre par ſes Recherches Philoſophiques ſur les Américains; l'autre de M. Bailly, de l'Académie des Sciences. Le premier de ces Syſtêmes eſt plus ſingulier que vraiſemblable.

» Quand j'obſerve que les Péruviens avoient commencé par em» ployer premièrement l'or, que de l'or, ils étoient parvenus à » fondre l'argent, que de l'argent, ils étoient parvenus à fondre le » cuivre, & que du cuivre, ils étoient venus à connoître le fer » ſans pouvoir le fondre; alors il me ſemble que ſi la progreſſion de » la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas » chercher ailleurs que dans les époques de cet art, ſans lequel les » hommes ne ſont rien, l'origine de la tradition ſur les quatre âges » du monde; de ſorte que le ſiècle de l'âge d'or n'a été que ce » tems où on ne connoiſſoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on » ne ſavoit encore travailler d'autre métal que l'or. »

Le ſecond, appuyé ſur la connoiſſance du cœur humain, nous offre ce qu'on a dit juſqu'à préſent de plus vraiſemblable ſur la fable de l'âge d'or. Je ne puis mieux faire que de citer les propres paroles de l'Auteur: elles ont le coloris & la fraîcheur de la belle Poéſie.

« On peuploit jadis plus qu'on ne fait aujourd'hui; on vivoit plus » difficilement, parce que la terre étoit moins cultivée: delà, la né» néceſſité d'envoyer au loin des colonies, de chaſſer hors de l'habi» tation nationale des eſſaims nombreux, comme font encore de nos » jours les Abeilles. Les hommes, en ſe multipliant ainſi, ſe ſont » rapprochés; la guerre eſt née de leur rencontre, & la deſtruction » a ſuppléé bientôt l'uſage incommode des colonies. Les Abeilles » ſont le ſeul peuple qui l'ait conſervé, parce qu'elles n'ont point » encore imaginé l'excellent remède de ſe détruire dans ſa patrie, » pour s'éviter l'ennui de vivre dans une terre étrangère. Un de » ces eſſaims d'hommes s'eſt avancé vers l'Inde. La jeuneſſe bannie

» de son pays ne l'a point quitté sans douleur : elle a trouvé un ciel » plus beau, une terre plus fertile ; mais ce n'étoit pas le sol natal. » Ce n'étoit plus ce ciel dont la lumière avoit d'abord frappé sa vue ; » ce n'étoit plus cette terre où l'on avoit commencé à vivre, cette » terre témoin des soins paternels, des jeux de l'enfance, où » l'on avoit reçu les premières impressions du plaisir & du bonheur. » Les yeux se tournoient sans cesse vers cette première patrie ; & » lorsque la jeunesse eut produit une génération nouvelle, on en par- » loit à ses enfans, on leur peignoit, on leur exageroit sans doute » tout ce qu'ils avoient perdu. Le goût du merveilleux n'avoit pas » besoin de rien ajouter à ces peintures. La première jeunesse est » vraiment l'âge d'innocence. D'ailleurs ces tableaux, tracés dans le » souvenir, sont vus comme le lointain, tous les traits s'adoucissent » par l'éloignement. Les vices paroissent moins odieux à travers ce » voile ; les maux s'oublient, & la vertu seule digne de la mémoire » des hommes, conserve ses traits dans leur pureté & dans leur éclat. » Les vieillards qui faisoient ces récits, ne manquoient pas d'ajouter » que dans cette terre regrettée les fruits étoient plus beaux, » meilleurs, les nourritures plus succulentes & plus tendres ; la salu- » brité de l'air y rendoit les corps plus sains & plus robustes : on n'y » étoit jamais malade. L'âge d'or, cette fable séduisante, n'est donc » que le souvenir conservé d'une patrie abandonnée, mais toujours » chère.

Ces idées sont ingénieuses sans doute, & le style dont elles sont revêtues les rend encore plus aimables ; on seroit tenté de les adopter : mais quand je trouve dans Plutarque un passage qui les a combattues par avance, je me dis à regret : ce ne sont que des conjectures. Qu'on me permette encore de citer les paroles du Philosophe Grec, on y verra que les premiers hommes étoient bien loin de regretter les premiers tems.

Plutarque dans son Traité, s'il est loisible de manger de la chair, ressuscite un homme du premier âge, qui parle ainsi à ses descendans :

» Oh ! que vous êtes chéris des Dieux, vous qui vivez maintenant ! » Que votre siècle est heureux ! La terre fertile vous produit mille » richesses ; la nature entière n'est occupée qu'à travailler à vos plai- » sirs : au lieu que notre naissance est tombée dans l'âge du mon- » de le plus triste & le plus dur. Il étoit si nouveau, que » nous étions dans l'indigence de toutes choses. L'air n'étoit » pas encore épuré ; l'harmonie des étoiles & des astres n'étoit pas » encore bien établie, ni le Soleil lumineux & affermi. Les rivières » sans un cours réglé désoloient la terre. Tout étoit marais, ou bour- » bier, ou forêts sauvages. Les champs stériles ne pouvoient être cul- » tivés. Notre misère étoit extrême. Nous n'avions ni inventions, ni » inventeurs ; la faim ne nous quittoit jamais. Nous déchirions les » bêtes pour les dévorer, lorsque nous ne trouvions ni mousse, ni » écorce ; mais si nous étions assez heureux pour découvrir du gland, » hélas ! nous dansions de joie au tour d'un chêne, en chantant les » louanges de la terre. Nous n'avions point de fêtes, ni de plaisirs » que ceux-là ; & tout le reste de notre vie n'étoit que douleur, in- » digence & tristesse ».

P. 15. Tout germe devant lui, tout se meut, tout s'avive.

Le mot s'Avive révoltera sans doute; mais je prie ceux qui le proscrivent, d'observer qu'il manque à notre langue, depuis qu'on a cherché à l'épurer. En effet, revivre, s'animer n'ont ni le même sens, ni la même énergie que s'aviver. D'ailleurs nos pères s'en servoient. Quelle raison avons-nous eue pour le laisser tomber en désuétude? Ce n'est pas le seul mot ancien que j'ai tâché de rajeunir. On en trouvera dans le Poëme un grand nombre d'autres, comme bleuir, tempêtueux, ravageur, fallacieux, & même Punisseur, qui souvent m'ont épargné la longueur d'une périphrase.

Les Poëtes Anglois & Allemands n'ont pas besoin de demander grace, comme je le fais ici, pour les mots anciens ou étrangers qu'ils emploient. Tout Lecteur les adopte, pourvu qu'ils soient harmonieux & intelligibles. Je suis bien loin de vouloir qu'on mêle un idiome étranger au nôtre; mais je ne puis m'empêcher de souhaiter que nous nous emparions de nos propres richesses trop négligées. Si nous sommes pauvres, c'est notre faute; MONTAIGNE ne l'étoit pas.

P. 15. Sur les prés rajeunis fait monter la Vervène,
Qui demandoit la paix au nom des Rois vaincus;
Il bleuit l'Heppatique, il dore le Crocus.

Il ne s'agit point ici de la Vervène qui se plaît dans les terreins incultes, y pousse des tiges hautes d'un pié & demi, & pour laquelle les Druides avoient une si grande vénération, qu'ils se disposoient à la cueillir par un sacrifice qu'ils offroient à la Terre avant le lever du Soleil. Les Grecs & les Romains la regardoient, ainsi que les Gaulois, comme une herbe sacrée, & c'est ce qu'indiquoit le nom d'Hierobotanon qu'ils lui avoient donné. Le mot de Vervène est pris ici, comme chez les Romains, pour désigner toute sorte de gazon. C'étoit de ce gazon arraché sans choix que les Hérauts d'armes couronnoient leur tête & leur caducée, lorsqu'on les envoyoit annoncer la guerre, ou demander la paix.

L'Heppatique. Les Botanistes distinguent aussi plusieurs espèces d'Heppatiques. Celle dont il est ici question est l'Heppatique des jardins, à laquelle ils donnent le surnom de Nobilis. Quoiqu'elle se pare indifféremment de plusieurs couleurs, elle semble aimer la couleur bleue de préférence. C'est ainsi du moins qu'on la trouve plus communément dans les jardins dont elle fait la parure en ce Mois.

Le Crocus. C'est, en Botanique, le nom du Saffran, soit de celui qu'on cultive dans les champs pour en extraire une belle teinture, & qui ne fleurit qu'en Automne, soit de celui qui décore nos parterres au Printems, & n'est point inodore comme le premier.

P. 15. Dans ses mille canaux libre de serpenter,
De la racine au tronc, & du tronc au branchage
Elle monte, & s'apprête à jaillir en feuillage.

L'action de la sève est déja visible à l'œil dans ce Mois. Si du haut d'un côteau, on jette les regards sur une forêt qui couvre le vallon, on voit la sommité des arbres empreinte d'une couleur rougeâtre. Ce sont les bourgeons qui, gonflés & prêts à éclore, se teignent de ce pâle demi-rouge, qui annonce la verdure; car la sève, après avoir passé du chevelu de la racine dans les fibres ligneuses du tronc, où elle se prépare & se digère, & de celle-ci dans une autre espèce de fibres que les Botanistes appellent Vases propres, devient dans ces derniers tuyaux plus colorée & plus épaisse. C'est ainsi que nos alimens triturés, divisés & atténués par l'action de l'estomac, & purifiés encore par diverses opérations, se changent en une espèce de lait qu'on appelle Chile, traversent dans cet état les Veines lactées, & parvenus de celles-ci aux Vaisseaux Sanguins, y reçoivent la qualité de sang.

P. 16. Qu'en tous lieux aux rayons des beaux jours que tu sais,
Des végétaux amis la foule t'environne!
Prête au chêne, &c.

Quoique nous ne connoissions pas les vertus de toutes les Plantes répandues avec profusion sur la face du globe, nous en savons assez cependant pour juger par induction qu'il n'est aucun végétal dont la Médecine ne puisse emprunter des secours. Ce qu'on sait très-bien sur-tout, c'est que la Nature toujours sage a distribué & placé dans chaque climat les remèdes propres aux maux qui nous y affligent. Le Pere Vanière, dont le Poëme jouiroit d'une réputation bien plus grande, si l'Auteur n'avoit pas voulu tout dire, a fait dans son seizième Livre une longue énumération des propriétés médicinales des arbres. C'est de lui que j'ai emprunté les six vers, où je parle des vertus du Chêne, du Frêne & de l'Ormeau.

Inde fluet medicas humor quæsitus ad artes;
Ulmeus expugnat febres; sambuceus albo
Languorem hydropis de corpore pellit aquosum;
Fraxineus laterum mollit capitisque dolorem,
Atque oculos hebetes acuit. . . . . .
Sanguineum Quercus succo stringente fluorem
Compescit.

P. 16. Mais par combien de soins il la faut conquérir!

La Botanique n'est pas une science sédentaire & paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos & dans l'ombre d'un cabinet, comme la Géométrie & l'Histoire, ou qui tout au plus, comme la Chymie, l'Anatomie & l'Astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes & les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière, ont été jettés au hazard sur toute la surface de la terre, & il faut se résoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramasser. Delà vient qu'il est si rare d'exceller dans cette science. Le

degré de paſſion qui ſuffit pour faire un ſavant d'une autre eſpèce, ne ſuffit pas pour faire un grand Botaniſte ; & avec cette paſſion même, il faut encore une ſanté qui puiſſe la ſuivre, & une force de corps qui y réponde. (Fontenelle.)

P. 16. C'eſt l'importunité qui ravit ſes ſecrets.

Il eſt des hommes qui toujours prêts à rabaiſſer leur eſpèce, ne voyant pas ſans doute qu'il ſeroit bien plus avantageux de nous élever à nos propres yeux, aſſurent que les découvertes les plus utiles & les inventions les plus nobles ſont l'effet d'un heureux hazard. Ces hommes ne ſont pas ſeulement mal-adroits, ils ſont encore injuſtes. Qu'ils remontent à l'origine de nos arts, qu'ils en ſuivent l'hiſtoire & ils verront partout le génie de l'invention ſurmonter les obſtacles qui retardent ſa marche : ils avoueront que les Européens auroient encore le nouveau Monde à découvrir, s'ils n'avoient point ſu faire uſage de la Bouſſole ; que les Keplers, les Bernouilli, les Caſſini n'auroient point étendu nos connoiſſances aſtronomiques, ſi d'autres avant eux n'avoient inventé & perfectionné le Téleſcope ; que Newton n'auroit point deviné le ſyſtême du monde, ſi Deſcartes ne lui eût appris à s'appuyer ſur le doute pour arriver à la vérité, &c. Toutes les connoiſſances ſont liées entre elles ; l'une mène à l'autre : & ſi le hazard en ſurprend quelques-unes, c'eſt du moins le génie qui les développe & les tourne au profit de la ſociété.

P. 16. Savez-vous ſeulement quel pouvoir dans les bois
Ramène ces corbeaux, &c.

On comprend ordinairement ſous le nom de Corbeau, quatre familles d'oiſeaux, qui quoique rapprochées par pluſieurs traits de conformité, différent cependant aſſez pour mériter que les Naturaliſtes leur donnent des noms particuliers. Mais comme la Poéſie n'eſt pas auſſi ſcrupuleuſe que l'Hiſtoire Naturelle, j'appelle avec le peuple de la campagne du nom de Corbeau ces vols nombreux de Corneilles, qui dès la fin du mois d'Octobre quittent le fond des forêts, couvrent nos plaines pendant l'hyver, y vivent familièrement au milieu des troupeaux & des bergers comme des oiſeaux domeſtiques, & paſſant enfin au Mois de Mars de cette ſociété générale, à une ſociété particulière & plus douce, ſe retirent deux à deux dans leurs anciennes forêts pour rétablir leurs nids & s'y reproduire. Ces peuplades d'oiſeaux, qui volent toujours à un tems marqué d'un endroit dans un autre, offrent aux Naturaliſtes un ſujet curieux d'obſervations. Eſt-ce le changement de température, & le défaut de vivres qui déterminent cette retraite annuelle ? Nous ne ſommes point encore aſſez inſtruits pour répondre à ces queſtions. Méritons par de nouveaux efforts que la Nature nous introduiſe plus avant dans ſes myſtères.

P. 17. Et Poëte des champs, les faire aimer peut-être.

C'eſt l'eſprit dans lequel a été compoſé ce Poëme. J'ai tâché de venger la claſſe d'hommes la plus utile & la plus indigente de l'ingratitude dont nous payons ſes travaux. J'ai parlé même des plaiſirs innocens que de ſages inſtitutions pourroient ajouter à ceux que leur

défend une vertu trop sévère. Mais peut-être m'accusera-t-on de vouloir tout sacrifier à l'Agriculture. J'avoue qu'on lui a préféré trop long-tems toutes les autres professions. Il en est quelques-unes dont il faudroit purger la société ; & comme celles même, qui sont nécessaires, le sont beaucoup moins que l'Agriculture, pourquoi ne les verrions-nous pas au dessous de celle-ci dans l'opinion & l'estime publique ?

P. 17. La Ville trop long-tems m'enferma dans ses murs.

L'usage veut que nous passions les plus beaux momens de l'année dans l'air mal sain des Villes, pour en aller respirer un à-peu-près semblable au mois d'Octobre dans nos maisons des champs, couvertes alors de vapeurs & de brouillards. Cependant le spectacle de l'Automne peut-il se comparer à celui du Printems? L'une n'a que des nuits longues, des matinées froides, des soirées humides. Le peu de feuillage qui lui reste se fane & tombe chaque jour. Les plaines nouvellement labourées n'ont qu'une triste couleur grisâtre. La verdure des prairies est pâle. Les oiseaux se taisent, & les jardins eux-mêmes ne nourrissent que des fleurs inodores. Enfin l'imagination n'a plus que l'hyver en perspective ; & comme dit l'éloquent Citoyen de Genève, elle expire sur la glace & les frimats. L'autre nous présente un tableau contraire que chaque Lecteur s'est déja fait lui-même. Tous nos sens jouissent à la fois ; & s'il est des biens que cette saison ne donne pas, du moins on les espère, & l'espérance est, comme on sait, un plaisir plus grand que la réalité.

P. 19. Hélas ! depuis ce jour l'Homme s'est fait au sang.

Aux personnes qui pourroient défendre contre moi l'usage de manger de la chair, je me contenterai de répondre que la cruauté envers les animaux touche de bien près à la cruauté envers nos semblables, & qu'il faut épargner les premiers, ne fût-ce, comme dit Plutarque, que pour nous apprendre à aimer les hommes, & dans ces petites choses faire l'apprentissage de l'humanité. C'est en versant d'abord le sang des animaux que l'homme s'est accoutumé à répandre le sang humain. Qu'on observe ceux qui par état ôtent chaque jour la vie au bœuf & à l'agneau, & l'on avouera qu'ils doivent à leur métier un caractère voisin de la férocité. Aussi le Code Criminel d'Angleterre, vrai chef d'œuvre de sagesse, récuse-t-il leur témoignage en justice.

P. 20. Du moins n'insultons pas aux Brames innocens, &c.

Les Brames qui forment la première des quatre Castes ou Tribus indiennes, quoique très-corrompus, ont cependant l'ame ouverte à la compassion. Ils sont redevables de cette vertu autant à la douceur de leur climat, qu'à leur système religieux, dont la métempsycose est un des dogmes fondamentaux. Ils ne mangent rien de ce qui a eu vie ; ils respectent sur-tout la vache, comme le premier de tous les animaux. Cette distinction est fondée sur la croyance où ils sont que des vingt-huit transmigrations que notre ame doit subir avant d'animer notre corps, la dernière se fait dans le corps de la vache. Il y a grande apparence que Brama leur Prophete, de qui ils disent tenir

cette doctrine, ne l'inventa que pour les attacher davantage, par le frein de la religion, à l'Agriculture, sans laquelle il n'est point de véritable prospérité pour les états. On peut dire que si telle fut l'intention de leur Législateur, il a parfaitement réussi. Il est peu de pays où la terre soit mieux cultivée, & le laboureur plus honnête & plus industrieux.

Avouons cependant que si les Brames ont commandé le respect pour le sang des animaux, ils n'ont pas eu les mêmes égards pour celui des hommes. Leur Code publié en François depuis peu sous le titre de Code des Loix des Gentoux, décerne des supplices cruels pour des délits très-légers & même imaginaires. D'ailleurs, dans l'Indostan, les Laboureurs sont relégués dans une tribu infime, méprisée des classes sacerdotales & militaires.

P. 22. De la gloire à l'instant le phantôme imposteur &c.

Après cette peinture des malheurs qu'entraîne la guerre, on ne m'accusera pas d'être le panégyriste des guerriers. Eh! plut au ciel que les Poëtes, au lieu de prodiguer les louanges à ces prétendus héros, les eussent chargés de l'exécration publique! mais la Littérature s'est épuisée dans tous les âges pour immortaliser le nom des fameux déprédateurs. Eloquence & Poésie, Histoire & Fable, tout a inspiré de fausses idées de gloire. La Religion même, sans le vouloir, y a contribué par l'adoption qu'elle a faite des écrits des Prophètes. S'ils veulent nous donner une idée de la grandeur de l'Etre Suprême, c'est le Dieu des Armées, le Dieu fort, le Dieu redoutable; c'est un Potentat vainqueur de ses ennemis qu'il a exterminés & foulés à ses pieds (*). Est-il surprenant que l'homme, accoutumé à abuser même de ce qu'il y a de plus sacré, n'ait point résisté à tant de séduction. C'est pour le détromper que les Gens de Lettres, seuls dispensateurs de la renommée, au lieu de célébrer les exploits militaires, devroient les représenter comme les fléaux de la Terre. Ce remède sera sans doute quelque tems à produire son effet, mais il le produira enfin, & le bonheur des hommes sera la récompense de leurs efforts.

P. 23. Le triomphe annuel du plus noble des arts;

Ce triomphe annuel est l'ouverture des labours à la Chine par l'Empereur lui-même. C'est d'après les relations d'un Missionnaire & d'un Philosophe, tous deux témoins oculaires de cette cérémonie, que j'en ai crayonné le tableau. Il étoit encore étranger à notre Poésie. Je vais rapprocher le récit des deux Voyageurs. On verra que cette Fête, la plus belle de toutes celles qui nous sont connues, est assez auguste dans la réalité, pour qu'un Poëte & un Peintre s'interdisent la fiction en la représentant.

Tous les ans, la veille de ce jour, qui est le quinzième de la première Lune, c'est-à-dire, vers les premiers jours de Mars, l'Empereur choisit quelques Seigneurs de la première qualité, & les en-

(*) Isaïe, ch. LXII, v. 3.

voie à la salle de ses Ancêtres, se prosterner devant leurs tableaux, & les avertir que le jour suivant il offrira le sacrifice du Printems. On assemble cinquante vieillards vénérables, laboureurs de profession, qui doivent être présens lorsque l'Empereur ouvrira la terre, & autant de laboureurs, plus jeunes, destinés à disposer la charrue, à atteler les bœufs & à préparer les cinq sortes de grains que l'Empereur doit semer.

Le lendemain, le Prince se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les Princes de la Famille Impériale, les Présidens des cinq grands Tribunaux & un nombre infini de Mandarins, soit de Lettres, soit de Guerre, l'accompagnent. Deux côtés du champ sont bordés par les Officiers & les Gardes de l'Empereur. Le troisième est réservé à tous les Laboureurs qui accourent pour voir leur profession honorée. Les Mandarins occupent le quatrième. L'Empereur entre seul dans le champ, se prosterne, & frappe neuf fois la terre de sa tête, pour adorer le Chang-ti, ou le Tien, c'est-à-dire le Dieu du Ciel. Il prononce à haute voix une Prière qu'un des Tribunaux a composée. Ensuite, en sa qualité de Souverain-Pontife, il immole un bœuf qu'il offre pour obtenir du Ciel l'accroissement & la conservation des biens de la terre. Tandis qu'on place la victime sur un bûcher où le feu doit la consumer, on amène une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le Prince quitte ses habits impériaux, sillonne une partie du champ, & seme ensuite du froment, du riz, du millet, des fèves & une autre espèce de millet qu'on appelle Cac-seang. Ces grains sont portés par de Grands-Seigneurs dans des coffres précieux. La cérémonie finit par des récompenses en argent que l'Empereur fait distribuer aux cent Laboureurs qu'on a convoqués; & s'il y en a quelqu'un dans l'empire, qui ait défriché des terres incultes jusqu'à quatre-vingts arpens il devient Mandarin de la huitième classe, suivant un Edit de l'Empereur Yont-Chin. Enfin, cette cérémonie est répétée le même jour dans toutes les provinces de l'Empire par les Vice-Rois assistés de tous les Magistrats.

« Que doivent faire nos Souverains d'Europe, a dit M. de Voltaire, » en apprenant de tels exemples? Admirer & rougir, mais sur-tout imiter. »

J'ajouterai que la Perse avoit autrefois une Fête destinée également à honorer l'Agriculture. Au retour du Printems, les Rois se dépouilloient de toute leur pompe, & mêlés parmi les Laboureurs qu'ils admettoient sans distinction à leur table, ils recevoient leurs demandes, écoutoient leurs plaintes, & les renvoyoient à leurs travaux, en leur disant: « Nous nous sommes également nécessaires; vous, pour nous » donner notre subsistance; nous, pour assurer votre tranquillité. Cultivez donc la terre; nous vous défendrons; & ne cessons jamais » de vivre en freres. »

P. 24. Au pié du Roi Pontife &c.

On a vu qu'à la Chine la puissance civile & religieuse réside souverainement dans les mains de l'Empereur. Jamais un Prêtre ne leur a commandé au nom du Ciel de désobéir à leur Prince; & le Prince n'a jamais été forcé, pour défendre ses droits légitimes, d'armer une partie de ses sujets contre l'autre.

La plus grande preuve de la barbarie d'une nation, c'eſt un reſpect aveugle pour ſes Prêtres. On eſt indigné quand on lit dans l'hiſtoire, que les anciens Bourguignons, lorſque ſous le nom de Vandales, ils habitoient encore les bords de la Viſtule, ne pouvoient dépoſer leur Grand-Prêtre, quelque crime qu'il eût commis; & qu'ils dépoſoient leur Prince, s'il avoit été malheureux dans quelque expédition, ou ſi l'année étoit frappée de ſtérilité.

Nul principe n'eſt expreſſément ni plus fréquemment inculqué dans la Loi des Bramines que celui qui dit, pour quelque crime que ce ſoit, jamais un Bramine ne peut être puni de mort.

P. 25. Que ce bon peuple heureux chante ma bienfaiſance, &c.

Perſonne n'ignore que Henri IV ſe plaiſoit à répéter : je veux que chaque Payſan puiſſe mettre, le Dimanche, une poule dans ſon pot; paroles dont la ſimplicité déſigne une ame naturellement bienfaiſante, & qui valent peut-être le mot ſublime de Titus : mes Amis, j'ai perdu un jour. Cependant tel eſt le caprice de notre langue, qu'il eſt impoſſible de lui faire adopter dans la haute Poéſie, ces mots de Dimanche, de Poule & de Pot que nous admirons, que nous aimons dans la bouche de Henri IV. Elle veut qu'on les ennobliſſe, c'eſt-à-dire, qu'on les dépouille de tout ce qu'ils ont d'intéreſſant. Accoutumés à entendre nos héros de théatre parler un langage figuré, nous ne leur permettons que celui-là dans nos vers. Ainſi pour nous plaire, il faut qu'un Roi ne parle pas comme un homme.

P. 25. Turgot, ſage Turgot! De cruelles entraves
Enchaînoient dans leur courſe & Bacchus & Cérès.

Il eſt rare que les hommes ſaiſiſſent la vérité avant d'avoir épuiſé les erreurs. La vérité la plus ſimple eſt preſque toujours traitée de paradoxe, & rejettée ſans être entendue. La queſtion ſur la liberté du Commerce des Blés nous en préſente une triſte preuve. Combien d'entraves n'avoit-on pas mis à ce Commerce! Par combien de prohibitions ne l'avoit-on pas enchaîné! Le prétexte de toutes les Loix, qui gênoient le Commerce des grains, étoit de procurer à la nation une ſubſiſtance aiſée, une abondance habituelle. Cependant le moyen d'obtenir & de s'aſſurer cette abondance eſt de faire de grands travaux, de confier à la terre de grandes avances, d'améliorer & d'étendre la culture. Or, pour engager les Cultivateurs à de grands travaux, à de fortes avances, à une riche culture, il faut un débit sûr des productions à un bon prix, une vente à leur portée, & une rentrée facile. Mais n'eſt-il pas viſible qu'un débit aſſuré & une valeur conſtante & favorable ſont des avantages qu'on ne peut ſe promettre que dans une entière liberté de commerce? Le Gouvernement, en aſſerviſſant la vente des grains à des Loix arbitraires, manquoit donc le but qu'il vouloit atteindre.

Ce régime funeſte s'étoit établi en France ſous le nom de Police des Grains. On avoit réuſſi à faire regarder cette Police inſenſée, comme l'effet de la plus ſage prévoyance du Gouvernement. Ce fut particulierement ſous le règne de Louis XIV, que l'adminiſtration, au mépris des ſages Loix de la Nature, entreprit de s'occuper des

détails de la subsistance du Peuple. Dans la fausse persuasion que le travail de la main-d'œuvre étoit une source de richesses, elle prit en main la balance du commerce; elle avilit le prix des grains pour favoriser les Manufactures, & rendre tributaires de l'industrie française toutes les autres Nations. Ces atteintes portées à la propriété & à la liberté des deux classes qui composent essentiellement l'État, eurent des Panégyristes; & ces opérations contraires à tous les principes d'une saine politique, mais applaudies par les Gens de Lettres, ne trouverent plus de contradicteurs.

Il n'en est pas des blés, disoit-on pour justifier cette police destructive de la culture & du commerce, comme des autres productions de la terre. Les blés sont une denrée de première nécessité. Il ne faut donc pas les laisser sortir du Royaume; où du moins il convient de n'en permettre l'exportation, qu'avec des précautions qui empêchent la subsistance du Peuple d'être compromise par des disettes réelles, ou des chertés excessives. Il importe donc au Gouvernement de balancer l'intérêt du Peuple avec celui du Cultivateur.

Mais il est un principe auquel toutes les considérations politiques doivent être subordonnées : ce principe est la Justice. Elle fixe les droits & les devoirs; elle circonscrit l'honnête & l'utile; elle est l'origine de toutes les vertus. On ne peut s'écarter de son cercle parfait sans tomber dans des erreurs, sans blesser l'intérêt social, sans se rendre coupable devant le Ciel & la Terre. La Justice est donc la règle invariable des rapports que les hommes ont entr'eux; elle est la Loi suprême du Souverain & des Sujets, & la mesure rigoureuse du commandement & de l'obéissance.

La Justice consiste dans l'observation des devoirs essentiels à la conservation de tous les droits. Mais les droits essentiels de l'homme social sont la propriété & la liberté. Le Gouvernement, qui doit la justice au Citoyen, lui doit donc la garantie de sa propriété & de sa liberté. Ainsi que la maison que j'ai bâtie est à moi, de même la pièce de terre que j'ai défrichée, entourée de haies, semée ou plantée, m'appartient. Dès que le champ est ma propriété, les productions que j'y fais naître par mes travaux & mes dépenses doivent être à moi; je dois en être le propriétaire exclusif, & en avoir la libre disposition. N'est-ce pas donc le comble de la déraison d'imaginer que je dois être plus ou moins le maître de disposer des fruits de mon champ, selon l'emploi que j'en aurai fait à telle ou telle production? Comment, sans enfreindre les Loix inviolables de la Justice, le Gouvernement peut-il restreindre le droit de propriété que j'ai sur ma récolte, qui ne doit rien à personne? N'est-ce donc pas dans l'espoir de jouir paisiblement de cette propriété, que je me suis déterminé à incorporer dans un sol, par lui-même stérile, mes richesses mobiliaires, & que j'ai fait toutes les dépenses antécédentes à la moisson? On ne peut m'en ôter la disposition, sans m'enlever mon droit de propriété, sans me dépouiller d'une partie des fruits qui m'appartiennent exclusivement, sans porter la plus sensible atteinte à ma liberté. Mais en cela le Gouvernement choqueroit ouvertement le but de l'association; il agiroit contre la loi de son institution; il violeroit la justice, sans laquelle il n'est plus de véritable société.

La propriété eſt la Loi fondamentale de toute aſſociation. C'eſt pour le maintien de cette Loi de la Nature, que la Société fut formée, que l'Autorité a été érigée au milieu d'elle, qu'elle eſt armée de la Force publique, que les Loix civiles ſont inſtituées, les Tribunaux établis; c'eſt enfin à la ſûreté de tous les droits qui en réſultent, que toutes les inſtitutions ſociales ont été dirigées. Le Gouvernement tomberoit donc dans une contradiction choquante, en s'armant du prétexte de l'intérêt commun, pour reſtreindre les droits de la propriété. Mais la liberté du commerce n'eſt qu'une déduction néceſſaire de ce droit; cette liberté est donc conforme aux Loix primitives de la ſociété.

Mais la liberté du commerce des grains n'est pas ſeulement conforme aux Loix immuables de la Juſtice, elle fait encore le plus grand intérêt de la Société. Le véritable intérêt ſocial est que les blés, qui ſont une production de première néceſſité, ſe multiplient autant que peut le comporter le territoire. On ne doit attendre cette multiplication des blés que d'une culture étendue & floriſſante; la riche culture ſuppoſe la bonne valeur constante de cette denrée; & cette valeur ne peut jamais ſe ſoutenir qu'au milieu de la plus grande concurrence, & que par la liberté du commerce la plus illimitée. La juſtice & l'utilité ſe réuniſſent donc en faveur de la liberté indéfinie du commerce des grains.

Mais la liberté ne portera-t-elle pas le prix des ſubſiſtances à un prix trop haut pour les facultés du Peuple? ne favoriſera-t-elle pas les Propriétaires des blés par un renchériſſement auquel ne pourra atteindre la claſſe qui vit de ſes ſalaires?

Pour ſentir la nullité de cette objection, il ne faut que ſe demander d'où cette claſſe tire ſes ſalaires. Aſſurément ce n'eſt pas ſon travail qui les fait naître; elle ne peut les recevoir que des premiers Propriétaires des productions. Mais plus ces Propriétaires ſeront riches, plus ils dépenſeront; plus il y aura de ſalaires. L'intérêt de cette claſſe eſt donc le même que celui des premiers Propriétaires des récoltes.

Mais il n'eſt pas vrai que la liberté occaſionne un prix de cherté. L'intérêt de la ſociété eſt qu'il regne une proportion entre les prix de toutes les choſes commerçables, de quelque nature qu'elles ſoient. Or l'effet de la liberté eſt de maintenir le prix proportionnel, ce prix juſte qui fait qu'il n'y a ni bas prix ni cherté. C'eſt bien là ce qui doit paroître évident, puiſque la liberté favoriſe alternativement le propriétaire des blés & le conſommateur.

Dans les années abondantes, la liberté du commerce ſoutient la bonne valeur des grains par les achats, par les tranſports, par les emmagaſinemens. Elle favoriſe donc le Cultivateur, en lui procurant un bon prix de ſes blés dans le tems où il y en a beaucoup à vendre.

Dans les mauvaiſes années, ce Cultivateur n'a que peu de grains à vendre; il n'a que le tiers, ou la moitié, ou le quart des bonnes années. Il ſeroit donc tenté de vendre le double, ou les deux tiers en ſus. C'est alors que la liberté qui avoit profité de l'abondance

pour mettre des blés en réserve, ouvre les magasins & en modère le prix. Si donc dans l'abondance, la liberté du commerce des grains en empêche le vil prix, ce n'est que pour mettre obstacle à leur renchérissement dans la disette. Elle établit donc un niveau de prix qui rend insensibles les variations des récoltes.

Il est évident que leur inégalité ne peut être réparée que par les blés conservés des années abondantes, ou par les blés apportés des pays étrangers. Mais, par qui doivent se faire ces emmagasinemens, ou ces importations? Est-ce au commerce libre, ou au Gouvernement qu'il appartient de les faire? Ce n'est pas là une question. Ne sait-on pas que le Gouvernement ne peut faire ce service public qu'avec les plus grandes dépenses & les plus grands inconvéniens. Une expérience fatale ne nous a que trop détrompés des prétendus avantages des approvisionnemens d'ordonnance pour le compte du Roi. Il faut donc laisser ce soin au commerce libre.

Avec une liberté pleine & entiere du commerce, le monopole n'est plus à craindre. La liberté en réprime les manœuvres: il ne peut nuire toutes les fois que la concurrence existe. Les emmagasinemens ne diminuent pas la masse des productions; ce ne sont que des réserves qui empêchent l'avilissement du prix des grains, & qui s'opposent ensuite à leur cherté en rentrant dans le commerce de concurrence. Eh! la vente n'est-elle donc pas l'unique ressource des agents de ce commerce?

Au moyen de la liberté, les Propriétaires ne redoutent plus l'abondance. Ils font tous leurs efforts pour améliorer, pour étendre la culture. Ils versent à la terre les plus fortes avances; ils créent de nouvelles possessions, & réunissent au Domaine public des héritages nuls. C'est en raison de ces travaux forcés, & des avances confiées à la terre, que s'accroissent la reproduction, la richesse nationale & la population.

Je ferai encore une observation: elle est de la plus grande force, & me paroît décisive en faveur de la liberté du commerce des blés. Dans la société, le droit naturel de la rétribution balance tous les différens travaux. Il est impossible d'altérer la rétribution d'une espece de travail, sans rompre l'équilibre de la rétribution; & cet équilibre rompu, il doit en résulter quelque désordre dans la société; mais ce désordre détruira la société même, si la rétribution grevée est celle des travaux de la culture des blés. Ces travaux ne pouvant plus se maintenir dans la balance des échanges avec la rétribution des autres travaux, cette culture qui soutient & nourrit toute la société, sera négligée ou abandonnée. On pourroit prétendre que le Gouvernement parviendra toujours à rétablir l'équilibre de la rétribution, par l'abaissement général de la rétribution de toutes les especes de travaux. Mais ce remede seroit pire que le mal, & accéléreroit encore la ruine de la société. De ce nouvel ordre de choses, on verra éclore la misère générale: la culture sera languissante, le Citoyen pauvre, le Souverain foible, & la population attaquée dans son germe.

La

La queſtion du commerce des blés a été ſi profondément diſcutée ; il eſt des Philoſophes qui ont donné des démonſtrations ſi frappantes de la juſtice & de l'utilité de cette liberté, que je ne me ſerois pas permis de toucher à cette matiere intéreſſante, ſi leurs écrits étoient plus généralement répandus. Mais les vérités les plus univerſellement utiles au bonheur des Peuples ſont d'ordinaire celles qui en ſont le plus ignorées. Les hommes, occupés de l'intérêt du moment, toujours portés à croire que l'intérêt commun eſt étranger à leur bien-être particulier, ſont d'une indifférence extrême ſur la ſcience du Gouvernement. La plupart n'imaginent pas qu'il leur appartienne de connoître les droits & les devoirs reſpectifs du Souverain & des Sujets ; en un mot, le premier & le plus grand objet du Citoyen eſt ce qui en eſt le moins connu. Le deſir de s'inſtruire n'eſt point parmi nous la paſſion dominante. Cependant il eſt des perſonnes toujours prêtes à rendre hommage à la vérité, dès qu'on la fait briller à leurs yeux ; & c'eſt à la conſidération de ces mêmes perſonnes que j'ai cru devoir, en paſſant, ébaucher les principaux traits de la théorie d'une queſtion qui renferme l'intérêt ſocial.

Quant aux Droits ſur les boiſſons, perçus ſous le nom d'Aides, je n'en dirai que peu de choſe. Les aides ſont un des cinq gros impôts, qui ſe dévorent eux-mêmes. Aſſis ſur la conſommation, ils détruiſent la faculté de conſommer. L'effet qu'ils produiſent eſt la dégradation de la valeur des productions, & par conſéquent de la culture. Un Ecrivain, qui tient un rang diſtingué parmi les Philoſophes modernes, a ingénieuſement comparé ces énormes impôts aux vaches que Pharaon vit en ſonge. Sept vaches maigres dévorerent ſept vaches graſſes, ſans être elles-mêmes plus graſſes.

Quiconque prendra la peine d'examiner avec un peu d'attention les ſommes conſidérables que la Nation paie directement pour ces impôts, le préjudice inappréciable qu'ils cauſent à la culture, ſoit par l'aviliſſement du prix des denrées, ſoit par la deſtruction des fonds ruraux, aura peine à comprendre que le Gouvernement ait différé juſqu'à ce jour la réforme de ces impoſitions, qui ſont une des cauſes les plus efficaces de l'appauvriſſement de la France.

Les Aides en particulier ne rapportent pas quarante millions au Tréſor-Royal. Cependant il eſt rigoureuſement démontré par le calcul, que cet impôt coûte à la Nation plus de quatre-vingt millions de dépenſes effectives, & qu'il anéantit encore chaque année au moins cent cinquante millions de richeſſes territoriales. Quelle immenſe étendue de terre, aujourd'hui frappée de ſtérilité, pourroit être changée en excellens vignobles ! Perſonne n'ignore que la vigne peut ſe plaire & proſpérer ſur des terreins qui, transformés en champ de blé, ne couvriroient jamais la dépenſe des différentes avances qu'exige la culture des grains.

Ce n'eſt aſſurément pas une exagération de dire que la réforme des Aides procureroit à la France ſur ſes vins un revenu double de ce qu'il eſt actuellement. Cette évaluation eſt fort au deſſous de la réalité ; puiſque la ſuppreſſion ſeule de l'Impôt feroit plus que doubler le prix des vins dans la main du Vigneron. On ne craint point d'af-

ſurer à ceux qui pourroient en douter, qu'il eſt démontré en rigueur qu'une production à laquelle l'Impôt fait perdre un cinquieme de ſa valeur, ne rend plus que la moitié du revenu qu'elle rapportoit avant l'Impôt. Qu'on juge de l'effet qu'il doit produire ſur les boiſſons, lorſqu'aſſis à la porte d'une Ville, il les attend au paſſage, & leur fait ſouvent payer le double de leur valeur en première main.

Ce ne ſont-là que des apperçus; mais ils ſuffiſent pour donner la plus intime conviction que les Aides réduiſent à la misère une infinité de familles, qui ſubſiſteroient dans l'aiſance ſur le produit de la culture des vignes.

LES MOIS

DU PRINTEMS.

AVRIL,

CHANT PREMIER.

Deuxième

DEs cavernes du Nord l'Hyver s'eſt échappé,
Il revient, de frimats encore enveloppé,
A la faveur des nuits ſecouer la froidure,
Glacer la tendre Aurore, effrayer la verdure,
Et des tyrans de l'air à grand bruit eſcorté,
Flétrir dans les jardins le Printems attriſté.

Imprudens Arbriſſeaux, qui trop preſſés d'éclore
Cachiez vos fruits naiſſans ſous les habits de Flore,
Que vous êtes changés! Comme une ſeule nuit
En vous décolorant a brûlé votre fruit!
Plus lente à prodiguer ſa première largeſſe,
La vigne auprès de vous montre plus de ſageſſe:
Pour renaître elle attend qu'un fougueux ennemi
Laiſſe au trône des airs le Printems affermi.

Cet Hyver cependant qui ramène la glace,
Cet Aquilon jaloux du Zéphyr qu'il remplace,
Sont des frêles boutons les utiles vengeurs:
Ils apportent la mort aux inſectes rongeurs,
Nés en foule aux rayons d'un ſoleil trop propice.
Le feuillage à ce peuple eût offert un hoſpice;
Et par eux dépouillé de ſon beau vêtement,
L'arbre au jour de ſa force eût langui triſtement.

Nouveau bienfait encor: ce ſouffle de Borée
Repouſſe les vapeurs que l'humide Nérée
En nuages épais déployoit dans l'Ether,
Et dont l'amas vers nous, envoyé par l'Auſter,
D'une pluie à longs flots ſur nos bords déchaînée,
Eût peut-être englouti tout l'eſpoir de l'année.

Mais l'air moins rigoureux par degrés ſe détend.
Le Dieu du jour, armé d'un feu plus éclatant,
Triomphant de la nuit, en reſſerre l'empire:
L'Hyver fuit ſans retour, & la Terre reſpire.
Une ſeconde fois le Printems lui ſourit;
Son amour la féconde: elle enfante & fleurit.
Je vois au front des bois la verdure renaître.
L'ombre jeune commence à deſcendre du hêtre;
Et les paſteurs couchés ſur de rians tapis
Réveillent par leurs chants les échos aſſoupis.

Vous, qui pour mieux jouir des charmes de l'étude,
Avez de mon Tibur cherché la ſolitude,
Chantre du beau Pâris, & toi, jeune inſpiré,
Du vénérable Homère interprète ſacré,
Laiſſez quelques inſtans repoſer votre lyre,
O mes amis! ſortons; & qu'un nouveau délire,
Puiſé ſur la hauteur des rochers d'alentour,
A de plus grand travaux nous enflamme au retour.

Dieux! comme le Printems repeuple ces vallées
De mugiſſans troupeaux, de légions aîlées!
A leur tête paroît cet oiſeau paſſager,
Qui pour nous des beaux jours eſt l'heureux meſſager.
Auprès de ſon amant éclot la Tourterelle;
Elle éclot & pour vivre & pour mourir fidèle.
De Canetons rameurs ces étangs ſont couverts.
La compagne du Coq, les yeux ſans ceſſe ouverts,
De ſes nombreux pouſſins marche & glouſſe entourée

Déployant au ſoleil ſon aîle diaprée,
La Colombe renaît pour le char de Vénus.
Au ſouffle careſſans des Zéphirs revenus,
L'Abeille, à qui ſon ſexe a mérité le trône,
D'un nouveau peuple accroît l'honneur de ſa couronne;
Et du ſein des taillis les folâtres Pinçons,
Répondant aux Bouvreuils cachés ſous les buiſſons,
De chants harmonieux empliſſent les campagnes,
Et r'enflamment l'amour dans leurs froides compagnes.

Il méritoit donc bien, le deuxième des Mois,
Que Vénus à ſon cours préſidât autrefois;
Que ſous des noms divers, le peuple iſſu d'Enée,
L'invoquant au réveil de la nouvelle année,
Pour elle éternisât le culte, les autels,
A ſa gloire érigés par les premiers mortels!
Vénus repréſentoit l'inviſible puiſſance,
Par qui dans l'Univers tout reçoit la naiſſance;
Vénus pare les champs de grace & de beauté;
Vénus remplit les mers de ſa fécondité.
Elle eſt au haut des cieux l'immortelle Uranie,
Qui des aſtres errans entretient l'harmonie.
Les bois à ſon aſpect verdiſſent leurs rameaux;
Son ſouffle y reproduit mille eſſaims d'animaux.
Dans l'humide fraîcheur des gazons qu'elle foule,
Avec leurs doux parfums les fleurs croiſſent en foule;
L'Océan lui ſourit, & l'Olympe azuré
Verſe en paix ſur la terre un jour plus épuré.

Ah! puiſque ton pouvoir gouverne la Nature,
Que l'Homme, de tes mains attend ſa nourriture,
Bienfaiſante Vénus! épargne à nos guérets
La rouille ſi funeſte aux préſens de Cérès;
Abreuve-les plutôt de la douce roſée.
Que les ſucs, les eſprits de la ſéve épuiſée
Dans ſes canaux enflés coulent plus abondans;
Qu'ils bravent du ſoleil les rayons trop ardens;

Et que le jeune épi ſur un tuyau plus ferme
S'élève & briſe enfin le rézeau qui l'enferme.

Nos vœux ſont exaucés. Le ſceptre de la nuit
A peine autour de nous a fait taire le bruit,
Une moite vapeur dans les airs répandue
S'abaiſſe, & ſur le champs comme un voile étendue
Diſtille la fraîcheur dans leurs flancs altérés.
Cet humide tribut a rajeuni les prés;
Et le roi des ſillons qu'un verd plus frais colore,
L'épi germe, & s'élance impatient d'éclore.

Mais hélas! & les maux & les biens raſſemblés
Naiſſent chez les humains l'un à l'autre mêlés.
La vapeur de la nuit aux fromens ſi propice
Féconde le Chardon; il croît ſous leur auſpice:
L'Avoine les domine, & l'Ivraie à ſon tour
Les couvre de ſon ombre épandue à l'entour.

C'eſt à vous d'extirper ce fléau des campagnes,
Vous de l'Agriculteur les actives compagnes:
Raſſemblez vos enfans; & tous, le fer en main
Prudemment dans les blés vous ouvrant un chemin,
Allez porter la guerre à l'herbe uſurpatrice:
Qu'un chariot l'emporte & le bœuf s'en nourriſſe.
L'inſecte, qui nous file un riche vêtement,
Vous rappelle & demande un nouvel aliment.
De ce ver printanier la nombreuſe famille,
Ecloſe après huit jours, & murmure & fourmille.
La feuille de Thisbé germe, s'ouvre, mûrit;
Le ver croît avec elle: il croît, il s'en nourrit.
A ce ver cependant la moitié de la vie,
Par un triſte ſommeil, comme à nous, eſt ravie.
De langueur accablé quatre fois il s'endort;
Mais ſorti quatre fois des ombres de la mort,
Il reparoît, vêtu d'une robe nouvelle:
Telle à chaque Printems Myrthé renaît plus belle.

Las de ramper ſans gloire, il gravit un roſeau,
Où déployant d'abord un informe rézeau,
Bientôt de ſa filière il tire, il développe
Un tiſſu, qui plus riche en globe l'enveloppe :
Sous des ſables profonds par lui-même entaſſés,
Ainſi bornant le cours de ſes flots diſperſés,
Le Rhin cache au ſoleil ſon onde languiſſante.

L'inſecte ſcelle enfin ſa tombe jauniſſante,
S'aſſoupit ; & ſon corps en Nymphe transformé
Sous un habit de deuil languit inanimé.
Mais, ô brillant prodige ! O riante merveille !
Dans la nuit du tombeau par degrés il s'éveille !
Changée en papillon la Nymphe diſparoît.
Déja du globe d'or qu'il habite à regret,
Il frappe à coup preſſés la jalouſe clôture ;
Il la briſe, il en ſort. Docile à la nature,
Qui l'appelle à ſa fin par l'attrait des deſirs,
Il s'avance au trépas en cherchant les plaiſirs,
Il voit, bientôt il joint ſon amante immobile,
L'échauffe en la frappant de ſon aîle débile,
L'ombrage, la remplit de ſa fécondité,
En flots d'amour s'épuiſe, & meurt de volupté.

L'amante après deux jours à périr condamnée
Verſe ſes tendres œufs, l'eſpoir d'un autre année ;
Œufs où repoſe en germe un peuple induſtrieux,
Qui fidèle héritier de l'art de ſes aïeux
Doit à ſa race encor léguer ſon induſtrie,
Et toujours reproduit enrichir ma Patrie.

Ma Patrie !.... A ce nom ſi doux & ſi chéri
Juſqu'au fond de mon cœur je me ſens attendri.
Un penſer douloureux, qui pourtant a des charmes,
Et me trouble & m'oppreſſe, & fait naître mes larmes,
O murs de Montpellier ! O mon premier ſéjour !
Le mortel vertueux qui me donna le jour

Habite votre enceinte, & le ſort m'en exile.
Quand pourrai-je rentrer dans ce modeſte azile,
Où ſans ceſſe attentif à mes beſoins nouveaux,
Il prodiguoit pour moi le prix de ſes travaux;
Où ſa ſévérité me cachant ſa tendreſſe,
De ma raiſon trop lente il hâtoit la pareſſe,
Me formoit aux vertus, & portoit dans mon cœur
La noble ſoif d'un nom des ténèbres vainqueur!
Dieux! couronnez mes jours d'un deſtin plus proſpère,
Et je vole à l'inſtant dans les bras de mon père;
Je lui rendrai ſon fils ſi long-tems attendu,
Ce fils, que pour la gloire il crut trop-tôt perdu.
De mes foibles talens il recevra l'hommage;
Il entendra ces vers pleins de ſa douce image;
Et des larmes de joie échappant de ſes yeux,
Peut-être en m'embraſſant il bénira les Cieux.

Et toi, Cité fameuſe, ô moderne Epidaure!
Conſerve-moi long-tems ce père que j'adore!
Conſerve ſon épouſe, en qui dès le berceau
J'ai retrouvé le cœur de ma mère au tombeau;
Veille ſur tous les miens : & ma reconnoiſſance
Publira qu'en ton ſein j'ai reçu la naiſſance.
Je dirai qu'en tes murs règne un ſexe enchanteur;
Je peindrai ſon œil vif, ſon parler ſéducteur,
Son front, où la gaîté s'allie à la nobleſſe,
Ses graces, ſon eſprit & ſa ſvelte ſouplesſe :
Né pour ſentir l'amour & par l'amour formé,
Tendre & conſtant il aime ainſi qu'il eſt aimé.

Dois-je de ton printems vanter le long empire,
Ton ſol toujours fécond, l'air pur qu'on y reſpire,
Le parfum de tes vins mûris dans le gravier,
Le front de tes côteaux qu'ombrage l'Olivier,
Des plus riches moiſſons tes champs dépoſitaires,
Tes eaux, tes fruits, tes bains, tes plantes ſalutaires;
Ce célèbre Conſeil de mortels bienfaiſans,

Inſtruits à prolonger la trame de nos ans ;
Tes Savans, de qui l'œil armé d'un regard ferme
Surprend la vérité dans la nuit qui l'enferme ;
Tes Comices enfin, où du Peuple & des Rois
La ſage liberté pèſe & fixe les droits ?

Je chanterai ſur-tout ce grand, ce rare ouvrage,
Qui de l'antique Rome eût laſſé le courage ;
Ces trois Ponts, qui de loin vers tes murs dirigés
Arrivent dans ton ſein, l'un de l'autre chargés,
Et par mille canaux épanchent en fontaine
Le liquide tribut d'une ſource lointaine.

Mais dans ton ſouvenir égarés trop long-tems
Mes vers, ô ma Patrie ! oublioient le Printems :
Et cependant ce Dieu, dans ſa route première,
Ramène le Taureau couronné de lumière :
L'attele au char du jour, & le voit plus hardi
A pas précipités s'enfuir vers le Midi.

A ſon aſpect les fleurs, ces aſtres de la terre,
Dans leur nouvel éclat repeuplent mon parterre.
Quel riche coloris ! Quelle aimable fraîcheur ?
Le Narciſſe, amoureux de ſa douce blancheur,
La marie à l'azur du fidèle Hyacinthe.
Le Cyclamen, ſorti des forêts de Zacynthe,
A couronné ſon front à demi-languiſſant
D'un panâche où reluit un rouge éblouiſſant.
J'avance ; & j'apperçois près de la Frétilaire
L'Anémone à Vénus toujours sûre de plaire ;
Et l'élégante Iris qui retrace à mes yeux
Dans ſa variété l'arc humide des cieux ;
Et l'humble Marguerite à des lits de verdure
Prêtant le feu pourpré d'une riche bordure.

Me ſerai-je trompé ? Non ; la Jonquille encor
Offre à mon œil ravi la pâleur de ſon or.

Je te salue, ô fleur! si chère à ma maîtresse,
Toi, qui remplis ses sens d'une amoureuse ivresse;
Ah! ne t'afflige point de tes foibles couleurs :
Le choix de ma Myrthé te fait Reine des fleurs.
Pour couronner enfin les richesses qu'étale.
Des jardins renaissans la pompe végétale,
La Tulipe s'élève. Un port majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs Byzantins méritent qu'on l'adore,
Et lui font pardonner son calice inodore.

Je ne m'étonne point qu'à l'école des fleurs
La peinture ait appris le secret des couleurs.
Cet Art, qui maintenant sous sa touche savante,
Par des sucs nuancés rend la toile vivante,
N'eut d'abord, pour former quelques traits indécis,
Que la craie & les bois dans la flamme noircis.
L'amoureux Pauzias, rival de la Nature,
Créa du coloris la magique imposture.

Un jour que de Glycère accusant les mépris,
Il exhaloit sa plainte au temple de Cypris,
On dit qu'à ses regards l'indulgente Immortelle
Apparut, lui sourit : « Contemple, lui dit-elle,
» Autour de mon autel ce frais tissu de fleurs.
» Que ta main sur la toile en fixe les couleurs;
» Reviens m'en faire hommage : & le cœur de Glycère
» De ton art aggrandi sera le doux salaire. »
Dans l'œil de Pauzias, la Déesse à l'instant
Imprima du génie un rayon éclatant.
Plein d'un feu créateur il sort, trace, colore
D'un rapide pinceau les dons rians de Flore,
Et les porte aux autels, où Glycère à son tour
Doit offrir des bouquets à la mère d'Amour.

Glycère arrive, approche : ô surprise inouie!
Elle voit près du Lys la Rose épanouie.

„ Eh ! quelle main, dit-elle, a d'un art délicat,
„ En imitant ces fleurs, reproduit leur éclat ? „
Le jeune Artiſte alors brûlant d'eſpoir s'élance,
Tombe aux pieds de Glycère, & rompant le ſilence :
„ C'eſt moi, moi qui jaloux d'obtenir un regard,
„ Pour vous ai reculé les bornes de mon art.
„ Vos bouquets, des couleurs m'ont appris l'harmonie ;
„ J'aimois : à mon amour je dois tout mon génie. „
Ces mots, qui de Glycère ont chatouillé l'orgueil,
Changent en doux regard la fierté de ſon œil ;
Un ſouris la trahit : & ſa bouche elle-même
Preſque ſans ſon aveu prononce : je vous aime.

Vous donc, qui décorez ce théatre inconſtant,
Où l'Homme ainſi que vous ne brille qu'un inſtant,
Belles fleurs, égayez nos fêtes bocagères.
Vous êtes l'ornement des modeſtes bergères,
Celle, qui de l'Hymen va prononcer les vœux,
D'une fleur veut au moins embellir ſes cheveux.
La compagne des Rois vous mêle à ſa couronne.
Terpſichore, Comus de feſtons s'environne.
Et la Religion aſſiſe à ces autels,
D'où ſa terrible voix tonne ſur les mortels,
Au retour du Printems, de guirlandes parée,
Adoucit de ſes traits l'auſtérité ſacrée.

D'où naiſſent cependant ces reflets variés,
Pour colorer ce globe, avec art mariés ?
Ces teintes dans les fleurs dorment-elles cachées ?
Faut-il que du Soleil les flammes épanchées
Eveillent leur pareſſe, ou bien l'aſtre du jour
Les feroit-il pleuvoir de ſon brillant ſéjour ?

La Nature, long-tems ſans voix & ſans oracle,
Dans une nuit profonde enferma ce miracle :
Mais ſitôt que Newton, cet aigle audacieux,
En face eût regardé le Roi brûlant des Cieux,

L'Homme briſa les fers de l'ignorance antique :
L'Homme fut poſſeſſeur des ſecrets de l'Optique.
Dans les angles d'un verre en Priſme façonné,
Il vit que du Soleil un rayon émané
Déployoit ſept couleurs de nature première :
Il reconnut enfin que ces traits de lumière,
Ou ſeuls, ou combinés en différens accords,
D'une teinte céleſte empreignoient tous les corps.

Combien de tant d'éclat la vue eſt enchantée !
Je vois l'Aube éclater ſon écharpe argentée ;
Et l'Aurore, ſa ſœur, qui d'un pourpre riant
Entremêle l'or pur dont ſe peint l'Orient ;
Et le fleuve en ſon lit paiſiblement s'étendre
Sous des rets tranſparens, colorés d'un verd tendre.
Là, des profondes mers l'habitant écaillé
Lève un dos épineux richement émaillé.
Diſperſé ſur la rive, ici le coquillage
Des plus belles couleurs réfléchit l'aſſemblage.
Le corail dont Thétis a bordé ſes déſerts,
L'hôte rampant des bois, l'enfant allé des airs,
L'inconſtant Papillon, la bourdonnante Abeille,
La bergère, & les fleurs qui parent ſa corbeille,
Tout forme autour de nous un cercle radieux,
Un dédale magique où s'égarent nos yeux.

Mais c'eſt Iris ſur-tout, glorieuſe courrière,
Qui des feux les plus vifs a ſemé ſa carrière :
C'eſt aujourd'hui qu'aux champs par la pluie humectés,
Je vais revoir ſon front reſplendir de clartés.

Un nuage chargé de cette eau ſalutaire
Que le Taureau prodigue à la ſoif de la Terre,
S'élève, s'épaiſſit ; & du Soleil naiſſant
Tandis qu'il fait pâlir le diſque éblouiſſant,
Le Zéphyr, qui des bois agitoit la ramure,
Tout-à-coup de ſon vol aſſoupit le murmure ;

Il ſe tait : avec lui les airs ſemblent dormir.
Le feuillage du Tremble a ceſſé de frémir.
Les flots ſont dérides. D'un meuglement ſauvage,
Le Bœuf n'attriſte point les échos du rivage,
Et l'arbre n'entend plus de ſons mélodieux.
L'Homme au milieu des champs lève un front radieux :
L'ame ouverte à l'eſpoir, il jouit en idée
Des plaiſirs & des biens que verſera l'ondée.
Elle a percé la nue ; elle coule : un doux bruit
A peine dans les bois de ſa chûte m'inſtruit :
A peine goutte-à-goutte humectant le feuillage ;
Laiſſe-t-elle à mes yeux ſoupçonner ſon paſſage.

L'urne des airs s'épuiſe : un frais délicieux
Ranime la verdure ; & cependant aux Cieux
Le Soleil, que voiloit la vapeur printanière,
Commence à dégager ſa flamme priſonnière :
Elle brille. Le Dieu transforme en vagues d'or
Les nuages flottans dans l'air humide encor,
Jette un rézeau de pourpre au ſommet des montagnes,
Enflamme ſes forêts, les fleuves, les campagnes,
Et ſur l'émail des prés étincelle en rubis.
Juſqu'au règne du ſoir, les tranquilles Brebis
De leurs doux bêlemens rempliſſent la colline ;
L'Ormeau plus amoureux vers le Tilleul s'incline ;
Zéphyre ſe réveille, & le chant des oiſeaux
Se marie en concert au murmure des eaux :
Enfin dans un nuage, où l'œil du jour ſe plonge,
La ceinture d'Iris ſe voûte en arc, s'allonge,
Et du flambeau du Ciel décompoſant les feux,
Du pourpre au double jaune, & du verd aux deux bleus
Juſques au violet qui par degrés s'efface,
Promène nos regards dans les airs qu'elle embraſſe.

Salut, gage riant de la ſérénité !
Les ſources, d'où jaillit l'éclat de ta beauté,
Pour nos groſſiers aïeux ne furent point ouvertes.

Tel eſt l'arrêt du ſort. Les nobles découvertes
Chez les foibles humains n'arrivent qu'à pas lents.
Le Tems ſeul peut prêter des aîles aux talents;
Ce Dieu, qui détruit tout, donne à tout l'exiſtence.
Ses mains, en nous armant d'audace & de conſtance,
Ses mains ont façonné le verre ſcrutateur,
Qui du Ciel ſous nos yeux abaiſſe la hauteur.
C'eſt lui qui de l'aiman a trahi le myſtère:
Soudain l'Homme a couvert l'Océan ſolitaire;
Et bravant les rochers, les trombes, les typhons,
Tranquille, il s'eſt aſſis ſur des gouffres ſans fonds.

Voyez-vous, aujourd'hui que les vents plus propices
De la mort, ſous ſes pas, ferment les précipices,
Comme il oſe, ombragé d'une forêt de mâts,
Chercher, nouveau Jaſon, de plus riches climats?
Il part..... Ah! s'il eſt vrai que le ſceau du génie
Atteſte ſa grandeur, c'eſt depuis qu'Uranie
Le guide ſur les flots, où regnent ſes projets;
C'eſt depuis que les vents, devenus ſes ſujets,
Dans les replis enflés du lin qui les embraſſe,
Suivent en dépit d'eux la route qu'il leur trace.
Oui, modernes Typhis; oui, c'eſt par vos travaux,
Que peut-être les Dieux ont trouvé des rivaux.

Enfanté loin des mers & n'aguère ſauvage,
L'Homme encor n'avoit point approché leur rivage:
Il erroit ſur les monts. Tout-à-coup à ſes yeux
L'Océan déploya juſqu'aux bornes des Cieux
Sa ſurface mobile, immenſe, ſolitaire.
Saiſi d'étonnement, l'Homme y cherche la terre;
La terre a diſparu: monotone déſert,
L'empire ſeul des eaux brille à l'œil qui s'y perd.
Long-tems il contempla dans un profond ſilence,
Cette plaine d'azur qu'un vent léger balance,
Et qui dans tous ſes flots, mollement onduleux,
Répète le Soleil, & s'argente à ſes feux.

Tandis qu'il promenoit au loin ſes yeux timides,
Un Géant, du milieu de ces plaines humides,
S'élève ſur le dos d'un tourbillon grondant:
Sa formidable main porte un large trident;
Et malgré la vieilleſſe en tous ſes traits ſenſible,
Son corps nerveux décèle une force invincible.
Tout pâle à cet aſpect l'homme frémit d'effroi;
Il fuit. Le Dieu lui crie : « Arrête; écoute-moi.

» Par-delà cet eſpace où s'étend mon empire,
» Sous ce même Soleil, plus d'un Peuple reſpire:
» Il y vit étranger à tes arts, à tes biens,
» Comme toi-même ici tu l'es encore aux ſiens.
» Deſcends de tes rochers; viens, franchis la barrière
» Qui de ces bords lointains te ferme la carrière.
» Unis, il en eſt tems, par des liens ſacrés
» Ces Peuples, que les Dieux ont en vain ſéparés;
» Echange les tréſors, fruits de ton induſtrie,
» Et fais du monde entier une ſeule patrie.
» Les plus affreux périls vont aſſaillir tes jours;
» Je ne te cèle pas qu'ils renaîtront toujours.
» Veux-tu que devant toi je les appelle enſemble?
» Regarde : ſous tes yeux mon pouvoir les raſſemble. »

Il dit. Soudain les flots de ſon trident frappés
Par les vents orageux roulent enveloppés,
Se heurtent à grand bruit, retombent, ſe ſoulèvent,
Se creuſent en abyme, en montagne s'élèvent.
La face du Soleil pâlit; & les éclairs
En longs ſerpens de feu ſe croiſans dans les airs,
Redoublent en fuyant ces ténèbres profondes,
Reſtes du vieux Cahos ramené ſur les ondes.

Le calme reparoît; mais ce calme eſt trompeur.
Des flots qu'il a pompés en ſubtile vapeur,
Le Soleil de retour charge un nuage humide,
Tournoyante colonne, immenſe pyramide,

Qui va cacher ſa baſe au ſéjour lumineux,
Et peſant ſur les flots, monte & baiſſe avec eux.
Enfin cédant au poids des eaux qu'elle ramaſſe,
La trombe, comme un roc, épouvantable maſſe,
Tombe, ébanlant la mer juſqu'en ſa profondeur.

Là, comme des écueils d'une énorme grandeur,
La vague en bondiſſant heurte, & briſant ſes lames,
Du fluide électrique en fait jaillir les flammes :
Ici, le flot coupé de rapides courans
Tourbillonne, & s'entr'ouvre en gouffres dévorans.
D'un effroyable amas de rocs, de monts de glace,
Plus loin, la vaſte mer hériſſe ſa ſurface.
Ces rochers voyageurs juſqu'au ciel entaſſés,
Et par les vents fougueux en tumulte pouſſés
Se croiſent, & rompus de leurs piés à leurs cime,
De leur choc ruineux font retentir l'abyme.

A leur bruit, à l'aſpect de ces flots menaçans,
L'Homme, par la terreur, lié dans tous ſes ſens,
Et trop peu fait encore à dompter ſa foibleſſe,
L'Homme alloit refuſer ſa future nobleſſe ;
Quand le Dieu bienfaiſant qui liſoit dans ſon cœur :
» Eſpère la victoire, & tu ſeras vainqueur ;
» Dit-il : ſi tu reçus le génie en partage,
» Par de hardis travaux accrois cet héritage.
» Ne ſais-tu point que l'Homme eſt né pour tout oſer ?
» La mer a des périls ! oſe les mépriſer ;
» Viens ſur un frêle bois leur diſputer ta vie ;
» Viens : d'immortels ſuccès ton audace eſt ſuivie.
» J'aime à te les prédire ; oui, je vois tes enfans,
» Dans mes vaſtes déſerts, s'avancer triomphans.
» Aux climats qu'elle habite, ils ont ſurpris l'aurore ;
» L'Occident les appelle, ils y volent encore ;
» L'Océan du Midi reconnoît leur pouvoir,
» Et le Pôle glacé s'accoutume à les voir. »
Il dit & diſparoît. Une flamme rapide

S'allume

S'allume au cœur de l'Homme, & d'un œil intrépide
Mesurant ce théatre, où la gloire l'attend :
« J'y regnerai, dit-il. » Il le jure. A l'instant
Les Sapins abattus se creusent en nacelles :
La rame les emporte, & leur prête des ailes ;
Bientôt la voile ajoute à ces premiers essais ;
Et courant chaque jour de succès en succès,
Les navires guidés par l'aiguille polaire,
Cherchent enfin des bords qu'un autre ciel éclaire :
L'Univers étonné s'est aggrandi par eux.

Mais que nous abusons des biens les plus heureux !
La voix de l'intérêt nous façonnant au crime,
Nous irons marchander l'homme foible, qu'opprime
La verge d'un Tyran corrompu par notre or ;
Et nous l'acheterons, pour le revendre encor.
Ah ! pourquoi falloit-il qu'affamés de fortune,
Nous fissions abhorrer l'art qui soumet Neptune ;
Cet art, qui rapprochant tous les Peuples entre eux,
Devroit n'en faire, hélas qu'un seul Peuple d'heureux ?

Mais parlez : de quel droit plonger dans l'esclavage
L'homme innocent & doux, que vous nommez sauvage ?
Jamais dans vos foyers barbare conquérant,
A-t-il porté le glaive & le feu dévorant ?
Et repassant les flots sur des nefs fugitives,
A-t-il jamais traîné vos épouses captives ?
Content des simples fruits que la Palme enfantoit,
Au fond de ses déserts, paisible, il habitoit :
Il y seroit encor sans vous, sans la furie,
Qui tourmente ses jours, l'arrache à sa patrie,
Et l'emporte, à travers l'Océan écumeux,
Vers des bords, que le crime a rendus trop fameux.

Eh bien ! qu'un Dieu vengeur des enfans de l'Afrique
Et du sang, dont le glaive inonda l'Amérique ;
Qu'un Dieu dans ces climats vous poursuive ; & sur vous

Des vents, des feux, des eaux déchaîne le courroux;
Que sous vos pas, la terre ébranlée, entr'ouverte
S'abyme dans la mer de vos débris couverte;
Et que votre supplice épouvante à jamais
L'avare imiteur de vos lâches forfaits!

Un Dieu m'entend. Je vois, sous le brûlant Tropique,
L'Ouragan menacer le Pérou, le Mexique;
La mer s'agite, gronde : & ses flots épaissis;
L'air de soufre infecté, les astres obscurcis,
Le flambeau de l'éclair & la voix du tonnerre
Aux tyrans du Potose ont déclaré la guerre.
Tous les vents à la fois déchaînés & sifflans
Luttent contre la terre, & déchirent ses flancs.
Des nouvelles cités les fondemens s'écroulent.
Les fleuves dans leur lit en écumant se roulent;
Et surmontant ses bords de roches hérissés,
La mer couvre les toits de ses flots élancés.
Aux lieux, où s'étendoit une riche campagne,
Nouvel Etna, s'éleve une ardente montagne.
De ce gouffre brûlant, s'élancent confondus
Et des globes de flamme, & des rochers fondus;
La flotte, loin du port par les vents dispersée,
Périt en tournoyant, sous l'abyme enfoncée.

L'Homme en vain fuit la mort : la mort vole & l'atteint,
L'un pâle, échevelé, demi-nud, l'œil éteint,
Sur les corps foudroyés d'un fils & d'une mère,
Charge son dos tremblant de son malheureux père;
La terre sous ses pas s'ouvre & l'ensevelit.
Eveillé par les feux qui dévorent son lit,
L'autre près de sa femme à demi-consumée,
Expire dans les flots d'une épaisse fumée.

Sous les loix de l'Hymen, l'avare Sélimour
A la riche Mitinde engageoit son amour.
La lampe d'or brûloit dans la demeure sainte,

Et l'encens le plus doux en parfumoit l'enceinte.
On voyoit dans les mains du Miniſtre ſacré,
Pour les jeunes époux, le voile préparé :
Le ſilence regnoit. Dans les flancs de la terre,
Par trois fois roule & gronde un ſourd & long tonnerre.
Tous les fronts ont pâli. Le Pontife tremblant
Embraſſe en vain l'autel ſous ſes piés chancelant.
L'orage enfin éclate ; & la voûte écroulée
Enſevelit l'autel, le Prêtre & l'aſſemblée.

Ah ! fuyons ; renonçons à l'or de ces climats,
En vain cet or perfide y germe ſous nos pas;
Vainement il jaillit des veines des montagnes,
Se mêle aux eaux du fleuve, & parcourt les campagnes :
Vous fait-il oublier, barbares habitans,
Ce courroux annuel, ces combats des Autans,
Par qui furent cent fois les plaines ébranlées,
Et du vieux Océan les bornes reculées ?

REMARQUES

SUR LE

DEUXIEME CHANT.

AVRIL.

Ce Mois, qui chez les Romains étoit consacré à Vénus, ramenoit chaque année un grand nombre de Fêtes toutes relatives à la fécondité de la Terre. Son nom même, Aprilis, dérivé d'aperire disoit que la Terre s'ouvroit alors à de plus douces influences, pour donner l'espérance des moissons & des fruits: & voilà sans doute pourquoi Virgile fait ouvrir l'année par le Taureau, qui n'est que le deuxieme Signe du Zodiaque, quoique l'année astronomique commence par le Bélier.

> Candidus auratis aperit cum cornibus annum
> Taurus.....

Ovide, dans le quatrième Livre des Fastes, rejette cette origine du nom d'Aprilis. Il aime mieux en faire honneur à l'écume de la mer, dont Vénus étoit sortie, selon la Mythologie grecque. C'est ainsi que cet ingénieux Poëte préfère presque toujours un mot galant à la vérité.

Puisque j'ai nommé les Fastes, je dois dire pour ceux à qui la langue latine est étrangère, qu'Ovide, dans cet Ouvrage dont il ne nous reste que les six premiers Livres, a chanté mois par mois les Fêtes marquées dans le Calendrier Romain. Ce Poëme, précieux à certains égards, ne peut intéresser que les Savans qui s'occupent des usages de l'antiquité. Aussi je ne sache pas qu'on l'ait jamais traduit. Ce n'est point qu'on n'y retrouve par-tout un excellent Poëte, peut-être même le style en est-il plus pur, plus correct, moins jeune enfin que celui des autres Ouvrages d'Ovide; mais on conçoit qu'une longue énumération de cérémonies, de lustrations, de sacrifices qui ne sont plus les nôtres, doit être sans attraits pour nous, malgré tout le soin de l'Auteur à recueillir les traditions romaines pour en former des Episodes charmans. Tel est, par exemple, le début de son mois d'Avril, dont je présente ici l'imitation que j'en avois faite autrefois dans le dessein de la placer au commencement de ce second Chant de mon Poëme.

> Des plaines que ton astre embellit de ses feux,
> Descends; & s'il est vrai qu'un Poëte amoureux,
> De la féconde ivresse échauffe son délire,
> Prête un charme plus doux aux accords de ma lyre.

J'invoquois en ces mots la riante Cypris.
La nuit regnoit. Soudain, à mes regards surpris,
Dans un nuage d'or brille un rayon de flamme :
Je vois la Déité que ma muse réclame.
„ Parle : eh ! quelle faveur dois-je au chantre des Mois ?

„ Mais le Printems, lui dis-je, est soumis à tes loix ;
„ Mais je veux peindre Avril, dont les beaux jours reviennent,
„ Et tu sais que le Peintre & le Mois t'appartiennent. „

La Déesse sourit ; & propice à mes vœux,
D'un myrthe verdoyant elle orna mes cheveux.
„ Jeune Navigateur, poursuis ta longue route,
Dit-elle, en remontant vers la céleste voûte :
„ Ta nef, que désormais Cypris va diriger,
„ Sur les flots applanis voguera sans danger „.
Elle fuit, le jour naît ; & les Cieux, qu'elle épure,
De rayons plus brillans colorent la Nature ; &c.

Cette fiction est pleine de grace & de mollesse dans les vers d'Ovide ; mais après quelques tableaux de ce genre, combien n'a-t-on pas d'ennui à dévorer ? J'étois bien loin de sentir ce défaut, il y a dix ans, lorsque séduit par la réputation de ce Poëte, j'entrepris de célébrer sous le titre de Mois, nos Fêtes & nos usages, comme il avoit célébré ceux de Rome, sous le titre de Fastes. L'expérience amenant enfin la réflexion m'ouvrit les yeux sur les dangers d'un pareil sujet. Je compris que si Ovide n'en a fait qu'un Ouvrage qu'on cite peu, qu'on lit encore moins, lui à qui une Religion riante & fille d'une belle imagination avoit fourni des tableaux enchanteurs, je ne pourrois jamais surmonter l'aridité de la matière, moi qui n'aurois à peindre que des usages sans noblesse, & des Fêtes dont une Religion austère a banni tout ce qui peut flatter les sens. Ces difficultés n'ont point effrayé M. Lemiere, & je ne m'en étonne pas. Les beaux vers, répandus en foule dans Hypermnestre & dans le Poëme de la Peinture, doivent donner à leur Auteur une juste confiance en ses forces, & à nous l'espérance que notre poésie s'honorera d'un bon ouvrage de plus.

Je ne finirai point cette Note, sans faire observer qu'il faut que la température de notre climat ait beaucoup changé depuis deux ou trois siecles, ou que nos anciens Poëtes se soient étrangement livrés à leur imagination, en peignant le mois d'Avril. Ronsard, Bertaud, Desportes, &c. en parloient, comme nous parlons aujourd'hui du mois de Mai. C'étoit pour eux le tems de la verdure, des fleurs & de l'amour. Leurs descendans ne sont pas aussi heureux. La belle saison est encore incertaine en Avril & très-souvent en Mai. Nos Provinces méridionales elles-mêmes se plaignent de voir arriver l'Eté, avant qu'elles aient pu jouir du printems.

P. 51. Plus leste à prodiguer sa première largesse,
La vigne auprès de vous montre plus de sagesse, &c.

Le feuillage de la vigne ne commence à paroître qu'un peu tard,

comme celui du Chêne, mais par une cauſe oppoſée. Les pores de celui-ci étant fort compactes, la sève doit monter avec plus de peine, & ſe diſtribuer plus difficilement dans toutes les parties de l'arbre ; les pores de la vigne au contraire ſont ſi dilatés, & ſa sève court avec tant d'activité, qu'elle eſt forcée à ſe répandre au dehors, par l'extrêmité de ſes rameaux, en une liqueur acqueuſe. Les Vignerons ont donné le nom de Larmes à cette liqueur, & celui d'Yeux aux ouvertures par où elle s'échappe. Je fais cette remarque pour prouver que la hardieſſe des figures, que des eſprits froids reprochent quelquefois à la Poéſie, eſt plus naturelle qu'ils ne le penſent. Un de nos plus illuſtres Ecrivains, M. Thomas, demandoit, vers la fin de l'Hyver à un bon payſan, pourquoi il n'avoit point encore enſemencé ſon champ ? Celui-ci répondit : J'attends que la terre ſoit amoureuſe. Moi-même, je parlois un jour à un villageois d'un jeune Tilleul de belle venue : oui, me dit cet homme ; Il pouſſe d'orgueil.

Cette ſingularité de la Vigne, qui n'a point encore de feuillage & qui pleure, tandis que tous les autres arbuſtes ſont couverts de verdure, m'avoit inſpiré des vers que je ne pus conſerver, lorſque je changeai dans ce Poëme de marche & de meſure. En effet, voulant lui donner toute la perfection qui dépendoit de moi, je l'ai refait entierement juſqu'à quatre fois. J'ai ſubſtitué même le vers Alexandrin au vers de huit ſyllabes, que j'avois choiſi d'abord. Ces différentes manières m'ont laiſſé un grand nombre de morceaux, parmi leſquels je choiſirai ceux qui me paroîtront moins défectueux, pour les mêler dans les Notes.

Honteuſe, alors que tout fleurit,
De recouvrer ſi tard ſes charmes,
La vigne arroſe de ſes larmes
La colline qui la nourrit.

P. 51. Et par eux dépouillé de ſon beau vêtement,
L'arbre au jour de ſa force eût langui triſtement.

Nos vergers & nos forêts en firent la cruelle expérience dans le Printems qui ſuccéda à l'Hyver de 1776. Ce Printems fut très-beau, & par conſéquent favorable à la chenille commune, le plus fécond peut-être de tous les inſectes, & dont les œufs ſont des premiers à éclore aux beaux jours du mois d'Avril. Ces cruels animaux couvrirent la campagne, & dévorerent tous les bourgeons. Au commencement de l'Eté, les arbres n'avoient preſque plus de feuilles. Elles étoient remplacées par un nombre prodigieux de coques brunes, que ces armées de chenilles avoient filées & ſuſpendues aux branches. Il y avoit à craindre un plus grand ravage pour l'année ſuivante. Le Parlement de Paris rendit un Arrêt qui ordonnoit d'écheniller & de brûler ſur le champ les bourſes & les toiles qui ſeroient tirées des arbres. Les pluies longues & froides du Printems, qui durèrent juſqu'à la fin de Juillet, ſecondèrent la prévoyance du Miniſtère public. Auſſi au moment où j'écris (le 8 Avril 1778) n'ai-je pas vu une ſeule chenille dans les environs de Montfort-Lamaury, où deux ans auparavant on les rencontroit par milliers.

P. 52. Chantre du beau Pâris, & toi, jeune inſpiré,
Du vénérable Homère interprète ſacré.

Les amateurs de la belle Poéſie connoiſſent aſſez le Jugement de Pâris, par M. Imbert. Je n'en parlerai donc pas, quoique l'Auteur ſoit mon ami depuis ma jeuneſſe, & que je lui doive mon foible talent pour la Poéſie, qui le ſeroit moins ſans doute, ſi j'euſſe mieux profité de ſon exemple & de ſes conſeils. Mais je ne puis m'empêcher d'annoncer que M. Cabanis, âgé à peine de vingt ans, nous prépare une traduction en vers de l'Iliade. Ce jeune Poëte lutte heureuſement contre l'original, au jugement des Gens de Lettres les plus diſtingués qui l'ont entendu. Il eſt à deſirer que, rebuté par la longueur de ſon entrepriſe, il ne s'arrête point aux quatre Livres qu'il a déja traduits. Ce ſiècle a vu ſi ſouvent la Poéſie dégradée par des Ouvrages frivoles & compoſés en dépit de Minerve! Il ne peut trop encourager un talent qui ſe propoſe une carrière auſſi longue & auſſi belle.

Voici un morceau de cette traduction, dont l'Auteur m'a permis d'enrichir ces Notes. Le faire connoître, c'eſt le faire louer.

Uliſſe a dit. Des Grecs les clameurs ſuſpendues,
Dans les vallons, au loin, ſont encore entendues,
Et l'écho de l'Ida, dans ſon roc attriſté,
Trouble en le répétant le Xante épouvanté.
Mais la voix de Neſtor ramène le ſilence.

» O Guerriers, dont le Ciel protège la vaillance,
» Etes-vous des enfans, qui jamais ſur leurs pas,
» Dans des rangs ennemis n'ont porté le trépas?
» Quoi! nos libations, nos heureux ſacrifices,
» Tant de vaſtes deſſeins, de nobles artifices,
» Et les nœuds ſolemnels dont nous ſommes liés,
» Comme un ſonge en un jour ſeront-ils oubliés?
» Aviez-vous prétendu qu'une plainte importune,
» Sous vos loix, ſans combattre enchaînât la fortune
» Juſques à quand, grand Roi, dorment vos étendards?
» Qu'ils marchent. C'eſt parmi les piques & les dards
» Qu'à ſes premiers ſermens la Grèce encor fidèle,
» Peut trouver avec vous des lauriers dignes d'elle.
» Vous-vous taiſez.... Je lis dans vos regards confus
» Que de vils factieux vous craignez les refus?
» Ah! des lâches ſont-ils le deſtin d'une Armée?
» Ils peuvent fuir: pour eux la mer n'eſt point fermée.
» Ou plutôt, que celui qui l'oſeroit tenter,
» Soit conduit à la mort qu'il vouloit éviter;
» Et qu'avant d'expirer, témoin de la victoire,
» Sa honte, ô mes Amis! rehauſſe votre gloire.
» Votre gloire eſt certaine: oui, le Père des Dieux,
» A la Grèce, a promis le ſceptre de ces lieux.
» Le jour même, où remplis d'un généreux délire,
» Nous apportions la mort à Troye, à ſon Empire,
» A la droite d'Argos, dans l'épaiſſeur d'un bois,

» Le tonnerre en grondant fit entendre sa voix.
» Jamais à ses sermens Jupiter infidèle,
» Du parjure, aux humains, s'est-il fait le modèle?
» Non, non. Vous n'aurez point abandonné ces murs,
» Sans voir sous les buissons, dans les marais impurs,
» Les restes d'Ilion dispersés sur la plaine,
» Sans venger la rougeur dont nous couvrit Hélène;
» Sans presser de vos bras amoureux & sanglans,
» Les femmes des Troyens dans leurs foyers brûlans.

» Roi, qui savez instruire & commander les autres,
» Proposez vos desseins, sans rejetter les nôtres.
» J'ai vu bien des combats, Atride; & mes avis,
» De quelque heureux succès peuvent être suivis.
» Que vos troupes, long-tems au hasard répandues,
» Sous des Chefs étrangers ne soient plus confondues;
» Rassemblez en Tribus parens avec parens.
» Avides de défendre & d'illustrer leurs rangs,
» Vous les verrez, remplis du soin de leur mémoire,
» Protéger l'un de l'autre & la vie & la gloire;
» Les lâches, aisément distingués du Héros,
» Ne partageront plus l'honneur de ses travaux;
» Et nous saurons alors, aveugles que nous sommes!
» Qui trahit notre cause, ou des Dieux, ou des hommes.»

Mais Atride: " O Nestor, le plus sage des Rois!
» Oui; sans doute Minerve emprunte votre voix:
» Ses faveurs vous ont fait l'oracle de la Grèce.
» Plût aux Dieux, que remplis de la même sagesse,
» Dix mortels, comme vous, de conseils éclairés,
» Eussent guidé mes pas souvent mal assurés!
» Ilion dès long-tems ne seroit plus qu'une ombre.
» Mais le Père des Dieux, par des travaux sans nombre,
» Veut nous faire acheter les lauriers immortels,
» Qu'il nous a destinés sur ces bords criminels.
» Au milieu du conseil la Discorde allumée
» Vient d'enlever Achille aux besoins de l'Armée;
» Amis, pour une femme il renonce aux combats!....
» Je veux bien l'avouer. De nos cruels débats,
» Peut-être le premier ai-je attisé la flamme:
» Qu'ils soient donc étouffés, j'y consens; & Pergame
» Verra bientôt livrer à la faim des vautours
» Le Peuple, qui repose à l'ombre de ses Tours.

» Mais cependant, Amis, les combats nous appellent.
» Que les casques, les dards, les piques étincellent;
» Que nos chars attelés de courtiers hennissans,
» Des cistres, des clairons entendent les accens.
» Mars, le terrible Mars remplira la journée.
» Sous ses drapeaux sanglans Pergame consternée,
» Devant nous, à grands pas, s'enfuira de terreur,
» Sur ses rangs confondus tombons avec fureur.
» La sueur percera nos cuirasses trempées;
» Les morts & les mourans lasseront nos épées;

„ Et foulant ſous leurs pieds les Troyens palpitans,
„ Nos rapides courſiers, aux crins longs & flottans,
„ Sous les ſonets déployés, fumans & hors d'haleine,
„ D'une écume ſanglante inonderont la plaine.
„ Spectateur des exploits qu'il n'oſe partager,
„ Si quelqu'un parmi nous vouloit fuir le danger,
„ Que mille fers vengeurs ſur lui s'appeſantiſſent.„

Il dit, des cris guerriers de nouveau retentiſſent.
Ainſi quand ſous des vents l'un par l'autre croiſés,
Les flots contre les flots ſont pouſſés & briſés,
Dans le bord caverneux l'eau s'engloutit, bouillonne
Se gonfle, ſe redreſſe en informe colonne,
Et battant à grands coups un rocher mugiſſant,
Rejaillit, & ſur lui retombe en bondiſſant:
Au long mugiſſement répandu ſur les ondes,
L'écho morne répond de ſes grottes profondes.
Tel vers ſes pavillons, bruyant, tumultueux,
S'avançoit le Soldat à pas impétueux.

Tandis que les feſtins dans le camp ſe préparent,
Que tous les combattans de leurs armes ſe parent,
Et qu'à grands cris, le Peuple allarmé pour ſes jours,
Des Dieux qu'il adopta, réclame le ſecours;
Atride n'implorant que le Fils de Saturne,
Aux piés de ſes Autels recueilli, taciturne,
Interroge le Ciel dans le flanc des Taureaux,
Les Chefs ſont raſſemblés à la voix des hérauts,
Ménélas, Diomède, Ajax, Neſtor, Uliſſe;
Et tandis qu'on répand l'orge du ſacrifice,
Leur Monarque en ces mots s'adreſſe à Jupiter:

„ Auguſte Roi des Dieux, qui du haut de l'Ether,
„ Sous ta main redoutable entaſſes les nuages;
„ Toi, qui fais ou gronder, ou dormir les orages,
„ Grand Dieu! ſois notre appui. Sous le traître Pâris,
„ La Grèce, de tes Loix vient punir le mépris.
„ Qu'avant l'heure, où la nuit répandra les ténèbres,
„ Les Enfans de Priam pouſſent des cris funèbres;
„ Que Pergame gémiſſe, & que dans ſes remparts,
„ Et la flamme & le fer brillent de toutes parts;
„ Que ma lance d'Hector traverſe la cuiraſſe,
„ Qu'il tombe; & que la mort partout ſuivant ma trace,
„ Sur les pâles Troyens à mes piés étendus
„ Frappe de juſtes coups trop long-tems ſuſpendus".

Il ſe tait. Jupiter, de ſon trône ſublime,
En rejettant ſes vœux, accepte la victime.
Les Sacrificateurs, armés de fers ſanglans,
En ſéparent les peaux & les membres tremblans;
Le feu brille; la chair, d'un vin pur arroſée,
Fume ſur le braſier, en lambeaux diviſée,
Et ſitôt qu'un nuage, exhalé des Autels,
A porté dans les Cieux la part des immortels,

Et qu'implorant le bras arbitre des batailles,
Chacun de la victime a goûté les entrailles,
Autour du saint Banquet en hâte préparé,
Le cortège pieux en cercle est resserré.

Mais le plaisir bientôt faisant place à la gloire,
Nestor se leve : " Amis, marchons à la victoire :
„ Jupiter dans nos rangs la fixe désormais ;
„ La refuser encor, c'est la perdre à jamais.
„ Grand Roi, le jour s'enfuit ; l'heure, l'instant nous presse ;
„ Hâtez-vous, commandez ; & de toute la Grèce,
„ Qu'à la voix des Hérauts, les nombreux combattans,
„ En ordre soient rangés sous leurs drapeaux flottans ".
Agamemnon l'écoute. Aussi-tôt dans la plaine
Ses Hérauts dispersés courent, & hors d'haleine
Des ordres de leur Roi font retentir le Port.
Les soldats sous leurs Chefs marchant avec transport,
Vers le champ des combats s'avancent en colonne.
A la tête des rangs, l'émule de Bellone,
Pallas faisoit briller contre le fier Hector
L'Egide, d'où pendoient d'épaisses franges d'or.
Les Grecs d'un œil plus ferme ont mesuré l'arène :
Un pouvoir inconnu sur ses pas les entraîne.
Sa présence a banni tout sentiment honteux :
Et Mars seul tout entier respire dans leurs yeux.

Tel sur l'âpre sommet de ces rocs, dont la chaîne
Se hérisse par-tout & de Cèdre & de Chêne,
Un rapide incendie, embrasant leurs rameaux !
Des champs qu'ils ombrageoient, éclaire les hameaux !
Tel de l'acier poli des dards, des piques nues,
Le flamboyant éclat resplendit jusqu'aux nues.

Comme aux champs d'Asius, dans ses prés odorans,
Mille oiseaux de climat, d'espèce différens,
Fondent sur le Caïstre, assiègent ses rivages,
Et frappent l'air de cris discordans & sauvages :
De même, composé de divers pavillons,
Ce camp vers le Scamandre avance en bataillons.
Dans la plaine, un bruit sourd, comme un lointain tonnerre
Circule, & sous leurs pas fait retentir la terre ;
Et les Chefs de l'Armée, avides des combats,
Rangent, & par leurs noms appellent leurs soldats.

Mais tel qu'un Roi Taureau qui lentement chemine,
Guidant aux prés fleuris les sujets qu'il domine,
Et dont le front altier, de ses dards hérissé,
Sert d'enseigne à son peuple autour de lui pressé :
Tel Atride, au milieu des peuples de la Grèce,
Le front resplendissant d'une noble allégresse,
Marchoit. Du Dieu des Mers il a le corps nerveux,
La stature de Mars & ses flottans cheveux,
La tête, le regard du Maître du Tonnerre ;
Des touffes de son casque il appelle la guerre,

Et suivi d'un grand peuple assemblé sous ses Loix,
Il n'a plus d'un mortel ni le port, ni la voix.

P. 52. A leur tête paroît cet oiseau passager,
Qui pour nous des beaux jours est l'heureux messager.

Je parlois autrefois avec moins d'assurance sur le retour des Hirondelles. Indécis entre les deux opinions qui partagent les Naturalistes, je disois :

Progné, toujours fidelle à la verte saison,
Voit finir son exil, & planant dans l'espace,
Parmi le peuple ailé vient reprendre sa place :
Soit qu'elle ait déserté le rivage Africain ;
Soit enfin qu'elle échappe au séjour souterrein,
Ou dans un long sommeil profondément plongée,
Contre la froide mort, elle étoit protégée.

Mais depuis que M. de Buffon a distingué deux sortes d'Hirondelles, celles de rivage qui se cachent dans des cavernes, ou se jettent dans des marais, pour y demeurer dans un état d'engourdissement jusqu'au retour du Printems ; celles de cheminée qui voyagent successivement d'Afrique en Europe, on ne doit donner qu'à ces dernières l'épithète de Messagères des beaux jours, puisqu'elles reparoissent quinze jours avant les autres. M. Adanson assure qu'il a vu dans le mois d'Octobre sur les mers du Sénégal, des Hirondelles qu'il a reconnues pour être celles de l'Europe, témoignage qui confirme la distinction de M. de Buffon. Il est vrai qu'on pourroit dire de ces oiseaux, ce qu'on dit des hommes ; qu'en changeant de climat, ils changent de mœurs. En effet, les Hirondelles, suivant le même Voyageur, ne nichent pas au Sénégal comme elles nichent en France. Elles couchent toutes les nuits deux-à-deux, ou solitairement dans le sable, sur le bord de la mer. Là, elles habitent plus volontiers que dans le cœur des terres.

P. 53. Vénus représentoit l'invisible puissance,
Par qui dans l'Univers tout reçoit la naissance.

C'étoit en effet l'idée que se formoient de cette Déesse les Anciens, qu'une raison cultivée distinguoit de la foule. Vénus n'étoit pour eux qu'une allégorie, qui rendoit sensible à l'esprit & aux yeux l'idée abstraite d'un pouvoir reproducteur dans la Nature. Il est impossible d'en douter, lorsqu'on entend Lucrece invoquer Vénus, la mère de tous les êtres, au commencement d'un Poëme, où, s'il ne refuse point l'existence aux Dieux, il les condamne du moins à une inaction éternelle. Dans ce sens, la fameuse invocation qu'on lui a mal-adroitement reprochée, comme contredisant ses principes, est un morceau où règne autant de logique que d'enthousiasme. Les dix vers qui suivent sont imités de la Nature des choses.

P. 54. L'insecte, qui nous file un riche vêtement,
Vous rappelle, & demande un nouvel aliment.

Dans les climats, dont le Ver-à-soie est originaire, c'est-à-dire, à la

Chine, dans les provinces de Chikiang & de Kanton, ainſi qu'au Tunquin, où la température du Printems ne varie point, comme en Europe, on abandonne à la Nature le ſoin de faire éclore & de nourrir cette chenille précieuſe. Sortie de l'œuf, ſans le ſecours de l'Homme, quelques jours après que la feuille nouvelle du Mûrier a percé le bouton, elle ſe répand ſur l'arbre, y groſſit, & file ſon cocon, dont la belle couleur d'or, mêlée à la verdure, donne à la campagne l'aſpect du Jardin fabuleux des Heſpérides. Une autre circonſtance digne de remarque, c'eſt que plus le Mûrier eſt petit, plus la ſoie que le Ver y file eſt déliée. Auſſi dans le Chikiang voit-on des forêts entières de Mûriers, qu'on ne laiſſe croître qu'à la hauteur d'un arbriſſeau.

Pour nous, c'eſt à des ſoins pénibles de pluſieurs mois, que nous devons la récolte de la ſoie. Après avoir choiſi des œufs d'excellente eſpèce, on les fait éclore, ou à la chaleur d'un feu artificiel, dont le Thermomètre de Réaumur indique le degré, ou à la température naturelle de la ſaiſon; méthode moins ſuivie, mais plus favorable au développement des œufs. Huit jours leur ſuffiſent ordinairement pour s'aviver.

P. 54. La feuille de Thisbé germe, s'ouvre, mûrit;

La Fontaine, après Ovide, nous a dit pourquoi le Mûrier eſt devenu l'arbre de Thisbé. Cette malheureuſe Amante, déſeſpérée de la mort de Pyrame, ſe frappa d'un poignard.

Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens;
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens;
Les Nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du ſang des amans, teignirent par des charmes
Le fruit d'un Mûrier proche, & blanc juſqu'à ce jour:
Eternel monument d'un ſi parfait amour.

On diſtingue deux ſortes de Mûriers; le noir & le blanc; mais cette diſtinction n'eſt fondée ni ſur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même ſur celle du fruit. On appelle Mûriers noirs ceux qui produiſent de gros fruits bons à manger; tous les autres ſont rangés dans la claſſe des Mûriers blancs. Ces derniers ſervent de nourriture au Ver-à-ſoie. Leurs feuilles ſont plus tendres & plus délicates, & paroiſſent quinze ou vingt jours plutôt.

P. 54, De langueur accablé quatre fois il s'endort:

Le Ver-à-ſoie eſt ſujet à quatre maladies. La première commence le ſeptième jour après ſa naiſſance, & dure quelquefois quinze jours. Les trois autres ſont moins longues & ſe ſuccèdent ordinairement de ſept en ſept jours. On les appelle Mues, parce qu'il ne s'endort que pour prendre une peau plus blanche, & un quart & même un tiers de plus de groſſeur, à chaque fois.

P. 55. Bientôt de ſa filière il tire, il développe
Un tiſſu, qui plus riche en globe l'enveloppe.

Quelques jours après la quatrième Mue, le Ver quitte sa couleur blanche, devient transparent, & s'élevant sur des rameaux d'arbustes secs qu'on a disposés en arcades, commence à poser les fondemens de sa coque, avec une espèce de filasse, qu'il jette confusément autour de lui sur les branches où il peut atteindre. Ce premier ouvrage l'occupe un jour. Le lendemain, il travaille avec plus d'art à former son cocon ; & ce jour lui suffit encore pour se couvrir presque tout entier de soie. Il continue ainsi pendant cinq autres jours à épaissir son cocon, qui se trouve enfin achevé, lorsqu'il a déployé six couches de soie disposées en zigzag. Mais quelqu'étonnante que soit son industrie, le réservoir d'où il tire la soie l'est bien davantage. Ce sont deux vaisseaux extrêmement déliés, qui forment dans le petit corps de la chenille un nombre si prodigieux de tours & de détours, qu'il en sort par la filière, aux jours de son travail, un fil de sept ou neuf cens piés de longueur ; encore la filasse, où le cocon est suspendu, n'est-elle pas comprise dans ce calcul.

P. 55. Le Rhin cache au Soleil son onde languissante.

Ce fleuve n'arrive point comme les autres à la mer. Il se perd au-dessous de Leyde dans les sables que son cours orageux a amoncelés vers son embouchure, près d'un village nommé Catwick.

P. 55..... En Nymphe transformé,
Sous un habit de deuil languit inanimé.

On donne le nom de Nymphe, ou de Chrysalide, ou d'Aurélie aux insectes, lorsque dépouillés de leur dernière peau de chenille, ils se sont raccourcis & cachés sous l'apparence d'une Fève. Le Ver-à-soie reste vingt-un jours dans cet état. Alors sa couleur est brune & presque noirâtre. C'est la sixième métamorphose qu'il a subie dans une espace de tems assez court. La dernière arrive enfin : il perce sa coque, & reparoît au jour sous la forme d'un Papillon, laissant après lui, dans le cocon, ses deux peaux de Ver & de Fève.

P. 55. En flots d'amour s'épuise, & meurt de volupté.

Le Ver devenu Papillon met tant d'ardeur à se reproduire, qu'il ne mange plus jusqu'à sa mort. Le mâle, secondé de quatre ailes, dont il ne se sert point pour voler, mais pour marcher plus promptement vers la femelle, s'attache à celle-ci pendant plusieurs jours. Dans les momens de cette union, qu'il répète sans se donner presque aucun repos, il agite ses ailes avec une telle rapidité, que l'œil de l'Observateur en suit à peine les vibrations. Il meurt enfin d'épuisement ; la femelle lui survit pour déposer ses œufs, & meurt à son tour.

P. 56. Et toi, Cité fameuse, ô moderne Epidaure, &c.

Epidaure étoit une Ville du Péloponnèse, célèbre par le magnifique Temple, où la Grèce alloit adorer Esculape. La réputation de la Faculté de Médecine de Montpellier est trop ancienne & trop répandue pour qu'il soit nécessaire de justifier la dénomination de Moderne Epidaure. Elle a formé depuis 1289, jusqu'à nous, les plus

grands Médecins dont la France se soit honorée, & est encore digne de son ancienne célébrité. Un seul mot suffit pour son éloge : la Faculté de Paris n'a pu parvenir à l'effacer.

P. 56. Je dirai qu'en tes murs règne un sexe enchanteur.

Comme on pourroit croire que l'amour de la Patrie a exagéré cet éloge du Beau-Sexe de Montpellier, je vais transcrire ce qu'on en lit dans le douzieme Volume de l'Histoire de France, par Villaret. » Un aspect riant, une situation agréable, la douceur du climat, l'urbanité des habitans & sur tout les charmes du Beau Sexe font de » cette Ville un séjour enchanté. Les attraits des Dames de Montpel» lier ont été célébrés dans tous les tems. On prétend même qu'elles » lui ont imposé leur nom : Mons Puellarum, signifie Montagne des » Filles « (Edition in-12. P. 43.)

P. 57. Ces trois ponts qui de loin vers tes murs dirigés, &c.

Ce Monument, que j'ai vu commencer & qui est à présent dans sa perfection, a été construit sur le modele du Pont du Gard, un des beaux restes de la magnificence romaine, & l'efface du moins par sa longueur. Il est formé, comme ce Pont, par trois rangs d'arcades élevés les uns sur les autres, & dont le dernier soutient un Aqueduc, par où coulent jusqu'aux portes de Montpellier des eaux, qui manquoient auparavant à cette Ville. Il a cet autre avantage sur le Pont du Gard, qu'on se promène sans obstacle sur la hauteur de son premier étage ; les secondes arcades étant percées dans leur épaisseur en face l'une de l'autre. Mais ce qui achève la beauté de cet Edifice, c'est qu'il vient se joindre à la Place du Peyrou, qui, par sa perspective, est une des plus belles de l'Europe. L'œil découvre de ce lieu, pendant un jour serein, les montagnes des Cévènes, la Mer, les Alpes & les Pyrénées. Au milieu de cette Place est une Statue équestre, monument consacré à Louis XIV, après sa mort. Je me fais un plaisir d'annoncer qu'un de mes compatriotes, M. Le Marquis de Faugères, proposa, il y a quelques années, d'élever sur cette Place les Statues des Grands-Hommes qui ont illustré en tout genre le règne de Louis XIV. Les Etats de la Province ont adopté ce projet. Si jamais il est exécuté, nous n'envierons plus aux Anciens la manière dont ils décoroient les lieux publics, & récompensoient les talens, pour les perpétuer par l'émulation.

P. 57. Ramène le Taureau, couronné de lumière.

Comme selon la Fable, c'étoit le même dont Jupiter avoit pris la ressemblance pour enlever Europe, j'avois décrit ici cet enlèvement. Je l'ai supprimé, parce que dans un Ouvrage consacré à peindre la Nature, peut-être faut-il user sobrement de la Fable, & n'en point emprunter des sujets qu'on retrouve par-tout.

Dans les plaines des airs, le Taureau cependant
Emporte le Soleil sur un char plus ardent.
Tel jadis, à travers les humides campagnes,
O Cadmus ! il ravit ta Sœur à ses compagnes.

Avril regnoit alors: des renaiſſantes fleurs,
Europe, en un vallon, nuançoit les couleurs.
Près d'elle vingt Taureaux, à la corne ſuperbe,
Combattoient, ſe heurtoient: leur ſang rougiſſoit l'herbe.
Un ſeul, au front paiſible, & d'argent tacheté,
S'approche lentement de la jeune beauté;
Elle fuit; mais bientôt ſa douceur la raſſure;
Elle revient, le flatte, ombrage de verdure
L'albâtre de ſon front vers la terre penché.
O Nymphe! arrête: un Dieu ſous ces traits eſt caché.
Mais plus folâtre encore, Europe enfin s'élance
Sur le Dieu déguiſé, qui s'éloigne en ſilence,
S'approche de la mer, s'y plonge, & ſans retour
Enlève ſon Amante aux rives d'alentour.
Il vogue vers la Crète, & l'œil trempé de larmes:
„ Dieux, crioit-elle! ô Dieux qui voyez mes allarmes,
„ Que deviendrai-je, hélas! ſur des bords inconnus.

Et cependant le Fils de la belle Vénus,
Charmant conſolateur d'une Nymphe éplorée,
Apparoît, & planant ſur la vague azurée:
„ Raſſurez-vous, Europe; un Dieu veut aujourd'hui
„ Que les nœuds de l'Hymen vous uniſſent à lui.
„ Les traits de ce Taureau, qui vous porte ſur l'onde,
„ Voilent la majeſté de l'Arbitre du monde.
„ Cédez à Jupiter; votre nom, dès ce jour,
„ Va vivre d'âge en âge au terreſtre ſéjour „
La Crète les reçoit, Jupiter ſe découvre,
Leur hymen s'accomplit; & le Ciel qui s'entrouvre,
Par la voix du tonnerre annonce à l'Univers
Le Taureau triomphant ſous la voûte des airs.

Célébrez ſon triomphe, habitans des campagnes.
Il rajeunit le thym ſur le front des montagnes,
Blanchit dans les vergers les tendres Arbriſſeaux,
Epaiſſit le gazon qui borde les ruiſſeaux,
De la Reine des fleurs parfume la corbeille, &c.

La Conſtellation du Taureau eſt compoſée de quatre-vingt-une étoiles.

P. 57. . . . . du fidèle Hyacinthe.

L'Hyacinthe que nous appellons Jacinthe, loin de dégénérer comme la Tulipe & l'Œillet, ſe reproduit pendant trente & quarante années ſous les mêmes couleurs; ce qui lui a mérité le ſurnom de Fidèle, que lui a donné George Voorlhem, fameux Fleuriſte de Harlem.

P. 57. Le Cyclamen, ſorti des forêts de Zacynthe, &c.

J'ai conſervé à cette fleur le nom harmonieux qu'elle portoit en Grèce, & que nous avons remplacé par le mot dégoûtant de Pain de Pourceau. Elle eſt tantôt rouge, tantôt blanche, & fleurit au Printems, dans l'Eté & en Automne.

Et quæ non uno foliùm fucata colore ;
Græca peregrinis venit Cyclaminus ab oris :
Altera nam niveos, rubeos oſtentat amictus
Altera ; florentes vernis in menſibus ambæ.
Corcyræ geminam montes peperere frequentem,
Et crebrum ſaxis Coritum, & nemoroſa Zacynthus ;
Menſibus æſtivis floret quoque plurima, & ipſum
Deinde ſub Autumnum multo ſe flore propagat.
RAPIN. HORT. Lib. I.

P. 57. J'avance & j'apperçois près de la Frétilaire
L'Anémone à Vénus toujours sûre de plaire.

La Frétilaire a été tranſportée des prés, où elle croît naturellement dans les jardins, dont elle fait au mois d'Avril un des ornemens les plus riches. Elle porte ſur un même ſommet deux fleurs à ſix feuilles diſpoſées en cloche, & émaillées de pluſieurs teintes d'incarnat.

La beauté de l'anémone eſt connue. Les Poëtes ont feint que Vénus, voulant laiſſer un monument de ſon amour pour Adonis, la fit éclore du ſang de cet amant tué à la chaſſe par un Sanglier.

P. 57. Et l'élégante Iris, qui retrace à mes yeux
Dans ſa variété l'arc humide des Cieux.

Cette fleur, d'une forme élégante, préſente toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel ; auſſi en a-t-elle reçu le nom.

Tunc, & cœleſti quæ dicitur iris ab arcu,
Splendebit flores variata coloribus illis,
Quos pluvia accipiunt adverſo nubila ſole.
Iridis at ſpecies varias varioſque colores
Diſtinguet variis pro tempeſtatibus annus.
(RAPIN. HORT. Lib. I.)

P. 58. Dans les murs Byzantins méritent qu'on l'adore, &c.

C'eſt, parmi les Turcs, la marque de la plus haute eſtime, que d'envoyer une Tulipe en préſent, cette fleur, en Turquie, partage en quelque ſorte les honneurs de la Divinité ; car c'eſt au mois d'Avril que ſe célèbre la Fête des Tulipes : jour brillant & fortuné pour les Epouſes de Sa Hauteſſe. On conſtruit dans la cour du nouveau Serrail des galeries en bois, & l'on dreſſe des bancs ſur leſquels on range en emphithéatre une quantité prodigieuſes de caraffes garnies de Tulipes. Ces vaſes ſont entremêlés de flambeaux ; & les bancs les plus élevés ſont deſtinés aux Serins du Grand-Seigneur enfermés dans de magnifiques cages, & à des globes de verre remplis de liqueurs de différentes couleurs. Cette variété de couleurs produit un merveilleux effet ; & cette cour du Serrail, qui eſt fort étendue, ces galeries, les pyramides, les tours & les appartemens qui l'environnent, étant également décorés de fleurs & de lampes, offrent le plus brillant ſpectacle. Au centre du Serrail eſt le pavillon du Sultan, devant lequel ſont étalés les préſens que les Seigneurs de la Cour deſtinent à Sa Hauteſſe. Les Femmes du Sultan, auſſi brillantes

lantes que les Tulipes, ſe répandent parmi ces fleurs ; en ſorte que pendant le reſte de la journée, la Nature & l'Art ſemblent ſe réunir pour briller aux yeux du Grand-Seigneur, qui d'ordinaire voit ces beautés avec des yeux ſtupidement ſatisfaits. Elles forment des danſes, des concerts, &c.

Journal Encyclopédique du 15 Octobre 1768.

P. 59. Et la Religion aſſiſe à ces Autels, &c.

Ces vers déſignent la Fête-Dieu, la ſeule de nos ſolemnités où l'Egliſe Chrétienne ſe ſoit permis cet air riant, qui embelliſſoit les Fêtes du Paganiſme. N'auroit-il pas été poſſible de l'emprunter plus ſouvent ſans bleſſer la pureté du Dogme & de la Morale ? Moïſe avoit revêtu d'une grande pompe le Culte des Juifs, & David lui-même a danſé devant l'Arche. Un appareil tour-à-tour aimable & majeſtueux ſemble un moyen de plus pour attacher les hommes à la Religion.

P. 59. Ces teintes dans les fleurs dorment-elles cachées ? &c.

Cette queſtion partage les Chymiſtes & les Phyſiciens, rarement d'accord enſemble. Les premiers veulent que les couleurs ſoient inhérentes au corps, enſorte que les objets, ſelon eux, ſont auſſi-bien colorés dans les ténèbres que pendant le jour. Les ſeconds, à la tête deſquels eſt Newton, prétendent que les rayons du Soleil ſont la ſource unique de toutes les couleurs, & qu'eux ſeuls ſont eſſentiellement colorés.

Il n'eſt pas facile de dire lequel des deux partis combat pour la vérité.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Mais l'autorité de Newton eſt ſi grande, qu'on peut, je crois, le choiſir pour Maître. D'ailleurs, ſi l'hypothèſe Newtonienne eſt moins vraie, elle eſt plus poétique que celle des Chymiſtes.

P. 60. Là, des profondes mers l'habitant écaillé
Lève un dos épineux, richement émaillé.

« Les poiſſons paroiſſent les animaux que la Nature a peints de
» ſes couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ſes pinceaux
» les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur ſont leurs moin-
» dres ornemens ; on voit étinceler ſur leurs robes & juſques dans
» leurs yeux l'éclat de la topaſe, du rubis, de l'émeraude, du ſa-
» phir, de l'opale chatoyante, & toutes les couleurs qui réfléchiſſent
» les métaux polis. Il n'eſt peut-être pas de ſpectacle plus varié,
» plus brillant que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en
» Mer avec des filets qui embraſſent une demi-lieue & plus d'eſpace,
» & par le moyen deſquels on prend une prodigieuſe quantité de
» poiſſons différens à la fois. Ceux qui ont joui de ce coup-d'œil,
» peuvent dire quelle eſt la beauté de la Dorade, parſemée de
» taches d'or & d'azur ſur un fond d'argent ; des diverſes eſpèces
» de Perroquets de Mer, ſur qui des raies de pourpre, d'orange,
» de rubis coupent & traverſent un fond d'émeraude ; du Rouget,

„ dont l'écaille couleur de perle eſt maculée de taches cramoiſies ; „ du Harang & du Maquereau même, qui ne nous parviennent que „ décolorés, qui en ſortant de l'eau brillent de couleurs ondoyantes, „ changeantes en verd, en bleu, en rouge de cuivre roſette ; & d'un „ nombre infini de poiſſons moins connus, peut-être plus brillans, „ & dont il ſeroit trop long de peindre les beautés «. (Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle par M. Valmont de Bomare).

P. 60. Le corail dont Thétis a bordé ſes déſerts.

Le rouge eſt la couleur la plus ordinaire du corail ; cependant il n'eſt pas rare de lui voir des branches ornées de couches roſes, blanches & violettes. Sa Nature ne nous eſt connue que depuis 1725. On l'avoit regardé juſqu'alors comme une plante marine. Les obſervations de M. Peſſonnel nous apprirent que c'étoit l'ouvrage & la demeure des Polypes de Mer, comme les gâteaux d'une ruche ſont l'habitation & l'ouvrage des Abeilles. On le pêche depuis le mois d'Avril juſqu'à la fin de Juillet. Pour cela, on croiſe de grandes pieces de bois ; on les charge de fer & de plomb, & au-deſſous on ſuſpend des filets. Ce bois, deſcendu dans la Mer, s'accroche au corail qui occupe les avances des rochers, l'arrache & le fait tomber dans les filets

P. 61. Du pourpre au double jaune, & du verd aux deux bleus,

Il falloit que ce tableau fût rapide ; c'eſt peut-être l'excuſe de ce vers trop précis pour être poétique. Si j'avois eu dans toute autre circonſtance à repréſenter les ſept rayons primitifs, j'aurois pris pour modèle ces vers dignes du ſiècle d'Auguſte, qu'on lit dans l'Iris du Père Noceti, Jéſuite, Ouvrage où l'imagination a revêtu de toutes les couleurs de la Poéſie le Syſtême de Newton ſur les couleurs.

Scilicet ut primo lux reddita fulxit eoô,
Continuo quotquot veniunt à Sole fagittæ
Staminibus conſtant ſeptem, quorum ordine certo
Quodque ſuum textâ defert ſub luce colorem.
Igne rubens vivo, Jyrioque ſuperbus in oſtro
Prima tenet: tum deinde ſubit, qui divitis auri
Lumina fulva refert; flavo quem lucidus ore
Conſequitur, quales pueris, Bataviſque puellis
Ludere promiſſi fuerunt per terga capilli.
Poſt hos, qui viridi pingit ſplendore ſmaragdos;
Et nemora, & læto campos conveſtit amictu,
Infert ſe medium; quo non jucundior ullus
Advenit, aut oculis præſentior accidit ægris.
Tum faciem duo perſimiles, quique æmulus undis
Cæruleis, & cui felix dedit India nomen.
Bina quidem ſpecies, ſed quæ tamen una tuenti
Creditur interdum: tam dulci errore moratur
Spectatorum oculos radiiſque ſimillima fallit.
Septimus, eoi quales fulgent Amethyſti,
Aut qualis Violæ lucet nunc purpura nigræ.

J'ajouterai que la Mer a ſes Iris, comme le Ciel ; c'eſt-à-dire que

lorſque la Mer eſt très-agitée, la cime des vagues ſe peint des couleurs de l'Iris. Il eſt vrai que les teintes n'en ſont ni auſſi vives, ni auſſi nombreuſes que celles de l'Arc céleſte. L'iris de la Mer n'offre guère qu'un jaune ſombre du côté du Soleil, & un verd pâle du côté oppoſé; les autres couleurs ne peuvent être aſſez diſtinguées. Il y a encore cette différence que les extrêmités de la courbure de l'Arc-en-Ciel ſont tournées vers la Terre, au lieu que dans l'Arc de la Mer, elles ſe tournent vers le Ciel. Enfin, il eſt rare de voir dans le Ciel plus de deux Iris à la fois: & la Mer en offre ſouvent vingt & trente dans le même inſtant, c'eſt-à-dire, en plein Midi.

P. 62. Tel eſt l'arrêt du ſort. Les nobles découvertes
Chez les foibles humains n'arrivent qu'à pas lents,

Ces vers & les ſuivans ſont imités du même Poëte. Comme ſon Ouvrage eſt peu répandu parmi nous, les Perſonnes qui aiment encore les beaux vers Latins me ſauront gré ſans doute de cette nouvelle citation.

Et tamen hic cum ſit veridiſſimus Iridis ortus,
Non niſi longa illum nobis poſt tempore multo
Annorum ſeries, & plurima protulit ætas.
Ipſe Pater primæ permulta incognita genti
Abdidit, atque aliis poſt invenienda reliquit;
Scilicet ut pulchri correpta cupidine veri,
Altius & vitiis venientia ſecla jociſque
Exererent caput, & ſtudiorum exercita curis
Damnoſo nunquam torperent fracta veterno.
Sic patuit ſerò, quâ vi, quâ lege ferantur
Sidera; ſtelliferum ſic lens chriſtallina cœlum
Admovitque hominum ingenio, inferiuſque locavit,
Sic etiam ignorum proſcindere puppibus æquor
Inventum, claramque aſtris majoribus Arcton
Inſpectare aliam, & priſcis illudere Nautis.

P. 62. Voyez-vous aujourd'hui que les vents plus propices, &c.

C'eſt lorſque les vents impétueux de l'Equinoxe ont ceſſé de ſouffler que la Navigation devient plus active, que le mouvement renaît dans tous les Ports, & que nos rades offrent un ſpectacle curieux & intéreſſant. Les Anciens, dont la Navigation étoit plus bornée & par conſéquent moins périlleuſe, la rouvroient un Mois plutôt. Immédiatement après les Ides de Mars, c'eſt-à-dire, environ vers le quinzième de ce Mois, ils célébroient par une Fête ſolemnelle la renaiſſance de la Navigation. C'eſt ce que nous apprenons de Végèce: Natalis Navigationis ſpectaculo celebratur. Lib. 4, Ca. 39.

P. 62. C'eſt depuis que les vents devenus ſes ſujets,
Dans les replis enflés du lin qui les embraſſe,
Suivent en dépit d'eux la route qu'il leur trace.

On pourroit dire qu'il n'eſt plus de vents contraires aux Navigateurs, depuis que leur induſtrie met à profit ceux même qui ſouffloient des lieux vers leſquels un navire fait route. Ils ſavent encore, par la diſpoſition qu'ils donnent aux voiles, s'aider de pluſieurs vents à la

fois, tout ce qu'il a fallu de combinaisons & d'expériences pour amener la Navigation au point de gloire où nous la voyons aujourd'hui, eſt incompréhenſible. C'eſt pour elle que les Aſtronomes ont multiplié leurs veilles. « Pour peu qu'on entende les principes de la Géographie & de la Navigation, a dit Fontenelle, on ſait que depuis » que les quatre Lunes de Jupiter ſont connues, elles ont été plus » utiles par rapport à ces Sciences, que notre Lune elle-même; » qu'elles ſervent & ſerviront toujours de plus en plus à faire des » Cartes marines incomparablement plus juſtes que les anciennes ».

P. 63. Un Géant du milieu de ces plaines humides, &c.

La fiction de ce Géant, vieux Roi de la Mer, eſt empruntée du cinquième Livre de la Luſiade. Le génie du Camoëns en a fait un morceau de poéſie qui le diſpute aux plus ſublimes allégories de l'Antiquité. Je ſerois reſté ſans doute moins au-deſſous de mon modèle, ſi j'avois pu jouir du ſpectacle de la Mer; mais ne l'ayant jamais vue que dans les Livres, il m'aura été impoſſible de donner à cette peinture certains traits de vérité qui ne ſe laiſſent ſurprendre que par des yeux obſervateurs.

P. 64. La trombe, comme un roc, épouvantable maſſe, &c.

La Mer a trois eſpèces de trombes qui ſont l'effroi des Navigateurs. La première eſt un nuage épais & noir qui, pouſſé violemment par des vents oppoſés, prend la figure d'un cône, & laiſſe enfin tomber ſous la même forme l'eau dont il eſt chargé. La ſeconde eſt un tourbillon d'eau, que le vent fait avancer en pirouettant ſur la ſurface de la Mer, & qui ſubmerge les vaiſſeaux qu'il rencontre. La troiſième enfin, phénomène plus curieux, eſt une maſſe d'eau que la chaleur du Soleil, d'autre diſent, celle des feux ſouterreins fait monter vers le Ciel, & à qui le ſouffle de deux vents impétueux donne la forme d'une colonne torſe. C'eſt cette dernière que j'ai repréſentée; & c'eſt encore d'après le Camoëns. On peut croire que la peinture en eſt fidèle dans ce Poëte, puiſqu'il avoit voyagé ſur les Mers où ce terrible phénomène ſe montre fréquemment.

La Terre a ſes trombes, comme la Mer; elles ſont de deux ſortes, de ſable & de fumée. Celles de ſable ſe forment d'un amas de pouſſière que le vent fait tourbillonner dans un eſpace reſſerré, & qu'il élève plus ou moins dans l'Air, ſelon qu'il trouve plus ou moins d'obſtacles ſur ſon paſſage. Celle de fumée eſt une eſpèce de torrent de feu, que la lumière du jour ne laiſſe voir que comme une épaiſſe fumée, & qui à la diſtance de cent piés fait ſentir une chaleur très-vive. Il en ſort une odeur infecte de nître plutôt que ſoufre, dont la première impreſſion produit un léger picottement dans le nez. Elle étouffe ordinairement par ſa chaleur ceux qui en ſont enveloppés, & quelquefois même enflamme les cabanes couvertes de paille. M. Adanſon en vit une, au Sénégal, à laquelle il eut le bonheur d'échapper. Semblable à une colonne, elle tournoit ſur elle même, & avoit dix ou douze piés de largeur, & environ deux cens cinquante de hauteur.

P. 64. Du fluide électrique en fait jaillir les flammes.

Ces flammes dont la Mer étincelle quelquefois dans la nuit, au

point que ſes montagnes d'eau ſemblent métamorphoſées en montagnes de feu, ſont diverſement expliquées par les Phyſiciens. M. le Roi, de l'Académie des Sciences, les regarde comme des phoſphores formés des parties émanées de certains poiſſons, dont les huiles ſont réellement lumineuſes. (*) M. Baudouin, dans une Lettre écrite au célèbre M. Franklin, propoſoit une autre explication. Il ſoupçonna que le phénomène pouvoit être cauſé par des animalcules vivans, répandus en foule ſur la face de la Mer, & lumineux comme le ſont ſur la Terre les Vers-luiſans. L'expérience a confirmé l'exiſtence de ces Polypes, viſibles ſeulement à la loupe. M. Rigaud les découvrit en 1763 & 1764. Nous avons appris de lui que ces animalcules, auſſi diaphanes que l'élément dans lequel ils s'agitent, ont environ un quart de ligne de diamètre. De ce qu'on vient de lire, il réſulte que la lumière de la Mer naît également de ces deux cauſes. Il eſt même aſſez vraiſemblable qu'il en eſt une troiſième & c'eſt celle que j'ai adoptée. Des expériences multipliées prouvent que le feu électrique eſt répandu indiſtinctement dans tous les corps, & qu'il ne faut qu'un certain mouvement pour le forcer de ſe rendre viſible. Ce principe poſé, ne peut-on pas croire que les flots de la Mer s'électriſent, en ſe briſant contre les rochers? Les obſervations de M. Bajou, Médecin à Cayenne, viennent à l'appui de cette conjecture; il a reconnu qu'au-delà du Tropique du Cancer, les vagues ne ſont lumineuſes & enflammées qu'en raiſon de leur frottement.

P. 64. Ici, le flot coupé de rapides courans, &c.

Quelle eſt la cauſe de ces tourbillons réglés, ſi violens quelquefois, qu'il eſt impoſſible au Navigateur de leur réſiſter? Naiſſent-

(*) Le ſpectacle, dont M. Adanſon fut témoin pendant ſon voyage au Sénégal, eſt en faveur de ce premier ſentiment. Voici comment ce célèbre Voyageur rend compte de ce phénomène de lumière. " Ma chambre étoit „ remplie de baquets pleins d'eau de Mer, où j'avois continuellement „ des poiſſons vivans, qui rendoient pendant la nuit une lumière ſem„ blable à celle des phoſphores. Les bocaux remplis de coquillage, les „ poiſſons même qui étoient étendus morts ſur ma table, en donnoient „ auſſi de leur côté. Toutes ces lumières, réunies enſemble & réfléchies „ ſur différentes parties de ma chambre, la faiſoient paroître enflammée; „ & j'avouerai qu'elle me parut telle la premiere fois que j'appérçus „ cet étrange phénomene, & qu'il me fit l'impreſſion qu'il eſt ordinaire „ à tout homme d'éprouver en pareil accident..... Mais ma crainte „ ſe diſſipa peu à peu par l'habitude, & j'eus beaucoup de plaiſir dans la „ ſuite à conſidérer ce ſpectacle ſingulier. Ce qu'il y avoit de plus charmant, c'eſt que chaque poiſſon rendoit ſa forme ſenſible par la lumière „ qui en ſortoit: il en étoit de même des coquillages & de tous les corps „ marins que j'avois chez moi. Les baquets eux mêmes étoient des four„ naiſes ardentes. Ce n'eſt pas tout: chaque jour le ſpectacle étoit nou„ veau, & la décoration changeoit, parce que chaque jour j'avois de „ nouveaux poiſſons & de nouveaux coquillages à obſerver. Car je diſ„ tinguois parfaitement la forme de tous ces animaux divers, par les „ traits de lumière qui partoient de chacune de leurs parties; & mille „ poſitions différentes que je pouvois leur donner me permettoient de „ varier à l'infini cette décoration..... La Mer courroucée me préſen„ toit en grand le même phénomène. „

ils, comme le flux & reflux, de l'action que le Soleil & la Lune exercent sur les eaux? Sont-ils formés par des torrens qui se dégorgent secrettement dans la Mer? Sont-ils produits enfin par l'inégalité des fonds de l'Océan? Ce dernier sentiment, par M. de Buffon, est sans contredit le plus vraisemblable; mais d'un autre côté, il est combattu par des raisons si puissantes, que dans cette question, ainsi que dans mille autres, celui qui cherche la vérité est forcé de rester dans le doute.

P. 64. D'un effroyable amas de rocs, de monts de glace, &c.

Ces glaces, qu'on a trouvées également dans les Mers des deux Pôles, sont, au rapport des Voyageurs, d'une hauteur & d'une épaisseur que l'on a peine à concevoir. Elles ressemblent à des isles flottantes que les vents orageux pousseroient les unes contre les autres. Les Russes, les Anglois & les Hollandois ont fait plus d'une fois la triste expérience des dangers que courent les vaisseaux qui navigent dans ces Mers. Lisez dans l'Histoire générale des Voyages tout ce qu'eurent à souffrir les Hollandois qui passèrent dans la Nouvelle-Zemble l'Hyver de 1506.

P. 65. L'Univers étonné s'est aggrandi par eux.

L'événement à jamais mémorable de la découverte d'un second hémisphère étonna d'autant plus l'Europe, que le Grand-Homme qui le premier en avoit soupçonné l'existence, s'étoit vu traiter de visionnaire par sa Patrie, l'Angleterre, la France & le Portugal. Le Portugal cependant, depuis les succès de Gama, auroit dû en pressentir de plus grands. On sait que l'Espagne même n'accorda à Colomb l'équipement qu'il demandoit, que sept ans après en avoir entendu le projet; Colomb dut tout à son obstination courageuse. Quelques Historiens ajoutent qu'il n'auroit jamais réussi sans la promesse qu'il fit d'une somme considérable à un Moine intriguant, Confesseur de Ferdinand & d'Isabelle.

P. 65. Et nous l'acheterons, pour le revendre encor.

On ne peut lire sans horreur la relation que le Père Fauque, Missionnaire à Cayenne en 1751, a donnée de la manière dont se fait la vente des Nègres, qu'on transporte tous les ans de Guinée dans cette Isle. " Dès qu'un vaisseau chargé de Nègres est arrivé, il des-
„ cend son monde dans un grand magasin; & là, comme dans un
„ marché de bêtes de somme, chacun va choisir les Nègres qui lui
„ conviennent. Ces malheureux sont obligés de marcher, de courir,
„ de se baisser, suivant la fantaisie de ceux qui les marchandent, &
„ qui veulent s'assurer qu'ils n'ont point de défauts corporels. „ Pour régler cet indigne trafic, la France, comme les autres Nations, a rédigé un Code, appellé le Code Noir: parmi nous, il est émané de l'autorité de Louis XIII, dit le Juste.

P. 65. Ah! pourquoi falloit-il qu'affamés de fortune,
Nous fissions abhorrer l'art qui soumet Neptune?

Quand on voit tous les maux que l'art de la Navigation a faits aux

hommes, il eſt impoſſible de ne pas former le vœu que l'Océan fût reſté à jamais fermé à notre audace. Sénéque, qui le formoit ce vœu dans un ſiecle où l'on ne pouvoit ſoupçonner les crimes qu'a fait commettre la découverte du Nouveau monde, ſeroit bien plus autoriſé à dire aujourd'hui : « Naturam melius acturam fuiſſe nobiſcum, ſi » ventos flare vetuiſſet, & inhibito diſcurſu furentium, in ſua quem- » que terra ſtare juſſiſſet : magna pars erat pacis humanæ, maria præcludi » (cinquième livre des queſtions naturelles). Ce ſera toujours un grand problême à réſoudre pour les Philoſophes, ſi la Navigation a fait autant de bien aux hommes, qu'elle leur a fait de mal.

P. 65. Mais parlez : de quel droit plonger dans l'eſclavage
L'Homme innocent & doux, que vous nommez ſauvage ?

Il y avoit quelques années que le Nouveau-Monde étoit découvert, lorſque les Eſpagnols mirent en queſtion, s'ils avoient le droit de réduire les Américains en ſervitude, & ſi les Sauvages des bords de l'Orénoque & de la baie d'Honduras étoient nés pour ſervir les Barbares des bords du Tibre ou de l'Ebre. Las-Caſas, qui avoit embraſſé la cauſe des Américains en Amérique traverſa les Mers pour venir défendre cette grande cauſe au Tribunal de Charles Quint. Son plaidoyer fut aſſez bon ; il prouva ſuffiſamment que les Américains ne devoient pas être eſclaves : mais Las-Caſas connoiſſoit ſi peu les principes ſur leſquels il devoit appuyer leur défenſe, que de ſon aveu, il étoit juſte & légitime quelquefois de condamner les hommes à l'eſclavage : ainſi ſes cliens devoient être libres, non parce qu'ils étoient Hommes, mais parce qu'ils étoient Américains ; & au moment même qu'il défendoit leur liberté, il préſentoit des Mémoires à la Cour de Madrid, pour démontrer qu'il étoit indiſpenſable d'aller chercher des Eſclaves à la Côte de Guinée. C'eſt là ſans doute un des exemples les plus triſtes & les plus déplorables des contradictions de l'eſprit humain.

Suppoſons qu'aujourd'hui un homme de bon ſens, & qui auroit dans ſon cœur quelqu'amour de la vérité & de la juſtice, eût à défendre la cauſe des Nègres devant quelque Souverain de l'Europe ; voici à peu près ce qu'il pourroit dire :

Avant d'examiner ce qu'il eſt juſte & bon de faire, on a toujours été dans l'uſage de chercher ce qui a été fait. On diroit que les générations préſentes n'ont jamais que la conſcience des générations paſſées, & que le ſentiment du beau-moral s'effaceroit dans le cœur humain, ſi la tradition de ſiècles écoulés venoit à ſe perdre. Tous les Peuples de l'Univers ont eu des Eſclaves ; & l'on a conclu delà que l'eſclavage étoit une choſe légitime, & qu'il pouvoit conſtituer un droit. Grotius & Puffendorf n'ont pas eu d'autre manière de raiſonner ; mais ce crime de tous les Peuples n'en juſtifie aucun. La raiſon & la conſcience de l'homme de bien n'ont que trop acquis le droit de récuſer l'autorité du Genre-Humain. Si ce que tous les Hommes & tous les Peuples ont toujours fait étoit néceſſairement équitable, l'apologie de tous les crimes ſeroit faite. Quelques-uns de ces Peuples célèbres de l'Antiquité n'ont pas dédaigné de nous apprendre les motifs dont ils ſe ſervoient pour établir le droit d'avoir des Eſclaves. Ils ont déshonoré leurs Codes de Loix & leurs ouvrages

de Philoſophie par des ſophiſmes qui font pitié à la raiſon. L'eſclavage, ont-ils dit d'abord, eſt né de la guerre ; & le vainqueur, qui laiſſe la vie au vaincu, lui fait une grace qu'il eſt juſte que le vaincu reconnoiſſe par une ſervitude de toute ſa vie. Mais le vainqueur laiſſe-t-il la vie au vaincu, lorſqu'il lui enlève le pouvoir d'en diſpoſer ? Le vaincu eſt mort pour lui-même, du moment où il devient eſclave ; & ſon déſeſpoir eſt de vivre encore pour celui qui le tient dans les fers. Qu'eſt-ce que le droit de la guerre ? C'eſt celui de la force. Eh bien ! que l'Eſclave ſoulève ſa chaîne, qu'il en frappe ſon Maître ; & le meurtre qu'il a commis lui rend à l'inſtant tous ſes droits ; le droit paſſe, avec la force, du Maître à l'Eſclave, celui-ci redevient Homme en devenant aſſaſſin. Certes ! c'eſt une morale trop affreuſe que celle qui fait du crime une conſéquence de la juſtice, & de la juſtice le principe du crime : alors tout eſt confondu : alors il faut prendre des poignards, & faire taire les Loix.

On peut acheter un homme, ont-ils dit enſuite, comme on achète une terre ; & les principes du contrat de vente donnent un fondement légal à la ſervitude. De qui peut-on acheter un homme ? Puffendorf me répond qu'un père a le droit naturel de vendre ſes enfans, lorſque le prix qu'il en reçoit lui eſt néceſſaire : car, dit-il, la nature juſtifie tout ce qu'on fait pour remplir des beſoins très-preſſans : mais en ce cas, un brigand, qui preſſé par la faim auroit arrêté Puffendorf ſur un grand chemin, & le poignard ſur la gorge, lui auroit arraché ſa bourſe, auroit été juſtifié par la Nature ; la faim eſt un beſoin très-preſſant : mais en ce cas, ce même brigand qui, dans la crainte d'être reconnu & d'être dénoncé par Puffendorf, lui auroit brûlé la cervelle d'un coup de piſtolet, après l'avoir dépouillé, auroit été juſtifié par la Nature ; car le plus preſſant de tous les beſoins eſt celui d'aſſurer la conſervation de ſa vie.

On peut acheter un homme de lui-même, diſent d'autres Publiciſtes ; car s'il s'appartient, il a bien le droit de ſe vendre. C'eſt à lui de ſe bien apprécier, de juger combien il vaut ; & celui, qui lui donnera le prix qu'il demande de lui-même, l'aura légitimement acquis. Mais l'homme, qui ſe vend, perd le prix qu'il reçoit au moment qu'il le touche ; car lui & ſon argent paſſent à l'inſtant dans les biens de celui qui l'achète. Comment le prix de ſa vente pourroit-il lui appartenir, puiſqu'il ne s'appartient plus à lui-même ? Mais en outre, quel ſeroit le prix qui pourroit payer la valeur d'un homme, à conſidérer cette valeur relativement à celui qui ſe vend. Les Loix Civiles, dit Monteſquieu, annullent les ventes pour une lézion d'outre moitié. Or quelle plus énorme lézion que celle d'une vente, où un homme tout entier ſe donne pour Rien ? S'il étoit juſte que cet homme fût enchaîné, ce ſeroit non comme eſclave, mais comme fol.

On a voulu trouver dans la naiſſance une troiſième origine légale de la ſervitude. Le fils d'un Eſclave, a-t-on dit, eſt deſtiné par la Nature même à l'eſclavage. Mais la Nature ne fait que des êtres libres, & nous venons de voir qu'aucune convention humaine ne peut légitimer la ſervitude. Un père eſclave, qui conſerve dans les fers même tous ſes droits à la liberté, les tranſmet donc à ſon fils. Quand il les auroit perdus, quand ſon fils devroit le jour à un homme légalement eſclave, il naîtroit libre. Ses droits ne ſont pas ceux de ſon

père. Il les tient de la Nature, & toute la puiſſance paternelle ſeroit même vaine pour les lui faire perdre. La logique de la tyrannie eſt étrange! elle ne laiſſe aucun des droits de l'Homme à l'Eſclave, & elle le revêt de tout le pouvoir paternel pour lui faire condamner ſes enfans à ſon eſclavage.

Voilà quels étoient les raiſonnemens des Peuples les plus éclairés de l'Antiquité. Avec ces raiſonnemens, ils reſtent encore chargés du crime dont ils vouloient ſe juſtifier.

Mais les Peuples modernes de l'Europe, ſe rendent bien plus coupables encore par la ſervitude des Nègres. Ils ne ſont point dans un état de guerre avec les Africains, & ils ne peuvent dire que les dangers, auxquels ils ont expoſé leur vie, leur donnent le droit d'aſſervir celle des Nègres. Ils n'ont paſſé aucun contrat avec les infortunés qu'ils vont ravir ſur la côte de Guinée; & le Nègre ne reçoit d'eux, lorſqu'il monte ſur leurs vaiſſeaux, que les fers dont ils chargent ſes pieds & ſes mains: le prix de la vente eſt donné à ceux qui reſtent libres. Dans les Colonies du Nouveau-Monde, la ſervitude eſt trop cruelle pour que les Eſclaves puiſſent ſe multiplier dans leurs chaînes; toutes les années on eſt obligé d'arracher cinquante mille hommes à l'Afrique pour entretenir le nombre des bras qui ſont néceſſaires à la culture du Nouveau-Monde: les Colons ne peuvent donc avoir cette eſpèce de droit qu'avoient les Anciens ſur des Eſclaves qui devoient le jour à la douceur de leur domination. Les Peuples modernes ſont plus coupables ſur-tout, parce qu'ils profeſſent une Religion qui eſt venue porter l'égalité parmi les hommes. Une des premières Loix de Conſtantin, lorſqu'il monta ſur le Trône du Monde avec le Chriſtianiſme, fut l'abolition de la ſervitude en faveur de tous les Eſclaves qui viendroient tomber aux piés de ſes autels. La liberté étoit la première récompenſe de la foi de l'Eſclave, & la cérémonie du Baptême devint la manumiſſion la plus ſolemnelle. Dans le ſeizième ſiecle, lorſqu'on a voulu établir la ſervitude des Nègres, l'intérêt du Chriſtianiſme a ſervi d'excuſe à cet attentat contre la Nature; & le Baptême a été pour le Nègre le ſigne de l'eſclavage, autant que celui du Chriſtianiſme. Ainſi les principes d'une Religion invariable, puiſqu'elle eſt éternelle, ont été appliqués ſuivant les intérêts & ſuivant les ſiècles: ſous Conſtantin, on donnoit la liberté aux Eſclaves pour les rendre Chrétiens; ſous Louis XIII, pour rendre les Nègres Chrétiens, on les a fait Eſclaves. Je veux bien croire que ce grand intérêt de la Religion ſe ſoit mêlé aux paſſions les plus criminelles; mais ſi c'eſt pour les rendre Chrétiens qu'on fait les Nègres Eſclaves, pourquoi ne leur donne-t-on point la liberté, auſſi-tôt qu'ils ont embraſſé le Chriſtianiſme?

Direz-vous, comme vous avez coutume, que la Nature en a fait des êtres ſtupides, indignes de la liberté & des droits de l'Homme? Ainſi donc vous les croyez dignes d'être des Chrétiens, & vous ne les jugez pas dignes d'être des hommes. Ainſi donc vous croyez que Dieu doit les admettre dans ſa Cité, & vous penſez que parmi les hommes ils déshonoreroient la Patrie dont ils ſeroient Citoyens! Vous donnez à Dieu le rebut de l'eſpèce humaine; & ces êtres avilis par vos préjugés, vous ne les croyez pas aſſez ennoblis par l'adoption même que votre Religion en a faite, pour les faire adopter enſuite par vos Loix!

Vous oppofez toujours avec confiance à ceux qui défendent les Nègres & l'humanité, les Loix que nous avons faites fur les Eſclaves. A vous entendre, on diroit qu'à l'abri de ces Loix, la ſervitude perd tout ce qu'elle a d'horrible, & que les Eſclaves peuvent encore eſpérer le bonheur. Mais ignorez-vous donc qu'il ne peut y avoir véritablement des Loix qu'entre des égaux? Quelque règle que vous établiſſiez entre le puiſſant & le foible, le foible eſt toujours opprimé, le puiſſant eſt toujours oppreſſeur, & les règles ſont toujours vaines & illuſoires. Que peuvent des Loix que le Maître a toujours le droit de violer, que l'Eſclave n'a jamais le droit de réclamer? Mais je veux ſuppoſer un inſtant qu'elles ſont exécutées avec fidélité. Les Loix faites fur des Eſclaves ſont toujours faites contr'eux, & jamais elles ne forment que des ſyſtêmes réguliers d'oppreſſion & de tyrannie. J'ai parcouru ces Loix que l'on nous vante tant, & j'en ai frémi d'horreur. J'ai vu que les crimes, défendus d'une certaine manière, étoient permis d'une autre manière; qu'un Maître barbare qui ne pouvoit faire tomber ſon Eſclave ſous le glaive, pouvoit le faire expirer lentement ſous les verges; que ſi l'Eſclave mouroit dans l'inſtant, le Maître étoit coupable; mais qu'il étoit innocent, s'il avoit l'art de prolonger pendant deux jours les tourmens de ſa victime. J'ai lu des Sénatus-Conſultes qui condamnoient à la torture & à la mort tous les Eſclaves qui ſe trouveroient dans la maiſon & ſur le chemin, où un aſſaſſin auroit tué leur Maître: or c'eſt dans ces Sénatus-Conſultes ſur les Eſclaves Romains que Louis XIII puiſa ſon Code Noir. Mais je n'ai là-deſſus qu'une queſtion à faire: beaucoup de Colons ont fait donner la mort à des Nègres, & les ont même tués de leur propre main. Jamais les Loix ont-elles fait monter un Américain à l'échafaud, comme aſſaſſin d'un Nègre ſon Eſclave? Tout le ſang Africain répandu en Amérique crie encore vengeance, & la demande au Ciel: lequel eſt le plus affreux à penſer, ou qu'il ne ſera jamais vengé, ou qu'il le ſera un jour comme il doit l'être?

Je n'ai parlé juſqu'à préſent que des malheurs des Eſclaves; mais ceux qui les tyranniſent ſont le plus ſouvent auſſi malheureux que coupables: dans un crime, il y a toujours au moins deux victimes: celui qui le ſouffre, & celui qui le commet.

D'abord on peut accuſer les Peuples qui ont des Eſclaves, de ne point avoir de morale publique. C'eſt pourtant dans les grandes inſtitutions de la Société que les Citoyens devroient puiſer les préceptes & les exemples de la vertu. La Morale, alors revêtue de l'autorité publique, obtiendroit aiſément les hommages des cœurs, & rendroit l'obéiſſance des paſſions plus facile, en les ſoumettant par la grandeur des impreſſions que recevroit la conſcience. Je me figure quelquefois un père qui, dans une République vertueuſe, promène ſon fils au milieu de toutes les inſtitutions ſociales. A l'aſpect des Tribunaux de Juſtice, il lui montre des Loix ſages, préciſes & équitables qui enchaînent les paſſions déſordonnées, & protègent le foible de toutes les forces réunies de la Société; des Magiſtrats intègres & vertueux, dont les lumières rendent les Loix, dans les applications particulières, auſſi juſtes qu'elles le ſont dans leurs vues générales: à la vue des Temples & des Autels, il lui parle d'un Dieu qui offre un bonheur éternel à ceux qui ont déja le bonheur d'aimer & de pratiquer la vertu: devant les Monumens des Arts, il lui fait voir comment ces créations

de l'opulence & du génie étendent par degrés les douceurs de la vie dans toutes les classes de la Société : à l'aspect des dépositaires du pouvoir suprême, il lui dit comment ces hommes, sous qui tout semble s'abaisser, sont eux-mêmes enchaînés à la Loi : devant les Citoyens, étincellans des armes de la Patrie, il lui apprend que leurs glaives ne serviront jamais que pour le défendre lui-même : à chaque pas, il lui montre la vertu en action ; & désormais le jeune homme ne pourra ouvrir les yeux sans recevoir des leçons de justice & de bienfaisance. Dans les Sociétés, au contraire, où le crime seroit dans les institutions publiques, chacun de ces objets porteroit le vice dans l'ame des Citoyens ; & les passions s'armeroient contre la conscience de l'autorité de la chose publique. Comment les particuliers, en effet, pourroient-ils avoir quelque vertu, lorsque la Société entière fait tous les jours l'œuvre de l'iniquité ?

De plus, l'esclavage a sur les mœurs un pouvoir funeste, qui naît plus immédiatement de sa nature.

Un homme vient de jurer aux piés des autels d'être toujours fidèle à la compagne qu'il a choisie : du pié des autels, il la conduit dans sa maison ; & les premiers objets qui frappent les regards de sa compagne, sont de jeunes esclaves de son sexe qui vont redoubler de séduction pour lui enlever le cœur de son mari. Cette épouse, heureuse quelques jours, mais infortunée tout le reste de sa vie, va bientôt perdre ou sa vertu, ou le prix de sa vertu.

En outre, des enfans libres ont abandonnés aux mains des Esclaves ; & ils prennent en naissant tous les vices de la servitude, pour exercer ensuite avec plus de fureur tous les crimes de la tyranie. Il faut rendre la liberté aux Esclaves, ou se résoudre à n'avoir soi-même que l'ame des Esclaves.

Enfin, les plus grands dangers environnent la vie de ceux qui ont des Esclaves. Les Spartiates, qui disputoient l'Empire de la Grèce aux Athéniens, combattoient sans cesse pour leurs foyers contre les Ilotes : la révolte des Esclaves Romains pensa renverser la République au moment qu'elle achevoit la conquête du Monde. Les maux, qui nous menacent de la part des Nègres, sont moins grands ; mais ils sont aussi affreux. — Je citerai un fait ; & celui, qui aura des enfans & ne frémira pas, sera bien digne d'avoir des Esclaves : mais il n'étoit pas digne d'être Père

Un Colon accuse un Nègre d'une faute ; le Nègre innocent se justifie de ce ton ferme, qui n'appartient qu'à l'innocence, & qu'elle ne pardonnne point qu'on méconnoisse. Le Colon n'écoute rien : & il fait appliquer le Nègre à la torture. Celui-ci la souffre sans pousser un cri, sans dire un mot. Bientôt après, le Colon sort de chez lui : le Nègre se saisit de trois enfans de son Maître, & monte avec eux sur les toits de la maison. Il voit rentrer son tyran ; il lui jette un de ses enfans. Le Colon épouvanté lève la tête : & c'est pour voir tomber son second enfant : il se jette à genoux & demande en larmes la vie du troisième ; le Nègre se précipite du haut du toit avec le troisième.

P. 66. L'Ouragan menacer le Pérou, le Mexique.

Tous les ans, depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Août, le Mexique éprouve des Ouragans mêlés de tremolemens de Terre. Le tableau que j'en offre, quelque terrible qu'il soit, & quelque hyperbolique qu'il paroisse d'abord, est cependant d'après l'exacte vérité. Tous les Voyageurs en font foi. On peut lire ce que M. de Buffon a dit des Ouragans dans les premiers Volumes de son Histoire Naturelle.

Voici les signes auxquels les Indiens croient reconnoître les Ouragans lorsqu'ils en sont menacés. Le Soleil rougit, l'Air devient calme. Les Etoiles paroissent obscures & plus grandes qu'à l'ordinaire; le Ciel est noir & a quelque chose d'effrayant; la Mer répand une odeur désagréable. Enfin, pour connoître combien ces Ouragans sont terribles, on n'a qu'à se rappeller le trop fameux tremblement de Terre qui, en 1746, renversa au Pérou les deux Villes de Lima & de Collao. Suivant les relations de ce cruel événement, Lima tout entier fut renversé de fond en comble dans trois minutes; il ne resta que vingt-cinq maisons. Le mal fut beaucoup plus grand au port de Collao. La Mer s'enfla, s'éleva à une hauteur si prodigieuse, que de vingt-trois vaisseaux, qui étoient à l'ancre, dix-neuf furent engloutis, & quatre lancés par-dessus les murailles & les tours, à l'extrémité de la Ville; enfin, une Eglise entière fut emportée dans une isle assez éloignée, où on l'apperçut dans la suite.

P. 66. Aux lieux, où s'étendoit une riche campagne,
Nouvel Etna, s'élève une ardente montagne.

Ces crises violentes, ces secousses de la Terre, qui plus d'une fois ont arraché du fond de la Mer des isles nouvelles, & les ont répandues sur sa surface, ont enfanté aussi de hautes montagnes dans les lieux où il n'en existoit aucune la veille; & ce qui est digne de remarque, ces montagnes sont presque toujours des Volcans. Telle est, selon quelques Physiciens, l'origine des Cordilières, les plus hautes montagnes du globe, dont les unes vomissent encore des feux, & les autres en ont vomi dans les Siecles passés.

Selon ces mêmes Savans, & en particulier, selon M. Holiman, comme on peut le voir dans le Tome III des Commentaires de la Société de Gottingue, il est vraisemblable que toutes les montagnes ont eu la même origine. Les tremblemens de Terre, disent-ils, & l'éruption des feux souterreins les ont élevées du fond de l'Océan. Dans ce système, on explique sans peine pourquoi toutes ces hautes montagnes sont volcanisées, & pourquoi sur-tout on y rencontre à chaque pas des vestiges du séjour des eaux. Il paroit même que cette opinion remonte à la plus haute antiquité. On la retrouve chez les Hébreux consignée dans le Pseaume 99, que quelques Interprètes attribuent à Moïse: O Dieu! dit le Poëte sacré, tu existois avant que la terre tremblante eût enfanté les montagnes. « Antequam montes nascerentur, partuque intremuisset tellus, à sæculo in sæculum tu es, Deus! » Cette Traduction, qui nous fait voir dans le Texte Hébreu un système que la Vulgate n'y fait pas même soupçonner, est d'un Savant d'Allemagne très-versé dans la connoissance des Langues Orientales. Il l'a insérée dans les notes ajoutées par lui au bel Ouvrage de M. Lowth, qui a pour titre: De sacra Poëti Hebræorum; Ouvrage, je le dis en passant, dont la lecture est nécessaire à tout François, jaloux de secouer cette froide timidité, qui fait dire aux Etrangers que nous n'avons pas la tête poétique.

LES MOIS

DU PRINTEMS.

MAI,

CHANT TROISIEME.

DU Mois, cher à Vénus, la courſe eſt terminée.
Son frère, nouveau Roi des beaux jours de l'année,
Deſcendu de l'Ether ſur un nuage d'or,
Aux grâces du Printems vient ajouter encor.
Propice aux doctes Sœurs, il attend leur hommage;
Il vient le réclamer. Ah! puiſſe ſon image
Reſpirer auſſi fraîche, auſſi belle en mes vers
Que les fleurs, dont lui-même embellit l'Univers:
Mais l'art a-t-il jamais égalé la Nature?
Du plus ſavant pinceau la magique impoſture
Peut-elle, en déployant le charme des couleurs,
Saiſir dans tous ſes traits la plus humble des fleurs:
Non, non: tous nos tableaux ſont bien loin du modèle,
Et nous n'offrons jamais qu'une eſquiſſe infidèle.
Eh bien! duſſé-je voir mes informes eſſais
Avorter en naiſſant & languir ſans ſuccès,
J'aurai goûté du moins cette ivreſſe touchante,
Que donne la Nature au mortel qui la chante:
Ses jours coulent en paix ſous un heureux deſtin.

Qu'il eſt doux en effet, au retour du matin,
Qu'il eſt doux d'égarer ſa vue & ſa penſée
Sur cette plaine, au loin d'un beau verd tapiſſée!
Que j'aime à contempler ces vallons, enrichis

De ſuperbes moiſſons & de Pommiers blanchis;
Ces limpides étangs, la paix de leur rivage,
Ces jardins, ces forêts, cette chaîne ſauvage
De rocs, qui l'un ſur l'autre au hazard ſuſpendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs piés étendus?
Ici, dans ſa beauté le Printems ſe déploie;
Ici, ſur le gazon, je renais à la joie;
Je ſuis heureux: un calme, auſſi pur que les Cieux,
M'enlève dans l'extaſe, & m'approche des Dieux.

A moi-même rendu, je vais jouir encore,
Le long de ce ruiſſeau, que l'Eglantier décore;
Je promène mes pas de détour en détour;
Je le vois ſe cacher, ſe montrer tour à tour:
Je deſcends avec lui dans la vallée ombreuſe,
Agreſte labyrinthe, où ma voix amoureuſe
A ſoupiré jadis mes plaiſirs, mes tourmens.
Ce lieu réveille en moi de trop chers ſentimens,
Et par degrès, au ſein de la mélancolie,
Mon ame doucement tombe, rêve & s'oublie.

Quand frappé tout-à-coup d'une éclatante voix,
J'écoute & reconnois l'Orphée ami des bois,
Le tendre Oiſeau, caché ſous un taillis ſauvage,
De ſes tons variés animant le rivage,
Traîne tantôt ſa voix en ſoupirs languiſſans,
Tantôt la précipite en rapides accens,
La coupe quelquefois d'un gracieux ſilence,
Et plus brillante encor, la roule & la balance.
Vingt fois renaît le jour dans l'Orient vermeil,
Tandis que cet Oiſeau refuſant le ſommeil,
S'obſtine à célébrer ſon amoureuſe hiſtoire:
Hélas! il ne ſait pas que ſes chants de victoire
Avancent à la fois & préſagent ſa mort.

Mais tout un Peuple ailé me ſourit ſur ce bord.
Peuple artiſan du miel, tes jeunes colonies,

Que la néceſſité de la ruche a bannies,
Murmurent, & ſans ordre, en grouppes éplorés,
S'attroupant à l'entour de tes murs trop ſerrés,
Semblent ſe demander quelle injuſte puiſſance
Oſe ainſi les bannir du lieu de leur naiſſance:
Et comme parmi nous, quand la ſédition
Cherche à briſer le frein de la ſoumiſſion,
On voit languir les bras, dont l'active induſtrie
A l'ombre de la paix nourriſſoit la Patrie;
Ainſi le Peuple-Abeille interrompt ſes travaux:
Le miel ne coule plus en des rayons nouveaux.
L'Aurore brille en vain; la Roſe ranimée
Pour lui ne rouvre point ſa feuille parfumée.

Enfin la jeune Reine à ſon Peuple attriſté
Fait ouïr du départ le ſignal redouté;
Au faîte de la ruche elle agite ſes aîles:
On l'entoure, on la ſuit; & déſormais fidèles,
Ses ſujets bourdonnans reſpecteront ſes loix.

Des bords du Ximoïs, tel Francus autrefois,
Conducteur adoré d'une flotte Troyenne,
Le premier aborda les rives de la Seine,
Et bravant les Gaulois jaloux de ſes ſuccès,
Jetta les fondemens de l'Empire Français.
L'eſſaim, tremblant au bruit dont le tambour le frappe,
Sur un rameau voiſin fond, & retombe en grappe.

Hâtez-vous, accourez vers ces enfans du Ciel,
O vous, qui prétendez au tréſor de leur miel,
Galathée, Amarille, Erixane, Iphiliſſe!
Dans les flancs d'un panier parfumé de méliſſe,
Agitez le rameau qu'ils tiennent embraſſé;
Que cet eſſaim conquis, au bord des eaux placé,
De nouveaux Citoyens peuple votre héritage.
Déja la colonie au-dehors ſe partage;
Sans ceſſe elle voltige, ardente à dépouiller

Les lieux, qu'Opis & Flore ont pris ſoin d'émailler.

Mais que fais-je imprudent ? Moi chanter les merveilles
D'un Peuple à qui Virgile a conſacré ſes veilles !
Mânes de ce Grand-Homme, inſtruit par les neuf Sœurs
A célébrer des champs les utiles douceurs,
Pardonnez à l'eſſor qu'a tenté ma foibleſſe ;
Ou plutôt, donnez-moi la grace & la molleſſe,
Qui prêtent à ces vers je ne ſais quel attrait,
Où le cœur le plus froid puiſe un tendre intérêt.
Eh ! qui ſait mieux que lui faire aimer ce qu'il chante !
Qu'ils ſont vrais ſes tableaux ! Que ſa voix eſt touchante,
Soit qu'il diſe l'amour, les combats des Bergers,
Et les ſoins des guérets, des troupeaux, des vergers ;
Soit que de ſon bonheur faiſant ſa ſeule étude,
Il cherche des forêts l'obſcure ſolitude ;
Ou que ſur le Taigête, égarée en deſirs,
Sa Muſe s'abandonne à d'innocens loiſirs !
Eſt-il un ſeul mortel, dont l'ame ne ſe plaiſe
A ſuivre le Vieillard des rives du Galèſe ?
Comme alors chaque vers, par un charme vainqueur,
Pénètre doucement juſques au fond du cœur !
Que d'un ſimple jardin la riante culture
Dit bien que le bonheur eſt près de la Nature !

Sois mon guide, ô Virgile ! & ſi je puis jamais,
Poëte voyageur, franchir ces hauts ſommets,
Ces Alpes, vieux remparts de la belle Auſonie,
Si je puis voir les champs qu'illuſtra ton génie,
J'irai, j'en fais le vœu, j'irai vers ce Tombeau,
Où ſa Muſe, en pleurant, éteignit ſon flambeau.
Dans ce temple ſacré tu me verras deſcendre ;
En rediſant tes vers, je baiſerai ta cendre ;
Et ton ombre, peut-être offerte à mon regard,
Inſtruira ma jeuneſſe aux ſecrets de ton art.

Plein de ce doux eſpoir, qui ſoutient mon courage ;
Loin de toi cependant je pourſuis mon ouvrage,

J'entends

J'entends de nos Bergers le cri tumultueux :
Il m'appelle au détour du ſentier tortueux,
Qui de Saules couvert, & tapiſſé de mouſſe,
Deſcend dans un baſſin par une pente douce.

Là, preſſés par les Chiens, les troupeaux fugitifs
Se plongent, en pouſſant des bêlemens plaintifs;
Ils nagent en tumulte : & le cryſtal humide
Epure les habits de la race timide.
Elle attend, pour ſortir, le ſignal du Paſteur.
La trompe ſonne. Alors, traînant avec lenteur
Le fardeau plus peſant de ſa laine imbibée,
Elle gagne le bord, haletante courbée,
Se dreſſe, & ſecouant les flots de la toiſon,
D'une onde jailliſſante arroſe le gazon.

Elle s'avance enfin vers le lieu de la plaine,
Où l'acier rigoureux doit lui ravir ſa laine.
Ici, Dolon pourſuit le robuſte Bélier,
Et Lycas de vingt nœuds s'apprête à le lier :
Là, de bruyans ciſeaux Nice & Phylis armées
Preſſent de leurs genoux les brebis allarmées.
Votre frayeur eſt vaine, innocens animaux;
Raſſurez-vous : cédez aux enfans des hameaux
Cette toiſon, pour vous incommode parure;
Et vous irez encore, errans ſur la verdure,
Faire entendre aux vallons votre bêlante voix.

Jaloux de préſider au plus riant des Mois,
Les Gémeaux dans les airs ont déja pris leur route.
Ils pourſuivent la nuit ſous la céleſte voûte,
Et portés ſur deux chars de lumière éclatans,
De l'empire du jour prolongent les inſtans.

Mais la terre en reçoit un don plus cher encore.
Quand de leurs feux amis l'Olympe ſe décore,
L'homme, que la douleur traînoit vers le tombeau,
Voit de ſes jours mourans ranimer le flambeau :

Son ſang ſe renouvelle ; & ſon ame ravie
Bénit le Mois des fleurs qui le rend à la vie.

Je l'ai goûté jadis le bonheur d'échapper
Aux horreurs de la mort : ſa faulx m'alloit frapper ;
C'étoit, il m'en ſouvient, aux jours de mon bel âge.
Impatient de voir renaître le feuillage,
Et ſix mois à regret d'Aiguevive exilé,
J'y volois, par l'Amour & Zéphyr rappellé.
La fièvre tout-à-coup dans mes veines s'allume ;
De ſes feux inégaux la fièvre me conſume.
Aux enfans de Chiron mes larmes ont recours ;
Ils ne m'offroient, hélas ! qu'un ſtérile ſecours.
Je vis la tombe ouverte, & d'horreur l'ame atteinte,
Je m'écriai, pouſſant une voix preſqu'éteinte :
» O Mort, ſuſpends tes coups ! ô Mort, éloigne-toi !
» Je ſuis encor ſi jeune : en eſt-ce fait de moi ?
» Ne reverrai-je plus mon Père, mon Amante !
» Si tu fermois du moins ma paupière mourante ;
» O toi, jeune beauté, pour qui j'aimai le jour ! . . .
» Ah ! mon dernier ſoupir eſt un ſoupir d'amour. »
A ces mots, détournant mes yeux de la lumière,
Je ſens un lourd ſommeil tomber ſur ma paupière ;
Je m'endors : & mes Sœurs & mon Père éperdus
Se diſoient : il s'endort pour ne s'éveiller plus.

Ce même jour pourtant adoucit leurs allarmes.
Le mal, loin de mon lit qu'avoient trempé leurs larmes,
Fuit avec le ſommeil : dans mon corps épuiſé,
Mon ſang plus calme enfin coule moins embraſé ;
Et la troiſième nuit d'un doux repos ſuivie,
Des portes du tombeau je remonte à la vie.

Combien je fus heureux ! Ciel ! avec quel tranſport,
Du naufrage échappé je rentrai dans le port !
Quel charme de ſentir ranimer tout ſon être !
Je crus qu'avec mes ſens mon cœur venoit de naître.

Tout me parut nouveau : le Soleil à mes yeux
N'avoit jamais brillé ſi pur, ſi radieux.
Mon Père ; il me ſembloit plus ſenſible & plus tendre,
Mon Ami ; j'aimois plus à le voir, à l'entendre :
Et l'aſyle champêtre, où m'accueillit l'Amour,
Pour moi, d'un long Printems, ne fit qu'un heureux jour.

C'eſt alors que j'appris à mieux voir la campagne.
C'eſt alors qu'appuyé ſur ma belle compagne,
Je connus, je goûtai tout ce que les Oiſeaux,
Les bois touffus, coupés par de limpides eaux,
Les grottes, les gazons, le parfum des prairies
Inſpirent aux Amans de douces rêveries.
Je dois à ces plaiſirs ſi purs & ſi touchans
Mon génie, amoureux du théatre des champs ;
La ſenſibilité, que nourrit la retraite :
En me faiſant plus tendre, ils m'ont créé Poëte.

Goûts chers à ma jeuneſſe, ah ! renaiſſez en moi,
Renaiſſez ; je me livre à votre douce loi :
Préſidez à mes vers, que la grace y reſpire.
Flore m'appelle encor dans ſon riant empire.
J'y rentre ; & ce boſquet, à mon œil enchanté,
Sourit dans tout l'éclat de ſa jeune beauté.
Il n'étale à mes yeux ni marbre, ni dorure :
La ſeule négligence ajoute à ſa parure.

Sous les murs d'un Palais, ſans doute j'aime à voir
Un faſte, qui des Rois atteſte le pouvoir ;
Des Héros figurés, de pompeuſes arcades,
Des Tritons, dont la bouche enfante des caſcades ;
Neptune aux Aquilons parlant en Souverain,
Et menaçant les flots de ſon trident d'airain ;
Des rivages du Nil le Cheval amphibie ;
Les monſtres rugiſſans de Barca, de Nubie,
L'un ſur l'autre acharnés : près d'eux, Pſyché, Vénus
Déployant au Soleil leurs attraits demi-nuds ;

Enfin ce long amas, cette foule immortelle
De chef-d'œuvres, éclos de l'art de Praxitèle.
Digne ornement du trône, ils peuvent décorer
Ce Verſaille, où mon œil ne veut rien qu'admirer.
Mais ici, dans ce Temple ouvert à la Nature,
Frais dédale, où mes yeux doivent à l'aventure
Errer pour mieux jouir; où la ſimplicité
Me doit faire oublier l'orgueil de la Cité,
Verrai-je ſans ennui la froide ſymétrie
Prolonger une route, où rien ne ſe varie;
Borner le libre eſſor de ces jeunes Ormeaux,
Qui cherchent à s'épandre en immenſes rameaux;
L'If épaiſſir en mur ſa funèbre verdure,
Le Buis parmi les fleurs ſerpenter en bordure;
Le verre ſur leur tige en priſon s'arrondir,
Et le ſable au gazon défendre de verdir?

Non, non; de ce jardin ſévèrement bannie;
La régularité n'en fait point l'harmonie.
Tout naît comme au hazard en ce fertile enclos:
Une ſource en fuyant l'abreuve de ſes flots,
Creuſe un riant vivier, s'échappe, & plus rapide
Embraſſe un Tertre verd de ſa zone limpide.
Du milieu de cette iſle un berceau toujours frais
Monte, ſe courbe en voûte, & s'embellit ſans frais
De touffes d'Aubépine & de Lilas ſauvage,
Qui, courant en feſtons, pendent ſur le rivage.
Plus loin, ce même enclos ſe transforme en verger,
Où l'art négligemment a pris ſoin de ranger
Les arbuſtes nombreux que Pomone raſſemble:
Autour d'eux, je vois naître & s'élever enſemble
Et des plantes ſans gloire & de brillantes fleurs.

Un amoureux Zéphyr en nourrit les couleurs.
L'Iris de la Tamiſe échappe au ſein de l'herbe,
Et brille ſans orgueil aux piés du Lys ſuperbe;
Mais, par l'Impériale à ſon tour dominé,

Devant elle, en ſujet, le Lys tremble incliné.
L'Œillet au large front, la pleine Renoncule,
Le Bleuet, qui bravant l'ardente Canicule,
Emaillera les champs de la blonde Cérès,
Le Chèvre-feuille, ami de l'ombre des forêts,
Le Sureau, le Lilas, l'épaiſſe Giroflée,
L'Églantier, orgueilleux de ſa fleur étoilée,
De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
Ici, le frais Muguet ſe marie aux Paſtours;
Là, du Jaſmin doré la précoce famille
Brille avec le Roſier à travers la Charmille.

Plus loin, quelle autre fleur ai-je vu s'embellir!
Sa modeſte beauté m'invite à la cueillir:
J'approche; elle me fuit. Dieux! quel eſt ce preſtige?
Je cherchois une fleur; je ne vois qu'une tige.
Interdit & confus, je m'éloigne à regret;
Et la fleur raſſurée à l'inſtant reparoît.
Ah! je te reconnois, ô tendre Senſitive!
Seule, parmi les fleurs, devant l'Homme craintive,
Sans doute il te ſouvient que mortelle autrefois,
De ta jeune pudeur on méconnut la voix.

Elle adoroit Iphis; Iphis brûloit pour elle.
Cependant, vertueuſe autant qu'elle étoit belle,
La Nymphe demandoit que l'Hyménée un jour,
Aux piés de ſon autel, conſacrât leur amour.
Quatre Soleils encor, ce jour alloit paroître.
L'innocente Beauté, dans un réduit champêtre,
Soupiroit, ſolitaire, à l'heure où le jour fuit.
L'impatient Iphis l'apperçoit & la ſuit;
Il approche avec crainte; & verſant quelques larmes,
Il veut hâter l'inſtant, où maître de ſes charmes,
L'Hymen doit la porter dans les bras d'un époux.
Elle réſiſte: Iphis embraſſe ſes genoux,
Et bientôt du reſpect paſſant juſqu'à l'audace,
Inſulte à la pudeur qui lui demande grace;

Il oppose la force aux refus redoublés.
La Nymphe vers le Ciel levant ses yeux troublés :
„ Dieux d'Hymen & d'Amour, prenez soin de ma gloire;
„ A mon perfide Amant arrachez la victoire ;
„ Hâtez-vous, détruisez mes funestes appas,
„ Dieux vengeurs ! contre lui j'invoque le trépas. „

Elle dit : & soudain ses appas se flétrissent ;
Et son front & ses doigts de feuilles se hérissent.
Au lieu des vêtemens dont son corps est couvert,
Sur son sein, qui décroît, s'étend un rézeau verd,
Et ses piés, du Zéphyr quinze ans rivaux agiles,
En racine allongés, demeurent immobiles.
Enfin, c'est une fleur, mais conservant toujours
Le profond souvenir de ses tristes amours,
Elle craint d'éprouver une insulte nouvelle,
Et de tout Homme encor fuit la main criminelle.

Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein ?
Prés, bocages, forêts, vallons, roches sauvages,
Fontaines & ruisseaux sur leurs moites rivages,
Tous les lieux, visités des Zéphyrs inconstans,
Nourrissent aujourd'hui les filles du Printems.
Ce Dieu n'a plus enfin de beautés à répandre;
Tout brille : oui, c'en est fait, Amour ! tu peux descendre.

C'est pour te recevoir que la Terre a repris
Sa robe verdoyante & ses atours fleuris ;
Que sans vagues, sans bruit, la mer dort applanie ;
Que le chantre des airs redouble d'harmonie;
Que l'Homme est plus agile, & qu'un frais incarnat,
Du teint de chaque Belle, a ranimé l'éclat.

L'Amour vole ; il a pris son essor vers la Terre.
Depuis l'oiseau, qui plane au foyer du tonnerre,
Jusqu'aux monstres errans sous les flots orageux,
Tout reconnoît l'Amour ; tout brûle de ses feux.

Dans un gras pâturage, il deſsèche, il conſume
Le courſier innondé d'une bouillante écume,
Le livre tout entier aux fureurs des deſirs.
De ſes larges nazeaux qu'il préſente aux Zéphyrs,
L'animal, arrêté ſur les monts de la Thrace,
De ſon épouſe errante interroge la trace.
Ses eſprits vagabonds l'ont à peine frappé,
Il part; il franchit tout, fleuve, mont eſcarpé;
Précipice, torrent, déſert; rien ne l'arrête:
Il arrive, il triomphe, & fier de ſa conquête,
Les yeux étincelans, repoſe à ſes côtés.

Rivaux meuglans d'amour, les Taureaux indomptés
S'appellent au combat; cependant qu'une Hélène,
Prix d'une lutte horrible, erre en paix ſur la plaine.
Leur queue à coups preſſés aiguillonne leur flanc.
Ils s'atteignent; leurs fronts ſe heurtent, & le ſang
De leurs corps déchirés coule à longs flots ſur l'herbe:
L'un d'eux enfin l'emporte, & conquérant ſuperbe,
Voit ſon rival, brûlé d'inutiles deſirs,
Lui laiſſer en fuyant un champ libre aux plaiſirs.

Tels le Chêne robuſte & le Hêtre fragile,
Quand l'Auſter ſur le bois tombe d'un vole agile,
Mêlent avec fracas leurs rameaux ébranlés.
L'air retentit au loin de leurs chocs redoublés;
Le Hêtre cède enfin; ſa feuille eſt arrachée:
De ſes tronçons épars la forêt eſt jonchée;
Tandis qu'avec orgueil, le Chêne faſtueux
Se relève & déploie un front majeſtueux.

L'amour pénètre encor de ſa féconde haleine
Le peuple que des eaux nourrit l'immenſe plaine.
Le Poiſſon, dont le toit borde le lit des mers,
S'ouvre, & deux fois le jour reçoit les flots amers;
Qui ſur un roc mouſſeux, ſa demeure chérie,
Tel que les végétaux vivant ſans induſtrie,

Réunit toutefois le double ſentiment
Et d'épouſe & d'époux, & d'amante & d'amant,
En trouvrant aujourd'hui l'écaille qui l'enferme,
De ſa poſtérité laiſſe échapper le germe.
Ce germe, au gré des vents promené ſur les flots,
Ou s'attache aux rochers diſperſés ſous les eaux,
Ou, porté quelquefois vers l'indien rivage,
Monte juſqu'aux rameaux du Manglier ſauvage.
Là, dès que la nuit ſombre & le père du jour,
Une fois dans les airs ont regné tour-à-tour,
L'écaille, autour de lui, naît & ſe développe,
Se double, s'arrondit, & déja l'enveloppe;
Là, juſques au retour de la verte ſaiſon,
Le ſtupide animal croît avec ſa priſon.
Oh! combien le Nocher admire cette plage!
Comme il reſte ſurpris, lorſqu'au riant feuillage
D'un arbre, où mille Oiſeaux gazouillent des chanſons,
Son œil voit ſuſpendus des fruits & des poiſſons!

En vain mille rochers d'une éternelle glace,
Des ondes du Spitzberg hériſſent la ſurface,
L'affreux Léviathan, de ſon antre profond
S'élance; & les briſant de ſon énorme front,
Il ſe replonge au ſein de l'humide campagne.
Sa mugiſſante voix appelle ſa compagne:
Elle accourt. A travers les glaçons écartés,
Ils montent, ſur leur croupe agilement portés;
Et le corps dégouttant de flots d'écume noire,
Ils s'uniſſent, preſſés de leur vaſte nageoire.

Cependant, aſſervis à de plus douces loix,
Les Oiſeaux réveillés ſe cherchent dans les bois.
Les innocens deſirs, la volupté tranquille
Rend leur voix plus touchante & leur vol plus agile.
Peu ſenſible, ou s'armant d'une feinte rigueur,
Si d'un air froid, l'Amante accueille ſa langueur,
L'amant plus empreſſé voltige à côté d'elle.

Il ſe plaint, s'attendrit, la frappe d'un coup d'aîle,
L'enflamme par degrés au feu de ſes deſirs,
La careſſe en vainqueur & chante ſes plaiſirs.

L'Homme, l'Homme ſur-tout à l'Amour eſt ſenſible:
Eh! quel Sage aujourd'hui peut ſe croire invincible,
Lorſque par tous les ſens le Dieu parle à nos cœurs?
Un air pur, un beau ciel, de ſuaves odeurs,
La voix du Roſſignol, l'éclat de la campagne,
Tout dit qu'il faut à l'Homme une tendre compagne.
Contemplez ce Neſtor qui touche à ſon tombeau:
Sur lui, l'Amour encore agite ſon flambeau,
Ranime un peu ſa force, & charmant ſa vieilleſſe,
Lui rappelle les jours de ſa verte jeuneſſe.

Ainſi, quand le Démon qui préſide aux Hyvers,
Ordonne aux noirs frimats d'attriſter l'Univers;
Lorſque d'un voile épais la Terre eſt ombragée,
Jaloux de conſoler la Nature affligée,
Le Soleil, quelquefois triomphant des brouillards,
De tous ſes feux armé, rayonne à nos regards,
Et pour nous arracher à nos froides demeures,
Du Printems qui n'eſt plus, nous rappelle les heures.

L'Hymen, quoique ſouvent offenſé par l'Amour,
De ſon frère aujourd'hui béniſſant le retour,
Réveille des époux la tendreſſe première.
Que fait Alcidamon le ſoir dans ſa chaumière?
Des tableaux, par le jour à ſon œil préſentés,
Il parle à ſa Roſine aſſiſe à ſes côtés.
Il a vu des Oiſeaux la pourſuite amoureuſe,
La Perdrix careſſée & la Colombe heureuſe;
Sur ſa brillante épouſe avec lui navigeant,
Le Cygne, déployer ſon plumage d'argent;
Le folâtre Pinçon, la timide Fauvette,
Brûler des mêmes feux dont brûloit l'Alouette:
Ce récit dans leur cœur rajeunit les deſirs;
Et l'Hymen déridé les ramène aux plaiſirs.

Ce bel Adoleſcent, qui n'aime point encore,
Vaguement inquiet, ſe lève avec l'Aurore :
Il jette ſur lui-même un regard curieux.
» Eſt-ce un ſonge, dit-il, qui faſcine mes yeux ?
» De quel voile nouveau m'ombrage la Nature ? »
Entre mille penſers il flotte à l'aventure ;
Il ne ſoupçonne point que l'âge créateur,
Dans ſon corps, a mûri l'eſprit générateur,
Qui doit le reproduire en un autre lui-même,
Et qu'il eſt tems enfin qu'il s'enflamme & qu'il aime.
D'un bonheur inconnu le beſoin le pourſuit.
Il ſort, marche au hazard ; & quand le jour s'enfuit,
Quand ſous de verds boſquets, le ſoir retrouve enſemble
Les Nymphes, les beautés que la Cité raſſemble,
Là, comme par inſtinct, entre l'Adoleſcent.
Il dévore des yeux cet eſſaim floriſſant,
Ces magiques appas que le jardin recèle :
Il friſſonne, il rougit ; ſon regard étincelle.
Son cœur, pour s'affermir, tente de vains efforts.
Veut-il parler ? Sa voix s'exhale en ſons plus forts.

Dans le raviſſement où ſon ame eſt perdue,
Il part, lorſque la nuit, ſur nos toîts deſcendue,
Vient avec le ſommeil aſſoupir les travaux.
Mais à peine ſon œil en boit les doux pavots,
Un ſonge bienfaiſant, ſur un lit de feuillage,
Lui préſente une Nymphe au matin du bel âge.
L'innocente pudeur de ſes feux l'embellit.
L'Adoleſcent plus tendre & ſe trouble & pâlit ;
Il s'éloigne par crainte, & l'Amour le ramène,
L'Amour, qui l'enflammant d'une audace ſoudaine,
Le précipite au ſein de la jeune Beauté,
Et l'éveille bientôt ivre de volupté.

Quel changement, ô Dieux, ſuit l'ivreſſe où ſe plonge
Ce jeune-homme, à l'enfance enlevé par un ſonge !
C'eſt un Etre nouveau, dont le cœur affamé

Sent l'inquiet beſoin d'aimer & d'être aimé,
Qui ſe livre en aveugle au penchant qui l'entraîne,
Et ſans choix, court s'offrir à la première chaîne.

C'eſt un Eſclave enfin, mais un Eſclave heureux,
Qui jure par le Ciel de mourir dans ſes nœuds,
Qui, de douces erreurs repaiſſant ſon ivreſſe,
En Idole, en Vénus transforme ſa Maîtreſſe,
Qui ne voit, qui ne ſent que l'objet adoré,
Qui tout entier ſe voué à ſon culte ſacré,
Ne reconnoît pour loi, pour volonté ſuprême,
Qu'un ſouhait, un regard, un mot de ce qu'il aime,
Et par excès d'amour quelquefois ſans deſir,
Sent humecter ſes yeux de larmes de plaiſir.

Souffre-t-il les tourmens attachés à l'abſence?
Dans ſon cœur plus épris, l'image qu'il encenſe
Reſpire, le pourſuit, aſſiège ſon ſommeil,
L'attend, & le ſaiſit à l'inſtant du réveil.
Il prononce cent fois, cent fois il croit entendre
De ſa Divinité le nom ſi doux, ſi tendre.
La foule l'importune; à ſes plaiſirs bruyans
Il s'arrache, il s'enfonce aux boſquets verdoyans.
Là, couché ſur les fleurs, près d'une eau fugitive,
Exhalant en ſoupirs ſa voix demi-plaintive,
Il éveille en pleurant l'écho qu'il attendrit.
Heureux de ſa bleſſure, il l'aime; il la nourrit.
Impatient enfin de languir loin des charmes,
Que rappellent toujours ſes ſanglots & ſes larmes,
Il ſe lève; & s'il faut, la nuit, pour tant d'appas,
Sur les mers, à la nage, affronter le trépas,
Déja, nouveau Léandre, il s'élance dans l'onde.
Sur lui, d'un Pôle à l'autre, en vain la foudre gronde,
En vain contre les rocs mugit le flot briſé;
Il défie à la fois & ce Ciel embraſé,
Et ces bruyans écueils, & la vague écumante.
Il aborde; il s'élance aux piés de ſon Amante,
Et preſſé dans ſes bras juſqu'au réveil du jour,
Les yeux demi-fermés, il boit un long amour.

REMARQUES

SUR LE

TROISIEME CHANT.

Mai.

On a vu dans les Notes du premier Chant que l'année Romaine, avant Romulus, commençoit au Solſtice d'Eté. Le mois de Mai, étant donc alors le dernier du Calendrier, fut juſtement appellé : Major ou Maïor, comme prononçoient les Latins, c'eſt-à-dire, l'Ancien, le Dernier. Delà vint encore l'uſage qui le conſacroit aux Vieillards, appellés Maïores, & l'idée qui attachoit des malheurs à tout mariage contracté dans ce Mois de décrépitude. Cette opinion jetta des racines ſi profondes, qu'elle produiſit enfin la Loi qui défendoit de ſe marier en ce moment de l'année. C'eſt de Plutarque que nous avons appris le motif ſuperſtitieux de cette défenſe.

On a vu de même que la Conſtellation, ſous laquelle le Soleil arrive en ce Mois, & qui eſt formée de dix-huit Etoiles, au lieu du nom de Chevreaux qu'elle porta d'abord, prit dans la ſuite celui de Gémeaux, c'eſt-à-dire, qu'elle fut conſacrée aux deux Frères Caſtor & Pollux :

> Couple de Déités bizarre,
> Tantôt citoyen du Ténare.
> Et tantôt habitant des Cieux.
> (J. B. Rouſſeau.)

M. de Gebelin, après avoir remarqué que leur Fête ſe célébroit au mois de Mai, le dernier de l'année ancienne, aſſure qu'ils étoient l'emblême des deux Soleils qui ſe partagent l'année, du Soleil d'Hyver, foible & éteint; du Soleil d'Eté, brillant & plein de force. A cette explication vraiſemblable au premier coup d'œil, M. Bailly objecte dans les Remarques manuſcrites, dont j'ai déja parlé, que cette diſtinction de deux Soleils, l'un éteint & l'autre plein de force, ne s'eſt jamais trouvée dans l'année des Peuples qui vivoient ſous les beaux climats de l'Aſie & de la Grèce. Elle n'exiſte réellement que ſous le Pôle, c'eſt-là que la nuit & le jour ſe partagent véritablement l'année; c'eſt-là qu'ils peuvent être repréſentés par Caſtor & Pollux, qui vivent chacun pendant ſix Mois, & paſſent alternativement des Cieux aux Enfers.

Mais laiſſons ces premiers tems, dont les ténèbres ſemblent s'augmenter à proportion des efforts qu'on tente pour les éclaircir, & jet-

tons un coup d'œil sur les usages rians que le retour du mois de Mai ramène dans toute l'Europe. Les Grecs modernes, le premier jour de ce Mois, couronnent de fleurs leurs portes, & celles des personnes qu'ils aiment; les Jeunes-gens vont chanter & se promener la nuit devant la porte de leurs Belles, pour les attirer à la fenêtre. Le Peuple de Rome a conservé le très-ancien usage d'aller en foule, le premier de Mai, célébrer auprès de la fontaine d'Egérie, des fêtes champêtres, sans doute en mémoire de l'antique Nymphe, des Muses, des Rossignols & des Amans tendres ou inspirés qui s'y sont rassemblés en tout tems (*). La Jeunesse Angloise célèbre avec une attention particulière ce premier jour du mois de Mai; & ces Fêtes, vantées par leurs Poëtes, ressemblent assez aux veillées de la Fête de Vénus si connues chez les Anciens (**). En Espagne, on pare une jeune fille d'une robe blanche & de rubans: on la couronne de feuillage & de fleurs: ses Compagnes la promènent dans les rues, la placent ensuite sur un trône, & demandent aux passans de l'argent pour la Maïa. Cet usage, dont les Romains accompagnoient la Fête de Flore, & qu'ils avoient reçu des Grecs, subsiste encore en Languedoc, tel qu'il est en Espagne; du moins, l'ai-je vu dans mon enfance très-fidèlement suivi à Montpellier. Dans la plupart des provinces de la France, chaque village plante un Mai devant la porte de son Seigneur. On fait qu'à Paris les Clercs de la Bazoche dressent tous les ans, dans la grande cour du Palais, un arbre qu'ils ont droit de choisir dans la Forêt de Villers-Cotrets. Enfin, dans tous les Villages & presque dans toutes les Villes de la Picardie, on voit une espèce d'Ordre, dont les Membres sont appellés les Chevaliers de l'Arc. Ils ont un Grand Maître qui juge les différends survenus entr'eux. M. L. C. D. B. l'est à présent en sa qualité d'Abbé de St. Médard. Ils s'assemblent tous les ans le premier Dimanche de Mai pour tirer l'Oiseau. Cet usage est un reste des Jeux dont Virgile a embelli le cinquième Livre de l'Enéide. Le desir d'imiter les beautés de ce grand Poëte m'avoit déterminé autrefois à crayonner le tableau de ce spectacle. C'étoit par cette peinture que s'ouvroit ce Troisième Chant.

Du Mois, cher à Vénus, la course est terminée,
Son frère, glorieux du sceptre de l'Année,
Sur le trône des airs s'assied en conquérant.
Déja, par le tribut d'un nuage odorant
Qui s'exhale des fleurs, quand la naissante Aurore
Épure & rafraîchit les airs qu'elle colore,
La Terre rend hommage à ce triomphateur,
Et, pleine de ses dons, bénit son bienfaiteur.
Son regne a dans les champs ramené l'allégresse.
Sur les rives de l'Oise, une verte jeunesse
Aujourd'hui se rallie: elle apprête des jeux,
Où sera proclamé Roi d'un peuple nombreux
Celui, de qui la flèche étendra sur l'Arène
La Colombe, attachée à la cime d'un Frêne.
De deux jeunes Beautés l'industrieuse main,
Pour le front du vainqueur, a tressé le Jasmin.

(*) Voyage Littéraire de la Grèce, par M. Guys.
(**) Idée de la Poésie Angloise, Tom. VIII.

Elles ont déposé cette agreste couronne
Au pié du Frêne altier que le peuple environne.

Mais le signal bruyant, donné par le tambour,
Range les spectateurs dans les champs d'alentour.
Le cirque reste libre aux amans de la gloire
Les noms de vingt mortels jaloux de la victoire,
Inscrits sur des billets, sont confiés au sort,
Un vase les reçoit; & le premier qui sort,
C'est le tien, bel Almon! Toi, de qui le jeune âge
De ton Père vieilli console le veuvage;
Toi, qu'on voit aujourd'hui pour la première fois
Descendu dans l'Arêne, & paré du carquois,
Riche & nouveau présent d'une épouse adorée.
Aussi-tôt il fait choix d'une flèche dorée,
La place sur son arc, vise & pousse à l'Oiseau:
Zéphire emporte au loin l'inutile Roseau.
Lausus, après Almon, vers le Frêne s'avance,
Il tire; mais son arc trahit son espérance:
La corde frémissante a rompu dans sa main.
Le jeune homme indigné voit approcher Silvain,
Que le sort au combat appelle le troisieme:
Silvain, jeune chasseur, qui de Diane même
Jadis par son adresse eût mérité l'amour,
Dans l'épaisseur des bois, sur les monts d'alentour,
Mille fois a percé d'un trait sûr & rapide
Le Sanglier glouton & le Loup intrépide.
Thémire, son Amante, accourue à ces jeux,
Flattant son noble orgueil d'un regard amoureux,
Du geste & de la voix lui promet la victoire.
Soudain, il tend son arc, instrument de sa gloire,
Lui confie une flèche & la guide des yeux;
D'un bras nerveux poussé, le trait ambitieux
Fend les airs en sifflant, & frappe la Colombe.
Qui de sang dégouttante au pié du Frêne tombe.

Alors, proclamé Roi du peuple des hameaux,
Silvain est couronné par ses jaloux rivaux.
Les accords redoublés, que le tambour enfante,
Annoncent aux échos sa marche triomphante.
Il vole à la Beauté qui règne sur son cœur,
Lui remet son carquois, ses traits, son arc vainqueur,
Et plaçant sur le front de sa jeune Maîtresse
Les fleurs, dont elle a vu couronner son adresse:
« Que Thémire, dit-il, à qui seule je dois
» Ce triomphe champêtre & le titre de Roi,
» Que Thémire à nos jeux commande en Souveraine
» Les plaisirs accourront à la voix de leur Reine:
» Qui peut mieux que Thémire ici les rallier? »

Il dit: le Couple-Roi s'avance le premier
Vers les lieux qu'on destine aux jeux de Therpsicore:
Vainqueur de cent Hyvers, un Ormeau les décore:

Sur la Terre en cadence ils impriment leurs pas,
S'enlacent avec grace, ou balancent leurs bras, &c.

P. 93. Mais l'art a-t-il jamais égalé la Nature?

Toutes les scènes que nous présente le mois de Mai, lorsqu'il n'est ni froid ni pluvieux, se ressemblent si bien par un caractère de douceur, qu'il est presqu'impossible à la Poésie d'imiter la Nature, sans tomber dans la Monotonie. Rien de fort, de majestueux, de triste, ou de terrible; tout est riant: ce sont des traits délicats qui échappent au pinceau. Ta grace est bien plus difficile à représenter que la force. Consultez les Peintres: ils vous diront qu'Hélène leur coûte plus à peindre qu'Achille. D'ailleurs, il est des sujets où l'imagination du Lecteur devance toujours l'expression du Poëte: en les nommant, on a tout dit. Ainsi, au seul titre du mois de Mai, chacun s'est fait de cette époque de l'année un tableau composé de tout ce qu'il connoît de plus aimable. Enfin les plus minces Versificateurs nous ont parlé si souvent d'Oiseaux, de verdure, de fleurs, de ruisseaux, de zéphyrs, &c. qu'il n'est guère possible de rajeunir ces images. Le célèbre Pope l'avoit déja remarqué.

Leurs vers vuides de sens, montés au même ton,
Font bailler le Lecteur peu touché d'un vain son.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits sublimes:
Mêmes expressions, & toujours mêmes rimes.
Partout où vous voyez couler de clairs ruisseaux,
Il faut vous préparer au doux chant des oiseaux.
On apperçoit toujours une jeune Bergère
Assise mollement sur la tendre fougère.
Entendez-vous les eaux murmurer & frémir?
Vous n'êtes pas en vain menacé de dormir.
Et pour finir des vers dont la rime est usée,
Vient un je ne sais quoi, qu'ils appellent pensée,
Un rien embarrassé dans un tissu de mots,
Un certain feu follet qui contente les sots.

C'est d'après ces différentes considérations que j'ai redoublé d'efforts dans ce troisième Chant; je l'ai travaillé avec plus de soin que tous les autres, & cependant je crains bien encore qu'on ne m'applique les vers que je viens de citer.

P. 94. Agreste labyrinthe, où ma voix amoureuse
A soupiré jadis mes plaisirs, mes tourmens.

D'où vient ce charme secret qui nous attache aux lieux, où nous allions confier à la solitude les peines de notre amour? L'état le plus accablant de notre ame est celui d'un parfait repos. Elle a besoin d'être remuée pour être heureuse; & la présence de ces lieux produit du moins cet effet sur elle: le souvenir de ce qu'on a senti éveille en nous un reste de sentiment. J'ai connu un homme qui trois ans après avoir perdu sa femme, ne se couchoit jamais sans avoir visité auparavant la chambre où elle étoit morte. Il avoit contracté le besoin d'y pleurer; & lorsque des hommes, qui ne concevoient point ce qu'ils appelloient une folie, lui en faisoient des reproches, il leur répondoit: Je sens que je vis encore, car je pleure.

P. 94. Quand frappé tout-à-coup d'une éclatante voix, &c.

Comparez la force de la voix du Roſſignol avec la petiteſſe de ſon corps ; & vous admirerez comment un Oiſeau, qui ne pèſe qu'une once, ſe fait entendre à une ſi grande diſtance. Etudiez ſon chant, lorſqu'il en déploie toute l'étendue ; & votre oreille diſtinguera qu'il le commence & le finit par ſeize tons différens, qu'il mêle encore avec la plus grande juſteſſe de notes intermédiaires. Conſidérez enfin ſon plumage, auſſi modeſte que ſa voix eſt brillante ; & vous aurez une nouvelle preuve que plus la Nature a travaillé la voix des Oiſeaux, plus elle a négligé leur parure ; comme elle a répandu les plus riches couleurs ſur ceux à qui elle a refuſé les graces du chant.

P. 94. Hélas, il ne ſait point que ſes chants de victoire
Avancent à la fois, & préſagent ſa mort.

Le mois de Mai eſt le tems où la voix du Roſſignol a le plus de mélodie. Inſpiré par l'amour, il chante ſans diſtinction du jour ni de la nuit, au point qu'il s'épuiſe ſouvent, & perd la vie. Dans les pays où ces Oiſeaux ſont communs, on en trouve un grand nombre de morts vers la fin de Mai.

P. 94. Peuple artiſan du miel, tes jeunes colonies,
Que la néceſſité de la ruche a bannies, &c.

Semblables à ces peuplades de Goths & de Vendales, qui trop reſſerrées dans leur pays natal, deſcendirent du Nord au Midi de l'Europe, les jeunes Abeilles quittent leur ruche, où une trop grande population fait regner une chaleur étouffante, & vont former ailleurs un nouvel établiſſement. Le tems de leur ſortie n'eſt pas le même pour tous les climats ; dans nos provinces méridionales, où les chaleurs ſont plus hâtives, les ruches jettent leurs eſſaims dès le mois d'Avril ; dans les environs de Paris, elles n'eſſaiment guère que depuis la mi-Mai juſques vers la fin de Juin : c'eſt alors qu'il faut, pour ainſi dire, les garder à vue, ſi l'on ne veut pas perdre ces nouvelles peuplades. Rien n'eſt plus incertain que l'heure de leur émigration ; cependant il eſt quelques ſignes qui la préſagent, comme l'attroupement des faux-bourdons & des ouvrières au-devant de la ruche, par pelotons ; le bourdonnement plus fort qui s'entend dans la ruche après le coucher du Soleil, mais ſur-tout la ceſſation du travail pour le plus grand nombre ; enfin quand le moment du départ eſt arrivé, moment que précède ordinairement un grand ſilence, la jeune Reine ſort la premiere. Quelquefois ſon peuple, qui n'eſt pas encore accoutumé à lui obéir, paroît indocile à ce ſignal ; elle agite alors plus vivement ſes ailes, comme ſi elle entroit en colere ; & la déſobéiſſance ceſſe à l'inſtant. Dans un clin d'œil, la colonie s'eſt envolée.

P. 95. Des bords du Ximoïs, tel Francus autrefois, &c.

La folle prétention de ſortir d'une origine reculée a été commune aux Nations, comme aux particuliers. Nos vieilles Chroniques nous font deſcendre d'une Colonie échappée à l'embraſement de Troie, ſous

ſous la conduite de Francus ou Francion, fils d'Hector. C'eſt ſur ce fondement fabuleux que Ronſart avoit bâti la Franciade. Les Poëtes profitent de tout.

P. 95. L'eſſaim, tremblant au bruit dont le tambour le frappe, &c.

Je dis ce que l'on fait, & non pas ce qu'on doit faire. Je ſais que le charivari des poëles, des tambours, des chaudrons avec leſquels les gens de la campagne ont coutume de pourſuivre les eſſaims, lorſqu'ils s'échappent, ne les engage point à s'arrêter, comme s'ils craignoient un orage : quelque bruit qu'on faſſe auprès d'une Abeille occupée à pomper le ſuc des fleurs, on ne la diſtrait point de ſon ouvrage ; encore moins la force-t-on à rentrer dans la ruche.

P. 95. Hâtez-vous, accourez vers ces enfans du Ciel, &c.

Les Anciens donnoient aux Abeilles une origine céleſte. Columèle les appelle : Sole genitas & Jovis nutrices. Le miel avoit la même origine. Pline, en ſon onzième Livre, Ch. XII, l'appelle : Cœli ſudorem, ſiderum ſalivam, Aëris ſuccum. Virgile avant lui avoit adopté le même ſentiment dans ce vers, qui commence le Quatrième Livre des Géorgiques.

Protinus aërii mellis cœleſtia dona
Exſequar.

P. 95. Dans les flancs d'un panier parfumé de méliſſe, &c.

Il s'agit dans ce vers de la Méliſſe des Jardins, la ſeule dont l'odeur qui approche de celle du Citron, ſoit agréable aux Abeilles. Il y a long-tems qu'on l'emploie à cet uſage. Virgile diſoit aux Romains :

. . . . Hûc tu juſſos aſperge ſapores
Trita meliſpilla.

Cependant tout autre parfum eſt indifférent, pourvu qu'il ne ſoit pas trop exalté. Les Abeilles, attirées à ſa douceur, ſe fixent ſans peine dans le panier qui les a reçues. Souvent, dès le jour même, elle ſe remettent au travail, mais ſans une grande activité : il leur faut pour cela des preuves certaines de la fécondité de leur Reine. Auſſi-tôt qu'elles en ſont aſſurées, rien n'égale leur ardeur à l'ouvrage ; elle tient du prodige : l'eſpace de vingt-quatre heures leur ſuffit quelquefois pour former des rayons de vingt pouces de long ſur huit de large. Il faut ſe ſouvenir qu'un eſſaim eſt ordinairement compoſé d'environ trente mille ouvrières.

P. 96. Eh ! qui fait mieux que lui faire aimer ce qu'il chante!

Aucun Poëte, à mon avis, n'a eu au même degré que Virgile ce talent d'intéreſſer. J'éprouve, en liſant certains morceaux de ſes Eglogues & de ſes Géorgiques, un attendriſſement qui ne ſe manifeſte point, il eſt vrai, par des larmes, mais qui peut-être en eſt plus doux, parce qu'il me fait tomber comme dans une rêverie amoureuſe. Lucrèce avoit plus que lui de cette profondeur de génie qui donne beaucoup à penſer ; Horace, de cette Philoſophie pratique, qui rend tous les jours de notre vie également heureux ; mais ni l'un ni l'autre ne pénètre l'ame de cette ſenſibilité du moment, qui reſſemble aux émotions de l'amour. Les deux premiers ont vanté le bonheur de la vie champêtre ; mais il me ſemble toujours que ce ſentiment eſt en eux le fruit de la réflexion : dans Virgile, c'eſt un mouvement involontaire de

ſon ame, une eſpèce d'inſtinct, le cri de la Nature. Il fait aimer ce qu'il chante, parce qu'il l'a aimé le premier.

P. 96. Ou que ſur le Taigête, égarée en deſirs, &c.

Le Taigête étoit une montagne voiſine de Sparte, où de jeunes filles, toutes nues, exécutoient enſemble ces danſes ſi célèbres, ordonnées par Lycurgue, & qu'on lui a tant reprochées, comme un outrage fait à la pudeur. Mais on a répondu à ces cenſeurs : les filles de Sparte n'étoient point nues ; l'honnêteté publique les couvroit.

P. 96. Eſt-il un ſeul mortel, dont l'ame ne ſe plaiſe
A ſuivre le Vieillard des rives du Galèſe ?

Le tableau des occupations de ce Vieillard forme l'épiſode le plus intéreſſant qui ſoit dans le Poëme des Géorgiques, après celui d'Ariſtée. Le Taſſe l'avoit en vue certainement, lorſqu'il peignoit la tendre Erminie retirée parmi des Bergers. Liſez ce morceau dans le cinquième Livre de la Jéruſalem délivrée, & vous conviendrez que le Poëte Italien eſt, de tous les Imitateurs de Virgile, le ſeul qui ſoutienne la comparaiſon avec le Poëte Latin, ſi même il ne l'emporte pas ſur lui.

Le Galèſe, appellé Galezo par les Italiens, a ſa ſource près d'Oria, & ſon embouchure dans le golfe de Tarente.

P. 96. J'irai, j'en fais le vœu, j'irai vers ce tombeau,
Où ta Muſe, en pleurant, éteignit ſon flambeau.

Naples n'a point dans tous ſes environs de monument plus vénérable que celui dont la tradition populaire a fait le Tombeau du Prince des Poëtes Latins, & que tous les Voyageurs ſe font un devoir de viſiter ; tant il eſt vrai que la cendre d'un homme de génie n'a que faire d'un Temple, pour s'attirer la Religion de la poſtérité. Ce n'eſt point qu'il ſoit prouvé que les reſtes de Virgile aient été dépoſés dans ce monument. L'opinion contraire eſt bien plus vraiſemblable ; mais le Tombeau par lui-même mérite d'être obſervé. On reconnoît dans ſes reſtes la forme des Tombeaux anciens : c'eſt un édifice d'environ vingt piés d'élévation, que ſoutiennent des arcades à jour dont les maſſifs furent autrefois décorés de colonnes.

Rien de plus pittoreſque d'ailleurs que ſa ſituation. On arrive par un chemin pavé à ces ruines placées au-deſſus de la Grotte du Pauſilippe, à mi-côte du flanc oriental de la montagne de ce nom. Delà, l'œil découvre une partie de la ville de Naples, ſes deux baies, ſon port & le Mont-Véſuve. Le Laurier, dont la coupole de cet édifice eſt entièrement couronnée, & que le hazard, dit-on, a fait naître, eſt un prodige que les Poëtes Napolitains célèbrent à l'envi l'un de l'autre. Selon M. Groſley, cet arbuſte n'a de nourriture que celle que cherchent ſes racines dans les jointures des pierres. Tous les voyageurs en arrachent des branches ; & cependant ce Laurier de Virgile toujours vigoureux, toujours renaiſſant, ſe perpétue & répare ſes pertes journalières. Il n'avoit, dans le ſeizième ſiècle, qu'une tige unique qui occupoit le milieu de la coupole. Vers le commencement du dix-ſeptième, un Sapin de la partie collatérale de la montagne, renverſé par le vent, donna de ſa

cime sur cette tige qu'il étouffa. La Nature semble avoir voulu réparer cet accident, en marcottant elle-même les racines comprimées, qui se sont étendues sur toute la surface de la coupole. Enfin, les Italiens prétendent que la maison de Virgile étoit à côté de ce Tombeau; & je ne serois pas surpris, dit M. Guys, que Virgile, pendant son séjour à Naples, eût choisi cet endroit pour s'y loger, vu l'agrément de la situation & de tous les objets d'alentour, dont les riantes images ont passé dans ses vers. C'est en voyant les troupeaux errans sur les montagnes voisines, qu'il a fait dire à son Berger :

Non ego vos posthâc viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

Pénétrés d'un juste souvenir & d'admiration pour ce divin Poëte, nous avons jetté des fleurs sur sa tombe, en nous rappellant quelques-uns de ses beaux vers; mais au-lieu de l'Epitaphe barbare qu'on a gravée sur le marbre, en mauvais latin, pour indiquer ce monument, nous aurions voulu seulement y graver les vers mis à la tête de l'Enéide : Ille ego qui quondam, &c. ces quatre vers, que tout le monde sait ou doit savoir,

Suffisent à sa tombe & l'honorent assez. »

P. 97. Ils nagent en tumulte: & le cristal humide
Epure les habits de la race timide.

Quand le tems de tondre les troupeaux est arrivé, ce que la température de la France ne nous permet point de faire avant le mois de Mai, le premier soin qu'il faut prendre est celui de les baigner dans une eau courante: toute autre gâteroit leur laine au-lieu de l'épurer.

La France, pendant six cens ans, a fourni à l'Europe les plus belles laines; aussi le moment de la tonte étoit une grande fête pour les propriétaires des troupeaux. Ce n'est plus aujourd'hui qu'en Angleterre, & sur-tout en Espagne que l'on fête ce jour. On sait quels grands profits ce dernier Royaume tire du commerce des laines. Les troupeaux sont la première richesse des Seigneurs Espagnols: plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à soixante mille Brebis. Ils en confient le soin à un premier Berger qui en a d'autres sous lui. A l'exemple des anciens Patriarches, ces mêmes Seigneurs se font un plaisir d'assister avec leurs enfans & leurs amis à la tonte des troupeaux. Les Rois d'Espagne en étoient autrefois les propriétaires, & c'étoit pour en régler la manutention, qu'ils avoient créé un Tribunal, sous le nom de Conseil du Grand-Troupeau-Royal.

P. 97. Se dresse, & secouant les flots de sa toison,
D'une onde jaillissante arrose le gazon.

Imité de ces vers de Virgile. Géorg. Lib. IV.

Cum Proteus consueta petens è fluctibus antra
Ibat: eum vasti circum gens humida ponti
Exsultans, rorem latè dispergit amarum.

P. 97. Cette toison, pour vous incommode parure.

Dans les climats où regne une chaleur excessive, comme au Sé-

négal, en Guinée, les Moutons, au-lieu d'une laine qui les épaiſſeroit de fueur, ne ſont revêtus que d'un poil médiocrement long & aſſez rare. On ſeroit tenté de croire que la Nature leur a choiſi exprès cette légère enveloppe, parce qu'elle a prévu combien la laine leur ſeroit incommode. Mais gardons-nous de prêter nos petites combinaiſons à la Nature: dans les mêmes contrées, où les Brebis ont du poil au-lieu de laine, l'Homme a de la laine au-lieu de poil.

P. 98. Son ſang ſe renouvelle; & ſon ame ravie
Bénit le Mois des fleurs qui le rend à la vie.

Auſſi la Grèce, au retour du Printems, honoroit-elle Eſculape d'un culte particulier. La Fête du Dieu de la Santé ne pouvoit être mieux placée. C'étoit à Epidaure qu'elle avoit le plus d'éclat; on l'y appelloit les grandes Aſclépies, & Platon nous apprend qu'on y diſputoit des Prix de Poéſie, de Chant & de Muſique. (Hiſtoire religieuſe du Calendrier).

P. 99. La ſenſibilité que nourrit la retraite:

J'avoue que je ſuis encore à concevoir comment on a pu conſeiller aux Gens de Lettres de ſe répandre dans le monde. Les avantages, qu'on leur fait eſpérer de ce genre de vie, me paroiſſent bien chimériques. Le goût, dit-on, s'épure dans la Société, le jugement ſe perfectionne, l'eſprit s'accoutume à ſaiſir ces nuances fines & délicates, qui ſéparent les beautés véritables de celles qu'enfante une imagination abandonnée à elle-même; enfin le ſtyle (car il eſt aujourd'hui l'éternel ſujet des obſervations de nos Ariſtarques), le ſtyle s'y enrichit de ces tournures faciles, de ces expreſſions nobles & élégantes qui ſont comme la langue naturelle des hommes du grand monde.

Pour moi, je ne connois que deux claſſes de Littérateurs, à qui il ſoit utile de fréquenter la Société; ce ſont les Romanciers, & les Poëtes qui courent la carrière du Théâtre. Tous les autres perdent dans ce commerce; ils y mettent beaucoup & n'en rapportent rien. Eh! comment veut-on que le nombre des grandes idées s'augmente dans des Cercles, où preſque perſonne ne penſe faute d'idées; que le jugement devienne plus ſolide au milieu de la frivolité; que le goût s'épure, quand chaque jour en fait adopter un nouveau, qui ne reſſemble à celui qu'il remplace que par ſa bizarrerie? C'eſt dans la retraite que naiſſent les grandes conceptions. C'eſt-là ſur-tout que chaque génie conſerve ſon caractère d'originalité; car la Nature ne fait rien de ſemblable; & cependant nos Poëtes ſe reſſemblent preſque tous dans leurs beautés comme dans leurs défauts. La Société a donc effacé ces traits diſtinctifs dont ils furent marqués en naiſſant: nous avons donc bien mérité ce mot d'un Etranger: qui a vu ſix Français, les a tous vus. Mais ce qu'on perd ſur-tout dans le monde, c'eſt la ſenſibilité, qui fait peut-être tout le génie des grands Poëtes. Elle s'évapore, pour ainſi dire, au milieu de la diſſipation. On s'accoutume à voir tout d'un œil indifférent; & cette froideur de l'ame, paſſant dans les Ouvrages, les prive de ce ton qui eût fait leur plus grand charme, & qui auroit adouci la ſévérité même de la Critique aimée contre les défauts. Que les Gens-de-Lettres, au contraire, vi-

vent plus souvent avec eux-mêmes; que dans le silence de la retraite, ils creusent au fond de leur ame, & ils trouveront une foule de beauté neuves & touchantes: Pectus est quod disertum facit.

P. 99. En me faisant plus tendre, ils m'ont créé Poëte.

Il est peu d'hommes, dont l'éducation ait été cultivée, qui n'aient d'abord essayé de tourner quelques vers. L'imagination, vivement émue de la nouveauté des objets qui la frappent, cherchent naturellement à les peindre; c'est un besoin pour elle de répandre au dehors ses jouissances, comme c'en est un, pour un cœur amoureux, d'épancher son bonheur dans le sein de l'Amitié. Les parens s'effraient de ce goût, & le contrarient. Ils ne savent point qu'en le tyrannisant, ils l'irritent, & que tel enfant, dont leurs remontrances obstinées ont fait pour toute sa vie un méchant versificateur, revenu bien-tôt à lui-même, n'eût remporté de son premier amour pour les vers, qu'une connoissance plus approfondie de sa langue, & le talent de présenter ses pensées sous une forme plus heureuse. Car la Poésie procure du moins cet avantage à ceux qui l'ont exercée; la gêne de la mesure & de la rime, forçant l'esprit à se replier en tout sens, fait passer sous la plume les diverses formes dont le style peut revêtir une pensée. Ce fut, dit-on, en construisant de méchans vers, que Cicéron apprit à cadencer la prose éloquente qui fit tomber des mains de César, l'arrêt de mort porté contre Ligarius, & sauva Rome des fureurs de Catilina. Ici les exemples s'offrent en foule. Platon tenta long-tems de devenir le rival d'Homère; & lorsque le désespoir d'atteindre à cette gloire l'eut rejetté vers la Philosophie, il orna du moins celle-ci de ce coloris d'imagination dont il étoit redevable à ses études poétiques. Notre Bossuet, lui-même qui n'avoit pas une haute estime pour la Poésie, ne prenoit jamais la plume, dit-on, qu'après avoir lu quelques pages d'Homère. Sa prose, qu'on me pardonne cette comparaison, étoit une cire qu'il amollissoit au feu de la Poésie, pour la rendre plus facile à recevoir les nobles images qu'il y vouloit imprimer.

D'ailleurs, la première éducation de l'Homme doit être celle des sens; & c'est aux sens que parle la Poésie. Aussi les Anciens, plus sages que nous dans l'institution de l'enfance, confioient-ils aux Poëtes le soin de la former. Si les vers, comme a dit M. de Voltaire, sont la musique de l'ame, peut-on douter qu'ils ne tiennent lieu de ces instrumens, aux sons desquels le père de Montaigne le faisoit éveiller tous les jours, pour le rendre plus docile aux leçons qu'il lui destinoit; imitant en cela les anciens Perses, qui, chaque matin par un concert harmonieux, disposoient leur Souverain aux pénibles travaux de la Royauté.

Observez, en effet, nos jeunes gens au sortir du Collège: je ne parle pas de ceux dont la méchanceté précoce a essayé sur un Maître & sur des Condisciples le fiel qu'ils sont condamnés à répandre toute leur vie; de pareils caractères ne s'adouciſſent point au charme des vers; les vers leur servent de poignard. Je parle de ceux qui, nés avec quelque sensibilité, cherchent à l'épancher dans des essais poétiques. Qu'ont-ils retenu de la lecture de Virgile & d'Horace? Le tableau de la vie champêtre; les douces images d'une

nature riante. C'eſt-là que leur imagination habite ſans ceſſe ; elle ſe plaît au bord des ruiſſeaux, dans les forêts, ſur l'émail des prairies, &c. &c. Enfin, ce qui prouve peut-être que les premiers Poëtes furent des Bergers, c'eſt que nos jeunes gens ſe font Bergers pour devenir Poëtes.

P. 99. Sous les murs d'un palais, ſans doute j'aime à voir
Un faſte, qui des Rois atteſte le pouvoir.

Il a paru depuis quelques années des Ouvrages excellens ſur la manière d'embellir la nature champêtre. MM. Watelet, Morel & Geradin ont fait part au Public de leurs idées en ce genre, fruits de leur expérience. Leurs procédés ne ſe reſſemblent guère, mais un point dans lequel ils ſe réuniſſent tous les trois, c'eſt qu'il faut laiſſer ſubſiſter les combinaiſons ſymétriques, ainſi que les bronzes & les marbres, dans les places publiques, & dans les jardins qui dépendent des Palais. On conçoit, en effet, que ces lieux exigent de grandes décorations. Ce n'eſt point là qu'on s'attend à trouver l'aimable ſimplicité de la Nature. Ces lieux ſont faits pour raſſembler des hommes qui viennent s'y diſputer à qui étalera davantage & d'orgueil & de luxe.

P. 99. Des rivages du Nil le Cheval amphibie ;

C'eſt dans le Nil & les autres rivières de l'Afrique que ſe trouve l'Hippopotame ; rarement le voit-on dans les eaux de la mer. Il a quelque reſſemblance avec le bœuf ; mais il eſt porté ſur des jambes plus courtes : quant à la grandeur, il peut prendre le pas après l'Eléphant & le Rhinocéros. Ses machoires ſont armées de quatre défenſes, avec leſquelles il détache les racines des arbres qui lui ſervent de nourriture. Il eſt obligé, comme le Crocodile & la Baleine, d'élever de tems en tems ſa tête au-deſſus des eaux, pour reſpirer. Il hennit d'une maniere peu différente du Cheval, mais avec une ſi grande force qu'on l'entend diſtinctement d'un quart de lieue. C'eſt ſans doute au ſon de ſa voix qu'il doit le nom de cheval de rivière.

P. 100. Non, non ; de ce jardin ſévèrement bannie,
La régularité n'en fait point l'harmonie.

On nous accuſe, nous François, d'éviter un excès pour tomber dans un autre : il faut donc prendre garde, en banniſſant des jardins la ſymétrie, de ne pas y introduire le déſordre. J'ai vu, non loin de Paris, un de ces jardins qu'on appelle à l'Angloiſe, où, pour me ſervir du mot d'une femme, on a mis la Nature en maſcarade. C'eſt un filet d'eau qu'on appelle rivière ; & la Seine coule au pié de ce jardin. C'eſt un petit pont, dont les parapets ſont formés de bois de Cerfs ; & le beau pont de Neuilly n'eſt qu'à deux ou trois lieues. Ce ſont quelques tombereaux de terre entaſſés en guiſe de montagne, & l'on arrive de Paris à ce colifichet par une montagne véritable, dont l'intérieur préſente de vaſtes excavations, aſſez ſemblables aux Catacombes de Rome. C'eſt enfin un maigre gazon parſemé de quelques arbuſtes : &, à cent toiſes de diſtance, s'éleve une des plus belles forêts du Royaume. Il faut avouer que ſi ces prétendus embelliſſemens ont engloti des ſommes conſidérables, il n'eſt pas poſſible d'entaſſer à grands frais plus de ridicules dans un étroit eſ-

pace. Que ſi l'on veut voir comment le goût peut préſider à l'embelliſſement d'un payſage, qu'on viſite le Moulin-joli & Ermenonville. C'eſt-là que, comme dans une charmante Idylle, tout eſt aimable & naturel, parce que tout y eſt à ſa place. Mais il en eſt des Ordonnateurs des Jardins, comme des Poëtes: Pauci quos æquus amavit Jupiter.

P. 100. L'Iris de la Tamiſe échappe au ſein de l'herbe,
Et brille ſans orgueil aux piés du Lys ſuperbe, &c.

Parmi les Iris, appellées plus communément Flambes, les unes fleuriſſent au mois d'Avril, les autres au mois de Mai. La plus belle eſt l'Iris de Perſe, Iris Suſiana; mais elle eſt aſſez rare. Celle d'Angleterre en approche beaucoup par la variété. Toutes les Iris ſont compoſées de neuf feuilles qui s'élèvent de trois en trois rangs, & qui ſervent à diſtinguer les eſpèces de cette fleur.

Il y a deux ſortes de Lys qui fleuriſſent au mois de Mai : le Lys-Narciſſe & le Lys-Pomponium. La couleur du premier eſt aurore foncée, & les feuilles de ſa fleur ſe retournent en crochets : le ſecond porte des feuilles blanches en bouquets, ſans odeur & en forme de calice. On voit qu'on peut le diſtinguer ſans peine du Lys blanc, que tout le monde connoît, & qui ne fleurit que vers la fin de Juin.

L'Impériale pouſſe une ſeule tige de deux ou trois piés de hauteur, groſſe & creuſe comme un roſeau, & d'une couleur violette. Du haut de cette tige, pendent cinq cloches couleur de feu, diſpoſées en paraſol : elles ſont ſurmontées d'une touffe de feuilles qui reſſemble aſſez à la houpe d'un bonnet quarré. Je ne connois point de fleur auſſi majeſtueuſe, ni qui mérite autant le beau nom qu'elle porte.

P. 101. L'Eglantier, orgueilleux de ſa fleur étoilée.

La fleur de l'Eglantier, ou Rolier Sauvage, eſt formée de cinq feuilles, comme on repréſente les Etoiles avec cinq rayons.

P. 101. Là, du Jaſmin doré la précoce famille,

C'eſt le Jaſmin-Jonquille, ainſi nommé, parce que ſa fleur a l'odeur & la couleur de la Jonquille. Ce bel arbriſſeau eſt de tous les Jaſmins le premier qui fleurit.

P. 101. Ah! je te reconnois, ô tendre Senſitive!

Si les Anciens euſſent connu la Senſitive, ils n'auroient pas manqué ſûrement de faire de cette plante ce qu'ils ont fait du Roſeau, du Laurier, de l'Anémone, &c. Et l'ingénieux Ovide auroit ajouté cette fiction à celles qui font le ſujet de ſon plus bel ouvrage. En effet, la Senſitive appelle la métamorphoſe : témoin le nom que les Sauvages même lui ont donné. Ceux du Sénégal l'appellent : Guérakiao, c'eſt-à-dire, bon jour, parce que, diſent-ils lorſqu'on la touche ou qu'on lui parle de près, elle incline auſſi-tôt ſes feuilles pour ſouhaiter un bon jour, & témoigner qu'elle eſt ſenſible à la politeſſe qu'on lui fait.

Cependant je suis obligé de prévenir que je blesse la vérité, en disant que la fleur se replie & fuit sous le doigt qui la touche. Ce mouvement de plication n'appartient qu'à ses feuilles. C'est-là, pour ainsi dire, qu'est le siege de son sentiment; & s'il faut être vrai jusques à la fin, disons encore qu'on parvient, avec un peu d'adresse, à couper un de ses rameaux, sans que les feuilles se replient.

Je ne sais si la fiction que j'ai imaginée sera jugée assez heureuse, pour meriter qu'on me pardonne de n'être pas aussi exact qu'un Botaniste.

P. 103. Dans un gras pâturage, il desseche, il consume
Le courtier inondé d'une bouillante écume,

Ceux qui n'ont vu les amours du Cheval que dans un haras, où l'on maîtrise sa fougue & son énergie, ceux-là sont bien loin de se former une image de la fierté de cet animal, lorsqu'il est abandonné à la Nature. Il est vrai que ce spectacle est rare en Europe, parce qu'elle ne nourrit plus de Chevaux sauvages. On ne peut en être témoin que par hasard, lorsqu'un de ces animaux, échappé de l'étable, a rencontré une Cavale dans les campagnes. Les Habitans de l'Isle de Saint-Domingue sont presque aujourd'hui le seul Peuple à qui ce spectacle soit familier. On sait que lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols transportèrent dans cette Isle des Chevaux, qui manquoient au Nouveau-Monde. Rendus à la Nature dans ce climat, ils s'y sont multipliés à tel point qu'on les trouve dans les forêts rassemblés en troupes nombreuses. Dans le tems de leur amour, qui dure environ trois mois, on les voit tels que mes vers les représentent. J'ai tâché de réunir dans cette peinture les traits épars qu'on trouve dans Virgile touchant ce superbe animal, la plus noble conquête que l'Homme ait jamais faite, dit M. de Buffon.

P. 103. Le Poisson, dont le toît borde le lit des Mers, &c.

L'huitre, l'un des animaux les plus imparfaits qui soient dans la Nature, est regardée avec assez de vraisemblance comme hermaphrodite, puisque malgré l'impossibilité de s'unir à une autre, elle se reproduit par le frai qu'elle jette tous les ans au mois de Mai. Ce frai est une substance laiteuse, où le microscope a découvert une infinité d'œufs, & dans ces œufs de petites Huitres toutes formées, qui au bout de vingt-quatre heures sont déja couvertes d'écailles. Il paroît encore que l'effusion de cette substance productive épuise considérablement les Huitres, car depuis ce tems jusques vers le mois d'Août, elles sont d'une maigreur extrême.

P. 104. Monte jusqu'aux rameaux du Manglier sauvage.

Le Manglier est un arbre qui croît naturellement sous la Zone Torride, au bord des rivières, où l'eau de la Mer remonte deux fois par jour. Les relations de l'Amérique ne lui donnent qu'environ vingt-cinq piés de hauteur; celles de l'Afrique lui en accordent jusqu'à cinquante; mais les unes & les autres s'accordent sur la manière singulière dont cet arbre croît & se perpétue. De ses branches les plus basses, tombent des paquets de racines en filamens, qui s'approchent du fond de l'eau,

& pénètrent dans la Terre. Elles y croiſſent, s'y durciſſent, & reſſemblent alors à autant d'arcades de cinq ou de ſix piés de hauteur deſtinées à ſupporter le corps de l'arbre. Elles deviennent arbre à leur tour, & ainſi toujours ſucceſſivement; en ſorte qu'un ſeul tronc a ſuffi quelquefois pour former une forêt entière. Le frai des Huitres, que les vents & la marée pouſſent vers le rivage, s'attache aux rameaux du Manglier. Tous les jours, on y fait ſans peine une abondante récolte de ce poiſſon. Il ſuffit de couper la branche ou il adhére. Une ſeule en porte quelquefois plus de deux cens, & ſi elle a pluſieurs rameaux, elle fait un bouquet d'Huitres, qui forme une charge trop peſante pour un ſeul homme.

P. 104. Des ondes du Spitzberg hériſſe la ſurface,

C'eſt ſous des glaçons flottans, qui ont quelquefois une lieue de tour & cent cinquante piés de profondeur dans l'Océan, qu'habite, vers le Spitzberg & le Groenland, l'eſpèce la plus monſtrueuſe des Baleines. Ces énormes cétacées, qui n'ont preſque rien de commun avec les véritables poiſſons que de vivre comme eux dans la Mer, ſe dreſſent perpendiculairement ſur leur queue dans le moment de leurs amours, la tête hors de l'eau, s'embraſſent étroitement avec leurs nageoires, comme avec des bras, ſe prodiguent toutes les careſſes de la paſſion la plus affectueuſe, & reſtent une demi-heure, & quelquefois une heure entiere dans le raviſſement de ces douces étreintes.

Le noir eſt la couleur ordinaire des Baleines; mais les unes ſont d'un noir luiſant comme le velours, les autres d'un noir de charbon.

Le nom de Léviathan leur a été donné par les anciens Orientaux. Celui même de Baleine, qui ſignifie, Seigneur des Poiſſons, nous eſt venu de la langue Syriaque; & il faut avouer que leur taille, leur force; & ſur-tout leur voracité leur ont bien mérité ce titre. On a vu des Baleines qui avoient juſqu'à deux cens piés de longueur.

L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture néceſſaire à de tels monſtres. « La végétation de mille Sapins coûte moins à la Nature que l'entretien d'une ſeule Baleine. Horrebow aſſûre, dans ſa Relation de l'Iſlande, qu'en éventrant une Baleine enfablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix cents Morues, beaucoup d'Oiſeaux aquatiques, & une proviſion de Harengs de pluſieurs tonnes. L'eſpèce de ces monſtres paroît aujourd'hui fort diminuée & même dégénérée. Ceux qu'on pêche vers le Spitzberg, le Groenland & la Zemble ne reſſemblent plus en grandeur ni en nombre à ceux que les Hollandois & les Anglois y harponèrent d'abord. On préſume qu'à force d'être inquiétés depuis le 77e. juſqu'au 79e. degré de latitude, ils ſe ſont retirés vers le pôle, d'où on les verra deſcendre, lorſque leur race ſe ſera renouvellée, & que le défaut de ſubſiſtance les forcera de chercher une ſtation plus ſpacieuſe. » (Recherches ſur les Américains.)

P. 104. Cependant aſſervis à de plus douces loix,
Les Oiſeaux réveillés ſe cherchent dans les bois.

Pour peu qu'on ait habité la campagne au printems, on doit avoir remarqué que c'eſt la ſaiſon de l'amour pour le plus grand nombre des Oiſeaux, qu'ils ont tous un chant particulier pour exprimer ce ſentiment, & que les femelles dans chaque eſpèce paroiſſent donner la préférence aux mâles dont la voix a le plus de charme.

Obſervez-les encore de plus près, & vous verrez dans leurs amours « des caprices, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter les paſſions par les obſtacles. A l'inſtant où j'écris ceci, j'ai ſous les yeux un exemple qui le confirme, deux Pigeons dans l'heureux tems de leurs premières amours..... La blanche Colombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle-même, auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction, de légers coups de bec le réveillent; s'il ſe retire, on le pourſuit; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile Coquette. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas mieux; & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ſes plus charmantes images. «

Ce tableau, tracé de la main d'un grand Maître, M. Jean-Jacques Rouſſeau, convient à preſque tous les volatilles, ſans en excepter même ceux que leur voracité rend féroces & dégoûtans, tels que les Corbeaux. Ces derniers, ſelon M. de Mont-Belliard, ſavent exprimer l'amour, comme la Tourterelle, par des careſſes graduées, & ſemblent connoître les nuances des préludes & la volupté des détails. Le mâle commence toujours par une eſpèce de chant d'amour; enſuite on les voit approcher leurs becs, ſe careſſer & ſe baiſer.

P. 105. Ranime un peu ſa force, & charmant ſa vieilleſſe, &c.

Le bon Montaigne le penſoit & le diſoit avec ſa naïveté ordinaire. « L'amour me rendroit la vigilance, la ſobriété, la grace, le ſoin de ma perſonne, raſſureroit ma contenance à ce que les grimaces de la vieilleſſe, ces grimaces difformes & pitoyables, ne vinſſent à la corrompre, me remettroit aux études ſain & ſage, par où je me puſſe rendre plus eſtimé & plus aimé: ôtant à mon eſprit le déſeſpoir de ſoi.... me divertiroit de mille penſées ennuyeuſes, de mille chagrins mélancholiques..... réchaufferoit au moins en ſonge ce ſang que Nature abandonne, ſoutiendroit le menton & allongeroit un peu l'allégreſſe de la vie à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers ſa ruine. » (Eſſais, Liv. III. Chap. XV.)

P. 106. Ce bel Adoleſcent qui n'aime point encore,

C'eſt communément au Printems, & ſur-tout dans le mois de Mai, que la puberté ſe déclare dans les enfans, de qui une ſage éducation a écarté tout ce qui peut hâter cet inſtant déciſif. C'eſt encore pendant le ſommeil qu'arrive cette révolution. Un ſonge leur préſente mille objets rians; des eſprits plus rapides courent dans tous leurs membres. La Nature ſe développe: ils s'étoient endormis enfans, ils s'éveillent Hommes.

Du reſte, ce tableau du développement de la puberté eſt imité du quatrième Livre de Lucrèce. L'époque la plus intéreſſante de la vie humaine devoit auſſi trouver place dans mon Ouvrage, conſacré à la peinture des principaux phénomènes de la Nature.

P. 107 Sur lui d'un Pôle à l'autre en vain la foudre gronde,
En vain contre le roc mugit le flot briſé.; &c.

Nocte natat cœca ſerus freta; quem ſuper ingens
Porta tonat cœli, & ſcopulis illiſa reclamant
Æquora. (Virg. Georg. lib. III.)

P. 107. Les yeux demi-fermés, il boit un long amour.

. . . . . Longumque bibebat amorem.
(Virg. lib. IV. Æneid.)

Thompſon a terminé le Chant de ſon Printems par un tableau ſublime des malheurs de l'amour; mais plus cette peinture eſt énergique, plus elle me ſemble détruire l'effet qu'on attend de l'image d'une ſaiſon, où notre ame s'ouvre au bonheur, comme les fleurs aux rayons du Soleil. Tout le Chant en reçoit une teinte ſombre & lugubre; le cœur eſt ſerré à la lecture de ces vers; & lorſqu'on eſpère n'avoir qu'à rendre grace à la Nature, pour une paſſion à qui nous devons les plus doux momens de notre vie, nous ſommes ſur le point de maudire ſes préſens.

Lucrèce de même, après la peinture du développement de la puberté, repréſente l'Amour comme la ſource du malheur des Hommes. Il n'en conſeille à ſon élève que le phyſique, prétendant que le moral n'en vaut rien. M. de Buffon a adopté cette opinion de l'Interprète d'Epicure; il veut que le moral ne ſoit que de la vanité. Je doute que les ames douces & ſenſibles qui, ſans ſoins d'elles-mêmes, s'oublient & ſe perdent dans l'objet de leur paſſion, puiſſent jamais croire à cette vanité. Demandez-leur ſi le moral les rend malheureuſes; elles vous répondront ce qu'elles ont éprouvé, que les chagrins même qui naiſſent du moral portent avec eux je ne ſais quel charme, parce qu'il eſt plus doux de ſentir des peines que de ne rien ſentir. J'accorderai, ſi l'on veut, que ces délices ne ſont qu'un preſtige de notre imagination; mais le bonheur qu'elles procurent n'en eſt pas moins une réalité. N'a pas qui veut des illuſions, diſoit la célèbre Marquiſe du Chatelet; & l'Homme le plus heureux eſt celui qui en a davantage.

LES MOIS

DE L'ÉTÉ.

JUIN,

CHANT QUATRIEME.

OH! qui m'applanira ces formidables roches,
Qui de l'Etna fumant hériſſent les approches,
Ces gouffres, ſoupiraux des gouffres de Pluton,
Où mourut Empédocle & que franchit Platon!

Debout ſur ces hauteurs, où l'Homme en paix mépriſe
La foudre, qui ſous lui roule, gronde & ſe briſe;
D'où la Sicile, au loin ſur trois fronts s'étendant,
Oppoſe un triple écueil à l'abyme grondant;
D'où l'œil embraſſe enfin les ſables de Carthage,
La Grèce & ſes deux Mers, Rome & ſon héritage,
Je veux voir le Soleil de ſa couche ſortir,
De ſa brillante armure en Héros ſe vêtir,
Et traînant les Gémeaux à ſon char de victoire,
Monter ſous le Cancer au faîte de ſa gloire.

Un Dieu m'exauce; un Dieu m'emporte vers Enna:
Je vole, je parviens au ſommet de l'Etna.
La nuit, en ce moment, dans les plis de ſes voiles
Se cache, & ſur ſes pas entraînant les Etoiles,
Elle fuit devant l'Aube au viſage d'argent,

Que ramène en ce Mois un char plus diligent.
Tout-à-coup les forêts, n'aguère abyme informe,
Qu'enveloppoit la Nuit de ſa robe uniforme,
Semblent, ainſi qu'au jour où naquit l'Univers,
Eclore, & s'ombrager de leurs panaches verds.
La ſcène s'aggrandit ; la Mer s'étend, s'allonge ;
Dans ſon immenſité l'horizon ſe prolonge ;
L'Orient va rouvrir ſon palais de vermeil,
Il l'ouvre ; & tout armé s'élance le Soleil.

Te voilà donc, Guerrier, dont la valeur terraſſe
Les monſtres, qu'en ſon tour le Zodiaque embraſſe,
Infatigable Hercule, enfant du Roi des Dieux,
Qui par douze Travaux règnes au haut des Cieux !
Te voilà ! .... Qu'en ce jour, ô Prince de l'Année,
La Terre, de ton œil par-tout environnée,
Adore de ton char le cours triomphateur,
Et pleine de tes dons chante ſon bienfaiteur !
Oh ! tu méritois bien ce pur tribut d'hommages,
Que te paya long-tems la ſageſſe des Mages,
Eux, qui près de l'Hydaſpe, en longs habits de lin,
Attendoient ton réveil, l'encenſoir à la main,
Et ſaluant en chœur ta clarté paternelle,
Chantoient : Gloire au Très-Haut ! Sa courſe eſt éternelle.

Qu'il eſt beau ton deſtin ! Préſent à tous les lieux,
Soleil ! tu remplis ſeul l'immenſité des Cieux ;
De l'Aurore au Midi, du Couchant juſqu'à l'Ourſe,
Tu pouſſes tes explois : rien ne borne ta courſe.
Que dis-je ? Eh ! ton pouvoir eſt bien plus grand encor.
Dieu des airs ! Tu régis l'harmonieux accord
De la céleſte Armée au ſein du vide errante ;
C'eſt toi qui l'y ſuſpends : ta force pénétrante
L'écarte, & tour-à-tour la ramenant vers toi,
En contraint tous les Corps à t'eſcorter en Roi.
Tu les enrichis tous : mais la Terre jalouſe
Etale tes bienfaits en orgueilleuſe Epouſe.

Jardins parés de fleurs & prodigues d'encens,
Humides prés, vêtus de gazons verdiſſans,
Vaſtes forêts, vergers où Pomone reſpire,
Plaines, qui de Cérès forment le riche empire,
Côteaux chers à Bacchus, tout germe à ta chaleur;
Ta flamme leur départ la vie & la couleur,
Tandis que de leurs flancs, une mort éternelle
Glaceroit, ſans tes feux, la vigueur maternelle.

Pour toi, rien ne ternit ton antique ſplendeur;
Tu ne vieillis jamais : non, Soleil, ton ardeur,
Du tems qui détruit tout, n'a point ſenti l'atteinte.
Cent trônes renverſés pleurent leur gloire éteinte.
Là, tu vis dans la flamme Ilion s'engloutir;
Ici, gît au tombeau le cadavre de Tyr;
La Rome des Céſars a paſſé comme une ombre;
Les peuples & les jours s'écouleront ſans nombre :
Toi ſeul, au haut des airs, victorieux du Tems,
Tu contemples en paix ſes débris éclatans.
Tes temples ſont tombés, & le Dieu vit encore.
Ce coloſſe n'eſt plus, qui du fils de l'Aurore,
Ou plutôt de toi-même emblème ingénieux,
Rendoit à ton aſpect des ſons harmonieux :
Mais tu brilles toujours ſur cette iſle ébranlée,
Sur Rhode, où ſe briſa ta Statue écroulée.

Me trompè-je, de Rhode, au fond de ce lointain,
Ne vois-je point d'ici le boulevard hautain ?
Oui; c'eſt lui-même : un jour, il deviendra ma proie,
Quand ma Muſe, enfantant une ſeconde Troye,
Y conduira vainqueur ce Peuple Hoſpitalier,
Qui monta dans Solyme au rang de Chevalier.
Que tes rayons alors, Soleil, Dieu de la lyre,
Juſqu'aux tranſports d'Homère échauffent mon délire.
Grand Aſtre, tu le ſais, j'ai beſoin de tes feux :
Avec eux je m'éteins, je renais avec eux.
Ah ! tant que roulera le fuſeau de ma vie,

Que ta douce clarté ne me ſoit point ravie !
Puiſſe tourné vers toi mon œil, près du tombeau,
Par un dernier regard ſaluer ton flambeau !

Malheureux, en effet qui ſent mourir ſa vue,
Et qui doit vivre encore après l'avoir perdue !
Il gémit, il s'écrie : » une immuable Loi
» Ramène le Soleil, & ce n'eſt plus pour moi !
» Je ne goûterai plus cette volupté pure
» Que donnoit à mes ſens l'aſpect de la Nature....
» Adieu, riante Aurore, adieu, riantes fleurs,
» Où la riche lumière épanche ſes couleurs !
» Adieu, bois & ruiſſeaux, adieu, verte prairie,
» Dont l'Agneau bondiſſant paiſſoit l'herbe fleurie !
» Les Dieux m'ont envié le bonheur de vous voir.
» Et vous, de qui mon cœur adoroit le pouvoir,
» Belles, je n'irai plus m'égarer ſur vos traces;
» Pour la dernière fois j'ai contemplé vos graces,
» Votre ſouris d'amour, ce front brillant d'attraits,
» Où de ſa douce image un Dieu grava les traits.
» Peut-être ſuis-je loin de ces inſtans funèbres,
» Qui doivent m'entraîner au ſéjour des ténèbres,
» Et l'éternelle nuit a commencé pour moi. »

Soleil ! ainſi pleuroit, les bras tendus vers toi,
L'aveugle d'Albion, dont la Muſe ſublime
A peint l'Homme naiſſant & l'infernal abyme.
Pour moi, favoriſé d'un deſtin plus heureux,
Je n'ai qu'à rendre grace à l'éclat de tes feux.
C'eſt par toi, que je puis du ſommet des montagnes
Embraſſer du regard les beautés des campagnes,
Contempler la Falaiſe, & la ſainte ſplendeur
Des Fêtes, où Tourny couronne la pudeur.

Que ce jour eſt touchant ! Qu'il a d'auguſtes charmes
Comme l'œil attendri s'ouvre à de douces larmes !
Qu'on ne me parle plus de ces ſolemnités,

Du retour de ces jeux que Pindare a chantés :
Ce Cirque d'Olympie, où le Dieu de la Guerre
Formoit ſes nourriſſons à ravager la Terre,
D'un chimérique honneur faſcinoit les humains.
Qu'on ne me parle plus de ces fameux Romains,
Qui, parés d'une pompe & cruelle & frivole,
Triomphateurs ſanglans montoient au Capitole :
La triſte Humanité ſe voiloit devant eux,
Et fuyoit, en pleurant des crimes trop heureux :
Ici, de la Vertu c'eſt la pompe paiſible.

Du fond de la vallée, où tantôt inviſible,
Tantôt ſe déployant ſous un Ciel découvert,
La Maudre, dans la Seine, à flots tardifs ſe perd,
Le viſage enflammé, l'œil de larmes humide,
Voyez-la s'avancer cette Vierge timide,
Gilbert, qui la première appellée aux honneurs,
Ouvrira de ſon nom les annales des mœurs :
Nom, qui juſqu'à ce jour n'avois eu rien d'illuſtre,
Tu t'ennoblis : mes vers te devront quelque luſtre.

Au front de la colline une Roſe l'attend ;
Elle y monte. Un drapeau, devant elle flottant,
Sur deux files conduit ſix Paſteurs, ſix Bergères.
Des rubans, façonnés en guirlandes légères,
A ſes habits de lin, mêlent leur incarnat.
Auprès d'elle, le Chef de l'agreſte Sénat,
Et le ſage vieillard, qui lui donna la vie,
Marchent : d'un Chœur pieux elle arrive ſuivie.
Et cependant, remiſe au bienfaiſant Seigneur,
Dont la main la conduit au Chapeau de l'Honneur,
Confuſe de ſa gloire elle a franchi l'enceinte,
Où Dieu voile l'éclat de ſa majeſté ſainte.
Aux marches de l'Autel, ſon front avec reſpect
S'incline ; & tous les cœurs, émus à ſon aſpect,
Attendent la prière auguſte & ſolemnelle,
Qui réclame d'un Dieu la bonté paternelle.

Le Pontife s'avance, & dit : « O Tout-Puiſſant,
» Dont l'amour ſe complaît dans un cœur innocent!
» S'il eſt vrai qu'ici bas, la vertu la plus pure
» Soit du ſexe à tes yeux la première parure ;
» Quand de fleurs, à regret tu vois dans les Cités
» Le vice couronner de coupables Beautés,
» Tu dois ſur tes autels voir avec complaiſance
» La Roſe deſtinée à parer l'innocence.
» Bénis-la par nos mains ; & quand de cette fleur
» Le Tems aura terni la fragile couleur,
» Que la Vierge du moins, devant toi proſternée.
» De ſes vertus encor vieilliſſe couronnée. »
Il dit ; & le Chapeau, que ſes mains ont béni,
Brille au front de Gilbert attaché par Tourny.

Jeune Vierge, ſortez. Aux portes de ce temple
Montrez-vous. Tout un peuple attend ; qu'il vous contemple :
Qu'il aime dans vos traits les traits de la vertu.
En revoyant ce front, de gloire revêtu,
Il ſentira des mœurs le charme, la puiſſance ;
Il ſaura que les mœurs honorent l'indigence.
Eh ! que de cœurs déja ſont noblement jaloux!
Que d'autres vont briguer le nom de votre époux!
Un jour, ô douce image ! un jour, d'un air aimable,
A vos enfans aſſis autour de votre table,
Vous direz vos honneurs ; vous ferez voir ce prix :
Et votre jeune fille, avec un doux ſouris,
Interrogeant par fois ſa mère qu'elle écoute,
Vous l'envîra ce prix, & l'obtiendra ſans doute.

Mais la chaleur s'irrite, & les prés ſans fraîcheur
Appellent au travail le robuſte Faucheur.
Il marche par eſſaim vers l'aimable contrée,
Qui vit le Grand Henri ſoupirer pour d'Eſtrée ;
Champs féconds en herbage, où deux fois tous les ans
La faulx vient moiſſonner les plus riches préſens.

Là, de côteaux fleuris règne une double chaîne,
Qu'ombragent des forêts & de Hêtre & de Chêne;
A leur pié, que jamais n'a battu l'Aquilon,
S'élargit & s'allonge un immenſe vallon.
Errante en vingt canaux, l'Oiſe majeſtueuſe
Y promene à longs plis ſon onde tortueuſe.
Fleuve antique, ornement de ces prés toujours verds,
Où robuſtes vainqueurs des vents & des Hyvers,
Trois Ormeaux, abreuvés de ton onde éternelle,
M'ont prêté quelquefois leur ombre fraternelle,
Je vais près de tes eaux, ſpectateur en deſir,
D'une ſcène champêtre égayer mon loiſir!

Quel grand peuple, aſſemblé dans cette vaſte plaine,
Y brave du Midi la dévorante haleine?
Sous le rapide fil d'une tranchante faulx,
Qui va, revient ſans ceſſe & frappe à coups égaux,
Il fait tomber ſans choix ſur le ſein de Cybèle
Et l'herbe la plus vile & la fleur la plus belle.
Ainſi tombent, ô Mort! ſous ton fer meurtrier,
Le héros magnanime & le lâche guerrier,
Le mortel bienfaiſant & l'ingrat qui l'outrage.

Un ſoin plus doux ſuccède à ce pénible ouvrage.
Mille eſſaims de faneurs s'agitent diſperſés.
L'un étale au Soleil les gazons renverſés;
L'autre armé d'un bâton roule ſur la prairie
L'herbe que de ſes feux le Soleil a mûrie.
Le viſage bruni par l'excès des chaleurs,
Les Belles du hameau, ſous un chapeau de fleurs,
Un trident à la main, la gorge demi-nue,
De la plaine avec eux parcourent l'étendue;
Des enfans ſur leurs pas traînent de longs râteaux:
Enfin lorſque Veſper tombe ſur les côteaux,
La richeſſe des près, en meules ramaſſée,
Sur les chars de Cérès monte en ordre entaſſée.
On la traîne au hameau: la foule au même inſtant,

Au ſon du flageolet, l'accompagne en chantant.

La nuit vient ; & ſi-tôt que la grange étonnée
Cache les premiers dons que diſpenſe l'année,
Vers un eſpace libre où s'élève un bucher,
Le flageolet encor les preſſant de marcher,
A ce joyeux ſignal ils y volent enſemble.
Près du bucher, la troupe en cercle ſe raſſemble,
Et pour en dévouer la flamme aux Immortels,
Attend l'Homme ſacré qui préſide aux autels.

Il paroît dans l'éclat de ſa parure ſainte,
De ce temple ſans murs parcourt trois fois l'enceinte ;
Et tandis que les voix d'un cortège pieux
Font retentir les airs de chants religieux,
Seul des flancs du bucher il s'approche en ſilence,
D'une torche le frappe ; & la flamme s'élance.
Il s'éloigne : les ris, qu'effrayoit ſon aſpect,
Prennent ſur tous les fronts la place du reſpect.
Sa retraite a donné le ſignal de la danſe :
Un aimable délire en trouble la cadence.
On ſe prend, on ſe quitte, on ſe reprend encor.
Là, l'Amour ne bleſſant qu'avec des flèches d'or
Inſpire à ſes ſujets une audace charmante.
L'un ſoulève en ſes bras la ſvelte Sélimante ;
L'autre vole en paſſant un rapide baiſer,
Que la boudeuſe Iris feignit de refuſer.
Des Neſtors du Canton, plus loin, s'aſſied un grouppe,
Qui de joie & de vin s'enivre à pleine coupe.
Le feu baiſſe ; & l'enfant, qui n'oſoit approcher,
D'un pié hardi s'enlève & franchit le bucher.

Muſe, dis maintenant quelle ſage Contrée,
La première, ordonna cette pompe ſacrée !
Le Peuple ingénieux, qui ſut dans l'Orient
Cacher la vérité ſous un voile riant,
Tous les ans, par les feux d'un bucher ſymbolique,

Rendoit grace au soleil, quand son char moins oblique,
Du cercle de leurs Mois prêt à finir le tour,
Sur l'Euphrate & l'Indus versoit le plus long jour.

Eh! qui pouvoit mieux peindre à la race première
Cet Astre, prodiguant la flamme & la lumière?
Qui mieux eût figuré son trône radieux
Qu'un bucher, dont la cîme alloit chercher les Cieux?
Brûlant, il ramenoit le jour, quand les étoiles,
Cortège de la nuit, illuminent ses voiles.
O Gange! en vain ce culte est né dans tes climats;
Il ne t'en souvient plus: mais parmi les frimats,
Il vit encore, il vit sur les rocs du rivage,
Qui forment de Thulé la ceinture sauvage.
C'est-là que le soleil plus visible aux mortels,
Par de longs jours sans nuit, demande des autels.

Sur ces bords, où son char, demi plongé dans l'onde,
Sembloit fuir à regret aux limites du monde;
Où quatre Heures en deuil, seules formant sa cour,
En obliques rayons donnoient un triste jour,
Le Roi du Feu s'élève, aggrandit sa carrière,
Et du Couchant à peine a touché la barrière,
Que rouvrant au Cancer la brûlante saison,
Visible, il se promène autour de l'horison.
L'Eté n'est plus qu'un jour. Loin du bruit des orages,
Le Ciel laisse dormir l'Océan sans naufrages;
La Terre se réveille, & prodigue en deux Mois
Les fleurs, les grains, les fruits, tous les dons à la fois.

Tel que le Nautonnier, qu'une trop longue absence
Ravit à des enfans plongés dans l'indigence,
A des enfans que l'onde entendoit chaque jour,
De leur père, aux Zéphyrs demander le retour;
Dès qu'à leurs yeux en pleurs brille son doux visage,
Il leur rend l'allégresse, il étale au rivage
Les biens dont la fortune a payé ses travaux;

Et tous, dans l'abondance, ont oublié leurs maux :
Ainſi quand le ſoleil y reprend ſon empire,
Dans les champs de l'Hécla tout renaît, tout reſpire.

L'Eté voit cependant un climat plus heureux,
Sur qui le jour s'épanche en rayons amoureux ;
Où la nuit lumineuſe & fraîche de roſée
Donne aux Amans rêveurs la paix de l'Eliſée.
France, voilà les lieux où fleuriſſent tes Lys !
Nos champs, par la Nature & par l'Art embellis,
Forment un beau théâtre, où variant leur ſcène,
La Garonne & la Loire & le Rhone & la Seine
S'épandent, & d'un cours tradif ou diligent,
Sous des forêts d'épis roulent à flots d'argent.
Ici, ſur nos côteaux, la Vigne triomphante
Se pare avec orgueil des Raiſins qu'elle enfante ;
Là du riche Olivier le fruit pend en bouquets ;
Là, de Pommes couverts, nos champs ſont des boſquets.
Sous les mains du travail, par-tout je vois éclore
Les préſens réunis de Vertumne & de Flore :
Le Français a changé ſa Patrie en Jardin.

Que l'Inde à nos climats inſulte avec dédain ;
Qu'elle vante l'or pur qui coule dans ſes veines,
Le faſte étincellant de ces parures vaines,
Qui d'un Sérail eſclave enflent la vanité :
Eh ! que ſert l'opulence, où gémit la beauté ?
Notre ſort eſt plus doux. En de libres campagnes,
L'Amour voit folâtrer nos riantes compagnes.
Nos marais deſſéchés, nos fleuves contenus,
Nos vaiſſeaux enrichis aux bords les moins connus,
Mille fruits tranſplantés ſur nos rives fécondes,
Tout nous donne à la fois les tréſors des deux Mondes.

Eh ! qu'envîroi la France aux climats étrangers ?
Elle en a tous les biens & non pas les dangers.
L'Homme errant n'y craint point ces races écumantes

Des Dragons croupiſſans au ſein des eaux dormantes;
L'impitoyable Tigre, aigri d'un fiel rongeur,
Ne s'enivre jamais du ſang du voyageur :
Mais le Cerf innocent, la Chèvre pétulante,
Et le Courſier docile & la brebis bêlante,
Sous les bois, ſur les près, dans les pleines épars,
Pour charmer ſon ennui s'offrent de toutes parts.
Il voit du bord des eaux, au ſommet des collines,
Des châteaux, dominans les campagnes voiſines;
Des murs, d'où tonne au loin le bronze protecteur;
Des temples, qui des Cieux atteignent la hauteur;
Par des routes d'ombrage à grands frais couronnées,
Les Alpes s'uniſſant au front des Pyrénées,
Et contraint par Riquet à partager ſes flots,
Un ſeul fleuve aux deux Mers porter nos Matelots.

Triomphe, heureux Français! c'eſt pour toi qu'Uranie
Agite ſur les Arts le flambeau du génie.
Peuples du Nord, & vous, nos ſuperbes rivaux!
Anglois, venez en foule admirer nos travaux!
Nos marbres animés à la race future
Redonnent nos Héros, la noble Architecture
Elève des Palais pour les enfans des Dieux :
La fière Poéſie, en vers mélodieux,
Chante des élémens l'exiſtence éternelle,
Et du vaſte Univers la marche ſolemnelle.
Les émules d'Hypparque, aigles audacieux,
D'un vol infatigable ont meſuré les Cieux :
Les Mondes ſont comptés.... Je te ſalue, ô Terre,
Féconde dans la paix, féconde dans la guerre!
Ah! puiſſes-tu goûter, en écoutant mes chants,
Le plaiſir que j'éprouve à célébrer tes champs!

Le tranquille Veſper maintenant y ramène
Ces heures de fraîcheur, où ma Muſe promène
A travers la prairie & les ſillons dorés,
Ses penſers & ſes pas doucement égarés.

Combien plaît à mes ſens ce Zéphyr qui voltige,
Les ſuaves parfums qu'exhale chaque tige,
Et ce ſoleil mourant, dont les obliques feux
Gliſſent ſous la verdure en rezeau lumineux!
Que j'aime à reſpirer l'air pur de ces fontaines,
Où s'agitent ſur moi des ombres incertaines!

Mais, que dis-je? en perçant dans ce bois retiré,
D'un cruel ſouvenir mon cœur eſt déchiré.
Je chantois au Printems, ſous ce même feuillage,
Myrthé fidèle alors, & maintenant volage.
Témoins de mon bonheur, ſolitaires Ormeaux,
Que votre douce paix faſſe trève à mes maux:
Si vous embelliſſiez les jours de mon ivreſſe,
Vous devez aujourd'hui conſoler ma triſteſſe.
Aſſiégé d'importuns, leurs dérobant mes pleurs,
J'ai beſoin d'un ami qui plaigne mes douleurs;
Soyez les confidens de mon inquiétude;
L'amour infortuné cherche la ſolitude.
Oui, trop plein de mes maux & laſſé d'y rêver,
Beau vallon! dans ton ſein je voudrois retrouver
Ce goût des vrais plaiſirs que la Nature donne,
Et qui fuit un Amant que l'eſpoir abandonne.

Mais hélas! j'aime encor, je le ſens; & mes yeux,
Chargés de nouveaux pleurs, en baigneroient ces lieux:
Ici, tous me ramène à mon lâche eſclavage.
Il eſt trop dangereux de revoir ce rivage;
Ah! mes plaintes encore y prouvent mon amour:
Perdons-en la mémoire, & fuyons ce ſéjour.

Je vais ſuivre vos pas, enfans, jeunes Bergères,
Qui cueillez en chantant les Fraiſes bocagères,
Je pénètre avec vous ces fertiles réduits,
Où pendent aux rameaux les prémices des fruits,
En globes tranſparens la Ceriſe vermeille,
La Framboiſe odorante & la fraîche Groſeille,

L'Abricot, dont l'Euphrate enrichit nos climats,
Et la Prune conquise aux plaines de Damas,
Et le Melon pesant dont la feuille serpente;
Doux fruit, qui dégagé de sa feuille rampante,
Sur sa couche exhaussée aux rayons du Midi,
Etale la grosseur de son ventre arrondi.
Tels sont les premiers fruits que la Nature enfante,
Alors que poursuivant sa marche triomphante,
Le soleil de ses feux a rougi le Cancer.
Que ses feux sont puissans! l'Onde, la Terre & l'Air,
Par eux tout se ranime, & par eux tout s'enflamme.

L'Oiseau de Jupiter aux prunelles de flamme,
Sur l'aride sommet d'un rocher sourcilleux
S'arrête, & tout-à-coup d'un vol plus orgueilleux,
Chargé de ses Aiglons & perdu dans les nues,
Traverse de l'Ether les toutes inconnues;
Il s'approche du trône, où la flamme à la main,
Des Saisons & des Mois s'assied le Souverain.
Là, tandis que sous lui roule & gronde l'orage,
De sa jeune famille éprouvant le courage,
Il veut que l'œil fixé sur le front du Soleil,
Ils bravent du Midi le brûlant appareil.
Malheur au nourrisson, dont la foible paupière
Dément son origine & refuit la lumière!
Par sa Mère en fureur jetté du haut des airs
Il retombe, écrasé sur les rochers déserts.

Dans les sables mouvans de l'ardente Lybie,
Au fond des antres sourds, creusés dans l'Arabie,
La terrible Lionne a placé le berceau,
Où le jour va briller à l'œil du Lionceau.
Il respire; & déja furieuse, allarmée,
Les yeux étincellans, & la gueule enflammée,
Autour de sa caverne elle rode à grands pas.
Pour son fils menacé des fers ou du trépas,
Tendre Mère, elle craint le courage & l'adresse
Du Chasseur, qui l'attend aux pièges qu'il lui dresse.

Aux bords du Sénégal, quel monſtrueux ſerpent
Etale de ſon corps le volume rampant?
Allongé ſur la terre, il la couvre. Sa tête
S'ombrage des replis d'une ſanglante crête;
Et d'écume après lui laiſſant un long ſillon,
Sa langue à coups preſſés darde un triple aiguillon.
Sous les traits de ce monſtre informe, horrible, immenſe,
Qu'irritoit du Midi la ſougueuſe inclémence,
Véloſe, né Paſteur dans les champs Luſitains,
Et ſon fils Almandès finirent leurs deſtins.
A l'appât des tréſors, qu'un eſpoir chimérique
Promettoit à leurs vœux ſous le Ciel de l'Afrique,
Ils avoient abordé, conduits par les Zéphyrs,
Le rivage lointain ſi cher à leurs deſirs.
Un jour, en un déſert, tous deux à l'aventure
Erroient : mais le Midi tourmentoit la Nature,
Et ſur le front noirci du couple Voyageur,
Dardoit ſes javelots armés d'un feu vengeur.
Hors d'haleine, vaincus de ſa brûlante rage,
Ils s'arrêtent enfin, & ſous un vaſte ombrage,
Attendent que des Cieux le globe moins ardent
Précipite ſon cours vers l'humide Occident.
Couchés ſur le gazon, Almandès & ſon Père
Se livroient à l'eſpoir d'un voyage proſpère;
L'un & l'autre buvoient l'oubli de leurs travaux,
Et ſur eux, le ſommeil diſtiloit ſes pavots.

Bientôt de la forêt perçant le long ſilence,
Un horrible Dragon gliſſe, ſiffle, s'élance;
Il ſe dreſe; & déja le rampant ennemi
Serre de vingt liens le jeune homme endormi.
Almandès, juſte Ciel, Almandès ſent à peine
Les cercles redoublés dont le Dragon l'enchaîne,
Que d'affreux hurlemens ſa voix remplit les airs,
Et fait au loin mugir l'écho de ces déſerts.
Le Père, quel objet pour les regards d'un Père!
S'éveille, & dans les nœuds d'une immenſe Vipère

Voit le corps de son fils de mille coups ouvert,
Tout dégouttant d'écume, & de sang tout couvert.
D'un glaive étincelant il arme sa tendresse;
Et tandis que le fer sur le monstre se dresse,
Le monstre, plus agile & plus impétueux,
Dénouant de son corps le rézeau tortueux,
Abandonne le fils, vole au Père, & l'enferme
Dans les nombreux anneaux d'une chaîne plus ferme.
En vain du malheureux les bras empriſonnés
S'efforcent de briſer leurs nœuds empoiſonnés;
Le monstre, redoublant sa rage & ses morsures,
Le trempe de venin, le couvre de bleſſures,
Le déchire, l'étouffe, & de sang enivré,
Le renverse mourant sur le fils expiré.

Malheureux! Voilà donc le riche & beau partage,
Que vous alliez chercer loin des hameaux du Tage!
Ah! pour de faux tréſors, cachés sous d'autres cieux,
Falloit-il déſerter le toît de vos aïeux,
Cette heureuſe cabanne, où vous prites naiſſance,
Et ces vallons rians, où la paix, l'innocence
Filent pour le Berger un tiſſu d'heureux jours,
Où les seuls vrais plaiſirs l'accompagnent toujours?

A peine sur le front de son humble chaumière,
Il voit briller du jour la naiſſante lûmière,
Qu'aux sons réjouiſſans d'un ruſtique pipeau,
Sur les monts eſcarpés il conduit son troupeau.
La Chèvre & la Brebis, à ses côtés errantes,
Y paiſſent l'herbe tendre & les fleurs odorantes;
Et lorſque ſuſpendue aux rameaux des Buiſſons,
La Cigale emplit l'air de ses aigres chanſons,
Quand tout brûle des feux que le Midi nous lance,
Rêvant à ses amours, le Paſteur en silence
Des bocages voiſins cherche l'aſyle épais,
Et caché sous leur ombre, y reſpire la paix.
Il attend que du soir la douce & pure haleine

Ait rafraîchi les airs & parfumé la plaine :
Alors près d'un Canal, le Paſteur vigilant
Amène le troupeau qui s'abreuve en bêlant.

Mais déja de Vénus la lumière incertaine
L'invite à déſerter les bords de la fontaine.
Il ſe lève, il fait ſigne à l'aboyant Niton :
Et chaſſés devant lui, Bélier, Agneau, Mouton,
L'un ſur l'autre entaſſés, abandonnent la rive.
La troupe marche en foule, elle avance, elle arrive
Et s'étend ſur un ſol, dont les nouveaux guérets
Attendent, pour germer, les ſels d'un riche engrais,
En claie entrelaſſés, l'Oſier & la Charmille
Y ceignent d'un rempart la bêlante famille.
Niton rode ſans ceſſe autour de la cloiſon ;
Et le Paſteur, ouvrant ſa roulante maiſon,
S'aſſied & voit enfin, d'une courſe légère,
Un panier ſur la tête, arriver ſa Bergère :
Elle apporte un repas de ſes mains préparé,
Repas que l'appétit a bientôt dévoré.
Ils s'endorment contens, & l'Aurore vermeille
Ramène encor l'Amour au couple qui ſommeille :

Ainſi vivent heureux les Bergers dans nos champs.
Sans doute ils ont perdu de ces plaiſirs touchans,
Qui des premiers Paſteurs embelliſſoient la vie.
Ils ne ſont plus les jours de l'aimable Arcadie ;
Ces jours, qui ſous des Cieux fermés aux Aquilons,
De la fraîche Aréthuſe enchantoient les vallons ;
Qui voyoient l'Eurotas, égaré dans ſa courſe,
De lui-même amoureux, fuir à regret ſa ſource :
L'âge a changé des bords autrefois ſi charmans.
Là, d'innocens Bergers, de fidèles Amans
En vers mélodieux ſoupiroient leur tendreſſe,
Se diſputoient le cœur d'une jeune maîtreſſe,
La choiſiſſoient pour juge, & par des chants nouveaux,
Savoient la conquérir ſur d'aimables rivaux.

Alors les fils des Rois, parés d'une houlette,
Des riantes forêts habitoient la retraite.
Le beau Pâris enfla les chalumeaux légers;
Les Dieux même, les Dieux se mêloient aux Bergers.
Apollon vers l'Amphrise, & Pan sur le Ménale,
Comme eux, firent parler la flûte pastorale:
Les fleuves arrêtés écoutoient; & l'Hémus
Balançoit les rameaux de ses Chênes émus.

Il est pourtant des lieux, dont les fêtes agrestes
De ces jours fortunés offrent encor les restes.
Inspirés par un Ciel, où couronné d'azur,
Souvent, durant six Mois, rayonne un Soleil pur,
Les Bergers de Sicile & de l'Occitanie;
Sans étude, sans art formés à l'harmonie,
Cadencent quelques vers, fruits de leurs doux loisirs,
Et jouissent encore en chantant leurs plaisirs.

J'ai vu, dans mon Printems ces fêtes bocagères;
J'associois ma voix à la voix des Bergères.
Au bruit du tambourin, nous dansions sous l'Ormeau;
Vieux témoin des amours & des jeux du hameau:
Et quoiqu'aux plus doux feux mon ame encor fermée
Ignorât le bonheur d'aimer & d'être aimée,
Souvent d'un trouble vague, en écoutant ces airs,
Je me sentois ému; j'allois aux bois déserts:
Je rêvois aux Bergers, à leurs tendres compagnes;
Et redisois leurs vers à l'écho des montagnes.
Hélas! que n'ai-je pu, plaisirs de mes beaux jours,
Ou ne vous point connoître, ou vous goûter toujours!

REMARQUES

SUR LE

QUATRIEME CHANT.

JUIN.

Si dans l'origine de Rome, le mois de Mai étoit consacré à la Vieilleſſe, parce qu'il terminoit l'année, il s'enſuit que le mois de Juin devoit être celui de la Jeuneſſe, puiſque l'année commençoit avec lui. Le mot latin de ce Mois, Junius, vient évidemment du mot Junior, qui ſignifie Jeune. Auſſi les Fêtes qu'il ramenoit s'ouvroient-elles par celles d'une Déeſſe, dont le nom Carne ou Crâne ſignifie tête, commencement. Elle étoit femme de Janus, Dieu du Tems. Suivons les cérémonies qui conſacroient ce premier jour, & nous verrons qu'elles ſubſiſtent encore parmi nous. Il eſt inutile d'avertir que l'Egliſe chrétienne les a ſanctifiées en les adoptant; comme les Iſraélites ſanctifièrent les vaſes d'or & les ornemens profanes, dont ils avoient dépouillé l'Egypte, pour obéir à Dieu même. J'avoue que les cérémonies obſervées par Rome païenne, au mois de Juin, ſont pratiquées dans Rome Chrétienne, environ trois mois plutôt, c'eſt-à-dire, dans les Fêtes du Tems Paſchal; mais elles n'en ſont pas moins placées, comme autrefois, au moment où renaît l'année : la Cour de Rome la commence au mois de Mars; puiſque toutes les Bulles qu'elle nous envoie ſont datées, ab Incarnatione Domini; & ce qui prouve que ces uſages appartiennent à l'époque où ſe renouvelle l'année, c'eſt que nous l'avons commencée long-tems au mois de Mars. En 1745, l'année Civile à Piſe commençoit encore au 25 Mars. Cet uſage remontoit au tems des Etruſques, de qui les Romains l'avoient emprunté. Ce n'eſt que depuis 1746, que les Piſans ſuivent le Style nouveau. Ce fait eſt atteſté par une longue Inſcription qu'on lit gravée ſur le marbre, en lettres d'or, ſur la rive gauche de l'Arno. Les Voyageurs y apprennent que le feu Empereur, en qualité de Grand Duc de Toſcane, ordonna ce changement par un Edit, dont l'Inſcription préſente l'extrait.

Mais revenons aux cérémonies de Carne. On frappoit trois fois, dit Ovide, les portes des maiſons avec une branche d'Arbouſier; on voit parmi nous, le dernier Dimanche de Carême, une Proceſſion où l'on porte des rameaux de différens arbres, ſelon les pays, & où l'on va frapper une porte, ſoit de ville, ſoit d'Egliſe, avec le bâton de la

Croix, en chantsnt ce verſet d'un Pſeaume : Attollite Portas, &c. Ces paroles qui dans l'origine ne ſignifioient chez les Perſes, les Égyptiens, &c. que les portes éternelles du jour, notre Religion les a conſacrées aux idées de la réſurrection & du ſalut, qui nous ouvrent alors les portes du Ciel & de l'Eternité.

A Rome, on répandoit de l'eau ſur les avenus pour la conſervation des enfans ; le Samedi Saint, nous béniſſons l'eau qui doit ſervir au Baptême. Les Romains plaçoient une branche d'Aubépine ſur une des fenêtres de chaque maiſon ; chez les Chrétiens, on attache des rameaux bénis à une porte, ou au chevet d'un lit. Les uns tuoient un Porc femelle de deux mois ; les autres égorgent un Agneau. Ceux-là enfin ſe regaloient de lard ; & ceux-ci mangent du jambon.

Mercure, dont le caducée repréſentoit, par les ſerpens qui s'y entrelacent, les courbures du Zodiaque, préſidoit au mois de Juin dans l'équipage d'une perſonne qui ouvre & ferme l'année. Quant au nom de Cancer ou d'Ecreviſſe, qu'on a donné à la Conſtellation de ce Mois, formée de neuf étoiles, on a vu qu'il déſignoit le Soleil retournant du Solſtice à l'Equateur.

P. 124. Oh ! qui m'applanira ces formidables roches,
Qui de l'Etna fumant hériſſent les approches,
Ces grouffres, ſoupiraux des gouffres de Pluton,
Où mourut Empédocle & que franchit Platon !

Je ne dirai point que j'ai emprunté du Voyage en Sicile, par M. Brydone, le fond de tout ce que mes vers diſent du Mont-Etna. Ceux qui ont lu cet Ouvrage, ſoit dans l'original, ſoit dans l'élégante Traduction que M. de Meunier nous en a donnée, n'ont point oublié les phénomènes intéreſſans, les ſcènes grandes & nouvelles dont parle cette Relation. Elle a même inſpiré à quelques François le deſir de voir par eux-mêmes l'Etna, & de confronter, pour ainſi dire, la Copie avec l'Original. On dit qu'ils ſe plaignent de n'avoir rien vu de ce que M. Brydone a décrit. Ils l'accuſent d'avoir uſé amplement du privilège accordé à tout Voyageur de mentir. Je ne veux point reprocher à mes Compatriotes de la légèreté dans leurs jugemens ; mais ce qui me paroît démontré, c'eſt que, pour bien voir, il faut de bons yeux, & que M Brydone en avoit d'excellens. Il s'étoit pourvu de grandes connoiſſances & de l'étude de l'Antiquité. Quiconque ne l'imitera point, ſe trouvera ſouvent en défaut. Les Anglois voyagent en hommes ſages, les Français en hommes aimables. Les mêmes objets doivent être bien différens pour ces deux ſortes de Voyageurs.

Les phénomènes de l'Etna attirèrent autrefois la curioſité de deux grands Philoſophes, Empédocle & Platon. Le premier, dont Lucrèce a fait un magnifique éloge dans ſon premier Livre, & qui avoit compoſé un long Poëme ſur les Elémens, s'étoit choiſi une habitation ſur l'Etna, pour en étudier les éruptions. Les Siciliens y montrent encore les vieilles ruines d'un bâtiment, qu'ils prétendent avoir été érigé par Empédocle, & qu'ils appellent pour cette raiſon : Il torre del Filoſofo. Mais ce Philoſophe doué d'un grand génie avoit pour le moins autant de vanité. Il ſe perſuada qu'il ſeroit regardé comme

un Dieu, s'il déroboit sa mort à la connoissance des hommes. Plein de cette espérance, il se précipita dans l'un des gouffres de l'Etna. Malheureusement, la flamme rejetta un de ses souliers d'airain : on le trouva sur le bord du gouffre, & celui, qui dans l'opinion des hommes s'étoit flatté d'être un Dieu, ne fut plus qu'un fou.

Le second fit exprès, un premier voyage en Sicile, pour jouir sur la hauteur de l'Etna du spectacle du Soleil levant. Il le vit; mais pendant son retour en Grèce, le vaisseau qui le portoit ayant été pris par des Pirates, le curieux Platon fut fait esclave, & vendu publiquement.

Du reste, ce n'est point simplement comme Poëte que j'appelle les gouffres de l'Etna, Soupiraux des Enfers. Ce mot est fondé sur la croyance superstitieuse des habitans voisins de ce Volcan. Ils assurent que les méchans y trouvent l'Enfer après la mort : de même que les Islandois attribuent les mugissemens & les éruptions de l'Hécla aux cris & à la fureur des Damnés.

P. 124. D'où la Sicile, au loin sur trois fronts s'étendant, &c.

Ces trois fronts sont les promontoires de Pachin, de Pélore & de Lilibée, aujourd'hui Passaro, le Phare de messine & Boeo, sur lesquels la Sicile est assise comme sur un triangle ; ce qui lui avoit fait donner par les Anciens le nom de Trinacria.

P. 124. D'où l'œil embrasse enfin les sables de Carthage,
La Grèce & ses deux mers, Rome & son héritage.

Du sommet le plus élevé « nous contemplons toute la Sicile comme sur une Carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque rivière à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La vue est sans bornes de tous les côtés, & il n'y a rien qui l'interrompe. La circonférence de l'horison visible ne peut pas y être moins de 200 milles..... Je lis dans plusieurs Auteurs Italiens, & surtout dans Massa, qu'on a souvent découvert du sommet de l'Etna la côte d'Afrique ». (Bridone)

P. 124. Un Dieu m'exauce ; un Dieu m'emporte vers Enna :

Enna est le nom d'une colline placée au milieu de la Sicile, & célèbre autrefois par un magnifique Temple de Cérès, où l'on venoit de toutes parts en pélerinage. « Cicéron fait une description particulière de cet endroit. Il dit qu'à cause de la situation au centre de la Sicile, on lui donnoit le nom d'Umbilicus Siciliæ, & il en parle comme du pays le plus beau & le plus fertile du monde.... Diodore pense de même, & il décrit ce canton presque dans les mêmes termes que l'Orateur de Rome. Ils le peignent tous deux comme un Paradis terrestre, rempli de jolis bosquets, de fontaines & de clairs ruisseaux, & couvert, comme l'Etna, de toutes sortes de fleurs à chaque saison de l'année. Vous pouvez joindre à ces témoignages celui de Milton, qui le compare au Paradis même. » (Idem).

P. 125. Infatigable Hercule, Enfant du Roi des Dieux,
Qui par Douze Travaux règnes au hauts des Cieux !

Lisez la quatrième Remarque sur l'Exposition, où j'ai développé, d'après M. de Gebelin, les raisons qui prouvent que l'Histoire d'Hercule n'étoit qu'une Allégorie de la course annuelle du Soleil. Ce qui le confirme encore, c'est que les Romains célébroient la Fête d'Hercule vers le Solstice d'Eté, ainsi que les Sabins & bien d'autres Nations. Enfin il existe un Hymne ancien composé en l'honneur de ce Héros de l'année. Il faut avouer, en le lisant, que les idées de M. de Gebelin, sont celles de l'Antiquité. Voici ce morceau précieux de Poésie, tel que l'a traduit notre illustre Savant.

« Hercule, Roi du Feu, Gouverneur de l'Univers, dont le manteau est étoilé, Soleil, qui avec ta houlette garantis les Humains, & dissipes les ténèbres du Monde: Toi qui sur un globe enflammé, tournes avec rapidité autour de l'un & l'autre Pôle, semblable à un courrier infatigable, qui par tes révolutions formes l'Année, fille du Tems, & composée de douze Mois: Toi qui fais sans cesse succéder une révolution à une autre, & qui enchaînes à ton char la Jeunesse & la Vieillesse.... Toi dont l'œil éclaire & illumine la Voûte céleste, qui amènes l'Hyver à la suite de l'Automne, & qui les remplaces par le Printems & par l'Eté..... Qui nous donnes des pluies fécondes, & qui par la rosée égaies nos terres fertiles? Toi qui par ta chaleur fais croître nos épis, & qui répands dans nos sillons ta vertu productrice..... Toi qui, sans jamais te lasser, couvres sans cesse la Terre de biens..... Toi qui par ta force soutiens l'Aurore brillante & la Nuit obscure, livrant douze combats depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. »

P. 125. Oh! tu méritois bien ce pur tribut d'hommages,
Que te paya long-tems la sagesse des Mages,

Ces Mages, dont les Guèbres en Perse & les Parsis dans l'Inde sont aujourd'hui les restes, rendoient au Soleil un culte pur, qu'on a injustement confondu avec les superstitions du Paganisme. Le Soleil, qu'ils appellent Mythras, n'étoit pour eux que l'emblême de la Divinité, parce qu'il n'est point d'Etre créé plus digne de représenter la puissance bienfaisante de Dieu. Quand ils alloient en grande pompe rendre hommage à cet Astre, au milieu des campagnes (car ils furent long-tems sans avoir des Temples, prétendant qu'il étoit impie de vouloir renfermer la Divinité dans une étroite enceinte), ils se purifioient, prenoient des habits blancs, mettoient une mitre sur leur tête & un voile d'un tissu délié devant leur bouche, de peur que leur souffle ne souillât les rayons du Soleil. Cette Religion s'est conservée toujours la même depuis près de quatre mille ans au milieu de toutes les révolutions que la Perse & l'Inde ont essuyées. Les Guèbres & les Parsis ont changé vingt fois de Maître, & jamais de culte. Cet attachement à une Religion, que sa pureté & son antiquité doivent faire respecter, est une preuve de l'inutilité de l'intolérance, ou plutôt de la force qu'elle prête aux opinions persécutées. Voyez quel est le mépris des Guèbres pour Alexandre; son nom leur est en horreur. Ils ne parlent de ce Roi que comme d'un brigand né pour troubler l'ordre de l'Univers, persuadés avec raison qu'ils lui doivent leur misère. On sait qu'il détruisit Persépolis, le siège de leur religion, dont ils montrent les ruines en pleurant, & sur-tout les restes d'un Temple qui conserve encore dans ses souterreins un grand nombre de tombeaux délicatement travaillés. C'est-là que l'art paroît avoir déployé tout son génie.

génie. La voûte eſt un ouvrage ſi incompréhenſible qu'il ſemble qu'il a fallu pour la conſtruire des hommes d'une autre taille que la nôtre, & ſur-tout d'une plus longue vie.

P. 125. Chantoient : Gloire au Très-Haut ! Sa courſe eſt éternelle.

Le nom de Très-Haut étoit un nom donné particulièrement au Soleil. Chacun doit ſentir la juſteſſe de cette dénomination. On la retrouve conſacrée dans l'ancien Calendrier de Rome. Ovide nous apprend que le vingt de Juin, c'eſt-à-dire au Solſtice, on célébroit la Fête du Dieu Summanus. Il eſt vrai qu'on le regardoit comme le Dieu des Ombres & le Père de la nuit ; mais cette erreur, dit M. de Gebelin, venoit de ce qu'on avoit perdu de vue & la Nature & la Langue ancienne. Etoit-il poſſible qu'on eût conſacré au Dieu de la Nuit les jours où il n'y a preſque plus de nuit, & où le Soleil eſt au plus haut de ſa courſe ? Summanus vient certainement de Summus qui ſignifie Grand, Très-haut, Très-élevé. Cette épithète eſt digne du Soleil à ce moment de l'année.

P. 126. Pour toi rien ne ternit ton antique ſplendeur ; &c.

Le fond de ces vers eſt emprunté de cete tirade ſublime de Manilius.

Quod poſt excidium Trojæ ſunt eruta regna ?
Quod capti populi ? quoties fortuna per orbem
Servitium, imperiumque tulit, varieque reverrit
Trojanos, cineres ? Quantumque oblita refovit
Imperium ? fatis Aſiæ, jam Græcia preſſa eſt.
Sæcula denumerare piget, quotieſque recurrens
Luſtrarit mundum vario ſol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata,
Nec ſe cognoſcunt terræ vertentibus annis.
Exutæ variant faciem per ſæcula gentes ;
At manet incolumis mundus, ſua nomina ſervat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque ſenectus ;
Nec motus puncto currit, curſuſque fatigat.
Non alium videre patres, aliumve nepotes,
Nunquam tranſverſas Solem decurrere ad Arctos,
Nec mutare vias, & in ortum vertere curſus,
Auroramque novis naſcentem oſtendere terris.
(Aſtronom.... lib. I.)

P. 126. Ici gît au tombeau le cadavre de Tyr ;

Cette Ville, ſi on en excepte Troye, eſt une de celles qui ont le plus ſouffert. Tyr, autrefois la Reine de la Mer, n'eſt plus qu'un miſérable endroit qui mérite à peine le nom de Village. Il y a dix habitans Turcs & Chrétiens qui ſubſiſtent de la pêche. Ses ruines montrent quelle a été autrefois ſa magnificence.

On lit dans Iſaïe, ſur la ruine de Tyr, un Chapitre entier, (c'eſt le XXIII) qui me ſemble laiſſer bien au-deſſous de lui tout ce que nous connoiſſons de plus ſublime dans le genre lyrique. Je n'en citerai que ce peu de paroles, où le Poëte Sacré, en contemplant la déſolation

de cette Ville, à qui il reproche de s'être prostituée à tous les Royaumes de la Terre, lui dit avec le ton d'Ironie : lève-toi, prends ton luth, Courtisanne oubliée : fais le tour de tes murailles, chante mélodieusement, & multiplie tes airs, afin qu'on se souvienne de toi. » Sume citharam, circui Civitatem, Meretrix oblivioni tradita : benè » cane, frequenta canticum, ut memoria tui sit. »

P. 126. Sur Rhode où se brisa ta Statue écroulée.

Cette Statue si fameuse, qu'elle a été mise au rang des sept Merveilles du Monde, représentoit le Soleil sous la figure d'Apollon. C'étoit l'ouvrage de Charès, à qui elle avoit coûté douze années de travail. Elle avoit soixante-dix coudées de hauteur ; ses piés étoient éloignés l'un de l'autre, & posés sur les deux rochers qui forment encore aujourd'hui l'entrée du port de Rhodes ; en sorte que les plus grands vaisseaux passoient à voiles déployées entre les jambes du Colosse. Ce monument de l'amour des Rhodiens pour le Soleil ne dura pas longtems. Cinquante-six ans après qu'ils l'eurent érigé, un tremblement de Terre le renversa : il resta enseveli dans la Mer l'espace de 894 ans. Enfin Moavias, Calife d'Egypte, en fit recueillir les débris, dont on chargea neuf cens chameaux.

P. 126. Oui ; c'est lui-même : un jour il deviendra ma proie, &c.

Je me permets d'annoncer ici un Poëme Epique auquel j'ai déja travaillé, & dont le sujet est la conquête de l'Isle de Rhodes par les Chevaliers Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, aujourd'hui, Chevaliers de Malthe. Après avoir perdu toutes les Places qu'ils avoient possédées en Orient, ils s'étoient retirés dans l'Isle de Chypre, où Henri II, qui alors en étoit Roi, leur avoit assigné pour demeure la petite Ville de Limisso. Cependant il les y traita si durement, qu'ils résolurent de sortir de l'Isle, & de se former un établissement independant. Ils jettèrent les yeux sur Rhodes.

Cette Isle célèbre étoit alors sous la domination d'Orcan, fils de ce fameux Ottoman, fondateur de l'Empire auquel il a donné son nom. Orcan avoit usurpé Rhodes sur Andronic II, Empereur de Constantinople, & l'avoit peuplée de Sarrasins.

Foulques de Villaret, alors vingt-quatrième Grand-Maître de Saint Jean, fut chargé de l'exécution du projet. D'abord ce Prince alla trouver Andronic à Constantinople, & se fit céder à lui & à son Ordre tous les droits que les Grecs avoient sur Rhodes ; ensuite il obtint du Pape la publication d'une Croisade générale. Un grand nombre de personnes de toute condition abandonnèrent leurs pays, & s'enrôlèrent pour cette entreprise. Les femmes même voulurent prendre part à la Croisade, & plusieurs donnèrent jusqu'à leurs joyaux.

Le rendez-vous général des troupes fut assigné à Limisso, où l'Ordre de Saint-Jean résidoit encore. Quand tous les Croisés furent rassemblés, Villaret partit, fit voile vers Rhodes, & sans trouver d'abord qu'une foible résistance, y débarqua ses troupes, ses vivres, ses machines de guerre. Bientôt l'Isle fut soumise, à l'exception de la Capitale. On fut obligé de l'assiéger dans toutes les formes ; & c'est précisément cette action qui fait le sujet du Poëme que je prépare.

Ce siège dura quatre ans. Enfin, après beaucoup d'assauts, d'escalades & de combats, dont l'histoire n'a conservé aucune particularité, les Chevaliers emportèrent la place, aidés des Français, qui seuls de tous les Peuples de l'Europe, n'avoient pris d'abord aucune part à la Croisade, par haine contre le Pape Boniface VIII.

Quelques-uns croient que Rhodes fut prise par stratagême. On fit entrer, disent-ils, dans la Ville un grand nombre de vaillans Chevaliers couverts de peaux de moutons, & mêlés parmi un troupeau qu'on y conduisit par un tems obscur. Ils se mirent en état de combattre, égorgèrent les Gardes, & donnèrent entrée à l'Armée. C'est ce qu'on a trouvé sur des tapisseries anciennes, qui avoient appartenu au Grand-Maître Pierre d'Aubusson.

Quoi qu'il en soit de la manière dont se fit cette conquête, elle acquit tant de gloire aux Chevaliers, que l'Europe entière, comme d'un commun accord, ne les appella plus que les Chevaliers de Rhodes.

P. 127. Puisse tourné vers toi mon œil, près du tombeau,
Par un dernier regard saluer ton flambeau !

C'est un vœu que j'ai entendu former par un Vieillard de la campagne. Sentant que ses infirmités ne lui permettoient pas d'espérer une plus longue vie, il se résignoit à la mort, & disoit avec une naïveté touchante : Je voudrois bien pourtant que ce fût un jour de beau Soleil. J'avoue que l'éclat d'un beau jour seroit un supplice pour la plupart des hommes, s'ils pouvoient y être sensibles en mourant, parce qu'il leur donneroit un plus grand regret pour la vie : mais je crois aussi que des ames douces & pures, qui en jouissant du spectacle de la Nature, se sont soumises de bonne-heure à la nécessité d'y renoncer, disent toutes comme cette femme, qui, un instant avant sa mort, voyant briller au mois de Décembre un rayon de Soleil : ouvrez les rideaux de mon lit, s'écrioit-elle, que je voie encore une fois ce beau Soleil !

J'ai averti que j'insérerois dans ces Remarques les morceaux les moins défectueux de ma première manière. Voici comment j'avois conçu d'abord l'Hymne au Soleil

Prince du jour, vois les mortels
Te consacrer dans tous les âges,
Dans les climats les plus sauvages,
Des Bois, des Palais (*), des Autels.
Conduit par la reconnoissance,
Dans les bocages de Daphné (**),

(*) Pline assure que le fameux Labyrinthe d'Egypte, bâti à l'extrémité du Lac Mœris, étoit un édifice consacré au Soleil.

(**) Daphné étoit un Fauxbourg d'Antioche, célèbre par son bois Planté de Cyprès & de Lauriers & coupé de mille petits ruisseaux, qui en faisoient un séjour délicieux, semblable aux vallées de Tempé dans la Grèce. Il étoit consacré à Apollon. Le Peuple d'Antioche s'y rendoit tous les ans au mois d'Août pour y célébrer par des danses & des festins une fête solemnelle qui duroit sept jours.

Le Syrien à ta puiſſance
Rendoit hommage par la danſe,
Et de blonds épis couronné,
Te béniſſoit de l'abondance.
Aujourd'hui le noir Africain,
Et le Perſe aux rives du Gange,
Et le voiſin du Patizange (*),
Le Tartare & l'Américain
Forment un chœur à ta louange.
Flottants ſans ceſſe autour de toi
Dans une éternelle harmonie,
Les mondes ſoumis à ta loi
Chantent ta puiſſance infinie.

Eh ! quel Dieu mérita jamais,
Comme toi, l'encens de la Terre !
Neptune, Bacchus & Cerès,
L'arbitre même du tonnerre
T'égalent-ils par leurs bienfaits ?
Les jours te doivent la naiſſance ;
Les douze Mois ſont tes enfans ;
Miniſtres de ta bienfaiſance,
Les Saiſons portent l'abondance,
Et ſuivent tes pas triomphans.
Quand la brûlante Canicule
Déſerte les Cieux embraſés,
Et que des arbres épuiſés,
La ſève plus lente circule (*),
Environné de feux puiſſans,
C'eſt toi, père de la Nature,
Toi qui rajeunis la parure
De nos bocages languiſſans.
Tu ramènes la jeune Flore
Dans nos parterres deſſéchés ;
Le front des Œillets panachés
D'un carmin nouveau ſe colore ;
Le Jaſmin ſe preſſe d'éclore
Sur ſes rameaux au loin penchés,
Et les Lys à demi-couchés
Renaiſſent aux feux de l'Aurore.

P. 127. Soleil ! ainſi pleuroit, les bras tendus vers toi,
L'aveugle d'Albion. . . . . &c. . . . .

Tous ceux qui ont lu le Paradis perdu, reconnoiſſent ſans doute

(*) Le Patizange eſt un fleuve de la Tartarie.

(*) Pendant les chaleurs de la Canicule, la ſève eſt ſi fort agitée, que n'ayant pas le tems de s'arborifier, la verdure ſe flétrit & pluſieurs tiges sèchent & meurent ; mais vers la fin des jours caniculaires, la ſève reprenant un cours plus tranquille, ranime les plantes & les fleurs, & fait reverdir, à vue d'œil, la vigne & les arbres. C'eſt ce qu'on appelle la pouſſe d'Août.

que les vers précédens ſont imités de ceux par leſquels Milton déplore la perte de ſa vue, au commencement de ſon troiſième Livre. Louis Racine a traduit en vers Français cette plainte touchante. J'inſère ici le morceau du Traducteur, duſſé-je prêter des armes contre moi. J'avoue franchement que j'ai cherché à le ſurpaſſer ; & ſi je n'ai pas mieux fait, c'eſt qu'il m'a été impoſſible de mieux faire.

Tout meurt, & tout renaît. L'Automne tous les ans
Fait place au triſte Hyver que ſuit le doux Printems :
Les Zéphyrs en tous lieux ramènent la verdure :
Aux arbres dépouillés ils rendent leur parure,
Et par l'ordre conſtant d'une agréable loi,
Tout revient ; mais le jour ne revient pas pour moi.
Fleurs, qui nous étalez vos peintures nouvelles ;
Roſes, que du matin la fraîcheur rend ſi belles ;
Vous, filles de l'Autore, éclatantes couleurs,
Vous ne pourrez donc plus m'adoucir mes malheurs.
O troupeaux, que l'œil ſuit bondiſſans dans la plaine,
Vos jeux ne pourront plus m'égayer dans ma peine !
Où vais-je dans ma perte étendre mes regrets,
Lorſque de l'Homme, hélas ! je ne vois plus les traits ?
Je ne vois plus ce front, ſiège auguſte, où Dieu même
Fait briller un rayon de ſa beauté ſuprême.
Dans un affreux néant tout me ſemble abymé,
Et pour moi la Nature eſt un livre fermé.
Tandis que tout mortel à toute heure y peut lire,
Privé des doux tranſports que ce ſpectacle inſpire,
Je n'ai plus devant moi que l'informe tableau,
Et que le plan confus d'un ouvrage ſi beau.
Etendus ſur mes yeux, de funeſtes nuages
Y refuſent l'entrée à toutes les images,
Et du Soleil en vain j'implore le retour.

J'ajouterai à l'occaſion de cette plainte pathétique, qu'il falloit que Milton ſentît bien vivement la perte de la vue, puiſqu'il lui auroit préféré l'eſclavage ; lui qui avoit porté l'amour de la liberté juſqu'au fanatiſme. Ce Poëte compoſa, à l'âge de ſoixante-trois ans, un Opéra dont la mort de Samſon fait le ſujet. Dans la ſeconde Scène du premier Acte, Micha, ami de Samſon, demande au Héros, à qui les Philiſtins ont déja crevé les yeux, & qu'ils ont fait eſclave, ce qu'il regrette le plus, ou la perte de ſa vue, ou la perte de ſa liberté. La perte de mes yeux, répond Samſon, voilà tout ce que je regrette ; elle m'afflige plus que la ſervitude. Dans cette réponſe, Milton prêtoit ſans doute ſes propres ſentimens à ſon Héros ; & c'eſt de lui qu'on peut dire : l'Auteur s'eſt peint dans ſon Ouvrage.

P. 127. Contempler la Falaiſe, & la ſainte ſplendeur,
Des fêtes, où Tourny couronne la pudeur.

La Falaiſe eſt le nom d'un Village ſitué à dix lieues de Paris, entre les Villes de Mantes & de Montfort-l'Amaury, dans un vallon charmant que traverſe, dans toute ſa longueur, la petite rivière de Maudre, & qui remplit aſſez bien l'idée qu'on ſe forme de la fameuſe

vallée de Tempé. M. le Marquis de Tourny, à qui appartient la Seigneurie de la Falaise, vient d'y instituer une Fête pareille à celle qui a rendu célèbre le village de Salency. Cette Fête, autorisée par Arrêt du Conseil d'Etat, du Roi, & Lettres-Patentes enrégistrées au Parlement de Paris, a eu lieu, pour la première fois, au mois de Juin 1778, & sera renouvellée tous les trois ans, à perpétuité, le Dimanche de la Trinité.

Je me ferois défendu de louer cette solemnité champêtre, si le Fondateur l'avoit revêtue d'un appareil fastueux, peu convenable à la modestie de la vertu qu'on y couronne. Est-ce en effet sur un théâtre élevé à grands frais, surchargé de tout le luxe des Cours & des Villes, & gardé par des hommes armés, que la pudeur, l'amour paternel, la piété filiale doivent triompher dans les campagnes? La récompense de ces vertus doit être simple comme elles. Abattez donc ce théâtre; une pudique Villageoise n'est pas une Comédienne: supprimez ces cordons portés par les enfans des Rois; la décoration d'un Prince peut-elle faire la parure d'une Vierge? Renvoyez vos Soldats; la vertu est assez noblement gardée par le respect qu'elle imprime: ne frappez plus de médailles; l'image de vos Rosières est à jamais gravée dans le souvenir de la génération présente. Voulez-vous ajouter quelque chose à la fleur que vous leur décernez? J'y consens: mais que ce soit pour encourager au mariage celle dont vous avez couronné la pudeur. Assignez-lui une dot, comme l'ont fait sagement M. & Madame de Tourny. Les père & mère ou tuteur de la Rosière reçoivent au jour de son couronnement la somme de 600 liv. Pour servir, lors de son mariage, à faire son trousseau.

Du reste, je n'ai rien ajouté de mon imagination à la peinture de cette fête. Je me suis fait un devoir d'en conserver les détails, comme aussi de consacrer le nom de la jeune Falaisienne, qui la première a reçu le Chapeau de Roses. J'avouerai que ce nom de Gilbert sembloit mal né pour la Poésie: mais associé désormais à l'idée de la vertu, il est digne que les vers l'adoptent. Tout nom devient noble, dès qu'il est porté noblement.

P. 129. Il marche par essaim vers l'aimable contrée,
Qui vit le Grand Henri soupirer pour d'Estrée;

C'est la belle prairie d'Oie, qui a plusieurs lieues d'étendue, & qui sépare Guise & Lafere. A une lieue de cette dernière ville, on trouve sur le bord de l'Oise, le Village & Château de Vendeuil, qu'Henri IV donna à Gabrielle d'Estrées.

P. 130. Il fait tomber sans choix sur le sein de Cybèle,
Et l'herbe la plus vile, & la fleur la plus belle.
Ainsi tombent, ô Mort! &c.

Ces vers & les suivans sont imités du P. Vanière.

. . . Immi is secat omnia Messor; & uno
Procumbunt & flos tener & rude gramen ab ictu:
Sic morimur sedique senes, pueriique decori:

Nobile plebeiumque caput ſic ſubjacet atræ,
Quâ vitas hominum mors demetit impia, falci.
Feniſeca in cumulos proſtratam congerit herbam,
Confundens nitidas vili cum garmine flores:
Sic ubi mors pede proruerit Regeſque ſuperbos,
Agricolaſque humiles; & principis atque coloni
Indiſtincta jacent communibus oſſa ſepulchris.
(Præd. ruſt. lib. vij.)

P. 131. Muſe, dis maintenant quelle ſage Contrée,
La première, ordonna cette pompe ſacrée!

» Les feux de la Saint-Jean ont ſuccédé aux feux ſacrés allumés à minuit au moment du Solſtice, chez les Orientaux, qui figuroient par cette flamme le renouvellement de leur année.

Ces feux de joie étoient accompagnés en même tems de vœux & de ſacrifices pour la proſpérité des peuples & des biens de la Terre. On danſoit autour de ce feu; car y a-t-il quelque fête ſans danſe? & les plus agiles ſautoient par-deſſus. En ſe retirant, chacun emportoit un tiſon plus ou moins grand, & le reſte étoit jetté au vent, afin qu'il emportât tous les malheurs, comme il emportoit ces cendres.

Pluſieurs ſiècles après, lorſque le Solſtice ne fit plus l'ouverture de l'année, on continua également l'uſage des feux dans le même tems, par une ſuite de l'habitude & des idées ſuperſtitieuſes qu'on y avoit attachées. D'ailleurs, il eût été triſte d'anéantir un jour de joie, dans des tems où il y en avoit ſi peu; auſſi cet uſage s'eſt-il maintenu juſqu'à nous.

On trouve ces Feux de la Saint-Jean en uſage juſques dans le fond de la Ruſſie. Les Ruſſes, diſent leurs Hiſtoriens, célébroient, pendant le Paganiſme, la Fête de la Déeſſe des Fruits, qu'ils appelloient Rupal, le 24 Juin avant la récolte du blé & du foin. Encore de nos jours, ils paſſent la nuit qui précède la Fête dans les diverſiſſemens & les feſtins, & ils allument des Feux de joie, autour deſquels ils danſent. Le peuple donne le nom de Rupal-Niza à la bienheureuſe Agrippine, dont on célèbre la Fête ce jour-là.»

Telle eſt l'application ſimple & naturelle que donne des Feux de la Saint-Jean M. de Gebelin, appuyé ſur les témoignages de l'Antiquité. D'autres Savans, il eſt vrai, aſſignent une autre origine à ces Feux du Solſtice d'Eté. On les allumoit, diſent-ils, en mémoire d'un embraſement que la Terre avoit éprouvé; car ajoutent-ils, on ſait que les anciennes traditions parlent preſque toutes d'un incendie univerſel, que la Mythologie a repréſenté par la fable de la chûte de Phaëton, comme elle a conſervé la mémoire du Déluge univerſel, dans celui de Deucalion. Ces Savans s'appuyent ſur l'uſage où étoient les premiers Egyptiens de marquer de couleur de feu, vers le Solſtice d'Eté, les portes de leurs Villes & de leurs maiſons, leurs arbres & leurs troupeaux, en mémoire de la chûte de Phaëton. Mais M. de Gebelin peut répondre que les Egyptiens, ayant une exiſtence plus nouvelle que les Peuples de l'Orient, & en ayant emprunté preſque tous leurs uſages, ils auront défiguré par ſucceſſion de tems le motif qu'a voient eu leurs

Pères en instituant ces Feux du Solstice, & que ce Peuple superstitieux se fera plu à leur donner une origine fabuleuse.

P. 132. Il vit encore, il vit sur les rocs du rivage,
Qui forment de Thulé la ceinture sauvage.
C'est-là que le Soleil plus visible aux mortels
Par de longs jours sans nuit demande des Autels.

J'ai suivi la plupart des Poëtes qui donnent à l'Islande le nom de Thulé, d'après ce vers des Géorgiques de Virgile : Tibi serviat ultima Thule; quoiqu'il soit presque démontré que Virgile & les Anciens désignoient la Scandinavie, & non l'Islande par le mot de Thulé. Du reste, les deux premiers vers, placés au-dessus de cette Note, sont la peinture fidèle du sol de l'Islande. L'Ile entière, la plus grande de l'Europe après l'Angleterre, est couverte de débris énormes de rochers, & de crevasses affreuses. Une chaîne de montagnes très-élevées & toujours couvertes de glace, la traverse & la rend inhabitable. On ne peut y voyager en voiture, tant les abymes y sont multipliés. Il n'est point de pays plus sujet aux incendies, aux tremblemens de Terre, parce que les élémens y sont dans un état de guerre continuelle. Ici, des vallées renferment dans leur sein quantité de nître, de bitume; & de grosses masses de soufre, chargées de mines de fer, donnent lieu à des embrasemens qui portent par-tout la mort. Là, une masse contiguë de rochers, dont le sein caverneux est rempli de matières bitumineuses & minérales toujours en fermentation, fait souvent trembler la Terre. Les Voyageurs ajoutent que l'éruption de ces montagnes brûlantes, fondant subitement les nèges & les glaces qui couvrent leurs sommets, il s'en forme des torrens impétueux d'eau chaude qui brûle comme de l'eau-de-vie, & suit les ruisseaux de lave qu'ont vomi les Volcans.

Dans tout le Nord, le Soleil ne se couche point durant tout l'Eté; en Islande, il luit environ deux Mois de suite; & au Spitzberg, au Groenland, en Laponie, il reste trois Mois sur l'horison. Aussi les Peuples de ces Contrées, les Lapons sur-tout, sont-ils encore fidèles au Culte de cet Astre. Ces derniers l'adorent sous le nom de Baïve ou de Thor, Dieu du tonnerre : ils lui demandent la lumière, la chaleur, le regardent comme l'Auteur de toute protection, & le révèrent beaucoup en Eté pour le remercier du service qu'il leur a rendu en dissipant le froid & les ténèbres. La Statue de Thor est un tronc de Bouleau informe, dont le sommet est une souche ronde, qui a quelque rapport avec la tête d'un Homme. A la place du bras droit, ils attachent un marteau qui est le signe caractéristique de la puissance de ce Dieu. Ils lui plantent encore dans la tête un clou de fer, auquel ils lient un petit caillou : ce fer & ce caillou sont visiblement le Symbole du Feu. Ils lui immolent une jeune Rhenne femelle, à laquelle ils passent un fil blanc au travers de l'oreille droite. C'est au mois de Juin que l'Eté succède rapidement à l'Hyver en Laponie; car les saisons intermédiaires y sont inconnues. Les nèges & les glaces ont disparu; les Oiseaux se font entendre; la verdure & le feuillage embellissent des lieux, qui quelques jours auparavant étoient couverts de glaces : l'œil enfin y jouit alors d'une Campagne arrosée par de belles rivières, dont rien ne dérobe le cours. La force du Soleil qit

si grande en ce moment qu'un homme ne peut rester les piés nuds sur un rocher exposé aux rayons de cet Astre.

P. 132. Que rouvrant au Cancer la brûlante saison,
Visible, il se promène autour de l'horizon.

Le jour du Solstice d'Eté, en Islande, offre un phénomène merveilleux. Le soir de ce jour, le Soleil ne fait que toucher à l'horizon, & recommence à s'élever aussi-tôt : ce jour-là n'a point de nuit. L'Islande est en effet le premier climat, où l'on trouve un jour de vingt-quatre heures. Aussi le mois de Juin y est-il appellé Nott-Leysa-Manudr, c'est à-dire, Mois sans nuit.

P. 132. La Terre se réveille, & prodigue en deux Mois
Les fleurs, les gains, les fruits, tous les dons à la fois.

Quoique le tuf de la Terre, en Islande, ne soit pas à une grande profondeur du sol, on y voit cependant des pâturages si gras qu'au rapport de tous les Voyageurs, il faut en chasser les troupeaux, de peur qu'ils n'y meurent de trop d'embonpoint. L'herbe y croît à la hauteur d'un pié ; elle est entremêlée de fleurs parfumées qui donnent un goût exquis aux Moutons qu'on y laisse paître sans Berger, chaque Propriétaire se contentant de marquer son troupeau. Tout ce qui reste de ces pâturages après l'Eté est soigneusement recueilli par les Habitans ; mais cette moisson est pénible. Comme le sol est par-tout hérissé de pointes de rochers, on n'y fait point usage de la faulx ; la main seule peut enlever l'herbage.

P. 133. Dans les Champs de l'Hécla tout renaît, tout respire.

On sait que c'est le nom d'un fameux Volcan situé dans la partie méridionale de l'Islande. Ses éruptions étoient autrefois aussi terribles que fréquentes, & jamais les Voyageurs n'ont manqué d'en parler ; aussi est-il le seul volcan dont le nom de l'Islande réveille l'idée, quoiqu'il soit aujourd'hui le moindre de cette Isle, où l'on en compte cinq autres beaucoup plus considérables. Depuis un siecle, il ne vomit plus ni feu, ni cendre, ni fumée.

P. 133. La Garonne & la Loire & le Rhone & la Seine
S'épandent, & d'un cours tardif ou diligent,
Sous des forêts d'épis roulent à flots d'argent.

L'Auteur de la Jérusalem délivrée a fait un parallèle de l'Italie & de la France, où il donne la préférence à sa Patrie sur la Nôtre. Ce Jugement est équitable sans doute, si l'on considère que le Tasse écrivoit sous le règne de notre Roi Charles IX, tems ou la France étoit si différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant ce grand Poëte n'a pu s'empêcher de convenir que considérée du côté de ses Fleuves, la France l'emporte sur l'Italie. » La Nature, dit-il, (je me sers de la traduction qu'on trouve dans le quatrième volume des Observations sur l'Italie) la Nature a répandu sur ce Royaume ses faveurs les plus signalées dans le nombre & dans la distribution des Fleuves & des Rivières qui en lient toutes les parties. Chaque Canton ne suffisant

pas toujours à ſes propres beſoins, & l'un manquant de ce qui ſurabonde dans l'autre, ces Fleuves & ces Rivières ſont diſpoſés de manière que, par des échanges continuels, ils débarraſſent l'un de ſon ſuperflu, en pourvoyant l'autre de ſon néceſſaire. Tombant les uns des Alpes, les autres des Pyrénées, quelques-uns des Cévennes, ils ſe partagent entre la Méditerranée & l'Océan; enſorte qu'au moyen de quelques charrois par terre, qui rempliſſent les intervalles d'une Rivière à l'autre, toute la France ſe trouve liée par une navigation preſque continue. »

» La Nature n'eſt pas moins admirable dans les Loix qu'elle a preſcrites à ces Fleuves, dont les plus conſidérables, contenus dans leur lit plus par ces Loix que par les efforts de l'Art, les franchiſſent rarement; & s'ils viennent à les franchir, ils cauſent peu de dommage. L'Italie a été infiniment moins bien traitée que la France; elle n'a ni navigation, ni commerce de ſa droite à ſa gauche: tout ſe tranſporte de l'un à l'autre, ſur le dos de l'Appenin, ou par un circuit immenſe de Mer; excepté le Pô, elle a très-peu de Rivières vraiment navigables; encore celles qui le ſont, moins Rivières que torrens, font-elles acheter quelques facilités qu'elles procurent au commerce, par les ravages que laiſſent leurs débordemens. Le Pô lui-même n'eſt pas moins redoutable: un de ſes débordemens détruit ſouvent en un jour le fruit du travail & les eſpérances de pluſieurs années. »

P. 134. Par des routes, d'ombrage à grands frais couronnées,
Les Alpes s'uniſſant au front des Pyrénées,

Rien n'étonne davantage les Etrangers qui viſitent la France que le beauté de nos grands chemins. En parcourant ces longues routes bordées d'arbres, ils ſe croient tranſportés dans un parc que traverſent de ſuperbes allées. Avouons cependant que nous ſommes bien loin encore de la ſolide magnificence des Romains. Nous dépenſons plus, & nous faiſons moins. Tout pour le préſent, & rien pour l'avenir pourroit être la deviſe des Français. On n'eſt que trop autoriſé à le croire, quand on calcule les ſommes immenſes qu'exige la réparation annuelle de nos grands chemins. Ils ſont conſtruits ſi légèrement que ſi on négligeoit leur entretien pendant quelques années, nous les verrions bientôt changés en fondrières, en ravins. Comparons-leur maintenant les routes Romaines: il nous eſt permis de juger de leur ſolidité par les reſtes de la Voie Appienne échappés aux ravages des Barbares & de vingt ſiècles. Nous verrons cette Voie étendue ſur un maſſif profond de maçonnerie qui a vingt-cinq piés de largeur; les côtés en ſont revêtus comme nos Quais, d'un parement de pierres liées l'une à l'autre par un fort ciment; celles qui forment le pavé ſont de lave: leur dureté a bien aidé les combinaiſons de l'Art, qui les a taillées & raccordées à joints inégaux, afin qu'elles ſe ſerviſſent mutuellement d'appui. Quel Peuple que celui qui travailloit ainſi pour la poſtérité la plus reculée! Il eſt paſſé comme mille autres, mais il a laiſſé des traces immortelles de ſon paſſage.

P. 134. Et contraint par Riquet à partager ſes flots,
Un ſeul Fleuve aux deux Mers porter nos Matelots.

Ne soyons point injustes. Avouons que nous avons hérité quelquefois des Romains le courage & l'adresse de forcer la Nature par des travaux magnifiques. Le Canal de Languedoc existe sous nos yeux pour faire l'admiration des Etrangers & des siècles à venir. Cet ouvrage de génie, conçu & exécuté par un Français natif & originaire de Beziers, par Riquet, suffiroit seul pour immortaliser notre Nation & le regne de Louis-le-Grand. Par son moyen, les barques marchandes, dans l'espace de onze jours, arrivent sans danger de l'Océan à la Méditerranée, c'est-à-dire, qu'elles font cent soixante-quatre lieues de chemin. Tout est merveilleux dans cet ouvrage; mais ce qu'on ne peut voir sur-tout sans étonnement, ce sont 1. huit écluses, près de Beziers, qui en élevant les eaux sur une montagne, y portent les barques, & les en font descendre; 2. un pont bâti de pierre-de-taille & long de soixante-dix toises, où les barques navigent sur sept piés d'eau, tandis que sous le pont coule le torrent de Répduze; 3. la voûte construite dans la montagne de Malpas, qu'on a percée dans la largeur de quatre-vingt toises, en sorte qu'on croit voguer sous la Terre.

M. Roffet, mon Compatriote, à qui nous devons le Poëme de l'Agriculture, rapporte dans une de ses remarques une Anecdote curieuse & digne d'être chaque jour plus connue, parce qu'elle prouve que les Français ont eu dans tous les siècles le goût des grandes choses. « Lors de la construction du Canal, on s'étoit apperçu que la montagne, qu'on ouvroit vers son sommet, avoit été autrefois percée au pié, pour l'écoulement des eaux d'un marais desséché depuis longtems, qu'on appelle encore aujourd'hui l'Etang de Montadi. Le canal pour écouler les eaux est taillé dans le roc: il a neuf piés & demi de hauteur sous la clé. On assure qu'il a une demi-lieue de longueur. On n'hésita pas d'attribuer aux Romains un ouvrage hardi, si magnifique & si bien exécuté; c'est encore l'opinion générale, & le P. Vaniere a avancé ce fait comme certain: il n'y en a pourtant point de plus faux. Cet ouvrage fameux est du dixième siècle; le dessèchement fut entrepris par plusieurs Gentils-hommes des environs; ils en obtinrent la permission de l'Archevêque de Narbonne, à qui l'étang appartenoit. J'ai eu entre les mains l'acte de concession qui contient le projet, les offres des Entrepreneurs & la permission du Prélat. J'ai vu aussi des actes d'inféodation des siècles suivans qui font mention de celui-ci. Auroit-on jamais pensé qu'un monument que sa singularité & sa magnificence ont fait attribuer aux beaux siècles de Rome, eût été construit dans un siècle d'ignorance, & l'un des plus barbares dont l'Histoire fasse mention. »

P. 136. L'Oiseau de Jupiter aux prunelles de flamme,

Le grand Aigle, ou l'Aigle doré, ainsi appellé lorsqu'il est adulte, à cause de son plumage fauve, étoit regardé par les Anciens comme le Messager de Jupiter, parce qu'il surpasse tous les Oiseaux par la hauteur de son vol & la vivacité de ses yeux. Ce dernier avantage, qu'il possède dans un degré éminent, servit de fondement sans doute à la fiction brillante qu'on trouve si souvent dans les anciens Poëtes, & dont je n'ai pas craint de faire usage, dans l'espérance qu'elle me fourniroit un tableau digne de la Saison, où la Nature déploie toute

son énergie. Je sais bien que j'aurois mieux fait de prendre pour modèle M. de Buffon, qui, sans le secours de la Fable, a fait de l'Aigle un portrait aussi sublime que ressemblant; mais il faudroit avoir le génie de ce Peintre de la Nature. Voyez avec quelle vérité, avec quelle fierté de pinceau, il compare l'Aigle au Lion.

P. 136. Dans les sables mouvans de l'ardente Lybie, &c.

Ces affreux déserts, où l'on ne trouve ni Oiseaux, ni herbes, ni même aucun Moucheron, où l'on ne voit que des carcasses & des ossemens de Chameaux, ne peuvent être comparés qu'à une Mer de sable que le vent applanit & soulève tour-à-tour. Le Voyageur n'y rencontre ni rivière, ni fontaine, ni ruisseau qui puissent le désaltérer. C'est l'Enfer des Chrétiens, où l'Homme le plus riche soupire en vain après une goutte d'eau.

P. 137. Aux bords du Sénégal quel monstrueux Serpent
Etale de son corps le volume rampant?

Cet animal, le plus monstrueux de son espece, a souvent quarante, cinquante piés de longueur. Sa tête est alors deux fois plus forte que celle du grand Crocodile, & sa gueule est d'une ouverture si prodigieuse, qu'il peut avaler en entier un enfant de sept à huit ans. La manière dont il fait la chasse n'est pas moins extraordinaire. Il se tient dans les lieux humides & proche des eaux. Sa queue est repliée sur elle-même en deux ou trois tours de cercle qui renferment un espace de cinq ou six piés de diamètre, au-dessus duquel s'élève sa tête avec une partie de son corps. Dans cette attitude, & immobile, il porte ses regards autour de lui; & quand il apperçoit un animal à sa portée, il s'élance sur lui par le moyen des circonvolutions de sa queue, qui font l'effet d'un puissant ressort. Si l'animal qu'il atteint est trop gros pour pouvoir être avalé en son entier, comme seroit un Bœuf, une Gazelle, ou le grand Bélier d'Afrique, après lui avoir donné quelques coups de ses dents meurtrières il l'écrase & lui brise les os, soit en le serrant de quelques nœuds, soit en le pressant simplement du poids de son corps, qu'il fait glisser pesamment dessus; il le tourne ensuite dans sa gueule pour le couvrir d'une bave écumeuse, qui lui facilite le moyen de l'avaler sans le mâcher. Ce monstre, tout terrible qu'il est par sa grandeur & sa force, n'attaque pas souvent les hommes.

Ces détails sont empruntés du Voyage de M. Adanson au Sénégal; & je remarquerai, en passant, qu'il est bien étonnant que M. Valmont de Bomare n'ait fait aucune mention de ce terrible Serpent, dans son Dictionnaire d'Histoire Naturelle.

P. 138. Et lorsque suspendue aux rameaux des buissons
La Cigale emplit l'air de ses aigres chansons.

La Cigale, dans nos Provinces méridionales, commence à se faire entendre au mois de Juin. Il n'y a que le mâle qui chante pour célébrer ses amours, ou pour appeller sa femelle. Quoiqu'elle soit quel-

quefois très-éloignée, elle ne manque jamais de se rendre à cette tendre invitation. Les Payfans ſont bien aiſes d'entendre ce chant, parce qu'ils s'imaginent que lorſqu'il eſt vif & continuel, ils doivent avoir un bel Eté & une riche moiſſon. Ils prétendent auſſi avoir obſervé que dès que ces animaux chantent, il n'y a plus de jours froids à craindre. Du reſte, toute cette peinture de la journée d'un Bergér eſt empruntée du troiſième Livre des Géorgiques.

P. 139. Et s'étend ſur un ſol, dont les nouveaux guérets
Attendent pour germer les ſels d'un riche engrais,

Depuis la fin de Juin juſqu'en Novembre, on fait parquer les Brebis ſur les terres qu'on veut engraiſſer, c'eſt-à-dire, qu'on leur fait paſſer la nuit au milieu des champs dans une enceinte formée de claies, que l'on tranſporte où l'on veut. Les Bergers ont alors une cabane portée ſur des roulettes. Ils la placent hors du parc, &, tandis qu'ils y dorment, les Chiens font la garde au tour du troupeau.

P. 140. Les Fleuves arrêtés écoutoient, & l'Hémus
Balançoit les rameaux de ſes Chênes émus.

C'eſt la montagne au pié de laquelle Virgile deſiroit d'être tranſporté, dans ces vers touchans que M. l'Abbé de Lille a rendus d'une manière ſi heureuſe :

Dieux ! que ne ſuis-je aſſis aux bords du Sperchius !
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
Oh ! qui me portera ſur le riant Taigête,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête !

L'Hémus, ſitué dans la Thrace, eſt célèbre par la Fable d'Orphée, d'Euridice & d'Ariſtée. Le premier, en s'élevant juſqu au ſommet, toujours couvert de brouillards, où il ſe rendit inviſible, fit croire aux Peuples voiſins qu'il étoit un Dieu, comme Empédocle avoit voulu le faire croire aux Siciliens, en ſe jettant dans la bouche de l'Etna.

P. 140 Les Bergers de Sicile & de l'Occitanie, &c.

J'aurois pu ajouter les Bergers de la Grèce moderne, d'après le tableau qu'en a fait Miladi Montaigu : « Tout le Territoire d'Andrinople eſt rempli de jardins. Les bords des rivières ſont plantés d'arbres fruitiers, où les jardiniers raſſemblés en petites compagnies, vont s'aſſeoir en cercle ſur la verdure dans les endroits les plus ombragés. J'en ai vu ſouvent qui étoient aſſis ſur le bord de la rivière avec leurs enfans, & jouoient d'un inſtrument champêtre qui reſſemble beaucoup à la deſcription qu'on nous donne des anciens chalumeaux. Il eſt compoſé de pluſieurs roſeaux inégaux, qui rendent un ſon ſimple, mais doux & agréable. Les jeunes Bergères s'amuſent à faire des guirlandes de fleurs pour leurs Agneaux favoris. J'ai ſouvent vu de ces animaux peints & ornés de différentes manières. Ils étoient couchés aux piés des Bergers qui s'amuſent à jouer ou à chanter. « Ajoutons à ce tableau ce que M. Guys rapporte encore des Grecs modernes. Le Ber-

ger y joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Voici, dit-il, la chanſon la plus moderne faite pour une belle Grecque. « Tes beaux yeux, dont les regards ne ſont comparables qu'aux rayons de l'aſtre du jour, peuvent ſeuls me guérir. Laiſſe donc échapper ſur moi un ſeul de tes regards; ma vive douleur ſe ſoulage en vain par des torrens de larmes. O ma lumière! viens, laiſſe-toi attendrir par l'excès de mes maux, & accorde-moi du moins la plus légère eſpérance. O ma lumière! ſois plus ſenſible à la pitié; j'éprouve depuis aſſez long-tems ta cruauté & ton indifférence. Hélas! malheureux que je ſuis, je ne vis plus; & n'eſt-ce pas un crime que de me laiſſer mourir! »

LES MOIS

DE L'ÉTÉ.

JUILLET,

CHANT CINQUIEME.

L'Univers exiſtoit : mais l'Univers encore
Ne voyoit point regner l'ordre qui le décore.
Enfin, à ce Grand-Tout un Dieu donna des loix,
En deſtinant chaque être à d'éternels emplois,
Lui marqua ſon ſéjour, ſon rang & ſa durée.
Il déploya des Cieux la tenture azurée,
Du Soleil ſur ſon Trône en fit le pavillon,
Voulut qu'il y regnât, & qu'à ſon tourbillon,
Il enchaînât en Roi le monde planétaire ;
Que du globe terreſtre, eſclave tributaire,
Le nocturne Croiſſant dont Phébé reſplendit,
Sous les feux du Soleil tous les Mois s'arrondît ;
Que d'un cours ſinueux traverſant les vallées,
Le fleuve s'engloutît dans les plaines ſalées :
Qu'on vît toujours aux fleurs ſuccéder les moiſſons,
Et les fruits précéder le règne des glaçons ;
Que l'Ambre hériſsât la bruyante Baltique ;
Que l'Ebène ombrageât la rive Aſiatique ;
Que le ſol des Incas d'un or pur s'enrichît ;
Que dans les flots d'Ormus la Perle ſe blanchît ;
Qu'aux veines des rochers, une chaleur féconde

Changeât en diamant le ſable de Golconde ;
Que le fleuve du Caire, en ſes profondes eaux,
Prêtât au Crocodile un abri de Roſeaux ;
Que le Phoque rampât aux bords de la Finlande,
Que l'Ours dormît trois Mois ſur les rochers d'Iſlande :
Que ſous le Pôle même, où vingt fleuves glacés
Apportent le tribut des Hyvers entaſſés,
Eparſes en troupeaux, les énormes Baleines
Du ſauvage Océan fiſſent mugir les plaines ;
Et qu'au bord de ces lacs, où cent Forts démolis
Au triſte Canada font regretter nos Lys,
Le Caſtor, avec nous diſputant d'induſtrie,
De hardis monumens embellit ſa patrie.

De ces Républicains, nos paiſibles rivaux,
Le Soleil en ce Mois éclaire les travaux.
Dirigés par l'inſtinct, dont la voix les raſſemble,
Aux rivages d'un fleuve ils s'avancent enſemble :
Ils veulent, l'un par l'autre au travail excités,
D'un pont couvrir les eaux, & bâtir des Cités.

En déſordre d'abord répandus ſur l'arène,
Ils s'y rangent en cercle, ils attaquent un Frêne,
Qui robuſte, noueux, élancé dans les Airs,
D'épais & longs rameaux couvre les bords déſerts.
Sous l'effort de leurs dents, à grands bruit, ſur la plage
Il tombe ; il a perdu l'honneur de ſon feuillage.

Tandis que par la foule à la hâte emporté,
Le tronc au ſein des eaux roule précipité,
D'autres, que dans leur marche un vieux Chef accompagne,
D'arbres moins vigoureux dépeuplent la campagne,
Les portent juſqu'au fleuve, & nerveux Matelots,
Les font d'un cours heureux naviger ſur les flots.
Des pieux en ſont formés. Une magique adreſſe
Dans l'onde en pilotis les enfonce, les dreſſe.
On enlace autour d'eux le ſouple Balizier,

Et

Et le Saule flexible, & le docile Osier.
Celui-ci va, revient; & Voyageur agile,
Sur sa queue applatie il emporte l'argile,
Qu'en ciment sous ses piés un autre ramollit.
De ce limon broyé la digue se remplit,
S'élève, sort enfin des eaux qu'elle domine,
Et déja sur le pont le Castor s'achemine.
Solide monument! Son immense longueur
Etonne des humains l'adresse & la vigueur.

Ces travaux achevés, la sage République
Se partage en tribus, & par grouppes s'applique
A créer une Ville, où sous trente maisons,
Elle doit voir renaître & mourir deux saisons.
Le travail recommence; & le double rivage
Des arbres qu'il nourrit souffre encor le ravage.
De leurs vastes débris à la glaise mêlés,
Naissent des pavillons avec art modelés:
Ils montent, couronnés d'une cime arrondie.

Telle on vit s'élever aux champs de Numidie
La Ville, où les Troyens, du Naufrage assaillis,
Furent par une Reine en triomphe accueillis.
Ici, pour décorer l'enceinte d'un théâtre,
Le ciseau façonnoit le Porphyre, l'Albâtre;
Là, regnoient dans les airs les crenaux d'une tour;
Plus loin, s'ouvroit d'un Port le spacieux contour;
Et prodiguant par-tout leurs travaux & leurs veilles,
Les Arts au fils d'Anchise étaloient des merveilles.

Que les vents, désormais de sa Cité jaloux,
L'assiègent; le Castor insulte à leur courroux.
Le Buis & le Sapin, qu'épargne la froidure,
Prêtent à son sommeil des tapis de verdure.
Les querelles jamais ne troublent ses loisirs;
Et lorsque, ramenant la saison des plaisirs,

L'Amour viendra regner sur ce Peuple amphibie,
Le Castor, peu semblable aux monstres de Lybie,
N'ira point, altéré de combats & de sang,
Défier un rival & lui percer le flanc :
Aimé de sa Compagne, il lui reste fidèle.

Mais nous qui l'admirons, nous sert-il de modèle ?
Savons-nous comme lui, sans haîne, sans discords,
De l'ordre social respecter les accords ?
Le seul Helvétien lui ressemble peut-être,
Dans ses Alpes caché, libre & digne de l'être,
Ignorant notre luxe & nos folles erreurs,
Du sol qui le nourrit il aime les horreurs.

Helvétiques Tribus, sur vos roches fameuses,
D'où tombent cent torrens en ondes écumeuses,
Heureux, qui maintenant, comme vous, à longs traits,
Goûte l'air frais & pur de vos vieilles forêts !
Ah ! tandis que sur nous le Cancer règne encore,
Que sous un Ciel d'airain le Soleil nous dévore ;
Tandis que haletant, l'Homme, ainsi que les fleurs,
Baisse un front accablé sous le aix des chaleurs,
Monts chantés par Haller, recevez un Poëte ?

Errant parmi ces rocs, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, & je voi,
Dieux ! quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés, la Nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs & de beautés ensemble ;
Dans un lointain qui fuit un Monde entier s'étend.

Eh ! comment embrasser ce mêlange éclatant
De verdure, de fleurs, des moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes & de troupeaux sur les plaines errans,
De forêts de Sapins au lugubre feuillage,

De terreins éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans ſur des vallons que le Printems fleurit,
De côteaux eſcarpés où l'Automne ſourit,
D'abymes ténébreux, de cimes éclairées,
De nèges couronnant de brûlantes contrées,
Et de Glaciers enfin, vaſte & ſolide Mer,
Où règne ſur ſon trône un éternel Hyver?

Là, preſſant à ſes pieds les nuages humides,
Il hériſſe les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au Soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en murs de diamant.
Là, viennent expirer tous les feux du Solſtice.
En vain l'Aſtre du jour, embraſant l'Ecreviſſe,
D'un déluge de flamme aſſiège ces déſerts,
La maſſe inébranlable inſulte au Roi des Airs.
Mais trop ſouvent la nège arrachée à leur cime
Roule en bloc bondiſſant, court d'abyme en abyme,
Gronde comme un tonnerre, & groſſiſſant toujours
A travers les rochers fracaſſés dans ſon cours,
Tombe dans les vallons, s'y briſe, & des campagnes
Remonte en brume épaiſſe au ſommet des montagnes.

Si je quitte ces lieux, ſi je vole aux climats,
Que jamais n'ont blanchi la glace & les frimats,
A mes regards encor ce Mois offre en ſpectacle
Le Nil, qui fuit ſa rive & roule ſans obſtacle.

Ce fleuve, qui long-tems nous cela ſon berceau,
Echappé de Goyame en rapide ruiſſeau,
Du vaſte Damboa traverſe le domaine.
Sous des iſles ſans nombre il recourbe, il promène
Ses flots purs, couronnés de Lauriers toujours verds.
Bientôt devenu Roi de vingt fleuves divers,
Entraînant avec lui leurs ondes tributaires,
Par de puiſſans Etats, par des lieux ſolitaires,
Aux bornes de Nubie il court impétueux.

En vain pour le dompter, mille rocs tortueux
Du sauvage Mosho hérissent la contrée,
Et remparts de l'Egypte, en défendent l'entrée;
De ses flots mutinés que l'écume blanchit,
Le Nil couvre ces monts, s'enlève & les franchit;
Il tombe : les échos, dans les rocs qu'il inonde,
Répètent longuement le fracas de son onde.

Mais qu'il roule d'un cours plus bruyant & plus fier,
Aujourd'hui qu'étalé comme une vaste Mer,
Il s'est enflé des eaux, dont l'humide Tropique
Couvre depuis trois Mois le sol Ethiopique!
Dans le calme annuel des vents Etésiens,
En triomphe, il arrive aux bords Egyptiens,
Y répand en grondant sa vague débordée;
Tout nage : & cependant cette Egypte inondée
Rend graces par des jeux, des festins & des chants
Au fleuve nourricier égaré dans ses champs.
Pour elle, un Mois entier n'est qu'une longue fête.

Qu'un destin différent pour l'Europe s'apprête!
Ils approchent les jours, où nos sillons dorés
Verront les Moissonneurs du Midi dévorés
Se noircir à ses feux, & d'une main lassée
A peine soulever la faucille émoussée:
Ils vont pousser encor des soupirs douloureux,
En recueillant des fruits qui ne sont pas pour eux.

Ah! du moins, si des loix dignes des tems antiques,
Par quelque fête aimable, aux fatigues rustiques
Encourageoient ce peuple, & lui rendoient plus doux
Les pénibles labeurs qu'il dévore pour nous:
Mais pourvu que les fruits de son humble héritage
Du Trône & de l'Autel grossissent le partage;
Qu'importe qu'au travail il vive condamné!
Pour goûter le bonheur le peuple est-il donc né?

Combien l'Antiquité, Politique plus ſage,
Du ſuprême pouvoir fit un plus noble uſage!
Pour mieux enchaîner l'Homme à ſes champs paternels,
Par un culte riant, par des jeux ſolemnels,
Elle eut ſoin d'embellir le cercle de l'année.
Près des eaux, ſous un bois, de feſtons couronnée,
La foule des Colons chantoit les Immortels,
Et trouvoit le plaiſir juſqu'aux piés des autels.
La danſe, les concerts, un aimable tumulte,
Les Jeux, le tendre Amour ſe mêloient à ce culte:
L'Homme, alors ranimé par des jours de repos,
En aimoit plus ſes bois, ſes champs & ſes troupeaux.

Voyez Rome agricole, & cependant guerrière.
Avant que le Cancer, au bout de ſa carrière,
Lui donnât en fuyant le ſignal des moiſſons,
Aux ſons du chalumeau mariés aux chanſons,
Elle ouvroit pour ſon peuple une fête champêtre.
Le vorace animal, que le Chêne voit paître,
Autour des blés, trois fois en pompe promené,
De folâtres danſeurs marchoit environné.
Sur l'autel de Cérès, ſerpentoit en guirlandes
Le feuillage du Chêne; & de douces offrandes,
Du miel, du vin, du lait enſemble confondus
Exhaloient leurs parfums, à longs flots répandus.
La victime expiroit. Sous la verte feuillée,
La nuit parmi les jeux retrouvoit l'aſſemblée;
Et quand le Roi du jour lançoit de nouveaux traits,
Ils couroient plus joyeux moiſſonner leurs guérets.

Pour nous, à qui les Mois plus lentement préparent
Les ondoyans tréſors dont nos rives ſe parent,
Avant que du Lion s'irritent les chaleurs,
Dépouillons de ſon miel le peuple amant des fleurs.
Mais gardons d'imiter ce maître inexorable,
Qui, dans l'ombre des nuits aux crimes favorable,
Enflamme ſous la ruche un bucher ſulphureux.

Le repos, le ſommeil ſur cet aſyle heureux
Regnoit; & tout-à-coup la vapeur dévorante
S'élève à flots preſſés dans la ruche odorante,
S'élargit, & frappant de ſon venin jaloux
L'Abeille accoutumée à des parfums plus doux,
Arrache à leurs palais & le Peuple & la Reine,
Déja mourans d'ivreſſe & couchés ſur l'arène.

C'en eſt trop: & s'il faut que les cruels humains
Signalent par le ſang le pouvoir de leurs mains,
Aujourd'hui, vers les bords où l'Europe commence,
Le Commerce leur ouvre une carrière immenſe.
Qu'ils volent à travers une Mer de glaçons
Combattre & déchirer les monſtrueux poiſſons,
Que l'Océan du Nord voit bondir ſur ſon onde.

Ces monſtres, relégués aux limites du Monde,
A peine ont découvert à l'œil des matelots
La maſſe de leurs corps allongés ſur les flots,
Que s'élançant vers eux ſur un bateau fragile,
L'intrépide Nocher vogue d'un cours agile,
Se place ſur la poupe, & d'un bras aſſuré
Au monſtre plus voiſin pouſſe un dard acéré.
Le féroce animal, que la rage tranſporte,
Pouſſe un long meuglement; il s'échappe, il emporte
Avec lui ſous les flots le trait qui l'a percé:
L'onde fume du ſang de la plaie élancé.

En vain pour échapper au fer qui le tourmente,
Il remonte à grand bruit ſur la vague écumante;
En vain pour reſpirer, par ſes doubles évents,
Il vomit l'onde amère & repouſſe les vents
La Baleine, & de force & de ſang épuiſée,
Livre à ſes ennemis une conquête aiſée.
Les barbares, en foule autour d'elle aſſemblés,
Lui déchirent les flancs de harpons redoublés.
Elle meurt. Acharnés ſur ce monſtre ſauvage,

Par des chaînes de fer on le traîne au rivage ;
Tout mort qu'il eſt, ſa vue inſpire encor l'horreur.
Tel étoit ce Python, qui, gonflé de fureur,
Rouloit ſon vaſte corps dans la fange croupie,
Quand l'onde vengereſſe eut noyé l'Homme impie.

Vous cependant, Nochers, dont ces Reines des eaux
Ont d'une proie immenſe enrichi les vaiſſeaux,
Revenez, hâtez-vous ; craignez que la gelée
Ne hériſſe la Mer de glace emmoncelée.
Le Midi vous rappelle ; il attend que vos mâts
Lui portent les tréſors des ſauvages climats.

Mais ces fanons groſſiers, qui retiendroient captive
Et l'aimable jeuneſſe & l'enfance plaintive,
Ah ! rendez à la Mer ce butin malheureux :
Nous n'avons ſu que trop, par un art déſaſtreux,
En former des priſons, où notre extravagance
D'une taille naiſſante enchaînoit l'élégance.
Barbares ennemis de nos propres enfans,
Ainſi nous attriſtions l'aurore de leurs ans.
Pouvoient-ils déployer dans leurs dures entraves
Cette aimable gaîté, qui fuit loin des eſclaves ?
Inſenſés ! nous penſions leur prêter des appas ;
Et pour les embellir, nous hâtions leur trépas.

Enfin Rouſſeau parut. Il vit la tendre enfance
Malheureuſe, opprimée ; il en prit la défenſe :
A ſon antique chaîne il l'arrache à jamais.
Enfans, rendez-lui grace ; & vous, qui déſormais
Verrez en liberté vos jeunes charmes craître,
Belles, pardonnez-lui, ſi trop ſage peut-être
Il borna votre gloire, & d'une auſtère main,
De la célébrité vous ferma le chemin.
Cent exemples fameux, répétés d'âge en âge,
Vous ſervent contre lui d'éloquent témoignage.
Eh ! quels Arts par vos mains ne furent embellis ?

Quels Lauriers, quels honneurs n'avez-vous point cueillis?
La valeur même encore ajoute à vos conquêtes;
Et Mars a pour Vénus des Palmes toujours prêtes.
Oui, j'en atteſte ici tout l'Empire Français;
Beauvais, Beauvais ſur-tout ſauvé par vos ſuccès.
Muſe, qui des Héros éterniſes l'hiſtoire,
Viens, & monte ma voix au ton de la victoire.

Louis regnoit. Vaſſal infidèle à ſon Roi,
Charles, dont le nom ſeul réveille encor l'effroi,
De Beauvais inveſti foudroyoit les murailles.
A ſes fiers Bourguignons nourris dans les batailles,
Vers les remparts fumans, déja l'échelle en main,
Sur les morts entaſſés Charle ouvroit un chemin.
Le Peuple & le Soldat, tout fuyoit. Une Femme
S'élance; & d'une voix que la colère enflamme:
« N'avez vous plus de Roi? N'avez vous plus d'enfans,
» Lâches? Eh bien! fuyez: ſeule, je les défends. »
Hachette, c'eſt le nom de la jeune Héroïne,
Dit & marche. A ſa voix une chaleur divine
Ranime tous les cœurs; mais trois fois ramenés,
Trois fois les Citoyens reculent conſternés.

Et dans le même inſtant, aux yeux de la Guerrière,
Des Femmes, qui d'un Temple ont franchi la barrière,
Cachent dans les tombeaux, cachent ſous les autels
Leurs fils, qui s'attachoient à leurs bras maternels:
» Quoi! Vous pouvez combattre, & vous verſez des larmes!
» Laiſſez à vos maris la peur & les allarmes,
» Marchons; & les forçant à rougir devant nous,
» Soyez Hommes pour eux, s'ils ſont Femmes pour vous. »
Lorſque dans les forêts une Meute aboyante,
De la trompe & du cor entend la voix bruyante,
Rapide elle s'élance, & s'élevant par bonds,
Du Cerf épouvanté ſuit les pas vagabonds;
Tel d'audace brûlant vole un Sexe timide:
Il marche aux ennemis en colonne intrépide,

Et la pique à la main, Hachette le conduit.
Du nouveau bataillon le ſpectacle & le bruit
Ebranlent l'Aſſaillant: il recule, il s'étonne.

Planté ſur un creneau, d'où le ſalpêtre tonne,
Dans la ſoie & l'azur de ſes replis mouvans,
L'Etendard de Bourgogne empriſonnoit les vents;
Charles, déja vainqueur, le couvroit de ſa lance:
Hachette voit l'Enſeigne; elle vole, s'élance,
Du Prince cuiraſſé brave & trompe le dard:
Le bras de l'Amazone enlève l'Etendard.
Privé de tous les ſiens, dont il pleure la chûte,
Charles ſeul, ſans épée, à tous les traits en butte,
Charles ſuit; & les murs, à jamais raffermis,
Repoſent triomphans ſous l'ombrage des Lys.

D'Hachette & de ſon nom garde bien la mémoire,
France! Et ſi dans Beauvais, encor plein de ſa gloire,
Moi, qui jeune aux autels formant un doux lien,
Viens à ce nom ſacré d'aſſocier le mien,
Oh! ſi je porte un jour mon filial hommage,
Entretiens-moi d'Hachette, offre-moi ſon image,
Que j'y puiſſe attacher mon œil religieux,
Et couronner de fleurs ce front victorieux!

Quelles fleurs toutefois offrir à ſa ſtatue,
Aujourd'hui que pleurant ſa vigueur abattue,
La Terre voit regner aux céleſtes lambris
Le Lion de Némée & le Chien de Procris?
Miniſtres de l'Eté, leur ſouffle décolore
L'émail, qu'en nos jardins le Printems fit éclore.
Sur ſes bras tortueux languiſſamment penché,
Le triſte Chèvre-feuille expire deſſéché;
Le Pavot à ſes piés voit tomber ſa couronne;
Le panache azuré dont l'Iris s'environne,
Effeuillé par les vents, flotte dans les boſquets,
Le Lilas tout honteux, cherche en vain ſes bouquets

De l'amoureux Paſtour la parure eſt flétrie ;
Le Gazon pâliſſant languit dans la prairie ;
Et juſqu'au fond des bois les Chênes, les Ormeaux
D'un feuillage moins verd ont bruni leurs rameaux.

Sous les feux que vomit l'ardente Canicule,
Le fleuve reſſerré plus lentement circule.
O ſurpriſe ! A l'aſpect d'un ſi foible ruiſſeau,
Le Voyageur s'arrête, & le croit au berceau.
Son œil demande en vain aux canaux ſolitaires
Ces mouvantes forêts, ces barques tributaires,
Qui, voguant aux Cités, leur portoient tour-à-tour
Et les tréſors d'Olinde & les fruits d'alentour.
Ces magaſins flottans des régions fertiles
Sur l'arène des ports languiſſent inutiles ;
Et près d'eux, le Nocher, à regret ſpectateur,
De l'onde pareſſeuſe accuſe la lenteur.
La campagne brûlante & poudreuſe & déſerte
Offre de toutes parts ſa ſurface entr'ouverte.
L'Homme le plus robuſte a perdu ſa vigueur ;
Le génie épuiſé s'endort dans la langueur,
Et les enfans du Pinde, à chanter inhabiles,
Sentent leur lyre d'or fuir de leurs mains débiles.

Mais que dis-je ? Ah ! je puis, aux traits brûlans du jour,
Oppoſer des forêts le paiſible ſéjour,
Jardins majeſtueux qu'a planté la Nature,
Et dont l'Antique honneur rajeunit ſans culture,
O forêts ! ouvrez-moi vos ſentiers tournoyans ;
Courbez-vous ſur ma tête en dômes verdoyans ;
Plongé ſous votre ombrage aux ſources du délire,
Je vais encor, je vais faire entendre ma lyre.

Ciel ! Sous leurs pavillons j'entre à peine, & dans moi
Leurs ténébreux lointain imprime un ſaint effroi.
Dans ce déſert muet lentement je m'avance,
Et je crois habiter le palais du Silence.

Qu'aiſément aujourd'hui je pardonne à l'erreur,
Qui frappant nos aïeux d'une ſecrette horreur,
Pour eux, changeoit les bois en vénérable enceinte,
Que les Dieux rempliſſoient de leur Majeſté Sainte!
Eh! n'éprouvons-nous point ſous ces portiques verds
Qu'on croit ſentir la main qui régit l'Univers,
Que nos jeunes penſers en raiſons ſe transforment,
Et que nos paſſions ſe taiſent & s'endorment?

Le ſeul Amour y veille. Oui, c'eſt dans les forêts
Qu'à notre ame attentive il parle de plus près.
C'eſt-là que dans le ſein d'une Belle ingénue,
Un trouble intéreſſant par degrés s'inſinue;
Que ſon œil affoibli craint les rayons du jour,
Et que ſa voix expire en longs ſoupirs d'amour.

Vous, eſclaves flétris & des Cours & des Villes,
Qui prodiguez votre ame à des maîtreſſes viles,
Vous croyez être Amans? Non, vous ne l'êtes pas.
Des Palais, où Phryné vous vendit ſes appas,
Le véritable Amour & s'indigne & s'exile;
Enfant de la Nature, il en cherche l'aſyle.
L'Amour aime des bois les dédales épais,
S'enfonce dans leur ombre, & s'y nourrit en paix.

Dans les forêts encor, les Rois de l'harmonie
Aſſis ou vagabonds retrouvent le génie.
Là, s'égaroit Orphée, en modulant ces airs,
Par qui fut attendri le rocher des déſerts;
Là, d'Achille & d'Hector le Chantre vénérable,
Ainſi que leurs exploits, rendit ſon nom durable;
Là, prenant tour-à-tour la lyre & les pipeaux,
Virgile célébroit les Rois & les Troupeaux.

Aimables enchanteurs, nos guides & nos maîtres,
Jadis je ne pouvois, comme vous, ſous des Hêtres,
Tromper la Canicule & défier ſes traits.

Malgré moi-même, hélas! exilé des forêts,
Malgré moi, je vivois enchaîné dans les Villes :
J'y voyois le Démon des discordes civiles,
Dans le Palais des Rois, triompher impuni,
Et toujours aux vertus le malheur réuni.
Souvent je m'écriois ? « O Ciel ! Quand la Fortune
» Voudra-t-elle adoucir sa rigueur importune ?
» Ah ! si je puis trouver un terme à ses refus,
» Vous me verrez alors sous vos dômes touffus,
» Verdoyantes forêts ! Et vous claires fontaines,
» Qui coupez en fuyant leurs routes incertaines,
» Sur vos gazons mouſſeux j'irai me repoſer !
» Les Amours & leur Sœur m'y viendront courtiſer.
» D'un long & doux ſommeil j'y goûterai l'ivreſſe ;
» Et lorſque m'arrachant à ſa molle pareſſe,
» Je voudrai des Saiſons célébrer les bienfaits,
» Ou chanter des Héros l'audace & les hauts-faits,
» Je n'y trouverai point les Muſes indociles,
» Et mes vers couleront plus doux & plus faciles. »

Ainſi, d'un doux repos mes deſirs envieux
Chaque jour ſans relâche importunoient les Dieux ;
Mais l'oreille des Dieux obſtinément fermée
Laiſſoit mes vœux perdus s'exhâler en fumée :
Hélas ! déja pour moi n'exiſtoient plus les champs.

Le Ciel m'exauce enfin. Noble appui de mes champs,
L'Ami du Laboureur & des fils d'Uranie
Au calme des forêts a rendu mon génie ;
Sa main vient de m'ouvrir les routes du bonheur.
Oh ! ſi je puis un jour y rencontrer l'honneur,
Si je puis mériter que le Pinde m'avoue,
Et m'orne des Lauriers du chantre de Mantoue ;
J'irai, tout rayonnant d'une noble fierté,
Les offrir à l'Auteur de ma félicité ;
Et lui montrant l'envie à ſes pieds étouffée,
A ſa vertu modeſte ériger un trophée.

REMARQUES

SUR LE

CINQUIEME CHANT.

JUILLET.

Ce Mois, lors de la fondation de Rome, reçut le nom de Quintilis, c'eſt-à-dire, de Cinquième, & il le porta juſqu'à la fin de la République. A cette époque, Jules-Céſar ayant corrigé les erreurs du premier Calendrier, Marc-Antoine, en ſa qualité de Conſul, ordonna que pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le Mois Quintilis ne s'appelleroit plus déſormais que Julius, du nom du réformateur. La réputation de Céſar, bien plus que la volonté de Marc-Antoine, fit ſans doute adopter ce changement; & nous-mêmes aujourd'hui, nous honorons le plus célèbre des Romains, toutes les fois que nous prononçons le mot de Juillet, formé de Julius.

La Conſtellation de ce Mois eſt compoſée de dix-huit Etoiles. J'ai dit dans les Notes précédentes pourquoi elle fut appellée Lion, & le rapport qu'elle avoit avec Hercule dans le langage allégorique.

Le Calendrier marque le commencement des jours Caniculaires vers la fin de Juillet, parce qu'alors la plus brillante de toutes les Etoiles, appellée Canis ou Chien, reparoît ſur l'horiſon. Comme elle ſemble ne ſe lever que pour annoncer les jours des grandes chaleurs, car on ne la voit qu'un inſtant avant l'Aurore, il étoit aſſez naturel de lui donner le nom de l'animal qui veille à nos portes & nous avertit du danger. On faiſoit plus, on l'honoroit par le ſacrifice d'un Chien.

Le mois de Juillet, chez les Romains, n'avoit rien de remarquable que la Fête des Ambarvales, dont je parlerai dans une autre Note; mais chez les Athéniens, il commençoit l'année, & ramenoit tous les quatre ans les Jeux Olympiques, la Fête la plus ſolemnelle de toute la Grèce. Les Egyptiens célébroient en ce Mois la Fête de l'inondation du Nil, pour obtenir du Ciel que leur Fleuve, en ſe répandant ſur les Campagnes, y portât la fertilité. Ce phénomène annuel étoit pour eux, ce qu'il eſt encore pour leurs deſcendans, l'époque la plus intéreſſante de leur année.

P. 159. Il déploya des Cieux la tenture azurée,
Du Soleil sur son Trône en fit le pavillon.

On a vu dans les Remarques qui suivent le mois de Mars, que ce second vers est emprunté de nos Livres Sacrés: Dedit soli (Deus) tentoria in Cœlis. Je leur dois encore l'image du vers précédent: Explicans cœlos sicut cortinam. La Vulgate, il est vrai, a défiguré cette noble comparaison, en nous montrant les Cieux étendus comme une peau: Extendens Cœlos sicut pellem. Aussi n'est-ce point dans cette version (*) que je conseille à nos Poëtes d'étudier le langage des Orientaux. Quelque pompeux que soit le style des Odes Sacrées de J. B. Rousseau, il seroit bien plus élevé encore & plus fécond en images, si la Vulgate n'eût pas été le seul guide de ce grand Poëte.

Mais pourquoi, me dira-t-on, puiser si souvent dans des Poésies, qui, considérées comme ouvrages de Littérature, sont un modèle d'enflure & de mauvais goût? Si les traits sublimes que j'ai déja cités de nos Livres Sacrés ne sont point une réponse suffisante à cette objection, qu'on me permette de développer ici ce que j'ai dit touchant la Poésie des Hébreux dans la dernière Remarque sur le second Chant. Je regarde cette question comme trop importante, pour ne pas l'examiner avec quelque étendue.

J'avoue d'abord qu'il seroit imprudent de mettre les Poëtes Orientaux dans les mains d'un homme dont le goût ne seroit pas encore formé; la jeunesse est trop sujette à prendre le gigantesque pour du sublime: c'est peut-être une suite naturelle du desir que nous avons de nous aggrandir. Il faut, si l'on veut ne pas porter ce desir jusqu'à l'excès, avoir appris du tems & de la réflexion, que les beautés de la Poésie, comme celles de l'Architecture, naissent du sage accord des proportions. Delà, si j'avois à peindre la Terre agitée par un tremblement, je ne dirois pas qu'elle chancèle comme un homme ivre: Natando nutat Tellus sicut ebrius. Je ne ferois pas bondir les montagnes comme des Béliers, ni les collines comme des Agneaux: Montes subsiluerunt ut Arietes, & colles ut filii Ovium. Delà encore, si je ne devois représenter que la dévastation d'un petit coin de l'Univers par la guerre, je ne mettrois point la Nature entière en commotion: je ne noircirois pas les étoiles; Dieu ne vomiroit pas du feu par la bouche; la fumée ne lui monteroit pas au nez, & les montagnes fondues comme de la cire ne s'écrouleroient pas sous ses piés: Atrabo stellas...it e faucibus ignis edax; ascendit fumus in ejus nares. Subter illum liquescunt montes, instar ceræ ante ignem. Ces images sont respectables sans doute, vues du côté de la Religion; mais ne les considérant ici que dans leur rapport avec la Littérature, il faut les bannir, comme ridicules, de tout ouvrage profane.

(*) " Ce que je dis ici... ne doit pas diminuer le respect que nous avons pour notre Version Vulgate: c'est un malheur nécessaire... que les Poésies perdent beaucoup de leur beauté dans une Traduction..... Notre Version ne présente aucun sens qui ne soit bon & catholique, ce qui suffit. ,, Ainsi parle l'Abbé Fleury dans son Discours sur la Poésie des Hébreux, & je suis loin de contredire ce jugement.

Il y a un autre danger pour nos jeunes Auteurs dans l'étude de la Poéſie Orientale. Comme elle revient ſans ceſſe ſur les mêmes idées trop ſouvent repréſentées ſous les mêmes images, ils riſqueroient d'accoutumer leur génie à une ſtérile abondance, & nous n'avons déja que trop le malheur d'écrire beaucoup ſans dire davantage. Retranchez en effet des Poéſies Sacrées le Tableau de la colère & de la clémence de Dieu, vous ne leur laiſſerez preſque rien. On y trouve trop peu ſouvent cet heureux mêlange de tons, ſans lequel les beautés les plus ſublimes reſtent ſans effet, parce que la monotonie les efface. Cette uniformité de penſées & de couleurs en rend la lecture fatigante, lorſqu'on n'y eſt pas conduit par l'attrait de la Religion. C'eſt, comme dans les Poéſies Erſes, l'éternelle repréſentation d'une nature brute & ſauvage; la conformité eſt frappante: & peut-être ſeroit-ce la matière d'un Ouvrage intéreſſant que la Recherche ſur les cauſes de la reſſemblance entre les Poëtes du Nord & ceux de l'Orient.

Enfin, une imitation indiſcrète de la Poéſie Hébraïque pourroit accroître dans nos vers un défaut, qui de nos jours y domine. Je veux parler de ce ſtyle, qui ne connoiſſant pas, où négligeant l'art de developper la Période Poétique, ſe traîne de deux en deux vers. Ouvrez au hazard les Pſeaumes de David, les Prophéties d'Iſaïe, le Livre de Job; & vous verrez que chaque phraſe eſt ſymétriquement compoſée de deux membres parallèles, où une image répond à une autre image, & un mot à un autre. Prenons pour exemple le début du Pſeaume CXIV, que tout le monde connoit: je me ſers de la traduction de M. Lowth.

Cum exiret Iſraël ex Egypto,
Domus Jacobi è populo barbaro,
Erat illi Juda in ſanctam ditionem,
Iſraël illius imperium.
Vidit Mare & fugit;
Jordanes converſus eſt retro.
Montes ſubſiluerunt ut Arietes,
Colles ut filii Ovium.
Quid tibi, ô Mare! quod fugeris,
Jordanes, converſus fueris retro,
Montes ſubſiluneritis ut Arietes,
Colles, ſicut filii Ovium?
A conſpectu Domini contremiſce, Tellus,
A conſpectu Dei Jacobi!
Qui vertit rupem in ſtagnum aquarum,
Petram in fontem aquarum, &c.

C'eſt-là ſans doute le véritable ton de l'Ode. Ces interrogations, ces réponſes, ces exclamations impriment à ce début la variété de mouvement qui doit regner dans la Poéſie Lyrique; & un Poëte moderne ne devroit pas repréſenter autrement le même prodige, pourvu qu'il ſupprimât les deux comparaiſons, dont j'ai déja parlé. Mais avouons auſſi que cette uniformité de meſure dans le rythme eſt ennuyeuſe & même contraire à la fougue Poétique. Cependant, comme tous les inſtrumens ſont égaux ſous le ſouffle de Dieu, les Poëtes Sacrés l'ont

conſervée cette fougue, au milieu d'une marche compaſſée ; elle leur étoit preſcrite d'ailleurs par la néceſſité de faire chanter leurs vers alternativement par deux chœurs (*). Pour nous, qui n'avons pas la même raiſon pour régler ainſi notre marche, nous deviendrions faſtidieux, ſi à l'uniformité de meſure dans chaque vers, nous joignions encore l'uniformité de meſure dans chaque phraſe. J'ai dit que ce défaut dominoit aujourd'hui dans nos vers ; & j'en accuſe un de nos plus grands Poëtes, M. de Voltaire. J'entends crier au blaſphême : n'importe ; je n'en dirai pas moins, parce que j'en ai eu la preuve en relifant ſes Poéſies du grand genre, qu'il ne marche le plus ſouvent que de deux en deux, de quatre en quatre vers, & qu'il eſt bien éloigné en ce point de l'heureuſe variété de Racine.

Racine n'ignoroit pas que la Lecture des Poéſies Orientales peut égarer le goût d'un jeune Littérateur ; mais il ſavoit auſſi qu'un eſprit mûr peut y faire une riche moiſſon : il nous l'a prouvé dans ſon Athalie. & ſur-tout dans les Chœurs d'Eſther, le chef-d'œuvre de nos Poëmes Lyriques. Il auroit fait ſans doute des beautés du Texte Sacré un uſage plus fréquent, & donné à notre poéſie un ton de hardieſſe qu'elle n'a pas, s'il n'avoit uniquement travaillé pour le Théâtre. On ſait que le ſtyle de la Tragédie ne doit être que celui d'une converſation noble & ſoutenue, & que s'il ſe permet quelqu'audace, il faut qu'il ait l'adreſſe de la cacher. C'eſt ce que la plupart de nos Poëtes ne ſentent pas aſſez aujourd'hui ; ils prennent ſervilement le ſtyle de Racine pour modèle dans tous les genres (**).

(*) Multis exemplis clare confirmatur, uſu obtinuiſſe, ut ſacros Hymnos, ſæpe alternis choris invicem cantarent. . . . . quod ſi is primævus eſſet Hymnos canendi uſus, ... in eo cauſam cernimus proximam, cur ejuſmodi carmina per ſtrophos æquales, & quidem plerumque diſticha, ornate diſponerentur; & cur diſticha verſiculis aliquo modo parallelis conſtarent. . . . . id facile tranſiit in cæteras (Poëſeos) ſpecies ; adeoque in univerſa Hebræorum Poëſi fere obtinuit, ut id verius de Muſis Hebræis quàm de aliis quibuſcumque dici poſſit : Amant alterna Camenæ. (De Sacra Poëſi Hebr.)

(**) On peut appliquer ici ce que M. Thomas a dit du reſpect aveugle qu'on avoit pour Homère, ſous l'Empire de Julien, dans l'Eſſai ſur les Eloges, Ouvrage dont notre ſiècle n'admire peut-être pas aſſez la ſupériorité, mais à qui la poſtérité rendra plus de juſtice. " C'eſt une choſe remarquable en Philoſophie, en Eloquence & dans tous les Arts, qu'il ait toujours fallu aux Hommes un objet de culte Chaque ſiècle a le ſien Il ſemble que l'eſprit humain ſoit importuné de ſa raiſon & fatigué d'être libre. Il a beſoin qu'on le gouverne & qu'on l'aſſerviſſe. S'il ne trouve pas un Homme de ſon ſiècle digne de lui commander, il va demander un Maître aux ſiècles paſſés. Il lui dit, règne ſur moi ; & auſſi-tôt il ſe proſterne & ſe courbe aux piés de ſa ſtatue. Bien-tôt il n'oſe plus le regarder qu'avec un reſpect idolâtre. Ce maître devient le tyran de ſa penſée & le légiſlateur de ſon goût. Ce Maître lui dicte ſes opinions, & juſqu'aux mots dont il doit ſe ſervir. L'Homme, dans cet état, reſſemble à un enfant timide, qui n'oſe faire un pas ſans les liſières qui le ſoutiennent. Il penſe, il ſent, il reſpire dans un autre ; il eſt d'autant plus fier qu'il eſt plus aſſervi. "

Ce

Ce que Racine n'a pas dit, ils n'oſent le dire; les images qu'il ne devoit pas hazarder dans une Tragédie, ils les banniſſent de l'Ode, de l'Epopée, &c. Toujours Ecoliers ils ne ſavent lire dans un livre; ils devroient ſe ſouvenir pourtant que ce qu'ils admirent dans leur Maître, comme la borne de l'Art, Virg & Subligny, leurs prédéceſſeurs, l'avoient proſcrit avec ce ton de mépris qu'ils affectent à leur tour contre des beautés neuves, où ils ne peuvent atteindre. Or, qu'en arrive-t-il? Notre Poéſie ſe meurt de timidité. La proſe a été plus heureuſe. MM. J. J. Rouſſeau, Thomas, Buffon, Raynal, &c. lui ont donné une attitude plus fière. On peut les en blâmer aujourd'hui; mais la poſtérité les en louera, comme nous louons Platon & Pline d'être quelquefois auſſi hardis qu'Homère & Virgile. L'Abbé Fleury remarquoit déja dans ſon tems » que nous élevions la Proſe à la majeſté du ſtyle poétique, & que nous abaiſſions la Poéſie à la facilité de la Proſe. »

Mais il eſt tems de détailler quels avantages peut nous procurer l'étude des Poëtes Orientaux. Horace exige deux qualités dans un grand Poëte, un génie divin pour enfanter de ſublimes conceptions; & pour les rendre, un langage non moins ſublime: Mens divinior atque os magna ſonaturum. Or ces deux qualités brillent éminemment dans les Poéſies Hébraïques; c'eſt-là qu'on trouve de ces tableaux capables d'étonner l'imagination même d'un autre Homère. Les Tribus captives gémiſſent à Babylone; Ezéchiel veut les conſoler par l'eſpérance d'un prochain retour dans leur Patrie. Comment s'y prend-il pour leur montrer cet avenir flatteur? Il ſe préſente à elles & dit: « L'Eternel m'a tranſporté dans une vaſte campagne couverte d'oſſemens. Il m'a commandé de leur parler, j'obéis; & voilà qu'à l'inſtant, tous ces os s'agitent à grand bruit; ils ſe rapprochent l'un de l'autre; ils ſe lient par des nerfs & ſe couvrent de chair & de peau. L'Eternel m'ordonne encore d'appeller ſur eux les vents des quatre coins de l'Univers. A ma voix, les vents accourent, les morts revivent, & une armée immenſe ſe dreſſe ſur ſes piés. Hé bien, fils d'Iſraël! vous êtes ces oſſemens deſſéchés, vos tombeaux vont s'ouvrir & vous allez revivre. « Y a-t-il dans toute l'Antiquité rien qui efface cette ſublime Allégorie? Et ailleurs, veut-il prouver à ſes Concitoyens qu'ils ont mérité la priſe & le ſaccagement de leur Ville? Il leur fait l'énumération de leurs crimes; & voici le tour éloquent & poétique qu'il emploie.--- Dieu le tranſporte de Babylone à Jéruſalem, lui fait voir dans l'intérieur de chaque maiſon les divers attentats qui s'y commettent, & lui demandant à chaque nouvelle ſcène: « Eh bien! crois-tu que mon Peuple mérite que je l'abandonne? » Il ajoute: » Tourne les yeux, tu verras des abominations encore plus grandes; » le Prophète tourne les yeux, & à chaque fois, il voit des abominations encore plus grandes. La dernière qu'il découvre, c'eſt l'Idolâtrie placée par les Anciens même du Peuple dans le Temple, entre le vestibule & l'autel. Arrivent alors ſix hommes qui portent la mort dans leurs mains; au milieu d'eux marche un ſeptième vêtu de lin; à ſon côté eſt ſuſpendu un vaſe rempli d'encre. Dieu lui commande d'aller dans la Ville marquer au front le petit nombre de ceux qui n'ont point prévariqué. L'Homme aux habits de lin ſe retire; les ſix Miniſtres de la mort reçoivent à leur tour l'ordre d'aller égorger qui-

conque ne portera point le ſceau de la fidélité ; ils ſortent pour obéir. Le Poëte (*) tombe alors aux piés de l'Eternel ; le viſage attaché à la Terre, il demande en gémiſſant la grace de ſa Patrie : dans le même inſtant, rentre l'homme vêtu de lin qui ne dit que ces mots : « J'ai fait ce que tu m'as ordonné. » Là finit le Poëme.

Voilà, ce me ſemble, des beautés d'un ordre ſupérieur : comme nos plus ſublimes conceptions poétiques pâliſſent à côté de ce vaſte & hardi tableau ! Pourquoi ceux, qui parmi nous ont cultivé la Poéſie Epique, n'ont-ils rien qui approche de ce merveilleux ? Eſt-ce un effet de leur timidité ou de leur impuiſſance ? Si je ne craignois les applications, je hazarderois une réponſe ; il eſt plus ſage de ſe taire : pourſuivons.

J'ai parlé, dans une Note ſur le quatrième Chant, de l'Ode où Iſaïe a peint la ruine de Tyr ; je ne puis me refuſer au Plaiſir de faire connoître encore le tableau non moins ſublime que nous offre le même Poëte Sacré de la deſtruction de Babylone & de la mort de ſon Roi. Il faut ſe ſouvenir d'abord que les Grands, les Princes & les Rois dans la Poéſie Hébraïque ſont ordinairement figurés par les Cèdres du Liban. Il faut ſavoir que chaque famille un peu conſidérable chez les Hébreux avoit un tombeau particulier ; que ce tombeau étoit une eſpèce de caverne noire & profonde, taillée dans le roc, qu'elle contenoit une vingtaine de cellules, chacune deſtinée à recevoir un cercueil, & que les Juifs ſe repréſentoient les Enfers ſous cette image.

(*) Je n'ignore pas que que'ques Savans refuſent à Ezéchiel le titre de Poëte original. Il répète diſent-ils, & affoiblit tout ce qu'on avoit dit avant lui. Je ne puis ſouſcrire à ce jugement. Cet Ecrivain Sacré me paroît ſupérieur à Iſaïe lui-même par la véhémence, la force & la ſublimité, non de ſtyle, mais d'imagination. Ses quarante huit Chapitres offrent un grand nombre de tableaux dignes de ceux que je viens de citer. C'eſt ce qui a fait dire avec raiſon à M. Lowth, qu'Ezéchiel eſt chez les Hébreux, ce qu'eſt Eſchyle chez les Grecs.

J'ai fait, en liſant ce Prophète, une remarque qu'on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici. On connoît ces beaux vers de la Fontaine ſur des arbres qu'on émonde :

Eh ! pourquoi mutiler ces pauvres habitans ?
Ils iront aſſez tôt border le noir rivage.

La hardieſſe de cette figure, où l'on voit des arbres deſcendre aux Enfers comme les hommes, Ezéchiel le premier l'a employée. " Omnes enim [arbores] morti debentur, inferis deſtinatæ, in turba hominum deſcendentium in foveam ituræ, „ Cap. XXXI.

CHANT DE TRIOMPHE

SUR LA RUINE DE BABYLONE

ET LA MORT DE SON ROI,

Tiré du XIV Chapitre des Prophéties d'Isaïe.

Il est donc renversé ce colosse d'orgueil.
Trahi par la victoire, il expire ; & les Villes,
Qui devant ses exploits courboient leurs fronts serviles,
Chantent Babylone au cercueil.

Jéhova, qu'indignoit le faste de l'impie,
Voit d'un sceptre de fer l'Orient écrasé :
Jéhova parle : il faut que le crime s'expie.
Le sceptre de fer est brisé.

Oui : celui qui frappoit dans sa barbare joie
Les peuples gémissans, est lui-même frappé :
Au bras d'un Dieu vengeur il n'a point échappé,
Et la mort en a fait sa proie.

En le voyant tomber, ce farouche Tyran,
La Terre a tout-à-coup frémi d'un doux tumulte :
Le Pin s'en réjouit, & le Cédre l'insulte,
Tranquille au sommet du Liban.

» De ton sang, disent-ils, quand la plaine est baignée,
» Quel bras assez hardi pour nous blesser jamais !
» Tu meurs & nous vivons : ta chûte désormais
» Epouvantera la coignée. «

L'enfer à ton aspect s'est ému. Chaque Roi,
Impatient de voir tes palmes triomphales,
Se lève, sort du Trône, & ces Ombres Royales
Vont en foule au-devant de toi.

« Eh quoi donc ! comme nous, te voilà, disent-elles !
» Dans la tourbe des morts tu descends confondu !
» Te voilà sans flatteurs, sans cortège, & perdu
» Dans les ténèbres éternelles ! »

Comment es-tu tombé de ton char radieux,
Brillant fils du matin ? Tu versois la lumière,
Et tu dors maintenant éteint dans la poussière !
Comment es-tu tombé des cieux ?

Naguère tu disois. « Au-dessus des nuages,
» Je veux, le sceptre en main, pareil à Dieu, m'asseoir.
» Cieux, vous ferez mon Trône ! Astres, je veux vous voir
» M'apporter vos humbles hommages ! »

Tu le disois : l'Enfer dévore tes desseins.
Et tous les Voyageurs, qui verront le rivage
Où gît ton corps meurtri, penchés sur ton visage,
Se demanderont incertains :

» Est-ce lui, dont la voix commandoit à la guerre ?
» Lui, qui d'or & de sang épuisoit les États,
» Et Potentat, vainqueur des plus fiers Potentats,
» En désert transformoit la Terre ?

» Les marbres, les parfums & les hymnes pieux
» Des Rois les plus obscurs honorent la mémoire ;
» Et même les Tyrans n'arrivent pas sans gloire
» Au sépulchre de leurs aïeux.

» Cruel ! toi seul privé des pompes funéraires,
» Tu seras le butin du vorace Corbeau.
» Non : tu ne joindras point tes pères au tombeau ;
» Ta cendre outrageroit tes pères. »

Il est affreux ton sort ; mais tu l'as mérité.
Réponds : quel est le sang qu'épargna ta furie ?
N'as-tu pas fait, barbare, à ma sainte Patrie
Soixante ans de captivité ?

Eh bien ! que tes forfaits retombent sur ta race,
Que le glaive implacable égorge tes enfans ;
Tes projets dans tes fils revivroient triomphans :
Le glaive éteindra leur audace.

Ainsi le veut Dieu même ; il se lève : écoutez.
» Oui, j'anéantirai les murs de Babylone,
» Son peuple, & l'arbre impur qui suspend sur le Trône
» Ses bras couverts d'iniquités.

» L'orgueilleuse n'est plus qu'un long marais immonde,
» Là, viennent habiter les insectes fangeux.
» Réjouis toi, Sion ! je te rends les Hébreux ;
» Leur vengeur est le Roi du Monde. »

Dieu le jure. O ferment ! qui peut te rendre vain ?
De la main du Très-Haut l'Euphrate a tout à craindre.
Ciel ! voilà qu'il l'étend : qui pourra le contraindre
A la retirer.... cette main ?

Toute réflexion est inutile. Celui, qui en lisant ce Chant de Triomphe n'aura éprouvé ni délire, ni enthousiasme, celui-là est mort pour la Poésie ; qu'il n'en parle jamais : il la profaneroit.

Examinons maintenant la Poéſie de Style chez les Hébreux; c'eſt dans cette partie qu'il eſt impoſſible de leur conteſter leur ſupériorité ſur tous les autres Peuples. Toute liaiſon intermédiaire, ils la ſupprimment. Tout changement rapide de tems & de perſonne leur eſt familier. Les arbres, les livres, les épées, tout eſt animé & vivant. Voyez dans le Cantique de Moïſe, après le Paſſage de la Mer Rouge, comme dans l'eſpace de quatre vers toutes ces beautés ſe trouvent réunies.

Dixerat hoſtis : perſequar, adſequar;
Dividam ſpolia, exſaturabitur anima mea,
Stringo gladium, exſcindit eos manus mea :
Spiritu tuo flaviſti; operit eos mare.

J'ai oſé les traduire ces vers, au lieu de les paraphraſer; comme a fait un de nos Poëtes (*).

Il diſoit l'ennemi : « mon glaive va les ſuivre;
» Je veux de tout leur ſang que mon glaive s'enivre.
» Leur dépouille eſt à moi, je l'emporte. » Il l'a dit.
Tu n'as fait que ſouffler, & la Mer l'engloutit.

Citons encore la traduction de deux morceaux des Pſ. XCVI & XCVII que M. Lowth a rapprochés & que j'ai rendu auſſi en vers Français.

Dicite, regnat Deus Omnipotens;
Dicite populis, ipſe Jehova
Poſuit ſtabilis mœnia mundi.
Rerum validas torquet habenas.
Cœli exultent; concinat Æther :
Reſonet cantu conſcia Tellus,
Reſonent ſylvæ, reſonent montes;
Geminent palmis flumina plauſum;
Fremitu læto reboet pontus;
Pſallite, clangite, quæque patentes
Colitis terras, quæque profundum.
Advenit, advenit ipſe Jehova;
Regat ut populos legibus æquis,
Totum numine temperet orbem.

---

[*] Notre ennemi diſoit : je pourſuivrai ma proie;
Leur ſang, leur propre ſang inondera leur voie
Juſqu'au fond des déſerts.
Je les dépouillerai, j'aſſouvirai ma haine;
Ils étoient ſous le joug, ils ont briſé leur chaîne,
Qu'ils rentrent dans mes fers.
Il le diſoit : & leurs blaſphèmes
Sont étouffés au ſein des flots
Dieu fait retomber ſur eux-mêmes
L'audace de leurs vains complots.
Poéſies Sacrées de M. L*. F**.

Dites : « le Tout-Puiſſant règne. » Dites au monde :
« Jehova t'affermit ſur ta baſe profonde ;
» Il eſt ton Roi ; tu ſuis ſes décrets ſouverains ;
» Il tient de l'Univers le rênes dans ſes mains.
« Terre & Cieux, adorez les mains qui vous régiſſent :
» Que les forêts, les monts, les fleuves applaudiſſent.
» Jehova règne ; il vient : l'équité de ſes loix
» Embraſſe tous les lieux, tous les tems à la fois. »

Et dans ce tableau, où pour peindre la ruine de Jéruſalem, Jérémie unit la ſenſibilité qui lui eſt propre à la ſublimité qui caractériſe Iſaïe, qui n'admirera par la hauteur, la vivacité & la hardieſſe de l'expreſſion ?

Appellez, raſſemblez vos pleureuſes à gage :
Qu'elles répètent vos malheurs ;
Que leurs yeux ſe fondent en pleurs ;
Et d'un Hymne funèbre attriſtez ce rivage ;
Jéhova courroucé va combler nos douleurs.
Ciel ! tout mon cœur friſſonne à cette plainte ſombre ;
Je l'entends, qui remplit les hauteurs de Sion.
Jour lamentable ! O jour de déſolation !
Bientôt Jéruſalem ne ſera plus qu'une ombre.
Quoi ! pour toujours il faut donc vous quitter,
Bords ſacrés du Jourdain, bords chéris, où nos Pères
Ont coulé des jours ſi proſpères !
L'Eternel vous dévoue aux lances meurtrières,
Au glaive, impatient de vous enſanglanter !
Il a déja ce glaive envahi nos murailles.
Comme il frappe au-dedans ! comme il frappe au dehors !
Il a couvert nos champs d'une moiſſon de morts ;
Et les Vautours feront leurs funérailles.

Ecoutons encore le même Poëte ſur le même ſujet. Quelles armes terribles il donne à Dieu !

Il a tendu ſon arc : de cet arc redoutable,
Vole en flèches de feu ſa haine inévitable.
Tremblez ; voici le jour de la deſtruction :
Sa haine a conſumé les tentes de Sion.

Et dans le Pſ. CXXXIX, conſacré à célébrer la préſence univerſelle de Dieu, comme les expreſſions ſont vives & rapides ! Je rapproche les traductions de MM. Lowth & Michaëlis.

Quò diſcedam à ſpiritu tuo ;
Et quò à facie tua fugiam ?
Si alas Auroræ attollerem,
Quieſceremque in extremo mari,
Etiam ibi manus tua me duceret,
Prehenderetque dextera tua.
Si aſcendam cœlos, ibi tu ;
Et in orco cubem, ecce te !

Comment rendre en Français la beauté de ces expreſſions, ibi tu, ecce te! les règles de notre Grammaire s'y oppoſent.

Oui, quand j'emprunterois les ailes de l'Aurore.
Quand j'irois habiter l'extrêmité des Mers,
Sous ta main je ſerois encore;
Je trouverois ta main au bout de l'Univers.
Irai-je pour te fuir juſqu'au plus haut des airs?
A mes regards le Ciel te montre.
Deſcendrai-je dans les Enfers?
Dans les Enfers je te rencontre,

Finiſſons cette Note, déja trop longue peut-être, par un morceau du Livre de Job, ce chef-d'œuvre de toutes les Poéſies anciennes, ſi on le conſidère du côté de l'expreſſion.

Les barbares! Aux traits qui partent de leurs mains,
Ils m'ont choiſi pour but; ils ont briſé mes reins:
En Vautours dévorans Dieu ſur moi les attache.
Oui, de tous ſes fléaux Dieu me bat ſans relâche.
. . . . . .
. . . . . .
Que de maux! puis-je, ô Dieu, les ſouffrir en ſilence!
Oh! ſi tu les peſois dans ta juſte balance!
Leur nombre eſt auſſi grand que leur fiel eſt amer:
Ils ſurpaſſent, hélas, les ſables de la Mer.
Les terreurs de mon Dieu, comme une vaſte armée,
M'aſſiègent: quand ſera leur fureur déſarmée?
Quand Dieu cédera-t-il à mes cris ſupplians?
Ou que plutôt, en butte à ſes traits foudroyans,
Inveſti de leur flamme, en pouſſière je tombe!
Je trouverai du moins le repos dans la tombe.

P. 159. Que d'un cours ſinueux traverſant les vallées,
Le fleuve s'engloutit dans les plaines ſalées.

L'œil le moins obſervateur peut avoir remarqué que les fleuves ont creuſé leur lit dans la partie la plus baſſe des vallées, & qu'ils ſuivent toujours dans leur courſe les ſinuoſités des collines. Leurs courbures ſont même d'autant plus fréquentes, qu'ils ſont plus ou moins près de leur embouchure. M. de la Condamine & grand nombre d'autres Voyageurs ont reconnu par eux-mêmes, ſur les grands fleuves de l'Amérique, la vérité de cette obſervation. Les ſauvages, qui l'avoient faite avant eux, s'en ſervoient pour régler leur marche dans les contrées qu'ils ne connoiſſoient pas.

P. 159. Que l'Ambre hériſsât la bruyante Baltique;

Il y a deux ſortes d'Ambres, le gris & le jaune. Le premier eſt ſi facile à diſtinguer par le parfum qu'il répand, que les Sambaliens le quêtent à l'odorat, lorſque les tempêtes l'ont jetté ſur les côtes de leur Iſle; mais il ſe trouve plus communément & en groſſes maſſes ſur les rivages de la mer des Indes. Le ſecond, qu'on appelle autrement ſuccin ou karabé, eſt une eſpèce de bitume durci & tranſpa-

lent, qu'on recueille dans la mer Baltique, sur les côtes de la Prusse. Les habitans des environs vont le ramasser pendant les tempêtes qui agitent continuellement cette Mer. L'Ambre jaune, lorsqu'il a été un peu frotté, a, comme la cire d'Espagne, la propriété d'attirer la paille, le papier, &c. ce qui la fait appeller Electrum. Comme il est susceptible d'un beau poli, & qu'alors il imite l'Agathe, il entroit dans la parure des femmes, avant que nos voyages fréquens dans les deux Indes eussent rendu communs en Europe les diamans & les autres pierreries.

P. 159. Que l'Ebène ombrageât la rive Asiatique ;

L'arbre, qui nous donne l'Ebène noire, croît dans les Isles Antilles, & dans celle de Madagascar ; il y acquiert une hauteur & une grosseur considérables. On assure qu'on en a vu aussi une forêt entière entre la Gorée & le Sénégal.

P. 159 Que dans les flots d'Ormus la Perle se blanchît ;

Le Golfe d'Ormus, appellé autrement le Golfe Persique produit annuellement, selon Chardin plus d'un million de Perles. On ne les pêche que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre. La méthode est fort simple : un Pêcheur, ayant un poids attaché aux piés. Descend au fond de la Mer, ramasse indifféremment toutes les écailles qu'il trouve, & les jette dans un panier qu'on retire hors de l'eau à un certain signal, que donne le Plongeur. Lorsque celui-ci a besoin de respirer, il remonte dans son bateau, & recommence ensuite sa pêche. Tous ces Pêcheurs sont obligés, sous des peines très-rigoureuses, de donner au Prince les Perles qui pèsent plus de douze grains : mais ils ne sont pas toujours fidèles à cette loi.

Du reste, la Perle n'est point, comme on l'a cru long-tems, une lèpre ou une excroissante graveleuse, formée dans le corps des Huîtres vieilles ou malades. Elle n'est qu'une surabondance de la liqueur nacrée, qui au-lieu de s'étendre par larmes dans la coquille, se forme ou se durcit en gouttes plus ou moins sphériques.

P. 160. Changeât en diamant le sable de Golconde ;

Comme on trouve toujours le diamant dans une terre sabloneuse, on semble autorisé à croire que le sable entre pour beaucoup dans la composition de cette précieuse cristallisation. Mais si en cessant de parler conformément à ce qui frappe d'abord nos yeux, nous raisonnons d'après les expériences que nos plus habiles Chymistes modernes ont tentées, seroit-il bien ridicule de penser que le diamant n'est peut-être qu'un assemblage des parties les plus pures de l'eau ? Dans cette hypothèse, on explique facilement sa diaphanéité, rien ne pouvant égaler une eau pure en transparence ; sa dureté, car plus un corps est homogène, plus il est dur ; enfin sa volatilisation au feu de réverbère, puisqu'il se dissipe au point de ne rien laisser après lui dans le creuset.

Je n'ai cité que les mines de Golconde, parce que ce sont les plus connues & les mieux exploitées ; elles donnent les plus gros diamans. Celui qui avant Tamas-Kouli-Kan ornoit le Trône du Grand-Mogol,

en étoit ſorti. Tavernier, qui l'avoit vu, aſſure qu'il reſſembloit à la moitié d'un gros œuf de poule, qu'il peſoit plus de deux cent ſoixante dix-neuf karats, & qu'il valoit onze millions, ſept cent vingt trois mille, deux cent ſoixante-dix-huit livres, quatorze ſols, neuf deniers. On n'en connoiſſoit pas de plus grand dans le monde : mais depuis 1772, l'Impératrice de Toutes les Ruſſies en poſsède un qui pèſe ſept cent ſoixante-dix-neuf karats, ſorti de même des mines de Golconde.

P. 160. Que le Fleuve du Caire, en ſes profondes eaux,
Prêtât au Crocodile un abri de Roſeaux ;

Cet animal, le plus grand de tous les Lézards, a ſouvent vingt, trente & quarante piés de long. Il ſe cache dans les Roſeaux, où il demeure immobile, pour attendre ſa proie, qu'il commence par aſſommer d'un coup de ſa queue, avant de la dévorer. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans ſon hiſtoire, c'eſt qu'il provient d'un œuf qui n'eſt pas plus gros que celui d'une Oie. En cela, la Nature paroît s'éloigner pour lui ſeul des proportions qu'elle ſuit ordinairement.

Le Crocodile fut autrefois adoré par les Egyptiens. Ils en prenoient un dans le Lac Mœris ; on lui ſuſpendoit à la tête des pierres précieuſes ; on le nourriſſoit avec la viande des ſacrifices qu'on lui offroit. Après ſa mort, on l'embaumoit, on le brûloit ; & ſes cendres dépoſées dans une urne étoient portées en grande pompe dans les pyramides, auprès de la cendre des Rois.

P. 160. Que le Phoque rampât aux bords de la Finlande,

Sans adopter ni contredire la diviſion que M. de Buffon a faite des Phoques en trois eſpèces, qui habitent, l'une les Mers du Levant, l'autre, la Méditerranée, & la troiſième, les parages du Nord, on doit dire avec lui, d'après les relations des Voyageurs, que les plus grands de ces amphibies naiſſent dans l'Océan Septentrional. Ils en ſortent ſouvent pour ſe répandre ſur le rivage, ſur-tout pendant les jours d'orage & de pluie dont ils ſemblent s'amuſer beaucoup ; mais ne pouvant ſe ſoutenir ni ſur leurs piés ni ſur leurs mains qui reſſemblent fort à des nageoires, ils rampent ſur la Terre, plutôt qu'ils ne marchent. Comme ils aiment à dormir en ſociété ſur les glaçons, ſur les rochers, & que leur ſommeil eſt profond, les habitans de la Finlande vont à la chaſſe de ces animaux & les ſurprennent facilement. Leur queue de poiſſon, leur corps, leurs piés & leurs mains revêtus de poil, leur tête ronde comme celle de l'Homme ; enfin leur voix & leur intelligence ſemblable à celle du Chien, ont fait dire avec aſſez de vraiſemblance à notre Hiſtorien de la Nature, que le Phoque, « d'autant plus étrange qu'il paroît fictif, eſt le modèle ſur lequel l'imagination des Poëtes enfanta les Tritons, les Sirènes, & ces Dieux de la Mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poiſſon. »

P. 160. Que l'Ours dormît trois Mois ſur les rochers d'Iſlande :

L'Hyver eſt pour les Ours un tems de repos & d'abſtinence. Retirés alors dans leurs tanières, où ils vivent tranquilles, mais non pas

engourdis comme la Marmotte, ils y reſtent ſans prendre aucune nourriture. La graiſſe dont ils ſont couverts à la fin de l'Automne, pompée intérieurement par les vaiſſeaux, ſuffit à leur ſubſiſtance. Cet état eſt une eſpèce de ſommeil pour eux. Comme ils ſe plaiſent dans les lieux ſauvages & déſerts, ils ſont en grand nombre ſur les côtes Septentrionales de l'Iſlande: la nuit de pluſieurs Mois, que l'Hyver fait regner ſur cet iſle, favoriſe leur profond repos.

P. 160. Et qu'au bord de ces lacs, où cent Forts démolis
Au triſte Canada font regretter nos Lys,
Le Caſtor, avec nous diſputant d'induſtrie,
De hardis monumens embellit ſa patrie.

On trouvoit autrefois dans tout le Nord de l'Amérique des Caſtors réunis en ſociété: mais depuis que l'Homme, le tyran de l'Univers, parce qu'il s'en dit le Roi, donne la chaſſe à un animal auſſi timide qu'il eſt induſtrieux, on ne le trouve plus réuni par bourgades, que dans les forêts du Canada les plus ſolitaires. C'eſt-là qu'il peut encore déployer en liberté ſes qualités ſociales. Par-tout ailleurs, abruti par la crainte, il vit iſolé, ſans projets, ſans deſſeins. C'eſt ainſi qu'un homme de génie n'eſt qu'un homme médiocre, toutes les fois qu'il n'eſt pas à ſa place. Si cette eſpèce innocente continue à ſe voir inquiétée. Dans le Canada, il eſt probable que ſon induſtrie n'exiſtera bientôt plus que dans les ouvrages immortels des Buffon, des Raynal, &c.

P. 160. De ces Républicains, nos paiſibles rivaux,
Le Soleil en ce Mois éclaire les travaux.

S'il eſt une eſpèce animale qui puiſſe être raiſonnablement comparée à l'eſpèce humaine, c'eſt ſans contredit la famille des Caſtors, lorſque réunis aux bords des eaux, vers le mois de Juillet, au nombre de deux ou trois cens, ils travaillent à frais communs pour l'intérêt de la ſociété. Leurs plans, leurs combinaiſons dépoſent contre les Philoſophes qui voudroient réduire les animaux à l'état de pure machine. M. de Buffon, qui de nos jours eſt à la tête de ces Philoſophes, a été ſi frappé des travaux concertés des Caſtors, qu'il ſemble, dans l'article qu'il leur a conſacré, les avoir preſque exceptés de la proſcription générale qu'il a prononcée ailleurs contre l'eſpèce animale. Il leur accorde une lueur d'intelligence; & dit qu'on peut la comparer à celle de l'Homme ſauvage. La Fontaine l'avoit déja faite cette comparaiſon, & ſes vers, qui ſous un air de plaiſanterie cachent ſouvent un très-grand ſens, démontrent que l'avantage eſt du côté des Caſtors.

Ils ſavent pour l'Hyver élever des maiſons,
Paſſent des étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

P. 161. Sur ſa queue applatie il emporte l'argile, &c.

Lucrece a dit, non pas que l'Homme a reçu des mains pour

s'en ſervir, mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en eſt ſervi : de même, le Caſtor a des membranes aux piés de derrière, & il nage ; il a des doigts ſéparés aux piés de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de main ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & travailler ; il a quatre dents inciſives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. » (M. L. A. Raynal.)

P. 161. Solide monument! ſon immenſe longueur
Etonne des humains l'adreſſe & la vigueur.

Cette digue, étendue quelquefois ſur une ligne de cent piés de longueur, eſt inclinée verticalement du côté oppoſé au courant de l'eau, tandis qu'elle s'élève perpendiculairement du côté par où l'eau s'échappe. Nos Architectes ne font pas mieux, lorſqu'ils veulent conſolider un pont & lui donner la force de rompre la violence d'un fleuve. On ſait qu'ils oppoſent à ſa deſcente des angles ſaillans appuyés contre chaque pile, & qu'ils laiſſent ſans cette défenſe la partie poſtérieure des arches. Les Caſtors pouſſent encore plus loin la prévoyance. Vers le ſommet de la digue, ils ouvrent à l'écoulement des eaux, deux ou trois iſſues en pente, qui en diminuent l'action & le poids.

P. 161. A créer une ville, où ſous trente maiſons,
Elle doit voir renaître & mourir deux ſaiſons.

On a trouvé quelquefois de ces bourgades compoſées de trente cabanes ; mais elles ſont rares : les Caſtors, ne conſtruiſent plus communément que dix, douze cabanes habitées chacune par quatre, ſix & même quinze ménages. Elles ſont d'une forme tantôt ovale, tantôt ronde. Quelques-unes ont deux ou trois étages ; l'enceinte a dix piés de diamètre ; & le mur, deux piés d'épaiſſeur ; mais toutes ſont couvertes d'un toît formé en voûte, & conſtruites avec autant de propreté que de ſolidité. Les Caſtors y paſſent l'Automne & l'Hyver ; le reſte de l'année, ils habitent les bois.

Selon M. de Buffon, les cabanes de ces amphibies ſont ſi ſolides qu'aucun animal n'oſe entreprendre de les ouvrir ou de les renverſer : cependant de nouvelles relations nous aſſurent que le Carcajou, animal carnaſſier de l'Amérique Septentrionale, parvient à briſer les loges des Caſtors, qu'il les y ſurprend & les dévore.

P. 162. Monts chantés par Haller, recevez un Poëte !

M. Haller, que vient de perdre l'Académie Royale des Sciences, dont il étoit membre, auſſi grand Poëte que grand Médecin, avoit compoſé dans ſa jeuneſſe une Ode ſur les Alpes. L'Hiſtoire Naturelle de ces montagnes, les mœurs ſimples, innocentes du Peuple qui les habite, y ſont repréſentées d'une manière brillante & fidèle. C'eſt l'ouvrage d'un Poëte qui avoit autant de philoſophie & de ſcience que d'imagination. J'en ai emprunté quelques vers pour embellir la peinture des Glaciers de Suiſſe.

Les Français appellent Glaciers ou Glacières, & les Suiſſes Gletſcher un aſſemblage de montagnes, de vallons & de champs de glace,

qui mesurés en lignes droite depuis les bornes Orientales du Canton de Binder vers le Tirol, jusqu'aux bornes Occidentales du Canton de Wallis vers la Savoie, occupent une longueur de soixante-dix lieues ; sur trente-six de largeur du Nord au midi. Ces Glacières si nombreuses ont chacune des noms particuliers. Dans le seul Canton de Berne, on en compte jusqu'à sept. Celui qui se trouve dans la vallée de Grindelval, à vingt lieues de la Ville de Berne, est le plus fréquenté par les Etrangers, parce qu'il est d'un accès moins difficile que les autres. On le visite ordinairement dans les mois de Juillet & d'Août ; avant ce tems l'excès du froid qui y règne rendroit ce voyage presque impraticable, ou du moins trop pénible L'Essai Historique & Physique des Montagnes de glace en Suisse, par M. Jean-George Altmann, & l'Histoire Naturelle des Glacières de Suisse, par M. Grouner, m'ont servi de guide. Cette déclaration étoit nécessaire auprès de ceux qui accusent la Poésie de toujours feindre pour intéresser davantage.

Je ne puis me refuser de citer ce qu'on lit dans la nouvelle Héloïse, touchant les montagnes de la Suisse. Jamais peut-être on n'a porté aussi loin le talent de peindre par les mots. « Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au-dessus de ma tête : tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leurs épais brouillards, tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme, dont les yeux n'osoient sonder la profondeur : quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu : quelquefois en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la Nature sauvage & de la Nature cultivée montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne, on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'ont n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices. »

« Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces Pays étrangers si bizarrement contrastés ; la Nature semblot encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects ! Au Levant les fleurs du Printems, au Midi les fruits de l'Automne, au Nord les glaces de l'Hyver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires sur le même sol, & formoit l'accord, inconnu par-tout ailleurs, des productions des plaines & de celles des Alpes. »

P. 160. De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes & d'animaux sur les plaines errans,

Les Fleuves qui sortent des montagnes de la Suisse sont le Rhin, l'Aar, le Rhône & le Tessin ; mais le spectacle le plus curieux que présentent les eaux des Glaciers, c'est une cataracte produite par la fonte des nèges & des glaces qui sortent au Printems & en Eté par une grande ouverture de rocher, & forment des chûtes réitérées dont le bruit s'entend à la distance de quelques lieues. Comme une grand partie de ces eaux se disperse en l'air & augmente les nuages dont les sommets des montagnes se couvrent à la fin de l'Eté, on croit voir couler dans le Ciel une rivière qui s'échappe des nues.

Quant aux animaux qui couvrent la vallée fertile de Grindelval, leur nombre eſt prodigieux. On y voit plus de deux mille pièces de gros bétail, & deux mille ſix cens Chèvres ou Moutons.

P. 163. Il hériſſe les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au Soleil s'enflammant, &c.

La couche de glace qui forme le Gletſcher de Grindelval, dit M. Altmann, s'élève à trois reprîſes, & depuis le haut juſqu'en bas eſt couverte d'une infinité de grandes & de petites pyramides de glace. C'eſt un des plus beaux ſpectacles de la Nature, dans un beau jour d'Eté, de voir tomber tranſverſalement les rayons du Soleil ſur le Gletſcher, qui commence d'abord à fumer de toutes parts, & à reluire comme s'il étoit en flammes.

P. 163. La maſſe inébranlable inſulte au Roi des Airs.

Il eſt très-vrai que les chaleurs de l'Eté ſont ordinairement ſans pouvoir ſur cet entaſſement de glace. Auſſi les Chroniques de la Suiſſe rapportent-elles comme un grand phénomène les chaleurs de l'Eté de 1740; elles furent ſi ardentes & ſi sèches que les ſommets de pluſieurs montagnes toujours chargées de glace parurent à découvert, & que tous les Glaciers ſe fondirent.

P. 163. Mais trop ſouvent la nège arrachée à leur cime
Roule en bloc blondiſſant, &c.

Ce ſpectacle, au rapport de M. Grouner, eſt un des plus terribles que l'on puiſſe jamais voir. « Il faut, dit-il, en avoir été témoin pour ſe le repréſenter. Il eſt commun pour un habitant du Pays, mais rare pour un Etranger.

« Tout-à-coup j'entendis un bruit effroyable, pareil à l'éclat d'un fort tonnerre; j'en fus d'autant plus ſurpris que le jour étoit un des plus plus beaux de l'Eté, & qu'on ne voyoit pas au Ciel le plus léger nuage. Ce bruit ayant duré quelques inſtans, & étant répété par les échos, je crus que c'étoit en effet le bruit d'un fort tonnerre renvoyé par les montagnes. Tandis que je regardois autour de moi avec ſurpriſe, de la cime la plus élevée & toujours couverte de glace, je vis ſe détacher une maſſe de nège, qui tomba du haut en bas de la côte eſcarpée du premier ſommet. Une partie s'éleva comme une pouſſière, l'autre ſe précipita comme un rapide torrent ſur un rocher qui s'avance du milieu du mont: le choc en fit élever encore une eſpèce de brouillard, & le reſte de cette maſſe énorme tomba au pié de la montagne. La vapeur qui s'en éleva pour la troiſième fois, & l'ébranlement de l'air ſe fit ſentir juſqu'à moi & mes compagnons de voyage, quoique nous en fuſſions à un quart de lieue. Ce phénomène fut répété durant pluſieurs minutes, avec le même bruit & les mêmes circonſtances. J'avois vu, la veille, à l'Auterlaunnen, le Staubbakh, ou ruiſſeau de pouſſière; & s'il y avoit eu quelque vraiſemblance, j'aurois pu croire que ce nouveau ſpectacle étoit la chûte d'un torrent plus conſidérable que n'eſt le Staubbakh: mais je fus bientôt convaincu de la vérité, lorſque je vis voler juſqu'à nous la nège

réduite en poussière. Nos guides nous dirent que ces lavanges de poussières (c'est ainsi qu'ils les appellent) tombent souvent en Eté. Ils nous assurèrent que si nous eussions été deux cens pas plus près, ou directement devant la chûte, l'ébranlement de l'Air auroit pu nous renverser, ou du moins nous donner une forte secousse, si nous ne nous fussions pas promptement détournés. »

P. 163. Le Nil, qui fuit sa rive & roule sans obstacle.

La crue de ce Fleuve, la plus grande merveille de l'Egypte, commence tous les ans aux approches du Solstice d'Eté : mais il est environ un Mois à grossir avant d'arriver à la hauteur nécessaire pour la fertilité des campagnes qu'il doit inonder. Le 15 ou le 20 de Juillet est ordinairement l'époque de son parfait accroissement. Il tient lieu à l'Egypte de rosées, & sur-tout de pluies, dont la Nature a privé cette partie de la Terre.

Arida nec pluvio supplicat herba jovi. (Tibulle.)

P. 163. Ce Fleuve, qui long-tems nous cela son berceau,

Les sources du Nil furent inconnues à l'Antiquité, & nous-mêmes nous les ignorions, il n'y a pas long-tems encore. Sésostris, Cambyse, Alexandre & César les firent chercher vainement. Le dernier surtout entreprit de les découvrir lui-même. Il monta, disent quelques Historiens, avec la célèbre Cléopatre, sur une des plus superbes galères que l'on eût jamais vues, résolu de passer jusqu'en Ethiopie. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes. César revint sur ses pas; & ce Héros, avide de connoissances autant que de victoires, auroit alors renoncé, dit Lucain, à la guerre civile, pour la gloire d'arriver aux sources du Nil.

. . . . . Spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes; bellum civile relinquam.

Voici maintenant ce qu'on peut recueillir des Voyageurs modernes, touchant l'origine & le cours de ce Fleuve. Il y a dans le Royaume de Goyame une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources, que les naturels du pays appellent les deux yeux. L'une est à l'Orient & l'autre à l'Occident. De cette double ouverture, sortent deux ruisseaux qui se précipitent avec une grande impétuosité, vers le milieu de la montagne, dans une terre spongieuse, mobile & couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues delà, se réunissent, & s'augmentant de quelques rivières, vont former une première cataracte. Ce que le Nil a de merveilleux, c'est qu'il passe au milieu d'un lac, sans y mêler ses eaux. Ce lac est assez grand, pour mériter le nom de Bahul-Dambéa, c'est-à-dire, de Mer de Dambéa. En effet, sa longueur est d'environ cent lieues, & sa largeur de trente à quarante. Il est environné de grosses bourgades & de bois de Lauriers; ses eaux sont douces, agréables & beaucoup plus légères que celles du Nil. Vers le milieu du lac est une Isle, où l'Empereur a un palais qui ne cède en rien à celui de Gondar, sa capitale. Ce palais au milieu

du Dambéa, rappelle celui que les anciens Rois d'Egypte avoient fait élever au milieu du lac Mœris ; comme le Nil traversant le Dambéa ressemble au Rhône, qui court à travers le lac Léman, ou le lac de Genève.

P. 164. Le Nil couvre ces monts, s'enlève & les franchit ;

On sait que ce Fleuve entre dans l'Egypte en se précipitant sur un amas de rochers, de la hauteur de deux montagnes, qui forment la plus belle cataracte connue, après celle du fleuve Saint-Laurent, au Saut de Niagara. Le bruit de sa chûte est, dit-on, si terrible, que les Peuples voisins en deviennent sourds dès l'enfance.

P. 164. Il s'est enflé des eaux, dont l'humide Tropique
Couvre depuis trois Mois le sol Ethiopique.

Ces pluies en Ethiopie commencent au mois d'Avril, & ne cessent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers Mois, les jours sont sereins & beaux : mais dès que le Soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se lève, & cette pluie est accompagnée ordinairement de tonnerre & d'éclairs. On a cherché long-tems la cause du débordement du Nil : on l'attribuoit à la fonte des nèges, tandis qu'on n'en a jamais vu en Ethiopie. Il ne faut en assigner d'autre cause que ces pluies si abondantes, qu'elles semblent menacer d'un nouveau déluge. Voici comme M. Adanson décrit leur chûte dont il a été le témoin. Un vent d'Est, qui s'éleva tout-à-coup avec une impétuosité telle qu'il sembloit devoir déraciner & entraîner tous les arbres, m'empêcha d'aller plus loin. Ces coups de vent sont les avant-coureurs ordinaires de la pluie dans ce pays, & celui-ci amenoit avec lui une épaisse nuée qui creva aussi-tôt. Le village étoit loin, & je ne pouvois espérer de le regagner. Je me retirai donc sous le plus gros des Pains de Singe (*) comptant m'y trouver à couvert comme sous le toit d'une maison. Il sembloit que le Ciel fondoit en eau tant la pluie étoit forte : chaque goutte, qui tomboit, s'étendoit sur la Terre de toute la largeur de la main. Je ne souffris rien de sa première impétuosité ; mais quelques minutes après, lorsque l'arbre eut été bien abreuvé, je fus inondé par l'eau qui ruisseloit de ses branches, & leurs sinuosités firent autant de lit, d'où se précipitoient des torrens ; qui réunis dans la vaste surface du tronc en couloient comme un fleuve. On s'imagine bien que je n'aurois pas eu beau jeu en restant sous le Pain de Singe. Je m'en éloignai bien vite, & me mis en pleine campagne où je ne jouai guère un plus beau rôle. J'essuyai tout l'effort du grain qui dura une bonne heure, & je fus à mon retour dans l'Isle, qu'il y étoit tombé deux pouces trois lignes d'eau. »

Ce récit rend digne de foi les Physiciens, lorsqu'ils assurent qu'il

(*) Cet arbre, ainsi appellé, parce qu'il est sans cesse couvert de Singes qui en aiment le fruit, est une espèce de Calebassier, dont la grosseur est si prodigieuse au Sénégal, que son tronc a quelquefois 60, 76, 77 piés de circonférence, & qu'il semble lui seul former une forêt ; chacune de ses branches, & elles sont en grand nombre, égalant en grosseur les arbres les plus monstrueux de l'Europe.

tombe tous les ans plus de quatre-vingt pouces d'eau sur les terres situées entre les deux Tropiques.

P. 164. Dans le calme annuel des Vents Etésiens,

On appelle Vents Etésiens ceux dont le retour est régulier. Dans toute la longueur de l'Afrique Orientale, les vents du Nord soufflent constamment dès le Mois d'Avril jusqu'après le Solstice : ils repoussent vers la source du Nil les nuages pluvieux dont nous avons parlé dans la note précédente ; & dès qu'ils cessent de souffler, c'est-à-dire, vers la fin de Juillet, le Fleuve, accru de tous les torrens des Airs, est contraint de se répandre hors de son lit. Mais la main de l'Homme maîtrise son débordement. Dès que le Nil commence à s'enfler, on construit une digue à l'entrée du Kaly ou grand Canal qui traverse le Caire, & qui fut creusé par l'ordre de l'Empereur Trajan. Sur le rivage est un grand bâtiment quarré dont le comble a la figure d'une pyramide. Les fondemens sont percés de plusieurs trous qui donnent passage à l'eau. Dans le milieu, est un Obélisque de marbre divisé par pouces. Remarquons que le peuple d'Egypte regarde cet édifice comme une demeure sacrée, & qu'il lui a conservé son ancien nom de Mikias, c'est-à-dire, de soutien de la vie. On y envoie seulement à toutes les heures du jour un homme chargé d'observer la crue des eaux. Il fait son rapport à la Régence, & celle-ci fait publier par des crieurs, dans tous les quartiers de la Ville, les nouveaux progrès du fleuve. Aussi-tôt que le Mikias est couvert par les eaux à une hauteur suffisante, le Bacha, monté sur un cheval & accompagné de mille Janissaires, se rend à la digue. Tout le peuple s'y trouve rassemblé. Le Bacha entre dans un kiosk, & donne ordre aux Turcs, aux Cophres (ce sont les restes des anciens Egyptiens) & aux Juifs de se préparer à percer la digue. Un instant après, il y jette une bêche. On la relève aux acclamations du peuple : bientôt la digue est renversée ; le Nil se répand dans la campagne par différens canaux qu'on ouvre & qu'on ferme, chacun à son tour ; enfin l'Egypte entière se trouve arrosée comme un jardin.

P. 164. En recueillant des fruits qui ne sont pas pour eux.

Je me promenois pendant le tems de la moisson dans la belle plaine de Monfort-l'Amaury ; le m'approchai d'une troupe de Payfans, & leur parlai de la beauté des grains qu'ils recueilloient. Oui, me répondit tristement l'un de la troupe, ils sont beaux, mais nous n'en mangerons pas. Je ne me permets sur ce mots aucune réflexion : les ames sensibles n'en ont pas besoin ; les autres ne m'entendroient pas.

P. 165. Pour mieux enchaîner l'Homme à ses champs paternels,
Par un culte riant, par des jeux solemnels,
Elle eut soin d'embellir le cercle de l'année.

Ce soin, que prenoient les anciens d'attacher le peuple au travail par le plaisir ; n'est pas inconnu aux Sauvages de l'Afrique. L'illustre Voyageur Naturaliste que je me plais à citer souvent, M. Adanson, fut témoin, dans l'Isle de Fer, du travail des labours, qui chaque année y recommence au mois de Juin. Tous les habitans du village s'étoient rendus le 8, de grand matin, à la campagne, à la suite du Seigneur,

Seigneur, en chantant & danſant comme dans un jour de fête : les uns portoient leurs tambours & leurs flûtes : les autres n'avoient pour tout inſtrument qu'une petite bêche faite en croiſſant, emmanchée d'un bâton courbé par le milieu, & aſſez long pour qu'ils ne fuſſent pas obligés de ſe baiſſer en travaillant. Après avoir danſé quelques momens ſur le lieu même, ceux-ci, ſans interrompre la cadence, ſe mirent à labourer la Terre avec la bêche. Pendant ce travail, ils imitoient ſi bien, par leurs mouvemens & leur chant, le ſon & la meſure des inſtrumens, que l'on eût dit que ces Laboureurs n'étoient que des chanteurs & des danſeurs. C'étoit un plaiſir, ajoute notre célèbre Voyageur, de voir comment ces gens ſe démenoient, & quelles contorſions ils ſe donnoient avec un air de contentement, ſelon que le ſon des tambours étoit plus ou moins précipité.

P. 165. Voyez Rome agricole & cependant guerrière.

J'ai dit dans la première note de ce Chant que les Romains célébroient, au mois de Juillet, les Ambarvales en l'honneur de Cérès. Virgile, dans le premier Livre des Géorgiques, nous en a laiſſé le tableau. On y faiſoit des libations de lait, de vin, de miel, qu'on mêloit enſemble ; on y ſacrifioit une Truie, après l'avoir promenée trois fois en triomphe autour des blés qu'on devoit bientôt couper. La victime étoit précédée d'un homme couronné d'une branche de Chêne : il danſoit en chantant les louanges de Cérès aux acclamations de tout le peuple. Le reſte de la journée étoit conſacré à la joie.

P. 165. Mais gardons d'imiter ce maître inexorable,
Qui, dans l'ombre des nuits aux crimes favorable,
Enflamme ſous la ruche un bucher ſulphureux.

Cette manière barbare de recueillir le miel & la cire, en détruiſant les ouvrières qui nous les ont données, & qui peuvent nous en donner encore, eſt en uſage parmi les peuples du Luxembourg, dans quelques cantons de la Lorraine, & parmi nos Marchands qui n'achètent les ruches que pour en avoir la dépouille ; mais c'eſt, à proprement parler, couper un arbre pour en avoir le fruit. Cette méthode condamnable eſt proſcrite en Toſcane. Le Miniſtère Français, qui paroît s'occuper aujourd'hui de tout ce qui peut enrichir le Citoyen, devroit bien prononcer la même défenſe. On multiplieroit auſſi les ruches, qui ne ſauroient jamais être trop nombreuſes. M. Duhamel nous apprend qu'il a vu dans le Gâtinois un Econome, qui en faiſant paſſer les mouches d'une ruche pleine dans une ruche vuide, par le moyen d'une douce fumigation, eſt venu à bout de retirer, dès le commencement de Juillet, un profit conſidérable de leur miel & de leur cire. Cet uſage, dit-on, a été adopté dans le Gâtinois & dans tout le Duché de Juilliers en Weſtphalie, comme il l'eſt depuis long-tems à la Chine, & en Italie le long du Pô, juſqu'au bas des montagnes du Piémont.

P. 166. Aujourd'hui, vers les bords où l'Europe commence,
Le Commerce leur ouvre une carrière immenſe.

Les vaiſſeaux qui vont au Spitzberg, pour la pêche de la Baleine, y arrivent au commencement de Juillet, & en partent vers le 15

d'Août. Les glaces, que les fleuves du Nord & l'Oby sur-tout y roulent par monceaux presque toute l'année, rendroient, avant & après ce tems, l'entrée & la sortie de cette Mer trop dangereuses. Il paroît que les Anciens ne connoissoient point la pêche de la Baleine Les Basques furent les premiers Européens qui ouvrirent cette nouvelle source de commerce. Après eux, tous les peuples de l'Europe s'adonnèrent long-tems à cette pêche. Les Hollandois aujourd'hui sont presque les seuls qui y soient restés fidèles. Ils y envoient environ trois ou quatre cents Navires.

P. 166. Ces monstres relégués aux limites du Monde,

Les parages du Nord ne sont pas les seuls qui nourrissent des Baleines. On en voit dans les Mers de la Zone-Torride qui ont environ cinquante-cinq ou soixante piés de longueur; mais comme elles n'ont point de nageoires sur le dos & ne rejettent point l'eau par des évents, il est vraisemblable qu'elles sont d'une espèce différente de celles qui vivent dans la Mer glaciale.

P. 166. L'intrépide Nocher vogue d'un cours agile,

Lorsqu'un bâtiment est arrivé dans le lieu où se fait le passage des Baleines, un Matelot placé au haut de la dune en vedette avertit, dès qu'il voit une Baleine. Les chaloupes partent à l'instant; le plus hardi Pêcheur se place sur le devant de la poupe & lance avec adresse, sur l'endroit le plus sensible de l'animal, un harpon de cinq ou six piés de long. Ce harpon est une espèce de flèche de figure triangulaire, très-lourde par le bas & tenant par le haut à une corde de cinq ou six brasses de longueur, & d'environ un pouce de grosseur. On conçoit qu'il faut une incroyable intrépidité pour attaquer des monstres, dont la vitesse & la force sont si prodigieuses, qu'on en a vu quelquefois entraîner après eux jusqu'à la distance de six ou sept lieues, en trois quarts d'heure de tems, le bateau d'où on les avoit harponnés. Ce n'est point le seul danger que l'on court à cette pêche. La Baleine blessée donne de furieux coups de queue & de nageoires, qui tuent souvent le Matelot & renversent la chaloupe.

P. 166. L'onde fume du sang de la plaie élancé.

La Baleine est pourvue d'une si grande quantité de sang, que la Mer en est rougie partout où passe ce monstre, lorsqu'il a été blessé.

P. 166. En vain pour respirer, par ses doubles évents,
Il vomit l'onde amère & repousse les vents.

Sur la tête de la Baleine s'élève une espèce de loupe qui a deux trous placés l'un vis-à-vis de l'autre, & courbés en manière d'S. C'est par ces deux ouvertures qu'une Baleine harponnée fait jaillir l'eau avec une telle force, que le bruit s'en fait entendre aussi loin que l'explosion d'un gros canon.

P. 167. Tout mort qu'il est, sa vue inspire encor l'horreur.
. . . . . Pedibusque informe cadaver
Protrahitur: nequeunt expleri corda tuendo.
(Virg. Eneïd. Lib. 8.)

P. 167. Le Midi vous rappelle ; il attend que vos mâts
Lui portent les tréſors des ſauvages climats.

Ces tréſors ſont la graiſſe de ces poiſſons, qu'on fond en huile pour compoſer le ſavon du Nord, préparer les laines des Drapiers, adoucir les cuirs des Corroyeurs, délayer les couleurs des Peintres, &c, &c. Ce ſont encore les fanons, eſpèce de poils de dix ou douze piés de longueur, qui ſortent en forme de barbe des deux côtés de la mâchoire ſupérieure de la Baleine, & qui ſe courbant vers l'inférieur, s'y ajuſtent comme dans un fourreau. C'eſt avec ces fanons que nous avons fait ſi long-tems les priſons meurtrières, appellées corps, & dont la raiſon n'a pu encore proſcrire entièrement l'uſage.

P. 167. Il borna votre gloire, & d'une auſtère main,
De la célébrité vous ferma le chemin.

On ſait que M. J. J. Rouſſeau, dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, s'eſt appliqué à développer ce mot d'un ancien Philoſophe : La Femme la plus vertueuſe eſt celle dont on parle le moins. Cette maxime eſt vraie peut-être, s'il s'agit des mœurs des femmes. On ne s'entretient guère de leur conduite, lorſqu'elle eſt pure ; on n'en remarque que le déſordre. Mais n'eſt-elle pas injuſte, ſi elle comprend les femmes dont les talens ou les grandes actions attirent les regards publics? Celles qui, quoique vertueuſes, ſe ſont fait un nom célèbre dans l'Hiſtoire, formeroient une liſte nombreuſe.

La fameuſe Jeanne Hachette l'aînée à qui je me fais gloire d'appartenir par ma femme, avoit autant de vertu qu'elle montra de valeur dans la défenſe de Beauvais. Les Hiſtoriens ne parlent d'elle qu'avec admiration, quoique ſes contemporains n'aient jamais fait le moindre reproche à ſes mœurs. L'action de courage qui l'a rendue célèbre eſt honorée tous les ans à Beauvais le 10 de Juillet, par une Proceſſion ſolemnelle, où les Femmes marchent même avant les Officiers Municipaux.

P. 168. Louis regnoit. Vaſſal infidèle à ſon Roi,
Charles, dont le nom ſeul réveille encor l'effroi,
De Beauvais inveſti foudroyoit les murailles.

Ce fut ſous le règne de Louis XI, en 1472, que Charles, Duc de Bourgogne, ſurnommé le Hardi, le Téméraire, Cœur-de-Lion, aſſiégea Beauvais avec une Armée de 80000 hommes.

P. 169. Le bras de l'Amazone enlève l'Etendard.

Hachette, perdant toute ſa vie, conſerva chez elle cet Etendard avec lequel elle marchoit tous les ans à la tête des Beauvaiſiennes, le jour de la Proceſſion, qui fut inſtituée par ordre de Louis XI. Après la mort de l'Héroïne, il fut appendu ſur ſon tombeau, dans l'Egliſe des Dominicains. Du reſte, les honneurs dont Louis XI récompenſa l'Héroïne de Beauvais, valent peut-être ceux dont les Argiens payèrent la fameuſe Teleſilla, Poëte & Guerrieſe, lorſqu'elle eût forcé les Lacédémoniens à lever le ſiège d'Argos, ſa

Patrie. Ils lui érigèrent une Statue, qui la repréſentoit ayant à ſes pieds un grand nombre de volumes, & tenant un caſque à la main.

P. 170. Leur ténébreux lointain imprime un ſaint effroi.

Nos belles forêts ont ſans doute un coup-d'œil impoſant. Il n'eſt pas poſſible de s'enfoncer ſous leur ombrage ſans admirer la Nature, qui donne avec tant de profuſion l'eſprit de vie à ces maſſifs de Chênes, de Hêtres, d'Erables, d'Ormes, de Pins, de Frênes, &c. &c. qui ſe reproduiſent ſans ceſſe. Mais combien ce ſpectacle nous paroîtroit moins majeſtueux, ſi nous pouvions lui comparer celui que préſentent les belles forêts de la Zone-Torride! Les Orangers, les Cédrats, les Citroniers, les Limoniers, les Palmiers & les Lataniers, dont la feuille s'ouvre en éventail, forment une ſcène bien plus raviſſante. J'insère ici les vers où j'avois eſſayé de la peindre.

Ne pourrai-je admirer la ſauvage beauté,
Dont les feux du Soleil, ſous la brûlante Zone,
Ont empreint les forêts que nourrit l'Amazone,
Et les bois de l'Indus, & ceux dont le Niger
Voit ſes bords malheureux verdir & s'ombrager!

C'eſt-là que du Midi défiant l'inclémence,
Le front du Latanier ſoutient une ombre immenſe.
L'Oranger, revêtu de brillantes couleurs,
S'y couronne à la fois & de fruits & de fleurs.
Là, le Palmier s'élève en vertes colonnades;
A leurs piés, les Poncirs mariés aux Grenades,
Et l'Ananas tout fier du poids de ſa moiſſon,
Offrent au Voyageur une fraîche boiſſon.
Là, tandis qu'avec l'onde un ſable d'or ruiſſelle,
Le Diamant en feu ſur la rive étincelle;
Là, du bleu des Saphirs, du pourpre des Rubis,
Le Peuple ailé des airs émaille ſes habits;
Enfin, c'eſt-là qu'on voit du ſommet des montagnes
Cent torrens mugiſſans bondir dans les campagnes;
En de larges canaux vingt fleuves tortueux
Librement déployer leurs flots majeſtueux,
Et les Andes perçant les nuages humides,
Ceindre un vaſte horiſon de hautes pyramides.

LES MOIS

DE L'ÉTÉ.

AOUT,

CHANT SIXIEME.

IL renaît triomphant le Mois, où nos guérets
Perdent les blonds épis, dont les orna Cérès;
Ils fait reluire aux yeux de la Terre étonnée
Les plus belles des nuits, que diſpenſe l'année.
Que leur empire eſt frais! qu'il eſt doux! qu'il eſt pur!
Qui jamais vit au Ciel un plus riant azur?
Pour inviter ma Muſe à prolonger ſa veille,
Il étale à mes yeux merveille ſur merveille.

A peine eſt rallumé le Flambeau de Vénus,
Qu'en foule, à ce ſignal, les Aſtres revenus
Apportent à la nuit leur tribut de lumière
L'amoureuſe Phébé s'avance la première,
Et le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur ſon croiſſant argenté.
Ah! ſans les pâles feux, que ſon diſque nous lance,
L'Homme, errant dans la nuit, en fuiroit le ſilence;
Et tel qu'un jeune enfant, que pourſuit la terreur,
Foible, il croiroit marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embraſſer l'intervalle,
O Lune! O du Soleil la ſœur & la rivale!
Et que tes rais d'argent, par l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix ſur les côteaux blanchis.

Je veux à ta clarté, je veux franchir l'eſpace,
Où ſe durcit la grêle, où la nège s'entaſſe;
Où le rapide éclair ſerpente en longs ſillons;
Où les noirs ouragans, pouſſés en tourbillons,
Font ſiffler & mugir leur voix tempétueuſes;
D'où s'échappe la foudre en flèches tortueuſes:
J'oſerai plus. Je veux par-delà tous les Cieux,
Je veux encor pouſſer mon vol ambitieux;
Traverſer les déſerts, où pâle & taciturne,
Se roule peſamment l'Aſtre du vieux Saturne;
Voir même au loin ſous moi dans le vague nager
De la Comète en feu le globe paſſager;
Ne m'arrêter qu'aux bords de cet abyme immenſe,
Où finit la Nature, où le Néant commence;
Et de cette hauteur dominant l'Univers,
Pourſuivre dans leurs cours tous ces Orbes divers,
Ces Mondes, ces Soleils, flambeaux de l'Empirée,
Dont la Reine des Nuits ſe promène entourée.

J'arrive. De clartés quel amas faſtueux!
Quels fleuves, quels torrens, quels Océans de feux!
Mon ame, à leur aſpect muette & confondue,
Se plongeant dans l'extaſe, y demeure perdue.
Et voilà le ſuccès qu'attendoit mon orgueil,
Inſenſé! Je croyois embraſſer d'un coup-d'œil
Ces déſerts, où Newton, ſur l'aîle du Génie,
Planoit, tenant en main le compas d'Uranie;
Je voulois révéler quels ſublimes accords
Promènent dans l'Ether tous les céleſtes Corps,
Et devant eux s'abyme & s'éteint ma penſée!

Toi, l'orgueil d'Albion, toi, par qui fut tracée
L'éternelle carrière, où de feu couronnés,
Roulent ces Rois des airs, l'un par l'autre entraînés;
Newton, placé ſi loin de la foibleſſe humaine!
Toi ſeul as pu des Cieux ſonder tout le domaine,
Par de folles erreurs, les mortels avant toi.

Avoient de l'Univers défiguré la loi.
Tu parois ; & ſoudain tous les Cieux t'appartiennent :
Les Mondes à ta voix s'éloignent & reviennent,
Vers un centre commun ſans relâche emportés,
De ce centre commun ſans relâche écartés.

Que ton ſyſtême eſt vaſte & ſimple tout enſemble !
Ta haute intelligence y combine, y raſſemble
Tout ce que l'Empirée étale de grandeurs ;
Lui, qui n'étoit jadis qu'un cahos de ſplendeurs,
Eſt maintenant ſemblable à ces ſages Royaumes,
Où ſuffit une loi pour régir tous les hommes ;
L'attraction : voilà la loi de l'Univers.
Ces globes voyageurs, dans leurs détours divers,
Sans jamais ſe heurter, ſe traverſent ſans ceſſe ;
A tes ſavans calculs tu ſoumis leur viteſſe :
L'âge à ſcellé ta gloire, & les ſiècles nouveaux
Atteſteront encor l'honneur de tes travaux.
Triomphe de génie & de paix ! Il efface
Tous ceux qui de la Terre ont déſolé la face.

Eh ! que ſont près de toi les plus fiers Conquérans ?
Si leur courſe imita le fracas des torrens,
Ils s'écoulent de même ; & morts, il ne leur reſte
Qu'un vain tombeau chargé d'un nom que l'on déteſte.
Qu'ont-ils fait d'étonnant, ces ravageurs fameux ?
Ce que d'autres encor peuvent faire comme eux.
Le premier Roi brigand, dont l'inquiète rage
Voudra ſe décorer du beau nom de courage,
Va marcher en Héros, par cent explois divers,
Sur ce globe, perdu dans le vaſte Univers :
Mais Newton règne ſeul ſur des globes ſans nombre.
Oui : ces feux, que la nuit voit briller dans ſon ombre,
Sont autant des témoins, qui parlent à nos yeux
Du Sage, devant qui s'ouvrirent tous les Cieux.
Aſtres, qui ſi ſouvent éclairâtes ſes veilles !
Si je n'ai pu le ſuivre & ſonder vos merveilles,

Mon œil ravi du moins vous contemple, & je fais
Bénir les douces nuits, que vous embelliſſez.

Heureux, qui peut alors errer dans les campagnes!
Heureux, qui peut gravir au ſommet des montagnes,
Et là, nonchalamment ſur la verdure aſſis,
Dans un calme profond endormir ſes ſoucis,
Reſpirer des jardins le baume ſalutaire,
De l'œil ſuivre un ruiſſeau qui roule ſolitaire,
S'enivrer de fraîcheur; & ſans prévoir le jour,
Abandonner ſon ame à des penſers d'amour!

Mais quelle voix lugubre, affreuſe, épouvantable,
Interrompt mes concerts d'un long cri lamentable?
Aux rayons que Phébé lance à travers ce bois,
D'un regard inquiet j'obſerve. . . . O Dieu! Je vois,
Se traînant dans la nuit, une Ombre gémiſſante.
Ses cheveux ſont épars; de ſa main défaillante,
Un ſceptre d'or briſé tombe ſouillé de ſang:
Les poignards ſont encore enfoncés dans ſon flanc.
D'une profonde horreur je frémis, je m'écrie:
« Quels monſtres ont ſur vous épuiſé leur furie?
» Confiez à mon cœur vos deſtins déſaſtreux. »

A ces mots, elle pouſſe un ſoupir douloureux,
Et l'œil ſur moi fixé, de plus près elle avance;
Puis s'arrêtant: « Eh bien! reconnois-tu la France,
» Mon fils? Voici la nuit, où d'un glaive aſſaſſin,
» Le bras du Fanatiſme a déchiré mon ſein.
» De cette nuit de ſang dis l'horrible aventure;
» Dénonces-en le crime à la race future.
» Que des Temples ſacrés le ſonore métal
» Du meurtre dans Paris répande le ſignal.
» Peins le vieux Coligni, qui ferme, inaltérable
» Laiſſe ſous le couteau ſa tête vénérable;
» Couvre encor les chemins de ſes membres épars;
» De longs ruiſſeaux de ſang inonde les remparts;
» Que l'on entende encor les clameurs fanatiques

» Des meurtiers courans dans les places publiques.
» Qu'ils atteſtent leur roi ; que le nom de leur Dieu,
» Comme un arrêt de mort, retentiſſe en tout lieu.
» Montre, en foule égorgés dans cette nuit infâme,
» Le père par ſon fils, le mari par ſa femme,
» Les enfans, aſſaſſins des enfans au berceau,
» Les paſſages fermés par les corps en monceau ;
» Enfin le Roi lui-même, au printems de ſon âge,
» Comme un vil ſcélérat ſe mêlant au carnage,
» Et du haut de ſon Louvre écraſant les proſcrits,
» Qui lui tendant les mains l'imploroient à grands cris. »

L'Ombre auguſte à ces mots ſe perd dans les ténèbres.
Et moi, plein de l'horreur de ces ſcènes funèbres,
Croyant des aſſaſſins ouïr encor la voix,
Je fuis épouvanté la retraite des bois ;
Je fuis : je ne veux point du récit de nos crimes
Attriſter mon pays, déshonorer mes rimes.
Que plutôt dans le ſein d'un éternel oubli,
Ce honteux ſouvenir périſſe enſeveli ;
Qu'il ſuccède à nos pleurs une touchante ivreſſe :
La fête de mon Roi commande l'allégreſſe.

J'entends déja, j'entends, par cent bouches d'airain,
Les remparts des Cités bénir leur Souverain.
Le Louvre à ce ſignal élargit ſes portiques ;
La foule les inonde, & ſes voûtes antiques,
Echos de notre amour pour le ſang des Bourbons,
Se répondant ſans ceſſe, en répètent les noms.
Voyez les Arts aſſis ſur les marches du Trône,
Solemniſer ce jour, & leur noble Couronne
Deſcendre ſur le front des Poëtes naiſſans ;
La nerveuſe Eloquence aux rapides accens
Prêter ſa noble audace à la timide Hiſtoire,
Et de nos Demi-Dieux reſſuſciter la gloire.

Où ſuis-je tranſporté ? Quel magique pouvoir

Dans une étroite enceinte à mes yeux fait mouvoir
Les Cieux, la Terre, l'Onde, & tout leur vaſte enſemble ?
Je reconnois l'aſyle, où le pinceau raſſemble
Tout ce qu'il a créé de chef-d'œuvres nouveaux.
Là, les marbres encor de la toile rivaux,
De nos fameux Français éterniſant l'image,
Au nom de la Patrie acquittent ſon hommage.
Citoyens d'Albion, ne nous reprochez plus
Que d'un ingrat oubli nous payons les vertus !
d'Angiviller enfin marque leur récompenſe,
Digne un jour d'avoir part aux honneurs qu'il diſpenſe.

Sous les lambris des Rois, c'en eſt fait, mes regards
Ont aſſez admiré les preſtiges des Arts.
Je vais, de la Nature obſervateur fidèle,
Je vais dans le hameau retrouver leur modèle.
Vers le ruiſſeau qui fuit en un bocage frais,
La Nymphe, dont l'Eté décolore les traits,
Légèrement s'avance, & d'un bain ſolitaire
Promet à ſes appas la fraîcheur ſalutaire.
Pour elle quel plaiſir, quand les flots argentés
D'une humide ceinture embraſſent ſes beautés !
Quand ſeule & ſe croyant loin de tout œil profane,
Elle folâtre en paix dans l'onde diaphane !

Un jour, il m'en ſouvient, un jour qu'à l'Orient
L'Aurore dévoiloit ſon viſage riant,
Sous la voûte d'un bois que la Dordogne arroſe,
Je vis, caché dans l'ombre, entrer la jeune Roſe.
Sur ſon front reluiſoit ce coloris vermeil,
Dont brille la jeuneſſe après un doux ſommeil :
Aimable ſans apprêts, belle ſans impoſture,
Roſe ſembloit ſortir des mains de la Nature.

La bouche & l'œil ouverts, ſur ſa trace, Lozon
D'un pié ſilencieux effleuroit le gazon ;
Le bruit le plus léger l'agite, le tourmente ;

Il craint à chaque pas que l'œil de ſon Amante,
Derrière elle appellé par les Zéphyrs jaloux,
Ne s'arme à ſon aſpect des regards du courroux.
A ſa témérité le hazard fut propice.
Sur les naiſſantes fleurs dont le bord ſe tapiſſe,
Roſe a déja poſé le voile de ſon ſein.
O Roſe, quel danger! D'un amoureux larcin,
Le coupable Lozon médite la penſée.
Arrête, ô fol Amant! Crains que Roſe offenſée,
Forte de ſa vertu ne trompe tes deſirs,
Et que pour toi l'Amour n'ait jamais de plaiſirs.

Du véritable Amour le compagnon fidèle,
Le reſpect cependant le captive loin d'elle,
Bientôt même honteux de ſa coupable ardeur:
« Ah! je ſaurai, dit-il, reſpecter ſa pudeur;
» Je le veux, je le dois. » A ces mots, en ſilence
Il fuit; & dans les flots déja Roſe s'élance.
Le fleuve, enorgueilli de baigner tant d'attraits,
Les couvre en bouillonnant de ſes humides rets,
Ajoute à leur blancheur, & la rend plus piquante.
Ainſi brille, à travers la vague tranſparente,
Cette fleur, dont le Nil voit les boutons éclos,
Triſtes durant la nuit ſe plonger dans les flots,
Et frémiſſant de joie au retour de l'Aurore,
Du fleuve par degrés ſortir plus frais encore.

Auprès d'un ſaule antique, au-deſſous du baſſin,
Où la vague a reçu la Nymphe dans ſon ſein,
Lozon s'eſt arrêté. Sur l'onde fugitive
Il fixe en ſoupirant une vue attentive:
» O toi! qui, repliée en ſinueux détours,
» Du corps charmant de Roſe as baigné les contours,
» Onde heureuſe! Ah! du moins, en quittant ma maîtreſſe,
» Que chacun de tes flots autour de moi ſe preſſe:
» Mon corps, impatient de s'en voir careſſer,
» Au fond de ton canal brûle de s'élancer. »

D'importuns vêtemens ſoudain il ſe dégage,
Se précipite au fleuve, & l'ouvrant à la nage :
» Oh ! ſi j'oſois, dit-il, dans les flots me cacher,
» Et lentement vers Roſe en ſilence approcher,
» Sans bleſſer ta pudeur, ſans lui coûter des larmes,
» Roſe, mon œil furtif dévoreroit tes charmes ! »

Tandis qu'en ſes penſers Lozon flotte incertain,
L'Air, brillant à ſes yeux des rayons du matin,
Derrière ſe noircit, & prépare un orage,
Que voile aux deux Amans le bois qui les ombrage.
Le vent ſe taît : il dort dans un calme trompeur.
Il laiſſe lentement ſe former la vapeur,
Que l'ardent Souverain des plaines lumineuſes
Enlève, en la pompant, aux couches caverneuſes,
Où ſommeille le ſoufre, où repoſent en paix
Et le nitre ſubtil, & le bitume épais.
A l'aſpect du péril, la Colombe fidèle
Dans le creux des rochers fuit avec l'Hirondelle ;
La Corneille, en criant, plane ſur leur hauteur ;
Le fier Taureau friſſonne, & le Cultivateur,
Tremblant pour les épis où ſon eſpoir ſe fonde,
Cherche l'abri voûté d'une grotte profonde.

Mais des froids Aquillons & des brûlans Autans,
S'élancent tout-à-coup les eſcadrons flottans ;
De leurs fougueux combats les airs au loin mugiſſent ;
Les fleuves dans leur lit écument & rugiſſent,
Et la forêt en pouſſe un long bruïſſement.
A ce fracas ſoudain, Dieux ! quel ſaiſiſſement
Fait pâlir de Lozon l'innocente Maîtreſſe !
Le corps tout chancelant ſous l'effroi qui l'oppreſſe,
Pour regagner la rive elle marche ; l'éclair
La couvre de ſes feux trois fois croiſés dans l'Air :
La foudre ſuit de près, roule, gronde, & fumante
En éclats ſulphureux tombe aux piés de l'Amante.
Roſe pouſſe un long cri : glacé par la terreur,
Son corps roule, emporté par la vague en fureur.

Lozon entend ce cri, s'élance ſur la rive,
Couvert d'un ſimple lin il accourt, il arrive
Au baſſin, qui de Roſe enfermoit les appas.
Ciel! aux yeux de Lozon Roſe ne s'offre pas!
O tonnerre, dit-il, tu l'as donc dévorée!
Et les bras abattus, & la vue égarée,
Sur le bord à ces mots ſans force, ſans couleur,
Lozon reſte immobile & muet de douleur;
Il n'a plus qu'à mourir. Mais d'écume inveſtie,
Roſe, au-deſſus des eaux qui l'avoient engloutie,
Remonte, oppoſe au fleuve & ſes piés & ſes mains,
S'épuiſe, & de nouveau cède aux flots inhumains.
Lozon à ſon ſecours vole au travers de l'onde;
Il brave, audacieux, & la foudre qui gronde,
Et la grêle qui tombe en globules bruyans,
Et le fleuve qui s'ouvre en gouffres tournoyans.

O Toi, qui dans ſon cœur as verſé ce courage,
Fais qu'il triomphe, Amour! Victime de l'orage,
Roſe diſparoiſſoit, lorſque d'un bras nerveux
Lozon la ſaiſiſſant par ſes flottans cheveux,
Avec de longs efforts au rivage l'entraîne,
Et des ondes vainqueur touche enfin à l'arène:
Il cherche un roc voiſin. Autour d'eux cependant
L'éclair fond plus rapide, & brille plus ardent;
Le tonnerre plus fort briſe le flanc des nues;
Il darde ſa fureur aux montagnes chenues:
De leurs fronts ſourcilleux, qu'il frappe à coups preſſés,
Fait voler en éclats les rochers fracaſſés,
Dans le creux du vallon avec eux roule & plonge,
Et courant juſqu'aux bords où la forêt s'allonge,
Allume au milieu d'elle un vaſte embraſement.

Par les vents attiſé, le fougueux élément
Dévore dans ſa courſe, ainſi qu'un foible arbuſte,
Le Chêne, & du Cormier la vieilleſſe robuſte,
Le Châtaignier couvert de globes épineux,

Et le Saule aquatique & le Pin réſineux.
Ce n'eſt plus cet atyle, où couronné d'ombrages,
Le Paſteur de l'Eté défioit les outrages;
Où l'Oiſeau, voltigeant de buiſſons en buiſſons,
Lui payoit le tribut de ſes douces chanſons:
C'eſt une vaſte Mer qui bouillonne enflammée,
Vomit en tourbillons les feux & la fumée,
Où mille Sangliers furieux, écumans
Courent, & font ouïr d'horribles heurlemens,
Où, ſur Lozon enfin & ſur Roſe expirante,
Voltige & s'élargit la flamme dévorante.
Ah! couple malheureux, où fuir? où te cacher?
Il n'eſt auprès de toi ni grotte, ni rocher;
Et l'implacable Mort va frapper ta jeuneſſe.

Mais non: qu'en votre cœur un doux eſpoir renaiſſe.
La tempête, du ſein des nuages errans,
Sur la forêt en feu vomit l'eau par torrens.
Déja de toutes parts dans les flots engourdie,
Murmure la fureur du rapide incendie.
Le déluge redouble, & le feu diſparoît:
Et l'orbe du Soleil, que l'orage entouroit,
Du voile ténébreux par degrés ſe dégage.
De la ſérénité rayonne enfin le gage;
C'eſt l'écharpe d'Iris: dans l'Air reſplendiſſant,
Ses longs plis déroulés ſe voûtent en croiſſant.

L'éclat, dont ſes couleurs ont vêtu la campagne,
Raſſure de Lozon la tremblante Compagne.
Que dis-je? Un autre effroi l'agite en ce moment.
Sans aucun voile, hélas! livrée à ſon Amant,
De ſes pudiques mains elle couvre ſes charmes,
Rougit, ferme les yeux, & les trempant de larmes,
» De mes jours conſervés je te dois le bonheur;
» Ajoute à tes bienfaits en me laiſſant l'honneur,
» Lozon; ſois généreux: un jour viendra peut-être,
» Où Roſe, ſans remords, pourra les reconnoître. »

Elle dit, & Lozon vaincu par la pudeur,
De ſes feux à regret étouffe encor l'ardeur;
Il ſort. Roſe après lui retrouve ſur la plage
Ses voiles, & tous deux ſont rentrés au village.
La flamme a reſpecté le fruit de leurs guérets:
Armés du fer tranchant que recourba Cérès,
Quand la prochaine Aurore éveillera la Terre,
Aux épis déja mûrs ils porteront la guerre.

Le jour meurt; il renaît. La faucille à la main,
Et d'agreſtes chanſons égayant leur chemin,
Les Moiſſonneurs en foule avancent vers la plaine.
L'épi, qu'un doux Zéphir au gré de ſon haleine
Courbe, roule, relève & courbe & roule encor,
Promet à leurs travaux la chevelure d'or.
Ce ſalaire promis enflamme leur courage,
Et chacun tout entier s'abandonne à l'ouvrage.
A l'envi l'un de l'autre ils frappent les épis:
La faucille à leurs piés les étale en tapis.
Sous le glaive Français, ainſi de l'Angleterre
Les eſcadrons vaincus vont meſurer la Terre,
Alors que réveillant nos antiques débats,
Leur jalouſe valeur nous appelle aux combats.

Le Moiſſonneur pourſuit. De ſon premier aſyle,
Avec des cris aigus l'Alouette s'exile;
La tremblante Perdrix fuit avec ſes enfans;
Et du Chien tant de fois les Lièvres triomphans,
Surpris dans le ſillon que leur nombre ravage,
Reçoivent de nos mains la mort ou l'eſclavage.

Cependant les épis, au Soleil étalés,
Sont par des nœuds de Saule en javelle aſſemblés.
Riche, voici le jour qu'attendoit l'indigence!
Oſerois-tu blâmer l'heureuſe négligence,
Qui fait tomber des mains du Peuple Moiſſonneur
Les épis, deſtinés à nourrir le Glaneur?
Il eſt pauvre; il a droit aux tréſors de tes plaines.

Quoi ! de monceaux de blé tes granges ſeront pleines !
Du ſol de vingt hameaux que ton faſte à détruits,
Toi ſeul, vil parvenu, tu dévores les fruits !
Et quand ce malheureux, qu'afflige & déſeſpère
Le nom jadis ſi cher & d'époux & de père,
Vient, timide Glaneur, dans ton champ moiſſonné
Recueillir de tes grains le reſte abandonné,
De ce reſte par toi ſa misère eſt fruſtrée ?
Ah ! dans ce même champ, dont tu fermes l'entrée,
Vois ces flots de Fourmis ardens à conquérir
Leur part de ce tréſor que l'Eté fait mûrir ;
Contemple-les, barbare : & leur troupe fidèle
De la douce pitié va t'offrir le modèle.

Quelquefois l'un d'entr'eux vaincu du poids des grains,
Qu'il traîne en halétant aux greniers ſouterrains,
Tombe, & tout épuiſé de force & de conſtance,
De ſes concitoyens réclame l'aſſiſtance.
Celui, qui le premier voit cet infortuné
Dans le ſillon poudreux ſans force abandonné,
Lui va porter ſoudain l'appui qu'il ſollicite,
Le ranime, & bientôt l'un & l'autre s'excite
A marcher, à traîner par un commun effort
Cet immenſe fardeau, pour chacun d'eux trop fort.

C'eſt par de tels bienfaits verſés ſur l'indigence,
Que méritant des Dieux la facile indulgence,
Le Riche en obtiendra la douce paix du cœur.
Dans les champs dont ſon or l'a rendu poſſeſſeur,
Tranquille, il goûtera l'allégreſſe unanime,
Que la fin des moiſſons au Village ranime.

Du froment enchaîné déja tous les faiſceaux,
Par ordre, ſur un char, s'élèvent en monceaux.
Au plus haut de ce char, ſur ces monceaux de gerbes,
Qui lui forment un lit de leurs toufles ſuperbes,
Monte & s'aſſied Almon, le Chef des Moiſſonneurs :

A ce comble envié des champêtres honneurs,
Les respects de la foule ont porté sa vieillesse.
La gaîté sur son front s'unit à la noblesse;
Et sa tête à longs flots verse de blancs cheveux,
Qui mollement épars battent son cou nerveux :
Roi des champs, sa couronne est un léger feuillage.

Au son du chalumeau, les Belles du Village
Viennent au char rustique atteler, en dansant,
De Taureaux asservis un couple mugissant :
D'un pas tranquille, égal, vers la Ferme ils s'avancent;
Et tous les Moissonneurs par grouppes les devancent,
Ils marchent en triomphe. Ainsi Rome autrefois,
Sur un char tout couvert des dépouilles des Rois,
Accueilloit le Héros, de qui l'heureuse audace
Revenoit triomphante & du Parthe & du Dace.

La foule entre au Hameau : le possesseur des champs
La reçoit dans sa Cour au doux bruit de leurs chants,
Et pour fêter comme eux les Mois de l'abondance,
Suivi de ses enfans, il se mêle à la danse.
Son épouse l'imite, & vole sur ses pas.
A la danse bientôt succède un long repas.
Là, chacun d'un vin pur rougit sa large coupe.
Le Maître, assis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du Siècle d'Or,
Siècle, où l'orgueil des rangs n'existoit pas encor.

L'immortelle Rhéa, dont la douce puissance
De cet âge enchanté nourrissoit l'innocence,
Mais qui, chassée enfin par nos lâches forfaits,
Loin de nous avec elle emporta ses bienfaits,
Rhéa, du haut des Cieux qu'embellit sa présence,
Jette sur les Hameaux un œil de complaisance,
Sourit à la concorde, & montrant aux Humains
L'épi mystérieux qui brille dans ses mains,
Annonce que les airs, sur leur voûte enflammée,

N'entendront plus rugir le Lion de Némée,
Que dans ſes premiers fers ſon vainqueur l'a remis,
Et qu'un nouveau Printems à la Terre eſt promis.

Le ſang des végétaux, qui ſous la Canicule
De leur tête à leurs piés trop rapide circule,
Depuis trente Soleils oublioit de nourrir
L'arbre que le Bélier avoit vu refleurir.
La feuille jauniſſante, & de ſoif épuiſée
Vainement, dans la nuit, s'abreuvoit de roſée,
L'Aube vers l'Orient à peine renaiſſoit,
Que plus aride encor la feuille languiſſoit.
Mais aujourd'hui qu'enfin la chaleur amortie
Laiſſe couler en paix la sève rallentie,
De ce ſuc nourricier pénétré lentement,
L'arbre de ſes rameaux rajeunit l'ornement.
Le ſauvage Arbouzier pompeuſement étale
Sur ſes bras reverdis la Pourpre orientale;
L'Ananas épaiſſit ſon feuillage étranger;
Un parfum plus ſuave embaume l'Oranger;
Du Roſier épineux la tige printanière;
S'ouvre, & laiſſe échapper ſa feuille priſonnière;
La Pelouſe renaît & borde le ruiſſeau;
Des guirlandes de fleurs courent ſur l'arbriſſeau,
Qu'envoya ſur nos bords la froide Sybérie;
L'Albâtre a couronné le Jaſmin d'Ibérie,
Et l'humble Violette, au piſtil brillant d'or,
Croit revoir le Printems, & refleurit encor.
Mais ſur-tout de Bacchus le tortueux arbuſte
Environne l'ormeau d'un cercle plus robuſte;
Et prolongeant ſes bras juſqu'au berceau voiſin,
Sous un dôme de pampre y cache le Raiſin.

Cependant aux plaiſirs de ces Fêtes ruſtiques,
Où chacun de Cérès entonnoit les Cantiques,
Succèdent maintenant de pénibles travaux.
Sur l'épaiſſeur d'un lit formé d'épis nouveaux,

Le bruyant fléau tombe & retombe en cadence ;
Il frappe les tuyaux chargés de l'abondance,
Les écrase, & dans l'Air au loin confusément
Fait voltiger la paille & jaillir le froment.
De la paille, mêlée à la poussière impure,
Le froment dans le crible en tournoyant s'épure.
Des greniers de l'Etat emplissant le contour,
Il assure la vie aux Cités d'alentour,
Ou sur l'onde emporté vers de lointains rivages,
De la pâle famine y prévient les ravages.

Tu connus, ô Romain, ce monstre dévorant,
Lorsqu'échappé du Nord, un peuple conquérant
Embrasa tes vaisseaux, riches dépositaires
Qui t'apportoient du Nil les moissons tributaires !
Ce monstre pâle, blême & morne en ses fureurs,
Sur le peuple d'abord déploya ses horreurs.
Aux portes des Palais où s'endort la Mollesse,
L'indigent se traînoit ; là, vaincu de foiblesse,
D'une voix presqu'éteinte il demandoit du pain :
Et le riche endurci que menaçoit la faim,
Dans le malheur commun devenu plus barbare
Aux besoins du mourant fermoit la main avare.
Mais lui-même, à son tour de besoins dévoré,
Poussa des cris plaintifs dans son Palais doré.

Que lui servit alors que l'Euphrate & l'Hydaspe
A l'orgueil de son luxe eussent fourni le Jaspe ;
Que l'art eût lentement appris à le vêtir
D'un lin plongé trois fois dans la Pourpre de Tyr,
A façonner pour lui l'Albâtre & le Porphyre ;
Que dans ses bras trompeurs la vénale Delphire
Le reçût à prix d'or, & qu'il s'en crût aimé ?
Au milieu de son faste il mouroit affamé.

Ce fut alors (grands Dieux ! que ma chère Patrie
Par de pareils forfaits ne soit jamais flétrie !)

Ce fut alors qu'on vit deux féroces Amans,
L'un par l'autre étouffés dans leurs embraſſemens,
A leurs propres amis ſervir de nourriture;
Qu'une Mère (ô fureur, dont frémit la Nature!)
Qu'une Mère s'arma d'un poignard aſſaſſin,
Fondit à coups preſſés ſur le fruit de ſon ſein,
L'égorge, le déchire, & de ſang dégouttante
En dévore la chair encore palpitante;
Qu'un Prêtre, s'enfonçant dans l'horreur des tombeaux,
D'un corps rongé de vers engloutit les lambeaux:
Ce fut alors enfin que l'Auzonie entière
N'offrit de toutes parts qu'un vaſte Cimetière,
Où du Riche, du Pauvre & du Grard confondus,
Les cadavres giſſoient l'un ſur l'autre étendus.

REMARQUES

SUR LE

SIXIEME CHANT.

AOUT.

Ce Mois appellé anciennement Sextilis, ou le Sixième, parce que tel étoit son rang dans le Calendrier de Romulus, reçut une autre dénomination sous le onzième Consulat d'Auguste. L'an 730 de Rome, le Sénat publia l'Edit suivant, que Macrobe nous a conservé dans le premier Livre des Saturnales. « Parce que dans le mois Sextilis, César-Auguste a commencé son premier Consulat, a eu trois fois les honneurs du Triomphe, a vu marcher sous ses auspices les Légions du Janicule, a réduit l'Egypte sous l'Obéissance du Peuple Romain, & terminé la guerre civile, il plaît & il plaira au Sénat que ce Mois, le plus heureux pour l'Empire, soit désormais appellé Auguste. »

C'est de ce mot que nous avons fait celui d'Août, aussi sourd & barbare que le premier est noble & harmonieux.

Le Soleil entre alors au Signe de la Vierge, composé de vingt-huit étoiles. Les Peintres & les Poëtes figurent cette Constellation sous les traits d'une jeune Fille qui porte en ses mains un épi, pour désigner les jours de la moisson.

Vers le quinzième jour du mois d'Août, qui du tems d'Auguste, ouvrit & termina leur année, les Egyptiens célébroient l'Apothéose de la Déesse Nephytis, & son entrée glorieuse dans les Cieux. Cette Déesse vierge étoit un personnage allégorique par lequel ils représentoient l'année qui venoit de triompher de toutes les intempéries. L'année recommençoit le lendemain, avec la Fête de Mercure & de la Canicule ou du Chien. Ce jour s'appelloit Ros, & on le représentoit aux yeux par la figure du Messager des Dieux, auprès duquel on plaçoit un Chien. Ajoutons que dans le même tems où l'on célébroit le jour de Rois, l'Egypte étoit, comme elle l'est encore, annuellement affligée de maladies épidémiques, occasionnées par le séjour & la retraite des eaux du Nil.

Les Grecs avoient en ce Mois une Fête semblable à celle des Tabernacles, chez les Hébreux. Les uns & les autres élevoient des tentes couronnées de feuillages, & y vivoient comme dans un camp. On y remarque cependant quelque différence : 1°. Chez les Juifs toute la Nation étoit obligée à ce genre de vie, & chez les Grecs, il n'y avoit que neuf tentes destinées à des Députés de chaque Tribu : 2°. Cette solemnité duroit neuf jours chez les Grecs ; tandis qu'elle finissoit pour les Juifs au bout du septième : 3°. Enfin, les Hébreux la célébroient un mois plus tard que les Peuples de l'Attique.

P. 197. Il fait reluire aux yeux de la Terre étonnée
Les plus belles des nuits que dispense l'Année.

En Provence & en Languedoc, on jouit des belles nuits de l'Eté un Mois, deux Mois plutôt que dans les Provinces septentrionales où j'écris. Dans celle-ci, il faut attendre ordinairement jusqu'au mois d'Août pour voir naître des nuits fraîches sans humidité ; mais alors on peut dire avec le Compositeur des Jardins de Guiscard & d'Arménonville, qu'une belle nuit rassemble une partie des agrémens d'un beau jour, la fraîcheur du matin, le silence du midi & le calme du soir.

Ce sixième Chant commençoit autrefois par un Hymne à la Nuit. Je l'insère ici dans l'espérance que ces citations répandront quelques variétés dans mes Remarques.

Quel doux & riant appareil
Te précède, ô Nuit, quand les Heures
T'ouvrant les célestes demeures,
Désertent la Cour du Soleil!
De Saphirs semant l'hémisphère,
Vénus annonce ton retour ;
Jalouse d'embellir ta Cour,
Diane emprunte de son frère
La clarté naissante du Jour.
Tu reçois, ainsi que l'Aurore,
L'hommage de tous les oiseaux :
Tu ranimes le sein de Flore,
Et tes courriers, du fond des eaux,
Lui ramènent sous des berceaux
Le Dieu volage qu'elle adore.
Alors que du moite élément
Tu sors en déployant tes voiles ;
Tu nous rappelles ce moment,
Où parlant en maître au néant,
L'Eternel a dit aux Etoiles :
Embellissez le firmament.
Cette Astre à queue étincelante ;
Qui semble aux crédules Pervers
Secouer la guerre sanglante,
Et la famine dévorante
Sur notre coupable Univers ;
Ces feux, qui dans l'Automne humide,
Du sein de la Terre exhalés,
Suivent d'une course rapide

Les pas des Voyageurs troublés ;
Cette Aurore, qui glorieuſe
Des feux dont ſon char eſt armé,
De ſon écharpe radieuſe
Embraſſe le Nord enflammé ;
Tous ces éclatans phénomènes,
Ennemis des rayons du jour,
Ou tous enſemble, ou tour-à-tour,
Quand ſur ton char tu te promènes,
Forment la pompe de ta Cour.

Le Berger, qui de ſon Amante
Déplore l'infidélité,
Errant dans un bois écarté,
Te choiſit pour ſa confidente :
Mais combien à la volupté
Ton règne, ô nuit, eſt favorable !
La Beauté la plus intraitable,
Sous tes voiles perd ſa fierté.
L'Hymen froid, taciturne & ſombre,
Tandis qu'il voit regner le jour,
L'Hymen ſe déride dans l'ombre,
Et prend un faux air de l'Amour.

Sans les feux propices de l'Ourſe,
Que tu promènes ſous les Cieux,
Le Matelot audacieux
Eût cent fois erré dans ſa courſe
Au gré des vents capricieux.
Les vents redoutent ta préſence :
Quand ton char gliſſe dans les Airs,
Le bruit ceſſe ; un profond ſilence
S'empare du vaſte Univers.
Le ſeul Zéphyr ſouffle & murmure :
Fatigué de ſes longs travaux,
L'Homme, pour goûter le repos,
Regagne ſa retraite obſcure.
Tu fais reſpecter ſon ſommeil :
Reine du pays des menſonges,
Tu l'amuſes par d'heureux ſonges,
Juſqu'à l'inſtant de ſon réveil.

P. 197. Ah ! ſans les pâles feux, que ſon diſque nous lance,
L'Homme, errant dans la nuit, en fuiroit le ſilence.

» Sans la Lune les ténèbres ſeroient trop profondes, le paſſage du jour à la nuit trop rapide ; il y auroit trop d'interruption dans les œuvres de la création..... Lorſqu'après avoir été brûlé pendant le jour par les ardeurs du Soleil qui plonge ſur la tête, & auquel on a été obligé de ſe dérober, on arrive enfin à ce moment où la Reine de la Nuit domine à ſon tour ſur la Nature entière, la douceur de ſa lumière, le reflet des eaux, la longueur des ombres, le parfum de mille plantes odoriférentes que la fraîcheur empêche de ſe diſſiper, tout charme, tout tranquilliſe, tout rétablit les forces abattues. . .

Tel eſt le contraſte que la Nature met dans toutes ſes œuvres : c'eſt ainſi qu'elle tempère la force de l'Homme par la douceur de la Femme.«

Ce tableau appartient à M. de Gebelin, & la Poéſie doit le lui envier.

P. 198. Traverſer les déſerts, où pâle & taciturne,
Se roule peſamment l'aſtre du vieux Saturne;

Il ne s'agit dans ces vers que de la révolution de Saturne autour du Soleil, & non de ſa rotation ſur lui-même. La première eſt connue : nous ſavons qu'elle s'achève en trente années, ou pour parler plus exactement, en vingt-neuf ans, cent cinquante-cinq jours & treize heures; d'où l'on a conclu qu'il devoit y avoir dans la Planète de Saturne des pays où la nuit eſt d'environ quinze ans, par la raiſon que ſur la Terre qui tourne autour du Soleil en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous le Pôle. Le mot peſamment fait encore alluſion à l'immenſité du globe de Saturne, neuf cens quatre-vingt fois plus gros que celui de la Terre.

Quant au mouvement de Saturne ſur lui-même, il n'a pas été poſſible de s'en aſſurer, parce que cette Planète étant à trois cens trente millions de lieues du Soleil, elle ne peut ſe montrer à nos yeux que comme une foible lumière. Il eſt probable cependant qu'elle tourne ſur ſon axe comme les ſix autres globes qui compoſent notre ſyſtême ſolaire. M. de Buffon croit que Saturne ſe meut ſur lui-même beaucoup plus vîte que Jupiter, qui pourtant a un mouvement ſur ſon axe cinq ou ſix cens fois plus rapide que celui de la Terre. La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que la vîteſſe des Planètes étant en raiſon du nombre de leurs Satellites, Saturne qui en a un de plus que Jupiter, c'eſt-à-dire, cinq & un Anneau, doit ſurpaſſer Jupiter en vîteſſe.

P. 198. De la Comète en feu le globe paſſager ;

Les Comètes ſont une eſpèce de Voyageurs étrangers, qui viennent de tems en tems rendre viſite à notre tourbillon : mais elles n'en parcourent que les extrêmités, c'eſt-à-dire qu'elles ſe meuvent au-deſſus de Saturne. Semblables aux Planètes, elles n'ont qu'une lumière empruntée; & ces queues & ces barbes, qui les ſuivent ou les précèdent, ne ſont qu'un amas d'exhalaiſons que la chaleur du Soleil en fait ſortir, lorſqu'elles s'en approchent; ou peut-être, comme le veut M. de Mairan, qu'une portion de l'atmoſphère ſolaire, dont elles ſe chargent en la traverſant.

Leur retour & leur diſparition doivent ſuivre des loix conſtantes, puiſque le ſavant Halley, dont le Théatre Cométique a été traduit en Français par M. le Monnier, nous avoit annoncé pour l'année 1759, une Comète qui a été obſervée à l'époque prédite. Le même Docteur nous fait attendre pour l'an 2255 une Comète dont il croit le période de 575 années. Ce ſera la même, dit-il, que celle qui parut immédiatement après la mort de Céſar, enſuite l'an de J. C. 531, puis au mois de Février de l'an 1106, & en dernier lieu ſur la fin de l'an 1680, ce qui a formé à chaque apparition un intervalle de

575 années. Les calculs de ce célèbre Anglois méritent d'autant plus l'attention des Aſtronomes, que Newton s'en eſt appuyé en développant ſon ſyſtême ſur les Comètes.

Il y a trois choſes dignes encore de remarque dans l'hiſtoire de ces Corps céleſtes ; 1. La variété de leur mouvement : les uns, comme les Planètes, courent d'Occident en Orient, les autres, contre l'ordre naturel, ſe meuvent d'Orient en Occident ; ceux ci ſont appellés rétrogrades, & ceux-là directs. 2. La différence de leur grandeur : on en a vu dont le diamètre égaloit tantôt celui du Soleil, tantôt celui de la Lune ; d'autres reſſemblent à des Etoiles de la première ou ſeconde grandeur. 3. Enfin leur nombre : M. Halley a compté vingt-une Comètes toutes différentes ; & s'il faut en croire un Savant du Nord, il en a paru 415 depuis le déluge.

P. 198. Inſenſé ! Je croyois embraſſer d'un coup d'œil &c.

A ce tableau de la grandeur & de la magnificence des Cieux j'avois cru d'abord pouvoir faire ſuccéder par un heureux contraſte la peinture d'un Inſecte qui naît, ſe reproduit & meurt au mois d'Août, dans l'eſpace d'une ſeule nuit, ſur les rivages de la Marne, de la Seine & du Rhin ; c'eſt l'Ephémère dont Swammerdam a fait l'hiſtoire. J'avoue que j'ai eu quelque peine à ſacrifier ce tableau, parce qu'il m'avoit coûté un long travail, & qu'il a peut-être le mérite de la difficulté vaincue.

Inſenſé ! Je croyois embraſſer d'un coup d'œil
Ce qu'a fait de plus grand l'immortel Architecte ;
Et mon œil ſe fatigue à pourſuivre l'Inſecte
Qu'en frêle papillon va transformer la nuit,
Et qui ne verra pas le Soleil qui la ſuit.

Aux rives où la Marne à longs replis ſerpente,
Ce ver, depuis trois ans, vit en Nymphe rampante :
Là, prudemment caché dans des tuyaux profonds,
Qu'il ſut avec tant d'art recourber en ſiphons,
Paiſible, il attendoit que ſon corps vêtu d'ailes
Pût, des ondes ſorti, planer au-deſſus d'elles.
Dans la nuit, tout-à-coup, du milieu des roſeaux,
S'élance un tourbillon de ces enfans des eaux ;
L'Air en eſt obſcurci : d'une aile pétulante
L'un raſe du cryſtal la ſurface tremblante,
L'autre traçant dans l'air des cercles redoublés,
Laiſſe ramper ſous lui ſes frères raſſemblés.

Un inſtinct chatouilleux cependant les convie
A donner à l'Amour le moment de leur vie.
Dociles à ſa voix, à peine le plaiſir
Dans leur corps languiſſant fait taire le deſir,
Que prompte à ranimer ſa vigueur éphémère,
L'Amante ſe dévoue au doux amploi de mère.
De ſa queue à l'inſtant tous les filets roidis,
Pour étayer le poids de ſes flancs arrondis,
En mobiles pivots ſur l'onde ſe répandent ;

Et tandis que dans l'Air ſes ailes la ſuſpendent,
Son flanc, ouvert ſoudain ſans effort douloureux,
Verſe en grappe aſſemblés quatre ſois deux cens œufs.
Ses deſtins ſont remplis : là, finit la fortune
D'un Peuple, que le jour de ces feux importune.
Il meurt, &c. &c.

J'ai ſupprimé ces vers parce que des Gens de Lettres, dont je reſpecte infiniment le goût, en ont jugé les détails trop minutieux.

P. 198. Par de folles erreurs, les mortels avant toi
Avoient de l'Univers défiguré la loi.

Parcourez les ſyſtêmes phyſiques de tous les Philoſophes juſqu'à Newton, & vous verrez combien de folies ils nous ont données pour la vérité. Xénophanes veut qu'il n'y ait point de mouvement dans le monde ; Parménide ſoutient que le Soleil eſt froid & chaud tout enſemble ; Epicure, que cet aſtre n'eſt pas plus grand qu'il ne le paroît ; ceux-ci, que les globes céleſtes ſe meuvent comme des animaux pour chercher leur nourriture, & qu'ils reviennent ſur leurs pas, lorſqu'ils ſont arrivés au point du Ciel où ils ne trouvent plus d'aliment ; ceux-là, que l'eſpace étant infini, la Terre & l'Univers y tombent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais s'arrêter ; le Divin Ariſtote, que la Terre occupe la partie de l'eſpace au-delà duquel il n'en exiſte plus ; enfin notre grand Deſcartes lui même, que le premier élément, l'ame du monde eſt une matière ſubtile compoſée de particules de forme cubique, qui ont deux mouvemens, l'un autour de leur propre centre, l'autre autour d'un centre commun. Comparez maintenant à ces différens ſyſtêmes celui de Newton ſur le mouvement des Planètes & du Soleil, ſur la Lumière & ſur les Comètes, & voyez s'il eſt poſſible de parler un langage plus vraiſemblable, & qui développe avec autant de ſimplicité l'ordre de l'Univers.

Si je n'ai pas fait une exception en faveur de Deſcartes, je n'en ſuis pas moins l'admirateur de ſon rare génie & de ſes vaſtes connoiſſances, quoique M. de Voltaire ait dit que Deſcartes ne ſavoit pas grand choſe en Phyſique. Notre illuſtre Poëte auroit été plus équitable, s'il eût dit que le Philoſophe Anglois doit beaucoup à ſon prédéceſſeur. La juſtice exige auſſi que l'on avoue ce que tous les deux ont emprunté des Anciens. Si Deſcartes a trouvé dans Ariſtote la matière Ethérée, ou les tourbillons, & dans Empédocle le mouvement de l'Univers dans le plein & la diviſibilité de la matière à l'Infini, l'Anglois doit à Démocrite le vide où il fait mouvoir tous les corps, & à Epicure une grande partie de ſon ſyſtême ſur les couleurs.

P. 199. Ces globes voyageurs, dans leurs détours divers,
Sans jamais ſe heurter, ſe traverſent ſans ceſſe ;

C'eſt ce que Manilius avoit déja dit dans ces beaux vers :

Non varios obitus norunt varioſque recurſus,
Certa ſed in proprias oriuntur ſidera luces,
Nataleſque ſuos occaſumque ordine ſervant.

Nec quicquam in tantâ magis est mirabile mole,
Quam ratio, & certis quod legibus omnia parent.
Nullâ quam turba nocet; nihil illis partibus errat
Latius & levius, mutatove ordine fertur.
Quid tam confusum specie, quid tam vice certum est?
(Astronomicon. lib. I.)

P. 200. Que des Temples Sacrés le sonore métal
Du meurtre dans Paris répande le signal.

On convint au Louvre que le massacre commenceroit quand l'horloge du Palais sonneroit minuit, & les cloches de Notre-Dame, Matines : ce qui a fait donner à cette sanglante tragédie le nom de Matines de Paris, comme on dit les Vêpres Siciliennes.

C'est ici le lieu de répondre aux reproches que font quelques Journalistes aux Auteurs dont les écrits nous parlent encore de cette nuit abominable. Pourquoi, dit-on, retracer les excès de nos Pères? Que signifie cette affectation de crier contre le Fanatisme dans un tems où nous n'en avons plus rien à craindre? Je veux croire que le Peuple seroit assez éclairé & assez sage pour refuser de défendre sa foi par le meurtre, supposé que nous eussions le malheur de retomber dans nos premières dissentions : mais où est l'inconvénient de l'entretenir dans cet esprit de paix & de douceur que doit inspirer le récit de nos crimes passés? Les Mœurs, les Loix, la Religion de l'Etat en sont-elles blessées? Celle-ci, qu'il ne faut pas confondre avec la Cour de Rome (*), a-t-elle jamais approuvé la Nuit de la Saint-Barthélemi? Pourquoi nous défendroit-on un tableau que j'ai vu retracer deux fois dans les Chaires Chrétiennes par de sages Orateurs? Si quelqu'un est digne de reproche, de l'Auteur ou du Périodiste, n'est-ce pas plutôt le dernier, qui veut étouffer la voix de la vérité, ment à sa conscience, & cherche à flatter avec autant de lâcheté que de mal-adresse un ordre de Lecteurs qui le désavouent?

P. 200. Couvre encor les chemins de ses membres épars;

Quand Bême eut assassiné l'Amiral Coligni : c'en est fait, cria-t-il par la fenêtre aux Ducs de Guise & d'Angoulême, qui l'attendoient dans la Cour. Guise lui répondit : M. d'Angoulême ne veut pas le croire qu'il ne le voie à ses piés. Bême alors jetta le cadavre. Le Duc d'Angoulême en essuya lui-même le visage pour le reconnoître, & le foula aux piés. Ensuite on lui coupa la tête qu'on porta à Catherine de Médicis. Le corps fut traîné dans les rues par la populace, & ce

(*) Cette Cour, comme chacun le sait, ordonna une Procession solemnelle en action de graces de ce massacre; le Pape célébra la Messe pontificalement. Aujourd'hui même, dans la Salle Royale, ainsi nommée, parce qu'elle est destinée aux Tableaux qui représentent les divers triomphes de la Cour Romaine sur ses ennemis, dont les Rois font la plus grande partie, on voit deux Tableaux, ou la Nuit de la Saint Barthélemi est figurée. L'un montre le corps de l'Amiral Coligny qu'on jette par les fenêtres; & l'autre, Charles IX assis sur son trône, & ratifiant ce qu'on ne rougissoit pas d'appeller la bonne œuvre.

qui en reſtoit fut pendu par les piés au gibet de Montfaucon. Charles IX alla l'y voir avec toute ſa Cour. « Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral ſentoit mauvais, il répondit comme Vitellius : le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon. » (M. de Voltaire).

P. 201. Les enfans, aſſaſſins des enfans au berceau,
Les paſſages fermés par des corps en monceau;

Ces deux vers ne diſent rien qui ne ſoit atteſté par l'Hiſtoire. On vit des enfans de dix ans tuer des enfans au maillot, dit l'Auteur de l'Eſprit de la Ligue ; d'Aubigné aſſure « que les portes cochères étoient bouchées de corps achevés ou languiſſans, & les rues de cadavres qu'on traînoit ſur le pavé à la rivière. »

P. 201. Enfin le Roi lui-même, au printems de ſon âge, &c.

La tranquille férocité de Charles IX eſt peut-être ce qu'il y eut de plus inoui dans cette affreuſe journée. Il n'avoit alors que dix-neuf ans, c'eſt-à-dire qu'il étoit à cette époque aimable de la vie, où tous les hommes ſont naturellement doux, humains & compatiſſans. Voyez comme à l'aſpect d'un malheureux qui ſouffre, comme au ſimple récit d'un événement tragique, ils frémiſſent & verſent des larmes : où s'ils ſont cruels, du moins c'eſt avec audace ; ils ont également pour le crime & pour la vertu de l'énergie & de la franchiſe. Charles IX fut cruel avec lâcheté. Si Tavannes couroit dans les rues en criant : tuez, tuez, la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai, il expoſoit ſa vie : quelque Calviniſte courageux pouvoit ſe défendre & le tuer : mais Charles IX, ſur les balcons du Louvre, d'où il fuſilloit les paſſans, n'avoit rien à craindre. Ajoutez qu'il n'étoit point animé par le mouvement & par des courſes, comme les autres Maſſacreurs.

P. 201. La nerveuſe Eloquence aux rapides accens
Prêter ſa noble audace à la timide Hiſtoire,
Et de nos Demi-Dieux reſſuſciter la gloire.

J'entends blâmer quelquefois les Sujets que l'Académie Françaiſe propoſe tous les deux ans pour le Prix d'Eloquence. C'eſt un mauvais genre, dit-on, qui ne peut faire que des Déclamateurs. Mais que les Critiques s'accordent donc avec eux-mêmes ? Quoi ! ils louent d'une voix unanime les Oraiſons Funèbres des boſſuet & des Fléchier, comme des modèles d'éloquence ; & lorſque l'Académie Françaiſe demande l'Eloge d'un Grand Homme, qui ne ſera à proprement parler que ſon oraiſon Funèbre, on oſera nous dire qu'on ne peut faire ſur de pareils Sujets que des Déclamations ! aimeroient-ils mieux ces ſévères Ariſtarques que le talent de nos Orateurs s'exerçât ſur quelque point de morale rebattue ? Nous connoiſſons, ou plutôt nous ne connoiſſons plus les Diſcours que ce genre nous a donnés : à peine ſavons-nous qu'ils n'étoient que des Amplifications de Collège, tandis que nous reliſons chaque jour les Eloges de Sully, du Maréchal de Saxe, &c. (*) couronnés par l'Académie Françaiſe. Cet uſage, que la

(*) J'aurois nommé l'Eloge de Fénélon, par M. de la Harpe, ſi l'Auteur n'étoit pas Journaliſte : mais on diroit que je l'ai loué par timidité, tandis que je crains les défauts de mon Ouvrage, & non les cenſeurs qui peuvent me les reprocher, même avec amertume.

plupart des autres Académies du Royaume ont adopté, me semble digne des beaux siècles d'Athènes. Non seulement il ouvre à l'Eloquence un champ où elle peut déployer toutes ses richesses, mais il a l'avantage encore de proposer aux Classes le plus distinguées de la Nation des modèles à imiter. L'émulation est un puissant ressort que les Gouvernemens modernes ont trop négligé. Les Corps Littéraires suppléent aujourd'hui à cette négligence. Ils ont vu sans doute que l'éloge d'un Grand Homme pouvoit enfanter son émule. L'Achille d'Homère a fait Alexandre.

P. 202. Là, les marbres encor de la toile rivaux,
Des nos fameux Français éternisant l'image,
Au nom de la Patrie acquittent son hommage.

C'est un projet bien digne d'un Roi de France, que celui d'élever des Statues aux Grands Hommes qui, dans tous les genres, ont fait la gloire de la Patrie. Ces Statues, présentées aux hommages publics dans la vaste galerie du Louvre, où elles doivent être rangées parmi les Tableaux de la Couronne, formeront l'un des plus beaux monumens de la Capitale d'un grand Royaume. Croiroit-on cependant que ce projet a eu des détracteurs? Voici à ce sujet une Anecdote dont je puis certifier la vérité.

Un grand Seigneur visitoit le Sallon de 1777. Arrivé devant la Statue de Descartes, il demande le nom de celui qu'elle représente. Un homme de Lettres qui se trouve par hazard en ce moment auprès du Courtisan, lui répond: c'est Descartes, M. le Duc.--- Qu'est-ce que Descartes?--- C'est le plus grand Philosophe qu'ait produit la France.--- Voilà du marbre bien employé, répond l'Homme de Cour! & fier de son bon mot; il se retire.

P. 203. Le Fleuve, enorgueilli de baigner tant d'attraits,
Les couvre en bouillonnant de ses humides rets,
Ajoute à leur blancheur & la rend plus piquante.

On peut dire qu'une belle femme dans le bain est encore plus belle. Combien cependant nos bains servent peu la beauté, si on les compare à ceux qui étoient en usage chez les Romains, & à ceux qu'on trouve aujourd'hui même en Turquie. Miladi Montaigu nous fait dans ses Lettres le tableau de ces derniers. Ce fut à Andrinople qu'elle pénétra dans ce lieu fermé aux hommes, & dont aucun Voyageur ne peut parler, parce que tout homme qui y feroit surpris perdroit la vie sur le champ.

» J'arrivai au bain, dit-elle; il étoit rempli de femmes. C'est un bâtiment de pierre, où il y a trois Dômes de suite qui ne reçoivent le jour que par la couverture.... Les premiers bancs étoient couverts de coussins & de riches tapis. Les Dames étoient assises dessus, & leurs Esclaves étoient sur les seconds, derrière elles. Ce n'étoit pas l'habit qui les distinguoit, car elles étoient dans l'état de nature, c'est-à-dire, toutes nues, sans cacher ni beautés ni défaut. Je n'apperçus pas cependant le moindre sourire, ni le moindre geste qui pût choquer la pudeur. Quelques-unes se promenoient avec cet air majestueux que Milton donne à notre première Mère..... Presque toutes

avoient la peau d'une blancheur à éblonir : de beaux cheveux partagés en plusieurs tresses parsemées de perles & de rubans pendoient sur leurs épaules, elles représentoient parfaitement les Graces. Là, je me convainquis de la justesse d'une réflexion que j'ai souvent faite ; c'est que si c'étoit l'usage d'aller tout nud, on feroit à peine attention au visage : moi-même je voyois avec plaisir tant de belles femmes nues en différentes postures, les unes faisant la conversation, les autres occupées a l'ouvrage, quelques unes prenant du café ou du sorbet, plusieurs négligemment couchées sur des coussins, pendant que leurs Esclaves, qui sont ordinairement de jolies filles de dix-sept ou dix-huit ans, s'occupoient à leur tresser les cheveux. »

P. 203. Cette fleur dont le Nil voit les boutons éclos, &c.

C'est la fleur du Lotos, espèce de Nénuphar, qui croît en abondance dans les plaines de l'Egypte, aussi-tôt que le Nil les a inondées. Cette plante pousse plusieurs tiges chargées de feuilles, qui avant de se développer sont repliées en cornet ; quelque tems après, elles se couronnent d'une belle fleur blanche, qui pendant la nuit se plonge dans l'eau, pour en sortir peu-à-peu au retour du Soleil : la tête de cette fleur donne ensuite une gousse remplie d'une graine à peu près semblable à notre Millet. Les Egyptiens avoient grand soin autrefois de la recueillir pour en faire du pain aujourd'hui même ils en font des gâteaux.

Il y avoit en Egypte une autre espèce de Lotos qui donnoit une fleur d'un rouge incarnat & d'une agréable odeur ; ses feuilles & ses tiges s'élevoient au-dessus de l'eau beaucoup plus que celles de la première. C'étoit une forêt charmante, à l'ombre de laquelle on se promenoit dans ces barques peintes dont parle Virgile. Sa racine & sa graine étoient excellentes à manger. Cette plante servoit de couronne aux hommes dans les festins, & aux Dieux dans les Temples.

Enfin, les Anciens donnoient le nom de Lotos, à un arbre que nous ne connoissons point, mais que les Commentateurs ont dit être, les uns, le Jujubier ; les autres, l'Alizier. Quoi qu'il en soit, son fruit faisoit la nourriture d'un Peuple qui en avoit reçu le nom de Lotophage ; & les Egyptiens toujours amoureux de fables le regardoient comme si délicieux, qu'ils assuroient que dès qu'un étranger en avoit goûté, il perdoit le desir de revoir sa patrie.

P. 204. La Corneille, en criant, plane sur leur hauteur ;

Tum Cornix pluviam totâ vocat improba voce,
(Virg.)

P. 205..... du Cormier la vieillesse robuste.

Le Cormier, l'un des plus beaux arbres de nos forêts d'Europe, surpasse le Chêne en dureté & en vigueur. Le fameux Hyver de 1709 fut sans effet contre lui, tandis qu'il fit mourir un grand nombre de Chênes. Sa durée est longue, d'où l'on peut conclure que sa croissance est lente. Il ne commence à donner des fruits que trente ans après qu'il a été planté.

P. 206..... & le Pin réſineux.

Il y a pluſieurs eſpèces de Pins : toutes donnent de la réſine, mais plus ou moins abondamment. Les Pins, qui en fourniſſent davantage, ſont ceux dont l'aubier a le plus d'épaiſſeur, & qui ſont le plus expoſés aux ardeurs du Soleil. Ces derniers, parvenus à l'âge de ſoixante-dix ou quatre-vingts ans (c'eſt le tems de leur plus grande force), répandent juſqu'à quinze livres de réſine chaque année. On la retire en faiſant à ces arbres, vers la fin du mois de Mai, une entaille qu'on renouvelle tous les jours, de peur qu'elle ne ſe ferme. La réſine en découle juſqu'au mois de Septembre, moment où la fraîcheur de l'air ſuſpend le cours de cette ſubſtance liquide.

P. 207. Oſerois-tu blâmer l'heureuſe négligence,
Qui fait tomber des mains du Peuple moiſſonneur
Les épis deſtinés à nourrir le Glaneur ?

Ce n'eſt point ici un fantôme que je me ſois fait pour avoir le plaiſir de le combattre. On a vu, il y a quelques années, dans les plaines de la Brie, de riches propriétaires aſſez barbares pour chaſſer de leurs champs les malheureux qui y glanoient. Ils n'ont pas même rougi de les traîner devant les Tribunaux, dans l'eſpérance que le Parlement proſcriroit un uſage, conſacré par tous les ſiècles en faveur de l'indigence. Nos Magiſtrats l'ont maintenu au contraire par un Arrêt bien digne de leur ſageſſe & de leur humanité.

P. 208. Quelquefois l'un d'entr'eux vaincu du poids des grains,
Qu'il traîne en haletant aux greniers ſouterreins, &c.

Il ne faut pas croire, comme on l'a fait ſi long-tems, que ce petit peuple entaſſe en Eté des proviſions pour l'Hyver, ni que pour empêcher le grain de germer dans ſes cellules, il en ronge le germe qui eſt à la pointe. L'amour du merveilleux a toujours égaré les hommes. Les Fourmis n'emmagaſinent rien, parce qu'elles n'ont pas beſoin de proviſions pour l'Hyver. Elles vivent au jour le jour ; & quand la belle ſaiſon a diſparu, la république s'endort d'un ſommeil qui dure ſix Mois ; ou plutôt, elle demeure dans un état d'engourdiſſement juſqu'à ce que l'Air ait repris le degré de température propre à la ranimer. M. François Carre a vu des Fourmis, qui s'étoient logées dans ſon appartement, s'endormir plus tard & s'éveiller plutôt que celles qui étoient en plein air. A peine la fin du Printems les a retirées de cette langueur, que les œufs ſe hâtent d'éclore. Alors la merveilleuſe activité de ce peuple n'eſt que l'effet de ſa tendreſſe pour ſes petits : car la foibleſſe de ces derniers ne leur permettant pas de s'expoſer à l'air, toute la république travaille pour eux à frais communs.

p. 209. Le Maître, aſſis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du ſiècle d'or,

J'ai peint dans ces vers les Fêtes générales qu'un Seigneur Français vient d'établir dans ſes Terres ſituées ſur les bords de la Garonne. Cet homme vertueux, habillé comme ſes Vaſſaux, ſe mêle à leurs

ouvrages, les raſſemble enſuite dans ſon Château & les admet à ſa table. Ainſi, parmi nous, un ſimple particulier imite, autant qu'il eſt en lui, l'encouragement que l'Empereur de la Chine donne à l'Agriculture par la Fête auguſte dont j'ai parlé dans le premier Chant. Ces Fêtes Céréales, qui mériteroient des éloges, ne fût-ce que pour le motif qui a préſidé à leur établiſſement, ont été traitées de Comédie dans je ne ſais quelle feuille Périodique. On a cru y reconnoître l'eſprit de notre âge qui n'a ceſſé de réveiller dans les hommes les premiers ſentimens de la Nature, & cela ſeul a ſuffi pour les faire condamner. Voilà comme l'eſprit de parti rend injuſte. On s'eſt déclaré ouvertement l'ennemi de ſon ſiècle, & l'on blâme en lui ce qu'on admire avec raiſon dans les tems anciens.

P. 209. Rhéa, du haut des Cieux qu'embellit ſa préſence,
Jette ſur les Hameaux un œil de complaiſance,

Cette Déeſſe, que les anciennes Mythologies firent préſider à l'Age d'Or, devint dans des tems poſtérieurs le ſigne du Mois, où la moiſſon ayant fourni une nourriture commune à tous les hommes, ceux-ci paroiſſoient rentrer dans l'égalité primitive, au milieu des Fêtes & des plaiſirs que ramenoit cette époque de l'année. Auſſi cette Conſtellation fut-elle repréſentée ſous les traits d'une Glaneuſe qui porte un épi dans ſa main.

P. 210. Le ſauvage Arbouzier pompeuſement étale
Sur ſes bras reverdis la pourpre orientale;

Cet arbriſſeau, qui croît naturellement ſur les montagnes de la Provence & du Languedoc, eſt couvert tous les ans au mois d'Août d'un grand nombre de fleurs blanches & de gros fruits couleur de pourpre. Mêlés à ſa feuille d'un beau verd, & élégamment dentellée, ils forment un coup-d'œil brillant. La reſſemblance du fruit de l'Arbouzier avec la Fraiſe eſt ſi grande, que dans certains cantons du Diocèſe de Montpellier, les payſans l'appellent Fraiſe de Montagne.

P. 210. Des guirlandes de fleurs courent ſur l'arbriſſeau,
Qu'envoya ſur nos bords la froide Sybérie :

C'eſt l'arbriſſeau cultivé depuis peu dans nos jardins, ſous le nom de Robinia, que lui a donné le Chevalier Linné. Il décore agréablement les boſquets par ſon feuillage d'un verd frais & ſes fleurs d'un beau jaune. Dans la Sybérie dont il eſt originaire, on l'appelle d'un nom qui ſignifie l'Arbre aux Pois, parce que ſes fleurs ſe changent en une gouſſe qui produit des pois de la groſſeur & de la forme d'une lentille. Les Peuples du Nord qui s'en nourriſſent, aſſurent que le goût de ce fruit eſt ſupérieur à celui du Légume dont il porte le nom.

P. 211. Le bruyant fléau tombe & retombe en cadence;

La manière de battre le blé n'eſt par la même pour toutes les Provinces de la France. En Guyenne, en Provence, en Languedoc, on le bat ſur une grande aire qu'on renouvelle chaque année en plein champ. Sur ce terrein qu'on a pris ſoin d'applanir, de conſolider pour

en

en fermer les fentes, où le grain pourroit se perdre & les insectes se cacher, on étend une couche de gerbes : on y fait passer des Chevaux, & leurs pieds en détachent le grain, en le foulant. Cette méthode, qui étoit aussi en usage chez les Grecs, a fourni à Homère une des plus belles comparaisons qui soit dans l'Iliade.

La voici traduite par M. Cabanis. Je rapporte les vers qui la précèdent, afin de mettre le Lecteur plus en état de comparer la copie avec l'original.

Tel, lorsque de ces monts où siègent les orages,
La foudre en mugissant dévore les ombrages,
Poussé de tous côtés par l'Aquilon fougueux,
L'incendie au hasard y promène ses feux;
Monte au sommet des rocs, les couvre de ruines,
Descend dans les vallons & parcourt les collines :
Tel, la lance à la main, dans ce combat fatal,
Achille, fils des Dieux, aujourd'hui leur égal,
Pousse de toutes parts ses coursiers hors d'haleine,
Et de ruisseaux de sang fait regorger la plaine.
Ou, comme dans les jours qui suivent les moissons,
Le Citoyen rustique enrichi de leurs dons,
Sous les piés des chevaux séparant dans son aire
L'orge & le pur froment de la paille légère,
Voit voler & la paille & les grains nourriciers :
De même, du Héros les immortels coursiers,
Renversant les blessés, dont ils suivent les traces,
Foulant tout à la fois les casques, les cuirasses,
Et les membres épars & les troncs en monceaux,
Font rejaillir le sang & voler les lambeaux :
Le char en est couvert, &c.

On prétend que cette méthode est plus longue & plus dispendieuse que celle du fléau, en usage dans nos Provinces Septentrionales.

P. 211. Tu connus, ô Romain, ce monstre dévorant,
Lorsqu'échappé du Nord, un Peuple conquérant
Embrasa tes vaisseaux, riches dépouilles
Qui t'apportoient du Nil les moissons tributaires!

Ce fut au tems de l'éruption des Hérules, sous Odoacre, que Rome éprouva cette calamité. On n'avoit presque point recueilli de blé en Italie. L'Egypte qu'on appelloit le Grenier de l'Empire, en envoya. Les Hérules surprirent les vaisseaux qui le portoient, & y mirent le feu. Alors se fit sentir cette famine, l'une des plus terribles dont l'Histoire fasse mention. Les cadavres des malheureux qui en furent la victime, & qu'on laissoit sans sépulture au milieu des champs, étoient si secs, & leur peau si tannée, que les oiseaux de proie ne pouvoient les entamer. Il n'étoit pas rare de voir des hommes brouter

le peu de verdure que la sécheresse avoit épargnée. Ils se traînoient dans les campagnes en rampant sur leurs mains, & l'on en trouva quelques-uns étendus sans vie au bord des eaux, les dents encore attachées aux brins d'herbe qu'ils n'avoient pas eu la force d'arracher.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LES MOIS,

POËME.

TOME SECOND.

LES MOIS,

POËME

EN

DOUZE CHANTS,

PAR M. ROUCHER.

Per Duodena regit mundum Sol aureus Aſtra.
(VIRG.)

TOME SECOND.

A PARIS,
Et ſe vend à MONS,
Chez H. Hoyois, Imprimeur-Libraire, rue de la Clef

M. D. CC. LXXX.

LES MOIS
DE L'AUTOMNE.
SEPTEMBRE,
CHANT SEPTIEME.

PErmets, Reine des fleurs, qu'en ton riant domaine
Pour la dernière fois ma Muſe ſe promène.
Tu m'exauces : déja tes parfums raviſſans
Des beaux lieux que je cherche avertiſſent mes ſens.

Lentement j'y pénètre ; & ma vue enchantée
Fixe la Tubéreuſe à la feuille argentée ;
Que ſon baume eſt flatteur, mais qu'il eſt dangereux !
Ainſi toujours du ſort les décrets rigoureux
Mêlent quelqu'amertume aux plaiſirs de la terre.

Volons aux autres fleurs qui peuplent ce parterre.
Fière de ſes longs jours, au Zéphyr inconſtant
L'Amaranthe a livré ſon panache éclatant.
J'avance ; & mes regards, de dédale en dédale,
Pourſuivent les attraits de la Pyramidale ;
Par étages fleuris je la vois s'élever.
Sous le berceau voiſin, ne puis-je encor trouver
Et le Roſier ſorti des boſquets de Mélinde,
Et l'éclat de l'Œillet, ſuperbe enfant de l'Inde ?
Non qu'amoureux de lui, je le veuille cueillir.
Son front d'une couronne a beau s'enorgueillir ;

Trop ſouvent ici bas l'apparence eſt trompeuſe :
Sous les riches dehors d'une couleur pompeuſe,
Le perfide a caché ſes eſprits malfaiſans.

Je puis encor prétendre à de plus doux préſens.
Reine de ce boſquet, la tendre Balzamine
Sur l'humble Marguerite avec grace domine.
Là, j'admire l'émail du riant Tricolor;
Ici, ſur le Bouton je vois reſplendir l'or,
Et Clythie a penché ſa tête radieuſe.
Oh! que de ſon Amant l'inconſtance odieuſe,
Soit aux rayons du jour, ſoit dans l'ombre des nuits,
La nourrira long-tems d'amertume & d'ennuis!
Je conçois ſon chagrin. Si trahiſſant ma flamme,
Zilla, comme Myrthé, pour un autre s'enflamme,
Je me connois: mes jours, flétris par la douleur,
Expireroient bientôt deſſéchés dans leur fleur.
Mais non, non; dans les nœuds d'un amour légitime
Je repoſe ſans crainte, appuyé ſur l'eſtime:
Myrthé, comme Zilla, ne m'a jamais aimé.
C'eſt pour moi qu'aux doux feux du Printems ranimé,
Zilla treſſe en feſtons les richeſſes de Flore;
Pour moi, dans les jardins que Vertumne colore,
Aujourd'hui fredonnant une douce chanſon,
Elle va de nos fruits recueillir la moiſſon.

A payer ſon tribut chaque arbuſte eſt fidèle :
Chaque arbuſte à l'envi s'inclinant autour d'elle,
A la main de Zilla veut s'offrir le premier.
Tes globes ſuſpendus aux rameaux du Pommier,
Ceux, de qui l'enveloppe & fraîche & veloutée
Recèle une liqueur des Perſans redoutée,
Ceux qui du Grenadier étalant les rubis,
En mêlent l'incarnat au verd de ſes habits,
Mille autres colorés par la ſaiſon ardente,
Et la Prune mielleuſe & la Poire fondante
De Zilla qui balance appellent l'œil ravi.

Son choix va ſe fixer ſur le brillant Pavi ;
Mais l'Orange a montré l'or pur qui la décore ;
Et flottante en ſon choix, Zilla balance encore.
Quand ſoudain plus heureux, l'arbre dont l'ornement
Fut des premiers humains le premier vêtement,
Lui qui des vents du Nord trop aiſément s'offenſe,
Et qui pourtant, facile aux jeux de mon enfance,
Dans les champs paternels me pardonnoit l'affront,
Dont mes bras pétulans déshonoroient ſon front,
Le Figuier ſe préſente ; & ſa tige effeuillée
Eſt enfin, par Zilla, de ſes fruits dépouillée.

Zilla ſort; elle vole aux champs, où le Noyer
En immenſes rameaux aime à ſe déployer:
Et moi, d'une forêt je perce la retraite.
Dieux ! Avec quel plaiſir je vois ſous la Coudrette
Bergères & Paſteurs raſſemblés deux à deux !
Ils ébranlent l'arbuſte ; & l'arbuſte autour d'eux,
Dégageant ſon fruit mûr de ſa coſſe briſée,
Verſe ſur les gazons ſa richeſſe bronzée,
Mille cris d'allégreſſe alors frappent les airs,
Et volent répétés par l'écho des déſerts.
Alors un doux tumulte égare l'aſſemblée ;
L'Amant a plus d'audace, & l'Amante troublée
Laiſſe égarer ſes pas ſous des berceaux touffus :
Là, de ſa voix éteinte expirent les refus.

Amour, puiſſant Amour, ainſi tu viens encore
Regner ſur les beaux jours que Vertumne décore !
Peu content toutefois d'embraſer les humains,
Le feu réparateur qui brûle dans tes mains,
A travers les forêts, en flèche dévorante,
Vole, & des Cerfs jaloux pourſuit la horde errante.

Surpris dans tous ſes nerfs d'un profond tremblement,
L'animal orgueilleux te réſiſte en bramant,
Se plonge dans les eaux, ſe roule ſur l'arène ;

Mais contraint de fléchir ſous ta main ſouveraine,
Par-tout ſemant le trouble & donnant le trépas,
Il court : le ſable à peine eſt marqué de ſes pas.
Que je plains le mortel, qui dépouillant la crainte
Des forêts aujourd'hui parcourt le labyrinthe !
Que je le plains ſur-tout, ſi le Cerf furieux
Par lui ſe voit fixé d'un regard curieux !
Indigné que ſa honte au grand jour expoſée,
De l'Homme, ſon tyran, excite la riſée,
Il pourſuit de ſes feux le témoin indiſcret,
Et dans des flots de ſang veut noyer leur ſecret.
Trop heureux ce mortel, ſi la froide épouvante
N'enchaîne point ſes pas dans l'arène mouvante !
Trop heureux ſi le tronc d'un Chêne protecteur
Préſente au fugitif ſa tranquille hauteur !
O forêt de Compiegne ! Ainſi ſous ton ombrage,
Pourſuivi par un Cerf je ſus tromper ſa rage.

La nuit de ſes rideaux voiloit le firmament ;
Et cependant Phébé verſoit paiſiblement,
A travers les rameaux humides de roſée,
Ce pâle demi-jour qui blanchit l'Eliſée.
Guidé par ſon flambleau, je perce, audacieux,
Du Monarque des bois le ſéjour ſpacieux :
Je l'avoûrai. Bientôt une terreur ſecrette
Etonna, ſuſpendit mon audace indiſcrette.
Ces arbres au tronc noir, ce déſert étendu,
Ce ſilence, où le Cerf étoit ſeul entendu,
Frappèrent tous mes ſens d'un reſpect taciturne.
Alors je vis pourquoi, ſous leur dôme nocturne,
Les bois furent long-tems pour nos groſſiers ayeux
Le temple, où ſe cachoit la majeſté des Dieux.

Mon audace renaît ; & pourſuivant ma route,
J'arrive aux piés d'un roc, où ſe courboient en voûte
Cent Cormiers l'un dans l'autre enlançant leur rameaux :
Ce lieu, m'avoit-on dit dans les prochains hameaux,

Ce lieu ſert de théatre aux ſcènes valeureuſes,
Qui ſignalent du Cerf les fureurs amoureuſes.
Je ne fus point trompé. Du roc, en bondiſſant,
Un Cerf impétueux d'un pié léger deſcend;
Au milieu de l'arène il s'élance & s'arrête,
Dreſſe le bois rameux qui couronne ſa tête,
Garde un profond ſilence, & de ſes yeux hagards
Par-tout aux environs promène les regards.
Pour moi, l'oreille ouverte & la vue attentive,
Je retenois ſur lui mon haleine captive;
Quand un ſouffle imprudent de ma bouche échappé,
Décèle ma préſence au Cerf qu'il a frappé.
Soudain il vole à moi, je me livre à la fuite;
Et bientôt ſur mes pas ramenant ſa pourſuite,
Au cirque de nouveau je rentre le premier,
Et triomphant, m'élève au faîte d'un Cormier.

Plus ardent, après moi mon ennemi s'élance;
Mais de ſon vain courroux me riant en ſilence,
Sur ſa trace vingt fois je le vis retourner,
Dans les taillis voiſins vingt fois ſe promener.
Lorſqu'enfin aſſuré que d'un eſſor rapide
Je trompois, en fuyant, ſon audace intrépide,
Dans l'arène déſerte il revient orgueilleux.
Un feu rouge de ſang étincelle en ſes yeux;
Tous ſes nerfs ſont tendus; ſa narrine enflammée
Le couvre tout entier d'une épaiſſe fumée:
Il brame, & ce long cri par les monts répété,
De l'Olympe, en roulant, remplit l'immenſité.

De Biches, à ſa voix, une légère troupe
Sur la cîme des monts paroît, & de leur croupe
Dans le cirque à l'inſtant deſcendue à grands pas,
En cercle autour du Cerf étale ſes appas.
Que ce brillant eſſaim me plût! A ſa préſence,
Je me crus introduit au Palais de Byzance,
Dans ces rians jardins, où cent jeunes Beautés,

A la fraîcheur du soir, viennent de tous côtés
Caresser les desirs du Maître de l'Asie.
Dirai-je qu'au milieu de sa Cour réunie,
L'œil fièrement ouvert, le Monarque des bois
Suspendit quelque tems la faveur de son choix?

A la plus jeune enfin son hommage s'adresse;
Quand d'un fougueux rival la jalouse tendresse
Vient de sang altérée au combat l'appeller.
Je les vis à l'instant l'un sur l'autre voler,
L'un l'autre se couvrir de larges cicatrices;
Cependant qu'auprès d'eux, tranquilles spectatrices,
Les Biches attendoient silencieusement
De ce combat d'amour le fatal dénoûment.
Mais long-tems dans ce choc la Victoire en balance
N'osa d'aucun rival couronner la vaillance.
Il m'en souvient encor : le sang de tous les deux
A gros bouillons fumans ruisseloit autour d'eux;
Ses flots, même à travers l'épaisseur du feuillage,
Deux fois en jailliſſant souillèrent mon visage.

Déja l'obscure nuit fuyoit, & le destin
Sur eux tenoit encor le succès incertain,
Lorsqu'épuisés de sang & de force & d'haleine,
Meurtriers l'un de l'autre, ils tombent sur la plaine,
Ils tombent : & leur voix, pas un dernier effort
Pouſſant & prolongeant le soupir de la mort,
Attriste les Echos dans leurs grottes plaintives,
Et disperse l'essaim des Biches fugitives.

De mon asyle alors librement descendu,
Et penché sur le couple à mes piés étendu,
Je contemplai ce bois, dont la haute ramure
Faisoit de ces rivaux l'ornement & l'armure,
Cette taille élégante, & le vaste contour
De ce fanon pendant, qu'avoit gonflé l'amour.
Combien sur-tout, combien j'aurois voulu connoître

Quel pouvoir dans le Cerf tous les ans fait renaître
Ces brûlantes fureurs, ces tourmens du desir,
Qui dévorant son corps l'affament de plaisir!
Pour éclairer la nuit qui voile ce mystère,
En vain, dans la forêt rêveur & solitaire,
De l'immortel Buffon j'empruntai le flambeau;
En vain Pline, à ma voix, sortit de son tombeau;
L'Aristote de Rome & celui de la France
Ne pûrent m'arracher à ma triste ignorance.
Mon orgueil s'en plaignit; mais enfin, par degrés
La raison ramenant mes esprits égarés,
Me dit que l'Homme encor n'avoit pu tout comprendre.

Eh! quel homme en effet, quel homme peut m'apprendre
Pourquoi dans ces déserts, chez les Muses fameux,
Où Vaucluse en Eté roule à flots écumeux,
Pourquoi circule à peine une onde languissante,
Quand du septième Mois la clarté renaissante
Des fleuves desséchés reverdit les roseaux,
Et rend à leurs bassins le luxe de leurs eaux?

Ah! loin de m'égarer dans cette vaine étude,
Que ne puis-je aujourd'hui goûter ta solitude,
O Vaucluse! O séjour que j'ai tant desiré,
Et que les Dieux jaloux ne m'ont jamais montré!
Sur les rochers pendans, dont la chaîne t'embrasse,
De Pétrarque amoureux j'irois chercher la trace;
Mes piés y fouleroient ces verdoyans gazons,
Où Pétrarque, oubliant la rigueur des saisons,
N'appelloit, ne voyoit, ne respiroit que Laure.
Ici, dirois-je; ici, des beaux présens de Flore
Cent fois il couronna le front qu'il adoroit;
Là, dans l'enfoncement de cet antre secret,
Il marioit sa voix à sa lyre plaintive;
Sur le sable mouvant de cette eau fugitive,
Sur ces troncs, respectés du souffle des chaleurs,
Gravant le nom de Laure, il l'arrosoit de pleurs.

A ce doux ſouvenir, j'en répandrois moi-même,
Et mon cœur me diroit : ainſi ma Zilla m'aime.
Douces émotions, qui ſauriez me charmer
Dans ces lieux, où notre ame eſt toujours près d'aimer,
Ah ! ne me quittez point, quand je vais aux campagnes ;
Soyez alors, ſoyez mes fidèles compagnes :
Vous ſeules, vous pouvez ajouter aux plaiſirs
Que l'Automne riant promet à mes loiſirs.

Il vient, il a paru. Dans la plaine éthérée
Je vois flotter les plis de ſa robe pourprée,
Le pampre ſur ſa tête en feſtons ſerpenter,
Et le vin bouillonnant à ſes pieds fermenter.
Accourez tous à lui, vous, de qui l'opulence
Sous le toît des Cités s'endort dans l'indolence ;
Venez aux champs ; venez ſous des berceaux épais
Retrouver les Vertus, la Nature & la Paix :
Vous les connoiſſez peu dans vos Villes profanes.
Un vallon, traverſé de ruiſſeaux diaphanes,
Une grotte mouſſeuſe, un côteau verdoyant,
D'un bocage touffu le ſentier tournoyant ;
Voilà, voilà les lieux où ſe plaît la Nature.
Là, vos yeux & vos pas errans à l'aventure,
Par un charme innocent tout-à-coup arrêtés,
Flotteront ſuſpendus entre mille beautés.
Vous verrez des troupeaux les courſes incertaines ;
Vous boirez cet air pur, exhalé des fontaines ;
Votre oreille charmée écoutera le chant
Du Laboureur joyeux, qui ſillonne ſon champ :
Les couleurs de ſon front par le hâle noircies,
Ses vénérables mains dans les travaux durcies,
Vous forceront peut-être à reſpecter un Art
Qui n'obtenoit de vous qu'un dédaigneux regard.

Eh ! pourquoi ce mépris ? Parlez, hommes de fange ;
Car il eſt tems enfin que la raiſon ſe venge ;
Parlez ; de ce mépris quel eſt le fondement ?

Croyez-vous qu'aux humains fournir leur aliment,
Soit moins grand, soit moins beau que de tramer des brigues;
De ramper à la Cour dans de lâches intrigues;
De s'engraiſſer des biens qu'un peuple infortuné
Vous apporte, à la voix d'un mortel couronné;
D'aller, ſous les drapeaux d'un conquérant ſauvage,
Egorger l'habitant d'un tranquille rivage?
Les voilà donc connus vos chimériques droits,
Les combats, la richeſſe, & la faveur des Rois;
Beaux titres, en effet dignes qu'on les étale!
Ne voyez-vous donc point qu'à vous-même fatale,
Votre aveugle fierté plonge dans la langueur
Le bras qui de vos champs ranimoit la vigueur?

Combien ſur les Français les Romains l'emportèrent!
Fameux déprédateurs, ſans doute ils dévaſtèrent
De trente Nations les paiſibles guérets;
Mais reſpectant chez eux les travaux de Cérès,
Au ſimple Agriculteur, leurs tribus allarmées
Remirent quelquefois le ſceptre des Armées:
La Terre, fière alors d'un Laboureur guerrier,
Treſſailloit ſous un ſoc couronné de Laurier.

O nuit des préjugés, où la France égarée,
Voiſine du tombeau, languit déshonorée,
Quand te verrai-je enfin, cédant à la raiſon,
Du bonheur de la terre agrandir l'horiſon;
Permettre que des champs la culture ennoblie,
Dans ſes antiques droits ſoit enfin rétablie;
Et que les Rois eux-mêmes, échappés à l'erreur,
Couronnent tous leurs noms du nom de Laboureur?

Ah! ſi ces vers, enfans de mon foible génie,
Juſqu'au trône des Rois portés par l'harmonie,
Leur inſpiroient un jour le projet glorieux
De préférer le ſoc au fer victorieux;

Qu'alors, au-lieu d'encens, de fleurs & d'hécatombe,
La main d'un Laboureur écrive ſur ma tombe :
» Il aima la campagne, & ſut la faire aimer. «

Que ſon ſéjour me plaît ! Comme il ſait me charmer !
C'eſt toi que j'en atteſte, Automne, riche Automne !
Que de fois, ombragé du pampre d'une tonne,
J'ai fixé de mes yeux doucement attendris
Les champs, où s'égaroit la timide Perdrix !
Lorſque Veſper les dore, ou l'Aube les argente,
Que j'aime à voir les Airs & leur ſcène changeante !

La Balance, au milieu du céleſte ſéjour,
Suſpend également & la nuit & le jour.
Paiſible Souverain, le Soleil ſe couronne
De rayons tempérés : le calme l'environne :
Quel ſilence ! A ſes piés tous les Vents ennemis,
Liés par le reſpect, repoſent endormis.
Et l'Homme, qui pleurant ſa vigueur défaillante
Se traînoit ſous le poids de la ſaiſon brûlante,
L'Homme, libre aujourd'hui du fardeau des chaleurs,
Se relève, & déja renaît avec les fleurs.
Voyez-le s'indigner de ces jours de foibleſſe,
Où ſon mâle génie oubliant ſa nobleſſe
Dans les bras du repos végétoit engourdi ;
Il s'agite, il a pris un eſſor plus hardi.

Qu'il eſt heureux alors, & que la ſolitude
S'embellit à ſes yeux des charmes de l'étude !
Les folles paſſions, leur fauſſe volupté,
Ne valent point pour lui l'auguſte vérité.
Chaque Soleil nouveau, le payant de ſes veilles,
Fait rouler pour ce Sage un cercle de merveilles.
De quel raviſſement, Dieux ! il eſt enivré,
Si juſqu'au Roi du jour ſon vol a pénétré !
Il revient triomphant, il parle ; & ſon génie
Des Cieux qu'il a franchis révèle l'harmonie,

Marque aux globes errans leur éternel retour,
Et de l'immenſité meſure le contour.

A-t-il ouvert des monts les grottes ſouterreines,
Cherché des minéraux les brillantes arènes,
De leurs riches ſillons parcouru les chemins,
Et ſurpris la Nature, à l'inſtant que ſes mains,
Des ſoufres & des ſels, du nitre & du bitume,
Epuroient ſavamment & combinoient l'écume?
Croyez qu'il n'a point vu ſans les plus doux tranſports,
Dans leurs lits caverneux, ſe former ces tréſors,
Qui bientôt façonnés par l'humaine induſtrie
Doivent, ſervant les Arts, enrichir la Patrie.
Ce gland, ce foible gland dans les bois enfanté,
Et loin d'eux au hazard par les vents emporté,
Aux yeux de l'ignorant à peine humble ſemence,
Eſt déja pour le Sage une forêt immenſe.
L'inſecte le plus vil, la fange des marais,
Tout devant lui déploie un tréſor de ſecrets.
O noble emploi du tems! O veilles fortunée!
Vous agrandiſſez l'Homme, & charmez ſes années.

Moi-même, en ce moment, de quel feu créateur
Je ſens renouveller mon génie & mon cœur!
Perdu durant l'Eté dans un monde frivole,
Où ſans gloire & ſans fruit le tems léger s'envole,
J'oubliois, endormi ſur mes premiers eſſais,
D'en mériter l'honneur par de nouveaux ſuccès:
Je n'étois plus moi-même. O ſoudaine merveille!
Dans le calme des bois mon ardeur ſe réveille;
Je renais, je revole à la Cour des neuf Sœurs,
Et l'Art des vers encore a pour moi des douceurs.
Oui, mon luth tour-à-tour léger, ſublime & tendre,
Aux antres du Parnaſſe ira ſe faire entendre.
Riche Saiſon des fruits, c'eſt à toi que mes chants
Devront cette énergie & ces accords touchans,
Qui, maîtriſant le cœur par l'oreille enchantée,

Font aimer dans mes vers la Nature imitée.
D'un rocher ſourcilleux atteignant la hauteur,
C'eſt-là que je voudrois, Poëte obſervateur,
De l'immenſe Univers embraſſer la ſtructure;
Et dans ſes profondeurs pourſuivant la Nature,
Percer de mes regards ſagement indiſcrets,
La nuit majeſtueuſe où dorment ſes ſecrets.

Mais à me condamner ſans doute déja prête,
Une fauſſe vertu va me crier: » Arrête.
» Arrête, téméraire; & bornant ton orgueil,
» Sur l'ouvrage des Dieux ne fixe point ton œil:
» Pour jouir ſeulement, ces Dieux te firent naître. »
Taiſez-vous, impoſteurs! l'Homme eſt fait pour connoître.
Et ſans ce noble inſtinct de curioſité,
Dont un vaſte génie eſt ſans ceſſe agité,
Dites, que ſerions-nous? Une horde ſauvage,
Que la faim chaſſeroit de rivage en rivage,
De triſtes voyageurs, dont le bras tout ſanglant
A l'hôte des forêts diſputeroit le gland.
Du Printems rajeuni les graces verdoyantes,
Sur le front de l'Eté les gerbes ondoyantes,
L'Automne par Bacchus diapré du rubis,
L'Agneau contre l'Hyver nous prêtant ſes habits,
Ces biens, d'autres encor réſervés pour notre âge,
De l'Homme obſervateur ne ſont-ils pas l'ouvrage?

Honteux du cercle étroit, où de groſſiers beſoins
Aux premiers jours du monde avoient borné ſes ſoins,
Il le franchit: ſoudain tout prend une autre face.
La Terre de vergers couronne ſa ſurface;
Le Roc ſort de ſes flancs, & s'élève en palais;
Le Lin ſur l'Eléphant ſe déploie en filets;
De la croupe d'un mont roulant dans la vallée
Le Chêne eſt un Navire, il fend l'onde ſalée;
La meule tourne, crie, elle écraſe le grain;
La Flamme, en Dieu tonnant, a transformé l'airain;

L'Homme, tout l'Univers ſous le pinceau reſpire ;
L'harmonieux Roſeau par ſept bouches ſoupire,
Et le Poiſſon de Tyr rougit l'habit des Rois.

Mais l'Homme, oui, l'Homme encore étend plus loin ſes droits,
Si des ſiècles derniers dépouillant les annales,
Je veux nombrer les faits par qui tu te ſignales,
O Mortel! Quel tableau vaſte & prodigieux
Sous des traits plus hardis vient t'offrir à mes yeux!
C'eſt par toi, qu'affranchi du pouvoir de la terre,
Le Roi brillant du jour n'eſt plus ſon tributaire ;
Il remonte par toi ſur ſon trône uſurpé.
D'un aiman conducteur l'acier enveloppé,
Soit que l'épaiſſe nuit renaiſſe où ſe retire,
Montre à tes mâts flottans le pôle qui l'attire.
De la Tempête alors je vois le Cap franchi,
Et le flot Indien ſous tes poupes blanchi.

Nouveau triomphe encor. Tes efforts plus proſpères,
Joignent un autre monde au monde de tes pères.
Le commerce aux cent bras les déploie autour d'eux ;
Et chargé de tréſors, les prodigue à tous deux.
En vain le Nord, caché dans ſes antres ſauvages,
De montagnes de glace a bordé ſes rivages,
Ta proue a ſillonné les gouffres qu'il défend,
Et des ſecrets du Nord te voilà triomphant :
La Terre, ſous le pôle à tes yeux étendue,
Sur un axe moins long tourne enfin ſuſpendue.

Hypparque, Pythéas, Conon, Thymocarys,
Vous, premiers Scrutateurs des céleſtes lambris,
N'en ſoyez point jaloux! De nouveaux Zoroaſtres
Ont élargi la Sphère, où gravitent les Aſtres :
Un plus nombreux cortège entoure Jupiter.
D'une verge frappé dans les champs de l'Ether,

Et par elle à nos piés conduit ſans violence,
Le tonnerre captif vient mourir en ſilence.
Le ſable, à la fougère, en de brûlans fourneaux
Se mêle, devient fleuve; & dans mille canaux
Diſtribuant ſon cours, à gros bouillons s'y plonge,
Se courbe, s'arrondit, ſe replie ou s'allonge.
Déja de Caſſini le tube obſervateur
De la voûte des Cieux a percé la hauteur;
Déja, l'œil attaché ſur un criſtal fidèle,
Zilla voit ſon image, & ſourit au modèle.
Que de ces Arts puiſſans l'empire eſt étendu!
Du trône du Soleil un rayon deſcendu
Dans les angles du Priſme à peine ſe repoſe;
Le Priſme en ſept couleurs ſoudain le décompoſe.

Et de tant de bienfaits un barbare ennemi
Voudroit que ſans honneur l'Homme encore endormi
Rallentit ſon eſſor! Non, non; que plus ardente,
Son ame s'agrandiſſe & vole indépendante:
Tout ce qu'il ne voit pas, il le peut voir un jour.
Il ſaura quel pouvoir au liquide ſéjour
Enlève & rend deux fois, dans la même journée,
L'onde tantôt captive & tantôt déchaîné;
Comment des vaſtes eaux s'eſt formé le baſſin,
Et les monts dont la terre a hériſſé ſon ſein;
Pour quel deſſein caché la Comète brûlante
Traîne au loin dans les airs ſa queue étincelante.

Oui, je l'oſe prédire. A ſes yeux plus ſavans,
Les tems dévoileront l'origine des vents;
Il pourra concevoir quelle eſt de la lumière
La ſource intariſſable & l'eſſence première;
Soumettre à ſon compas tous les céleſtes Corps,
Leur fuite, leur retour, leur grandeur, leurs accords,
Pénétrer les reſſorts qui meuvent la matière;
Saiſir d'un ſeul regard notre ame toute entière,
Et deviner le terme où rompant ſa priſon
L'inſtinct marche, & s'élève au jour de la raiſon

Ah ! quand vous brillerez, beaux jours de notre gloire,
Je ne vous verrai point. Le flot de l'onde noire,
Neuf fois autour de moi par la mort replié,
Dans l'éternelle nuit me retiendra lié ;
Je ne vous verrai point ! Et mon ombre ſenſible
Se plaindra vainement à la Parque inflexible :
Non, je ne ſerai point de la mort rappellé,
Et pour d'autres que moi, tout ſera dévoilé !

Ah ! ſi dans l'avenir trop ardent à m'étendre ;
A des plaiſirs ſi grands je ne dois point prétendre ;
Du moins juſqu'au tombeau, nos Arts conſolateurs
Epancheront ſur moi leurs rayons bienfaiteurs ;
Du moins à les chanter je dévoûrai ma Lyre.
L'Automne m'entendra, plein d'un noble délire,
Bénir l'Art innocent qui nourrit les humains ;
La ſerpette armera mes poétiques mains,
Et m'ouvrant des vergers les dédales agreſtes,
Des beaux fruits de l'Eté j'irai cueillir les reſtes.

REMARQUES

SUR LE

SEPTIEME CHANT.

SEPTEMBRE.

Le nom de Paophi que ce Mois portoit chez les Egyptiens, & celui de Broedromion que les Grecs lui avoient donné, étoient l'un & l'autre une allégorie de la ſtation du Soleil en ce moment de l'année, c'eſt-à-dire, qu'ils déſignoient l'Equinoxe. Il ſeroit trop long d'en rapporter les preuves; je renvoie à l'Hiſtoire du Calendrier ceux qui ſeroient curieux de les connoître. Ce Mois étoit le ſecond de l'année Egyptienne, & le troiſième dans le Calendrier Athénien. Romulus lui aſſigna une autre place: il en fit le ſeptième Mois des Romains, & lui donna le nom numérique de September, que Céſar lui conſerva, lors même qu'il eut reformé le Calendrier.

Le Sénat & les Empereurs eſſayerent pluſieurs fois dans la ſuite de changer le nom de ce mois, comme ils avoient changé ceux de Quintilis & de Sextilis; il fut ſucceſſivement appellé Tiberius, du nom de Tibère; Germanicus, en l'honneur de Domitien qui avoit adopté ce ſurnom; Antoninus, en mémoire, d'Antonin le Pieux; Hercule, pour flatter Commode qui aimoit à prendre le nom & la parure d'Hercule; enfin Tacitus, ſous l'Empire de Tacite. Toutes ces tentatives furent inutiles. Les noms de tant de monſtres couronnés étoient en horreur; le ſeul Antonin méritoit une exception, & on ne la fit pas. tandis que le lâche Octave, parvenu à force de politique à faire oublier le Triumvir, avoit eu l'honneur de placer ſon nom d'Auguſte dans le Calendrier. Que conclure de cette injuſte préférence, ſinon que la gloire ſe diſtribue ſouvent comme la fortune, au hazard?

L'Egypte honoroit en ce Mois la groſſeſſe d'Iris, groſſeſſe allégorique, qui déſignoit les ſemailles qu'on venoit de confier à la terre. La terre en effet étoit alors pour les Egyptiens groſſe de la moiſſon prochaine.

Ce mois à Rome étoit conſacré à Vulcain, Dieu des Forgerons, à qui

qui le Laboureur, dont l'année recommence, eſt redevable du ſoc & des autres inſtrumens néceſſaires à l'Agriculture; de plus, il ramenoit tous les ans la cérémonie du Clou Sacré que le Grand-Préteur plantoit au Capitole, dans le Temple de Minerve. Rome Chrétienne renouvelle cette même cérémonie, toutes les fois que le Pape fait l'ouverture de l'Année Sainte, ou d'un Jubilé. Cet uſage remonte à la plus haute antiquité. Pline nous enſeigne que les Romains l'avoient reçu des premiers Habitans de l'Italie, des Volſiniens qui plantoient annuellement un clou dans le Temple de la Déeſſe Nortia. Je croirois d'autant plus volontiers ce Clou fait dans ſon origine pour marquer le nombre des années, que pluſieurs Nations plaçoient à l'Equinoxe d'Automne la création de l'Univers. Les Romains l'atteſtoient eux-mêmes, puiſqu'au 25 de Septembre, ils célébroient la Fête de Vénus Génétrice, de Vénus, le Symbole de la Puiſſance qui crée. Une autre obſervation non moins curieuſe, c'eſt que l'ancien Calendrier de Rome marque au 13 de Septembre le départ des Hirondelles, tandis que dans nos Contrées, bien plus froides que l'Italie nous voyons aujourd'hui ces oiſeaux plus tardifs à partir.

Enfin ce qui a rendu fameux le Mois de l'Equinoxe d'Automne, c'eſt qu'à cette même époque, la Grèce célébroit tous les ans les petits Myſtères, & tous les cinq ans les grands Myſtères d'Eleuſis. Ce ſeroit ici le lieu de faire connoître en détail tout ce qui concernoit cette aſſociation religieuſe; mais cette matière, ſur laquelle tant de Savans ſe ſont exercés, eſt trop vaſte pour qu'on puiſſe en faire le ſujet d'une ſimple note. Il ſuffira de ſavoir qu'on y entretenoit les hommes de la vie préſente, dont tout le bonheur ſocial eſt appuyé ſur l'Agriculture; & de la vie future, c'eſt-à-dire, de l'Unité de Dieu & de l'Immortalité de notre Ame. Cicéron l'atteſte expreſſément, quand il dit qu'on y apprenoit les moyens d'être heureux dans cette vie, & de mourir avec l'eſpérance d'une vie plus heureuſe.

P. 1. . . . . Tes parfums raviſſans
Des beaux lieux que je cherche avertiſſent mes ſens.

Quoique nous devions à l'Automne des fleurs auſſi parfumées que celles du Printems, comme la Tubéreuſe, les Roſes Muſquées, &c. il faut avouer cependant que l'arrière-ſaiſon ne donne guère que des fleurs inodores; on diroit que la terre s'eſt épuiſée, en faveur du Printems, de tous les ſucs dont elle compoſe les parfums. Les principes colorans eux-mêmes ſont moins vifs & moins animés. Les rayons affoiblis du Soleil n'auroient ils plus la force de les mûrir; & la terre, le pouvoir de les élaborer? Nous voyons du moins que les fleurs d'Automne ſont beaucoup moins riches en couleurs que celles du Printems.

J'inſère ici tout entier le Mois de Septembre, tel que je l'avois crayonné, il y a neuf ans.

Dans les détours de ce parterre
Allons encor nous égarer,
Ma Thémire; allons admirer
Les dernières fleurs que la terre
Me prodigue pour vous parer.

Là ſur cette immenſe terraſſe,
Où, non loin d'un triple jet-d'eau,
Le Tilleul d'eſpace en eſpace
Eſt fidèle aux loix du cordeau,
La Tubéreuſe parfumée
Se marie au vif Tricolor;
La Pyramidale embaumée
Et la Balzamine enflammée
Brillent auprès du Bouton d'or.
Là, ſur ce tertre, pour éclore,
La fleur amante du Soleil
Attend que l'Orient vermeil
Reçoive le Dieu qu'elle adore.
Dans cette fleur, de votre Amant
Vous voyez l'image, ô Thémire!
Si l'Aſtre du jour ſe retire,
Elle ſe ferme triſtement;
Echappé du liquide empire,
S'il colore le firmament,
Elle s'ouvre amoureuſement
Aux regards du Dieu qui l'attire.

Mais près de nous, dans ce verger,
Se répand un eſſaim folâtre
De Bergères au teint d'albâtre,
Au fin ſourire, au pié léger.
Chacune emplit une corbeille
Des tréſors brillans du Pommier,
Des grappes qu'enfante la Treille,
Et des Bouquets du Noiſetier.
Sans bruit, la jeune Galathée
De ſon Amant vient d'approcher,
Lance une Pêche veloutée
Et fuit ſoudain pour ſe cacher.
Acis la voit, & ſur ſa trace
Vole auſſi-tôt, l'atteint, l'embraſſe,
L'entraîne ſous des bois touffus;
La Belle en vain demande grace;
Sa beauté mérite un refus.

De quelle bruyante fanfare,
Les airs tout-à-coup ſont émus?
Des ſommets brillans de l'Hémus,
Cyſtre, clairon, tambour, guittare,
Annoncent le divin Bacchus.
Nouveau Conquérant, il arrive,
Non tel que l'Indus autrefois
Le vit, quand ſur ſa double rive
Il châtioit l'orgueil des Rois;
A ſes côtés il vous rallie,
Jeux, Ris, Amours, Plaiſirs divers:
Couronné de feuillages verds,
C'eſt par l'ivreſſe & la folie
Qu'il veut ſoumettre l'Univers

Que l'allégreſſe ſe réveille,
A l'aſpect de ce doux Vainqueur!
Avec les Nimphes, ſous la treille,
Faunes, Silvains, danſez en chœur.
Viens, ſuis mes pas, viens, ô Buveur!
Remplis les flancs de ta bouteille
D'une pétillante liqueur.
Sous une voûte ſouterreine
Deſcendons: mais quel embarras!
La coupe en main, le vieux Silène
Chancèle & tombe à chaque pas.
On s'arrête: un éclat de rire
Dans la Troupe va circulant;
Déja le Faune pétulant,
Secondé du nerveux Satyre,
Emporte le Vieillard tremblant.
O Dieux! que vois-je ici par terre?
Tonneaux confuſément épars;
A leurs côtés, bouteille & verre,
Tout enchante ici les regards.
Redoublons nos cris de louange,
Célébrons le Dieu des Raiſins;
Dans une cuve la vendange
Arrive des côteaux voiſins.
Une jeuneſſe leſte & prompte
Sous ſes piés la change en nectar,
On boit, on rit: & ſur ſon char,
Ivre à demi, Bacchus remonte.

Il part; & des vaſtes forêts
Le Chaſſeur quittant la retraite,
Sur les côteaux, dans les guérets,
Court enſanglanter de ſes traits,
Et la Perdrix & l'Alouette.
O Thémire! voici les jours
Où, ſous les armes de Bellone,
Tu prétends, nouvelle Amazone,
Effrayer l'eſſaim des Amours.
Vain projet de leur crainte extrême!
Tes yeux les rendent triomphans;
Tes yeux, en dépit de toi-même,
Rappellent toujours tes enfans.
Charmé de ta guerrière audace,
L'un, du tonnerre de la chaſſe,
Arme ta délicate main,
Et ſous tes coups, l'autre ramène
L'oiſeau craintif qui ſe promène
A travers le chaume voiſin.

Cependant le flambeau du monde
Rayonne d'un feu moins ardent,
Et des portes de l'Occident,
Rentre plutôt au ſein de l'Onde,

Sous le voile épais des brouillards,
Promenant une eau moins limpide,
Déja la Seine plus rapide,
La nuit, se cache à nos regards.
Ces longues chaînes de Montagnes,
Et ces forêts & ces Côteaux,
Et ces Cités & ces Châteaux
Qui dominoient sur les Campagnes,
Ensevelis dans la vapeur,
Jusqu'au triomphe de l'Aurore,
Peuvent régler à peine encore
Les pas errans du Voyageur.
Le Soleil enfin se rallume;
Ses traits profondément lancés,
Des moites brouillards condensés,
Dégagent la plaine qui fume.
Soudain à mon œil étonné,
S'agrandit l'humide prairie.
Le Bœuf aux travaux façonné
Parcourt, loin de la métairie,
Le champ à demi sillonné.

Le vil amant de la fortune
Echappe à la brigue des Cours;
Dans nos solitaires séjours,
Fuyant la contrainte importune,
Il cherche à couler d'heureux jours.
Thémis dépose sa balance;
Son bras vengeur est désarmé:
Et l'âpre discorde en silence
Déserte son Temple fermé.
Les Hameaux nous offrent l'image
Des jours naissans de l'Univers.
Là, sous des arbres encor verds,
L'Amitié reçoit notre hommage;
Là, tous les cœurs lui sont ouverts.

Daigne, tous les ans, ô Déesse!
Dans les Hameaux me rappeller!
Veuille la parque m'y filer
Les jours que sa bonté me laisse!
Sans toi, l'objet le plus riant
Trouve mon ame indifférente:
Le jour même, à son Orient,
Ne peut fixer ma vue errante.
Par toi, par tes conseils vainqueurs,
L'Homme devient plus estimable,
Tu rends la vertu plus aimable;
Tu la fais germer dans les cœurs.
Douce Amitié! quels sont tes charmes?
Ton souvenir délicieux,
De mon destin capricieux,
Endort les cuisantes allarmes.

Vous, qui des plus ſombres couleurs
Formez le tableau de la vie,
Vous exagérez nos malheurs;
Votre auſtère Philoſophie
Ne fait qu'irriter nos douleurs.
Au deſtin fragile de l'Homme,
Pourquoi donner tant de pitié?
Le bonheur eſt-il un fantôme?
Dans les Palais & ſous le chaume,
Il habite avec l'Amitié.
Dans tes labyrinthes agreſtes,
Anel (*)! je goûtois ce bonheur:
Pour moi, ſous tes lambris modeſtes,
Folâtroient l'Amour & ſa Sœur.
Les Jeux, la Danſe, la Folie,
Les Concerts, les doux entretiens,
Le rire piquant de Thalie,
Tout m'y rendoit chers mes liens,
Revenez, jeuneſſe fleurie;
Pourquoi ſitôt vous envoler?
Mais rien ne peut vous rappeller.
La plus belle heure de ma vie
Eſt la première à s'écouler.

P. 1. . . . . Ma vue enchantée
Fixe la Tubéreuſe à la feuille argentée;

La Tubéreuſe, appellée autrement Jacinthe des Indes, parce qu'elle nous a été apportée de ce beau climat, & qu'elle a pluſieurs traits de conformité avec la Jacinthe, eſt ſans contredit la fleur d'Automne la plus fournie de principes odorans. Elle n'en a que trop pour les perſonnes qui nées avec des nerfs délicats ont l'imprudence de les enfermer dans leur appartement. J'ai vu une femme que le parfum pénétrant de cette fleur fit tomber dans le vertige, & qui m'a depuis avoué que l'uſage immodéré du même parfum l'avoit entierement privée de l'Odorat.

P. 1. . . . . Mes regards, de dédale en dédale,
Pourſuivent les attraits de la Pyramidale;

La Pyramidale eſt une eſpèce de Joubarbe qu'on ne cultive que depuis peu dans les Jardins. Son nom déſigne ſa forme. Elle s'élève comme une pyramide, garnie dans ſon pourtour de jolies fleurs, depuis la baſe juſqu'au ſommet.

P. 1. Et l'éclat de l'Œillet, ſuperbe enfant de l'Inde?

(*) Village à deux lieues de Compiegne, dont M. PANNELIER eſt Seigneur. On verra dans le Chant de Décembre l'uſage que ce vertueux Citoyen ſu faire de ſes richeſſes.

C'eſt du Mexique que nous a été apportée originairement la fleur que nous appellons Œillet d'Inde. Mais autant ſa couleur d'or eſt brillante, autant l'odeur qu'elle exhale eſt déſagréable. On dit cependant qu'on a découvert depuis peu une eſpèce d'Œillet d'Inde d'un parfum ſuave, & que les Amateurs des Jardins commencent à la cultiver.

P. 2. Et Clythie a penché ſa tête radieuſe.

Les Grecs, dont l'imagination brillante convertiſſoit en fables tous les phénomènes phyſiques de la Nature, ont fait de l'Héliotrope ou Tournefol une Nymphe, qui d'abord aimée du Soleil, & enſuite abandonnée par lui, ſe laiſſa mourir ne faim. Le Dieu, ajoutent-ils, ému de pitié, la changea en une fleur qui toujours fidèle à ſon Amant, lui préſente ſon diſque, & triſtement penchée vers lui, le ſuit dans ſon cours journalier. Rien de plus ingénieux que cette métamorphoſe. Le Philoſophe Naturaliſte explique à moins de frais ce mouvement de nutation commun à la Gande, à l'Herbe Maure, &c. La tige de ces plantes plus ſujettes à une forte tranſpiration que toutes les autres, (car on ſait que les végétaux tranſpirent ainſi que nous) éprouve un raccourciſſement de fibres qui la fait pencher néceſſairement du côté du Soleil.

P. 2. Ceux, de qui l'enveloppe & fraîche & veloutée
Recèle une liqueur des Perſans redoutée,

Je me conforme ici à l'opinion commune, née ſans doute du récit trop ſouvent exagéré des Voyageurs. On répète ſans ceſſe que la Pêche eſt un poiſon en Perſe, dont elle eſt originaire. Rien de plus faux que cette aſſertion. Le fruit du Pêcher n'eſt nullement malfaiſant pour les indigènes qui en uſent avec ſobriété; & ſi les Européens en ſont incommodés, c'eſt qu'ils en mangent immodérément. Il ne ſera jamais ſage de trop uſer d'un fruit auſſi acerbe que la Pêche dans le climat de la Perſe.

P. 2. Ceux, qui du Grenadier étalant les rubis,
En mêlent l'incarnat au verd de ſes habits,

M. Valmont de Bomare aſſure dans ſon Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle que le fruit du Grenadier eſt jaune intérieurement. Je puis dire que cette aſſertion, ainſi prononcée ſans aucune reſtriction, bleſſe la vérité. J'ignore s'il y a une eſpèce de Grenadier qui donne des fruits jaunes intérieurement; mais ce que je ſais très-bien, c'eſt que la Grenade en Languedoc, eſt remplie de grains dont la couleur eſt auſſi vive que celle du rubis. Le même article contient encore une autre erreur. Le Grenadier, qui donne la Grenade, eſt un petit arbre: pour moi j'ai vu, il y a quatorze ans, aux portes de Montpellier, une longue ſuite de Grenadiers diſpoſés en haie autour d'un jardin, qui avoient environ vingt piés de hauteur, & qui tous les ans donnoient des fruits. C'eſt un fait ſi inconteſtable, que le chemin, au bord duquel ils étoient plantés, y porte le nom de Chemin des Grenadiers.

P. 3. . . . . L'arbre dont l'ornement
Fut des premiers humains le premier vêtement, &c.

» Aperti sunt oculi amborum, dit le IIIe. Chap. de la Genèse, en parlant d'Adam & d'Eve, après leur péché; Cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia Ficûs, & fecerunt sibi perizomata. „ Les Commentateurs, qui sur un mot font de gros Livres, ont écrit longuement pour savoir quel étoit l'arbre désigné par le mot Ficus. Ils ont mis à contribution tous les arbres, toutes les plantes à larges feuilles. Quelques-uns ont soupçonné que le Bananier avoit eu l'honneur de couvrir la nudité de nos premiers Pères; & c'est pour cela qu'ils l'ont appellé Figuier d'Adam. En effet, ce végétal donne des feuilles qui ont six piés de long & deux de large, ensorte que deux de ces feuilles suffisent pour envelopper un homme. La question ne valoit pas tant de recherches. Il falloit s'en tenir tout simplement à la lettre du Texte Sacré, & croire qu'un Figuier vouloit dire un Figuier.

Il y a deux choses bien dignes de remarque dans l'histoire de ce dernier. 1. Ses branches se couvrent de fruits, sans les avoir annoncés par aucune fleur apparente; aussi l'a-t-on regardé long-tems comme une merveille du règne végétal : mais depuis que la Nature a été mieux observée, on a découvert que les fleurs se cachoient dans les fruits mêmes. 2. On connoît la douceur de la Figue. Qui croiroit que ce fruit si agréable est le produit d'un suc amer? Il est même si corrosif qu'il enlève la peau, & y laisse des taches long-tems ineffaçables.

Qu'on me pardonne la préférence que je donne dans mes Vers à la Figue sur tous les autre fruits. Elle offense peut-être quelque successeur de l'Abbé Roger Schabot, qui ne trouvoit rien de comparable à ses belles Pêches de Montreuil. Mais nos premières sensations sont les plus durables, & l'amour de la Patrie se reproduit dans tous nos goûts. Si je suis injuste, voilà mon excuse.

P. 3. Zilla sort; elle vole aux champs, où le Noyer
En immenses rameaux aime à se déployer :

On diroit que l'homme n'a pas assez des maux dont la Nature l'afflige; tant il se montre soigneux d'en imaginer! On s'est persuadé que l'ombre du Noyer est pernicieuse aux hommes & aux animaux. Il s'échappe, dit-on, de ses feuilles des exhalaisons qui donnent le vertige. Je puis assurer le contraire, parce que j'en ai l'expérience. Je suis resté assis quelquefois des heures entières sous un Noyer, sans avoir jamais éprouvé aucune incommodité. S'il est dangereux de se reposer sous cet arbre, c'est, sans doute, parce que ses rameaux, aussi étendus qu'ils sont épais, entretiennent à l'entour une excessive fraîcheur. Il est peu d'arbres dans nos climats qui donnent un ombrage aussi vaste.

P. 3. Amour, puissant Amour, ainsi tu viens encore
Regner sur les beaux jours que Vertumne décore!

« L'Automne, dit un Historien Philosophe, n'est pas moins favorable aux amours que le Printems. Si la saison des fleurs invite les Oiseaux du Ciel à se perpétuer dans les bois; la saison des Fruits excite peut-être aussi fortement les habitans de la terre à la repeupler. L'homme en effet à cette époque s'est déja nourri, ainsi que les Animaux, de tous ce que la Nature a prodigué d'esprits de vie aux

êtres qu'elle destine à notre subsistance. Ces alimens ont créé en nous un sang nouveau ; nous nous sentons une surabondance de vie ; elle cherche à se répandre au-dehors : l'amour doit naître de ce besoin.

P. 3. Le feu réparateur qui brûle dans tes mains,
A travers les forêts, en flèche dévorante
Vole, & des Cerfs jaloux poursuit la horde errante.

Le quinze de Septembre est l'époque annuelle des amours du Cerf, appellées communément le Rut. Le tableau que j'en présente a du moins le mérite de la vérité la plus scrupuleuse. J'ai vu par moi-même, dans la forêt de Compiegne, où j'allai tout exprès passer une nuit entière, j'ai vu cette scène intéressante, où l'animal le plus paisible, transformé presque tout-à-coup en furieux, donne profondément à penser sur les excès d'un besoin aussi impérieux qu'il est terrible. M. de Buffon s'est exercé sur le même sujet, & y a répandu les brillantes couleurs qui caractérisent son style. Ceux qui le consulteront peuvent s'en rapporter d'autant plus volontiers à son témoignage, qu'il paroît avoir pris pour guide le Poëme Latin de Jacques Savari, Venationis Cervinæ Leges, imprimé à Caen en M. DC. LIX. L'Auteur parfaitement instruit de sa matière, est peu connu dans notre Littérature. Son Poëme renferme cependant des tableaux qui décèlent un talent digne de plus de réputation. Tel est celui des amours du Cerf que je rapporte en faveur de ceux qui voudroient connoître un Ouvrage devenu rare parmi nous.

. . . Nondumque dies æquantur & umbræ,
In liquidum nec adhuc Pomona resolvitur aurum,
Quando redux, pastûs longa ubertate, sagina (1)
Sollicitat venerem, & tædis socialibus urit
Cervos, sed quorum multos renovata per annos
Inque decem aut plures creverunt cornua ramos.
Tardiùs in venerem proclivis junior ætas (2),
Sed me non tangit cervorum cura minorum.

---

[1] On trouve dans ces vers l'opinion de M. de Buffon sur la cause qui produit le Rut à une époque fixe; elle ne vient, selon notre célèbre Naturaliste, que de la manière dont les Cerfs se nourrissent. " L'homme & les animaux domestiques qui, tous les jours, prennent à-peu-près une égale quantité de nourriture, souvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout tems; le Cerf, au contraire, & la plupart des autres animaux sauvages, qui souffrent pendant l'Hyver une grande diette, n'ont rien de surabondant, & ne sont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'Eté. " Cette explication me paroît vraie jusqu'à un certain point; mais j'ose croire qu'elle est trop générale, comme j'essayerai de le montrer dans les notes suivantes.

[2] En effet les jeunes Cerfs, c'est-à-dire, les Daguets, ainsi appellés du bois qui dès la seconde année pousse sur leur tête en forme de deux perches ou Dagues; & ceux qui parvenus à leur troisième année ont déja leurs dagues ou Merreins semés de deux Andouillers à chaque perche, & que pour cela on appelle Cerfs qui portent fix, ces jeunes Cerfs, dis-je, entrent en Rut environ trois semaines plus tard que les Vieux. Il n'est pas question des Faons qui ont à peine une bosse sur la tête; ceux-là ne commenceront à sentir l'amour que l'année d'après, au mois d'Octobre.

Qualiter in magnas ſerpunt incendia ſylvas,
Paſtorum ſcelus aut incuria; lentaque primùm
In quercûs radice, velut ſopita quieſcunt;
Et mox per frutices gliſcunt, frundeſque caducas,
Et tandem in tenues abit omnis ſylva favillas.
Sic ubi concepit ſecretam pectore flammam,
Cervus it, velutique ſuos meditetur amores,
Cæcutit; mediâque die campoſque viaſque
Impavidus peragrat, nullo obice tramite cedens.
Sæpe etiam occurrit non impunitus eunti
Læſus amynteris curvo mucrone viator,
Nilque innata feris hominum reverentia tangit.
Triſtis ut illa ferum per ſex dementia ſoles
Solivagum tenuit, veneris tum flamma medullas
Acriùs exurens, uxorum inſpirat amorem;
Quæſiiiſque diu nemorum per cognita luſtra
Vim facit incurrens; & ſi quæ cedere tentant,
Impetit, atque diu junctas præcedere cogit,
Donec laſſatæ ſeſe patiantur iniri.

Haud aliter cum paſtor oves ad paſcua ducit,
Plectit aberrantem, & clamoſæ horrore Lyciſcæ,
Continuò grex omnis abit collectus in orbem.

Per medium ſiquæ pateat magis area ſaltum,
Huc Cervas, ni ſponte ſuâ præcurrere curent,
Cervus agit, medioque jubet conſiſtere circo;
Expectatque pari ſi quis virtute maritas
Auiit ſollicitare procus; tum protinus ille
Irruit, & multis venit licentia plagis.
Nam non illa levi pretio connubia conſtant:
Urit amor, premit ægra fames, atque improbus urget
Nocte dieque labor; ſed ſanguine ſæpe paratur
Libertas coïtûs. Sed enim generoſa duella,
Sanguineas plagas, & mutua ſæpe procorum
Funera quis neſcit, cum cornibus intermiſta
Cornua conatu nullo potuere reſolvi,
Et nocturnorum ſit paſtus uterque luporum,
Et quis ſylvarum non audiit accola, longos
In caput impacti capitis reſonare fragores?
Quod mirere magis, ſolidi conſtantia cornu
Sæpe iit in binas incurrentum impete partes.
Par equitum, crudis quando decertat in armis,
Diſſilit in varias fragilis ſic lancea partes.

Edere quando volunt certamina ludicra Reges,
Atque omni celebrant Proceres connubia pompâ,
Sic ſucceſſivo certamine ſuſtinet omnes
Unus Eques, pro laude ſuæ qui pugnat amicæ,
Eligitur pariter pugnæ tempuſque locuſque,
Multaque victori merces proponitur uxor,
Et ſpectatorum numerus non deficit ingens.

Ardens concubitûs, natos cum matribus omnes
Impulit annosus Cervus, Cervosque minores.
Tum quibus in summâ turgent tubercula fronte,
Tum quibus in nudas acuuntur cornua ficcas,
. . . . . .
. . . . Et è medio geminus queis stipite prodit
Ramus, adhucque suæ qui se subducere matri
Rejiculus metuit, testis venit ille duelli.

Quattuor à medio cum Delius orbe per horas
Declinat, donec tangat lux crastina nonam,
Illo quotidie renovant sua tempore Cervi
Prælia, vel victor partis tum gaudet amicis.
Atque ubi vix ullâ patet obstitus arbore lucus,
Athletis spatium, spectatorique daturus,
Huc veniunt, qui plura trahunt per sæcula vitam
Grandævi patres; veniunt qui robora sæpe
Experti, nondumque aliquis virtute probatâ
. . . . . .
. . . . In spem venit ille triumphi.
Vix cætus magnum circumstetit omnis in orbem,
In mediam prodit fortis bellator arenam,
Atque videt, proprio confidens robore, num quis
Propositas ambire nurus temerarius ausit.
Impetit hunc cornu, paribus procus excipit armis:
Concurrunt, caput expediunt, iterumque recurrunt,
Tuta sit unius donec victoria fato.
At qui per varias cogetur cedere plagas,
Hanc ignominiam solas fugitivus in oras
Concoquet, atque annum cælebs sinè conjuge ducet, (*)
Aut magè felices petet in connubia saltus.
Victor qui plagis aut fato ex hoste triumphum
Rettulit, ille suis solus gaudebit amicis
Ad libitum, nisi forte aliquis novus ingruat hostis,
Nam licet è numero spectantum plurimus alter,
Ante necem sociive fugam, certaminis in spem
Venisset, bello tamen abstinet, atque quietus
Cedit victori, nec amantum gaudia turbat.
Furtivos tantum, perque intervalla, propinquæ
Currit in amplexus, sed clam victore, maritæ, &c.

P. 4. Alors je vis pourquoi, sous leurs dômes nocturnes,
Les bois furent long-tems pour nos grossiers ayeux
Le Temple, où se cachoit la Majesté des Dieux.

---

(1) L'exil volontaire de ce Cerf, qui honteux de sa défaite passera une année entière sans connoître les plaisirs de l'amour, a bien l'air d'une imagination purement poétique. Je n'ose cependant l'accuser de fiction. De semblables détails ne peuvent être adoptés ni rejettés, que d'après l'expérience, & je suis loin de pouvoir m'en appuyer. Je ne vois pas pas même qu'il soit facile de se procurer un pareil témoignage.

Je ne suis pas surpris que l'Antiquité, plus sensible que nous, parce qu'elle étoit moins corrompue, se soit imaginée que les Dieux avoient choisi, pour se communiquer aux hommes, l'enceinte noire & majestueuse des forêts. L'idée d'un Dieu ne se réveille jamais plus vivement dans notre ame, que lorsque nous sommes seuls dans un désert, & abandonnés à la Nature. Nés pour la société, nous avons horreur d'une solitude trop profonde; & ne pouvant la peupler d'êtres animés & visibles, nous allons lui chercher des habitans dans le monde Intellectuel. Ceux qui veulent juger de l'Homme par ce qu'il est dans les Villes, ne conçoivent point cette sensibilité extrême de l'imagination, qui émue par de grands objets se crée une société chimérique, ne fût-ce que pour satisfaire le besoin de s'attacher. D'ailleurs, autant l'Homme a le sentiment de ses forces en société, autant il a celui de sa foiblesse dans la solitude; il s'en effraie, & cherche de toutes parts un appui. L'idée d'un Dieu vient alors à son secours. Il embrasse cette image consolante; il la multiplie, & s'en environne comme d'un rempart. Qui sait même si tous ces Dieux & toutes ces Déesses dont la Fable anima les arbres, les ruisseaux, les fontaines, &c. ne furent point dans l'origine les Ombres des personnes que l'on avoit aimées pendant leur vie, & que l'Amour, l'Amitié, la Piété Filiale, la Tendresse Paternelle resuscitoient pour habiter encore avec elles dans le calme des forêts?

Et qu'on ne dise pas que cette croyance du séjour des Dieux dans les bois naquit de la fourberie des Prêtres. Ils l'ont favorisée, ils l'ont nourrie, j'en conviens; mais ils ne l'ont point imaginée. Ce fut un instrument tout formé qu'ils trouvèrent, & dont ils eurent l'adresse de s'emparer pour affermir leur empire. Leur premier soin fut toujours de s'appuyer des sentimens naturels à l'Homme; ainsi lorsqu'une fois ils eurent reconnu en lui cette facilité de croire à l'habitation des Dieux dans les forêts, il leur fut aisé d'y placer des oracles, & de changer même chaque arbre en Prophète. Un vent invisible, agitant le feuillage des Chênes, des Ormes, &c. ne peut-il point être pris aisément pour la voix même des arbres? M. de Saint-Lambert, qui a observé la Nature en Philosophe, a eu raison de louer comme très-philosophique la fiction d'un Poëme Anglois, où un Orcadien, qui n'a jamais vu d'arbre, transporté tout-à-coup devant un Poirier chargé de fruits, en mange; & le voyant ensuite agité par les vents, se prosterne & l'adore.

P. 6. . . . . Le vaste contour
De ce fanon pendant, qu'avoit gonflé l'Amour.

La peau, qui pend sous la gorge de certains animaux, & qu'on appelle Fanon, devient extraordinairement enflée dans les Cerfs, & reste en cet état pendant les trois semaines du Rut. C'est une suite nécessaire de leur genre de vie à cette époque. Mangeant peu, ne dormant pas, courant sans cesse, & braniant nuit & jour, le Cerf éprouve dans l'intérieur de la gorge une irritation brûlante qui gonfle outre mesure les reffors de cette partie, accoutumés à rester oisifs tout le reste de l'année.

P. 7. Quel pouvoir dans le Cerf tout les ans fait renaître!
Ces brûlantes fureurs, ces tourmens du desir,
Qui dévorant son corps, l'affament de plaisir?

J'ai dit que la cause assignée par Savari & M. de Buffon aux amours périodiques du Cerf, me paroissoit insuffisante; je soumets mes objections frivoles, peut-être, à l'homme de génie que j'ose combattre. Je conviens d'abord que le Cerf, après s'être nourri durant le Printems & l'Eté de tous les végétaux que la Nature prodigue à ces deux saisons, doit avoir en lui une surabondance d'esprits vitaux qui le sollicitent à l'amour. Mais je demande pourquoi les Cerfs éprouvent tous à une époque qui n'est jamais ni avancée ni reculée ce violent desir de se reproduire? S'il naissoit uniquement de leur nourriture, ne se feroit-il pas sentir plutôt dans les années, qui, en terminant l'Hyver de bonne heure, ont hâté la renaissance des végétaux; & ne seroit-il point plus tardif à se montrer, toutes les fois que l'Hyver prolongé jusqu'à la fin d'Avril ou de Mai a retardé le développement des plantes? Je demande pourquoi les oiseaux qui ont également souffert une horrible disette dans les Hyvers où la nège & la glace ont couvert la terre pendant plusieurs mois, pourquoi, dis-je, ils n'ont pas besoin de se refaire comme les Cerfs, avant d'éprouver les chaleurs de l'amour? Enfin je demande pourquoi les Sangliers qui après la stérilité de l'Hyver se sont nourris abondamment, ainsi que les Cerfs, des productions du Printems & de l'Eté, n'entrent en amour que trois mois après le Cerf, c'est-à dire, vers le milieu de Décembre, aux approches du Solstice (1)? J'avoue que l'impossibilité de répondre à ces questions me paroît une raison suffisante pour ne pas adopter le sentiment de M. de Buffon. J'ai voulu connoître celui de Pline sur le même sujet, & j'ai vu, non sans quelque peine, qu'il n'étoit entré dans aucun détail touchant les amours du Cerf, se contentant d'en marquer l'époque après l'Arcture: Conceptus earum (Cervarum) post Arcturi sidus.

P. 7. Pourquoi dans ces déserts, chez les Muses fameux,
Où Vaucluse en Eté roule à flots écumeux,
Pourquoi circule à peine une onde languissante, &c.

Au Printems, & durant une partie de l'Eté, la fontaine de Vaucluse est très-abondante, tandis qu'au mois de Septembre & pendant le reste de l'Automne, elle éprouve une diminution si sensible qu'on voit à découvert les formes bizarres des rochers qui forment son lit. Personne n'ignore que ce lieu est devenu célèbre par les amours de Pétrarque & de Laure. Ces deux Amans l'ont consacré; & leur mémoire suffiroit sans doute pour attirer la curiosité des Voyageurs, quand même le Site de ce désert seroit moins pittoresque. L'Auteur de la

(1) Cæperat in medium Sol inclinare Decembrem
Solstitioque dies stabant jam pene propinquo,
Cum per lustra, suis ardens concumbere sponsis
Turpis amator Aper, longis erroribus illas
Quæsiit, & vehit in cunctas incendia Sylvas.
(Sava. venatio. Aprug. Lib. 1.)

belle Traduction Françaiſe de Juvenal, M. Duſaulx, le viſita en 1764: il en traça rapidement la deſcription ſur les lieux. La lettre où il la conſigna m'a été communiquée, & j'uſe de la permiſſion qu'il m'a donnée d'en enrichir mes Notes. Ceux qui connoiſſent la fontaine de Vaucluſe croiront la voir encore; ceux qui ne la connoiſſent pas pourront dire à leur tour: je l'ai vue.

» Vaucluſe eſt un de ces prodiges de la Nature auxquels l'art deſcriptif ne ſauroit atteindre. On entre d'abord dans une gorge de montagnes, ou plutôt de rochers taillés bizarrement. Après avoir fait quelques pas ſur les bords de la rivière limpide & fleurie, qui prend ſa ſource à deux ou trois cens pas, & qu'on appelle Sorgues, on apperçoit un pauvre village compoſé de quinze ou vingt maiſons. Il eſt ſitué au pié d'un rocher qui ſoutient les débris d'un petit château, que la tradition populaire fait paſſer pour la demeure de Pétrarque. Elle dit même que le château de Laure étoit dans les montagnes voiſines, & que les deux amans s'entretenoient par ſignaux. On prend ſur le village, à gauche, par un ſentier pierreux, qui eſt frayé entre les rochers & la caſcade. On s'avance en tournant, & l'on admire des deux côtés un nombre infini de tuyaux naturels qui fourniſſent aſſez d'eau pour avoir contraint de bâtir un pont à trois cens pas. On croit voir, non pas la ſeule fontaine de Vaucluſe, mais vingt fontaines dont chacune mérite d'avoir ſa Nymphe particuliere. On redouble ſa marche, & tout-à-coup s'offre l'image de l'Averne. Un rocher large & qui s'éleve à plus de cent piés, eſt le ſublime portique de cette ſource merveilleuſe. Quand les eaux ſont hautes, il n'eſt pas poſſible d'approcher auſſi près que nous l'avons fait mon ami & moi. Mais ſi nous avons été privés d'un ſpectacle brillant (r), du moins avons-nous joui d'un genre de beauté, impoſant & terrible. Au pié de ce rocher, qui reſſemble aſſez à un portail gothique, ſont pluſieurs voûtes concentriques. Le véritable gouffre eſt dans l'endroit le plus bas. La limpidité de l'eau laiſſe entrevoir des ſinuoſités encore plus profondes. Nous étions ſitués pour conſiderer l'abyme à la tête du lit des rochers. Conçoit-on que de ce point, il y a plus de cent piés de profondeur, & que pour que la caſcade ait lieu, il faut que le torrent s'éleve à plus de cent cinquante? Quand on a la face tournée vers la fontaine, on lit à gauche une inſcription gravée ſur le roc, qui explique la crue & la diminution des eaux. Ce gouffre, dont on n'a jamais pu conſtater la profondeur, eſt certainement ce qu'il y a de plus curieux. Mais je ne veux point oublier l'arrangement des rochers. Il ſemble que la Nature, ſenſible à la beauté de ſon ouvrage, ſe ſoit épuiſée à le décorer. Des pyramides, des obéliſques, tout ce que l'Architecture offre de plus rare ſe trouve placé dans un ordre ſublime, & dans une gradation qui ménage le plus de ſurpriſes. Il faudroit paſſer huit jours dans cette grotte, pour en rendre compte d'une maniere ſatisfaiſante. Mon ami lui-même, qui n'eſt pas un voyageur actif, fut tellement ſaiſi d'admiration, que dans ſon enthouſiaſme, il me propoſa de gravir le ſommet des montagnes qui nous

[r] C'étoit au mois d'Octobre, c'eſt-a-dire, comme je l'ai déja remarqué, quand la fontaine eſt preſque tarie.

environnoient. Il oublie que la montagne eſt preſqu'à pic, & que du ſommet juſqu'au fond du gouffre, il n'y a qu'un ſentier large de deux piés, où rien ne pourroit nous retenir, ſi le pié nous manquoit. Le voilà qui gravit; je le ſuis. Au bout de dix minutes, je tourne la tête, il me ſemble que je ſuis au milieu d'un entonnoir dont l'abyme eſt le centre. En effet, les cailloux qui fuyoient ſous nos pas alloient tout droit s'y précipiter. Sur le champ je me retourne tout doucement, je m'allieds, & me laiſſe gliſſer juſqu'à mon ſalutaire ſentier que j'arroſai de ma ſueur. Mon ami fit encore de grands efforts pour s'élever plus haut; mais enfin il comprit que la mobilité de ce plan incliné ne lui permettroit jamais d'arriver à ſon but. Il fallut deſcendre; ſans cela j'aurois eu peut-être le déſeſpoir de le voir tomber dans cet horrible gouffre, ainſi que certaines pierres que nous y lançames, & que nous appercevions encore pirouetter après quelques minutes.

P. ç. Votre aveugle fierté plonge dans la langueur
Le bras qui de vos champs ranimoit la vigueur.

Soyons conſéquens avec nous-mêmes, ou ceſſons de nous plaindre de la mauvaiſe culture, ou faiſons un peu plus d'eſtime des Cultivateurs. Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'une condition dédaignée inſpire le courage néceſſaire pour la rendre floriſſante. En vain croit-on que la néceſſité de ſe nourrir, de pourvoir aux beſoins d'une famille nombreuſe & d'acquitter l'impôt, ſuffit pour exciter l'induſtrie: la fauſſeté de ce calcul eſt prouvée par l'expérience. Dès qu'il eſt démontré au Cultivateur, que, quelques ſoins qu'il ſe donne, il n'en ſera ni plus riche, ni plus conſidéré, ſon activité ſe rallentit néceſſairement. Pourvu que ſes travaux fourniſſent aux premiers beſoins de la nature, (& il faut ſi peu de choſe pour les ſatisfaire) il s'abandonne à la pareſſe, qui née du mépris & de l'indigence, les produit à ſon tour.

Mais la Philoſophie plaide en vain la cauſe de l'humanité. Le mal eſt dans la racine. Tant que par les loix de ſa conſtitution, un Etat aura à la tête de toutes ſes claſſes celle qui eſt la plus inutile, & par-là même la plus orgueilleuſe, que les Sages n'eſpèrent jamais de rendre au Cultivateur le bonheur & la conſidération qu'il a droit d'exiger. La force de l'épée a tout ſoumis, juſques à l'opinion, qui n'eſt pas auſſi indépendante qu'on l'aſſure.

P. 9. Combien ſur les Français les Romains l'emportèrent!

Si dans les beaux jours de la République Romaine, l'Agriculture étoit floriſſante, c'eſt que loin d'être flétrie par un préjugé barbare, elle faiſoit l'occupation de tous les Citoyens. On ſait que Serranus & Cincinnatus furent tirés de la charrue pour aller commander les armées, & que revenus victorieux, ils reprirent l'un & l'autre leurs premiers travaux: Gaudente Terra vomere laureato & triumphali aratore, ſuivant la noble expreſſion de Pline, quelquefois auſſi hardie que la Poéſie de Virgile. Et qu'on ne diſe point que les Romains ne cultivoient eux-mêmes la terre que parce qu'ils étoient moins alors un Peuple policé, qu'une Horde de Sauvages. Je répondrai que ce fut

au moment de ſa plus grande gloire, c'eſt-à-dire, après le ſac de Carthage, que Rome accueillit les vingt-huit Livres de Magon ſur l'Agriculture. De toutes les richeſſes qu'il trouva dans Carthage, Scipion ne conſerva que l'Ouvrage de Magon: il le porta au Sénat, qui dans la ſuite le conſulta ſouvent, & lui rendit même plus d'honneurs qu'aux Livres Sibyllins.

P. 10. La Balance, au milieu du céleſte ſéjour,
Suſpend également & la nuit & le jour.
Paiſible Souverain, le Soleil ſe couronne
De rayons tempérés : &c. . . .

C'eſt pour nous conformer au langage de l'Antiquité, lorſqu'elle impoſa aux douze Signes du Zodiaque les noms qu'ils portent encore aujourd'hui, que nous continuons à placer l'Equinoxe d'Automne à la Conſtellation de la Balance. Il en ſeroit autrement, ſi nous parlions ſelon la vérité Aſtronomique. Nous avons Equinoxe, toutes les fois que le Soleil paroît dans l'endroit du Ciel où ſe coupent l'Equateur & l'Ecliptique; or le mouvement apparent, qui promène toutes les Etoiles d'Occident en Orient autour des Pôles de l'Ecliptique, a éloigné aujourd'hui de ces deux points d'interſection, de trente degrés, la Conſtellation de la Balance: nous avons donc tort d'y placer l'Equinoxe. Mais il s'y faiſoit, lorſque l'Antiquité donna à cette Conſtellation le nom de Balance, qui peint ſi naturellement l'égalité des nuits & des jours: il s'y fit encore trois cens trente ans avant J. C. c'eſt-à-dire, quand les Etoiles ayant achevé leur immenſe période de vingt-cinq mille neuf cens vingt ans, ſe retrouvèrent au point où on les avoit vu briller lorſqu'elles avoient été nommées. Ainſi donc nous parlons encore le langage de l'Antiquité, & nous faiſons très-ſagement. La préciſion Aſtronomique ſeroit preſque inſenſible dans le calcul de chaque année, puiſqu'il en faut plus de deux mille pour qu'une Etoile avance de trente degrés.

Du reſte cette douce température que j'attribue au Mois de Septembre, ne peut être commune à toutes les Provinces de la France. Fixé depuis long-tems ſous le Ciel de Paris, c'eſt celui que j'ai dû peindre le plus ſouvent. Je répète ici cette obſervation, pour prévenir les reproches que pourroient me faire nos Méridionaux, s'ils croyoient que j'euſſe voulu repréſenter la température de leur climat. Autant le mois de Septembre eſt pur & paiſible dans les environs de Paris, autant il eſt venteux dans le Bas-Languedoc, ſur-tout dans le voiſinage de la mer. Parlerai-je de l'Italie? qui n'a pas entendu raconter l'intempérie qui l'accable tous les ans depuis le mois de Juillet juſqu'au milieu d'Octobre, & qui au mois de Septembre eſt dans ſa plus grande force? Alors, quoique la ſérénité règne aux Cieux, l'air eſt chargé d'exhalaiſons brûlantes, infectées d'une odeur d'alkali volatil, & preſque palpables ou du moins viſibles aux rayons du Soleil. Ce n'eſt point-là que l'homme libre du poids de la ſaiſon brûlante ſe relève, & renaît avec les fleurs. Forcé comme dit M. Groſley, « de choiſir une habitation fixe, ſoit à la campagne, & de n'en point changer; de coucher toujours dans la même chambre & dans le même lit; de ne pas même changer le lit de ſituation; de ſe tenir clos & couvert au lever & au coucher du Soleil; d'éviter les fatigues du corps; d'écar-

ter de l'esprit tous les sujets de tention & de chagrin ; de prendre un régime humectant ; & de manger le soir le moins qu'il est possible, il sent un mal-aise général, qui sans toutes ces précautions dégénéreroit bientôt en une fièvre meurtrière. »

P. 11. Croyez qu'il n'a point vu sans les plus doux transports,
Dans leurs lits caverneux, se former ces trésors, &c.

C'est à l'étude de l'Histoire Naturelle & des autres Sciences qui sont comme les branches principales de ce bel arbre, je veux dire de l'Astronomie, de la Physique Expérimentale & de la Chymie, que l'esprit humain doit aujourd'hui ses plus douces jouissances. La Nature a mis dans nos cœurs un violent amour pour la vérité, que prouve même l'empire des préjugés, puisque nous ne leur restons si constamment fidèles, que parce que nous les prenons pour la vérité même. Environnés de prodiges, & vivant de miracles (*), nous voulons pénétrer les ressorts qui les opèrent. A peine avons-nous l'usage de la parole que cette noble curiosité se manifeste en nous ; nous allons quêtant de tous côtés des réponses qui nous apprennent, d'où nous venons, comment nous avons été formés, &c. Or, cette avidité de connoître, que l'âge ne fait qu'irriter dans ceux qui sont dignes de la sentir, qui peut mieux la satisfaire que les Sciences déja nommées ? Elles marchent appuyées sur les faits ; avec eux, nous sommes certains que chacun de nos pas est assuré, & qu'un jour, lorsque les recherches de nos descendans en auront fait une collection assez ample, on verra sortir de tous ces matériaux rapprochés par la main d'un homme de génie, le système général de l'Univers. Disons-nous qu'alors les folles erreurs qui abâtardisent l'espèce humaine, & la livrent pieds & mains liés à la superstition, disons-nous que ces erreurs s'enfuiront pour ne jamais reparoître, & que forcée dans ses derniers retranchemens, l'imposture des Charlatans, en tout genre, ne regnera plus par l'épouvante ; enfin, & c'est ce qui doit nous donner une plus grande ardeur pour ces Sciences, leur étude multiplie les biens de l'Homme, & les fait descendre par degrés dans toutes les classes de la Société. Le Commerce, l'Agriculture, la Médecine, tous les Arts sont leurs tributaires. Plus la Chymie sur-tout analysera & combinera de corps, & mieux nous saurons employer les diverses productions de la Nature. Qui peut prévoir, par exemple, tout ce qu'on devra un jour à la Platine, ce nouveau métal parfait, que l'Europe ne connoît que depuis 1748, par la relation du voyage de Don Antonio de Ulloa, envoyé au Pérou avec les Académiciens François pour déterminer la figure de la Terre ? Les expériences que nos Savans Chymistes ont multipliées sur cette Production des mines d'Or de l'Amérique Espagnole, nous ont prouvé que la Platine étoit aussi fixe & aussi indestructible que l'Or, aussi dure & aussi solide que le Fer ; qu'elle

(*) Cette expression sublime est de M. Garat, Auteur d'un Eloge du Chancelier l'Hopital, rempli de grandes vues, & enrichi de notes sur les Loix que Montesquieu ne desavoueroit point peut-être. Ces notes nous promettent un homme capable de jetter un nouveau jour sur la Législation. Je ne crains pas d'être démenti par l'événement, si je dis que M. Garat nous tiendra parole.

qu'elle ne s'altère ni à l'action de l'air, ni à celle de l'eau ; que la rouille ne peut la mordre ; &c. . . . Toutes ces qualités ne sont-elles pas des raisons pour croire que la Société lui devra de grands avantages, lorsque le Ministère Espagnol aura levé la défense qu'il a prononcée contre l'usage de la Platine ?

P. 12. D'un rocher sourcilleux atteignant la hauteur,
C'est-là que je voudrois, Poëte observateur,
De l'immense Univers embrasser la structure ; &c.

J'entends dire tous les jours que les Français n'aiment plus les vers. Peut-être seroit-il facile de démontrer la fausseté de cette accusation ; mais supposons-lui de la vérité, & cherchons de bonne foi, les causes de ce dégoût. Je m'adresse à nos Poëtes, & je leur demande s'ils croient que la Nation Française ait perdu cette imagination riante, cette sensibilité prompte, qui de l'aveu de l'Europe entière nous faisoient ressembler à l'ancien peuple d'Athènes. Le François est encore aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois. Un rien l'enflamme, un rien l'exalte. Voyez comme au moindre succès public sa joie passe jusqu'à l'enthousiasme, j'ai presque dit jusqu'à la folie. Cette folie, il est vrai, ne dure qu'un instant, ainsi que tous les autres mouvemens de notre cœur. Mais il n'en faut pas davantage au triomphe de la Poésie. Des ames profondément passionnées ne se contenteroient pas des émotions passagères qu'elle donne ; tandis qu'elles suffisent à un Peuple qui comme nous n'a que des sensations, & une imagination mobile.

Dira-t-on ce que des Critiques de mauvaise foi répètent depuis vingt ans jusqu'à la satiété ; que la Philosophie a éteint l'imagination & desséché la sensibilité ? Mais à qui persuadera-t-on cet étrange paradoxe ? Aux jeunes Gens qui adoptent tout sans réfléchir, & dont ce Système favorise l'ignorance paresseuse ; aux Fanatiques, qui intéressés à perpétuer les vieilles erreurs du genre humain, s'irritent des efforts de la Raison ; aux fauteurs du Despotisme, qui savent très-bien que l'ignorance affermit l'esclavage. Mais l'homme équitable publie hautement que plus il s'est éclairé, & plus son imagination s'est étendue, parce qu'il a eu plus d'idées à combiner, plus des rapports à saisir ; il publie que l'étude de la Nature, la connoissance des droits & des devoirs de l'Homme ont augmenté en lui la haine pour l'injustice & l'amour de la vertu. L'exemple seul de M. de Voltaire suffiroit pour prouver que la Philosophie ne nuit point à la Poésie. Si l'on m'objecte que ce Siècle a vu des Poëtes Philosophes privés du double avantage dont il est ici question, je répondrai que la Nature le leur avoit refusé en les créant. L'imagination & la sensibilité sont un feu qui se montre partout où il réside. D'où je conclus que s'il ne se fait point sentir dans un Ouvrage, c'est qu'il n'a jamais existé dans l'Auteur.

Où trouver donc la cause du dégoût de la Nation pour les vers ? Osons-le dire ; dans nos vers eux-mêmes, qui ne présentent qu'un arrangement harmonieux de mots presque toujours vides de choses. Lorsque nous étions moins éclairés, ce mérite pouvoit suffire ; les Poëtes étoient au niveau de leur Siècle : mais depuis que les Sciences nous sont devenues presque familières,

Un Lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

Eh quoi! nous vivons entourés des riches découvertes que les Naturalistes, les Physiciens, les Chymistes, les Astronomes ont faites & font tous les jours; & notre Poésie reste indigente! & nous avons le sot orgueil de nous plaindre du peu d'estime qu'on fait de notre pauvreté (1)! Ou consentons à n'avoir d'autre Poésie que celle du Théâtre, qui ne peut être jamais la Poésie proprement dite, & à qui les progrès des Sciences sont indifférens; ou songeons à mettre en œuvre les trésors que le génie de l'observation a recueillis dans l'étude de la Nature Physique. Je vois tout-à-la-fois dans ces emprunts & l'agrément & l'utilité.

Le seul récit des merveilles de la Nature intéresse tous les Hommes. Il excite facilement leur admiration par la nouveauté, la majesté, la simplicité des objets qu'il présente. Que la Poésie les embellisse de son coloris, & l'admiration se change en enthousiasme. D'ailleurs, si les vers vivent d'images, les Poëmes doivent vivre de descriptions. On exige à la vérité qu'elles soient variées, tantôt sombres ou riantes, tantôt douces ou sublimes. Eh! qui ne voit que la Nature est une source inépuisable de pareilles beautés? Si le nom d'Homère vit depuis trois mille ans, s'il n'est prononcé qu'avec respect, c'est que les ouvrages de ce rare Génie sont le dépôt de toutes les connoissances réunies de son siècle, & comme une vaste galerie, où l'art du Peintre a mêlé adroitement le Paysage à l'Histoire. Pourquoi nos Poëtes, au-lieu de se jetter en foule dans la carrière dramatique, aujourd'hui plus difficile par le nombre de Chefs-d'œuvres qu'elle a produits, ne ressuscitent-ils point, parmi nous, les Aratus, les Empédocle, les Eudoxe (2) &c.? Ils recueilleroient d'autant plus de gloire, qu'ils marcheroient par des routes inconnues à la Poésie Française, & où le Génie des Sciences les attend pour leur confier le soin de célébrer & rendre populaires les découvertes reléguées encore parmi les Savans. L'espoir que je conçois de ce nouvel emploi de la Poésie n'est point chimérique. Nous avons vu l'accueil favorable

---

(1) " Tout est changé, les Dieux, la Nature, la politique, les mœurs, les manières: tant de changement n'en produiront-ils pas dans nos ouvrages? Si Homère vivoit présentement, il feroit des Poëmes admirables, accommodés au siècle où il écriroit " Ainsi St. Evremond parloit il y a cent ans. Combien plus seroit-il autorisé aujourd'hui à tenir ce langage.

(2) Le premier de ces trois Poëtes Grecs naquit en Cilicie environ la CXXIV Olympiade, & écrivit sur l'Astronomie; le second, né à Agrigente en Sicile, environ la LXXXIV Olympiade, fut Disciple de Pythagore: il composa un Poëme sur les animaux, au rapport d'Elien, & un autre sur les Elémens. Enfin Eudoxe, dont Gnyde fut la Patrie, & qui eut pour Maître Platon, écrivit en vers sur les Phénomènes de l'Astronomie, avant Aratus. Il voyagea en Egypte, & en rapporta dans la Grèce la Théorie du mouvement des Planètes qu'on avoit ignorée jusqu'à lui.

que l'on a fait au Poëme de la Grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature Pourquoi cette eſpèce de ſuccès atteſté par cinq ou ſix éditions? Faut-il l'attribuer à l'harmonie des vers, à l'élégance du ſtyle, à la beauté des images, à l'enthouſiaſme du Poëte? Non; mais au ſujet du Poëme, qui ſeul a fait adopter cet ouvrage, tout barbare qu'il eſt, dans les Colleges où l'on veut donner à l'enfance quelque teinture d'Hiſtoire Naturelle. C'eſt ainſi que la Langue des Dieux, ramenée à la nobleſſe de ſon origine, ſerviroit à inſtruire les Hommes.

Je l'ai dit ailleurs : les Poëtes devroient être nos premiers Inſtituteurs. Mais combien peu en avons-nous qui ſoient dignes de ce titre! Les uns, comme Corneille, Racine, &c. n'ont fait parler que les paſſions; & ce langage eſt, ou ini telligible, ou dangereux à l'enfance : les autres, tels que Boileau, J. B. Rouſſeau n'ont traité que des ſujets trop au-deſſus du premier âge de la raiſon. Il en eſt de leurs ouvrages, comme des Fables de La Fontaine; il faut être à demi-formé pour commencer à profiter de leur Morale. Les ſeules Poéſies, que je voudrois voir dans les mains des enfans, devroient être ou des Idylles, dont les Acteurs enfans eux-mêmes développeroient, dans une action touchante & avec un langage naïf, les premiers ſentimens de la Nature, la piété pour l'indigence, l'amour fraternel, le reſpect filial (1); ou des Poëmes qui, quoique d'un ton plus élevé, ne ſeroient point au-deſſus de leur intelligence, parce qu'ils les entretiendroient des objets qui ſont ſans ceſſe ſous leurs yeux. On meubleroit ainſi leurs têtes non de mots, comme on l'a pratiqué juſqu'à ce jour, mais de faits qui ſont la ſeule ſcience véritable. De pareils ouvrages nous accoutumeroient encore inſenſiblement à concevoir des idées plus juſtes de la gloire. Ce ne ſeroit plus les Conquérans, ces deſtructeurs barbares du bonheur des Nations, qui ſeroient célébrés. Les premiers noms que nous apprendrions à prononcer, ſeroient ceux des Bienfaiteurs de l'Humanité, des Inventeurs des choſes utiles : & ces premières impreſſions ſeroient germer ſans doute un jour, dans le plus grand nombre, le deſir de mériter une gloire auſſi pure. C'eſt ce qui faiſoit dire à Sénèque, avec autant de raiſon que de ſublimité (2) : » Que

(1) M. Berquin, dont l'ame douce & tendre s'eſt fait connoître par des Idylles & des Romances, où reſpirent la grace, l'harmonie & la naïveté, travaille maintenant à un nouveau Recueil d'Idylles dans le genre que je propoſe. Cet aimable Poëte eſt bien propre à donner les premières leçons de la vertu & à les faire aimer.

(2) O quàm contempta res eſt Homo, niſi ſupra humana ſe erexerit... cum petit altum, & in interiorem naturæ ſinum venit, tunc juvat inter ſidera ipſa vagantem divitum pavimenta ridere, & totam cum auro ſuo terram... Nec poteſt ante contemnere porticus, & lacunaria ebore fulgentia, & tonſiles ſilvas, & derivata in domos flumina, quam totum circumeat mundum, & terrarum orbem ſuperne deſpiciens auguſtum, ſibi ipſe aït : hoc eſt illud punctum quod inter tot gentes ferro & igni dividitur? O quàm ridiculi ſunt mortalium termini! Ultra Iſtrum Dacus non exeat; Strymo Thracas includit: Parthis obſtet Euphrates, Danubius Sarmatica & Romana diſterminet; Rhenus Germaniæ modum faciat Py-

l'Homme eſt une choſe mépriſable, s'il ne s'élève au-deſſus des choſes humaines! Mais s'il s'élance dans les Cieux (je me ſers de la traduction de M. de la Grange), & pénètre les replis les plus ſecrets de la Nature, alors du haut de la voûte étoilée, il ſe moque des lambris de l'opulence, & de la terre entière avec ſon or... On n'eſt en droit de mépriſer les Portiques des riches, ces Plafonds éclatans d'ivoire, ces forêts taillées en jardins, ces Fleuves détournés dans des maiſons particulières, qu'après avoir fait le tour de la Nature entière. Lorſque le Sage laiſſe tomber d'en haut un regard ſur la terre, ſur cette maſſe chétive... il ſe dit à lui-même : Voilà donc le point que tant de Nations ſe diſputent avec le fer & la flamme! que l'Homme eſt riſible avec ſes frontières & ſes limites! le Dace ne franchira pas l'Iſter; le Thrace ſera renfermé par le Strymon; l'Euphrate ſervira de barrière aux Parthes; le Danube coulera entre les Etats du Sarmate & des Romains; les Pyrénées éleveront leurs ſommets entre l'Eſpagne & la Gaule, des Landes immenſes s'étendront entre l'Egypte & l'Ethyopie... Quand vous aurez acquis ces connoiſſances vraiment ſublimes, vous ne pourrez voir une armée ſuivre les drapeaux flottans... ſans vous écrier avec Virgile : » Un bataillon tout noir ſe repand dans les champs. Tous ces grands mouvemens ſont des excurſions de Fourmis qui ſe trouvent trop à l'étroit. »

P. 13. L'harmonieux Roſeau par ſept bouches ſoupire,

On ſait que la flûte des Anciens étoit compoſée de ſept tuyaux, & que Pan, ſelon la Fable, la forma des roſeaux auxquels Syrinx avoit été changée. Quelques Savans ont penſé que le Dieu Pan, étant pour les Anciens l'emblême du Soleil, ceux-ci, en attribuant à ce Dieu l'invention de la flûte à ſept tuyaux, avoient voulu déſigner l'harmonie des ſept planètes auxquelles le Soleil préſide; du reſte Macrobe, liv. 1. c. 22. des Saturnales, nous dit expreſſément que le Soleil étoit adoré ſous le nom de Pan. « Ce Dieu, dit-il, n'eſt pas ſimplement le Dieu des forêts, il eſt le maître de la ſubſtance univerſelle des êtres... C'eſt pourquoi les Arcadiens l'ont regardé comme le Soleil. » Il eſt vrai que les cornes qu'on donnoit à ce Dieu ſemblent au premier coup d'œil n'avoir aucun rapport avec le Soleil: mais qu'on obſerve que pour déſigner les rayons de lumière qui couronnoient la tête de Moïſe, nous peignons avec des cornes le Légiſlateur des Juifs; & l'on reconnoîtra dans cette parure de Pan le ſymbole des rayons du Soleil.

P. 13. Et le Poiſſon de Tyr rougit l'habit des Rois.

---

renæus medium inter Gallias & Hiſpanias jugum extollat : inter Ægyptum & Æthiopias arenarum inculta vaſtitas jaceat... cum te in illa veré magna ſuſtuleris, quotiens videbis exercitus ſubrectis ire vexillis... libebit dicere :

It nigrum campis agmen.

Formicarum iſte diſcurſus eſt in anguſto laborantium. (Lib. 1. Senecæ natur. quæſt. in proœm.)

Les Anciens donnoient indifféremment à ce Poiſſon les noms de Buccinum, de Murex & de Purpura, quoique ce ſoient trois familles de coquillages bien diſtinguées par les Conchyologiſtes: mais comme toutes les trois ont également un réſervoir propre à donner la teinture de pourpre, il a été permis de les confondre, & de n'en faire qu'une ſeule eſpèce. Le réſervoir d'une ligne de largeur, ſur deux ou trois de longueur, s'étend en ſerpentant depuis la tête de l'animal juſqu'à ſa queue. On conçoit aiſément que cette veine ne contenant qu'une goutte de liqueur colorante, la pourpre devoit être plus chère que l'or, puiſqu'elle étoit plus rare; une livre de cette liqueur valoit à Rome, du tems de Pline, cinq cens francs de notre monnoie. De plus, nul autre que l'Empereur ne pouvoit s'en ſervir pour écrire, ſans ſe rendre coupable du crime de Lèze-Majeſté; attendu que l'Empereur lui-même ne s'en ſervoit que pour ſigner les Edits.

Le Journal des Savans de l'année 1686, rapporte que ſi on ouvre le petit réſervoir de notre Buccinum, & qu'on le gratte pour en avoir la liqueur, le linge ou la ſoie qui en aura été imbibé ſera teint d'abord d'une couleur jaunâtre; mais que la même étoffe expoſée aux rayons modérés du Soleil du matin paſſe inſenſiblement par pluſieurs couleurs. Le jaune devenu verdâtre ſe transforme en citron; au citron ſuccède une couleur verte plus vive: ce verd devient très-foncé; il paſſe au violet, & arrive enfin à la belle couleur pourpre.

P. 13. C'eſt par toi, qu'affranchi du pouvoir de la terre,
Le Roi brillant du jour n'eſt plus ſon tributaire;
Il remonte par toi ſur ſon trône uſurpé.

Les erreurs les plus longues & les plus ridicules ſont celles qui naiſſent de l'amour-propre. N'eſt-il pas riſible en effet de voir l'Homme perſuadé que tout a été fait pour lui? Cette folie auſſi ancienne que l'Eſpèce humaine, parce que l'amour-propre eſt né avec elle, lui fit croire que la Terre immobile étoit le centre des mouvemens céleſtes. En vain quelques Philoſophes (1) avoient-ils ſoutenu que la Terre rouloit dans l'eſpace, ſans qu'elle s'en doutât; que c'étoit elle qui ſe levoit & ſe couchoit relativement au Soleil; en vain étoit-il facile de ſe convaincre par l'obſervation que Mercure & Vénus ne ſe meuvent point périodiquement au tour de la Terre; l'inſenſé Ptolomée parut à Alexandrie l'an 130 de J. C. & plus ſoigneux de recueillir les vieilles erreurs, que le peu de vérités répandues ou ſoupçonnées juſqu'à lui, il propoſa, non le ſyſtême du Ciel, mais celui de ſon imagination. La Terre, dit-il, immobile au centre du Monde, voit ſe mouvoir autour d'elle d'Occident en Orient la Lune en un mois, Mercure en trois, Vénus en huit, le Soleil en un an, Jupiter en douze & Saturne en trente. L'orgueil adopta facilement

(1) Pertinebit hoc excuſſiſe, ut ſciamus utrùm mundus, terrâ ſtante, circumeat, an mundo ſtante terra vertatur. Fuerunt enim qui dicerent nos eſſe, quos rerum natura neſcientes ferat, nec cœli motu fieri ortus & occaſus, ſed ipſos oriri & occidere. (Senec. natural. quæſt. L. VII. C. 11.)

un syſtême que l'orgueil avoit imaginé. On trouva auſſi doux de penſer que le Ciel étoit fait pour la Terre, qu'il étoit doux de croire que ſur la Terre tout étoit fait pour l'Homme. Telle fut l'opinion générale pendant quatorze ſiecles. Mais enfin en 1530, Nicolas Copernic, né à Thorn, dans la Pruſſe Royale, rendit au Soleil la place dont on l'avoit dépouillé, pour la donner à la Terre. Cet aſtre fut le centre des planètes, & s'il continua à tourner, ce ne fut plus que ſur lui-même, tandis que les fix globes principaux, échauffés & éclairés de ſes rayons, ſe meuvent autour de lui, chacun d'un mouvement particulier, mais dans le même plan, & dans des orbites circulaires. Environ quatre-vingts ans après Copernic, l'Europe ſavante vit paroître Kepler, qui en ne propoſant que deux Loix, mérita le nom de Père de l'Aſtronomie moderne. Il démontra la vérité du syſtême de Copernic. Newton à ſon tour, venu après eux, l'a établi ſur une baſe inébranlable, parce qu'il a pénétré plus avant dans les ſecrets de la Nature.

P. 13. D'un aiman conducteur l'acier enveloppé, &c.

Comme pour aimanter une aiguille de fer ou d'acier, il a ſuffi de la faire toucher à une pierre d'Aiman, il eſt aiſé d'en conclure qu'il eſt ſorti de cette pierre des corpuſcules magnétiques, qui en pénétrant tous les pores de l'aiguille lui ont communiqué les principales propriétés de l'Aiman. De ces propriétés qui ſont au nombre de cinq, il en eſt une qui a changé le ſyſtême politique de notre globe, depuis qu'elle nous eſt connue. On voit qu'il s'agit de la propriété qu'a l'Aiman de ſe tourner vers les pôles du monde. Mais quand & par qui l'Europe a-t-elle connu la Bouſſole, qui n'eſt qu'une aiguille aimantée ſuſpendue dans une boîte ſur un pivot, autour duquel ſont marqués les trente-deux vents? nous n'avons rien de ſatisfaiſant à répondre. Voici ſeulement ce qui m'a paru de plus vraiſemblable dans tout ce que j'ai lu ſur ces deux queſtions.

» Les ſucceſſeurs de Gengis-Kan, vainqueur de l'Aſie, ſe jettèrent ſur l'Europe, & menacèrent de l'envahir. La Ruſſie entière avoit ployé ſous leurs armes, & la Hongrie voyoit dans ſes plaines les drapeaux de ces Barbares. Les Papes effrayés députèrent vers eux quelques Moines pour détourner l'orage. Ces Ambaſſadeurs ſinguliers allèrent juſqu'à la capitale des Tartares, voiſins de la Chine. La Chine étoit dès-lors célèbre par ſes lumières. L'Empereur des Tartares voulut ſe donner le plaiſir de faire diſputer les Savans de l'Europe avec les Sages de l'Aſie. Les Moines & les Philoſophes eurent de grandes conférences. Sans doute elles ne roulèrent pas toutes ſur la Religion; & les Arts de la Chine excitèrent la curioſité. On peut conjecturer que la Bouſſole fut un des premiers dont les Lettrés ſe vantèrent, & que les Moines de retour en firent part à leur Patrie. L'Italie eſt donc la première qui l'ait miſe en uſage, & la Fleur-de-Lys prouve que les Navigateurs, à qui elle fut d'abord communiquée, étoient de cette partie de l'Italie qui obéiſſoit au Sang de nos Rois. » (Conſidérations ſur les Arts.)

Quant à la propriété d'attirer le fer, c'eſt le hazard, ſelon Pline, qui la fit reconnoître dans l'Aiman. Un Berger du Mont Ida, nommé

Magnès, ayant enfoncé dans la terre son bâton armé d'une pointe de fer, le sentit attaché. Frappé d'étonnement, il creuse la terre autour du bâton, & il le trouve retenu par un excellent Aiman. Ce récit a tout l'air d'une fable: on aimera mieux croire que le nom latin de l'Aiman, Magnès, est dérivé du nom de Magnétie, Ville de Lydie, située au pié du Mont Sypile, où l'Aiman se rencontre en abondance.

P. 13. De la Tempête alors je vois le Cap franchi, &c.

» Sous le regne de Jean II, Prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un Port franc, & fit faire une application nouvelle de l'Astronomie à la Navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés, doublèrent le Cap qui est à l'extrêmité de l'Afrique. On l'appella alors le Cap des Tempêtes; mais le Prince, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma Cap de bonne Espérance. » (Hist. Philos. des deux Indes.)

Le premier nom cependant avoit été justement appliqué. Il semble que cet endroit de l'Océan soit le rendez-vous des orages les plus terribles. Il est fameux sur-tout par un nuage qui ne paroît d'abord dans le Ciel que comme une petite tache ronde; les Matelots l'appellent œil de Bœuf: il se forme lentement & sans aucune agitation sensible dans l'air; puis tout-à-coup il lance la tempête, qui ne manque jamais d'engloutir les vaisseaux dont la voile est déployée.

P. 13. La terre, sous le Pôle à tes yeux étendue,
Sur un axe moins long tourne enfin suspendue.

L'applatissement de la Terre vers le Pôle est une vérité que Newton connut sans sortir de chez lui, dit M. de Voltaire, en parlant des Académiciens envoyés par le Gouvernement pour aller mesurer la Terre vers le Pôle & sous l'Equateur. Les observations faites à Tornéo & au Pérou démontrèrent que la Terre est un Sphéroïde, ce qu'un Jésuite avoit soupçonné quatorze ans avant Newton, qui peut-être lui est redevable de cette découverte. Le Pere de Challes, c'est le nom du Savant Religieux, après avoir parlé dans son monde mathématique de quelques expériences qui se contredisent, ajoute. » Cette différence d'observations a fait soupçonner que la terre n'est point parfaitement sphérique, mais plutôt un sphéroïde ellyptique, en sorte qu'elle forme un cercle moins grand vers les Poles; mais pour le croire, il faudroit un grand nombre d'observations. » Cette anecdote est une nouvelle preuve de ce qu'on a dit si souvent, qu'une idée dans les Sciences comme dans la Littérature, appartient, non à celui qui le premier l'a conçue, mais à l'homme de génie qui le premier sait la mettre en œuvre.

P. 13. Hyppatque, Pythéas, Conon, Tymocharis, &c.

Hypparque, de Nice, en Bithynie, fut le premier des Astronomes de son siècle. Il florissoit vers la CLIV Olympiade. Il nous reste de lui trois Livres d'éclaircissemens sur les Phénomènes d'Aratus & d'Eudoxe, traduits en Français par le Père Pétau. Il composa aussi un Livre sur le Mois Lunaire, & un autre sur les Etoiles Fixes.

» Pythéas, Aſtronome & Géographe célèbre, fut de Marſeille, cette Ville alors Républicaine, fondée par les Phocéens, 500 ans avant J. C. On eſt incertain ſur le tems où vivoit Pythéas; mais il ſemble que le plus grand nombre des Auteurs concourt à le faire contemporain d'Alexandre. Pythéas eſt un des plus anciens Voyageurs, qui ſe ſoient avancés vers le Pôle Boréal.... Il alla juſqu'en Iſlande. Il prouve qu'il y a réellement pénétré, en racontant un Phénomène qu'il ne pouvoit deviner, qui eſt que le jour du Solſtice d'Eté, le Soleil ne fait que toucher à l'horizon, & recommence à s'élever auſſitôt.... Pythéas étoit obſervateur. Il a remarqué qu'il n'y avoit point d'Etoiles près du Pôle; & en effet, de ſon tems, il n'y en avoit point. L'obſervation qui l'a rendu le plus fameux, ſur-tout depuis la conteſtation élevée parmi les Aſtronomes modernes, ſur la diminution de l'Obliquité de l'Eclyptique, eſt celle de la hauteur méridienne du Soleil au Solſtice d'Eté. Pythéas, en ſe ſervant d'un Gnomon fort élevé, trouva que la longueur de l'ombre, au tems du Solſtice d'Eté, avoit à l'égard de la hauteur du Gnomon, la même proportion à Marſeille qu'à Byzance. » (M. Bailly, Hiſt. de l'Aſtron.)

Conon étoit de Samos: c'eſt lui qui plaça au rang des Aſtres la Chevelure de Bérénice, fille de Ptolomée Philadelphe, & femme de Ptolomée Evergète, auprès duquel il étoit en faveur. Sénèque nous apprend qu'il avoit recueilli les Eclipſes de Soleil obſervées par les Egyptiens. C'eſt le même Aſtronome dont parle Virgile dans une de ſes Eglogues.

Quant aux Zoroaſtres, il paroît démontré qu'il y en a eu deux en Orient. Le premier, dit-on, fut l'inventeur de l'Aſtronomie, dans la Chaldée. Les anciens Perſans, ſelon Herbelot, veulent tous qu'il ſoit plus ancien que Moïſe; & les Mages, ſectateurs de ce premier Légiſlateur, vont juſqu'à prétendre qu'il eſt le même qu'Abraham; auſſi l'appellent-ils Ibrahim-Zerduſeth, c'eſt-à-dire, Abraham, l'ami du feu. Les Savans toutefois ne ſont d'accord, ni ſur ſa Patrie, ni ſur le tems où il a vécu; à moins qu'on ne veuille croire, avec M. Bailly, qu'Evéchous, le premier Roi de Babylone, y amena avec lui Zoroaſtre, & qu'une foule de traditions concourent à placer Evéchous vers l'an 2459. Le ſecond Zoroaſtre fut le reſtaurateur de la Religion des Mages, & parut 589 ans avant J. C.

Cette liſte d'Hommes célèbres dans l'Antiquité par leurs connoiſſances aſtronomiques, liſte qu'on pourroit groſſir des noms de Thalès, d'Epigène le Rhodien, d'Euclémon, de Doſithée, de Méton, &c. &c. s'éclipſe avec toute ſa gloire devant celle des ſeuls Kepler, Huygens, Galilée, Caſſini & Halley. Ils ſemblent avoir étendu l'eſpace des Cieux, ſoit en y multipliant les aſtres, comme Galilée qui découvrit quatre Satellites à Jupiter, ſoit en fixant la diſtance d'eux au Soleil & du Soleil à la Terre, ſoit en calculant les Ellypſes immenſes des Comètes: &c. C'eſt lorſqu'on ſe rappelle ces ſublimes & hardies découvertes que le génie de l'Homme frappe d'étonnement, & qu'on peut ſe dire, peut-être ſans trop de préſomption, que rien avec le tems ne lui ſera impoſſible.

V. 14. Le tonnerre captif vient mourir en ſilence:

Il eſt inutile de dire ici ce que perſonne n'ignore, que la plus belle découverte de la Phyſique moderne, ce ſiecle la doit à M. Franklin. Cet illuſtre Américain dont le génie égale les vertus, avoit ſoupçonné que la matière fulminante étoit la même que la matière électrique. Il chercha donc à prouver cette indentité par l'expérience. L'expérience l'a confirmée; le tonnerre eſt devenu, pour ainſi dire, l'eſclave de l'Homme, qui à l'aide des barres & des fils électriques le fait deſcendre des nues, pour l'éteindre par-tout où il veut, ſur la terre.

P. 14. Le ſable, à la Fougère, en de brûlans fourneaux
Se mêle, &c.

« La vitrification, dit M. Macquer, eſt une des plus belles, des plus curieuſes & des plus importantes opérations de la Chymie. Le produit de cette opération eſt le verre, matière qui, lorſqu'elle eſt bien faite, réunit à une très-grande dureté la netteté & la tranſparence la plus parfaite. Ces qualités principales & eſſentielles du verre, le rendent d'une utilité infiniment étendue. On peut lui donner toutes les formes imaginables. C'eſt la propriété qu'il a de tranſmettre les rayons de la lumière en les réfractant, ou de les réfléchir exactement, lorſqu'il eſt bien étamé & travaillé, qui a donné les moyens de conſtruire les miroirs, les lunettes, les téleſcopes & les microſcopes, les verres optiques de toute eſpèce, de décompoſer, de détourner, de raſſembler la lumière; en un mot, de produire tous les miracles de la Dioptrique & de la Catoptrique. Si l'on ajoute à ces admirables propriétés du verre, celle d'imiter preſque parfaitement les productions les plus brillantes de la Nature, telles que les Diamans & les pierreries colorées, opaques ou tranſparentes, on reconnoîtra, ſans doute, facilement que le verre parfait, ou le criſtal factice eſt une des plus belles & des plus admirables productions de l'induſtrie humaine. »

Le verre a d'autant plus de dureté & de tranſparence, qu'il eſt entré dans ſa compoſition plus de terre vitrifiable, c'eſt-à-dire, plus de terre ſimple & élémentaire. Mais cette terre ſeule eſt difficile à fondre; l'art même n'a pu juſqu'à préſent arriver à ce ſuccès, parce qu'il n'a pas trouvé un degré de chaleur aſſez fort pour la mettre en fuſion; il a donc fallu quêter des ſubſtances étrangères propres à la vitrifier, lorſqu'elles y ſont intimement incorporées. On les appelle Fondans. Or la cendre de Fougères fut un des premiers fondans que la Chymie trouva. Amalgamée au ſable, aux cailloux, elle nous donne encore le beau verre de Florence.

P. 14. Il ſaura quel pouvoir au liquide ſéjour
Enleve & rend deux fois, dans la même journée,
L'onde tantôt captive & tantôt déchaînée;

C'eſt ici ſans doute le phénomène le plus curieux que la Mer préſente à nos recherches. Il a exercé dans tous les ſiecles le génie des Savans; & s'il faut en croire quelques Hiſtoriens, Ariſtote confus de n'avoir pu deviner la cauſe de ce mouvement alternatif des eaux, ſe jetta de déſeſpoir dans la partie de la Mer Méditerranée,

appellée l'Euripe (1) nous voyons dans le second livre de Pline que les Anciens avoient remarqué qu'entre le lever & le coucher, le cours & le décours de la Lune, & l'élévation & l'abbaiſſement journalier & équinoctial de la Mer, il ſe trouvoit une connection étroite & conſtante. Cette obſervation avoit fait croire à Pythéas que la Lune ſeule étoit la cauſe du flux & reflux. Héraclyte, au rapport de Plutarque, ne l'attribua qu'au Soleil. Newton eſt venu enfin, & il a penſé que l'Aſtre du jour & de la nuit concouroient l'un & l'autre, par les forces de l'attraction à ébranler la maſſe entiere de l'Océan; mais ces forces, dit-il, ſont inégales: le Soleil n'élève les eaux que de deux piés, tandis que la Lune les porte à la hauteur de dix. Les calculs de ce grand-homme, bien fait ſans doute pour commander à l'opinion générale, ſont aſſez univerſellement adoptés; les Bernouilly, les Euller, les Buffon, &c. ont ajouté de nouvelles recherches aux idées du Philoſophe Anglois. Mais tous les eſprits ne ſont pas également dociles, ou, ſi l'on veut, également propres à s'avancer vers la vérité. Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême de Newton eſt combattu, & les objections ſont aſſez fortes pour qu'il ſoit permis de dire que la cauſe du phénomène n'eſt peut-être pas encore découverte.

P. 14. Comment des vaſtes eaux s'eſt formé le baſſin,
Et les monts dont la Terre a hériſſé ſon ſein; &c.

Sur toutes les queſtions inférées dans ces deux vers, & dans les douze ſuivans, nous n'avons encore que des notions peu certaines; parce qu'au-lieu de recueillir des faits, on a voulu bâtir des ſyſtêmes. Mais aujourd'hui que le goût de la vraie ſcience eſt plus répandu, & que l'eſprit général eſt celui de l'obſervation, ce n'eſt pas une témérité de croire que l'Homme, en continuant à marcher dans la route de l'expérience, parviendra à lever un jour la plus grande partie du voile qui couvre la Nature. Si c'eſt une préſomption, du moins eſt-elle plus philoſophique que la timidité de ceux qui veulent ſans ceſſe arrêter l'eſſor de l'Homme. On ne fait rien de grand ſans un peu d'audace. L'erreur même dans les ſciences conduit ſouvent à la vérité. C'eſt aux folies des Alchymiſtes, à leur ridicule prétention de compoſer le plus pur des métaux, que nous devons un nombre infini de vérités importantes; s'ils n'ont pu trouver ce qu'ils cherchoient, ils ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas.

(1) Pomponius Mela, de ſitu Orbis, Lib. 2. Strabon, Geograph. Lib. 1. & Cicéron, de Nat. Deor. Lib. 1. nous aſſurent que ce bras de Mer, ſitué entre l'Achaïe & l'Iſle de Négrepont, éprouve le flux & reflux ſept fois par jour. Les Obſervateurs Modernes, loin de démentir ce témoignage, nous apprennent qu'il n'eſt pas rare de voir l'Euripe monter & s'abaiſſer douze & quatorze fois par jour. Il eſt vrai que ce flux & celui de l'Océan ont une cauſe différente; les Marins attribuent l'ébranlement des eaux de l'Euripe 1°. aux vents innombrables qui parcourent ce bras de mer; 2°. aux eaux qui, par des canaux ſouterreins, s'y déchargent avec autant d'impetuoſité que d'abondance; 3°. enfin, à de nombreux courans non moins impétueux.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

OCTOBRE,

CHANT HUITIEME.

BAttez, bruyans tambours, battez de rive en rive.
Il paroît, c'eſt lui-même ; il avance, il arrive :
Oui, c'eſt lui. Je le vois ſur les monts d'alentour :
Battez, & de Bacchus annoncez le retour.

Eveillez-vous, Buveurs, hâtez-vous ; le tems preſſe.
Hâtez-vous ; du Sommeil ſecouez la pareſſe.
Aux ſcènes de plaiſirs qui renaiſſent pour vous,
Moi, Prêtre de Bacchus, je vous invite tous.
Marchons : mais écartez de nos fêtes myſtiques
Ces Lycurgues nouveaux, ces Thraces fanatiques,
D'une ſainte liqueur profanes ennemis ;
Ecartons-les. Vous ſeuls, ô mes rians amis !
Vous, dignes d'aſſiſter à nos ſacrés myſtères,
Sortez à flots nombreux de vos toîts ſolitaires :
Courons, & de l'Iſter au Tâge répandus,
Aſſiégeons les raiſins aux côteaux ſuſpendus.
Redoublons du Français la brillante allégreſſe ;
Faiſons pour un moment oublier à la Grèce
Le poids honteux des fers dont gémit ſa beauté ;
Que le grave Eſpagnol déride ſa fierté ;

A ſa longue pareſſe arrachons l'Auzonie ;
Echauffons, égayons la froide Pannonie ;
Et que de flots de vin tous les Suiſſes trempés
Danſent ſur le ſommet de leurs rocs eſcarpés.

Dieux, quel riant tableau ! Milles bandes légères,
Les folâtres paſteurs, les joyeuſes bergères,
Les mères, les époux, les vieillards, les enfans,
Rempliſſent les chemins de leurs cris triomphans.
Déja s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la Vigne eſt fermée.
Avide des tréſors dont elle s'enrichit,
Déja d'un pié léger chacun d'eux le franchit.
Nul Sep n'eſt épargné. Par-tout je vois la grappe
Tomber ſous le tranchant du couteau qui la frappe ;
Je vois deux Vendangeurs de pampre couronnés,
Et du jus des Raiſins goutte à goutte baignés,
Au pié de la colline où la Vigne commence,
Deſcendre ſous le faix d'une corbeille immenſe ;
Je les vois, dans les flancs de vingt tonneaux fumeux,
Faire couler des Seps les eſprits écumeux ;
Et ſur un char, pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Theſpis promenoit l'allégreſſe,
Ranger, en célébrant les louanges du Vin,
Ces tonneaux, où s'apprête un breuvage divin.

Plus loin, règnent les jeux d'une aimable folie.
D'un geſte, d'un bon mot l'un agace Iſmélie,
Puis, ravit en paſſant un baiſer à Phylis :
L'autre écraſe en ſes doigts les grains qu'il a cueillis,
Et vient furtivement rougir le front d'Aline :
Un rire fou circule autour de la colline,
En éclats s'y prolonge, & ſe mêle aux travaux
Qui doivent d'un Vin pur enrichir nos caveaux.

Cependant le jour fuit ; il ſe hâte d'atteindre
Aux portes d'Occident, où ſes feux vont s'éteindre :
Veſper a déployé ſes humides drapeaux,

Et ſon ſceptre d'ébène appelle le repos.
Des côteaux dépouillés ſoudain quittant la croupe,
Les bruyans Vendangeurs ſe raſſemblent en troupe
Aux deux côtés du char, qui de fleurs eſt voilé,
Et de quatre chevaux ſur deux rangs attellé.
Sous les tonneaux vineux que le pampre décore,
Il s'ébranle : ô Tambours, battez, battez encore!
Il marche; & mille voix répètent ces chanſons :
« Amis, point de ſoucis; Amis, buvons, danſons,
» Buvons, & comme nous faiſons boire nos Belles;
» Le Vin mieux que l'Amour, domptera les rebelles;
» Le Vin échauffera la Maîtreſſe & l'Amant;
» Buvons : qui ne boit pas doit aimer froidement. »

Arrivés au preſſoir, du milieu de la foule
Un couple pétulant s'élance, écraſe, foule
Sous ſes bonds redoublés les grappes en monceaux;
Le Vin jaillit, écume & fuit à long ruiſſeaux.
A ces ruiſſeaux pourprés enivrez-vous enſemble,
O vous tous, que la ſoif près des cuves raſſemble!
Creuſez vos mains en coupe, & que ſur vos habits
De vos mentons rians le Vin coule en rubis :
D'un bachique repas couronnez la journée.
Les ſoucis, les travaux, les ſueurs de l'année
Vous méritent aſſez ce bonheur d'un moment.

Quoi! la bêche & la ſerpe auront inceſſamment,
De votre Plant tardif châtié la pareſſe!
Quoi! du feuillage vain, dont le luxe l'oppreſſe,
Par deux fois, tous les ans, vous l'aurez dégagé!
Cent fois vous aurez craint que de grêle chargé,
L'Eté contre vos fruits ne déchaînât l'orage!
Et lorſque la Nature a béni votre ouvrage,
Lorſque de vos labeurs vous diſpenſant le prix,
Elle vous rend les jeux, les feſtins & les ris,
Des jeux & des feſtins un ennemi farouche
Viendra faire expirer les ris ſur votre bouche;

Vous dira que des Dieux les décrets ſolemnels
Ont condamné la Terre à des pleurs éternels ;
Qu'ils nous font de la joie une ſage défenſe,
Et que leur majeſté de nos plaiſirs s'offenſe !
Tu l'offenſes toi ſeul, Augure du malheur ;
Oui, toi ſeul. Le plaiſir eſt une heureuſe fleur,
Dont ces Dieux indulgens, que blaſphême un faux Sage,
De nos jours épineux ont ſemé le paſſage.
De ſes parfums en paix reſpirons les douceurs ;
Et laiſſant contre nous tonner ces noirs cenſeurs,
Qui, triſtement rongés d'un fiel atrabilaire,
Ont fait un Dieu, comme eux & jaloux & colère,
Ceſſons de redouter leurs funèbres tableaux,
Et tous leurs préjugés, de l'impoſture éclos.

Heureux jours, où les Dieux habitoient les campagnes,
Où Pan, Flore & Cérès, Diane & ſes Compagnes,
De menſonges rians faſcinoient les mortels,
Et voyoient l'allégreſſe encenſer ſes autels ;
Qu'êtes-vous devenus, beaux-jours que je regrette !
Qu'il étoit doux alors d'habiter la retraite
D'une grotte, d'un bois ; & dans les champs voiſins,
De voir l'or des Epis & l'azur des Raiſins !
Alors l'illuſion, pour conſoler la Terre,
Offroit des Dieux amis à l'Homme ſolitaire,
Des Dieux qui, comme lui, citoyens des hameaux,
Avoient connu long-tems ſes plaiſirs & ſes maux.
Ces Pins religieux, ces vénérables Hêtres
Etoient l'aſyle aimé des Déités champêtres ;
Chacun d'eux, juſqu'au jour marqué pas ſon trépas,
D'une aimable Dryade enfermoit les appas :
Elle le défendoit des fureurs de l'orage,
Et pour l'Homme-Berger en nourriſſoit l'ombrage.
Le Raiſin n'étoit pas un fruit inanimé ;
C'étoit Bacchus lui-même, en grappe transformé,
Sur la jeune Erigone étendant ſon feuillage.
L'amant, que trahiſſoit une Amante volage,

Couché languiſſamment ſur un lit de roſeaux,
Contoit ſon infortune à la Nymphe des eaux.
Et le bruiſſement de la vague tremblante
Etoit alors pour lui cette voix conſolante,
Dont l'Amitié fidèle aſſoupit nos douleurs;
Et l'Amant ſoulagé laiſſoit tomber des pleurs.

Rappellerai-je ici quelle adroite impoſture
Sut encor de nos champs ranimer la culture?
Rival du Loup vorace & du Taureau meuglant,
L'Homme, jadis ſans mœurs, ſe repaiſſoit de gland,
Lorſque les ſaintes Loix, créant une Patrie,
Promirent l'abondance à l'active induſtrie.
Dans le flatteur eſpoir de mille biens nouveaux,
L'Homme voua ſes mains à de rudes travaux:
Mais bientôt la fatigue épuiſa ſon courage;
Et regrettant des bois le pareſſeux ombrage,
Sa vigueur négligea de tourmenter ſon champ.
La rouille alloit enfin ronger le ſoc tranchant;
Il fuyoit: tout-à-coup, Père d'heureux menſonges,
De la fable, à ſes yeux, un Sage offrit les ſonges:
Il lui dit que du Ciel les ſublimes moteurs
En avoient, pour les champs, déſerté les hauteurs,
Que Cérès elle-même, aux mortels apparue,
Leur avoit apporté le ſoc de la charrue,
Et que ces grains dorés, nourriciers des humains,
Etoient encor pour eux un préſent de ſes mains.
L'Homme, honteux alors de ſa lâche foibleſſe,
Du ſoc cultivateur admira la nobleſſe;
Et fier de partager la gloire de Cérès,
Peſant ſur la charrue, il creuſa des guérets.

Ah! s'ils vivoient encor ces menſonges utiles,
Sans doute nous verrions nos plaines plus fertiles,
Et l'indigence en pleurs ne les ouvriroit pas!
Mais les champs à nos yeux languiſſent ſans appas:
L'orgueil de notre faſte, outrageant la Nature,

Dédaigne les mortels voués à leur culture.
Que ſerions-nous pourtant, ſi l'eſſaim des beſoins
N'impoſoit à leurs bras un long tribut de ſoins?
C'eſt lui, qui ſur le ſol de leur étroit domaine
A l'oiſive charrue aujourd'hui les ramène.
Ils placent ſous le joug leurs Taureaux vigoureux;
Le ſoc brille, rongé par le ſillon poudreux:
Le Semeur y répand d'une égale meſure
Ce froment, que l'Eté doit rendre avec uſure.
Sur les pas du Semeur, la herſe lentement
Rampe, & briſant la glèbe en couvre le froment,

Hommes laborieux, votre tâche eſt remplie.
Et vous, par qui tout naît, vit & ſe multiplie,
Dieux bons, Dieux paternels! c'eſt à vous à préſent
De jetter ſur ces grains un regard bienfaiſant.
Ordonnez que l'amas de ces eaux ſuſpendues,
Pour noyer nos ſillons trop de fois répandues,
Ne fonde point ſur eux: mais qu'errant dans les airs,
Il s'épanche en torrents ſur des climats déſerts;
Mais qu'une douce ondée abreuve la campagne;
Mais que d'un jour ſerein la chaleur l'accompagne;
Mais que d'un verd naiſſant le ſillon ſurmonté
De ſon dos inégal cache la nudité,
Et de loin à nos yeux préſage l'abondance.
Ordonnez aux brouillards que l'Automne condenſe,
Lorſqu'éteignant les feux de l'Occident vermeil,
La nuit a ramené les heures du ſommeil,
Dieux bons! ordonnez-leur que la terre humectée
Par eux d'un air impur ne ſoit point infectée.
Souvent dans les brouillards, qui couvrent l'horizon,
Le Scorpion céleſte a lancé ſon poiſon.
Alors de la Beauté les roſes ſe flétriſſent;
Du jeune-homme pâli les forces dépériſſent;
Et la tombe, ſans ceſſe ouverte ſous nos pas,
Appelle le vieillard des langueurs au trépas.
Oh! que de fois alors, la Peſte au vol immonde

Pour

Pour assouvir l'Enfer a parcouru le Monde !
Hélas ! ils sont encor présens à nos douleurs,
Ces jours rendus fameux par l'excès de s malheurs,
Ces jours, où succombant sous ce monstre homicide,
Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du Midi jusqu'aux glaces du Nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort !

Vers les bois, où se perd le sauvage Tartare,
Les flots empoisonnés que roule le Ténare,
Par un gouffre entr'ouvert le vomirent au jour.
Trop resserré bientôt dans cet obscur séjour,
Le monstre, déployant ses ailes ténébreuses,
Vole au Cathay, s'abat sur ses villes nombreuses,
Les comble de mourans entassés sous des morts;
Reprend son vol; du Gange atteint les riches bords,
Les transforme en passant en vaste cimetière;
Du superbe Mogol traverse la frontière;
Remplit de ses poisons l'Empire des Sophis,
Les murs de Constantin, l'Arabie & Memphis;
Franchit les hauts rochers, d'où le Nil roule & tombe;
Fléau des Nubiens, les plonge dans la tombe;
Abat le Grand-Négus, son peuple, ses enfans;
Frappe la Côte d'or, celle des Eléphans;
Dévaste le Zaïre, & les forêts sauvages,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages;
Perce du vieux Atlas les sommets orageux;
De cadavres infects couvre ses rocs nègeux;
Une seconde fois fait expirer Carthage;
Vole au-delà des mers jusqu'aux sources du Tage;
Rend veuves d'habitans ses antiques Cités;
Mêle ensemble & l'Ibère & le Maure indomptés;
Entre eux & le Français quelque tems en balance,
Des monts Pyrénéens sur les Alpes s'élance;
Par monceaux, livre en proie à l'avide Pluton
Les lâches descendans d'Emile & de Caton;
De tous ses Potentats purge la Germanie;

Des Ducs de la Newa punit la tyrannie;
Ronge avec leurs troupeaux les Bergers du Lapland,
Brave les feux d'Hécla, parcourt le Groënland,
Touche au Pôle; & soudain retournant sur sa trace,
Dévore tout le Nord que l'Océan embrasse,
S'acharne sur le Belge, & dans les champs Français,
Par des excès plus grands vient combler ses excès.

D'abord cédant aux coups de la Parque inhumaine,
Les animaux en foule accrurent son domaine.
Le Cerf au pied léger, la Chèvre au crin pendant,
Et le Bœuf pacifique, & le Courtier ardent,
Et la Brebis si douce, & le Chien si fidèle,
Et le plaintif Oiseau des Amans le modèle,
De leurs corps infectés couvrirent les chemins.
Le mal plus irrité passant jusqu'aux humains,
Bientôt on ne vit plus que de hideux fantômes,
Qui d'un air corrompu respirant les atômes,
Se traînoient & tomboient. Leurs yeux sombres, hagards
Brûloient d'un feu de sang, lançoient d'affreux regards,
La douceur du sommeil vainement attendue,
Sur leur corps tout entier une lèpre étendue,
Leurs poûmons tourmentés des accès de la toux,
L'insatiable soif qui les dévoroit tous,
Enfin de mille maux l'exécrable assemblage,
N'épargnant ni le rang, ni le sexe, ni l'âge,
Ni l'innocent Amour, ni la sainte Amitié,
Bientôt de nos ayeux eût ravi la moitié.
Ils mouroient. Chaque instant voyoit hors des murailles
S'avancer, tout rempli, le char des funérailles.
Nulle voix ne suivoit ce mobile tombeau:
Sans parens, sans amis, sans prêtre, sans flambeau,
Solitaire, il marchoit. A ces monceaux livides,
Une fosse profonde ouvroit ses flancs avides;
Et dans son large sein les cadavres versés
Y tomboient en roulant l'un sur l'autre entassés.
Durant vingt mois entiers, par ce ravage horrible,

Se signala des Dieux la colère terrible ;
Rien ne fut épargné : l'impureté des airs
Dépeuple tous les lieux, & les change en déserts.

Dans les champs fortunés, que l'Hyerre timide
Enrichit lentement de son tribut humide,
Long-tems aimé des Cieux, un hameau, dans son sein,
De cent Cultivateurs cachoit l'heureux essaim.
Détrompé de la Cour, & honteux de ces brigues
Qui mènent aux honneurs par de viles intrigues,
Philamandre, au milieu des champêtres humains,
Se nourrissoit en paix du travail de ses mains.
D'une fille & d'un fils la vertu florissante
Ornoit de ce Nestor la vieillesse innocente.
Pour lui sur le côteau mûrissoit le Raisin ;
Cinquante Agneaux paissoient l'émail d'un pré voisin ;
Quelques fleurs au Printems lui formoient un parterre ;
Et quand des blonds épis il dépouilloit la Terre,
Quand des flots d'un lait pur écumoient sous ses doigts ;
Sa richesse égaloit la richesse des Rois.
Hélas ! Qu'il dura peu le bonheur de ce Sage !
Le fléau destructeur vers lui s'ouvre un passage,
Emporte ses troupeaux, & rongeant les mortels,
Frappe l'Homme sacré qui prioit aux autels :
Puis, du toît solitaire, où le Pontife expire,
Sur le peuple des champs il étend son empire.
Déja plus d'une mère a répandu des pleurs ;
Déja chaque cabane est en proie aux douleurs.
Le vieillard, au milieu des publiques allarmes,
Lui seul n'a point encore à répandre des larmes ;
Il voit Linda, Sainmaurt du fléau respectés.
Pour dérober leurs jours à ses traits infectés,
Dans le temple désert le vieillard se transporte ;
Sur lui, sur ses enfans il en scelle la porte,
Saisi d'un saint effroi s'avance vers l'autel,
L'embrasse, s'y prosterne, & s'écrie : » Immortel !
» Des fléaux de la Terre auteur impénétrable,

» Quand désarmeras-tu ton glaive inexorable ?
» Quoi ! tu détruis ainsi l'ouvrage de tes mains !
» Ne ferois-tu donc plus le Père des humains ?
» Ah ! du moins en faveur de nos humbles chaumières,
» Rappelle, Dieu clément, tes bontés coutumières !
» Par cet Autel sacré, d'où l'encens autrefois
» Vers ton trône éternel montoit avec nos voix,
» Par les pleurs, dont souvent j'ai baigné tes portiques,
» Par mes cheveux blanchis dans les travaux rustiques,
» Laisse, laisse ma race au nombre des vivans ;
» Cache-là dans ton temple au souffle impur des vents ;
» Ou s'il doit pénétrer ton auguste demeure,
» Le premier de ma race, ordonne que je meure. »

Il dit. Sous l'épaisseur d'un voile ensanglanté,
Neuf fois l'Astre du jour obscurcit sa clarté,
Et neuf fois de la nuit les ombres lui succèdent :
Lorsqu'enfin succombant aux terreurs qui l'obsèdent,
Philamandre s'endort. De la faveur des Cieux
Un songe le berçoit. Songe fallacieux !
Tout-à-coup un long cri l'éveille. Aux lueurs sombres,
Qu'une lampe mourante épanche dans les ombres,
Il découvre Linda, qui l'œil fixe, égaré
Se traîne, & va tomber sur le marbre sacré.
Il court avec Sainmaurt, il pleure ; & sa tendresse,
Sur son sein palpitant la soutient & la presse :
Mais repoussant le bras qui la veut secourir,
« Eloignez-vous, mon père, & laissez-moi mourir. »
A ces mots, & de sang & d'écume souillée,
Et de ses derniers pleurs la face encor mouillée,
Linda roidit son corps par ses mains déchiré.
Le vieillard la confie au jeune homme éploré.
Et sort pour invoquer une main salutaire.

L'Aube pâle guidoit sa marche solitaire.
Il s'avance ; & son œil ne voit de toutes parts
Que des restes meurtris sur la poussière épars.

De cabane en cabane à grands pas il s'élance,
Et par-tout, du tombeau le ténébreux ſilence:
Tout eſt mort. Egaré, pâliſſant de terreur,
Mais adorant encor les Cieux dans leur fureur,
Il retourne éperdu vers la demeure ſainte;
Des hurlemens affreux en rempliſſoient l'enceinte.
Il appelle ſa fille. O tableau déchirant!
Sa fille eſt expirée, & ſon fils eſt mourant.
« Dieux cruel! j'avois cru ta vengeance aſſouvie,
» Et de mon fils encor tu m'arraches la vie!
» Achève, prends la mienne. O Sainmaurt, attends-moi!
» Je demandois au Ciel de mourir avec toi;
» Et c'eſt moi, malheureux, qui vois ta dernière heure!
» Mes enfans ne ſont plus; je les perds.... Que je meure! »
Attaché ſur ſon fils, il pleuroit; & la Mort
Dans les bras paternels avoit frappé Sainmaurt.
Déja d'un feu rongeur atteint juſqu'aux viſcères,
Lui-même, il eſt couvert de livides ulcères.
Il ſe relève, il tombe, il meurt en gémiſſant,
Le dernier de ſa race & d'un peuple innocent.

Tous les ans, il eſt vrai, l'Automme moins funeſte
Ne ſouffle point ſur nous les horreurs de la Peſte;
Mais toujours, de brouillards reſſerrant l'horizon,
Il change la campagne en humide priſon;
Jaloux du Roi brillant qui verſe la lumière,
Dépouille ſes rayons de leur chaleur première,
Du ſang & des humeurs trouble en nous les accords,
Enerve notre force, allume dans nos corps
Les ardeurs de la fièvre à la ſoif dévorante,
Et livre au noir ciſeau notre vie expirante.

Auſſi le Dieu du Mal, jadis à ſes autels,
En ce mois ténébreux, voyoit-il les mortels
Humilier leurs fronts, & tout pâles d'allarmes,
L'environner d'encens, de prières, de larmes.
Memphis, croyant alors que ce Dieu redouté

Triomphoit du Soleil, en voiloit la clarté,
Memphis du Roi des airs déploroit la foiblesse :
« Il languit, disoit-elle, accablé de vieillesse.
» Qui pourra lui prêter un salutaire appui !
» Typhon dans son courroux s'est armé contre lui. »
Fidèles héritiers de ces pensers funèbres,
Les Grecs vouoient ce Mois au démon des ténèbres,
Ils alloient, éclairés de nocturnes flambeaux,
Arroser de leurs pleurs la cendre des tombeaux,
Et sous le nom sacré de fêtes parentales,
Solliciter du Styx les Déités fatales.
Le Capitole enfin, d'Athène imitateur,
Fit regner sur ce Mois un Dieu dévastateur,
Mars, qui des Elémens éternisant la guerre,
Combat les Dieux, amis du bonheur de la Terre.

Cependant aux rigueurs de ces fléaux divers,
Que le perfide Automne épand sur l'Univers,
Résigne-toi, mortel ; & foible créature,
Ne vas point d'injustice accuser la Nature.
Elle te répondroit : « Ne m'accuse de rien.
« Le Mal est nécessaire ; il l'est comme le Bien.
» Soumise aveuglément à ce double Génie,
» Je cède, & je leur dois ma constante harmonie.
» Mais détruis un instant l'un de ces deux rivaux,
» Ce que tu crois le Mieux devient l'excès des maux.
» Ecoute ; & que ton cœur, dont la plainte m'outrage,
» Cesse d'imaginer un plus parfait ouvrage.
» Ce vent qui de la Terre entrouvrant la prison,
» De la Peste en cent lieux souffla le noir poison,
» Tu veux l'anéantir, ou du moins ne l'entendre
» Que murmurant à peine en Zéphyr doux & tendre.
» Eh ! tu ne sais donc point qu'un plus affreux revers
» S'en va dès ce moment ravager l'Univers ?
» Au-lieu de cette Peste errante & passagère,
» Que le Tems emporta sur son aîle légère,
» Par-tout un air infect s'apprête à t'investir.

» Des prés marécageux, où tu vois s'engloutir
» Les végétaux diſſous qui corrompent l'Automne ;
» De ces champs de bataille, où le bronze qui tonne
» De cadavres preſſés forme un trône à la mort ;
» De ces lacs, de qui l'eau ſur la fange s'endort ;
» Enfin du lit impur des mines, des carrières,
» Déja montent vers toi des vapeurs meurtrières.
» Le Vent, qui de ton Ciel ne trouble plus la paix,
» Leur permet de s'étendre ainſi qu'un fleuve épais :
» Bientôt ce globe entier n'eſt plus qu'un gouffre immonde,
» C'en eſt fait ; & la Parque a dépeuplé le monde.
» Mais rappelle ces Vents ; que d'un bruyant eſſor,
» Répandus ſur la Terre, ils y règnent encor :
» Vois-tu de mille biens leur liberté ſuivie ?
» Ils ont ſoufflé la mort, ils répandent la vie.

» Des autres Elémens ſuis encor les effets :
» Par-tout aux maux qu'ils font ſuccèdent les bienfaits,
» Si le Feu dévorant embrâſe mes entrailles,
» M'ébranle, me déchire, engloutit tes murailles,
» Sert en foudres tonnans l'injuſtice des Rois,
» Et des peuples vaincus anéantit les droits,
» Ce Feu, nourri des ſucs que l'Abeille diſtille,
» Pour te rendre le jour brille en flamme ſubtile :
» Tes alimens, par lui doucement préparés,
» Nourriſſent de ton ſang les ruiſſeaux épurés ;
» Et lorſque j'ai perdu ma derniere verdure,
» Il chaſſe loin de toi la piquante froidure.
» L'eau traverſe en torrent tes vallons ravagés,
» Traîne enſemble & Troupeaux & Paſteurs ſubmergés ;
» Sur l'Océan d'Atlas, théâtre de naufrages,
» Dans toute leur fureur déchaîne les orages ;
» Aux vaiſſeaux, écraſés ſous le poids des Typhons,
» Ouvre près du Cathay des abîmes ſans fonds ;
» Du Commerçant paiſible engloutit l'induſtrie,
» Et ſauve un Conquérant, fléau de la Patrie ;
» Mais l'Eau t'abreuve auſſi, L'Eau promène tes mâts

„ Des bords où tu naquis, aux plus lointains climats,
„ Roule en fleuves féconds, tombe en douce roſée ;
„ Et la Terre pour toi renaît fertiliſée.
„ Ingrat à ſes bienfaits, ſi tu dis que ſon ſein
„ Etale de poiſons un innombrable eſſaim ;
„ Si tu veux ajouter, qu'en ſes profonds abîmes,
„ Elle n'enfante l'or que pour nourrir les crimes ;
„ Qu'elle arme le Héros d'un glaive deſtructeur,
„ Qu'elle trahit l'eſpoir du ſoc cultivateur,
„ Et que dans ſes guérets, où la rouille domine,
„ Souvent le Laboureur moiſſonne la famine :
„ Moi, je t'oppoſerai les biens & les plaiſirs,
„ Qu'elle préſente en foule à tes vaſtes deſirs.
„ Tu les verras des maux corriger l'influence,
„ Et Typhon, comme Horus, demeurer en balance.
„ Enfin voyant qu'au Sage, ainſi qu'au Scélérat,
„ La nuit prête ſon ombre, & le jour ſon éclat,
„ Dis : il faut qu'en ſon ſein la Nature raſſemble
„ Les biens mêlés aux maux, & qu'ils germent enſemble.

Que répondre à ſa voix ? Ah ! d'un ſort plus heureux.
Défendons à nos cœurs les chimériques vœux :
Aſſez de biens encore embelliſſent la vie.
Pour tromper les langueurs dont l'Automne eſt ſuivie,
Rallions nos amis, & laiſſons au plaiſir
Le ſoin de nous filer les jours d'un doux loiſir ;
Ou ſi des bois jaunis perçant la ſolitude,
Ma Muſe s'abandonne aux rêves de l'étude,
Non loin de moi, la hâche, à grands coups redoublés,
Attriſtant les échos dans leurs grottes troublés,
Je m'avance ; je vois les tiges renverſées,
Et de grandes leçons nourriſſent mes penſées.
Eh ! comment en effet contempler froidement
Ces forêts, de la Terre autrefois l'ornement,
Aujourd'hui par le fer de leur ſol arrachées,
Et par tronçons épars ſur le ſable couchées !
Ces Platanes rians, ſous qui d'heureux Buveurs

Du Père des Raiſins célébroient les faveurs ;
Et ces Pins & ces Ifs dont la noire verdure
Repouſſa trois cens ans les traits de la froidure ;
Ces Hêtres, ces Cormiers, ces Frênes, ces Ormeaux,
Qui répandoient leur sève en immenſes rameaux,
Et le haut Peuplier & le Chêne robuſte,
Entaſſés, confondus avec le frêle arbuſte,
Ne rappellent-ils point ces ſanglans bataillons,
Dont le bras de la Guerre a jonché nos ſillons?
Dieux! comme à cet aſpect mon ame conſternée,
Des Miniſtres de Mars a plaint la deſtinée!
Si leur ſang généreux, répandu pour l'honneur,
Du moins de la Patrie eût accru le bonheur,
J'envierois leur trépas. Mais, ô gloire infertile!
A leurs Concitoyens leur mort eſt inutile.
Que dis-je? Ils n'ont prêté leur glaive aux Conquérans
Que pour mettre la Terre aux chaînes des Tyrans.
Oh! que j'aime bien mieux les deſtins honorables,
Dont jouiront encor ces tiges vénérables!
Bientôt, ſous l'humble toît qu'habite le malheur,
Elles rendront au Pauvre une douce chaleur.
Dans le vague des airs, ici, je les contemple
Couronnant d'un lambris le haut faîte d'un temple;
Je les vois en rempart ceindre les flots amers,
Et cacher le Batave à la fureur des mers.
Je vois encor, je vois la ſuperbe Veniſe
Sur des troncs cimentés pompeuſement aſſiſe:
Elle eſt Reine des Eaux. Et vous, qui deſtinés
A maîtriſer Neptune & les vents mutinés,
De Breſt & de Toulon devez couvrir l'arène,
Giganteſques Sapins, vieux enfans de Pyrène,
Quel exemple offrez-vous à l'homme ambitieux,
En tombant de ces rocs, d'où vous touchiez aux Cieux!

Vous viviez ſuſpendus ſur d'immenſes abîmes;
Des glaçons, élevés au-deſſus de vos cimes,
Vous couvroient d'une enceinte, où vos rangs plus épais

Et vos bras toujours verds ſe déployoient en paix;
Votre auguſte vieilleſſe inſultoit aux tempêtes.
Les torrens à vos pieds, la foudre ſur vos têtes,
Sans jamais vous bleſſer, rouloient; & loin de vous
Sur des rocs déchargés ſe perdoit leur courroux.
Il reſpectoit des troncs, qui dans leur premier âge
Virent Cézar, Pompée errans ſous leur ombrage,
Et mille autres Héros, par un nouveau chemin,
Contre l'Ebre indompté guidant l'Aigle Romain.
Vous déſarmiez le Tems: le Tems à chaque luſtre
Sembloit prendre plaiſir à croître votre Luſtre.
Vous aviez treſſailli d'orgueil, lorſque nos Lys
Paſſèrent ſous votre ombre, & que le Grand Louis,
Reſſuſcitant les droits de ſa noble Compagne,
Choiſit dans ſes neveux un Monarque à l'Eſpagne.

Mais à quoi ſert la gloire? Hélas! d'un fer jaloux
Le groſſier Bucheron s'arme & frappe ſur vous.
En vain s'agite encor votre tête indignée;
C'en eſt fait: votre honneur tombe ſous la coignée.
Et maintenant, ô Rois, inſtruiſez-vous! Le Sort
Frappe ainſi votre orgueil, & l'éteint dans la mort.

REMARQUES

SUR LE

HUITIEME CHANT.

OCTOBRE.

Chez les Romains, ce Mois, ainſi que celui de Septembre, changea pluſieurs fois de nom. Domitien voulut lui donner le ſien; le Sénat, celui de Fauſtine, en l'honneur de la femme d'Antonin; Commode, le ſurnom d'Invincible, dont il aimoit à ſe parer. Ces prétentions furent inutiles : on s'obſtina à conſerver le nom numérique d'Octobre, donné par Romulus. Ce Mois étoit ſous la protection du Dieu Mars, puiſqu'au quinzième jour on lui ſacrifioit un Cheval appellé Octobre. Si Vénus eſt l'emblême de la fécondité, Mars eſt celui de la deſtruction; or c'eſt à cette époque de l'année que, ſelon l'expreſſion de M. de Saint-Lambert,

La Nature à grands pas marche à ſa décadence.

Mais je réſerve pour une autre Remarque le développement de cette Allégorie.

Ce que le Calendrier Romain nous fait voir de plus intéreſſant pour nous, c'eſt la Fête de Bacchus, appellé Pater Dioniſus, ou Père Denis. On la célébroit, dans l'enceinte de la Ville, deux jours après celui où l'Egliſe chrétienne honore aujourd'hui la mémoire de Saint-Denis. C'étoit une grande Solemnité pour les Amateurs du Vin. La manière la plus religieuſe de la célébrer, c'étoit de boire juſqu'à l'ivreſſe, c'eſt-à-dire, de ſe réduire à cet état honteux, où l'Homme, privé de ſa tête, n'a plus pour ſe conduire que ſes mains qui lui en tiennent lieu, & dans leſquelles toute ſa raiſon ſemble réſider.

P. 43. Aux ſcènes de plaiſirs qui renaiſſent pour vous,
Moi, Prêtre de Bacchus, je vous invite tous.

Un jour que j'avois l'honneur de lire ces vers à M. J. J. Rouſſeau, « remarquez, me dit-il, que les Peuples dont les Vins ſont eſtimés

ne connoiſſent point ces plaiſirs vifs & bruyans qui doivent accompagner une heureuſe Vendange. Il n'y a dans ces pays que de riches propriétaires ; & la richeſſe eſt toujours triſte, parce qu'elle eſt intéreſſée, & que l'intérêt eſt l'ennemi de la joie. Ces hommes d'or affligent de leur préſence aſſidue ceux qu'ils tiennent à leurs gages. Le rire, qui veut de la liberté, n'oſe ſe déployer ſous des yeux que la cupidité rend ſévères. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, un tableau réjouiſſant ? Tranſportez-vous dans les Vignobles dont le produit, peu recherché des Gourmets, eſt conſommé ſur les lieux mêmes. C'eſt-là que le travail eſt mêlé d'une folle joie. Chaque Payſan eſt propriétaire, il boira ſa Vendange ; & l'on travaille gaiement, toutes les fois qu'on travaille pour ſoi. »

P. 43. Faiſons pour un moment oublier à la Grèce
Le poids honteux des fers dont gémit ſa beauté ;

« Les Grecs ont une danſe appellée la Valaque, qui paroît être la figure des Vendangeurs, qui foulent le Raiſin chacun dans leur cuvier, comme cela ſe pratique dans la Grèce. C'eſt encore un uſage commun à tous les villages, que les familles entières vont au mois de Septembre & d'Octobre paſſer les Dimanches & Fêtes dans leurs Vignes, à boire, manger, & reviennent le ſoir chez elles en danſant avec cette même gaieté qui rappelle l'idée des Bacchanales : car, dans ces momens de liberté & de tolérance, un peuple eſclave ſe livre à la joie avec moins de réſerve qu'une nation indépendante. » (Voyage Littéraire de la Grèce.)

P. 44. A ſa longue pareſſe arrachons l'Auzonie ;

« L'Auteur des Obſervations ſur l'Italie, qui traverſa au mois d'Octobre les Etats du Pape, nous a tracé un charmant tableau du travail des Vendanges, dont il fut témoin à Fruſinone, Capitale de la Campagne de Rome. Les Habitans de cette Ville, dit-il « apportoient les Raiſins dans des manequins & dans des corbeilles, les écraſoient avec les piés dans des eſpèces des baignoires & jettoient le Vin dans de grandes chaudières, où il bouilloit à grand feu. Ces chaudières étoient établies dans la rue même, à la porte de chaque maiſon, ſur un trépié de maçonnerie faiſant corps avec le mur de la rue. L'air de gaieté qui animoit ce ſpectacle, en nous offrant la réalité des Vendanges repréſentées ou décrites par les Artiſtes & les Ecrivains de l'Antiquité, nous préſenta les Habitans de Fruſinone ſous un aſpect que nous n'avions encore trouvé dans aucun canton d'Italie. Les ſeuls hommes s'occupoient de tous ces travaux. A notre arrivée, nous avions rencontré une partie des filles & des femmes qui apportoient, en troupe, à la Ville l'eau qu'elles venoient de puiſer à une petite rivière qui coule au pié de la colline qui couronne Fruſinone. L'attitude de ces femmes, la forme des vaſes qu'elles portoient ſur la tête, le repos de quelques-unes arrêtées à mi-côte offroient d'après Nature, ces ſujets dont le ſavant Pouſſin aimoit à enrichir ſes Payſages. »

P. 44. Déja s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la Vigne eſt fermée.

L'image de ces Vendangeurs qui, pareils à une armée rangée en ordre, vont se rendre maîtres des fruits de la Vigne, rappelle à la mémoire la première expédition des Gaulois en Italie. On sait que nos Ancêtres, privés de l'avantage de boire du Vin, parce que la Vigne étoit encore étrangère à leur climat, eurent à peine goûté de celui que l'Italie retiroit déja de ses excellens Vignobles, qu'ils projettèrent de se transplanter à main armée au-delà des Alpes La difficulté de l'entreprise ne les rebuta point. Ils s'emparèrent des deux rives du Pô, où ils cultivèrent la Vigne, & burent en paix du Vin. Il est bien étonnant qu'un motif aussi plaisant de guerre, qui présente un sujet piquant de Poëme Héroï-Comique, n'ait encore été saisi par aucun Disciple de l'Arioste : il me semble qu'il seroit possible, avec quelque talent, de tirer un parti très-avantageux d'un pareil sujet. Mais revenons à nos Ancêtres transplantés. C'est à leur industrie, éveillée par leur amour pour le Vin, que nous devons l'art de l'enfermer, & de captiver sa fougue dans des vaisseaux de bois. Les Gaulois sont regardés comme les inventeurs des tonneaux. Jusqu'à eux, on n'avoit eu, pour garder cette liqueur, que des vases de terre, sujets à se briser, ou des sacs de peaux, appellés Oûtres, que la moisissure infectoit aisément.

P. 44. Et sur un char, pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Thespis promenoit l'allégresse, &c.

Graces à l'esprit futile des Grecs, plus amoureux de l'agrément, que de l'utilité, le nom du premier créateur des jeux dramatiques est venu jusqu'à nous, tandis qu'ils ont laissé tomber dans l'oubli le nom de tant d'autres hommes, qui par de plus heureuses découvertes avoient mieux mérité de la société. Cette réflexion, quoique très-vraie, ne doit pas cependant nous empêcher d'avouer qu'il est curieux & intéressant de connoître le point d'où un Art est parti. Qui se feroit jamais douté en effet que la grossière folie de quelques Vendangeurs, traînés dans un tombereau, d'où ils vomissoient des injures aux passans, seroit le berceau de l'art des Sophocle, des Corneille & des Racine? Ne seroit-ce point le cas de dire que l'Homme, ainsi que Dieu, a tout créé de rien?

La Tragédie informe & grossière en naissant
N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des Raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles Vendanges.
Là, le Vin & la joie échauffant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier, qui, barbouillé de lie,
Promena dans les Bourgs cette heureuse folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau. (Boileau.)

Puisqu'il est ici question des travaux de la Vendange, j'oserai faire à Virgile le reproche de n'avoir point inséré le tableau de cette scène champêtre dans le Livre des Géorgiques, où il traite de la vigne. Son sujet lui commandoit cette peinture, qui d'ailleurs, par le ton

aimable dont un ſi grand Maître l'eût embellie, auroit agréablement contraſté avec les préceptes, toujours peu goûtés du commun des Lecteurs. Il me ſemble que ce tableau étoit plus digne de ſon Poëme que la longue énumération des différentes eſpèces de Raiſins.

P. 45. Un couple pétulant s'élance, écraſe, foule
Sous ſes bonds rédoublés les grappes en monceaux;
Le Vin jaillit, écume & fuit à longs ruiſſeaux.

On a vu dans les Remarques ſur le mois d'Août que la manière de battre le Blé en uſage chez les Grecs, avoit fourni à Homère le ſujet d'une de ſes plus brillantes comparaiſons. La manière de fouler le Raiſin n'a pas été moins favorable au Prophète Iſaïe. Dans ſon LXIII Chapitre, il nous montre Dieu vainqueur des ennemis de ſon Peuple & couvert d'une armure dégouttante de leur ſang. Le début de ce Poëme eſt un Dialogue entre Dieu & le Prophète. Je multiplie les citations de nos Livres Sacrés, parce que je voudrois engager, s'il étoit poſſible, nos jeunes Poëtes à nourrir leur génie d'une lecture propre à le féconder, & ſur-tout à l'enhardir.

» Quel eſt celui qui vient d'Edom & de Boſra? Ses vêtemens ſont rougis. Qu'il eſt beau dans cette parure! Il marche armé de toute ſa force. --- C'eſt moi qui fais juſtice & qui ſauve. --- Pourquoi vos habits ſont-ils rougis? Pourquoi reſſemblent-ils aux vêtemens de ceux qui foulent le Raiſin dans un preſſoir? --- Seul, dans ma fureur, j'ai foulé mes ennemis comme dans un preſſoir (1). »

M. Lowth a traduit en Vers Latins ce ſublime début; mais ſes Vers, quoique très-énergiques, très-harmonieux, ſont loin de la ſublimité de l'Original, parce qu'il n'a point conſervé le Dialogue. J'en ſuis d'autant plus étonné qu'il a preſque toujours embelli ce qu'il a traduit ou imité des Poëtes Hébreux.

. . . . . Vires indutus & iram
Dira rubens graditur, per ſtragem & fracta potentum
Agmina, prona ſolo; proſtratiſque hoſtibus ultor
Inſultat, ceu vina novo ſpumantia muſto
Exercens, ſalit attritas calcator in uvas,
Congeſtamque ſtruem ſubigit: cæde atra recenti
Crura madent, rorantque inſperſæ ſanguine crines.

P. 45. Quoi! la bêche & la ſerpe auront inceſſamment &c.

---

[1] Quis eſt iſte, qui venit de Edom, tinctis viſtibus de Boſra? Iſte formoſus in ſtola ſua, gradiens in multitudine fortitudinis ſuæ. Ego, qui loquor juſtitiam & propugnator ſum ad ſalvandum. Quare ergo rubrum eſt indumentum tuum, & veſtimenta tua ſicut calcantium in torculari? Torcular calcavi ſolus; & de Gentibus, non eſt vir mecum, calcavi eos in furore meo, & conculcavi eos in ira mea & aſperſus eſt ſanguis eorum ſuper veſtimenta mea; & omnia indumenta mea inquinavi.

Tout propriétaire de Vignobles ſait très-bien que de tous les travaux champêtres, ceux qu'exige la culture de la Vigne ſont les plus longs & les plus nombreux. Par-tout il faut annuellement la tailler, lui donner trois labours avec la bêche, l'ébourgeonner deux fois, la provigner ou la marcoter : dans les lieux, où le Sep n'eſt pas aſſez vigoureux pour ſoutenir dans l'air ſes branches chargées de fruits, il faut lui prêter l'appui d'un échalas. Ce n'eſt point tout encore : tous les ſept ans, la Vigne exige qu'on l'amende & qu'on la chauſſe auparavant, c'eſt-à-dire, qu'on creuſe au pié de chaque Sep une petite foſſe où l'on dépoſe le fumier. Elle veut chaque quinzième année qu'on la ravale, je veux dire que ſi les Seps ont quelque hauteur, on les enterre dans une foſſe large de deux piés. Tous ces différens travaux, Virgile les a raſſemblés dans ſix vers qui ſont d'une préciſion & d'une Poéſie admirables.

Eſt etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhauſti ſatis eſt: namque omne quotannis
Terque quaterque ſolum ſcindendum, glebaque verſis
Æternum frangenda bidentibus, omne levandum
Fronde nemus : redit agricolis labor actus in orbem;
Atque in ſe ſua per veſtigia volvitur annus.

M. l'Abbé Deliſle n'a été ni moins Poëte ni moins précis que ſon Original.

La Vigne veut des ſoins ſans ceſſe renaiſſans;
De la Terre trois fois il faut fendre les flancs,
Sans ceſſe retrancher des feuilles inutiles,
Sans ceſſe tourmenter les côteaux indociles.
Le Soleil tous les ans recommence ſon cours :
Ainſi roulent en cercle & ta peine & tes jours.

P. 45. Des jeux & des feſtins un ennemi farouche
Viendra faire expirer les ris ſur votre bouche ; &c.

Il eſt de la ſageſſe autant que de l'humanité, de permettre aux Payſans, dans les jours de repos, qu'ils ſe livrent à des divertiſſemens qui ſont toujours innocens toutes les fois qu'ils ſont publics : il n'y a qu'une vertu peu éclairée qui puiſſe les défendre. On ne dira point que celle de Fénélon fût relâchée : il n'en exiſta jamais peut-être de plus vrai. Hé bien ! tout vertueux qu'il étoit, Fénélon étoit bien loin d'applaudir à cette liqueur, qui reſſerre & flétrit inhumainement le cœur de ces hommes utiles, dont la vie eſt preſque une affliction continuelle. « Un de ſes Curés ſe féliciteroit en ſa préſence d'avoir aboli les danſes des Payſans, les jours de Dimanches & de Fêtes. M. le Curé, lui dit Fénélon, ne danſons point; mais permettons à ces pauvres gens de danſer ; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils ſont malheureux ? »

Cette Anecdote eſt tirée des Eloges lus aux Séances publiques de l'Académie Françaiſe, par M. d'Alembert, ouvrage qui partage avec bien peu d'autres le mérite de ſe faire lire avidement.

P. 46. Et laiſſant contre nous tonner ces noirs cenſeurs, &c.

J'avoue ſans détour que je n'ai pu encore apprendre à eſtimer la morale du Stoïciſme; plus je l'ai étudiée, & plus j'en ai vu le ridicule. Ce mot va indigner les partiſans de cette Philoſophie; mais ſoyons de bonne-foi. Eſt-ce à une créature auſſi foible que l'Homme, que peut convenir une perfection exaltée juſqu'aux mépris des plaiſirs & de la douleur? Nous appartient-il à nous, qui par notre corps tenons de ſi près à la Terre, nous appartient-il de ne prétendre qu'à une vie purement intellectuelle? S'il a exiſté des Hommes, dont l'ame vigoureuſe ait mis la gloire à s'élever au-deſſus de l'humanité, j'admire leurs efforts; ſans doute, les Caton, les Marc-Aurèle ſont dignes de nos reſpects: mais c'eſt préciſément cette admiration, qui prouve combien leur vertu eſt peu faite pour l'Homme; ce qui eſt conforme à notre Nature, ne peut nous étonner. On a dit depuis long-tems que la véritable vertu ne connoît point les excès; or le Stoïciſme eſt tout en exagération: j'aime bien mieux le Perſonnage qui, dans Térence, me dit avec une franchiſe touchante: Je ſuis Homme; & rien d'humain ne m'eſt étranger: Homo ſum; nil humani a me alienum puto.

Il eſt d'ailleurs très-peu philoſophique de repréſenter la Vertu comme étant d'un accès difficile. Le véritable Philoſophe en fait une amie indulgente, qu'on s'attache ſans peine, qui permet le rire & la joie, qui dit enfin au Riche: c'eſt toi que je préfère, parce que le bon uſage de tes richeſſes peut te rendre plus utile à la ſociété.

P. 47. . . . . Pere d'heureux menſonges,
De la fable, à ſes yeux, un Sage offrit les ſonges:

» Les premiers Légiſlateurs, les premiers Philoſophes, les premiers Théologiens s'étoient exprimés dans un langage Allégorique; voilant leurs leçons ſous des emblêmes & des énigmes propres à les rendre plus piquantes, plus vives, plus animées, afin qu'elles fuſſent recherchées avec plus d'empreſſement, & retenues avec plus de facilité.

Par cet artifice ingénieux, ils rendoient ſenſibles les vérités les plus abſtraites; ils changeoient en images & en tableaux les propoſitions les plus sèches, les plus difficiles à ſaiſir; la vérité devenoit plus aimable, plus douce, moins offenſante; les Etres inanimés & les Etres moraux ſe perſonnifioient: la Nature entiere prenoit une face nouvelle: ce qu'il y avoit de plus métaphyſique, ſe revêtant de perfections & de beautés corporelles, paroiſſoit devenir ſenſible comme elle: les rapports même qui exiſtent entre les grands objets de la Nature & leurs influences ſur les hommes, ſe métamorphoſoient en une hiſtoire de perſonnages illuſtres, qui réveilloit l'imagination, & dont les traces agréables ne s'effaçoient jamais.

Car ſi les Anciens prirent au pié de la lettre tout ce qu'ils ont dit, leurs fables, leurs traditions, leurs cérémonies, les crimes attribués à leurs Dieux; ſi leurs Légiſlateurs dégradèrent à ce point la Divinité, flétrirent la raiſon humaine, ne tranſmirent aux générations ſucceſſives que des inſtitutions abſurdes & menſongères, ils ne méritent aucune conſidération

conſidération, & loin de regretter la perte d'une partie de leurs enſeignemens, on ne doit faire aucun cas de ceux qui ont échappé aux ravages du tems. Mais s'ils ne perdirent jamais de vue l'aimable vérité, s'ils furent toujours dirigés par le plus grand bien, ſi les objets qui nous choquent dans leurs inſtitutions, ne le ſont que parce que nous les voyons dans un faux jour; s'ils ſont gazés par un voile Allégorique, qui relevant leur éclat, les rende plus piquans par ſon ombre légère; ſi, ne paroiſſant qu'amuſer, ils préſentent par-tout les leçons les plus utiles, ceux qui les propoſèrent ſont dignes des éloges qu'on a faits des anciens Sages, & leurs Allégories méritent de devenir les nôtres. » (Génie allégorique des Anciens.)

P. 48. Mais que d'un verd naiſſant le ſillon ſurmonté

Les Grecs & les Romains célébroient au mois d'Octobre, une Fête en action de grace pour la premiere apparition des grains levés. Le Corps des Magiſtrats y aſſiſtoit. Le Calendrier Romain l'a placée au 4 d'Octobre ſous ce titre: Les premières beautés de Cérès ſe découvrent. Plus on étudie les uſages de l'Antiquité, plus on voit qu'ils étoient tous relatifs à l'Agriculture; tant les premiers Légiſlateurs furent convaincus qu'il importoit d'attacher ſans ceſſe les yeux du Peuple ſur cet Art, afin de le rendre plus floriſſant, en le rendant plus honorable!

P. 48. Souvent dans les brouillards, qui couvrent l'horizon,
Le Scorpion céleſte a lancé ſon poiſon.

Le Scorpion, le huitième ſigne du Zodiaque, ſous lequel le Soleil arrive en ce Mois, eſt formé de vingt-une étoiles. On croit aſſez communément qu'on a donné à cette Conſtellation le nom d'un animal venimeux, pour déſigner l'air malſain qui regne, tandis que le Soleil y fait ſa ſtation. Ce moment de l'Année eſt en effet très-dangereux pour un grand nombre de perſonnes. Le paſſage d'un air ſec & pur à un air humide & chargé de brouillards & des vapeurs impures des marais, ne peut ſe faire ſans porter une atteinte ſenſible à notre corps, ſans relâcher les fibres, ſans détruire l'action des ſolides, ſans ralentir la circulation du ſang, enfin ſans repouſſer & concentrer au-dedans de nous-mêmes les humeurs dangereuſes qui s'en exhaloient auparavant.

P. 49. Hélas! ils ſont encor préſens à nos douleurs,
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs, &c.

En 1348, ſous le regne de Philippe de Valois, toute la Terre éprouva cet horrible fléau, connu ſous le nom de Peſte noire. Le Nord, que ſes froids exceſſifs préſervent ordinairement de la contagion, ne put lui échapper cette fois: une Colonie de Norvégiens, qui s'étoit établie ſur les rives du Groenland, l'ayant reçue de quelques Vaiſſeaux qui y abordèrent, périt entièrement. Dès-lors toute communication ceſſa entre le Groenland, l'Iſlande & la Norvège; & ce ne fût que deux cens ans après, c'eſt-à-dire, en 1576-77-78, que le Capitaine Anglois Frobisher rétablit la communication entre l'Europe & le Groenland. Le Nord ſe ſent encore des ravages de cette Peſte

En Islande, il n'échappa à ce terrible fléau que ceux qui se retirèrent sur le hautes montagnes.

P. 49. Vers les bois, où se perd le sauvage Tartare,
Les flots empoisonnés que roule le Ténare,
Par un gouffre entr'ouvert le vomirent au jour.

Ce fut au Nord de la Tartarie que naquit cette peste fameuse, si l'on en croit l'Empereur Cantacuzène, qui fut témoin des ravages qu'elle fit à Constantinople, & qui nous en a laissé une description touchante (1). Il est nécessaire de l'insérer ici pour prouver que je n'ai point imaginé les détails dont j'ai fait usage en la peignant.

---

(1) Pestilentia tunc grassabatur è Schytis Hyperboreis incipiens, fermè omnes oras maritimas pervasit, magnamque indigenarum partem absumpsit. Nec enim Pontum tantummodo, Thraciam, Macedoniam, sed etiam Helladem, Italiam, insulas omnes, Ægyptum, Libyam, Judæam, Syriam, & Orbem ferè universum in circuitu permensa, ac pervagata est. Sic autem erat incurabile malum, ut neque ulla diæta, neque robur corporis posset resistere, cum omnia, æque valida ut imbecilla corpora prosterneret; quique maxima impensa curabantur non secus ac paupérrimi moriebantur: & vacabat quidem à morbis cæteris annus ille. Quod si quis etiam ante aliquantum ægrotaret, omnia in illud morbi genus se exonerabant. Mussabat ars medicorum tota. Nec similiter omnes occupabat: sed alii quidem continuo, nec paulum durantes, ipso die, quidam ipsa hora ponebant animas. Quotquot autem biduum, triduumve restitissent, primum quidem febrim habebant acutissimam, & morbo caput invadente, elingues, & ad omnia quæ fierent stupidi reddebantur: ac velut somno profundo absorbebantur. Sin fortè ad se redirent, loqui nitebantur illi quidem; sed hærescente lingua, multa inarticulata, nervis in occipitio emortuis, promebant, & expirabant celerrime. Aliis non in caput, verum in pulmones malum incidens, mox præcordia inflammabat, & dolores acutos circum pectus efferebat, & sputa sanguine contacta ejiciebant, atque è visceribus spiritus tetrum foras odorem volvebat. Fauces & lingua calore exaruerant, nigra & suffusa sanguine: nec plus proficiebant si multum quam si parum biberent. Somno uti nullo poterant, & undequaquam angebantur. In brachiis suprà, & infrà, non paucis autem in maxillis, & quibusdam in aliis corporis partibus absessus, sive ulcera, his majora, illis minora existebant, & nigræ papulæ enascebantur. Quibusdam velut atra stigmata per totum corpus erumpebant, aliis rariora, magisque conspicua; aliis densiora & obscuriora: & omnes perinde ex his omnibus moriebantur. Nonnullis enim cuncta hæc, aliis plura, aut pauciora contingebant. Compluribus unicum tantummodo ex istis omnibus mortiferum erat. Quicumque vero de multis pauci evaserant, non amplius eo malo corripiebantur sic, ut etiam interirent: quamobrem rursus correpti, bene confidebant. Fiebant porro magni absessus in femoribus, aut in brachiis: quibus sectis, multa & fœtida sanies effluebat, & morbus turbante materia sic emissa levabatur. Complures his omnibus obsessi, præter opinionem convalescebant. Nec ullum undecumque certum auxilium inveniebatur. Quod enim uni salutare, alteri idem patienti venenum erat: alterque ab alterius curatione morbum indipiscebatur, & cumulabantur funera, quibus multæ domus vacuabantur, cum & inco æ, & brutæ animantes una cum dominis vitam redderent. Sed nihil erat desperatione miserabilius. Cum enim quis tam ægrum se

Je ne me souviens plus dans quel Auteur j'ai lu qu'on attribua cette Contagion à l'ouverture d'un gouffre, dont les exhalaisons malsaines corrompirent l'air de la Tartarie malgré le froid piquant qui s'y fait sentir (1). Cette opinion a quelque conformité avec celle des Médecins qui placent en Asie la cause de toutes les Pestes qui depuis deux mille ans ont ravagé l'Europe. M. Paris, dans son Mémoire sur la Peste, couronné par la Faculté de Paris en 1775, prétend qu'elles n'ont jamais eu d'autre cause que la communication des Sarrasins, des Maures, des Arabes & des Turcs avec nous. Il paroît cependant plus conforme à la vérité de leur donner aussi pour berceau l'Afrique Orientale. C'est du limon, qui croupit dans les lieux bas de l'Egypte, après la retraite des eaux du Nil, que s'exhale la Peste. Le Commerce l'apporte en Asie. Les Caravanes, qui vont en pélerinage à la Mecque, s'en pénètrent; & chacun à son retour la répand dans sa Patrie. Tel est le sentiment de M. Geofroy, Auteur d'un Poëme Latin, imprimé en 1771. On l'y trouve développé en beaux vers qu'on sera bien aise de retrouver ici.

Non tamen Europæ fausiis innascitur arvis:
Nam veluti quæcumque suas ditissima tellus
Jactat opes, aurum jucundaque sacchara mittit
India, dat gemmas Pontus, dant mollia Seres
Vellera, abundanti ditescit Gallia messe;
Sic mala quamque manent terram sua, torta Polonum
Sanguinis aggreditur plexos Plica glutine crines,
Scorbutus Anglorum gingivas ulcere rodit.
Tu Stygiam infelix gremio paris Africa labem,
Tu, quæ tanta foves immania monstra ferarum:
His rapidam pestem decuit consurgere cunis.
Scilicet exundans tumefacto gurgite Nilus
Induit obscenâ madidos uligine campos.
Illa diu ventis immota silentibus unda
Dum jacet, & Phæbo fervens propiore tumescit,
Putrida corruptos dispergit in aëra fumos.
Hæc est prima mali labes, hinc annua pestis
Nascitur, Ægyptique Endemia regnat in arvis.

---

sentiebat, spes nulla incolumitatis relinquebatur, ac desperabundi semetipsos abjiciebant, morbumque non mediocriter ista defectione, tristitiaque augentes, repente animas efflabant. (Joan. Cantacuz. eximpera. Histor. Lib. IV. Cap. VIII.)

(1) Mézerai, dans sa grande Histoire imprimée en M. DC. XLIII, lui donne une autre origine. En ce malheureux tems les mortels, dit il, étoient battus de tous les fléaux du Ciel. Un tremblement de terre universel, même en France & aux Pays Septentrionaux, renversoit les Villes tout entières, déracinoient les arbres & les montagnes, & crevassoit les champs, comme si l'Enfer eût voulu engloutir le genre humain. Ce désastre étoit léger, au prix de cette Peste qui dépeupla la face de la Terre de plus de la moitié de ses Habitans: on dit qu'un globe de vapeur puante & enflammée, tombant du Ciel dans le Royaume de Cathay, s'épandit plus de cent lieues à l'entour; & ayant dévoré tout le pays, laissa une telle infection dans l'air, qu'elle engendra cette pestilence.

Atque utinam hîc fixas posuisset perfida sedes,
Nec dira affatu conspergere semina posset!
Verum ex Ægypto & Lybiæ ferventibus oris:
Ex Asiâ, & Terrâ, quâ sol novus aspicit orbem;
Constituit ad tumulum Mahometi magna quotannis
Turba catervatim properans, simul horrida morbi
Semina portantur, cujus contagia quisque
Haurit, & occultos admittit nescius ignes,
Quos dein ille redux patrias asportet ad oras.
Hîc pestis velut Emporium, hinc dispersa per orbem
Per quotquot populos Mahometi templa verentur,
Tartareas hominum tot millia trudit ad umbras,
Quippe venenati solo non aëris haustu
Dira propagatur pestis, sub corpore quovis
Tecta latet, variis merces, velamina, pannos
Invicit, & magno defensis æquore terris
Tristia fallaci contagia munere portat.
(HYGIENE, Lib. I.)

P. 49. Abat le Grand Négus, ... &c.

C'est le nom du Despote qui règne sur l'Abyssinie. On l'appelle encore le Prêtre-Jean. On sait que cet Etat n'a plus de Villes, depuis la destruction d'Axuma, & que le Prince & le Peuple campent sous des tentes.

P. 49. . . . . Et les forêts sauvages,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages;

Ce fleuve est le Niger, qui, selon quelques Voyageurs, est une branche du Nil, avec qui d'ailleurs il a ces traits de conformité, qu'il se déborde toutes les années, & nourrit de même des Crocodiles, des Hippopotames, &c.

Du reste, rien de plus charmant que les beautés sauvages du Niger. « Par-tout, dit M. Adanson, elles sont bordées d'arbustes, communement de Saules ou de Sesbans, couvertes de liserons ou d'Apocins de plusieurs espèces, qui après avoir serpenté autour des branches, laissent pendre leurs jets chargés de fleurs de différentes couleurs. Aux piés de ces arbrisseaux flotte la Perficaire aussi en fleur. Je navigeois ainsi dans une prairie flottante, où paissoit une multitude de Sauterelles dont la couleur verte, bigarrée d'un beau rouge de feu, faisoit un effet admirable. Plus loin les Palmiers élevoient leurs têtes au-dessus des Accacias dont le reste du terrein est couvert. Enfin rien ne manquoit à la beauté de la perpective, dont mes yeux furent récréés dans un espace de quinze lieues. Ce seroit la rivière la plus agréable du monde, si l'on n'avoit à craindre à tou momens les Crocodiles, & quelquefois même les Chevaux marins dont elle est remplie. »

P. 50. Ronge avec leurs troupeaux les Bergers du Lapland,

Le Lapland, c'est-à-dire, Pays des Exilés, est le nom véritable de la contrée que nous appellons Laponie. Les Troupeaux, dont il est question, sont les Rhennes, espèce de Cerfs domestiques, dont le nombre fait toute la richesse des Lapons. Il faut en avoir cent au moins en propriété pour être réputé à son aise. Pendant la nuit de trois mois

que l'Hyver fait règner sur ce climat, ces animaux sont renfermés dans de grands parcs où leurs possesseurs les nourrissent de Lichens ; le reste de l'année, ils suivent un Berger qui les mène à la pâture. Ces conducteurs du seul bétail qui soit en Laponie vivent avec leurs Troupeaux en plein champ la nuit & le jour, l'Hyver & l'Eté. On les voit errer, se reposer, fumer, chanter & dormir dans les déserts, sur la cime des rochers couverts de nèges, aussi tranquillement que les Personnages de nos Idylles dorment au bord des limpides ruisseaux, & sous l'ombrage des Hêtres.

P. 50. Ils mouroient. Chaque instant voyoit hors des murailles
S'avancer, tout rempli, le char des funérailles. &c. &c.

Cette scène d'horreur, ainsi que toutes celles qui précèdent & qui suivent, fut renouvellée lors de la dernière Peste qui désola Marseille en 1720. J'ai entre les mains une relation historique de ce désastre, écrite par un témoin oculaire, & c'est de lui que j'emprunte tout ce que j'en vais dire. Vers le milieu du mois d'Août, la Contagion s'étoit si fort accrue, & le nombre des morts étoit si grand, que la nuit ne suffisoit pas pour les enlever. Il fallut se résoudre à ne plus garder de ménagemens pendant le jour. On prit de force les tombereaux & les chevaux des bourgeois, on força les vagabons à les conduire, & à ouvrir de grandes fosses hors de la Ville. Les tombereaux alloient sans cesse nuit & jour par les rues. Ces travaux furent bientôt insuffisans ; les morts & les malades couvrirent en peu de jours toutes les places publiques : dans la seule rue Dauphine, longue de cent quatre-vingt toises & large de cinq, le nombre de ces malheureuses victimes fut si considérable, qu'on ne pouvoit sortir des maisons, sans les fouler aux pieds. On ne fut plus où creuser des fosses, & les fossoyeurs manquèrent. L'Auteur anonyme ajoute quelques faits particuliers qui peignent peut-être mieux encore l'excès de cette calamité. Un Curé qui, depuis le commencement de la Contagion, avoit assisté les malades avec autant d'humanité que de religion, fut enfin attaqué à son tour : seul dans la maison, sans domestique, sans voisins, la peste les avoit tous enlevés, il sort de chez lui ; il va frapper à la porte de plusieurs de ses Paroissiens en leur demandant une retraite & des secours. Refusé par-tout, il entre dans sa maison & meurt. Hors de la Ville la désolation n'en fut pas moins grande. Un paysan resté seul avec sa femme, malade comme lui, ouvrit deux fosses une pour chacun : quelques jours après, sentant ses forces affoiblies, il dit le dernier adieu à sa femme, & se traînant jusqu'à la fosse, s'y ensevelit tout vivant. Ailleurs, une paysanne porta plus loin la prévoyance. Jugeant que sa mort étoit prochaine, & que son mari couroit risque de s'infecter, s'il étoit obligé de la porter au tombeau, elle se fit jetter le bout d'une longue corde, & se l'attacha elle-même aux piés, afin qu'après sa mort, son mari pût la traîner à la fosse sans toucher à son corps.

P. 53. Aussi le Dieu du Mal, jadis à ses autels,
En ce mois ténébreux, voyoit-il les mortels
Humilier leurs fronts. . . . &c.

Il paroît par le Calendrier des Egyptiens, des Grecs & des Ro-

mains, que l'Antiquité plaçoit le règne du Génie du Mal à-peu-près vers l'époque, où se trouve notre mois d'Octobre.

On lit dans la Traduction de Plutarque par Amiot, que quelques jours après l'équinoxe d'Automne, l'Egypte célébroit une fête appellée le Bâton du Soleil. On figuroit par-là l'état de foiblesse & de décrépitude, pour ainsi dire, de cet Astre, qui semblable à un vieillard, ne peut se soutenir sans un appui. Ce qui prouve la vérité de cette explication donnée par Plutarque lui-même, c'est qu'au mois suivant, qui étoit celui où la verdure commençoit à renaître, on fêtoit le triomphe d'Osiris, symbole du Soleil, sur Typhon, génie du Mal.

La Grèce avoit dans le même tems une solemnité religieuse en l'honneur de Iou Maïmactès, c'est-à-dire, de l'Orageux, du Terrible. C'est dans le même esprit qu'ils placèrent à cette époque la fête des Morts où des Parens, sous le nom d'Eleuthéries, ou Parentales, & qu'ils y invoquèrent Iou & Mercure l'Infernal.

Enfin on a vu dans la première Remarque, insérée à la suite de ce Chant, que Rome avoit mis le mois d'Octobre sous la protection de Mars. Mars étoit pour elle le mauvais Principe, comme Typhon l'étoit pour les Egyptiens. On cherchoit à l'appaiser par le sacrifice d'un Cheval qu'on appelloit October, dit M. de Gébelin, afin de représenter d'une manière adoucie le Destructeur, l'Ennemi du Genre humain, comme en Grèce on avoit appellé Euménides, c'est-à-dire, Favorables, les Filles de l'Enfer, qu'on auroit craint d'irriter en prononçant leur véritable nom. Jusqu'à ce jour, il est vrai, les Savans avoient donné un autre motif à ce sacrifice. C'étoit, disoient-ils, en mémoire du Cheval de Troye, mais Troye avoit été prise en Eté, & non en Automne : le vrai motif de cet usage leur avoit donc échappé.

P. 54. Soumise aveuglément à ce double Génie,
Je cède, & je leur dois ma constante harmonie.

Il n'est pas nécessaire sans doute d'avertir que ce n'est ici qu'une expression poétique pour désigner le bien & le mal également répandus dans l'Univers, & naissans l'un de l'autre; car il n'est pas vraisemblable qu'on me suppose adopter l'existence de deux principes coéternels, & égaux en puissance, adorés en Perse sous les noms d'Oromaze & d'Arimane, en Eypte sous ceux d'Osiris ou d'Orus & de Typhon, & dans la Mythologie Grecque & Romaine, sous les noms de Vénus & de Mars. On prétend que Zoroastre lui-même, en adoptant la doctrine des deux principes, faisoit Oromaze incréé & Arimane créé; que le premier pouvoit triompher du second, mais qu'il le laissoit régner un tems pour éprouver les hommes; enfin, j'ajouterai que le langage allégorique étant familier aux Orientaux, ces noms d'Oromaze & d'Arimane n'étoient peut-être qu'un emblême pour désigner l'existence & les combats du bien & du mal, comme l'est dans cette Ouvrage l'expression de double Génie.

P. 55. Vois-tu de mille Liens leur liberté suivie?
Ils ont soufflé la mort, ils répandent la vie.

« Nous ne pouvons nous plaindre de la Divinité. . . . Elle nous a donné les vents pour maintenir la température de l'atmoſphère & de la terre, pour apporter ou ſupprimer la pluie, pour mûrir les moiſſons & les fruits des arbres, qui doivent leur maturité entr'autres cauſes à l'agitation des vents, dont le double avantage eſt de faire monter la sève vers la cime, & de l'empêcher de croupir dans les conduits des végétaux : elle nous a donné les vents pour connoître les pays ſitués au-delà des mers ; l'Homme renfermé dans l'enceinte de ſon ſol natal, eût été un animal ignorant & dépourvu d'expérience : elle nous a donné les vents pour que les avantages particuliers de chaque région devinſſent communs à toutes. » (1) (Sénèque, Traduction de M. de la Grange.)

P. 55. Si le Feu dévorant embraſe mes entrailles, &c.

Il n'eſt point ici queſtion du Feu, comme Phlogiſtique, c'eſt-à-dire, comme principe entrant dans la combinaiſon de tous les corps, ſoit combuſtibles, ſoit incombuſtibles. Conſidéré ſous ce point de vue, il eſt ſpécialement du reſſort de la Chymie, qui ſeule l'analyſe & en explique les Phénomènes. Le Feu dont il s'agit, eſt le Feu libre, le Feu agiſſant & rendu viſible par la combuſtion des corps ; c'eſt dans cet état ſans doute qu'il produit les effets les plus ſiniſtres. Par-tout il a laiſſé des traces viſibles de ſes ravages ; par-tout il a formé des Volcans ; & nous ne marchons plus aujourd'hui que ſur des ruines encombrées. Nos modernes Naturaliſtes ont découvert que dans une Antiquité, à laquelle il eſt impoſſible d'aſſigner une époque, la France a été en proie à la fureur des Volcans. M. Deſmarets a reconnu que preſque toutes les montagnes de l'Auvergne ſont l'ouvrage de ces feux ; M. Faujas de Sainfond aſſure que celles du Vivarais & du Velai ont la même origine. Il a même conçu une vaſte idée, qui éclaire d'un nouveau jour les anciens travaux du Feu, ſur la Terre. C'eſt le projet d'une Carte Volcanique des deux Hémiſphères, dont il a tracé les premiers linéamens.

« Je ſuis perſuadé d'avance que la grande Zone, qui part du Cantal, après avoir traverſé une partie de la France, aboutit à Agde, s'enfonce dans la mer, traverſe le Golphe de Lyon, & va gagner en droite ligne les Volcans éteints de la Corſe ; tandis qu'une ſeconde ligne partant de celle d'Agde, coupe la portion de cercle qui forme le Golphe de Lyon, vers les bouches du Rhône, vient paſſer entre la Ciota & Toulon, pour joindre Olioule, Evecios & Bouſſant, où l'on retrouve des Volcans éteints qui paſſent à Laverne, à Cogolin.

---

[1] Non tamen... queri poſſumus de auctore noſtri Deo, ſi beneficia ejus corrumpimus, & ut eſſent contraria, efficimus. Dedit ille ventos ad cuſtodiendam cœli terrarumque temperiem, ad evocandas ſupprimendaſque aquas, ad alendos ſatorum atque arborum fructus : quos ad maturitatem cum aliis cauſis adducit ipſa jactatio, attrahens cibum in ſummа, & ne torpeat, promovens. Dedit ventos ad ulteriora noſcenda. Fuiſſet enim imperitum animal, & ſine magnâ experientiâ rerum homo, ſi circumſcriberetur natalis ſoli fine. Dedit Ventos, ut commoda cujuſque regionis fierent communia. [Quæſt. Natur. Lib. V. Cap. XVIII.)

Ces derniers Volcans ne se bornent pas ici ; ils entrent dans la montagne des Maures, & j'ai lieu de croire qu'ils pénètrent dans les Appenins, où ils se font fait un passage pour aller se confondre avec ceux d'Italie, si considérables & si multipliés. On sait ensuite que la bande brûlée d'Italie conduit à celle des deux Siciles, où l'on trouve, outre beaucoup de Volcans éteints, deux Volcans allumés, le Vésuve & l'Etna : on est delà sur la route de l'Archipel, où sont plusieurs Volcans éteints, &c. J'ose croire enfin que si on suivoit ainsi de proche en proche les pays volcanisés, on iroit probablement bien loin. » (1)

On conçoit en effet combien il seroit utile & curieux de pouvoir suivre la longue traînée de feu qui a lié les uns aux autres le Paranuca, dans l'Isle de Java ; le Canapy, dans l'Isle de Banda ; le Balaluan, dans l'Isle de Sumatra ; enfin tous ces foyers ou brûlans, ou éteints, qu'on voit dans les Isles de Firando, de Chiangeu, de Ximo, dans celles qui composent l'Empire du Japon, dans les Manilles, les Açores, au Cap-Verd, aux Canaries, à Sainte-Hélène, à Socra, à Milo, à Mayn, ainsi que dans les Isles del Fuguo & des Papous.

P. 55. Aux Vaisseaux, écrasés sous le poids des Typhons,
Ouvre près du Cathay des abîmes sans fonds ;

Ces Typhons sont une espèce de Trombes différente de celle dont j'ai parlé dans une des Remarques qui suivent le second Chant. Ils s'élèvent du fond de l'Océan, quand les feux souterreins en mettent les eaux, pendant l'Hyver, dans un état d'ébullition. Aussi les Navigateurs ne connoissent pas de danger plus grand que celui de voyager sur les mers de la Chine, du Japon & de Malaca, lorsqu'arrive le tems, où le Typhon s'y montre fréquemment.

P. 56. Moi, je t'opposerai les biens & les plaisirs,
Qu'elle présente en foule à tes vastes desirs.

Pline a fait une énumération touchante des biens dont nous sommes redevables à la Terre. Il cherche, & réussit à nous inspirer pour elle cette tendre vénération qu'un fils bien né trouve au fond de son ame pour les auteurs de ses jours (1). Cependant quand on revient sur

---

[1] Volcans éteints du Vivarais, p. 267.

(1) Sequitur terra, cui uni rerum naturæ partium, eximia propter merita, cognomen indidimus maternæ venerationis. Sic hominum illa ; ut cœlum Dei : quæ nos nascentes excipit, natos alit, semelque editos sustinet semper. Novissime complexa gremio jam a reliqua natura abdicatos, tum maxime, ut mater, operiens : nullo magis sacra merito, quam quo nos quoque sacros facit, etiam monumenta ac titulos gerens, nomenque prorogans nostrum. & memoriam extendens contra brevitatem ævi. Cujus numen ultimum jam nullis precamur irati grave : tanquam nesciamus hanc esse solam, quæ nunquam irascatur homini. Aquæ subeunt in imbres, rigescunt in grandines, tumescunt in fluctus, præcipitantur in tor-

ce tableau enchanteur, & que le premier charme s'étant dissipé, on se demande si la saine Philosophie avoue tous ces détails, on est forcé de convenir qu'ils appartiennent plus à la Poésie qu'à l'Histoire Naturelle. Pline n'avoit pas besoin sans doute d'une raison aussi cultivée que la sienne, pour voir qu'il sacrifioit la vérité à l'imagination, lorsqu'il disoit : Le titre le plus auguste qu'ait la Terre à notre vénération, c'est de nous rendre sacrés après notre mort, en portant nos tombeaux, & prolongeant nos titres & notre mémoire au-delà de la brièveté de la vie. Quel déplorable usage de l'éloquence que celui d'embellir de pareils sophismes ! L'observation de ce défaut semble excuser l'injustice des Savans, qui plus touchés d'un fait bien avéré, que d'une description brillante, ont traité avec peu de ménagement ce même Ecrivain à qui M. de Buffon a consacré un magnifique éloge. La diversité de ces jugemens vient des différens points de vue où les censeurs & les admirateurs se sont trouvés placés. Nous sommes toujours un peu intéressés malgré nous-mêmes. L'homme doué d'une riche imagination s'y laisse aisément séduire par-tout où il la voit briller, tandis qu'un esprit scrupuleusement ami de la vérité rigoureuse ne veut & ne demande qu'elle, oubliant ces vers si ingénieux & si vrais de M. le Chevalier de B***.

La vérité plaît moins quand elle est toute nue;
Et c'est la seule Vierge, en ce vaste Univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

P. 56. Ces Platanes rians, sous qui d'heureux Buveurs
Eu Père des raisins célébroient les faveurs;

Jamque ministrantem Platanum potantibus umbram,
(VIRG.)

Ce bel arbre, qu'on ne connoît en France que depuis quelques Siecles, & qui plus anciennement avoit été porté d'Afrique en Europe, mérite en effet par ses belles feuilles larges & découpées en forme de main comme celles de la Vigne, par la durée de sa verdure qui se prolonge jusqu'aux premières gelées, & qui résiste à la piqûre des insectes, par ses fruits colorés & suspendus en grappe, enfin par l'o-

---

rentes: aër densatur nubibus, furit procellis. At hæc benigna, miris, indulgens, ususque mortalium semper ancilla, quæ coacta generat! Quæ sponte fundit! Quos odores saporesque! Quos succos! Quos tactus! Quos colores! Quam bona fide creditum fœnus reddit! Quæ nostri causa aiunt!.. Illa medicas fundit herbas, & semper homini parturit, quin & venena nostri misertam infatuisse credi potest, ne in tædio vitæ fames, mors terræ meritis alienissima, lenta nos consumeret tabe: ne lacerum corpus abrupta dispergerent; ne laquei torqueret pœna præpostera, incluso spiritu, cui quæreretur exitus: ne in profundo quæsita morte, sepultura pabulo fieret; ne ferri cruciatus scinderet corpus: ita est, misertа genuit id, cujus facillimo haustu, ellibato corpore, & cum toto sanguine extingueremur, nullo labore, litientibus similes: qualiter defunctos, non volucris, non fera attingeret, terræque servaretur, qui sibi ipsi periisset. (Lib. II.)

deur agréable & balſamique qu'il exhale, les éloges que l'Antiquité partageoit entre lui & le Cèdre, & la préférence que les Buveurs lui donnoient ſur tous les autres. Ils lui offroient une ſorte de culte religieux, puiſqu'ils l'arroſoient de Vin, eſpèce de libation que leur commandoit ſans doute la reconnoiſſance. Les Français eux-mêmes ont eu long-tems pour le Platane une eſtime particulière. On lit dans le Dictionnaire Encyclopédique, que lorſque cet arbre eut été tranſplanté parmi nous, les Seigneurs levoient un tribut ſur quiconque vouloit ſe repoſer ſous ſon ombrage.

Cet ombrage eſt extraordinairement touffu, quoique la tête ſeule en donne. Le tronc acquiert auſſi quelquefois une groſſeur prodigieuſe; & ſi l'on peut s'en rapporter à Pline (1) trop crédule ſouvent dans ſes récits merveilleux, il a exiſté deux Platanes, l'un, dont le tronc de quatre-vingt pieds de diamètre reçut dans ſa cavité Mumtianus qui y ſoupa & coucha avec vingt & une perſonne; l'autre, qui hébergea auſſi dans le creux de ſon tronc Caïus, petit-fils d'Auguſte, avec quinze perſonnes & toute ſa ſuite. Enfin ce qui honore plus cet arbre que tous les feſtins des Princes & des Grands, c'eſt le choix que les Philoſophes Péripatéciens en firent pour dicter leurs leçons: ils enſeignoient leur doctrine ſous des allées de Platane, & le Banquet de Socrate ſe fit ſous cet arbre.

P. 57. Je les vois en rempart ceindre les flots amers,
Et cacher le Batave. . . . . &c.

Le Bois eſt un des plus grands bienfaits de la Nature, & la manière de l'employer, une des merveilles de l'induſtrie humaine. Il ne faut pour s'en convaincre que jetter les yeux ſur les Ouvrages des Charpentiers, des Menuiſiers, des Tourneurs, &c. Il faut ſur-tout penſer aux fameuſes Digues de Hollande, qui nous font voir, pour me ſervir d'une expreſſion ſublime d'Young,

Sur l'Océan, vaincu du môle qui le brave,
Un Royaume conquis par la main du Batave.

Ajoutons à ces Digues les Pilotis ſur leſquels Veniſe eſt bâtie au centre des Lagunes.

P. 57. . . . . Et vous, qui deſtinés
A maitriſer Neptune & les vents mutinés,
De Breſt & de Toulon devez couvrir l'arène,
Giganteſques Sapins, vieux enfans de Pyrène, &c.

C'eſt des Pyrénées que la France tire, depuis environ cent cinquante années, une partie des mâts dont elle a beſoin dans les chantiers de Breſt & de Toulon.

Mais expliquons d'abord ce nom de Pyrène donné à l'énorme chaîne de montagnes qui ſépare la France de l'Eſpagne. Le Poëte

(1) Lib. XII, cap. I.

Silius Italicus nous dit que Bébrix, Souverain de cette partie de l'Eſpagne qui confine à la France, avoit une fille nommée Pyrène, dont Hercule devint amoureux, & qu'il enleva. Un jour que le Héros s'étoit éloigné d'elle pour aller combattre des brigands qui infeſtoient les Etats de ſon Beau-Père, des bêtes féroces déchirèrent la Princeſſe. Le Héros, à ſon retour, l'enſevelit ſous une de ces montagnes, qui dès-lors prirent le nom de Pyrène.

Diodore de Sicile explique autrement cette étymologie; il la tire du mot grec Pyr, c'eſt-à dire, Feu. Suivant lui, des Bergers ayant un jour allumé du feu ſur ces montagnes, il s'y forma un incendie, qui en parcourant un eſpace immenſe de forêt, fondit les métaux cachés dans les veines des rochers, & les fit couler en ruiſſeaux. Cette narration eſt auſſi fabuleuſe que la première. Il y a grande apparence que le nom de Pyrène eſt une allégorie relative à la courſe du Soleil, dont nous avons vu qu'Hercule, dans l'Antiquité, étoit le ſymbole. Peut-être auſſi que le nom de Pyr ou Feu, a été donné à ces montagnes dans le tems qu'elles enfantèrent des Volcans. Je ſais que la plupart des Naturaliſtes prétendent que les feux ſouterreins n'ont jamais ravagé les Pyrénées, & qu'elles ne ſont formées que de Pierre Calcaire, c'eſt-à-dire, du débris des ſubſtances animales marines: mais M. le Roi, qui nous a donné un Mémoire ſur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la Mâture dans les Pyrénées, & de qui j'emprunterai tous les faits qu'on lira dans le reſte de cette Note, nous dit qu'il eſt vraiſemblable que le fond d'une gorge, d'un quart-de-lieue de diamètre, a été dans des tems reculés la bouche d'un Volcan. Toutes les terres qui l'environnent paroiſſent cuites, depuis le pié de la montagne juſqu'au ſommet, elles ſont rouges & briquetées, ſe détachent facilement à la moindre pluie, & teignent les rivières en couleur de ſang. Tous les rochers y ſont brûlés & ſéparés par de grandes crevaſſes, & on en trouve à une grande diſtance des quartiers conſidérables qui paroiſſent y avoir été jettés par quelqu'éruption.

Venons maintenant aux Sapins que nourriſſent les Pyrénées. Il y en a des forêts entières que le Gouvernement n'eſt parvenu à faire exploiter qu'à grands frais, & après les travaux les plus étonnans. Il a fallu, pour ouvrir des communications dans ces lieux inacceſſibles, miner les rochers, tailler les marbres, combler les ravins, ſuſpendre des ponts ſur des précipices de cinq cens, ſix cens toiſes de hauteur, & rendre navigables des torrens qui roulent ſur des roches énormes.

On a reconnu d'après l'expérience que le mois d'Octobre eſt le moment où doit commencer la coupe annuelle des Sapins. Alors la Nature approche de ſon repos, & la sève eſt endormie; dans une ſaiſon moins froide, l'action du Soleil deſſécheroit & fendroit les arbres en peu de jours.

P. 58. Il reſpectoit des troncs, qui dans leur premier âge
Virent Céſar, Pompée errans ſous leur ombrage,

Il n'eſt pas aiſé, continue M. le Roi, de connoître d'une manière certaine & préciſe l'âge des Sapins. Quoique leur bois ſoit tendre, il

eſt long-tems à croître, ſans doute parce qu'il ſe plaît principalement dans des pays froids & ſur un ſol aride. Si l'on peut juger de l'âge des Sapins par les fibres circulaires dont leur tiſſu eſt compoſé, il y en a auxquels il faudroit donner une grande antiquité. On leur compte quelquefois juſqu'à huit cens de ces lignes.

Enfin, ajoute le même Auteur, à l'entrée de la vallée d'Aſpe, près le village d'Eſcot, on lit une Inſcription latine, gravée à douze piés au-deſſus du niveau du chemin, ſur un rocher, ſous lequel il a fallu creuſer pour élargir la route. Cette Inſcription a été conſervée, & la voici telle qu'elle exiſte maintenant.

L. VAL VERNUS CER
II VIR BIS HANC
VIAM RESTITVIT
LAMIIIXIV
AMICVS
C
S

La tradition du pays eſt que les Romains ont traverſé cette vallée pour aller en Eſpagne : l'Inſcription dit qu'ils en ont fait reparer le chemin. Cependant cette partie des Pyrénées étoit la moins praticable, & le paſſage en eſt encore affreux, malgré les travaux qu'on y a faits depuis quelques années.

P. 58. Et maintenant, ô Rois, inſtruiſez-vous ! Le Sort
Frappe ainſi votre orgueil, & l'éteint dans la mort.

Ces vers ſont imités du Pſeaume II ; je cite ici la Verſion qu'en ont donné les Pères Capucins.

Confringes eos virgâ ferreâ ;
Vaſis figuli inſtar diſperges illos.
Nunc ergò, Reges intelligite :
Erudimini, qui judicatis terram.

On trouve dans le quatrième Chant des Saiſons, par M. L. C. D. B. un tableau ſemblable à celui que le Docteur Young a tracé dans ſa ſeptième Nuit. J'ignore lequel des deux Poëtes a ſervi de modèle à l'autre. Voici les deux morceaux. Quelqu'animée que ſoit la Muſe Angloiſe dans la belle Traduction de M. Letourneur, je ne crois point qu'on balance à lui préférer les vers du Poëte Français.

« Un Chêne ſuperbe balançoit au haut des airs ſa tête touffue : il répandoit ſur la plaine dans un vaſte contour la fraîcheur & l'ombrage : les troupeaux brûlés des feux du jour ſe raſſemblent & s'arrêtent ſous ſon abri impénétrable ; long-tems il a bravé les vents & les orages : mais la coignée remarque ſa hauteur, & s'attache à ſes racines. Frappé de coups redoublés, il ſuccombe en gémiſſant, il tombe comme un tonnerre ſur la terre retentiſſante, & la couvre de l'immenſe étendue de ſes rameaux ; la forêt voiſine eſt ébranlée du bruit de ſa chûte. » (Young.)

Souvent à mon foyer champêtre,
Je me fais un utile jeu
De voir conſumer par le feu
Le tronc vénérable d'un Hêtre.
Cet arbre ſembloit au Printems
Regner ſur tout le payſage;
La mouſſe & la rouille du tems
Décéloient ſeules ſon grand âge.
Ses rameaux penchés à l'entour
Formoient un Temple pour les Graces;
A ſes piés on voyoit les traces
Qu'imprimoit les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre
Des Aquilons impétueux;
Inébranlable & faſtueux,
Il fouloit le ſein de la Terre,
Et ſon front brûlé du Tonnerre
En étoit plus majeſtueux.
Quels Dieux ont cauſé ſa ruine?
Un Bucheron foible & courbé
A frappé l'arbre en ſa racine:
Le Roi des forêts eſt tombé.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

NOVEMBRE,

CHANT NEUVIEME.

LEs Vents ſont accourus : leur troupe déchaînée
Déja vers ſon déclin précipite l'Année.
Déja n'offrant par-tout qu'un aride coup-d'œil,
L'Automne ſe dépouille ; & la forêt en deuil,
Impuiſſante à garder un reſte de verdure,
Sent mourir tous ſes ſucs liés par la froidure.

Le Ciel même eſt changé. L'Aurore au front vermeil
Se cache : elle s'endort d'un triſte & long ſommeil.
Le Roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et ſans être annoncé doit ouvrir ſa carrière,
Il l'ouvre : mais hélas ! ſes feux tombent, perdus
Dans l'humide épaiſſeur des brouillards ſuſpendus.
Touche-t-il au Midi ? La Reine des ténèbres
Soudain vole, l'atteint ; & de ſes rets funèbres
Enveloppant les Cieux dans leur vaſte contour,
Sur quinze heures ſans gloire y domine à ſon tour.

Au-lieu de cette aimable & paiſible roſée,
Dont la Terre au Printems brilloit fertiliſée,
Le brouillard s'épaiſſit, & ſe glace en frimats ;

La pluie à longs torrens inonde nos climats ;
Tout nage : & cet aſpect des plaines déſolées,
Le fleuve avec fracas roulant dans les vallées,
Et noirciſſant ſes eaux, & juſqu'au flanc des monts
S'élevant, prêt à rompre & ſes bords & ſes ponts,
Les bois ſans ornement, les oiſeaux ſans ramage,
Tout d'un monde vieilli nous peint la ſombre image ;
Tout de penſers de mort conſpire à me nourrir.
Je lis autour de moi : Ce qui naît doit mourir.
Mais j'y peux lire auſſi : Ce qui meurt doit renaître.

Héraut de cette loi, que tu nous fis connoître,
O ! Vieillard de Samos ! viens, parle, & dans mes vers
Que ta ſageſſe encore inſtruiſe l'Univers.

Rien ne s'anéantit, non rien ; & la matière
Comme un fleuve éternel roule toujours entière.
Qui pourroit au Grand-Tout fournir des alimens,
Si les Etres, détruits juſqu'en leurs élémens,
Du néant chimérique étoient jamais la proie ?
Ce vêtement de feu que le Soleil déploie,
Mars, Vénus & Phébé, Mercure & Jupiter
Errans avec Saturne aux plaines de l'Ether,
Nos fleurs, nos grains, nos fruits éclos au doux Zéphyre,
Et ces rocs, dont les flancs ſont veinés de porphyre,
Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus ;
Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne ſeroit plus,
Si de ſa propre cendre il ne pouvoit renaître.
Je mourrai : cependant les germes de mon être
D'une éternelle mort ne ſeront point frappés ;
Non : de la tombe un jour mes eſprits échappés,
Soutiens d'un autre corps, y nourriront la vie.

Vois-tu, lorſqu'à ſa table un ami te convie,
Vois-tu de main en main paſſer rapidement
La fougère, où pétille un breuvage écumant ?
Eh bien ! de l'Univers ce banquet eſt l'image :

Du flambeau de la vie on s'y prête l'usage.
Les prés & les forêts, les champs & les côteaux
A la jeune Brebis livrent leurs végétaux ;
La Brebis à nos corps fournit leur nourriture ;
D'un peuple dévorant nos corps sont la pâture ;
Et comme nous enfin ce peuple, qui périt,
A la Terre rendu, de ses sucs la nourrit.

Aujourd'hui que les Vents, à la bruyante haleine ;
Ont d'un voile grisâtre enveloppé la plaine,
Et courbant, fracassant le front noirci des bois,
Vont laisser sans honneur le Neuvième des Mois,
Nos regards attristés contemplent ce ravage ;
Mélancoliquement, le long de ce rivage,
Nous foulons à regret ces feuillages séchés,
Par l'Aquilon jaloux de leur tige arrachés.
Il changera pourtant ce tableau monotone,
Et le Printems naîtra des débris de l'Automne :
Oui, ces feuilles, naguère ornement des forêts,
Se transformant bien-tôt en fertiles engrais,
De leurs sucs immortels iront former encore
Le panache ondoyant, dont l'arbre se décore.
Oh ! que sans peine alors, dans les bois renaissans,
Nous oublîrons l'Automne & ses jours languissans !

Ce n'est point toutefois que nos foyers agrestes
De leurs charmes perdus ne conservent les restes.
De la nuit des vapeurs dégageant l'horizon,
Un Soleil d'or se lève ; & l'ardente saison
De l'Automne flétri prend un moment la place.
Consolateur des champs, que menaçoit la glace,
Le règne fugitif de ce nouvel Eté
Ramène avec Comus la folâtre gaîté.

Alors, riche des fruits qu'ont enfanté les plaines,
Et des trésors vineux dont ses tonnes sont pleines,
Libre tout-à-la-fois de labours & d'impôts,

L'Agriculteur

L'Agriculteur jouit. Voyez-le en ſon repos
Placer amis, voiſins à la table: la troupe,
Sans ceſſe rempliſſant & vuidant une coupe,
Rit, chante; & de bons mots égayant le teſtin,
Chacun d'eux étonné voit blanchir le matin.

Mais ces derniers beaux jours vont encor diſparoître;
Déja même ils ont fui. Chaque inſtant voit s'accroître
La langueur du Soleil, qu'à replis onduleux,
Embraſſe tout entier un voile nébuleux.
L'Automne touche enfin à ſon terme; & la Terre,
Inféconde à regret, ſe durcit, ſe reſſerre:
Aux germes créateurs les Vents ferment ſon ſein.

Et cependant vers nous s'avancent par eſſaim
Les Oiſeaux voyageurs, qui nés ſous l'œil de l'Ourſe,
Loin d'elle tous les ans précipitent leur courſe.
Prudemment déſerteurs de leurs triſtes climats,
Ils cherchent ſur nos bords de moins rudes frimats.
Ils y remplaceront ce peuple d'Hirondelles,
Qui, des jours printanniers les compagnes fidèles,
Près du Nil, du Gambra, du Tygre & de l'Indus,
Retrouvent les Zéphyrs que nous avons perdus.

Ces Oiſeaux, il eſt vrai, plus fièrement ſauvages
Que ceux, dont le Printems égayoit nos rivages;
Ne feront point ouïr au ſilence des bois
Les ſoupirs cadencés d'une amoureuſe voix.
Apre comme l'Hyver, qui les ſuit à la trace,
Leur chant n'eſt qu'un long cri ſans douceur & ſans grace;
Mais leur inſtinct, leurs mœurs, d'un Sage ſtudieux,
Peuvent du moins encore intéreſſer les vœux.

Si je porte mes pas à travers la campagne,
Je verrai du Pluvier la coquette compagne
L'attirer près des lacs, s'enfuir ſous les roſeaux,
Puis razer comme un trait la ſurface des eaux,

S'arrêter, fuir encore ; & cette heureuſe adreſſe,
De l'amant, qui l'oublie, éveiller la tendreſſe.
Je pourrai voir encor les Cannes du Lapland,
Qui ſillonnant les airs en triangle volant,
Trente fois, chaque jour, changent de capitaine.
Fatigué des travaux d'une courſe lointaine,
Ce bataillon veut-il, dans la marche arrêté,
Goûter un doux ſommeil par la peine acheté ?
Aux rives d'un étang, la troupe fugitive
S'abat ; & l'un d'entr'eux, ſentinelle attentive,
Tandis que dans le camp tout repoſe endormi,
Les yeux ſans ceſſe ouverts obſerve l'ennemi.

Croyez donc maintenant, Sectateurs de Deſcarte,
Vous, que la Vérité de ſes Temples écarte,
Croyez qu'eſclave-né d'un aveugle pouvoir,
L'animal ne ſauroit ni ſentir, ni prévoir !
Dites que de leur ſang le cours involontaire
Des loix du mouvement rend leur corps tributaire :
La raiſon vous condamne ; elle parle, & détruit
Un ſyſtême jaloux que l'orgueil a conſtruit.

Je ſais bien que Buffon daigne groſſir le nombre
Des mortels que Réné voit autour de ſon ombre ;
Qu'à ce Maître fameux, qu'on délaiſſe aujourd'hui,
D'un ſtyle ſéducteur il a prêté l'appui :
Mais fidèle au reſpect que je dois au Grand-Homme,
Qui, de l'Etre incréé juſqu'au plus vil Atôme
Promenant de ſon vol l'infatigable ardeur,
De l'Univers entier ſonda la profondeur,
J'oſe, ſans étaler une audace inſenſée,
A ſon autorité dérober ma penſée :
Trop de fois à l'erreur un Grand-Homme eſt ſoumis.
Au ſein des animaux, oui, la Nature a mis
Un eſprit qui dans eux fait mouvoir la matière,
L'éclaire, la conduit, l'anime toute entière.
C'eſt lui qui, dans ces jours, où l'oiſeau triſtement

Demande aux bois flétris quelque foible aliment,
Aux cités pouſſe en foule & la Huppe azurée
Et la ſvelte Mézange, à l'aſle diaprée.
Le brillant Rouge-gorge y devance leurs pas :
Il vient, ſans redouter les flèches du trépas,
Ni la captivité mille fois plus cruelle,
Nous rendre innocemment ſa viſite annuelle.

Imitez leur retour, ô vous, de qui les Rois
Ont fait l'appui de l'Homme opprimé dans ſes droits ;
Allez, il en eſt tems ; reprenez la balance,
Qui, juſques ſous le dais, fait pâlir l'inſolence.
Mais, Prêtres de Thémis, jurez à ſes autels,
Qu'équitables & purs comme les Immortels,
Vous n'égarerez point dans la nuit de l'intrigue
La vérité, qui marche étrangère à la brigue :
Jurez que ſans oreille à la voix du puiſſant,
Vous lui refuſerez le ſang de l'innocent :
Jurez que la Beauté, plus forte dans les larmes,
Trouvera votre cœur armé contre ſes charmes ;
Enfin que dans vos mœurs, ainſi qu'en vos Arrêts,
Vous n'offrirez de vous que de nobles portraits.

Je ne veux confier ce ſacré miniſtère
Qu'à l'Homme vertueux, dont l'éloquence auſtère
N'adopte, pour tonner contre l'oppreſſion,
Ni mot injurieux, ni lâche paſſion :
Qu'à l'inflexible honneur, il ſoit reſté fidèle,
Et qu'enfin Dupaty lui ſerve de modèle.

Peut-être à ce ſeul mot, Dupaty, rougis-tu ?
Mais à notre amitié, bien moins qu'à ta vertu,
Je devois aujourd'hui ce ſolemnel hommage.
Ah ! ſi ces foibles vers, qu'ennoblit ton image,
Peuvent franchir des ans l'eſpace illimité,
Et conſacrer ma Muſe à l'immortalité,
On ſaura que j'avois pour ami véritable
Un homme incorruptible, intrépide, équitable,
Qui, ſenſible aux malheurs par le peuple ſoufferts,
Sut braver, jeune encore, & l'exil & les fers.

Pourſuis donc, Dupaty, ta courſe glorieuſe;
Et tandis qu'au Sénat ta main victorieuſe
Couvrira l'opprimé de l'égide des Loix,
Moi, qu'un autre deſtin fit pour d'autres emplois,
Au nom des ſaintes mœurs dont l'intérêt m'enflamme,
J'oſe, diſpenſateur de l'éloge & du blâme,
Faire entendre ma lyre à ces flots de Guerriers,
Qui viennent aujourd'hui, le front ceint de Lauriers,
Dans la paix, que l'Hyver accorde à la Patrie,
Attendre le retour de la ſaiſon fleurie.

Vertueux dans nos murs comme ſous les drapeaux,
Les uns ſauront encore illuſtrer leur repos.
Des enfans, une épouſe auſſi tendres qu'aimables,
Un père vieilliſſant, des amis eſtimables,
Aux lèvres du Héros attachés, ſuſpendus,
Demandent quels combats ſa valeur a rendus;
Il parle, & le récit d'une auſſi belle hiſtoire
Fait au plus jeune enfant envier la victoire.

Mais pour quelques Guerriers toujours grands dans la paix,
Combien dont le repos avilit les hauts faits !
La foule par ſes mœurs dégrade ſes ſervices,
Et traîne ſes Lauriers dans la fange des vices.
Je ne vous noircis point, je peins ce que je vois,

Fils de Mars; trop long-tems d'une coupable voix
Les Muſes, à vos pieds rampantes, avilies,
Ont flatté lâchement vos honteuſes folies :
Le véritable honneur, que vous avez quitté,
Soulève contre vous la ſévère équité.

Dites pourquoi trompant & la mère & la fille,
Vous abreuvez d'opprobre un vieux chef de famille :
Pourquoi d'un jeu ſans borne affrontant les hazards,
On vous voit dans la nuit, échevelés, hagards,
De vos immenſes biens ruiner l'édifice,
Et pour le réparer appeller l'artifice :
Pourquoi l'humble Artiſan chargé de vos mépris
En vain de ſon travail vous demande le prix;
Et pourquoi, prodiguant un amour idolâtre
Aux Beautés, dont le vice a paré le théâtre,
De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs ?

Eh quoi ! vous répondez qu'aigri dans mes humeurs
J'inſulte à vos aïeux, & qu'un ſombre vertige
A dans les rejettons déshonoré la tige.
Ah ! ſi des premiers noms vous êtes revêtus,
Montrez-vous donc auſſi les premiers en vertus.
Rendez-nous les Héros dont vous êtes la race :
Les champs qui de leurs pas ont conſervé la trace,
Et ces bois, vieux témoins de leurs nobles plaiſirs,
S'apprêtent à charmer les jours de vos loiſirs.
Allez de la fatigue y nourrir l'habitude,
Et que votre repos ſoit encore une étude :
Les bois furent toujours l'école des Guerriers,
Et Diane à Bellone apprête les Lauriers.

Voyez-vous le Soleil vers le froid Sagittaire ?
Il éclaire pour vous la forêt ſolitaire,
Et des jours de la Chaſſe annonce le retour.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe & remplit les airs de bruyantes fanfares :

L'ardent Courſier hennit, & vingt Meutes barbares,
Près de porter la guerre au Monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les Veneurs devancent,
Les Chiens vers la forêt en tumulte s'avancent;
Et bien-tôt ſur leur pas l'impétueux Courſier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or & d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repoſe
Arrive. L'aſſaillant en ordre ſe diſpoſe :
Tous ces flots de Chaſſeurs, prudemment partagés,
Se forment en deux Corps ſur les aîles rangés;
Les Chiens au milieu d'eux ſe placent en ſilence.
Tout ſe tait : le cor ſonne ; on s'écrie, on s'élance,
Et ſoudain comme un trait Meute, Courſier, Chaſſeur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaiſſeur.

Eveillé dans ſon fort, au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux le Cerf dreſſe la tête,
Voit la troupe ſur lui fondant comme un éclair;
Il déſerte ſon gîte; il court, vole & fend l'air,
Et ſa courſe déja de l'Aquilon rivale
Entre l'armée & lui laiſſe un vaſte intervalle :
Mais les Chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
Dévorant les eſprits de ſon corps émanés,
Demeurent ſans repos attachés à ſa trace;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle diſgrace!
L'animal eſt ſurpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en ſon agilité,
Par la feinte & la ruſe il défend ſa foibleſſe;
Sur lui-même trois fois il tourne avec ſoupleſſe,
Ou cherche un jeune Cerf, de ſa vieilleſſe ami,
Et l'expoſe en ſa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des eſprits qu'il envoie,
Conductrice des Chiens les ramène à ſa voie.
C'eſt alors qu'il bondit & veut franchir les airs;
Sa trace eſt reconnue : enfin dans ces déſerts,

Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asyle,
Le Roi de la forêt, à jamais s'en exile.
Il ne reverra plus ce spacieux séjour,
Où vingt jeunes rivaux vaincus en un seul jour
Laissoient à ses plaisirs une vaste carrière :
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis & les ponts
Et les murs & les champs & les bois & les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la Meute avec lui déja touche à la rive.
Le premier dans les flots il s'élance à leur yeux.
Avec des heurlemens les Chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, & l'ouvrent à la nage.

Cependant un Nocher devance leur abord;
Et tandis que sa Nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, & de l'onde sorti
Fuit encor, de Chasseurs & de Chiens investi.

Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête;
Il tombe : le Cor sonne, & sa mort qui s'apprête
L'enflammant de fureur, l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi, dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que foible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines allarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes :
Ses larmes ne sauroient adoucir son vainqueur.
Il détourne les yeux, se cache; & leur Piqueur
Impitoyable & sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire; & les Cors célèbrent son trépas.

A leur voix éclatante accourez à grands pas,
Vous, enfans des Héros, vous, qui nés pour la gloire,
Devez de flots de ſang acheter la victoire :
De vos cruels emplois venez prendre les mœurs.

Mais toi, fait pour dompter nos ſauvages humeurs,
Beau Sexe, à qui les Cieux donnèrent en partage
La grace, & la pitié ton plus doux avantage,
Va, fuis, éloigne-toi : que jamais les forêts
Sous les habits de Mars ne m'offrent tes attraits ;
Sous les habits de Mars Vénus a moins de charmes.
Oui, Belles ; l'appareil de nos ſanglantes armes
Vous ravit & la grace & cet air de candeur,
Qui, dans votre œil modeſte, anime la pudeur.
Ah ! d'un glaive jamais ne paroiſſez armées ;
Pour des combats plus doux l'Amour vous a formées.

Il veut, pour nous charmer, qu'un ſimple vêtement
Sur vos corps délicats flotte négligemment ;
Qu'un Luth, à votre gré s'irrite ou s'attendriſſe ;
Que la Roſe en bouton ſous vos pinceaux fleuriſſe ;
Que vos doigts, conduiſant l'aiguille de Pallas,
Uniſſent ſur la toile Elmire à ſon Hylas ;
Que votre pié, fidèle aux loix de la cadence,
Suſpende & tour-à-tour précipite la danſe ;
Et que vos belles mains nourricières des fleurs,
L'Hyver, ſous vos lambris, cultivent leurs couleurs.

Il exige ſur-tout qu'Amantes enflammées,
Vous ſentiez, vous goûtiez le plaiſir d'être aimées ;
Qu'écartant loin de vous toute frivolité,
Vous ne voliez jamais à l'infidélité ;
Que l'aimable enjoûment reſpire ſur vos traces ;
Que votre ſein fécond reproduiſe vos graces ;
Que la Société vous doive ſes douceurs
Et ſes goûts délicats & ſes paiſibles mœurs ;
Que nous montrant l'Hymen ſous un dehors proſpère,

Vous faſſiez envier le bonheur d'être pere.
Enfin, quand l'âge mûr changera vos deſirs,
Que vos Châteaux encor vous donnent des plaiſirs;
De vos fruits, de vos fleurs exprimez l'ambroiſie;
Qu'aujourd'hui du Pommier la richeſſe choiſie
Sous vos yeux vigilans ſe transforme en boiſſon.

Peut-être ici devrois-je, émule de Thomſon,
Chanter ce Jus piquant, Nectar de la Neuſtrie:
Mais j'entends tout-à-coup, oui, j'entends ma Patrie,
Qui me montrant de loin ſes arbres toujours verds,
Réclame pour l'Olive une place en mes vers.

Brillante Occitanie, amoureuſe contrée,
De tous les dons des Cieux enrichie & parée,
Si je ne puis, hélas! jouir de tes préſens,
Du moins le ſouvenir me les rendra préſens.

Le Soleil a paru. Le Sud, par ſon haleine,
A fondu les frimats qui blanchiſſoient la plaine.
Quels eſſaims diligens, d'un bois flexible armés,
S'avancent, l'un par l'autre au travail animés,
Vers les champs couronnés de l'arbre de Minerve?
Loin d'ici tout mortel que la molleſſe énerve;
Que le bâton bruyant frappe à coup redoublé,
Et qu'en tous ſes rameaux l'arbre ſoit ébranlé:
L'arbre cede ſes fruits. De leur grêle épaiſſie,
Je vois déja la Terre & couverte & noircie;
Et lorſque tombe enfin l'ombre humide du ſoir,
Le fruit mûr, écraſé ſous le criant preſſoir,
Epanche de ſon ſein la liqueur qu'il recèle,
Et ſur la flamme ardente en baume pur ruiſſelle:
Fleuve d'or, qui bientôt appellant les Bretons
S'en va par le Commerce enrichir nos cantons.

Puiſſe, toujours couvert de ſa pâle verdure,
L'arbre, auteur de ces biens, repouſſer la froidure!

Contre lui conjurés, ah ! veuillent déformais
Ces jours trop malheureux ne revenir jamais,
Qui !... Mais de ces revers taisons l'affreuse histoire ;
Au-lieu de ses malheurs, je veux chanter sa gloire.

Athènes dans les Airs levoit son front naissant.
Jaloux de la couvrir de leur bras tout-puissant,
Et sur mille cités d'élever sa fortune,
La savante Minerve & le fougueux Neptune
Se disputoient l'honneur de nommer ses remparts.
Neptune, l'œil ardent & les cheveux épars,
Tonnoit, rempliſſoit l'air de clameurs odieuses.

De l'Olympe à ses cris les portes radieuses
S'ouvrent, & laissent voir les Dieux & Jupiter,
Qui d'un pas ont franchi tous les champs de l'Ether:
L'immortelle Assemblée est déja dans Athènes.
Tandis que les tribus flottantes, incertaines,
En silence, du Sort attendent les décrets :
„ Le Destin va parler, & voici ses arrêts,
» Dit le Maître des Dieux. Le don le plus utile
» Doit mériter l'honneur de nommer cette Ville. »

» Il m'appartiendra donc ce droit si glorieux, »
Reprend le Dieu des Mers, il dit, & furieux
De son large trident soudain frappant la Terre,
Elle enfante un Courſier, symbole de la Guerre,
Un courſier, qui fougueux dresse ses crins mouvans,
Hennit, écume, vole & devance les vents.
« Déesse, dit Neptune, eh bien ! oses-tu croire
» Que ton bras puisse encor m'enlever la victoire ? »
Et l'orgueil dédaigneux dans ses yeux éclatait.
La tranquille Pallas le regarde, se tait ;
Et frappant à son tour la Terre de sa lance,
Gage heureux de la Paix, un Olivier s'élance,
Qui, de feuilles, de fleurs & de fruits couronné,
Mérite aux nouveaux murs le beau nom d'Athéné.

Mortel ! la Vérité ſous la Fable eſt cachée :
La Fable, à l'éclairer ſagement attachée,
T'enſeigne que les Dieux préfèrent au Guerrier
Les amis de la paix, & l'Olive au Laurier ;
Que l'honneur véritable eſt d'être utile aux Hommes ;
Cependant notre hommage, aveugles que nous ſommes,
Cherchant l'ambitieux, nous courbe à ſes genoux,
Et fuit l'homme des champs qui s'épuiſe pour nous.
Utile Citoyen, ah ! ma plus douce étude
Sera de te venger de notre ingratitude !
Tu le mérites bien, toi, qui dans mes loiſirs
Me donnes de ſi vrais & de ſi doux plaiſirs.

Eh ! quel charme aujourd'hui que la froide ſoirée
Du règne du Soleil abrège la durée,
Quel charme de s'unir à ces bons Villageois,
Qu'un d'eux à la veillée appelle ſous ſes toîts !
C'eſt-là qu'au jour obſcur d'une lampe enfumée,
Près d'un braſier nourri d'un faiſceau de ramée,
Chacun s'aſſied : les jeux ſe mêlant aux travaux,
L'un d'une dent nouvelle arme ſes vieux râteaux ;
L'autre arrondit le van, dont la ſageſſe antique
Fit d'un culte épuré le ſymbole myſtique ;
Lycas taille ſans art le ſceptre des Bergers ;
Nice, avec plus d'adreſſe, entre ſes doigts légers
Roule l'Ozier pliant, le façonne en corbeilles,
Ou l'élève en paniers pour ſes jeunes Abeilles.
Et cependant Baucis, en tournant ſon fuſeau,
Raconte dans un coin l'hiſtoire du hameau ;
Dit qu'elle a vu le blé regorger dans les granges,
Que l'Automne donnoit de plus riches Vendanges,
Que tout eſt bien changé, les hommes & les tems
Et que l'on n'aime plus comme dans ſon printems.
Lyſe à ces derniers mots ſourit, & ſur Clitandre,
En lui ſerrant la main, jette un regard plus tendre :
Les autres, tour-à-tour occupés & diſtraits,
Demeurent ſans oreille à tous ces longs regrets.

Mais ſitôt que Baucis, d'un ton de voix plus ſombre,
Commence à leur parler d'Eſprits errans dans l'ombre,
De Fantômes, de Morts, qui du fond des tombeaux
S'allongent dans les Airs, traînant d'affreux lambeaux,
Agitent une torche, & de longs cris funèbres,
Et du bruit de leurs fers rempliſſant les ténèbres,
Croiſent le voyageur dans la route perdu,
Le travail à l'inſtant demeure ſuſpendu;
Le folâtre tumulte expire, & l'auditoire
Frémit, preſſe les rangs, & de l'œil ſuit l'hiſtoire.

Vous riez de leur cainte, hommes de la Cité!
Ah! gémiſſez plutôt de la ſimplicité,
Qui juſques à la mort prolongeant leur enfance,
Aux ſuperſtitions les livre ſans défenſe:
De leur couche innocente approchez, & voyez
Quels tableaux, dans la nuit devant eux déployés,
Aſſiègent leur ſommeil, oppreſſent leur haleine.

Quoi! l'homme bienfaiteur, qui féconde la plaine
Dès le jour renaiſſant juſqu'au jour expiré,
Lorſque dans ſa cabane humblement retiré,
Il eſpère jouir d'un repos ſalutaire;
Quoi! cet homme, troublé dans ſa paix ſolitaire,
N'entendra retentir que les cris déchirans
Des ſpectres infernaux & des manes errans!

Qu'il ſoit maudit cent fois l'Apôtre ſacrilège,
Qui des Morts le premier bleſſant le privilège,
Au nom d'un Dieu vengeur les tira des tombeaux,
Et les montra ſouillés de ſang & de lambeaux.
Ou s'il vouloit du moins que ſa noire impoſture
Punît l'homme oppreſſeur, & vengeât la Nature,
Que ne réſervoit-il ce ſalutaire effroi
A ce Tyran paré du nom ſacré de Roi,
Dont les avares mains & les loix homicides

Ecraſent les Sujets du fardeau des ſubſides?
Oui, voilà le Mortel que la voix de l'Erreur
Doit, dans l'ombre des nuits, aſſiéger de terreur.
Qu'alors près de ſon lit un fantôme apparoiſſe,
Lui montre des Enfers la flamme vengereſſe,
Et que le déchirant de remords ſuperflus,
Il lui crie, en fuyant : Tu ne dormiras plus.

REMARQUES

SUR LE

NEUVIEME CHANT.

NOVEMBRE.

Le troisième Mois de l'année Egyptienne, réformée par Auguste, répondoit dans sa plus grande partie à celui de Novembre. Appellé Athyr, du nom de Vénus, il étoit consacré à cette Déesse, qui selon la Mythologie la plus ancienne naquit au sein de la Mer; car les premiers peuples avoient cru que l'Univers étoit sorti des eaux; système, comme on le voit, de beaucoup antérieur à Thalès, qui ne fit que le ressusciter; système enfin qui n'est peut-être pas aussi éloigné de la vérité qu'on le pense, & vers lequel un grand nombre de découvertes nouvelles semble devoir nous ramener. Quoi qu'il en soit, c'étoit avec juste raison que l'Egypte adoroit en ce Mois la Déesse, fille des eaux, puisque le Nil, rentré dans son lit, laisse éclore de toutes parts dans les campagnes qu'il a quittées les fleurs, les fruits, les grains & la verdure, fécondés par son limon. Voilà encore pourquoi l'Egypte célébroit à cette époque la fête d'Osiris perdu & retrouvé, c'est-à-dire, la fête du Soleil qui renaît, & ramène le Printems. Elle commençoit le dix-septième jour, & pendant les trois suivans on promenoit le Bœuf Apis, couvert d'une étoffe de Lin teinte en noir; la nuit du dix-neuvième, les Prêtres, en habit de Lin, descendoient à la Mer, portant l'Arche sacrée, dans laquelle on disoit qu'Osiris avoit été renfermée par Typhon; on puisoit de l'eau avec un vase d'or, & tous les assistans s'écrioient: Osiris est retrouvé.

Ainsi, tandis que l'influence du climat, qui par-tout a réglé l'ordre des Fêtes, commandoit la joie aux Egyptiens, elle ordonnoit le deuil à la Grèce. Cinq jours après celui où nous célébrons la fête des Morts, les Grecs solemnisoient celle des Fèves, qui, comme les Parentales, n'avoit d'autre motif que d'honorer les Manes. Les Fèves étoient le symbole des Morts, & l'on en mangeoit dans les repas qui suivoient les Funérailles.

Diane, chez les Romains, préſidoit au mois de Novembre. Diane toujours vierge, & par conſéquent ſtérile, déſignoit d'une manière ſenſible l'état de la Terre, lorſqu'elle ne produit rien, n'enfante rien; Diane, qu'on repréſentoit preſque nue, étoit bien propre à caractériſer les campagnes dépouillées, &, comme dit le Peuple, dévêtues; enfin, Diane, Déeſſe des forêts armée de l'arc & du carquois, méritoit de commander à la ſaiſon, où les animaux plus nombreux & les différentes productions de la Terre recueillies invitent les Hommes au plaiſir de la Chaſſe.

Nous avons imité & ennobli cette inſtitution, en plaçant dans ce Mois la fête de Saint Hubert, Patron des Chaſſeurs, & Chaſſeur lui-même. Je ſais d'un témoin oculaire, qu'un Evêque & Souverain d'Allemagne, qui vivoit il n'y a pas long-tems encore, conſacroit tous les ans cet exercice par l'acte le plus auguſte de la Religion. Le jour de Saint Hubert, il raſſembloit toute ſa ſuite dans la Chapelle de ſon Palais: les Chandeliers étoient de bois de Cerfs & les ornemens de couleur verte. Le Prince en habits pontificaux de même couleur, commençoit la Meſſe, & dans le même inſtant un nombreux Orcheſtre, compoſé de Cors ſeulement, ſonnoit des fanfares, à la Conſécration le Débucher, & l'Hallali à la Communion. La troupe recueillie & ſanctifiée partoit enſuite pour la Chaſſe.

P. 78. Le Ciel même eſt changé. L'Aurore au front vermeil
Se cache: elle s'endort d'un triſte & long ſommeil.

On ſait que ſi l'Aurore annonce le retour du Soleil, caché encore ſous l'horiſon de 18 degrès, c'eſt un effet de la réfraction. « (1) Les rayons qui ſe plient pour approcher de nous, paſſent au-deſſus de nos têtes, avant de nous atteindre; ils ſe réfléchiſſent ſur les particules groſſières de l'air pour former d'abord une foible lueur, inceſſamment augmentée, qui annonce & devient bientôt le jour: cette lueur eſt l'Aurore. La lumière décompoſée peint les nuages, & forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du Soleil; c'eſt dans ce phénomène coloré de la réfraction que les Poëtes ont vu la Déeſſe du matin: elle ouvre les portes du jour avec ſes doigts de roſe, & la fille de l'Air & du Soleil a ſon trône dans l'atmoſphère. Si cette atmoſphère n'exiſtoit pas, ſi les rayons nous parvenoient en ligne droite, l'apparition & la diſparition du Soleil ſeroient inſtantanées: le grand éclat du jour ſuccéderoit à la plus profonde nuit, & des ténèbres épaiſſes prendroient tout-à-coup la place du plus beau jour. La réfraction eſt donc utile à la Terre, non-ſeulement parce qu'elle nous fait jouir quelques momens de plus de la préſence du Soleil, mais parce qu'en nous donnant les crépuſcules, elle prolonge la durée de la lumière; & la Nature a établi des dégradations pour préparer nos plaiſirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une foible eſpérance, il s'échappe ſans qu'on y ſonge, & la lumière ſe perd comme nos forces, comme la ſanté, les plaiſirs, la vie même, ſans que nous nous en appercevions. »

[1] Hiſtoire de l'Aſtrono. Moder. T. I.

Cette théorie de l'Aurore, ſi vraie & ſi élégamment développée, ſemble n'avoir plus lieu en ce Mois & dans les ſuivans. L'horiſon eſt alors ſi conſtamment nébuleux, que le crépuſcule du matin, comme celui du ſoir, eſt à peine ſenſible; preſque nul intervalle entre la nuit & le jour : l'un & l'autre fondent ſur la Terre, plutôt qu'ils n'y arrivent.

P. 78. Au-lieu de cette aimable & paiſible roſée,
Dont la Terre au Printems brilloit fertiliſée,
Le brouillard s'épaiſſit, & ſe glace en frimats;

Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir de grandes connoiſſances en Phyſique & en Hiſtoire Naturelle pour deviner la cauſe & l'abſence de la roſée en ce Mois. La roſée n'étant qu'une vapeur ſubtile, qui élevée du ſein de la Terre par la chaleur de l'athmoſphère au départ & à l'approche du Soleil, retombe enſuite en gouttes par ſa peſanteur ſpécifique plus grande que la denſité de l'Air, on voit ſans peine que cette vapeur ne peut ni s'élever ni ſe condenſer dans un tems, où les rayons obliques d'un Soleil affoibli n'envoient & ne laiſſent aucune chaleur avant l'apparition & après la fuite de cet aſtre.

Il ne faut pas croire cependant, comme on l'avoit cru juſqu'à ce jour, que la roſée ne s'élève que de la Terre. Une obſervation nouvelle faite pendant le ſecond voyage du Capitaine Cook, par M. Forſter, prouve que la Mer donne auſſi la roſée. « Le climat en-dedans des Tropiques, dit le ſavant Naturaliſte Anglois, étant très-chaud, & les nuits un peu longues, les vapeurs que le Soleil élève pendant le jour, ſe condenſent vers le ſoir, & tombent ſouvent comme une roſée ſur chaque partie du vaiſſeau : c'eſt ce que nous avons obſervé quelquefois au milieu de l'Océan Atlantique, quoiqu'à une grande diſtance de Terre, & dans les plus hautes latitudes. Je n'en citerai qu'un exemple. Le 8 Janvier 1775, à dix heures du ſoir, quand nous marchions entre le 50 le 60e. paralleles, & aſſez loin de Terre, nous trouvames tout le pont & tout les agrès mouillés par une roſée abondante. Je ſuis donc porté à croire qu'une roſée ne peut pas être réputée déſormais un ſigne aſſuré du voiſinage de Terre. » (Voyage de Cook dans l'Hémiſph. Auſt. T. V. Edit. in-4.)

P 79. Tout de penſers de mort conſpire à me nourrir;
Je lis autour de moi: Ce qui naît doit mourir.

Le ſpectacle de la Nature voiſine de l'Hyver eſt ſi propre à réveiller en nous des réflexions triſtes & mélancholiques, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'y livrer, ſi l'on ſe trouve à la campagne ſans diſtraction & ſans ſociété. Il faut, pour échapper à ſoi-même, s'environner de ſes amis, s'oublier dans leur commerce, & ſur-tout s'adonner à des exercices pénibles M. de Saint Lambert, qui le premier de nos Poëtes a peint & obſervé les diverſes influences des Saiſons ſur notre ame, conſeille très-ſagement la fatigue de la Chaſſe contre l'ennui de l'Automne :

Sortons de la langueur par un mâle exercice.

L'Egliſe

L'Eglise Chrétienne d'un autre côté a mis à profit pour nous ce triste moment de l'année: elle r'ouvre à nos yeux les tombeaux de nos Pères, à la mémoire desquels est consacré le second jour de Novembre. Cette Fête lugubre ne pouvoit être mieux placée; alors la Nature, d'accord avec la Religion, nous dit, comme elle, que nous naissons pour mourir.

J'ajouterai, d'après ma propre expérience que les Ouvrages sombres & mélancholiques produisent en cette Saison un effet bien plus grand que dans toute autre. Les Nuits d'Young, lues à la campagne pendant les soirées d'Automne, lorsque les vents sifflent dans les bois, m'ont toujours pénétré d'un sentiment profond de tristesse que j'avois du plaisir à éprouver, & qui me faisoit pardonner aux tableaux de ce Poëte la monotonie que je leur avois précédemment reprochée.

Car il faut en convenir: cet état de langueur & de mélancholie, où nous jette le spectacle de la campagne dépouillée, a des charmes; on s'y complaît, & l'on cherche à le prolonger: on s'occupe de ce qu'on a perdu; & s'en occuper, c'est en jouir encore. Notre vie alors est toute entière dans le passé; & comme l'éloignement ajoute toujours à l'illusion, la voix des Oiseaux, le parfum des fleurs, l'éclat & la fraîcheur de la verdure, le plaisir qui animoit la scène des travaux champêtres rempliſſent notre imagination, & s'y peignent sous des traits enchanteurs que n'avoit point la réalité.

On a dit que les absens ont tort, & l'on a étendu ce proverbe à toutes les circonstances. Je le crois vrai, toutes les fois que la présence d'un objet aura, pour ainsi dire, glissé sur notre cœur; mais s'il a pu y faire quelqu'impression, le proverbe est faux, sur-tout dans les premiers momens de l'absence. Voilà pourquoi une femme n'est jamais plus belle aux yeux d'un véritable Amant que dans les jours de leur séparation. Il lui découvre des charmes qu'il n'avoit point aperçus dans ses bras; il les exagère, il lui en crée de nouveaux: & son imagination, au milieu des plus vifs regrets, se repose délicieusement sur ce qu'elle peut appeller son ouvrage.

P. 79. Héraut de cette loi, que tu nous fis connoître,
O! Vieillard de Samos! viens, parle, &c.....

Pythagore, né à Samos, fit connoître & développa le premier aux yeux de la Grèce la simplicité sublime de ce méchanisme qui, pour entretenir l'ordre que nous admirons dans l'Univers, tire la vie du sein même de la mort, & produit un corps de la destruction d'un autre. Il y a grande apparence, il est vrai, que la connoissance de ce principe fut un des fruits de ses voyages en Egypte & aux Indes. Les Grecs étoient si peu de chose par eux-mêmes! Peuple enfant, qu'on berçoit de futilités agréables, pour arriver au premier jour de la Philosophie, il avoit besoin de la sagesse d'autrui. Pythagore eut le courage de l'aller chercher: comme Thalès, Platon, Eudoxe & Apollonius, il voulut converser en Egypte avec les Prêtres, alors seuls dépositaires des connoissances humaines. Ces hommes, que la Grèce appelloit incommunicables, parce qu'en effet ils avoient de la peine à dévoiler leur science, exigèrent de Pythagore qu'il se fît circoncire.

Il y consentit & lorsqu'ils l'eurent initié à leurs mystères, qui n'étoient en partie qu'une Théologie physique, toujours plus tourmenté du désir de s'instruire, notre Sage alla chercher de nouvelles lumières en Asie, chez les Brames.

De retour en Europe, & fixé à Crotone, dans la Grande Grèce, c'est-à-dire, dans l'Italie orientale, il y répandit les leçons de ses maîtres: il montra que rien dans l'Univers ne s'anéantit: que ce qu'on appelle la mort, n'est qu'un changement de forme; & s'il ajouta que les ames passent alternativement d'un corps à un autre, n'est-il pas aisé de voir que ce n'est-là qu'un abus d'une vérité? Les Philosophes indiens eux-mêmes, de la circulation de la matière, avoient conclu la circulation des ames. Ce ne dut être que dans un tems postérieur que la Métempsycose fut annoncée comme un moyen employé par l'Intelligence Suprême, à purifier les ames. Cette opinion fut l'ouvrage de la Politique, qui voulut arrêter le méchant par la honte.

J'ai rapporté, dans les Remarques sur le premier Chant, une autre raison politique de cette croyance des Brames: il est possible de les concilier toutes les deux, en disant que Brama, leur Prophète, ayant trouvé établie dans l'Inde cette honte d'habiter après le trépas dans le corps d'un animal immondé ou abhorré, ajouta, pour rendre plus respectables les animaux qui servent à l'Agriculture, que la dernière transmigration de l'ame se faisoit dans le corps de la Vache.

Quoi qu'il en soit, cette folle doctrine, publiée en Europe par Pythagore, ne doit point nous faire regarder ce Philosophe avec mépris, comme l'a fait l'Auteur des Mémoires secrets de la République des Lettres. Si pour être compté au rang des Sages & des bienfaiteurs de l'humanité, il falloit n'avoir enseigné que des vérités sans aucun mélange d'erreur ou de ridicule, quels noms trouverions-nous exempts de cette tache dans l'Histoire de la Philosophie ou des Sciences? Disons-nous au contraire que la perfection n'est point le partage de notre pauvre nature humaine; qu'il faut pardonner aux Grands Hommes leurs fautes en faveur d'une grande idée qui aura influé sur les lumières des générations futures; oublions enfin que Pythagore enseigna la Métempsycose, comme nous oublions que Newton commenta l'Apocalypse, & souvenons-nous que si l'un a découvert le Système du Monde Céleste, l'autre a publié le grand principe de la destruction & de la reproduction des Etres; disons même avec M. Bailly que » Pythagore fut le précurseur de Copernic; qu'il avoit deviné le vrai système de l'Univers, c'est-à-dire, qu'il avoit retiré la Terre du centre du Monde, pour y placer une substance plus noble, le Feu. »

P. 79. Rien ne s'anéantit, non rien; & la matière
Comme un fleuve éternel roule toujours entière.

» La Nature, dit un Ecrivain Philosophe, est dans un mouvement continuel: aucune de ses parties n'est dans un vrai repos; c'est un tout agissant, dans lequel sans mouvement rien ne pourroit se produire, rien ne pourroit se conserver. Les élémens des corps que nos sens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours se combinant & se séparant s'atti-

rant & se repoussant expliquent la formation de tous les Etres, & font que la Nature, semblable au phœnix, renaît continuellement de ses cendres. En effet les animaux, les plantes & les minéraux rendent au bout d'un certain tems à la masse générale des Etres, au magasin universel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La Terre reprend alors la portion du corps dont elle fait la base & la solidité: l'Air se charge des parties analogues à lui-même, & de celles qui sont les plus subtiles & les plus légères: l'Eau entraîne celles qu'elle est propre à dissoudre: le Feu rompt ses liens, se dégage pour aller se combiner avec d'autres corps. Les parties élémentaires de l'animal ainsi désunies, dissoutes, élaborées, dispersées, vont former de nouvelles combinaisons: elles servent à nourrir, à conserver ou à détruire de nouveaux Etres, & entre autres des plantes, qui parvenues à leur maturité, nourrissent & conservent de nouveaux animaux. Ceux-ci subissent à leur tour le même sort que les premiers. »

Mais c'est dans Lucrèce qu'il faut voir ce principe de Physique développé d'une manière brillante. Ce Poëte que les Nôtres n'étudient pas assez, & qu'ils regardent comme bien inférieur à Virgile dans tout ce qui n'est point Philosophie, leur prouvera dans le morceau que je vais citer, que s'il le cède à son successeur quant à la grace & à l'harmonie des vers, il l'emporte du moins sur lui par la grandeur, la force & la hauteur des images:

Principiò, pars terraï non nulla peruſta
Solibus aſſiduis, multâ pulſata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam nubeſque volantes,
Quas validi toto diſpergunt aëre venti:
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
Imbribus, & ripas radentia flumina rodunt.
Præterea pro parte ſuâ quodcumque alid auget,
Roditur; & quoniam dubio procul eſſe videtur
Omniparens, eadem rerum commune ſepulchrum;
Ergo tibi terra limatur & aucta recreſcit.

Quod ſupereſt, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, & latices manare perennes,
Nil opus eſt verbis; magnus diſcurſus aquarum
Undique declarat: ſed primùm quidquid aquaï
Tollitur, in ſummâque fit, ut nihil humor abundet;
Partim quòd validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiiſque retexens ætherius ſol;
Partim quòd ſubter per terras diditur omnes:
Percolatur enim virus, retròque remanat
Materies humoris, & ad caput amnibus omnis
Convenit; indè ſuper terras fluit agmine dulci,
Quâ via ſecta ſemel liquido pede detulit undas (1).

(1) On parle sans cesse de l'harmonie imitative des vers de Virgile, & l'on oublie qu'il y en a des exemples admirables dans Lucrèce. Celui que présente ce dernier vers est inimitable. Est-il possible de peindre par des sons plus doux & plus fluides la rapidité de l'eau qui s'échappe?

Aëra nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas:
Semper enim quodcumque fluit de rebus, id omne
Aëris in magnum fertur mare; qui nisi contrà
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent, & in aëra versa.
Haud igitur cessât gigni de rebus, & in res
Recidere assidue, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol,
Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen:
Nam primum quidquid fulgoris, disperit ei,
Quòcunque accidit: id licet hinc cognoscere possis,
Quod simul ac primum nubes succedere soli
Cœpere, & radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum disperit omnis,
Terraque inumbratur, quà nimbi cunque feruntur:
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire;
Nec ratione aliâ res posse in sole videri,
Perpetuò ni suppeditet lucis caput ipsum.
. . . . . .
. . . . . .

Denique jam tuere hoc circùm, supràque quod omnem
Continet amplexu terram, quod procreat ex se
Omnia, (quod quidam memorant) recipitque peremptа:
Totum nativum mortali corpore constat;
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque,
Deminui debet, recreari, cum recipit res.
(De rer. nat. lib. V.)

Tel est le fond riche & brillant, d'où j'ai tiré le tableau de la destruction, & de la reproduction successive & éternelle des Etres. Je n'en ai pas conclu, il est vrai, comme Lucrèce, que le Monde entier sera détruit un jour; c'est une inconséquence dans notre Poëte: il prouve, il démontre aux yeux & à l'esprit, que tout se régénère & revit par la Mort, & lorsque ce développement devroit le conduire à une existence de l'univers toujours la même, il n'y voit que la fin de toute choses. Pour nous, si nous croyons à cette dissolution universelle, ce n'est point sur le témoignage de notre raison & de nos sens qui la démentent, mais en écoutant celui de la révélation: sa voix nous enseigne que l'intelligence suprême, par un acte exprès de sa volonté, détruira ce magnifique ouvrage, qu'il ne lui a plu de créer que pour un tems. Il est à remarquer cependant que cette croyance du Monde qui doit finir, & finir par le feu, étoit répandue dans l'Antiquité, soit, comme le veulent certains interprètes, que les Hommes l'eussent reçue par tradition des enfans de Noé, soit plutôt qu'elle fût un effet des grandes catastrophes & des embrasemens qui avoient déja plus d'une fois bouleversé ce globe. Les Poëtes qui ont toujours saisi avidement ce qui pouvoit leur fournir de grands tableaux, n'ont pas manqué de nous représenter ce dernier état du

Monde, comme nous le repréſentent encore aujourd'hui nos Livres & nos Docteurs Sacrés.

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, &c. (Métamorph. lib 1.)

Sénèque le Tragique nous peint dans ſon Hercule ſur le Mont Oëta la même cataſtrophe future ; & Lucain, dont l'imagination forte & hardie s'attache de préférence à tout ce qui exige un pinceau ferme & vigoureux, s'eſt emparé de cette ſcène de terreur, & l'a tracée à ſa manière.

Cum compage ſolutâ,
Sæcula tot mundi ſuprema coëgerit hora,
Antiquum repetent iterum chaos omnia, mixtis
Sidera ſideribus concurrent, ignea pontum
Aſtra petent, tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum ; fratri contraria phœbe
Ibit, & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poſcet ſibi, totaque diſcors
Machina divulſi turbabit fœdera mundi.
(Luca. Pharſal. lib. 1.)

Autrefois cependant, ſéduit comme eux par la magnificence de ce tableau, j'avois eſſayé de le tranſporter dans notre Poéſie.

Des Elémens entre eux ne vois-tu pas la guerre ;
L'Eau combattre le Feu, le Feu miner la Terre,
La Terre triompher de l'Air, lorſqu'en ſon ſein
Des Atômes légers elle engloutit l'eſſaim,
Et l'Air, non moins puiſſant, à ſon tour Roi du Monde,
Détruire & conquérir le Feu la Terre & l'Onde ?
Vois ces forts, vois ces tours de la cîme des monts
En pouſſière tomber dans le creux des vallons ;
Vois rouler ces rochers que le Tems déracine ;
Entends les Dieux pleurer leurs autels en ruine,
Leurs ſimulacres d'or, briſés, vaincus du Tems,
En reprochant leur chûte à ces Dieux impuiſſans.

De la deſtruction veux-tu d'autres exemples ?
Lève, lève ton œil vers les céleſtes temples :
Que de Soleils éteints ! que d'Orbes glorieux,
Rayonnantes Cités de l'empire des Cieux,
Dépouillés de chaleur de vie & de lumière
Sont rentrés aujourd'hui dans la maſſe première ?
Et ce ſéjour de mort où ſe traînent tes pas,
Ce globe ſublunaire, un jour ne doit-il pas
Dans l'antique cahos s'enſevelir lui-même ?
Les tems l'ameneront à cette heure ſuprême,
Où tomberont ſur lui des Mondes embraſés,
Et tous s'écrouleront l'un par l'autre écraſés.

P. 79. Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne seroit plus,
Si de sa propre cendre il ne pouvoit renaître.

Tout est animé, tout vit jusqu'aux atômes détachés par la mort d'un corps qui se décompose : chacun d'eux, par une action qui lui est propre, va se lier avec mille autres, & leur réunion forme un nouvel individu, soit de la même espèce, soit d'une espèce différente. C'est donc bien improprement que l'on nous répète sans cesse que la Nature est morte en certains climats. L'Etre Suprême a répandu sur la face de l'Univers une égale quantité d'esprits de vie. Par-tout, à la vérité, ils ne se combinent point de la même manière : ici, leurs aggregats les plus nombreux sont des végétaux, là, des minéraux; ailleurs domine le règne animal; mais par-tout la matière est toujours en action, & ce n'est qu'en apparence qu'elle est morte. « Dans les climats extrêmes du Nord, dit l'Auteur des Recherches sur les Américains, la Nature dépense peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essaims de Harangs & de Morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pôle, & ces nuées d'Oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan Glacial, qu'elle emploie ailleurs de Puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet esprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'Air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel. Là, où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végéaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là, où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les Hommes manquent : la population de l'Homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les Pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur brûlante.

Dans le voisinage des Pôles, où l'athmosphère & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa sève & ses tissus subtils, on voit que la Mer a reçu par compensation ce qui manque à la Terre. Sous d'épouvantables voûtes des glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le Règne Animal & Végétal enfante ailleurs de plus gigantesque. M. Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine. Si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse, mais elle n'en aura plus, si l'on considère que les Cétacées sont tous carnaciers, & que le Nord-Capre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million d'Harengs; à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'Etres organisés & sensibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par-tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître : la végétation de mille Sapins ne coûte pas tant à la Nature. »

P. 79. Vois-tu, lorsqu'à sa table un ami te convie, &c.

Cette image de la vie comparée à un festin est empruntée de Lucrèce, qui l'a consacrée dans ce vers si philosophique :

Cur non ut vitæ plenus conviva recedas?

Et que notre inimitable la Fontaine a reproduite dans une de ses Fables, où, avec la sublime naïveté, il nous dit que l'Homme

Doit sortir de la vie ainsi que d'un banquet,
Rendant grace à son hôte, & faisant son paquet.

Il est des hommes d'un goût trop délicat qui accuseront cette comparaison de manquer de noblesse, & qui auroient mieux aimé que j'eusse imité celle qu'on lit ailleurs dans le même Lucrèce, lorsqu'il compare la vie au flambeau que les Danseurs dans les Jeux Sacrés se passoient de main en main ; mais cet usage, étranger parmi nous & ignoré du commun des Lecteurs, eût rendu la comparaison plus obscure, en la rendant plus noble : & cependant la première qualité du style, c'est la clarté, parce qu'on n'écrit, comme on ne parle, que pour être entendu.

P. 80. Oui, ces feuilles, naguère ornement des forêts,
Se transformant bien-tôt en fertiles engrais, &c.

Le terrein, le plus naturellement favorable à la végétation, est celui où un plus grand nombre de végétaux se décomposent chaque année. Leur putréfaction se transforme peu à peu en un sol que les Laboureurs appellent Terreau, & les Naturalistes, Terre noire, Humus atra. Cette Théorie est palpable, pour ainsi dire, dans l'Ouvrage de M. Forster, formant le cinquième Volume du second Voyage du Capitaine Cook, in-4. Ce savant y explique comment se forme le sol végétal sur les rochers stériles de la Terre de Feu. Les Oiseaux, la Mer & les Vents, dit-il, y ont apporté les graines de quelques plantes à mousse, qui y végètent pendant la belle saison. A mesure qu'elles s'élèvent, elles se répandent en tiges & en branches qui se tiennent aussi près l'une de l'autre que cela est possible. Elles dispersent ainsi de nouvelles graines, & couvrent enfin un large contour. Les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent en putréfaction, produisent une espèce de gazon, qui insensiblement se convertit en Terreau ; chaque année l'accroît & le rend plus propre à produire & à nourrir des plantes. Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, ajoute-il, on remarque la même analogie dans le principe, quoique la formation du sol y soit plus avancée, parce que la végétation y est plus active & plus vigoureuse. Des tempêtes violentes y brisent des arbres affoiblis par l'âge, & dans leur éclat, ils écrasent une quantité innombrable de buissons & d'arbrisseaux qui pourissent & pourrissent ensemble, & fournissent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres. Cette scène apparente de destruction est une des opérations les plus utiles de la Nature : elle entasse ainsi une quantité précieuse de Terreau fertile pour une race à venir.

P. 80. Le règne fugitif de ce nouvel Eté
Ramène avec Comus la folâtre gaîté.

Le peuple de la campagne, que la Nature de ſes travaux & de ſes eſpérances force à obſerver tous les changemens que l'Air éprouve, ayant reconnu qu'on jouit preſque tous les ans, aux approches ou à la ſuite de la Saint-Martin, d'un Ciel pur & d'une douce température, leur a donné comme on le ſait le nom d'Eté de la Saint-Martin. Les Savans, qui parmi nous s'appliquent aux obſervations météorologiques devroient bien rechercher d'où naît ce phénomène : puiſque le retour en eſt aſſez conſtant ſous les latitudes ſeptentrionales de la France, il ne doit pas être impoſſible d'en découvrir la cauſe. Le génie hardi de l'Homme a porté ſi ſouvent la lumière dans les ténèbres dont la Nature aime à envelopper ſes opérations, que les plus grandes difficultés ne ſont plus en droit de l'effrayer. En attendant qu'il s'occupe de la recherche qu'on lui propoſe ici, diſons qu'on ſeroit tenté de croire que cette jouiſſance d'un Ciel ſerein a été dans des tems reculés le motif de ſa joie & des feſtins auxquels chacun ſe livre en ce moment, ſi nous ne ſavions que ces jours de plaiſir ont eu une autre origine. Ils nous ſont venus des Romains à qui cette ſaiſon les commandoit ainſi qu'à nous.

« La pleine Lune, ou les Ides, jour de fête dans tous les Mois en l'honneur de Jupiter, ſe célébroit en Novembre d'une Manière plus ſolemnelle. Jupiter & les autres Dieux étoient placés ſur leurs lits de feſtin, & on leur ſervoit des tables bien garnies. On ſe régaloit en même tems dans toutes les familles & cet uſage ſubſiſte encore, tant eſt forte l'habitude.

On venoit de faire ſes récoltes & les ſemailles. Le tems des féries (ou vacances) étoit expiré, & chacun de ceux que les vendanges ou les ſemailles avoient attirés aux champs, revenoient à cette époque en ville, pour y reprendre leurs fonctions, ſur-tout les Magiſtrats, parce que les Tribunaux ſe rouvroient : il étoit donc naturel de faire de ce tems un tems de fêtes & de réjouiſſance.

Ces Fêtes étoient donc indépendantes de la Religion ; mais on leur aſſocia dans tous les tems la Religion, afin qu'elles fuſſent plus décentes, & parce qu'il étoit juſte de témoigner la reconnoiſſance au Ciel pour les biens dont on jouiſſoit alors. » (Hiſt. Relig. du Calend.)

P. 81. Et cependant vers nous s'avancent par eſſaim
Les Oiſeaux voyageurs, qui nés ſous l'œil de l'Ourſe,
Loin d'elle tous les ans précipitent leur courſe.

Le nombre de ces colonies volantes, qui des bords glacés de l'Océan Septentrional, où elles ſont nées, arrivent tous les ans dans les régions moins rigoureuſes du Midi, pour y paſſer l'Hyver, eſt auſſi inconcevable que leur intelligence à ſe réunir à un jour fixé, & à ſe conduire dans leur voyage. Ce ne ſeroit point une hyperbole poétique que de comparer ces émigrations d'Oiſeaux à ces armées immenſes de Barbares qui pendant pluſieurs ſiècles deſcendirent du Nord vers le Midi. On a vu ſouvent le jour obſcurci par la multitude de ces paſſagers & s'il arrive quelquefois que leurs vols nous ſemblent moins conſidérables, il faut ſavoir, ou qu'ils voyagent pendant la nuit, ou qu'ils s'élèvent à une hauteur ſi prodigieuſe, que nos yeux pourroient

à peine les découvrir, quand même le Ciel seroit moins nébuleux qu'il ne l'est ordinairement en Automne.

Mais si après avoir parlé de leur multitude, nous voulons considérer comment chaque individu dans chaque espèce est instruit du jour marqué pour le départ général; comment il est possible qu'il règne une sorte de discipline au milieu de ces caravanes; qu'il n'y ait ni traîneur, ni transfuge; qu'ils connoissent tous la route la plus courte pour arriver au lieu de leur destination, on tombe alors dans un vague de conjectures plus ou moins vraisemblables. Il est certain que ce qui influe le plus sur le déplacement annuel de ces Oiseaux, c'est la variation de la température. Il y a entre ces deux phénomènes un rapport secret, & l'un doit être la cause de l'autre; mais avec cette connoissance tout n'est pas expliqué : ce que les Oiseaux de passage ont de plus merveilleux reste encore dans l'obscurité. Presque tous, dans leur moment de halte & de repos sur une terre inconnue s'y regardent comme dans un pays ennemi, eux qui pour la plupart, dans les lieux de leur naissance, n'ont couru aucun danger de la part des Hommes; ils savent même varier les précautions suivant la différence des lieux. Lisez Plutarque dans son Traité de l'Industrie des Animaux, & vous verrez que les Oies naturellement criardes, lorsqu'elles traversent le mont Taurus, prennent chacune dans leur bec un caillou pour s'empêcher de crier, de peur d'avertir de leur passage les Aigles qui habitent en grand nombre cette chaîne de montagnes, & dont elles deviendroient infailliblement la proie sans cette prévoyance.

Plutarque, à la vérité, malgré l'excellence de son jugement, est quelquefois trop crédule & trop ami de tout ce qui tient du prodige; ainsi son témoignage ne suffit point pour croire au fait que j'ai emprunté de lui (1); mais l'Histoire Naturelle en fournit mille autres qui tous déposent en faveur de l'intelligence de nos voyageurs. En effet, si l'esprit dans les Animaux est toujours en raison de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer leur nourriture, il faut avouer que l'industrie des Oiseaux de passage doit être singulièrement développée; il nous est facile d'en juger par nous-mêmes; plus nous exerçons nos facultés intellectuelles & plus nous les augmentons : & comme a dit la Fontaine :

Quiconque a beaucoup vu,
Sans doute a beaucoup retenu.

P. 81. Ils y remplaceront ce peuple d'Hirondelles, &c.

(1) Ce fait est aussi rapporté par Elien dans son Ouvrage de la Nature des Animaux, Liv. V, Chap XXIV. Anseres Taurum montem Transmittentes Aquilarum metu singuli mordicus lapidem tenent, ut ne clangorem fundant, tanquam enim silentii frenos sibi injicientes, montem transvolant; atque sic suppressa omni clangoris significatione persepe Aquilas fallunt. Mais Elien n'est ici qu'un Copiste, & son témoignage n'ajoute rien à celui de Plutarque Cet Auteur fut un Compilateur infatigable, meilleur Ecrivain sans doute que ne le sont ordinairement ses confrères, puisqu'il a égalé la pureté & l'élégance du langage d'Athenes; mais dont les récits n'ont presque aucune autorité, parce qu'il a ramassé sans choix & sans discernement l'erreur & la vérité.

Qu'on se rappelle ce qui a été dit dans les Remarques sur le deuxième Chant, que les Naturalistes modernes n'ont trouvé d'autre moyen pour concilier entr'eux les faits contraires recueillis par les Observateurs touchant les Hirondelles, que de distribuer ces Oiseaux en deux classes, dont l'une ne nous quitte jamais, mais se rassemble en masse (1), s'ensevelit & s'endort dans les cavernes & la vase des étangs, d'où elle ne s'éveille & ne sort qu'au mois de Mars, tandis que l'autre nous quitte par troupes en Automne, traverse les Mers & s'en va habiter des régions plus tempérées, pour ne revenir parmi nous qu'avec le Printems. Cette dernière classe est déja loin de nous, lorsque les légions qui désertent le voisinage du Pole boréal, arrivent sur nos terres. On diroit que la Nature, jalouse de mettre de la justice dans ses compensations, remplace un peuple par l'autre, & tire des pays soumis à toutes les rigueurs de l'Hyver les tribus d'Oiseaux qu'elle y a fait naître pendant l'Eté, pour animer de leur présence nos campagnes que la froide saison changeroit, sans cet innocent stratagême, en une solitude effrayante. Car les Hirondelles ne sont pas les seuls Oiseaux qui nous délaissent: presque tous ceux, qui dans les beaux jours égayoient nos climats, les quittent pour d'autres. A quiconque ne jouit pas sans attention des beautés de la Nature, il est visible, dès la fin du mois d'Octobre, que les forêts, les vergers, les buissons sont déja déserts. Les Chardonnerets, les Pinçons, les Alouettes, les Linotes, se taisent, ils ont disparu. Où

---

(1) Ce sentiment a été mis en beaux vers Latins, par Moireau, de la Congrégation de l'Oratoire, dans un Poëme qui a pour titre: Hirundines Polonicæ, & que les Amateurs de la belle Latinité ne peuvent se procurer qu'avec peine, parce qu'il est devenu fort rare:

Non tamen externos soles, tractusque remotos
Quærit, & arctoum longinquo fidere frigus
Mutat Hirundo fugax: aliter mens docta saluti
Consuluit, motusque dedit natura sagaces.
Namque inter sese pennis per mutua nexis,
Et pedibus, tepido subeunt humore paludes,
Ingentesque lacus, fundo quâ scilicet imo
Subsedit calor, & venas tepefacta calentes
Laxat hians tellus. Hic blandi tempora Veris
Expectant: donec rigidi inclementia cœli,
Et Boreâ spirante furens defæviat Arctos.
Interea penitus vitales deficit humor
In speciem: nullo pulsantur corpora motu:
Hibernosque tenet sub aquis mors annua menses.
At ubi purpureis, patefecit cornibus annum
Taurus, & infestæ fugerunt frigora brumæ,
Ilicet emergunt. Videas pennata refundi
Agmina, & innumeras undis enare volucres.
Nempe catervatim pennis hiberna relinquunt
Hospitia, antiquasque domos & cognita nidi
Tecta petunt, dulcesque volant rediviva per auras,
Insuetumque sibi repetunt examina cœlum.

ſont-ils cachés ? il eſt vraiſemblable que les premiers froids les ont contraints de s'exiler, & de franchir les Mers.

Mais ici ſe préſente une queſtion aſſez curieuſe. Ces Oiſeaux vivent-ils dans leur nouvelle demeure comme des paſſagers, ou bien y ſont-ils comme des citoyens, qui dans le ſein de leur partie forment des alliances & ſe multiplient ? Quoiqu'on n'ait rien de certain à répondre, on peut préſumer toutefois qu'ils ne s'y reproduiſent point, puiſque leur retour vers le Sud au Printems, nous les montre en plus petit nombre, que nous ne les avons vus lors de leur départ pour le Midi, en Automne.

P. 81. Apre comme l'Hyver, qui les ſuit à la trace,
Leur chant n'eſt qu'un long cri ſans douceur & ſans grace ;

On a dit que les Oiſeaux des Zones glaciales & de la Zone torride ſont également privés d'un chant doux & mélodieux : le privilège d'une voix harmonieuſe ſemble attaché aux ſeuls Oiſeaux des Zones tempérées. On peut demander encore ici quelle eſt la cauſe de cette différence ; & le plus ſavant Naturaliſte ne répondra point. Il ajoutera ſeulement que ceux même de nos Oiſeaux dont la voix eſt rauque & déſagréable, tels que la Pie, les Corbeaux, les Corneilles, n'oſent ſe faire voir à nos yeux que dans la rude ſaiſon, c'eſt-à-dire, lorſque les Bouvreuils, les Loriots, &c. ne paroiſſent plus ; & qu'auſſitôt que ceux-ci, aux premiers rayons du Printems, recommencent leur douce mélodie, ceux-là diſparoiſſent de nos plaines. Un poëte ſeroit en droit de dire que honteux de ſe montrer au milieu d'un concert que leurs voix rendroient diſcordant, ils s'enfoncent dans les lieux déſerts, & s'y tiennent cachés exprès juſques vers la fin du mois d'Octobre.

Convenons cependant que cette ligne de démarcation qu'on a voulu établir entre les Oiſeaux des Zones tempérées vêtus modeſtement, mais doués d'un brillant goſier, & les Oiſeaux des Zones extrêmes privés d'une belle voix, mais non d'un riche plumage, eſt une obſervation fauſſe, ou qui du moins ſouffre de nombreuſes exceptions. « Les Oiſeaux de la Mer du Sud & de la Terre de Feu égaient les bois par des chants continuels, & leur plumage varié contribue à la ſplendeur de la Nature. Qu'eſt-il beſoin de parler du Chardonneret, qui eſt peut-être un des plus beaux Oiſeaux du Globe, & dont la voix eſt très-mélodieuſe. Il eſt facile d'ailleurs de citer un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des Oiſeaux retentit également dans les forêts ſauvages de la Nouvelle-Zélande & dans les bocages cultivés d'O-taïti. » (M. Forſter. Ubi ſuprà.)

P. 82. Je pourrai voir encor les Cannes du Lapland,
Qui ſillonnant les Airs en triangle volant, &c.

Cette figure que les Cannes, ou Canards ſauvages, affectent régulièrement lorſqu'elles volent en troupe, ne leur eſt point particulière. Les Oies de même y ſont fidèles. Ces familles émigrantes ſe rangent ſur deux colonnes diſpoſées en V, dont un ſeul individu forme la pointe, ſans doute pour ouvrir plus facilement le fluide de l'Air à

la Colonie qu'il mène : c'eſt ainſi qu'au-devant d'un vaiſſeau l'induſtrie humaine a placé la proue, à l'aide de laquelle le navire trouve un ſillon ouvert ſur les flots. Mais le ſoin que prend le conducteur le fatiguant bien-tôt, il cède la place à l'Oiſeau qui le ſuit, & va ſe mettre à la queue d'une colonne. Il en eſt ainſi ſucceſſivement de tous les autres. Si nous n'avions pour croire à la diſpoſition ingénieuſe de ce vol que le témoignage des Anciens qui en ont parlé, c'eſt-à-dire, que les récits de Cicéron, de Pline & de Sénèque, nous en pourrions révoquer en doute la verité; l'expérience nous a trop bien appris qu'ils ſont loin d'être en Hiſtoire Naturelle des Maîtres ſur la parole deſquels on puiſſe jurer; mais des obſervateurs modernes exacts & véridiques nous ont confirmé ce fait. Kolbe, Auteur d'une Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance, & témoin oculaire du paſſage de ces Oiſeaux, nous en a laiſſé un tableau fidèle auquel je me ſuis ſcrupuleuſement conformé. Voyez l'Ouvrage cité, Tom. III, page 261.

P. 82. La raiſon vous condamne; elle parle, & détruit.
Un ſyſtême jaloux que l'orgueil a conſtruit.

Si les Carteſiens vouloient être de bonne foi, ils avoueroient qu'ils ne reléguent les Animaux au rang des machines, que par ce ſentiment trop naturel à l'Homme, qui lui fait repouſſer avec mépris tout ce qui peut s'égaler ou ſe comparer à lui: ſentiment peu philoſophique, qui plus qu'on ne croit a retardé nos connoiſſances en plus d'un genre. La différence, il eſt vrai, de l'Homme à la Brute eſt extrême; c'eſt celle du Tems à l'Eternité : la Brute deſtinée à finir toute entière ne doit point comme nous vivre au-delà de la mort. Mais le but de ſon exiſtence ſur la Terre étant le même, l'Animal ayant pour la remplir les mêmes organes, les mêmes ſenſations produits de ces organes, & ſur tout poſſédant la mémoire du paſſé, qu'il compare avec le préſent pour prévoir l'avenir, n'eſt-ce pas un orgueil révoltant de vouloir le ſoumettre aux ſeules loix aveugles du mouvement?

Louis Racine, qui a travaillé péniblement ſur l'Ame des Bêtes deux Epitres longues & froides, où ſe trouvent pourtant quelques tirades agréables, & même plaiſantes, quoique l'Auteur ne fût pas né pour la plaiſanterie, Louis Racine convient ſans détour du motif qui le range au Carteſianiſme:

Je ne puis conſentir qu'à nos fers deſtinés,
D'indignes Animaux à la Terre bornés,
Partagent avec moi cette clarté divine,
Qui nous rappelle à tous notre illuſtre origine.

Il refuſe donc aux Animaux la mémoire, l'intelligence, parce que l'Homme en eſt doué? Mais du même raiſonnement, il devroit auſſi conclure que la Brute ne mange point, ne dort point, parce nous mangeons & dormons. A quelles abſurdités l'Homme arrive, lorſqu'il veut ſe donner un rang excluſif ſur la Terre, & qu'il prétend que

rien dans la Nature ne doit lui reſſembler ! Il eſt auſſi ridicule que ces animaux que M. de Voltaire a mis en ſcène dans ſon Diſcours ſur la nature de l'Homme.

Mais, dira-t-on, les Plantes comme les animaux & les Hommes ont des beſoins qu'elles démontrent & demandent à ſatisfaire : par leurs rameaux elles cherchent l'air & la lumière ; par leurs racines, les veines de la Terre les plus propres à les nourrir : la Vigne & le Lierre pour s'élever implorent un appui, tous les deux rampent triſtement juſqu'à ce qu'ils aient rencontré ; alors l'un s'y attache avec des eſpèces de mains, l'autre l'environne & l'embraſſe. De ces faits, dont la vérité eſt reconnue, conclurez-vous que les Plantes ont une partie de notre intelligence ?

Eh ! non ſans doute : perſonne ne ſera aſſez inſenſé pour arriver à une conſéquence ſemblable : c'eſt par d'autres Loix qu'il faut expliquer l'action, le mouvement des Plantes. Elles montent dans l'Air, ſe plongent & ſerpentent dans la Terre, parce que la Terre & l'Air les attirent. Mais ces mêmes Loix rendent-elles auſſi raiſon des actions de l'Animal ? Ces deux Loups, qui pour ſaiſir plus ſurement une proie qu'ils doivent enſuite partager, ont concerté entr'eux de tromper le Berger ; dont l'un s'avance hardiment vers le troupeau, excite la vigilance des Chiens, s'enfuit devant eux pour les entraîner à ſa pourſuite loin du parc ; & l'autre, qui du coin du bois où il s'eſt tenu caché pendant cette attaque ſimulée, s'élance tout-à-coup ſur le troupeau privé de ſes défenſeurs, ſe ſaiſit d'une Brebis, & l'emporte dans un lieu ſecret, où nos deux compagnons de guerre ſe réuniſſent, lorſque les Chiens, rappellés par le Paſteur pour une nouvelle défenſe, ont laiſſé fuir le premier brigand, & ſont arrivés trop tard pour s'oppoſer au ſecond ; ces deux Loups, dis-je, ſont-ils de ſimples machines, de purs automates ? S'ils en ſont, Céſar & Pompée, Turenne & Condé en étoient auſſi, & leurs plus ſavans ſtratagèmes ne furent que le produit néceſſaire d'une cauſe aveugle.

J'avoue cependant que l'on a quelquefois abuſé de la reſſemblance plus ou moins grande qui ſe trouve entre l'Homme & les Animaux. Il ſemble que quelques Auteurs l'aient crue entière & parfaite ; ils n'ont refuſé à la Brute aucune de nos qualités, aucune de ces vertus qui nous ſont moins commandées par la Nature que par la Société. C'eſt ainſi qu'Oppien aſſure que les Chevaux ont l'inceſte en horreur, & pour le prouver, il verſifie une hiſtoire fabuleuſe qu'Ariſtote avant lui avoit rapportée fort gravement. La voici traduite du Grec d'Oppien en vers Latins par Jean Bodin (1), en M. D. LV.

(1) Ce Jean Bodin, Avocat au Parlement de Paris, ſous le Regne de Henri III, eſt moins connu comme Poëte que comme Profateur. Il nous reſte de lui un Ouvrage ſur les Loix qui a pour titre : la République, & qui a été le précurſeur de l'Eſprit des Loix. Le Préſident de Monteſquieu y a beaucoup puiſé. C'eſt-là que notre nouveau Solon a pris ſon ſyſtême ſur l'influence des Climats ; & l'un & l'autre ont ſoutenu la tolérance en matière de Religion. L'Ouvrage de Bodin eut un ſi grand ſuccès dans le tems, que les Anglois le traduiſirent en Latin, &

Naturam sed enim magno venerantur honore :
Quis credat nolle incestu fædare nefando
Corpora, quod solùm venerem amplectantur honestam ?
Fama meas Regis Scythici pervenit ad aures,
Qui innumeros nutribat equos, armentaque multa :
Quos dum sacra lues grassans haustisset equina
Funditus, ex illa duntaxat clade tenellum
Pullum lactentem, sola cum matre, reliquit.
Dum vero fugitiva magis pubescèret ætas,
Impius in matris complexum mittere tentat :
Ast ubi funestum execrari vidit amorem,
Et vetitos fugere amplexus vetitosque hymæneos
Matri cum nato, fraudes méditatur iniquas ;
Sic ratus armentum instaurare genusque peremptum :
Namque dolo primum coriis obduxit utrumque
Diversis, corpusque oleo fragrante perunxit.
Sicque ducem castæ consanguinitatis odorem
Obliterans, sacros miser incestavit amores
Proh scelus, (ô Superi !) connubia dira peregit,
Quæ exsecrantur equi, ut quondam patrata fuerunt
Inter mortales, ut quæque nefaria Thebis
Œdipus infelix admisit, patre perempto,
Ferales diro conjungens omine tædas.
Cum scelus infandum nudato corpore norunt,
Mœsti luminibus torvis ardentibus ira
Conspiciunt, mater gnatum, gnatusque vicissim
Non gnatus matrem, non matrem, fraude potitus
Incesto matris complexu lumina torquet.
Tum in cœlum arrectis cervicibus ore frementes,
Terribili fletu scelus implacabile lugent,
Ultoresque Deos voce obtestantur acerba
Flagitii, aurigæ furias, diraque precantes.
Effractis tandem indomitâ cervice capistris,
Saxa petunt, altoque ruunt de vertice cautis,
Et molles celebri ruptâ compage medullos
Effundunt, vitamque simul cum sanguine linquunt,
Alter in alterius capita inclinata tenentes.

A ce récit ridicule associez ce que Pline raconte de l'esprit religieux des Eléphans pour la Lune, folie pitoyable que Passerat, modèle de la Fontaine dans le genre du Conte, a parée des graces de la Poésie Latine dans ses Etrennes, article des Eléphans :

Imbuti pietate animos, cultuque Deorum
Æquoreis lustrantur aquis, & supplice gestu

---

l'enseignèrent dans leurs Ecoles publiques ; nouveau trait de ressemblance avec l'Esprit des Loix, qu'on cite sans cesse dans le Parlement d'Angleterre, comme une autorité du plus grand poids. Le sort de Bodin fut encore de mourir de la Peste comme le Poëte Grec qu'il avoit traduit assez élégamment.

Curva renascentis venerantur cornua Lunæ,
Sidera suspiciunt ægri, tacitisque supini
Cœlum onerant votis, & lumina solis adorant,
Puris ubi eoïs rutilum caput exserit undis.

P. 83. Aux Cités pouffe en foule & la Huppe azurée
Et la fvelte Mézange, à l'aile diaprée.
Le brillant Rouge-gorge y devance leurs pas : &c.]

Je fais que la Huppe, appellée ainfi de la crête brillante dont elle eft noblement coëffée, eft mife par les Ornytologiftes au rang des Oifeaux de paffage, qui nous quittent tous les ans aux approches de l'Hyver, pour chercher des climats plus doux. Pourquoi donc me fuis-je permis de la repréfenter vivant dans la froide faifon, au milieu de nous, autour de nos Cités? Parce que je me fuis fouvenu que dans ma jeuneffe, j'en avois vu plufieurs à Montpellier, même au mois de Janvier; or le témoignage de mes yeux confirmant celui d'Ariftote, qui affure que cet Oifeau en Hyver ne quitte point la Grèce, dont la température diffère peu de celle de nos Provinces Méridionales, je me fuis cru autorifé à ne pas fuivre l'opinion générale. Peut-être auffi les Huppes qui ne voyagent pas, forment-elles le plus petit nombre; des circonftances particulières qu'on ne connoît point peuvent les retenir; & alors ce que j'ai dit ne feroit plus qu'une exception à la loi générale. Du refte la Huppe eft d'un naturel peu fauvage; l'approche des Hommes ne l'effraie point : c'eft preſque toujours le long des grands chemins que nous la rencontrons en Eté.

Quant aux Mézanges, les Naturaliftes modernes en comptent juſqu'à vingt eſpèces répandues foit dans l'ancien, foit dans le nouvel hémiſphère. Parmi celles qui habitent la France, j'ai eu en vue l'eſpèce dont le plumage eft le plus brillant, & que nous appellons Mézange bleue, Paræ cærulea. Celle-ci a la partie ſupérieure de la tête garnie d'une riche couleur bleue, mêlangée de blanc & de noir : le deſſus de ſon cou eſt couvert d'une ceinture moirée, dit Bélon : enfin le jaune, le verd, le violet ornant ſon menton, ſon eſtomach & ſon échine en font un des plus jolis Oiſeaux de nos forêts. Il y paſſe les beaux jours de l'Eté; mais vers le milieu de l'Automne, il en ſort pour vivre dans les villages & dans les villes.

Le Rouge-Gorge, que l'on peut appeller le Roſſignol de l'Hyver, parce que ſa voix mélodieuſe ne refuſe point de ſe faire entendre à la Nature couverte de frimats, eſt de tous les Oiſeaux celui qu'une douce familiarité rapproche le plus de nos habitations. Il s'y introduit ſans crainte pour y chercher ſa nourriture; en cela plus intéreſſant que le Roſſignol, toujours ſauvage, toujours fier, & dont la mélodie a beſoin de la ſolitude pour ſe déployer. Le Rouge-Gorge l'emporte auſſi ſur le Roſſignol par la beauté de ſon plumage peint de blanc ſous le ventre, & de rouge, de bleu ſur la tête.

P. 84. Pourſuis donc, Dupaty, ta courſe glorieuſe;

Ce vœu d'un patriote plus que d'un ami ne ſera point exaucé. C'eſt avec douleur que j'annonce la perte dont eſt menacé le Parlement de

Bourdeaux, devant lequel M. Dupaty, Avocat-Général, défendoit depuis douze ans la cause de l'innocence infortunée avec un zèle, des vertus & des talens qui plus d'une fois ont effrayé l'envie. Fatigué de lutter sans fruit contre elle, il renoncera peut-être aux fonctions de la Magistrature, lui qui avoit la noble & légitime ambition de placer son nom à côté du nom de Montesquieu, par un grand Ouvrage sur la Justice criminelle. Cet éloge n'en est pas un; c'est l'expression naïve du sentiment & de la conviction.

On dira peut-être que les Poëtes, nation de Flateurs, sont accoutumés à encenser indistinctement tous les Autels. Je conviens de la vérité du reproche, quelque grave qu'il soit; & puisque l'occasion s'en présente, je veux le faire entendre avec toute la force & la franchise dont je suis capable, ne fût-ce que pour me lier à moi-même les mains, supposé que je fusse jamais assez lâche pour mentir à ma Nation & à ma conscience en louant ce qui doit être flétri.

Poëtes, qui devriez sentir combien la louange équitablement dispensée peut devenir dans vos Ecrits un instrument utile à la Société, avant de prendre la plume pour célébrer un nom, interrogez l'opinion publique, interrogez-vous vous-même, appellez sur-tout la postérité, arbitre souveraine du Héros & du Panégyriste, & devant ces trois grands Témoins mettez dans une balance rigoureuse l'Homme que vous voulez chanter. Ne vous laissez séduire ni à l'éclat des hautes places, ni à l'amitié des Grands, ni même à celle des Rois. Craignez que la familiarité qu'ils vous offrent ne soit un piège tendu à votre vanité; dites-vous bien qu'on a vu plus d'une fois des Souverains, qui ne furent que de grands criminels, accueillir vos semblables dans l'espoir d'acheter des mensonges qui pussent faire oublier leurs brigandages.

Pour en trouver des exemples, vous n'avez par besoin de remonter aux siècles de Rome sous les Empereurs; des siècles plus voisins pourroient vous en montrer: mais dans les uns & dans les autres, voyez quel est le fruit de la basse adulation. Le Panégyriste & le Héros en sont-ils plus grands? Tous les deux sont flétris de l'Immortalité. L'éloge du lâche Triumvir Octave dans Ovide, Horace & Virgile, de Néron dans Lucain, & dans Oppien de Caracalla, quel sentiment nous laisse-t-il des Souverains & de leurs Poëtes? L'opinion qu'ils faisoient entre eux un indigne trafic de faveurs & de mensonges. Nous croyons les entendre se marchandant, le Prince disant au Poëte: mens pour moi, je te payerai; & le Poëte répondant au Prince: j'ai menti pour toi, donne-moi mon salaire.

Ce salaire, il est vrai, n'est pas toujours la fortune. On a vu des Poëtes qui dans un état d'opulence n'avoient nul besoin de la Cour, & qui furent cependant les plus intrépides louangeurs de leur siècle. Que vouloient-ils donc en retour? Qu'on les flattât, qu'on les prônât; tandis que le vrai talent se prône lui-même. Quand je pense que s'ils s'étoient respectés assez pour ne pas attenter à leur gloire en prostituant la louange, ils auroient fait de leur Cabinet un tribunal devant lequel les oppresseurs du peuple & les corrupteurs de leur siècle auroient craint de comparoître & de s'entendre flétrir; alors je ne puis voir leur renommée d'un œil tranquille, & je me dis: toi,

ne profane pas du moins le peu de talent que tu as reçu de la Nature, & ne place dans tes Vers aucun nom que tu voudrois en effacer à ta mort.

P. 85. Pourquoi d'un jeu sans borne affrontant les hazards, &c.

A l'époque où ces vers ont été composés, la fureur du jeu étoit portée à un tel point dans Paris, que la perte de quatre cens, cinq cens louis, dans une seule séance, étoit regardée comme de nulle conséquence; on auroit rougi d'en parler : il falloit pour commencer à exciter quelqu'intérêt, pouvoir se vanter qu'on avoit perdu mille, quinze cens, deux mille louis. C'est dans ce même tems qu'on vit un Etranger qui, chargé de tout l'or de son Isle, tenoit banque ouverte à Paris, exposoit tranquillement six cens, huit cens, mille louis, les perdoit de même, certain de changer la fortune à force de la poursuivre, la rappelloit, gagnoit quatre fois, six fois autant qu'il avoit perdu, alloit faire dans son Isle un court voyage pour se délasser, revenoit encore tenter la fortune, & s'en retournoit de nouveau plus riche que la première fois. Le Parlement crut arrêter le mal en défendant, sous des peines très-graves, le Jeu de la Belle que l'on voit permis assez publiquement, & qui avoit fait naître cette manie d'un jeu excessif; mais la défense arriva trop tard. L'habitude étoit contractée, elle dure encore, & pour en corriger, il ne faudra sans doute rien moins que l'exemple effrayant de plusieurs grandes fortunes ruinées; terrible leçon, que plus d'un joueur nous a déja donnée.

P. 85. Et pourquoi, prodiguant un amour idolâtre
Aux Beautés, dont le vice a paré le Théâtre,
De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs.?

Voulez-vous connoître quel est le degré de corruption chez un peuple? Connoissez auparavant quel dégré d'estime il donne aux Comédiens, & le problême sera résolu : il faut être bien corrompu soi-même, pour ne point mépriser les auteurs de la corruption. Mais, dira-t-on, vous renouvellez l'inculpation que M. J. J. Rousseau a faite à l'état de Comédien, & que MM. d'Alembert & Marmontel ont réfutée d'une manière victorieuse. Quelque supériorité de raisonnement que ces deux Académiciens justement célèbres aient mise dans cette discussion, ils ne m'ont point convaincu, je l'avoue; & mon sentiment reste toujours le même. Ils me le pardonneront sans doute, & d'autant plus volontiers que si je m'égare, le motif de mon erreur est louable : je crois plaider la cause des bonnes mœurs. Je regarde comme démontré qu'il est impossible aux hommes de Théatre, & sur-tout aux Actrices, d'avoir des mœurs : j'ai pour moi & l'expérience & la nature du cœur humain.

L'expérience : quelle est l'école ordinaire des meilleurs Comédiens? Les Troupes de Province. Qu'est-ce qu'une Troupe de Comédiens de Province? Un ramas de libertins & de prostituées, qui transfuges de la maison paternelle, perdus de dettes, ne sachant plus où reposer leur tête, se mettent aux gages d'un Directeur de Théatre, trois fois par semaine prennent pour vivre des personnages & des sentimens

d'emprunt, se copient en jouant les vices, font sans rougir leur propre satyre en représentant la vertu & s'endorment sur leur infamie au bruit des sifflets ou des applaudissemens.

Depuis quelques années cette Capitale elle-même nous en offre des exemples déplorables. Allez, vous tous qui défendez la cause des Histrions, allez, si l'honnêteté de votre cœur peut s'y résoudre, sur ces Boulevards où, au grand scandale des bonnes mœurs, on laisse se multiplier les Théatres. Qu'y verrez-vous ? L'enfance façonnée à la prostitution des séminaires de débauches.

Le cœur humain : comment veut-on qu'un homme qui a assez peu de fierté dans l'ame pour s'exposer volontairement à se voir insulté, bafoué en personne par tout un peuple assemblé, conserve quelque sentiment de la dignité de l'homme ; & quelle est la vertu que vous pouvez attendre de quiconque s'accoutume à boire le mépris ? Le Guerrier & le Poëte peuvent exciter la risée publique, mais ils ne la recueillent point en personne, & leur front n'est pas contraint de s'y endurcir : elle ne s'attache qu'aux opérations de l'un & aux ouvrages de l'autre ; ces opérations & ces ouvrages quoiqu'à eux ne sont pas eux : le Comédien la reçoit lui-même, car c'est lui qu'on outrage, son devoir est de tout dévorer, ou s'il s'en offense, & qu'il le témoigne, ce qui seroit de la fierté dans autrui, n'est plus en lui que de l'insolence. Quiconque s'est voué au mépris n'a pas le droit de s'en plaindre.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent convient aux Acteurs & aux Actrices ; mais il est contre celles-ci des preuves que leurs partisans les plus intrépides n'oseroient combattre. Preuves de fait : qu'on me cite une seule d'entre elles qui, maîtresse de choisir son sort, ait osé se livrer aux jeux du spectacle avant d'avoir été infidèle à l'honneur de son sexe. Leur première apparition sur un Théatre est un aveu public de leur conduite passée.

Preuves de raisonnement : M. Rousseau les a développées & resserrées tout-à-la-fois avec son éloquence ordinaire. « Comment un état dont l'unique objet est de se montrer en public, & qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendroit-il à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'inspirer ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, sans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues. »

On n'a malheureuſement rien de légitime à répondre à ce corps de preuves. Or ſi le vice eſt allié ſur le théatre, comme on l'y voit preſque toujours, à la beauté; ſi pour devenir plus ſéduiſant, il emprunte quelquefois le maſque de la décence & de l'honnêteté, comment de jeunes & riches Oiſifs pourront-ils réſiſter à cet appât? comment le théatre ne ſera-t-il point le foyer de la corruption? Pour l'intérêt des bonnes mœurs, forcerez-vous les Comédiens à vivre dans les liens du mariage? vous ne ferez qu'augmenter le ſcandale; l'adultère deviendra public, tous les yeux s'y accoutumeront & ce ſera le comble de la dépravation générale.

P. 90. Contre lui conjurés, ah! veuillent déſormais
Ces jours trop malheureux ne revenir jamais,
Qui!... Mais de ces revers taiſons l'affreuſe hiſtoire;

Le Languedoc ſe ſouviendra long-tems des pertes qu'il fit lors du fameux Hyver de 1709. L'excès du froid glaça & fit mourir nos Oliviers; preſque aucun de ces arbres ne reſta ſur pié. Ceux que nous y cultivons aujourd'hui ont été plantés depuis cette déplorable époque. Cet arbre, précieux pour nos provinces méridionales, dont il fait une des plus grandes richeſſes, eſt cependant très-vivace: il vit cent cinquante, deux cens ans, par la raiſon qu'il eſt fort lent à croître. Pline a dit, mais à tort, que la main qui le plante n'en recueille jamais le fruit: Neminem oleæ fatorem fructum ex ea collegiſſe (Plin. L. XVI. C. XLIV.) Enſuite il aſſure qu'il exiſtoit encore de ſon tems des Oliviers plantés par le premier des Scipions, ce qui feroit cent ans de durée au-delà du terme qu'il aſſigne, lorſqu'il dit: Firmiſſimæ ad vivendum Oleæ, ut quas durare annis ducentis inter Autores Conveniat Il y a au ſujet de cet arbre une autre différence entre les Anciens & les Modernes. Les premiers ſoutiennent qu'il eſt fécond ſans culture, & que pour donner ſes fruits il n'attend ni ſerpe, ni rateau:

Contra non nulla eſt oleis cultura: neque illæ
Procurvam exſpectant falcem, raſtroſque tenaces.
(Virg. Geor. Lib. II.)

Les ſeconds ſuivent une méthode oppoſée: ils élaguent l'Olivier, bêchent la Terre à ſes piés, & de tems en tems lui donnent quelque engrais.

P. 91. L'autre arrondit le van, dont la ſageſſe antique
Fit d'un culte épuré le ſymbole myſtique;

M. l'Abbé Delille, en expliquant l'épithète de Myſtique qu'Virgile donne au van, myſtica vannus Iacchо, « les perſonnes, dit-il, qui étoient initiées aux Myſtères, devoient être ſcrupuleuſement vertueuſes. Elles ſe regardoient comme ſéparées du vulgaire. C'eſt peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des Myſtères. Ce qui ſépare la paille du grain étoit un emblême propre à repréſenter la ſéparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux. » J'ai adopté, comme on le voit dans les vers cités, cette explication ingénieuſe: quoique l'uſage de porter le van dans

les Myſtères ait une autre origine que l'Auteur de l'Hiſtoire du Ciel a développée. « Parmi les différens ſymboles que les Egyptiens enfermoient dans le coffre qu'ils portoient à la fête d'Oſiris, ſoit que cet Oſiris repréſentât l'état du Monde après le Déluge, ſoit qu'il figurât ce même Monde après la retraite de l'Hyver, il eſt certain que ce Peuple admettoit le van, comme l'Emblême de l'Agriculture. Oſiris, ſous les traits d'un enfant couché ſur un van, diſoit aux yeux que le Monde rajeuni ſe repoſoit ſur l'Agriculture, & ne pouvoit ſubſiſter que par elle. »

P. 93. Oui, voilà le mortel que la voix de l'Erreur
Doit, dans l'ombre des nuits, aſſiéger de terreur.

L'Hiſtoire nous fait voir de grands criminels qu'une terreur ſuperſtitieuſe a punis au milieu du triomphe de leur ſcélérateſſe. Après le meurtre d'Agrippine, « Néron, dit l'éloquent Auteur de la Vie de Sénèque, tombe dans un ſilence ſtupide. La terreur le ſaiſit; ſa conſcience ſe révolte; tandis qu'il fait courir le bruit que ſa mère, convaincue d'un attentat ſur ſa perſonne ſacrée, s'eſt défaite elle-même, il voit ſon image, il en eſt pourſuivi. Il voit les Euménides avec leurs fouets & leurs torches; il eſſaie en vain de fléchir ſes manes par un ſacrifice magique: ſon ſupplice duroit encore lors de ſon voyage en Grece; il n'oſe ſe préſenter à l'initiation des Myſtères d'Eleuſine, effrayé & retenu par la voix du Crieur, qui ordonnoit aux impies & aux ſcélérats de s'éloigner. »

Théodoric, dit auſſi l'Auteur de l'Eſſai ſur les Eloges, dans les derniers momens de ſa vie, croyoit voir la tête ſanglante de Symmaque qui le pourſuivoit; & il ajoute: il ſeroit à ſouhaiter, pour le bonheur du genre-humain, que cette hiſtoire fût vraie, & qu'après les grands crimes, des ſpectres vengeurs pourſuiviſſent du moins ceux qui, par leur place & leur pouvoir, ſont au-deſſus des Loix.

LES MOIS
DE L'HYVER.
DÉCEMBRE.
CHANT DIXIEME.

SUr un char pareſſeux le Soleil triſtement
Se lève enveloppé d'un ſombre vêtement.
Quelle affreuſe pâleur déshonore ſa face ?
Comme rapidement ſa lumière s'efface !
De l'empire des Airs n'eſt-il donc plus le Roi ?
Qu'a-t-il fait de ſes traits ? Où ſont-ils ? Et pourquoi
Si long-tems à la nuit abandonner ſon trône ?
Eſt-ce là ce Vainqueur que la flâmme couronne ?
Eſt-ce lui qui naguère ardent, ambitieux
Franchiſſoit tous les jours l'immenſité des Cieux,
De torrens de lumière inondoit les campagnes,
Et dardant ſes rayons juſqu'au flanc des montagnes,
Empreignoit le rocher de germes créateurs ?

Vous, de ſon feu ſacré zélés Adorateurs,
Héritiers des Incas, Enfans de Zoroaſtre,
Venez dans notre Europe, & contemplez cet Aſtre,
Devant qui, chaque jour, fléchiſſent vos genoux,
Eſt-ce là votre Dieu ? Le reconnoiſſez-vous ?
Vous pâliſſez ! vos yeux ſe rempliſſent de larmes !
Peuples ſimples & doux, je conçois vos allarmes.
En contemplant ſon front & livide & glacé,

Vous croyez de la mort votre Dieu menacé ;
Vous craignez que le Ciel, pour venger quelqu'outrage,
N'aille renouveller cet antique naufrage,
Qui, briſant, ruinant le Monde primitif,
Diſperſa des humains le reſte fugitif :
Comme eux vous redoutez d'éternelles ténèbres,
Et rempliſſez les Airs de cris lents & funèbres.

Raſſurez-vous ; le Ciel vous promet ſa faveur,
Et vous verrez bientôt naître votre Sauveur.
C'eſt le Soleil. Tournez vos regards vers l'Aurore :
C'eſt delà que ce Dieu, tout rayonnant encore,
Après deux fois dix jours, de cinq nuits allongés,
Viendra diſſiper l'ombre où nous ſommes plongés ;
Les Peuples marcheront à ſa vive lumière :
Il rendra la Nature à ſa beauté première.
Terre, ſois dans la joie ; & vous, Cieux, treſſaillez !
De leurs plus doux tréſors les Hommes dépouillés
Des préſens de Cérès enrichiront leurs granges,
Et ſeront abreuvés du nectar des Vendanges.

Mais trop tôt mes regards vont chercher l'avenir ;
Trop tôt je vous promets celui qui doit venir :
Avant qu'il ait repris ſon armure éclatante,
Les champs doivent languir dans une longue attente ;
Les vents doivent gronder, les brouillards s'épaiſſir,
Et la pluie & la nège en glace ſe durcir.
Ah ! tandis que la glace épargne encor la Terre,
Hâtons-nous, prévenons le froid qui la reſſerre :
D'une race nouvelle allons peupler les bois.

Cent jeunes Citoyens s'offrent à notre choix ;
Le Plane, qui couvrit le banquet de Socrate ;
Le cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairoient les palais de flambeaux parfumés ;
Le Frêne, qui ſe plaît à plonger dans l'argile ;
Le Tremble murmurant & le Hêtre fragile.

Venez, Belles; venez, Poëtes & Guerriers :
Je vais planter pour vous le Myrthe & les Lauriers.
Ombres des Morts, ſortez du ſéjour des ténèbres;
J'élève le Cyprès ſur vos urnes funèbres.
Que le Saule & l'Ozier embraſſent les ruiſſeaux;
Ormes, dans les vallons, préparez des berceaux;
Vous, Sapins, qui des Mers devez braver la rage,
Apprenez ſur les monts à défier l'orage :
Confions à la roche, aux côteaux ſabloneux
Le Mélèſe, qui, ſeul des arbres réſineux,
Peu jaloux de ſa feuille à l'Hyver l'abandonne,
Et le Chêne ſur-tout, vieux Prophète à Dodone.

Qu'il ſoit de nos forêts le premier ornement :
Sa taille, ſa vigueur, ſon épais vêtement
Sur tous nos végétaux lui méritent l'empire.
Tandis qu'autour de lui tout paſſe, tout expire,
Lui, déployant toujours des rameaux plus altiers,
Réſiſte, inébranlable, à des ſiècles entiers;
Des Dieux toujours vivans noble & frappante image.

Français, reſpectez donc cet annuel hommage,
Qu'au retour des Hyvers, ſur un autel ſacré,
Vos Ancêtres payoient à cet arbre adoré.
Quels chants, quels cris de joie annonçoient cette Fête!

Auſſi-tôt que des bois le jour doroit le faîte,
Peuples, Prêtres & Grands marchoient au ſon du cor
Vers la forêt que Dreux à ſes piés voit encor.
Tableaux majeſtueux! Nos Poëtes antiques,
Les Bardes, en trois chœurs, entonnoient des cantiques,
Et noblement vêtus de longs habits flottans,
Conduiſoient deux Taureaux de blancheur éclatans.
Trois Vieillards les ſuivoient: dans ſa main vénérée
L'un portoit un vaiſſeau rempli d'une eau ſacrée;
L'autre, le pur froment pêtri pour les autels;
Le dernier, aux regards des coupables mortels,

Préſentoit cette main, qui du pouvoir ſuprême
Dans l'Empire des Lys eſt le Royal emblême.
Près de leur Chef armé d'une ſerpette d'or,
Les Druides ſonnoient de la trompe & du cor,
Et le Peuple à grands flots fermoit la marche ſainte.
Chênes, qui décoriez cette ſauvage enceinte,
Leurs yeux ſur vous fixés cherchoient avidement
Le Gui, de vos rameaux paraſite ornement,
Certains que le pouvoir d'Héſus & de Mercure
Attachoit le bonheur à cette plante obſcure.
Frappoit-elle leurs yeux? Tout-à-coup mille voix
Rempliſſoient d'un ſeul cri la profondeur des bois.

Cependant le reſpect ramenant le ſilence,
La ſerpette à la main, le Grand-Prêtre s'élance,
Adore & fait tomber le céleſte préſent,
Déja ſur un autel à tous les yeux préſent.
» Grands Dieux! s'écrie alors le Pontife-Monarque,
» Grands Dieux! de vos bontés nous adorons la marque.
» Que ce fruit, ſous nos toîts ſaintement tranſporté,
» En écarte l'horreur de la ſtérilité;.
» Que l'Hymen vénérable, amoureux de ſes chaînes,
» Surpaſſe en rejettons les rameaux de nos Chênes,
» Et que leurs troncs noueux, tous les ans plus épais,
» Vieilliſſent avec nous dans une longue paix. »
Il ſe tait, & pourſuit les auguſtes myſtères.

Tels furent nos Ayeux dans leurs bois ſolitaires
Ah! pourquoi falloit-il que le ſang des mortels,
Pour honorer Héſus, coulât ſur les autels?
Qu'il ſoit béni le Dieu, dont le bras ſecourable
A purgé nos climats de ce culte exécrable!
Mais en ouvrant ton ſein à de plus douces loix,
O France! tu devois hériter des Gaulois
Un peu de leur reſpect pour leurs Temples agreſtes.
Trop oublieux d'un ſang, dont nous ſommes les reſtes,
Nous avons abattu ſous nos coups imprudens

Des bois que pleureront nos derniers deſcendans.
Où trouver en effet des Chênes dont la tête
Ait bravé deux cens ans l'effort de la tempête ?
Nos forêts n'offrent plus qu'un aride coup-d'œil ;
Et Compiègne & Crécy gémiſſent ſous le deuil.

Lieux chéris des neuf Sœurs, délicieuſe enceinte,
Où long-tems de Budé s'égara l'ombre ſainte ;
Fontaine, à qui le nom de cet Homme fameux
Sembloit promettre, hélas ! un deſtin plus heureux,
J'ai vu, ſous le tranchant de la hâche acérée,
J'ai vu périr l'honneur de ta rive ſacrée !
Tes Chênes ſont tombés, tes Ormeaux ne ſont plus !
Sur leur front jeune encor, trois ſiècles révolus
N'ont pu du fer impie arrêter l'avarice :
D'épines aujourd'hui ta grotte ſe hériſſe ;
Ton eau, jadis ſi pure, & qui de mille fleurs
Dans ſon cours ſinueux nourriſſoit les couleurs,
Ton eau ſe perd ſans gloire au ſein d'un marécage.
Fuyez ; tendres Oiſeaux, enfans de ce bocage ;
Fuyez : l'aſpect hideux des Ronces, des Buiſſons
Flétriroit la gaité de vos douces chanſons.
Vous, Bergers innocens ; vous, qui dans ces retraites
Cachiez les doux tranſports de vos ardeurs ſecrettes,
Oh ! comme votre amour déplore ces beaux lieux !
De vos rivaux jaloux comment tromper les yeux ?
Et moi, qui mollement étendu ſur la mouſſe
M'enivrois quelquefois d'une extaſe ſi douce,
Hélas ! je n'irai plus y cadencer des vers !
Il faudra que j'oublie & ces ombrages verds
Et la grotte, où du jour je bravois les outrages.

Qu'ai-je dit ? inſenſé ! Quoi ! je parle d'ombrages,
Et le Démon du Nord rugit autour de moi !
Profondément plongé dans un muet effroi,
J'oſe à peine écouter ſes ſifflemens terribles,
Par le calme des nuits devenus plus horribles.

Quel fracas ! Quel tumulte ! A ſes coups redoublés,
Mes champêtres lambris gémiſſent ébranlés.
Ennemi du Sommeil dont l'aîle me protège,
Il agite ma couche ; & ſon fougueux cortège,
L'Eurus & les Autans, par un commun aſſaut
Me battant à grand bruit, m'éveillent en ſurſaut.
Mon ame, trop long-tems de préjugés nourrie,
Croit entendre les Morts : je pâlis, je m'écrie,
J'appelle ma raiſon contre ma folle erreur ;
Et je parviens à peine à dompter ma terreur.

Nuit ſombre : mais quel jour plus ſombre lui ſuccède !
Qu'il eſt foible, incertain ! Quelle vapeur l'obsède !
Froide & contagieuſe, elle monte en flottant,
Et comme un fleuve impur s'épaiſſit & s'étend.
Je ne vois plus des monts l'inégale ſurface ;
Plaines, fleuves, cités, tout s'éteint, tout s'efface.
Je reſſemble au mortel, qui loin du jour languit
Dans ces cachots, voiſins de l'éternelle nuit.
Mon front eſt ſans couleur, ma tête eſt affaiſſée ;
Et la mélancolie attriſtant ma penſée,
Je ne ſens dans mon cœur vide de tous deſirs
Ni l'amour des beaux arts, ni le goût des plaiſirs :
Ma triſte voix s'exhale en regrets inutiles.
Où ſont-ils ces côteaux que j'ai vus ſi fertiles ?
Où ſont-ils ces vallons ſi rians à mes yeux ?
Printems, quand viendras-tu raſſéréner les Cieux ?

Je l'attendrai long-tems. L'Hyver règne ; & la nège,
Suſpendue en rochers dans les airs qu'elle aſſiège,
Oppoſe aux feux du jour ſa grisâtre épaiſſeur :
De ſa chûte prochaine un calme précurſeur
S'eſt emparé des Airs ; ils dorment en ſilence.
La nuit vient : l'Aquilon d'un vol bruyant s'élance,
Et déchirant la nue, où peſoit enfermé
Cette Océan nouveau goutte à goutte formé ;
La nège, au gré des vents, comme une épaiſſe laine,

Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguiſe la hauteur des Chênes, des Ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux;
Les monts ont diſparu : leur vaſte amphithéatre
S'abaiſſe ; tout a pris un vêtement d'albâtre.

Ah ! plaignons le mortel qui, dans ce triſte jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain ſéjour,
Ne reconnoiſſant plus ni côteau, ni prairie,
Traîne un pas égaré ſur la nège qui crie.
Ses piés en vains efforts conſument leur vigueur.
Haletant, il s'arrête ; & vaincu de langueur,
Maudit une Contrée, où le regard n'embraſſe
Qu'un informe déſert ſans hoſpice & ſans trace.
Bientôt le jour plus foible ajoute à ſes ennuis :
L'Ombre fond ſur la Terre, & la Reine des nuits
A voilé ſon croiſſant de nuages funèbres.
Que fera-t-il alors perdu dans les ténèbres,
Craignant à chaque pas & les marais trompeurs
Et les étangs couverts d'un amas de vapeurs ?
Le cœur ſerré d'angoiſſe, il s'étend ſur la plaine ;
Là, ſans couleur, ſans force & preſque ſans haleine,
Il murmure tout bas, dans un long déſeſpoir,
Le tendre nom d'un fils qu'il ne doit plus revoir.
Mais c'en eſt fait. Déja ſes eſprits s'engourdiſſent ;
Son ſang ne coule plus ; ſes membres ſe roidiſſent ;
Ses yeux las de s'ouvrir ſe ferment ; il s'endort :
Invincible ſommeil qui s'unit à la mort.

Vous les ſoupçonnez peu ces rigueurs de l'année,
Vous, riches Citadins ; vous troupe fortunée,
Qui, vous environnant de plaiſirs & de jeux,
Inſultez de l'Hyver le génie orageux ;
Une douce chaleur de vos foyers l'exile,
Quand ſous ces mêmes toîts Flore trouve un aſyle :
Là, vous réaliſez la Fable de ces tems,
Où l'Homme jouiſſoit d'un éternel Printems.

Eh! qui ſous des lambris ornés par la peinture
De ſîtes, où ſe plaît la riante Nature ;
De côteaux verdoyans, de ruiſſeaux argentés,
D'aurores, de beaux ſoirs dans les eaux répétés,
Et du jour que la nuit emprunte à chaque étoile,
Jour charmant, par Vernet embelli ſur la toile;
Répondez ; qui de vous dans ces ſallons dorés,
Où de fleurs, de rubis, de perles décorés,
Au doux bruit des concerts dont s'anime la danſe,
La Jeuneſſe & l'Amour folâtrent en cadence,
Qui de vous oſeroit, Sybarite orgueilleux,
Des rigueurs de l'Hyver faire un reproche aux Dieux?
Dans le ſein du bonheur le murmure eſt un crime.

Qu'il ſe plaigne celui que l'indigence opprime ;
C'eſt pour lui que l'Hyver eſt âpre & ſans pitié.
Sous un toît ruineux qui le couvre à moitié,
Voyez tranſir de froid, languir ſans nourriture
Ceux qui dans vos ſillons fécondoient la Nature.
Eh, quoi donc! leurs ſueurs, les efforts de leur bras
N'auroient-ils fait de vous que de riches ingrats?
Non, non: par des bienfaits montrez-vous équitables ;
Que l'or prenne en vos mains des aîles charitables,
Qu'il cherche l'indigent, & que dans vos hameaux,
L'appellant au travail, il ſoulage ſes maux.

Naguère je voyois près des champs, où l'Aronde
Et l'Aiſne au ſein de l'Oiſe engloutiſſent leur onde,
Je voyois un Mortel qui, ſage autant qu'humain,
Voulant qu'à ſes labeurs le pauvre dût ſon pain,
Tous les ans, quand le Nord déchaîne ſa furie,
D'un peuple de vaſſaux ſoudoyoit l'induſtrie.
Femmes, vieillards, enfans, vous tous, qui lui devez
Et vos champs agrandis & vos toîts relevés,
Dites-nous quels travaux rempliſſoient vos journées.
En des plaines, jadis par Cérès couronnées,
Alliez-vous, pour loger ce maître faſtueux,

Creuſer les fondemens d'un château ſomptueux?
Avez-vous enfermé dans un parc inutile
Un beau ſol, que Bacchus pouvoit rendre fertile?
Ah! chez lui rien n'inſulte à votre pauvreté.

Ami dans tous ſes goûts de la ſimplicité,
Il ennoblit ſon or par d'utiles ouvrages.
Les chemins applanis & riches en ombrages
Des remparts de Compiègne ont rapproché vos fruits.
Vos portiques ſacrés que l'âge avoient détruits,
Doux aſyle, où cent fois votre ame déſolée
Sous les regards d'un Dieu reſpira conſolée;
Eh bien! à vos ſoupirs ils ſont encore ouverts.
Cette onde, qui jadis par cent détours divers
Sur un terrein fangeux ſe traînoit incertaine,
Ruiſſeau pur maintenant & limpide fontaine,
Là, pour vous d'une grotte habite le repos;
Ici, dans un canal roule pour vos troupeaux.
Sans lui ce marécage, autrefois le repaire,
Où ſe gonfloit l'inſecte, où ſiffloit la Vipère,
Autour de vous encore infecteroit les Airs.
Sans lui ne croîtroit point ſur vos côteaux déſerts
L'arbre, qui tranſplanté du Neuſtrien rivage,
De ſes fruits, ſous la meule, épanche un doux breuvage.

Et toi, de qui Céſar hériſſa la hauteur
D'un camp, où repoſoit ſon Aigle obſervateur;
Toi, qui né dans la Mer, à l'Homme qui te fouille
Etales des Requins la tranchante dépouille,
Mont, qui me fus ſi cher, retraite, où les neuf Sœurs
Me firent ſavourer leurs premières douceurs,
Dis-nous comment enfin dompté par la culture,
Aux troupeaux étonnés tu donnes leur pâture;
Cependant qu'en Berceau des Ormes arrondis
Repouſſent le Soleil, qui te brûloit jadis!
Que tous ces monumens, reſpectés d'âge en âge,
Rendent à leur auteur un ſacré témoignage;

Et qu'en les contemplant, le vieillard attendri
Ajoute : ils m'ont donné le pain qui m'a nourri ?

Mais tandis que la nège au fond d'une chaumiere
Relègue l'indigent; le char de la lumière
Roule, touche au ſolſtice, & la plus longue nuit
Pour douze Mois entiers ſous la Terre s'enfuit.
Une pâle lueur a blanchi l'Empyrée.
Enfant du Ciel, rens-nous ta préſence ſacrée;
Dévoile à nos regards ton front reſplendiſſant,
Parois, & ſois le Dieu du monde renaiſſant!

Il a paru : déja les mains vers lui levées,
Par mille cris joyeux, les Nations ſauvées,
Du pié de leurs autels le ſaluant en chœur,
De la jalouſe nuit le proclament vainqueur.

Triomphe du Soleil, triomphe mémorable,
Qui, dans tous les climats embelli par la fable,
Et ſous des noms divers d'âge en âge porté,
Par l'Europe & l'Aſie eſt encore chanté!
Le Nil du Roi des ans atteſtoit la puiſſance,
Alorſque d'Harpocrate il fêtoit la naiſſance.
Oromaze, ce Dieu des antiques Perſans,
Ce Dieu, père du bien, lui, dont les traits perçans,
De la nuit & du mal vainquirent le génie,
Et qui dans l'Univers rétablit l'harmonie,
Ne figuroit-il point le Monarque du jour,
Réparateur des maux du terreſtre ſéjour ?
Et ce maître des Dieux, dont le bruyant tonnerre
Châtia la fureur des enfans de la Terre,
Quand ces Titans, au jour de leur rébellion,
Sur l'Olympe entaſſoient l'Oſſa, le Pélion,
N'eſt-il pas du Soleil l'hiſtoire ſymbolique ?
Et nous même, aujourd'hui que de ſa route oblique
Cet aſtre atteint la borne & revient ſur ſes pas,
Dans les remparts de Dreux ne célébrons-nous pas
L'époque ſolemnelle, où de l'humaine race
Le Soleil qui renaît conſole la diſgrace ?

Que nous dit en effet ce long cri répété,
Dont tous les Druſiens rempliſſent leur cité ?
Qu'enſeignent les Brandons, qui, dans cette nuit ſainte,
De la place publique ont éclairé l'enceinte,
Et qui brûlent enfin dreſſés ſur les tombeaux ?
Ainſi qu'aux premiers temps, tous ces mille flambeaux
Des rayons du Soleil ſont le myſtique emblême.
Ces cris proclament l'heure, où l'Hercule ſuprême,
De ſon courage éteint reſſuſcitant l'ardeur,
Va rendre aux jours plus longs leur première ſplendeur.

C'eſt par des feux encore, où ſe peint ſon image,
Qu'il reçoit du Cathay le ſolemnel hommage.
Dès qu'arrive l'Année à ſa dernière nuit,
De lampes, de flambeaux tout l'Empire reluit;
Et de chaque maiſon la porte illuminée
Se pare de ces mots : Au vrai Roi de l'Année.

Ce Roi n'oſe pourtant, jeune & trop foible encor,
Environner ſon front de tous ſes rayons d'or :
De quelques traits de flamme à peine il ſe couronne.
Vingt rivaux en fureur lui diſputent ſon trône ;
L'Enfant du Nord l'aſſiège, & le Démon des eaux
Menace d'abîmer la Terre ſous les flots.
Il s'avance ; il deſcend chargé d'une urne immenſe :
Sa main l'ouvre à grand bruit ; & ſur l'An, qui commence,
Renverſant tout entier ce dépôt des Hyvers,
L'ouragan pluvieux en couvre l'Univers.
Le Ciel fond en torrent, qui du haut des montagnes
Ecumant & grondant s'étend ſur les campagnes :
Tout eſt Mer. Dans ſon ſein les arbres entaſſés
Et les hameaux détruis & les ponts fracaſſés
Roulent, & des humains emportés par l'orage,
Briſant les corps meurtris, avancent leur naufrage.

Dieux ! nous ramenez-vous à ces tems déſaſtreux,
Où, jaloux l'un de l'autre & ſe heurtant entr'eux,

Les Elémens, conduits par un fougueux génie,
De la Terre & des Cieux rompirent l'harmonie,
Firent craindre au Soleil une éternelle nuit,
Et déchaînant les eaux sur le globe détruit,
De l'Homme en cent climats engloutirent la race?
Hélas! au seul penser de ces jours de disgrace,
Mon sang glacé s'arrête; & ma lyre sans voix,
De larmes arrosée, échappe de mes doigts.

Muse! reprens ta lyre; & sans vouloir connoître
De quel pouvoir secret ce désordre a pu naître,
Graves-en dans tes vers la ténébreuse horreur:
Dis comment de son lit l'Océan en fureur
S'élança sur la Terre, & la couvrit d'abîmes.
Des monts voisins du Ciel il inonde les cîmes,
Les fracasse; & s'ouvrant un passage en leur sein,
Pour de nouvelles Mers creuse un nouveau bassin.

Bientôt à l'Océan, qui roule sans rivages,
Tous les torrens des Airs unissent leurs ravages.
La Terre tonne, tremble; & ses flancs caverneux
Sans cesse vomissant des flots bitumineux,
L'Homme égaré, perdu dans le brouillard de soufre
Que ces fleuves de lave exhaloient de leur gouffre,
L'Homme, de mille morts à la fois investi,
Dans les feux, dans les eaux périssoit englouti.

Par degrés cependant l'onde moins courroucée
Décroît, & dans son lit rentre enfin repoussée.
La flamme des Volcans s'assoupit & s'endort.
Mais hélas! des humains échappés à la mort
Quel fut le désespoir, quand, du haut des montagnes,
Jettant un regard sombre au loin sur les campagnes,
Ils virent leur séjour, autrefois si riant,
Désert, & dans le deuil d'un silence effrayant,
N'offrant de toutes parts qu'un long marais immonde,
Où sembloit expirer l'astre pâle du Monde?

Nous

Nous peindrons-nous jamais leur état douloureux,
Nous qui chéris du Ciel coulons des jours heureux,
Nous qui formons à peine un desir inutile,
Qui moissonnons en paix une Terre fertile,
Et pour qui le Soleil, de la Nature ami,
Marche d'un pas égal dans sa route affermi ?
C'est en vain que sur nous l'Hyver fond en orages;
Ses bienfaits ont bientôt réparé les naufrages.
Oui, mortel, quand ce Dieu, signalant son pouvoir,
Des trésors de la pluie ouvre le réservoir,
Cette chûte des eaux est encor salutaire :
Le fleuve s'en nourrit pour féconder la Terre.

Au tems de ma jeunesse, avant qu'à ma raison
L'étude eût découvert un plus vaste horison,
Tandis que du Soleil la lumière voilée
Laissoit regner la nuit sous la voûte étoilée,
Et tandis que la pluie enfloit de ses torrens
Les fleuves écumeux & sur la plaine errans,
Librement prisonnier d'un réduit tacitune,
Je veillois aux lueurs d'une lampe nocturne;
J'interrogeois l'Auteur de tous ces mouvemens,
Je demandois raison du choc des Elémens;
Pourquoi l'Année expire, & l'Eter nous assiège
De frimats, de brouillards & de pluie & de nège,
Pourquoi ces Aquilons, cortège des Hyvers,
Et ces monts, dont la chaîne embrasse l'Univers.

Lassé de ces pensers où mon esprit se plonge,
Je m'endors : tout-à-coup enfanté par un songe,
Un Colosse imposant apparut à mes yeux :
Couronné de Soleils son front touchoit aux Cieux;
Les Saisons l'entouroient : par des routes certaines,
Serpentoient dans son corps les lacs & les fontaines;
Sept couleurs à la fois nuançoient ses habits;
Son sceptre brilloit d'Or, de Saphirs, de Rubis;
Un long voile azuré lui servoit de ceinture :
Mon œil, à tous ces traits, reconnut la Nature.

» Ton eſprit, me dit-elle, ami des vérités,
» Demande à quel deſſein, loin des Mers emportés,
» S'étendent ces frimats, ces brouillards & ces nues.
» Suis-moi ; je vais t'ouvrir des routes inconnues :
» Mes ſecrets aujourd'hui te ſeront dévoilés.
Elle dit ; & ſoudain aux lambris étoilés,
Sur les aîles des Vents la Déeſſe m'enlève.

C'étoit l'heure propice, où le Soleil ſe lève.
Alors la Déité, par un charme puiſſant,
Arma mes foibles yeux d'un regard plus perçant ;
Et dans tous ſes climats me préſentant la Terre :
» Contemple tous les monts que ta Planète enferre,
» Dit-elle ; vois ces rocs qu'Annibal a franchis,
» Les ſommets Riphéens de longs frimats blanchis ;
» Le Taurus, au Tartare oppoſant des barrières !
» Le Caucaſe, berceau de cent hordes guerrières ;
» L'Olympe, d'où la Fable a fait tonner ſes Dieux ;
» L'Atlas, qu'elle chargeoit de tout le poids des Cieux ;
» L'Ararat, où cent fois, d'une antique diſgrace,
» Le crédule Vulgaire alla chercher la trace ;
» Les rochers de Goyame & les monts de Luna ;
» Les Andes, que l'Europe à ſon ſceptre enchaîna ;
» Enfin du globe entier les hauteurs primitives :
» Eh bien ! ſans ces hauteurs les ondes fugitives,
» Qui, par mille détours, de climats en climats,
» Portent aux Nations le tribut des frimats,
» Jamais dans un canal, en fleuve raſſemblées,
» N'auroient donné la vie aux ſtériles vallées.
» Ce globe n'eût offert que marais croupiſſans :
» Mais j'élevai les monts, je fis ſouffler les vents ;
» Et les vents, au ſommet des montagnes chenues,
» Précipitent l'amas des vapeurs & des nues.
» Là, leurs flots, chaque jour goutte-à-goutte filtrés,
» De tuyaux en tuyaux diſtillent épurés.

» Voudrois-tu contempler dans le flanc des collines
» Le pénible travail de ces eaux cryſtallines ?

» Tourne les yeux ; ces monts t'ouvrent leur vaſte ſein.
» Vois ici le rocher s'élargir en baſſin ;
» Là, prendre d'un Syphon la forme recourbée ;
» Plus bas, céder la place à la craie imbibée,
» A des couches d'argile, aux ſables, aux cailloux :
» L'onde y coule, y ſerpente en filets purs & doux.
» Bientôt au pié du mont, ſur le gravier reçue,
» Vers la clarté du jour elle cherche une iſſue.
» Ses liens ſont briſés ; mais humble à ſon berceau,
» Le fleuve encor timide eſt à peine un ruiſſeau ;
» Cependant Roi futur, il roule ; & ſa puiſſance
» Déja fait oublier ſon obſcure naiſſance.

» Admirez-les, ces Rois de l'humide Elément ;
» Le Gange, où l'Indien plongé ſtupidement
» En l'honneur de Brama voudroit finir ſa courſe ;
» L'Yrtis impatient de voir les feux de l'Ourſe ;
» Le Volga, vaſte Mer tributaire des Czars ;
» La Seine, dont les bords embellis par les Arts
» Font envier leur gloire à la fière Tamiſe ;
» La Saône, tendre amante à ſon époux ſoumiſe ;
» Le Rhône, cet époux, qui l'entraîne en grondant,
» Et briſe ſur des rocs ſon orgueil imprudent ;
» La Loire, dont les eaux, captives ſans contrainte,
» Se creuſent chaque année un nouveau labyrinthe ;
» Le Tibre, qui, déchu de ſes antiques droits,
» Veut quelquefois encore intimider les Rois ;
» Le Nil, le Sénégal & l'immenſe Amazone,
» Trompant l'aridité de la brûlante Zône ;
» Tous, fleuves bienfaiteurs, que doit cet Univers
» Aux Nuages, aux Vents, ſombres fils des Hyvers. »

Elle dit ; je m'éveille ; & ma raiſon plus ſage,
De l'Hyver, tous les ans, a béni le paſſage.

REMARQUES

SUR LE

DIXIEME CHANT.

DECEMBRE.

En rapprochant les uns des autres les Calendriers des Peuples les plus célèbres de l'Antiquité, nous avons fait voir que presque toutes les Fêtes n'étoient qu'une représentation allégorique de la marche du Soleil dans le Zodiaque, & de ses diverses influences sur la Terre. Si cette vérité avoit besoin de nouvelles preuves pour être adoptée, un coup d'œil rapide, jetté sur les Fastes Religieux de la Perse, de l'Egypte, de la Grèce & de Rome, suffiroit pour nous en convaincre. Je vais tenter cette nouvelle comparaison, persuadé que les Lecteur qui savent réfléchir ne verront point sans intérêt comment l'Homme des tems anciens, guidé par le sentiment de ses besoins & d'une juste reconnoissance, honoroit le premier des astres au moment où, du point le plus bas de sa course, il semble revenir sur ses pas: espèce de naissance annuelle qui fait sortir la Nature de l'état de mort, & sauve l'espèce humaine.

L'année Persane, avant que le Sultan Melicshah, plus connu sous le nom de Gelaleddin, eut déplacé, en la réformant, l'ordre primitif des Fêtes, ramenoit avec le Solstice d'Hyver la plus grande solemnité des Ignicoles: c'étoit la Naissance de Mythras qu'on célébroit durant six jours.

„ Une chose digne de remarque, c'est que le culte de Mythras, Divinité qui étoit absolument inconnue à l'Europe avant la fin de la République Romaine, fit les plus grands progrès dans Rome & dans tout l'Empire, peu de tems après la première prédication de l'Evangile. Le plus ancien exemple qu'on en trouve chez les Romains est contenu dans une Inscription, datée du troisième Consulat de Trajan, ou de l'an 101 de l'Ere Chrétienne. C'est la dédicace d'un autel au Soleil, sous le nom de Mythras: Deo Soli Mythræ.... Ce

culte se célébroit dans un antre, dans l'antre mystique, d'où le Soleil étoit censé renaître à Noël.... Aussi le Père Hardouin croyoit-il que c'étoit pour cette raison que l'Eglise Latine célèbre au même jour la Naissance de Jesus-Christ, qu'on disoit aussi en Orient être né dans une caverne. » (*)

Nous retrouvons le même esprit en Egypte, quoique sous des noms & des emblêmes différens. Le Solstice d'Hyver étoit marqué dans cette fameuse contrée par trois Fêtes qui ont un rapport visible avec le retour, la renaissance du Soleil : 1. La recherche d'Osiris, qu'on faisoit en promenant sept fois une Vache au tour des Temples, pour marquer les sept Mois, qui s'écoulent d'un Solstice à l'autre : 2. La venue d'Isis, & son retour de Phénicie, où elle étoit allée, disoit-on, pour avoir des nouvelles de son époux Osiris ; on lui offroit ce jour-là des gâteaux sur lesquels étoit représenté un Hyppopotame enchaîné, figure de Typhon vaincu : 3. La naissance d'Harpocrate, fils d'Osiris & d'Isis : on sait que dans le langage symbolique de l'Egypte, Isis étoit la Terre ; Osiris, le Soleil dans toute sa force ; & Harpocrate, le Soleil renaissant.

J'ai fait observer plusieurs fois dans le courant de ces Remarques qu'Hercule fut dans l'origine l'emblême du Soleil : voici une nouvelle observation qui confirme la première. La Grèce, dans la nuit du Solstice, qu'elle appelloit triple nuit, plaçoit la naissance d'Hercule, & l'honoroit d'une Fête particulière.

Rome enfin avoit consacré ce même jour du Solstice au Soleil invincible, & le célébroit par des Jeux solemnels.

Mais quittons l'Asie, l'Afrique & le Midi de l'Europe ; & nous avançant vers le Nord, cherchons quels furent les usages de ses premiers habitans. Les Fastes Runiques & l'Historien Procope nous serviront de guides.

Les Nations, placées sous la latitude boréale, où le Soleil caché pendant un long espace de tems ne commence à se remontrer qu'au jour du Solstice, envoyoient des députés sur le sommet des plus hautes montagnes, pour épier l'instant du retour de la lumière. Cinq jours avant son apparition qu'un long usage leur avoit appris à deviner à la pâle lueur qui de loin commençoit à blanchir l'horison, ils redescendoient vers les plaines, où leurs compatriotes assemblés les attendoient. A peine avoient-ils annoncé à la foule ce qu'ils avoient vu, que tous dans l'attente de ce jour fortuné se livroient à la joie, au milieu des ténèbres. Ce tems, dit Procope, étoit pour eux un jour de Fête, attendu qu'ils avoient craint d'abord de ne plus voir reparoître le Soleil. Ils faisoient aussi, à cette époque, usage de gâteaux ; mais au-lieu de l'Hyppopotame enchaîné que l'Egypte y représentoit, les Septentrionaux y imprimoient la figure d'une roue, image de leur année, & la divisoient par une croix, pour désigner les quatre Saisons qui partagent l'année. Ils donnoient le nom de Yul,

(1) M. de Gebelin. Hist. Religi. du Calend.

c'eſt-à-dire, Roue, à la révolution entière du Soleil ; & comme ils plaçoient le jour du Solſtice au commencement de cette révolution, il n'eſt pas étonnant qu'ils le déſignaſſent par le nom de Yul, voulant dire par-là que c'étoit le jour par excellence.

Ils avoient enfin un autre uſage dont, au rapport d'Olaus Rudbex, on retrouve encore les reſtes en Suède. Dans chaque maiſon, on ſuſpendoit aux ſolives du plancher une petite maſſue, qui par le moyen d'une corde pouvoit toucher le front de quiconque alloit s'aſſeoir au-deſſous. Celui-ci la mettoit en mouvement ; & dans l'eſpace de tems qu'elle employoit à décrire des cercles dans l'Air, il falloit qu'il vidât un vaſe de bierre. Si, avant l'épuiſement de ce vaſe, la maſſue rallentie dans ſon mouvement frappoit tant ſoit peu la tête du Buveur, il recevoit en punition de ſa mal-adreſſe l'ordre de boire dix fois autant. La rotation de cette maſſue figuroit la courſe annuelle du Soleil, comme ce breuvage exprimoit la reconnoiſſance de la Nation pour les bienfaits qu'elle avoit reçus, & qu'elle attendoit encore de la fécondité de l'année. N'oublions pas de dire qu'en ce jour ſolemnel ils ſe faiſoient mutuellement des préſens ; qu'ils les accompagnoient de vœux pour l'heureux ſuccès de leurs affaires, qu'ils s'invitoient à de grands feſtins, & que de la température du Ciel à cette époque, ils concluoient la température du reſte de l'année.

Nous avons ſouvent parlé de la réformation du Calendrier par Jules-Céſar, & nous ne ſommes entrés dans aucun détail à ce ſujet. Maintenant que nous arrivons au Mois après lequel s'ouvrit cette réformation, & qui depuis a eu trente-un jours au-lieu de vingt-neuf qu'il avoit eu d'abord, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de ce changement.

» Le Calendrier Romain étoit tombé dans le plus grand déſordre par la négligence & la faute des Prêtres. Céſar, en ſa qualité de Grand-Pontife, devoit y remédier... Alexandrie étoit alors le ſiège unique de l'Aſtronomie & des Sciences ; Céſar fit venir de cette ville Soſigènes, Philoſophe Péripatéticien & Aſtronome. Soſigènes, ayant examiné l'année de Numa & les intercalations preſcrites, vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à prendre que d'abandonner l'année lunaire, & de régler l'année civile ſeulement ſur le cours du Soleil. C'étoit le moyen de lui donner une forme ſimple & par conſéquent commode. Il imagina de faire chaque année de trois cens ſoixante-cinq jours, & d'ajouter un jour à la quatrième, pour tenir compte des quatre quarts qui s'étoient accumulés. L'année de Numa n'avoit que trois cens cinquante-cinq jours, il fallut en ajouter dix. Soſigènes & Céſar les répartirent ainſi : on en ajouta deux au mois de Décembre, de Janvier & d'Août, qui n'en avoient que vingt-neuf, & un ſeulement aux mois d'Avril, Juin, Septembre & Novembre, qui n'en avoient également que vingt-neuf. On ne changea rien au mois de Février pour ne pas troubler le culte des Dieux infernaux, ne Deûm inferûm religio immutaretur. Le jour intercalaire fut ſeulement placé dans ce Mois le 24, le jour qui précédoit le ſixième avant les Calendes : il fut appellé Bis ſexto, d'où l'année a pris le nom de Biſſextile. . . . Cette année ainſi réformée fut appellé Julienne, & porta le nom de Céſar au-lieu de porter celui de Soſigènes, qui lui valut cet honneur. Elle a réglé le tems pendant quinze ſiècles, juſqu'à ce que le Pape

Grégoire XIII vint donner son nom à une seconde réformation devenue indispensable. » (1)

Ce qui nous reste à dire sur le mois de Décembre, c'est 1. que l'Empereur Commode lui donna par flatterie le nom d'Amazonius, en l'honneur d'une Courtisane qu'il aimoit éperduement, & qu'il avoit fait peindre en Amazone; 2. que le Soleil arrive alors au Capricorne, Constellation composée de vingt-huit étoiles, appellée autrement la Chèvre Amalthée, & dont les Poëtes ont fait la nourrice de Jupiter, pour enseigner allégoriquement que le Soleil renaît, & reste quelque tems comme au berceau sous cette Constellation; 3. que Neptune chez les Grecs, & Vesta chez les Romains, présidoient à cette partie de l'Année; l'un, Dieu des grandes eaux, pour figurer les pluies abondantes qu'amène le retour de Décembre; l'autre, Déesse des foyers, pour remercier la Puissance Suprême du présent signalé qu'elle a fait à l'Homme, en lui donnant l'élément du Feu, à l'aide duquel nous triomphons des rigueurs de l'Hyver.

P. 117. En contemplant son front & livide & glacé,
Vous croyez de la mort votre Dieu menacé;

Cet effroi, dont je dis que seroient pénétrés les Peuples des beaux climats de l'Asie & de l'Amérique, si tout-à-coup ils se trouvoient transportés sous notre Ciel Occidental au mois de Décembre, n'est point une fiction poétique. On a vu dans la Remarque précédente que les anciens Septentrionaux, quoiqu'accoutumés à la disparition annuelle du Soleil pendant un long espace de tems, craignoient chaque année de survivre à la destruction de cet astre. Nous savons que cette terreur agitoit presque tous les anciens Peuples. Les derniers jours de l'année dans l'Antiquité furent des jours de deuil & de tristesse. Je ne connois que les Mexiquains pour qui la fin de l'année fût un tems de réjouissance. Lisez la conquête du Mexique par Antonio de Solis, & vous verrez que ce Peuple donnoit alors des témoignages singuliers d'allégresse; mais comme il falloit sans doute qu'il tînt par quelqu'endroit à l'esprit universel des Nations, il ne voyoit point arriver sans terreur la période solaire de cinquante-deux ans: il s'imaginoit qu'après cette longue révolution le Soleil couroit risque de s'éteindre; & dans cette supposition, chacun se préparoit à une effroyable disgrace. A genoux, & le visage tourné vers l'Orient, ils observoient le Ciel avec un œil d'inquiétude; tous les vases étoient brisés, tous les feux éteints; enfin on croyoit toucher au moment de la destruction générale.

P. 118. Le Cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairoient les Palais de flambeaux parfumés;

On a cru long-tems que le Cèdre originaire des pays chauds ne pouvoit s'élever, ni atteindre sa hauteur naturelle sous les latitudes froi-

(1) M. Bailly, Hist. de l'Astro. Moder. tom. prem.

des de l'Occident ; & par une ſuite de cette terreur, nous négligeons de naturaliſer parmi nous une des plus belles eſpèces du Règne végétal. Notre négligence à cet égard eſt impardonnable, ſur-tout depuis que l'expérience nous a appris que cet arbre, auſſi utile qu'il eſt beau, s'élève & croît avec ſuccès dans nos régions occidentales, ſur des terreins arides & pierreux. L'Angleterre poſsède une allée entière de Cèdres qu'un particulier a plantés, & qui en peu de tems ont acquis une hauteur conſidérable. A la vérité, les rameaux réſineux & odorans de cet arbre ne nous ſerviroient point de flambeaux, comme ils en ſervoient aux anciens Aſiatiques :

Urit odoratam nocturna in lumina Cedrum. (Virg.)

Notre luxe ſe paſſe d'un pareil ſecours, aujourd'hui que l'induſtrie humaine fait mettre la cire en uſage pour remplacer la lumière du jour. C'eſt aux grandes conſtructions qu'il faudroit employer le Cèdre ; il eſt d'un bois dur, incorruptible, propre à fournir nos vaiſſeaux des plus beaux mâts. Je ne parle point de l'agrément qu'il pourroit prêter à nos jardins & à nos boſquets par ſa forme pyramidale, par ſa verdure que l'Hyver reſpecte, & ſur-tout par ſon feuillage, qui attaché à des rameaux flexibles & courbés vers la Terre en panache, obéit au moindre ſouffle du vent ; & comme la Mer, forme des ondes.

Les Anciens attribuoient au Cèdre une autre propriété : Pline le Naturaliſte, Liv. XVIII, Chap. XIII, aſſûre que l'eau de Cèdre préſerve de la corruption tout ce qui en a été frotté ; & que les Livres de Numa furent conſervés par ce moyen, ſans ſe corrompre, dans le ſein de la Terre, l'eſpace de trente-cinq ans. Auſſi Perſe, dans ſa première Satyre, dit-il, en louant un ouvrage, qu'il eſt digne du Cèdre : & Cedro digna locutus. Horace adopte la même opinion, lorſqu'il demande dans ſon Art Poétique ſi des vers compoſés pour de l'argent peuvent mériter jamais d'être frottés de Cèdre.

P. 119. Ombres des morts, ſortez du ſéjour des ténèbres ;
J'élève le Cyprès ſur vos urnes funèbres.

Le Cyprès étoit conſacré aux morts, parce qu'une fois que ſon tronc a été abattu, ſa racine, dit-on, ne repouſſe plus de ſurgeons ; image bien naturelle de notre vie qui finit pour ne plus recommencer. Toutes les fois qu'on parle du Cyprès, on ſe rappelle les beaux vers qu'Horace adreſſe à un riche Propriétaire :

Linquenda tellus, & domus, & placens
Uxor ; neque, harum, quas colis, arborum
Te, præter inviſas Cupreſſos,
Ulla brevem dominum ſequetur.

En voici une foible imitation que j'eſſaie pour ceux à qui la Langue du Poëte Latin n'eſt pas connue.

Il faudra tout quitter : de ces arbres nombreux,
Dont tes mains à grands frais couvrent un ſol heureux,
Lorſque tu deſcendras au ſéjour des ténèbres,
Aucun ne te ſuivra que des Cyprès funèbres.

Mais peut-être qu'un motif plus ſimple a fait conſacrer le Cyprès aux morts. On a beau dire que notre imagination ſeule, attriſtée par les deſcriptions des Poëtes, prête à cet arbre une lugubre teinte chimérique ; il me ſemble que la Nature lui a donné un feuillage ſombre bien propre à décorer notre dernier aſyle. J'ai vu cet arbre dans ma jeuneſſe, long-tems avant d'avoir reçu les impreſſions de la Poéſie ; & je n'ai point oublié que je ne le regardois jamais avec plaiſir, tandis que je cherchois de préférence ſe feuillage du Maronier-d'Inde & de l'Acacia, non loin deſquels il ſe trouvoit planté : & ce qui me confirme dans l'opinion qu'il n'a dû qu'à ſon noir feuillage l'honneur de couronner les tombeaux, c'eſt que les dernières navigations des Anglois dans la Mer du Sud nous ont appris que les Maraïs, ou Cimétières des O-taïtiens ont aux environs un ou pluſieurs arbres de l'eſpèce appellée Caſuarina equiſetifolia, & que ces arbres ſont employés par les Inſulaires à cet uſage, parce que le feuillage en eſt ſombre & ſemble ſe pencher triſtement vers la Terre.

P. 119. Vous, Sapins, qui des Mers devez braver la rage,
Apprenez ſur les monts à défier l'orage :

Le Sapin, dont nous formons les mâts de nos vaiſſeaux, croît & ſe plaît ſur les montagnes ; auſſi Pline, dont la Proſe a ſouvent toute la hardieſſe de la Poéſie, dit-il que le Sapin ſe retire ſur les plus hautes montagnes, comme pour fuir la Mer : In excelſo montium, ſeu Maria fugerit. (Lib. XVI.)

P. 119. Et le Chêne ſur-tout, vieux Prophète à Dodone.

Depuis que ce vers a été compoſé, j'ai lu les Poéſies de Ronſard, & dans un de ſes Madrigaux adreſſé à Jacques Pelletier, Docteur en Médecine, j'ai trouvé la même expreſſion employée pour déſigner le Chêne,

De nos Ayeux la vieille prophétie.

Je dis que je me ſuis rencontré dans cette expreſſion auſſi franchement que j'avouerois l'avoir empruntée. Je ſuis bien loin de me croire le mérite qui faiſoit dire à Virgile : Gemmas de ſtercore Ennî ; & à Molière : je prens mon bien où je le trouve ; mais je crois que ce ſeroit rendre ſervice à notre Poéſie que de l'enrichir des belles expreſſions, & même des beaux vers qui étincelent de tems en tems dans nos vieux Poëtes. J'ai pris quelquefois cette licence, ſans pourtant que je demande grace pour ce genre de larcin.

P. 119. Français, reſpectez donc cet annuel hommage,
Qu'au retour des Hyvers, ſur un Autel ſacré,
Vos Ancêtres payoient à cet arbre adoré.

Dom Jacques Martin, Religieux de Saint Benoit, à qui nous devons l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, en 2 vol. in-4, voulant expliquer comment les Druides en étoient venus à ce point de ſuperſtition d'adorer le Chêne, qu'ils prenoient, dit il, pour Dieu, ou du moins pour l'habitation de Dieu, aſſure que l'origine de ce culte venoit du Chêne de Membré. Cette opinion ſe réfute aſſez d'elle-même par ſa propre extravagance. On voit que l'Auteur, à l'exemple de tant d'autres, avoit la folie de vouloir trouver l'origine de tout chez les Juifs, comme chez le peuple par excellence. Notre Erudit avoit oublié ſans doute que le plus grand nombre des Interprètes Sacrés place un Térébinthe au lieu d'un Chêne, dans la vallée de Membré. D'ailleurs, il étoit bien plus naturel de chercher dans le Chêne lui-même la ſource du culte dont nos ancêtres l'avoient honoré. S'il eſt vrai, comme l'a dit M. Bailly, & comme il eſt ſi doux de le penſer, que la Religion ſoit née preſque par-tout du ſentiment de la reconnoiſſance, ſeroit-il bien étonnant que dans les ſiècles, où l'Agriculture étoit ignorée, & où le Chêne fourniſſoit leur principale nourriture aux Hommes, cet arbre alors ſi utile ait été en ſingulière vénération? Peut-être auſſi ne fut-il redevable de tant d'honneurs qu'à ſa durée, cinq fois plus longue que la vie ordinaire de l'Homme, en donnant pour terme moyen à celle-ci l'eſpace de 60 années. Nul Etre créé ne pouvoit leur donner une image plus frappante de l'éternité de l'Etre Incréé qu'un arbre, dont l'exiſtence prolongée au-delà de pluſieurs ſiècles a fait dire à Virgile :

. . . . Immota manet, multoſque per annos
Multa virûm volvens durando ſecula vincit.

Quoi qu'il en ſoit du motif qui a déterminé le culte du Chêne, voici, d'après le récit le Pline, l'ordre qu'on y obſervoit.

Le ſixième jour de la première Lune qui commençoit l'année des Gaulois, c'eſt-à-dire, vers le Solſtice d'Hyver, la Nation ſe rendoit en foule dans les forêts qui s'étendoient entre Chartres & Dreux, pour aſſiſter au grand Sacrifice du Gui. Le Souverain Pontife en avoit auparavant indiqué le jour par la voix des Vacies, ou Prêtres qui s'étoient répandus dans toutes les Provinces en criant : au Gui l'an neuf. La cérémonie s'ouvroit par une proceſſion ſolemnelle. Les Bardes, dont l'emploi étoit de chanter les Hymnes dans les ſacrifices, & d'immortaliſer par leurs vers les faits héroïques de la Nation, marchoient d'abord, & formoient tous enſemble un ſeul cœur. Les Eubages ou Augures ſuivoient, après eux, deux Taureaux blancs deſtinés au Sacrifice. Le Héraut d'Armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau avec deux ailes, & portant en main une branche de Vervène, entouré de deux ſerpens, tel qu'on peint Mercure, conduiſoit les Novices. Les trois plus anciens Druides, dont l'un portoit le pain qu'on devoit offrir, l'autre un vaſe plein d'eau, & le troiſième une main d'ivoire attachée au bout d'une verge, ſymbole du pouvoir ſuprême qui exiſte encore parmi nous, & que nous appellons la Main de Juſtice, précédoient le Pontife-Roi. Celui-ci marchoit à pié, vêtu d'une robe blanche & d'une tunique par-deſſus, entouré du reſte des Druides que ſuivoient la Nobleſſe & le Peuple.

La proceſſion arrivée au pié du Chêne où l'on devoit couper le gui, le Grand-Prêtre prononçoit une prière, brûloit du pain, & faiſoit une libation de vin, diſtribuoit de l'un & de l'autre à l'Aſſemblée, montoit enſuite ſur l'arbre, coupoit le gui avec une ſerpette d'or, le jettoit dans la tunique de l'un des Prêtres, qui l'expoſoit ſur l'Autel à la vénération publique. Le Pontife deſcendoit enſuite, prioit le Ciel de bénir le préſent qu'il venoit de leur faire, en lui donnant la vertu de tout féconder, & terminoit la ſolemnité par le ſacrifice des deux Taureaux: ce jour-là le ſang des Hommes étoit reſpecté.

P. 120. Ah! pourquoi falloit-il que le ſang de mortels,
Pour honorer Héſus coulât ſur les Autels?

Sans vouloir diminuer l'horreur que doit inſpirer le ſouvenir de ces ſacrifices humains que nous reprochons à nos Ancêtres, la vérité ordonne d'avouer que tous les Peuples connus ont ſouillé leur Religion par cette pieuſe barbarie; il faut en excepter cependant les Egyptiens, qui, dit-on, furent la ſeule nation à qui on ne peut reprocher un pareil crime. Ce n'eſt point que les Hiſtoriens n'aient placé le nom de ce peuple dans la liſte de ceux qui verſèrent le ſang humain; mais on nous aſſûre qu'il faut ne comprendre ſous ce nom d'Egyptiens que les Arabes-Paſteurs devenus maîtres de l'Egypte par la force des armes.

Si quelque choſe pouvoit excuſer les ſacrifices humains, ce ſeroit la certitude qu'on ne les ordonna jamais que pour punir les criminels, ſur-tout les meurtriers. En effet, dans cette ſuppoſition, je conçois ſans peine que des peuples barbares pouvoient croire que le ſang de quiconque avoit violé les Loix les plus ſacrées de la ſociété, étoit un encens agréable aux Dieux protecteurs de cette ſociété: encore même ces peuples auroient-ils dû ſoupçonner que la Divinité pure & ſainte par eſſence ne pouvoit être appaiſée par le ſang d'une victime ſouillée de crimes, comment d'ailleurs ne voyoient-ils pas que l'innocent couroit riſque d'être immolé, puiſque c'étoit au Prêtre qu'appartenoit le choix de la victime?

Mais ſi tel a été quelquefois le principe qui autoriſa l'immolation des Hommes, plus ſouvent a-t-elle été fondée ſur un reſte d'anthropophagie, puiſqu'il paroît très-vraiſemblable que toutes les Nations, avant de s'être réunies en corps de ſociété quelconque, furent des Cannibales: peut-être auſſi croyoit-on qu'il falloit offrir à la Divinité la victime la plus parfaite; & l'on n'en voyoit pas de plus parfaite que l'Homme. Quant aux Gaulois, il eſt prouvé, du moins par le témoignage de Céſar qui avoit paſſé dix années à les conquérir, qu'ils verſoient le ſang humain pour échapper à une maladie, aux dangers d'un combat; dans la penſée que la mort de l'un rachéteroit la vie de l'autre: Natio eſt Gallorum admodum dedita religionibus; atque ob eam cauſam, qui ſunt affecti gravioribus morbis, quique in præliis periculiſque verſantur... Homines immolant... Adminiſtriſque ad ea ſacrificia Druidibus utuntur. (Cæſ. de Bel. Galli. Lib. VI.)

Je ne dis rien du Dieu Héſus, ou Eſus, dont quelques Savans font le Dieu ſuprême, celui qui eſt, parce qu'il eſt; d'autres, Mars, la Divinité des combats, avide du ſang humain. Ce dernier ſentiment eſt le plus vraiſemblable: mais ce n'eſt point ici le lieu ni de réfuter ni de prouver l'une ou l'autre opinion.

P. 121. Lieux chéris des neuf Sœurs, délicieuſe enceinte,
Où long-tems de Budé s'égara l'ombre ſainte; &c.

Budé, le principal reſtaurateur des Lettres en France, puiſque ce fut par ſes conſeils que François I fonda le Collège Royal, poſſédoit ſur la petite rivière d'Hyerre, dans le village de ce nom, au-deſſus de celui de Crône, patrie de Boileau, un terrein qu'il avoit planté de Chênes. Ces Chênes devenus avec le tems une ſuperbe futaie exiſtoient encore il y a quatre années, & formoient un bois délicieux. Les eaux d'une fontaine qui ſe réuniſſoient en ruiſſeau ajoutoient à l'agrément de ce lieu devenu célèbre ſous le nom de Fontaine de Budé. La ſource jaillit d'une grotte dans laquelle on avoit placé le buſte du Savant en bas relief, & où ſe liſoit gravée ſur la pierre cette inſcription charmante; c'eſt la ſource qui parle:

Toujours vive abondante & pure,
Un doux penchant règle mon cours:
Heureux l'ami de la Nature,
Qui voit ainſi couler ſes jours.

On croira ſans doute que cette antique futaie, rendue vénérable par ſon âge, & plus encore par le nom de celui qui l'avoit plantée, cette ſource & ſa grotte, ce buſte & l'inſcription ſur-tout qui ouvroit l'ame à la rêverie, auroient dû faire de ce lieu un bocage ſacré, & à l'abri de la hâche qui dégarnit impitoyablement la France de tous ſes bois; point du tout: tant de motifs d'épargner cette belle plantation n'ont pu la faire reſpecter. Elle eſt abattue aujourd'hui au grand regret des véritables amis de la Campagne & des Lettres, qui alloient ſous cet ombrage repoſer leur ame, & rêver agréablement à l'Homme qui avoit naturaliſé les Muſes dans notre Patrie.

P. 123. Ah! plaignons le mortel qui, dans ce triſte jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain ſéjour,
Ne reconnoiſſant plus ni côteau, ni prairie,
Traîne un pas égaré ſur la nège qui crie.

J'ai ſouvent emprunté des Saiſons de Tompſon des images, des vers & même des tableaux entiers ſans en avoir averti dans les Remarques. Je croyois cet aveu inutile, parce que la traduction du Poëte Anglois étant dans les mains de tout le monde, il n'étoit pas vraiſemblable qu'on me ſuppoſât l'intention de déguiſer mes emprunts. Cependant comme il eſt prudent de prévenir quelquefois les inculpations même les plus gratuites, j'avoue que j'ai pris dans Tompſon tout ce que j'ai cru y voir à ma bienſéance. De ce genre eſt l'épiſode de ce Voyageur qui expire la nuit dans les nèges. Je l'ai entendu blâmer dans l'original même comme un fait invraiſemblable. Il y a grande ap-

pârence que ces Critiques n'avoient point voyagé pendant l'Hyver dans les montagnes du Vivarais, du Velay, du Forès & de l'Auvergne: c'eſt-là que tous les ans cette triſte ſcène ſe réaliſe. Les Lecteurs feront bien aiſes d'en lire ici la preuve tirée des Lettres que M. l'Abbé de Morteſagne à écrites à M. Faujas de Sainfond, & que ce jeune & ſavant Naturaliſte a inſérées dans ſes Recherches ſur les Volcans éteints du Vivarais & du Velay.

» Il eſt des régions en Europe, & dans l'Amérique Septentrionale, où le froid eſt peut-être plus vif & plus long qu'ici, (dans le haut Vivarais, Gevaudan & Velay) & où il tombe une plus grande abondance de nège; mais dès que la Terre en eſt une fois couver e à certaine hauteur, le calme y règne aſſez conſtamment dans les airs, & l'on peut ſans rien riſquer, au moins du côté des vents, y entreprendre de longs voyages ſur des traîneaux: mais ici, ce qu'on appelle la Biſe, la Traverſe, le Marin, ſe déchaînant preſque ſans interruption, tranſportent les nèges qu'ils diviſent comme de la cendre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en formant des amoncelemens qui reſſemblent à des dunes; & il arrive quelquefois que des maiſons de douze ou quinze piès de haut ſe trouvent enſevelies ſous ces amas de nège, qu'on appelle ici Congères.

Les Voyageurs les plus accoutumés à rouler dans le pays, lorſqu'ils ſont accueillis de cette tempête, perdent bien vîte la trace des chemins; ils errent à l'aventure ſans ſavoir s'ils avancent ou s'ils reculent. La nège qui les aveugle, jointe au mugiſſement des vents & à un brouillard épais qui ſe répand dans l'athmoſphère, les empêche de diſtinguer les ſignaux auxquels ils pourroient ſe reconnoître: ils ne peuvent pas même voir & encore moins entendre leurs compagnons de voyage à trois pas de diſtance; & c'eſt ainſi qu'ils ſe trouvent en un danger éminent de périr.

Pour veiller à leur conſervation autant qu'il eſt poſſible, on a bordé tous les grands chemins, dans les endroits les plus périlleux, de iles de maçonnerie de dix ou douze piés de haut, à peu de diſtance les unes des autres; & on ne manque pas par-tout, où il y a des cloches, de les mettre en branle & de ſonner très-long-tems, ſur-tout à l'entrée de la nuit. On ſauve ainſi la vie à bien du monde; le Voyageur égaré reprend courage à ce ſignal favorable, & ſait ce qu'il peut pour gagner l'aſyle que le bruit des cloches lui indique. Mais tous ces ſecours dictés par l'humanité ſont bien ſouvent inſuffiſans, & il ne ſe paſſe guère d'années qu'on ne trouve au dégel les cadavres des gens qui n'ont pas eu aſſez de vigueur pour ſe dégager des nèges dans leſquelles ils s'étoient enſevelis. On a remarqué que depuis l'année 1755, époque ſi fatale à Lisbonne, ces tourbillons ſont ici moins fréquens & les Hyvers moins longs & moins rigoureux. Cependant au mois de Février dernier (1776), des mendians raſſemblés de divers endroits, étant venus recevoir à Saint-Paul de Tartas, une aumône qui devoit s'y faire, on laiſſa languir ces malheureux ſans feu & ſans alimens dans une grange, juſques vers les quatre heures du ſoir. La diſtribution faite, ils ſe retiroient chez eux à travers les nèges; le tems étoit calme; mais à peine furent-ils à cinq cens pas du village, qu'un vent marin furieux venant à

souffler, ils se virent investis de poussière de nège. Les plus robustes échappèrent; mais huit d'entr'eux périrent misérablement.

Le bruit de ce triste événement s'étant répandu quelques heures après dans Pradelles (1), qui n'est qu'à demi-lieue de l'endroit où il venoit de se passer, un pauvre habitant de la ville craignit pour son fils âgé seulement de douze ans, qu'il savoit être allé participer à la distribution. Le tems étoit horrible, mais cela n'empêcha pas qu'il n'allât seul, sur le minuit, un brandon de paille à la main, le chercher dans les nèges. Il l'y trouva étendu mort & gêlé; peu s'en fallut qu'il n'y restât lui-même: mais enfin il eut assez de force pour charger ce cadavre sur ses épaules, & venir le jetter brusquement aux pieds de sa femme, en lui disant: Voilà ton fils.

Un fait d'une espèce approchante, & de la vérité duquel je puis vous donner tous mes concitoyens pour garans, s'étoit passé à peu-près au même endroit cinq ans auparavant. Un Chauderonnier de Pradelles étoit allé tenir un enfant en baptême à Saint Arcons; grande fête à la fin de la cérémonie: le vin sur-tout ne fut pas épargné. Le Parrain en but trop, & se fiant sur la bonté de son Cheval, il s'obstina, quelques remontrances qu'on pût lui faire, à se mettre en chemin à l'entrée de la nuit pour revenir chez lui. Tout étoit couvert de nège; il faisoit un froid excessif: pour comble d'infortune, le vent s'éleva & notre homme périt. Deux jours après, des gens qui le cherchoient apperçurent de loin un Cheval immobile sur une éminence: ils accoururent, & le voient retenu par la bride passée en deux tours dans le bras d'un cadavre enfoncé dans la nège. Ils veulent s'en saisir; le Cheval s'effarouche, rompt sa bride & fuit au galop à travers champs On s'éloigne à dessein, la pauvre bête ne tarde pas à revenir à son premier poste, où elle se laisse prendre sans résistance. On admira moins l'exemple d'attachement & de fidélité qu'elle donnoit à son maître, qu'on ne fut surpris qu'elle eût pu subsister deux fois vingt-quatre heures sans boire ni manger en plein air au milieu des vents, des nèges & des glaces d'un pays aussi froid que le Canada. »

P. 123. Invincible sommeil qui s'unit à la mort.

Un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables: alors quiconque s'assied, s'endort; & quiconque s'endort, ne s'éveille plus. On lit une preuve bien intéressante de ce triste phénomène dans le récit du Voyage que MM. Banks & Solander firent à une montagne de la Terre du Feu, pour y chercher des plantes. Ils étoient accompagnés de leurs gens, de deux matelots, d'un Chirurgien & d'un astronome. Lorsqu'après bien des fatigues ils parvinrent au sommet de la montagne, le froid y étoit devenu très-vif, & la nège tomboit fort épaisse. Le Docteur Solander fut le premier qui ne put résister au besoin du sommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ses compagnons.

(1) C'est le nom de la Ville d'où l'Auteur des Lettres écrit à M. de Faujas.

il demanda qu'on le laiſsât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit ſur la Terre couverte de nège & ce fut avec une peine extrême que ſon ami le tint éveillé. Richmond, un des Noirs de M. Banks, qui avoit auſſi ſouffert du froid, commença à reſter dérrière les autres. On le fit marcher partie de gré, & partie de force, mais lorſqu'on eût traverſé la plus grande partie d'un marais, il déclara qu'il n'iroit pas plus loin. Quand on lui diſoit que s'il s'arrêtoit, il mourroit bientôt de froid, il répondoit qu'il ne deſiroit autre choſe que de ſe repoſer & de mourir. Le Docteur, en qui s'étoit augmenté le même beſoin de dormir, ne renonçoit pas auſſi formellement à la vie : il diſoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un inſtant de ſommeil. Dans cette impoſſibilité de les faire avancer, on les laiſſa ſe coucher ſoutenus en partie ſur les brouſſailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de ſuite dans un ſommeil profond.

Bientôt après, quelques-uns de ceux qu'on avoit envoyés en avant, avec l'ordre d'allumer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le Docteur Solander, & heureuſement il y réuſſit; mais quoique celui-ci n'eût dormi que cinq minutes, il avoit preſque perdu l'uſage de ſes membres, & ſes muſcles étoient ſi contractés que ſes ſouliers tomboient de ſes piés : il conſentit cependant à marcher avec le ſecours qu'on pourroit lui donner. Quant au pauvre Richmond, tous les efforts furent inutiles pour le faire relever. En vain, après avoir tenté ſans ſuccès de le mettre en mouvement, laiſſa-t-on auprès de lui un autre Noir & un matelot qui ſembloient avoir moins ſouffert du froid que le reſte de la troupe, & à qui l'on promit de les remplacer promptement par deux autres hommes qui ſe feroient ſuffiſamment réchauffés; en vain M. Banks fut-il fidèle à ſa parole; après pluſieurs autres événemens non moins déplorables qui remplirent cette fâcheuſe nuit, on trouva au lever du Soleil les deux malheureux Nègres ſans mouvement & ſans vie. (Extrait du Voyage de Banks & Solander, Tom. IV, Edit. in-8.)

P. 124. Naguères je voyois près des champs, où l'Aronde
Et l'Aiſne au ſein de l'Oiſe engloutiſſent leur onde,
Je voyois un Mortel &c.

Ce n'eſt pas ici un tableau que l'imagination ait créé pour jetter quelqu'intérêt au milieu des deſcriptions répandues dans ce dixième Chant; je n'ai eu rien à feindre : tout mon mérite ſe borne à préſenter l'image fidèle d'un Citoyen que nous devrions appeller l'Homme d'Anel, comme les Anglois diſent, l'Homme de Roſs (1).

(1) Ce bienfaiteur de l'humanité, à qui le célèbre Pope, dans ſa belle Epitre à Allen Lord Bathruſt ſur l'emploi des richeſſes, a eu la pure ſatisfaction de rendre l'hommage que je paie ici à M. Lucien Pannelier, s'appelloit Jean Kyrle & vivoit encore en 1723, dans le petit Bourg de Roſs, ſitué dans la Province d'Héreford. Quoique peu riche, car il ne poſſédoit, toutes taxes payées, mais ſans femme & ſans en-

Anel, je l'ai dit ailleurs, eſt un village ſitué à deux lieues de Compiègne. Avant que M. Pannelier en eût acquis la Seigneurie, ce canton étoit une eſpèce de marais défiguré encore par un vieux château adoſſé à la montagne de Gannelon, aride & inculte, ſur laquelle on ne pouvoit monter que par quelques ſentiers étroits & pénibles. A peine le nouveau propriétaire a-t-il été en poſſeſſion, que tout a changé de face. Le château a été abattu, une ferme riante & commode en a pris la place; le fond marécageux du vallon a été aſſaini; des chemins pour communiquer à tous les villages voiſins ont été ouverts & plantés de Pommiers qu'on n'y connoiſſoit point auparavant; d'autres plantations ont ſuccédé aux Roſeaux & aux Glayeuls. On a percé dans l'intérieur de la montagne une route facile qui conduit au ſommet : ce ſommet, qui forme une plaine de quelqu'étendue, s'eſt couvert de bois ſous leſquels croît & s'épaiſſit une pelouſe utile aux troupeaux. Tant de travaux ont été exécutés à deſſein dans les tems de diſette qui affligèrent la France, il y a quatorze. Le pauvre devenu à ſon aiſe a rebâti ſa cabane. On lui a enſeigné une nouvelle méthode pour mieux cultiver la Terre. L'Egliſe qui tomboit de vétuſté eſt devenue un lieu plus digne de l'Etre qu'on y implore. On n'a point négligé l'enceinte où la jeuneſſe va dans les jours de repos entretenir ſa vigueur & ſon adreſſe, en s'exerçant à tirer de l'arc : enfin l'abondance & le bonheur ſont revenus & le nom de celui à qui on les doit eſt béni dans tout le canton.

P. 125. Et toi, de qui Céſar hériſſa la hauteur
D'un camp, où repoſoit ſon Aigle obſervateur;
Toi, qui né dans la Mer, &c.

La tradition du pays aſſure que la montagne de Gannelon a fourni à Jules-Céſar une place, où ce Héros avoit établi un petit camp d'obſervation. La partie, ſur laquelle on prétend qu'il l'avoit aſſis, s'appelle encore le Camp de Céſar, & préſente en effet des retranchemens qui peuvent avoir enfermé environ quinze cens hommes. La vaſte étendue de pays qu'on découvre de ce lieu favoriſe encore cette opinion, qui ſe trouve de plus confirmée par un grand nombre de Médailles Romaines de tous les âges, qu'on y a trouvées en fouillant le terrein. J'en ai vu moi-même déterrer, & j'en poſsède une qui repréſente le premier Brutus. Il m'eſt reſté auſſi de ces fouilles une petite ſtatue de Mercure, qui ſans doute étoit un Dieu pénate.

Mais ce qui nous paroîtroit étonnant, ſi nous n'étions accoutumés aujourd'hui à trouver ſur toute la face du globe des témoignages du ſéjour

---

ſans, que cinq cens Guinées, il fit un bien conſidérable à ſa Patrie. Elle lui doit les eaux d'une fontaine dont elle manquoit auparavant, des chemins pavés & plantés d'arbres, un temple réparé, une maiſon de charité ouverte aux infirmes, aux vieillards, aux orphelins, &c La reconnoiſſance des Payſans qui ne l'appelloient plus que l'Homme de Roſs, fit oublier ſon véritable nom; auſſi, après ſa mort, lorſqu'on voulut le connoître, fut-on obligé de compulſer les regiſtres de la Paroiſſe, où il n'avoit pas meme reçu l'honneur d'une Inſcription ſur ſon tombeau.

séjour des eaux, c'est la quantité de dents de Requin, qu'on peut y recueillir sans pénétrer bien avant dans la Terre. Ajoutez à cette preuve inconteſtable une autre qui l'eſt moins encore; c'eſt qu'au bas de la montagne, à quelques pas du grand chemin, eſt un banc fort épais d'Huitres qui ſe prolonge vers Compiègne. Les écailles de cet animal y ſont encore parfaitement conſervées & rangées dans leur ordre primitif. J'en ai ouvert un grand nombre ſur le lieu, & à la place du Poiſſon, j'ai trouvé un ſable très-fin, & dont toutes les parties liées entre elles formoient une eſpèce de pierre.

Je me trouvois à Anel lorſque parut une brochure, où le Philoſophe de Ferney vouloit prouver contre le Philoſophe de Montbard que tous ces amas de coquilles, dont celui-ci avoit parlé, étoient un reſte des pélerinages autrefois ſi communs en Europe. Pluſieurs perſonnes de la Cour qui ſiégeoit alors à Compiègne, ſéduites par la réputation de M. de Voltaire, & croyant que ce Grand-Homme ne pouvoit jamais avoir tort, vinrent à Anel, la brochure à la main, pour ſe convaincre que ce que nous appellions un banc d'Huîtres n'étoit qu'un tas informe des coquilles délaiſſées par de pieuſes caravanes de Pélerins. Arrivés ſur le lieu, je leur dis ſeulement voyez & jugez. En effet la ſimple vue de ces coquillages, conſervés dans leur ordre & leur état naturel, frappèrent nos incrédules d'une ſurpriſe aſſez piquante pour ceux qui les obſervoient. On ne vanta plus, on ne cita plus la brochure; on la replia & l'on convint qu'il étoit poſſible d'être grand Poëte & mauvais Naturaliſte.

P. 126. Triomphe du Soleil, triomphe mémorable,

Nous avons fait voir dans la première Remarque, inſérée à la ſuite de ce dixième Chant, que toute l'Antiquité célébroit vers le 25 Décembre le retour du Soleil au Solſtice d'Hyver, ſous le nom de naiſſance. Il nous reſte à montrer, & ce rapprochement ne ſera pas moins curieux & moins philoſophique, que la fin de l'année étoit honorée dans les mêmes ſiècles du nom de Triomphe, de victoire, & qu'il ſe retrouve encore parmi nous placé à la même époque, c'eſt-à-dire, dans le mois après lequel nous commençons une nouvelle année.

Ce triomphe, cette victoire, dignes de la reconnoiſſance des hommes étoit la défaite de la Nuit, des ténèbres les plus longues par le héros de la lumière.

Les Perſans nous aſſurent que la voix de leur Poëte Ibntahir que la Fête ſolemnelle de Mythras dont nous avons parlé, étoit celle d'une grande victoire.

Les Egyptiens la ſolemniſoient au dernier de leurs jours épagomènes, dont les Grecs traduiſirent le nom par celui de Niké, Victoire.

A Argos on en fit le nom de la fin de l'année en l'honneur de Vénus Niképhoros, c'eſt-à-dire, de Vénus ou de la Nature, qui donne la victoire.

Rome enfin la plaçoit au premier jour de Décembre. C'eſt la Fête de la Victoire, dit leur Calendrier, parce qu'en ce jour la Guerre fut terminée. « A ces Fêtes de la Victoire, dit le Savant qui dévoile le Monde primitif au Monde moderne, l'Égliſe Chrétienne a ſubſtitué dans ſes Faſtes les noms de trois Saints ou Saintes, Saint Nicolas, Sainte Nicaiſe & Sainte Victoire, qui, placés également au dernier Mois de l'année, rappellent aux Chrétiens une victoire plus ſublime. »

P. 126. Et ce Maître des Dieux, dont le bruyant tonnerre
Châtia la fureur des enfans de la Terre,
Quand ces Titans, au jour de leur rébellion,
Sur l'Olympe entaſſoient l'Oſſa, le Pélion,
N'eſt-il pas du Soleil l'hiſtoire ſymbolique?

Il ne ſera pas inutile de reproduire aux yeux du Lecteur les raiſons qui prouvent que la fable des Géans n'eſt que l'hiſtoire allégorique des déſaſtres de la Nature. Ceux qui n'ont voulu y voir que l'hiſtoire défigurée de la révolte des Anges contre l'Etre Suprême, ſe ſont étrangement déçus. Ils auroient dû ſe dire que la rébellion des Géans étoit une croyance répandue dans l'Orient & en Egypte long-tems avant que les Auteurs Sacrés euſſent parlé aux Juifs de celle des Anges. On n'en trouve pas en effet un ſeul mot dans les cinq Livres de Moïſe connus ſous le nom de Pentateuque; & ſans doute que l'Eſprit Saint ne jugea pas à propos de faire précéder l'Hiſtoire de la Création du Monde qu'il dicta à ce grand Légiſlateur par le récit de la révolte angélique.

On peut réduire au nombre de quatre les phénomènes phyſiques figurés par les Géans; les Volcans, les inondations, les exhalaiſons brûlantes, peſtilentielles, & l'Hyver avec ſes frimats.

1. Les Volcans: ces gouffres dont l'exploſion ébranle la Terre, l'entr'ouvre, la déchire, la couvre de nouvelles montagnes telles qu'on en voit autour de l'Etna, dont la bouche vomit vers le Ciel, avec un fracas horrible, des torrens de cendre, de fumée & des globes de flamme & des rochers fondus, n'étoit-il pas naturel de les repréſenter comme des Etres vivans, mais énormes, giganteſques, qui armés de feux, de rochers & de montagnes vouloient envahir l'empire des Cieux, & regner à la place de ces Dieux bienfaiſans, protecteurs de l'harmonie de l'Univers? tous les Poëtes Grecs & Latins, chez qui s'eſt conſervé l'ancien langage allégorique, nous diſent que le Géant Typhée, ou Typhon eſt enſeveli ſous la maſſe mugiſſante de l'Etna, & que toutes les fois qu'il s'agite & reſpire, la montagne eſt en feu & la Sicile tremble?

2. Les inondations: de grands fleuves, qui ſe gonflent tout-à-coup, & de la maſſe de toutes leurs eaux réunies frappent en écumant leurs rivages, les briſent, les ſurmontent, renverſent leurs digues, fracaſſent, emportent des forêts entieres, les remparts des villes, & engloutiſſent une foule de malheureux qu'ils ſurprennent dans le ſommeil, ou dont ils devancent la fuite, pouvoient-ils ne pas être dans un langage allégorique des perſonnages monſtrueux, des Géans, qui ſortoient des eaux, leur ſéjour ordinaire, & les entraînoient avec eux

pour tout ravager? Et ſi nous ajoutons ces Cataclyſmes plus déſaſtreux, ces irruptions de l'Océan, dans les terres, où il a multiplié les lacs, les golphes, les archipels & les méditerranées (1), aurons-nous de la peine à concevoir que tous ces ravages aient été attribués à des ennemis armés d'une force & d'une puiſſance prodigieuſes? On retrouve les traces de cette opinion dans un uſage, qui ſubſiſte encore parmi les coutumes de la Flandre, à Gand, à Malines, à Louvain, à Bruxelles, à Dunkerque & ſur-tout à Anvers. Dans cette dernière Ville, on promène de tems en tems les figures d'un Géant de vingt-quatre piés de haut, d'une Géante de la même hauteur, & de pluſieurs autres Géans moins élevés, en mémoire du Géant Antigon, c'eſt-à-dire en Flamand, Ennemi des Dieux; on leur coupe enſuite les mains qu'on jette dans l'Eſcaut: cérémonie qui nous dit aſſez clairement que dans l'origine le Géant du fleuve, ou le fleuve lui-même déſoloit tout le pays, & qu'on ne parvint à le dompter qu'en lui coupant les bras, au moyen deſquels il étendoit ſes ravages.

3. Les vapeurs brûlantes & peſtilentielles: quand ces exhalaiſons qui troublent la pureté de l'Air, où elles s'épaiſſiſſent quelquefois aſſez pour obſcurcir le jour, venoient à ſe répandre, & que les Hommes affoiblis, languiſſans tomboient en foule victimes de la contagion, n'étoit-on pas autoriſé à dire que le ſouffle empeſté des Géans enſevelis dans les marais enfantoit cette épidémie univerſelle? Les Marais Serbonides, placés en Egypte entre la Paleſtine & la Méditerranée, étoient pour elle la ſépulture de Typhon, à qui elle donnoit ſoixante-quatorze complices, pour déſigner les ſoixante-quatorze Rhumbs ou vents par qui la contagion eſt en effet répandue.

4. Enfin l'Hyver & ſes frimats: la gelée, cette puiſſance inviſible aux yeux, mais dont les effets ſe manifeſtent ſur les eaux qu'elle convertit en mur de glace, ſur les arbres qu'elle fend, ſur les rochers qu'elle briſe, & plus encore ſur les Etres animés en qui elle engourdit & éteint quelquefois la chaleur vitale, n'avoit auſſi que trop de droits pour figurer dans l'allégorie des Géans. La Mythologie Perſane & Scandinave fait de ces monſtres les auteurs de la gelée; ce que l'Egypte diſoit auſſi, lorſqu'elle racontoit la Fable de Phéridoun

---

(1) J'avois développé cette idée dans des vers que la néceſſité d'être précis m'a forcé de retrancher du tableau du grand Cataclyſme, inſéré dans ce dixième Chant:

C'eſt ſans doute à ſes coups que tu dois la naiſſance
Canal, qui de l'Anglois protèges la puiſſance;
Golphe, où vingt Nations ont regné tour-à-tour,
Et qui tiens embraſſé dans ton vaſte contour
Les bords occidentaux du ſol Aſiatique.
Le Midi de l'Europe & le Nord de l'Afrique;
Et vous Iſles auſſi, qui, dominant les flots,
Recueillez dans vos ports nos hardis Matelots,
Vous parutes alors: aujourd'hui vos rivages
Des tems diluviens atteſtent les ravages.

ou du Prince de l'abondance, de Giemshid ou du Soleil brûlant, de Dahac ou de l'Hyver, leur vainqueur ou leur meurtrier.

Cependant en adoptant l'opinion des Philosophes sur l'existence allégorique des Géans, je suis loin de convenir qu'on n'ait jamais pu voir une race d'hommes d'une stature giganteſque; il me semble au contraire que par-tout où la Terre nourrit, comme en Afrique par exemple, des végétaux & des animaux monstrueux par leurs dimensions, tels que des Pains de Singe de soixante-dix à soixante-dix-sept piés de circonférence, les plus gros Eléphans, & des Serpens de soixante piés de longueur, elle peut donner la vie à des hommes auprès de qui nous ne serions que des Pygmées. L'Homme se sent du plus ou du moins de force végétative qui anime le sol qu'il occupe. La Laponie, où le suc végétatif est foible & languissant à cause de ses longs & rudes Hyvers, ne nourrit que de petits hommes. Pourquoi ne concluroit-on point par induction que les hommes peuvent parvenir à une hauteur démesurée dans ces climats de l'Equateur, dont un Poëte a dit:

C'est-là que la Nature & plus riche & plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle?

Moïse, qui ne nous a rien dit de la révolte des Anges, parle dans les Nombres & le Deutéronome des Géans de la race d'Hénac, d'un peuple prodigieux par sa stature, pareil à celui d'Enacim détruit par le Seigneur: nouvelle preuve que la Fable des Géans & l'Histoire des Anges rebelles n'ont aucun rapport entr'elles.

P. 127. Ainsi qu'aux premiers tems, tous ces mille flambeaux
Des rayons du Soleil sont le mystique emblême.

La veille du vingt-cinquième jour de Décembre, le peuple de Dreux se rend sur la place publique au nombre de 1500, 2000, & quelquefois 3000 personnes. Toutes sont à jeun, dans un recueillement qui a quelque chose de religieux, & portent à la main de gros morceaux de bois de Chêne, qu'elles ont eu soin de faire sécher pendant deux Mois à la chaleur du four. A cinq heures, on allume ces brandons, qu'on appelle flambars; la foule se met en marche, & fait trois fois le tour d'une longue halle qui s'élève au milieu de la place, en criant sans cesse: Nolé, Noel; Nolé, Noel. Si du haut de la montagne, au pié de laquelle Dreux est situé, un Voyageur étranger jettoit les yeux sur cette marche profane, il se croiroit suspendu sur un fleuve de feu, dont les vagues agitées rouleroient sur elles-mêmes. Ce spectacle est imposant, mais il effraie; & je ne suis point surpris que les Magistrats de cette Ville aient essayé d'abolir un usage qui la met tous les ans en danger d'être brûlée. Mais leurs efforts ont été inutiles: l'année qui suivit la défense vit la populace plus nombreuse, prête à s'armer pour maintenir ses vieilles coutumes, qu'elle regarde comme une portion sacrée de l'héritage de ses pères. La procession achevée, on marche vers le Cimetière. Là chacun se met à genoux sur le tombeau de ses parens, enfonce dans la Terre le reste de son flambar qui achève de s'y consumer, prononce une prière & se retire.

Il me paroît démontré que cet usage remonte à une haute antiquité, aux siècles du Druidisme. Dreux est une des Villes les plus anciennes de la Gaule; & les Druides, dont nous avons dit ailleurs que le siége étoit établi dans les forêts voisines, lui ont donné leur nom. Les Citoyens, à la vérité, qui sont demeurés fidèles à cette coutume, n'ont gardé aucune mémoire ni du tems, ni du motif de son origine. Ils font aveuglément ce que faisoient leurs ancêtres; mais en rapprochant les cérémonies semblables conservées dans les fastes de la Perse, de l'Egypte, de la Chine & de la Grèce, on voit un symbole aussi clair qu'ingénieux du Soleil rallumé au Solstice soit d'Hyver, soit d'Eté, suivant la différence des tems auxquels tous ces peuples commençoient leur année. Cette Fête s'appelle à Ispahan, à Pekin, à Iédo, comme autrefois à Memphis, la Fête des lanternes. C'est un jour, ou plutôt une nuit de réjouissance; tout l'extérieur des maisons est illuminé, & chaque Propriétaire, à la Chine, élève en lettres de feu cette inscription: au vrai Roi de l'Année. On retrouve aussi cette Fête dans l'ancienne Argolide, sous un nom à peu près semblable; on l'y appelloit Fête des flambeaux: c'étoit, disoient les Argiens, en mémoire de Lyncée sauvé par Hypermenestre. Or Lyncée désignoit le jour où l'année finit & se renouvelle, tandis qu'Hypermenestre signifioit mot-à-mot la nouvelle Lune de l'année, qui a surmonté toutes les autres.

P. 127. Dieux! nous ramenez-vous à ces tems désastreux, &c.

On demandera peut-être pourquoi je place le tableau d'un grand Cataclysme dans le mois de Décembre. Je puis répondre que, d'après les idées de l'ancienne Asie, la peinture de cet événement est essentiellement liée au Mois où le Soleil arrive au Capricorne. Les Arabes & les Persans croient depuis un tems immémorial que le Soleil étoit sous cette Constellation, lorsque notre globe éprouva cet affreux désastre. Qu'on se rappelle d'ailleurs le système des Philosophes qui croient avec Platon à une grande année, dont la révolution s'achève tous les quinze mille ans, lorsque les étoiles fixes & les planètes se trouvent précisément au même point d'où elles sont parties à la naissance du Monde. Selon ces Auteurs, si cette révolution rencontre le Soleil au Signe du Capricorne, il doit en naître un déluge universel; & un embrasement général, si elle se fait au Signe du Cancer. On ne peut douter que ce système ne remonte plus haut que les tems de la Grèce. Celle-ci n'a presque rien créé d'elle-même. L'Asie lui a fourni ses erreurs, ses vérités, ses allégories; & il est clair que dans cette opinion d'une grande année & du déluge qu'elle doit enfanter, les Grecs n'ont fait que répéter les Asiatiques.

Du reste, on ne croira point sans doute que j'aie eu l'intention de peindre le Déluge de Noé. L'événement rapporté dans nos Livres Saints, & justement rangés par nos Docteurs Sacrés dans la classe des miracles du premier ordre, exige trop de respect de notre part, pour que nous ayons eu la témérité de le placer dans un ouvrage consacré à la peinture des révolutions causées par les seules forces de la Nature. L'élément de l'Eau a suffi à l'Etre suprême pour punir la Terre coupable; l'Ecriture est expresse sur ce point; & quelque difficulté que notre foible raison ait à concevoir la possibilité d'un pareil châtiment

univerſel, notre raiſon doit ſe ſoumettre & croire ſans chercher à comprendre.

La cataſtrophe, dont il s'agit dans ce Poëme, eſt un événement d'un ordre bien inférieur. Les Feux & les Eaux à la fois l'ont produit conformément aux loix de la Nature. En effet les Théologiens de preſque tous les Peuples nous parlent d'embraſemens, d'inondations, de tremblemens de Terre, d'iſles déracinées, de montagnes renverſées, de volcans en fureur; & la ſeule inſpection du globe atteſte la vérité de ces traditions. Partout nous voyons qu'il a été tourmenté, déchiré par les Volcans & par la Mer. » On peut aſſurer, dit M. de Buffon, que la ſurface de la Zone Torride a été entièrement bouleverſée depuis la côte orientale de l'Afrique juſqu'aux Philippines, & encore bien au-delà dans la Mer du Sud. Toute cette plage ne paroît être que les reſtes en débris d'un vaſte continent, dont toutes les terres baſſes ont été ſubmergées: l'action de tous les Elémens s'eſt réunie pour la deſtruction de la plupart de ces terres équinoxiales; car indépendamment des marées qui y ſont plus violentes que ſur le reſte du globe, il paroît auſſi qu'il y a eu plus de volcans, puiſqu'il en ſubſiſte encore dans la plupart de ces Iſles. » (1)

Et ſi de la ſurface du globe on deſcend dans ſon intérieur, quelle foule de preuves ne nous offre-t-il point d'un grand bouleverſement par l'action des Feux & des Eaux? » S'il exiſte quelques portions de la première Terre, on y découvre encore de nos jours les reſtes de ſes anciennes productions. On trouve des forêts renverſées & enfouies, dont la réſine, ou le bitume devenu ſolide, forme des mines de charbon de Terre, on y voit, dans les couches du limon durci qui les couvrent, des empreintes de végétaux, ſouvent parfaitement reconnoiſſables; & dans d'autres nous trouvons les reſtes des créatures animées qui furent alors enſevelies ſous des couches immenſes de boue, de fange, de ſable, où ils nous atteſtent la cataſtrophe terrible qui a porté dans la Terre ce qui étoit jadis à ſa ſurface. » (2).

P. 128. Mais hélas! des humains échappés à la mort
Quel fut le déſeſpoir, quand, du haut des montagnes, &c.

La retraite des Hommes ſur les montagnes, qu'avoit épargné le déſaſtre univerſel du globe, eſt regardée aujourd'hui par les Philoſophes comme l'origine de la coutume commune à tous les Peuples d'aller ſacrifier ſur les hauteurs; ce reſpect naquit de la reconnoiſſance: pouvoient-ils en effet ne pas révérer l'aſyle qui les avoit ſauvés? Ils diſoient tous ſans doute, comme les Iſraélites: Je lève mes yeux vers les montagnes, où j'ai trouvé du ſecours. Nous voyons même que les montagnes ont ſervi de théatre aux plus grands événemens racontés par l'Hiſtoire Sainte. Ce fut ſur une montagne que fut placé le Paradis Terreſtre; que l'Arche de Noé s'arrêta; qu'Abraham reçut l'ordre d'immoler ſon fils; que les Tables de la Loi furent données à Moïſe; que Salomon bâtit le Temple; que Jeſus-Chriſt

(1) Notes juſtificatives des Epoques de la Nature.
(2) L'Antiquité dévoilée, Tome III. Liv. VI. Ch. I.

fut tenté, transfiguré, crucifié; c'eſt d'une montagne enfin qu'après ſa Réſurrection, il s'élança de la Terre, & monta vers le Ciel.

Enfin ce qui confirme que les individus échappés à la grande cataſtrophe n'ont pu avoir d'aſyle que ſur les principales élévations du globe, c'eſt l'obſervation ſuivante de M. Paw. « En Amérique, dit-il, on a découvert au pié des montagnes & ſur leurs cîmes, les Peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux, comme les Péruviens, ſur le penchant des grandes Cordelières, à la côte occidentale; les Bréſiliens, au bas des petites Cordelières, à la côte oppoſée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & Lucayes étoient venues juſques-là des monts Apalaches. La mémoire de cette émigration ſubſiſtoit encore au moment de l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Les Guyannais, qui occupoient les rivages de la Mer, étoient deſcendus du Parimé; les Louiſianiens avoient auſſi nouvellement fixé leur ſéjour vers l'embouchure du Miſſiſſipi, où l'on voit encore aujourd'hui pluſieurs cantons d'où les eaux ne ſe ſont pas encore retirées. Les Chiliens diſoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur deſcente dans la plaine étoit récente. (1) » Or ce qui eſt arrivé en Amérique, doit être arrivé de même dans les autres parties du globe, après qu'elles eurent été ſubmergées. On ſait que les Chinois croient leur Fo-hi deſcendu d'une montagne de la Tartarie appellée Chaq-pechan; & qu'il eſt très-probable que tout l'Orient a été peuplé par des colonies venues des différens plateaux de la Tartarie, qui ſont, après les montagnes, le lieu le plus élevé de la Terre.

P. 130. Les ſommets Riphéens de longs frimats blanchis;

Je réunirai dans cette remarque tout ce que j'ai à dire touchant les différentes montagnes dont il eſt queſtion dans les vers qui ſuivent le précédent.

Les monts Riphées ou Riphéens que Ptolomée appelloit la Ceinture du Monde, énomination que les Moſcovites ont conſervée en le nommant Weliki Kamény poys, c'eſt-à-dire, Ceinture de pierre: étoient placés par les Anciens vers les ſources du Don ou Tanaïs. On ignore ſi quelque révolution a fait diſparoître de cet endroit une chaîne de montagnes, du moins eſt-il bien certain qu'on n'y en voit point aujourd'hui; ce qui a donné lieu à l'infatigable Rudbek d'écrire une longue diſſertation pour prouver qu'il faut chercher les Riphées des Anciens dans la Suède. Laiſſons-le s'égarer dans l'immenſité de ſon érudition, & diſons que nos Géographes modernes appellent Riphées une longue étendue de hautes montagnes ſituées dans l'Aſie ſeptentrionale.

Le Taurus, que les Perſans appellent Taur, traverſe leur empire dans ſa plus grande longueur du Nord au Sud. L'œil n'en peut appercevoir les cîmes, tant elles ſe prolongent vers le Ciel. La plus

(1) Recher. Philoſop. ſur les Améri. Tom. I.

considérable de ses hauteurs s'appelle Damoan. Du sommet de cette espèce de pyramide, on découvre la Mer Caspienne, quoique distante de ce point de plus de quarante lieues. Le Damoan brûle comme le Vésuve, pousse des exhalaisons sulphureuses qui couvrent tout le pays & souvent même les bords de la Mer Caspienne; & sans les bains d'eau chaude qui y bouillonnent, & où les malades en grand nombre vont chercher la santé, il ne serviroit comme les autres sommets qu'à repousser loin des frontières les invasions des Tartares.

Le Caucase n'est, selon le langage ordinaire, que cette énorme chaîne de rochers qui sépare la Mer Noire de la Caspienne, & l'Europe de l'Asie, tandis qu'à parler plus exactement, il faudroit appeller de ce nom les Alpes, les Pyrénées, le Taurus, l'Immaüs, qui tous sont les branches & les ramifications du premier. Il est prouvé que les Scythes & les Gêtes en sont descendus, les uns pour envahir une grande partie de l'Asie, les autres pour s'étendre & regner le long du Danube.

L'Ararat, nommé Mésonsar en Arménie, Agri en Perse, & Macis dans toutes les deux, est une nouvelle ramification du Caucase. Les Commentateurs appuyés sur ces paroles de la Genèse, l'Arche se reposa sur les montagnes de l'Arménie, veulent que ce soit le mont Ararat. Cependant, dit Tournefort qui entreprit de s'élever jusqu'au sommet, & qui ne put franchir la zone de nège qui en couvre les flancs, en supposant que l'Arche se soit arrêtée sur le mont Ararat, je ne sais où la Colombe alla chercher un rameau d'Olivier; car il n'y en a pas un seul dans toute la contrée, à moins que l'espèce n'en soit perdue; & cependant les Oliviers sont des arbres immortels, surtout lorsqu'ils sont dans un pays constamment habité. »

P. 130 Eh bien! sans ces hauteurs les ondes fugitives,
Qui, par mille détours, &c.

Cette théorie simple & lumineuse de la formation des fleuves au sein des grandes montagnes, que les Physiciens appellent Montagnes primitives, pour les distinguer des côteaux ou élévations secondaires, dont l'existence est postérieure à la formation du globe, a été long-tems ignorée ou combattue. Les vapeurs, les brouillards, la pluie & la nège, qui poussés par les vents s'accumulent sur les hauteurs, & pénètrent lentement au travers des rochers, ne paroissoient point suffire à l'entretien éternel des fontaines & des rivières: on vouloit pour produire ce phénomène des ressorts plus merveilleux. Tantôt, on a dit que l'intérieur de la Terre, comme sa surface, étoit rempli d'eaux douces, stagnantes, & plus considérables que l'Océan & ses golphes, parce que la Terre surpasse la Mer en profondeur; & ce fut pour appuyer une pareille fable, que le Père Kircher dressa dans son Monde souterrein la carte hydrographique des cavernes, des lacs & des golfes intérieurs: tantôt, on a dit que l'eau de la Mer se rend par des conduits secrets dans l'intérieur des montagnes, s'y dépouille par l'infiltration des sels qui en font l'amertume, qu'une goutte en attire une autre, & que le tout s'élève jusqu'aux plus hauts sommets, comme dans un tissu de laine dont une des extrémités plonge en un bassin, tandis qu'on tient l'autre élevée, on voit l'eau monter

insensiblement, & pénétrer enfin le tissu tout entier : on a cru encore, (car que n'a-t-on pas cru ?) que la Terre dans ses cavités renfermant une immense quantité d'Air, cet Air condensé par le froid éternel de sa demeure retomboit en eau qui suffisoit à nourrir toutes les sources. Le règne de ces absurdités est passé. Tous les Physiciens aujourd'hui s'accordent à dire que les rosées, les nèges, les pluies s'insinuent par des tuyaux furtifs dans le sein des montagnes, où, s'arrêtant sur des lits, soit de pierre, soit de glaise, elles forment bientôt, en s'échappant de côté par la première ouverture qu'elles rencontrent, des sources plus ou moins abondantes & durables, selon la capacité du bassin qui les rassemble.

P. 131. Admire-les, ces Rois de l'humide Elément ;

Faisons pour les fleuves ce que nous avons fait pour les montagnes dans l'avant-dernière Remarque ; rassemblons sous un seul point de vue tout ce que nous avons à dire de chacun en particulier.

Les Indiens donnent au Gange une origine céleste. Dieu le fit couler, disent-ils, de sa tête sur le mont Ima, d'où réellement il tire sa source. Ils ajoutent que les eaux de ce fleuve ont la vertu de purger de tout péché. Il faut, pour échapper, après la mort, aux peines que mérite une vie criminelle, & pour être admis dans le séjour des délices, il faut mourir sur ses bords, ou du moins être enseveli dans ses eaux. C'est une espèce de baptême dont l'origine remonte à un tems immémorial. Du reste, le Gange est un de plus beaux fleuves de l'Asie, & même le plus beau de l'ancien monde, si l'on en croit les voyageurs, toujours prêts à exagérer ce qu'ils ont été chercher au détriment de ce qu'ils rencontrent chez eux.

L'Irtys, ou l'Irtyck, ne fuit point dans son cours la loi ordinaire à presque tous les grands fleuves, de couler d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient. Cent lieues avant de s'unir à l'Oby qui le porte à la Mer Glaciale, il coule vers le Nord avec une rapidité qui le fait mettre au nombre des fleuves les plus rapides, tels que le Danube, le Tibre, l'Indus & le Malmistra.

Le Volga, connu autrefois sous le nom de Rha, & maintenant appellé Adil ou Adel par les gens du pays, est le fleuve le plus considérable de l'Europe. Il prend sa source en Russie dans le lac Uronow, ne sort point de cet Empire ; mais après avoir traversé une étendue de pays d'environ sept cens lieues de France, il se jette à Astracan, dans la Mer Caspienne, par soixante-dix embouchures qui le font paroître lui-même une grande Mer.

L'Amazone, ainsi appellé d'une peuplade de femmes, qui vivoient, dit-on, le long de ses rives, dans un divorce presque perpétuel avec les hommes, qu'elles n'alloient voir qu'une seule fois l'année, est le fleuve le plus considérable des deux hémisphères. Sa source est au Pérou, d'où il s'avance en serpentant dans l'espace de dix-huit cens lieues, pour se décharger dans la Mer du Nord par quatre-vingt embouchures, chacune d'une lieue de charge. Cette masse d'eau est d'une telle impétuosité, qu'elle conserve sa douceur à trente lieues dans

l'Océan. Ce fleuve prouveroit lui seul que la chûte & le séjour des nèges sur les hauteurs forment toutes les sources, puisque la rivière la plus considérable du globe tire son origine de la chaîne la plus énorme de montagnes, c'est-à-dire, des Andes ou Cordelières toujours couvertes d'un vaste amas de nèges.

Je finis, en invitant à la lecture de Tompson sur l'origine des fleuves, tous ceux qui aiment à voir la sublimité des images, la hardiesse des figures & le mouvement du style associés dans la Poésie à la vérité physique. C'est dans le Chant de l'Automne que le Poëte Anglois a placé ce tableau digne, à mon avis, d'être comparé à tout ce que l'Antiquité a de plus beau en Poésie. Tompson n'eût-il jamais écrit que cette tirade, il seroit encore à mes yeux ce qu'il est aujourd'hui, un Poëte du premier ordre. Il a des défauts sans doute, & de grands & nombreux défauts; son expression est souvent obscure, verbeuse, incohérente; trop souvent elle franchit la limite qui sépare le sublime du gigantesque; & le goût, pour dire tout en un mot, n'a pas toujours dirigé son pinceau. Mais ce mérite, qu'il est facile d'acquérir par l'étude du moins jusqu'à un certain degré étoit remplacé en lui par un autre qui ne s'acquiert point, le génie. Avec du goût; on peut écrire des Poëmes purs, exacts, élégans, mais qui ternes & sans vie laissent sommeiller l'ame des Lecteurs & finissent par leur tomber des mains : avec du génie, on donne à tout de la couleur; tout prend un corps, une ame, un esprit, un langage, & passionné soi-même, on passionne les autres.

LES MOIS

DE L'HIVER.

JANVIER,

CHANT ONZIEME.

JAnus règne; & tandis qu'un ſolemnel uſage,
D'un maſque de douceur couvrant chaque viſage,
Sans ordre fait mouvoir la foule des humains,
Raſſemble mille dons, les verſe à pleines mains,
Exhale en faux ſermens une voix menſongère,
Et rend la vérité parmi nous étrangère,
Moi, dans l'obſcure paix d'un loiſir ſtudieux,
Sur l'an qui nous a fui je reporte les yeux:
De ſa vélocité, je me plains à moi-même.
Ces jours, que j'avois crus d'une lenteur extrême,
Long-temps avant le terme, où commença leur cours,
Que je les ai trouvés & rapides & courts!
Oui: lorſqu'agent ſecret de la Mort qu'il devance,
Du fond de l'avenir, le Tems vers nous s'avance,
Nous ne voyons en lui qu'un Vieillard impuiſſant,
Qui décrépit, courbé, traîne un pas languiſſant;
Ses aîles, ſur ſon dos, tantôt ſont repliées,
Tantôt, autour de lui, pendent humiliées:
Arrive-t-il à nous? Qu'il eſt prompt & léger!
Comme il fuit! D'un Oiſeau c'eſt le vol paſſager.

» Eh! pourquoi, me répond le Chantre d'Epicure,
» Pourquoi te plaindre : en vain l'indulgente Nature
» Du Tems, en ta faveur, rallentiroit le pas ;
» Pouſſière ambitieuſe & promiſe au trépas,
» Que verrois-tu de plus ? Rien de nouveau, te dis-je :
» Tes jours vont déſormais s'écouler ſans prodige.
» Sur d'antiques tableaux ton œil doit revenir ;
» Soumets-toi : le paſſé t'a prédit l'avenir. »

Hélas, je le ſais trop : oui ; dans un cercle immenſe
De maux liés entr'eux, l'An roule & recommence.
C'eſt peu qu'un air impur, l'ouragan, les frimats,
Fidèles aux Saiſons, déſolent nos climats ;
Que la Mer, pour briſer le frein de l'eſclavage,
Mutine tous ſes flots, tourmente ſon rivage ;
Que la guerre, la peſte & cent fléaux divers,
De pleurs, de cris, de ſang rempliſſent l'Univers :
Il faut revoir la fraude épier l'innocence ;
La molleſſe des Rois avilir leur puiſſance ;
Des Miniſtres, ligués pour les concuſſions,
Vendre à des Publicains le ſang des Nations ;
La Loi ramper muette ; & l'adroit Fanatiſme,
Pour regner avec lui, flatter le Deſpotiſme.
Mais les biens, les plaiſirs que nous avons perdus,
Poſſédés un moment, nous ſeront-ils rendus ?
Comment la recouvrer cette ſanté fragile,
Tréſor, que nous portons en des vaſes d'argile ?
O Dieux ! je touche à peine à ma virilité,
Et dans tous ſes canaux déja moins agité,
Mon ſang, comme à regret, y fait couler la vie.
Pour moi, d'un jour moins pur chaque nuit eſt ſuivie.
Je ſens que par degrés il faut perdre ce goût,
Cette amoureuſe ardeur qui m'attachoit à tout.
La gloire, que j'aimois quoiqu'ingrate & rebelle,
La gloire à mon deſir ne ſemble plus ſi belle :
Si j'en pouvois encore idolâtrer l'erreur !
Le tourment de ma vie en feroit le bonheur.

Et toi, qui, te livrant au joug d'une Maîtreſſe,
Lui donnas de ton cœur la première tendreſſe;
Toi, qui, ſans le ſavoir, lui prêtois des appas,
Et même des vertus qu'elle ne connoît pas;
Aujourd'hui que tes feux trahis par l'infidèle,
Dans ton cœur détrompé meurent enfin loin d'elle,
Jeune homme, ne crois point la remplacer un jour:
On ne ſent point deux fois l'ivreſſe de l'amour.

Plus malheureux l'ami qui ſans expérience
A des amis trompeurs livra ſa confiance!
Les lâches, avec art couverts d'un voile épais,
Lui préparoient la guerre, & lui parloient de paix.
Ah! ſi des trahiſons il a vu la plus noire,
Comment à l'Amitié, comment pourra-t-il croire?
Dans un monde inſenſible, où ſa douleur ſe perd,
Il erre; il va criant ainſi qu'en un déſert:
„ Perſonne n'eſt à moi, je ne ſuis à perſonne. „

Vous enfin, quand la Mort ſans pitié vous moiſſonne,
Grands-Hommes, purs Eſprits, les chef-d'œuvres d'un Dieu,
Qui peut vous remplacer? Linné, Haller, Juſſieu,
Voltaire, & toi ſur-tout, l'émule de Socrate,
Comme lui méconnu de ta Patrie ingrate,
Rouſſeau; la même année a terminé vos jours;
Et nous pleurons ſur vous pour vous pleurer toujours.

Que dis-je? O de mon ſiècle éternelle infamie!
L'Hydre du Fanatiſme

Où repoſe un Grand-Homme, un Dieu vient habiter.

Tu me l'as fait ſentir, j'oſe t'en atteſter,
Iſle des Peupliers; toi, qui m'a vu deſcendre
Te demandant Rouſſeau dont tu gardes la cendre.
Oh! comme à ton aſpect s'émurent tous mes ſens!
Quelle douleur muette étouffa mes accens!
Combien je vénérai, combien me parut ſainte
L'ombre des verds rameaux qui bordent ton enceinte!
Cette Iſle étoit un Temple; & de mes triſtes yeux
Tandis que s'échappoient des pleurs religieux,
Rouſſeau, je crus, penché ſur ton urne paiſible,
Sentir de la vertu la préſence inviſible.
Je crus ouïr ta voix; du fond de ton cercueil,
Ta voix de l'Amitié m'offroit le doux accueil.

A la tombe champêtre accourez donc ſans nombre,
Vous enfans qu'il aima; ne craignez point ſon ombre;
Approchez, folâtrez ſous ces arbres naiſſans:
Il va ſourire encore à vos jeux innocens.
Et vous, que le Génie élève au miniſtère
De flétrir l'impoſture & d'éclairer la Terre,
Sages, jurez ici qu'armés contre l'erreur,

Vous mourrez, s'il le faut, Martyrs de sa fureur,
De ce beau dévoûment Rousseau fut le modèle:
A sa noble devise il expira fidèle.
Je vous appelle aussi, Peuples, & vous, bons Rois,
Dont il a révélé les devoirs & les droits;
Les Tyrans sont connus: ils tremblent sur le Trône.
Donc à son monument appendez la couronne,
Qu'au sauveur d'un Romain décernoient les Romains
Rousseau du Despotisme a sauvé les Humains.

Mais de ses ennemis le flot bruyant approche.
Eh bien! tous à la fois vomissant le reproche,
Profanez de la mort le silence éternel;
J'attendois l'injustice à ce jour solemnel.
A-t-il pour s'agrandir armé la calomnie?
A des soins intriguans ravalé son génie?
Il ne mandia point la gloire; il la conquit.
Qui le dira jaloux? Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il dit?
Qui de vous l'a surpris, des modernes Orphées,
En secret dégradant & minant les trophées?
D'un Vieillard qui le hait, du Sophocle Français,
Au fond de sa retraite il entend le succès,
Il l'entend; & ses yeux en ont pleuré de joie.
Voilà cette ame grande! & l'on veut que je croie
Qu'ingrate, elle payoit de haine un bienfaiteur!
Taisez-vous. Si, peu fait au métier de flatteur,
Il refuse aux bienfaits d'ouvrir sa solitude,
Le refus des bienfaits n'est point l'ingratitude;
Non, non: c'est la Vertu, qui, s'armant de fierté,
Contre l'or corrupteur défend sa liberté.
Ce fut sa liberté qui fit son éloquence.

Mais ce qui de Rousseau dira mieux l'innocence,
C'est la profonde paix qui couronne sa fin:
Méchant, seroit-il mort avec ce front serein,
Sans trouble résignant ses jours à la Nature,
« Laissez-moi voir encor cette belle verdure,

» Dit-il ; ſur moi jamais un ſi beau jour n'a lui ;
» Je vois Dieu ; je l'entens ; ce Dieu m'appelle à lui. »
Il expire ; & trois jours, ſur cette cendre éteinte,
De la gloire du Juſte a rayonné l'empreinte.

O toi, dont l'indulgence encourageoit mes Chants,
Qui te diſoient la paix & le bonheur des champs ;
Grand-Homme, dont j'allois admirer la vieilleſſe
Malheureuſe en ſilence & fière avec ſimpleſſe !
Ah ! ſi, dans le repos où t'a placé la Mort,
Tu peux être ſenſible à mon pieux tranſport ;
S'il peut te ſouvenir quelle amour pure & tendre
M'attachoit aux conſeils que tu me fis entendre,
Garantis-moi des mœurs d'un ſiècle criminel.
Entens ſur-tout la voix de mon cœur paternel.
Que ma fille, naguère arrivée à la vie,
Ait un jour les vertus dont tu paras Sophie ;
Qu'elle trouve un Emile, & que tout deux s'aimant,
De mes cheveux blanchis tous deux ſoient l'ornement.

Comme lui toutefois, au bout de la carrière,
Voulons-nous ſans remords regarder en arrière ?
Dans un repos honteux n'allons pas avilir
Des jours que les travaux peuvent ſeuls ennoblir.
Imitons la Nature active & bienfaiſante :
A nos divers beſoins inceſſamment préſente,
Sans relâche elle agit même au ſein des Hyvers.
Nos regards, je le ſais, à peine encore ouverts,
Ne peuvent contempler ſa main lente & ſecrète.
Que dis-je ? Trop de fois, d'une bouche indiſcrète,
Nous oſons, fils ingrats, l'accuſer de rigueur.
« Ces plaines, dont la glace enchaîne la vigueur,
» Devroient bien, diſons-nous, exemptes de froidure,
» D'un éternel Printems conſerver la verdure. »

Hardis réformateurs d'un globe, où vous rampez,
Vos ſublimes projets ne ſeront point trompés.

La

La Nature, un inſtant à vos deſirs fidèle,
Va ſuſpendre les loix que tout a reçu d'elle :
Voilà ſous les Gémeaux le Soleil arrêté.
L'Hyver, qui chagrinoit votre orgueil révolté,
Déſormais vous épargne ; & la flamme éthérée,
Abrégeant de la nuit la trop longue durée,
Sur vous laiſſe reluire un Ciel toujours ſerein.
L'Aquilon dans les flancs d'un profond ſouterrein
S'aſſoupit ; le Zéphir ſouffle ſeul & murmure ;
Il conſerve aux forêts leur épaiſſe ramure,
Et ſans ceſſe les fleurs émaillent le gazon :
Vous êtes ſatisfaits ? Mais la verte ſaiſon
N'amène ; ni le tems propice à la ſemence,
Ni les jours nourriciers, où la moiſſon commence.
Bien loin de rajeunir, la Terre tous les ans
S'épuiſe, & par degrés amoindrit ſes préſens.
Elle demande en vain ces vapeurs & ces ondes,
Qui jadis ranimoient ſes entrailles fécondes.
Hélas ! trop tempéré, le pur Flambeau du jour
Ne peut les enlever au liquide ſéjour.
Des fleuves, triſtement renverſés ſur leurs urnes,
Lans leurs lits deſſéchés expirent taciturnes !
Leurs bords, mourans de ſoif, ne ſont plus abreuvés :
Le Commerce languit, & ſes bras énervés
Dorment, ſilencieux, ſur la rame inutile.

Oſez donc, ô mortels, dans votre orgueil futile,
Oſez vous plaindre encor de ces légers revers
Qu'amène tous les ans le retour des Hyvers !
Ah ! plutôt que la voix de la reconnoiſſance
De ces jours bienfaiſans chante la renaiſſance ;
A mes eſprits vaincus ils rendront la vigueur.
Je les attends : mon luth bénira leur rigueur.

Mes vœux ſont exaucés. L'Air devenu paiſible
Se reſſerre ; & ſur nous, comme un trait inviſible,
La Gelée a dardé ſes piquans aiguillons ;

Elle change en cailloux la glèbe & les ſillons,
Et durciſſant des eaux la mobile ſurface,
Tient les fleuves captifs ſous des voûtes de glace.
Jours brillans des frimats, ornemens des Hyvers,
De quel ſubit éclat vous parez l'Univers!
Oh! comme de la nuit vous diaprez les voiles!
Comme vous épurez les rayons des Etoiles!
Aſtres, dont le regard, ami des Matelots,
Marque en lettres de feu leur route ſur les flots,
Pléyades, Orion, & toi, Nymphe fameuſe,
Qui jamais ne deſcends dans la Mer écumeuſe,
Mère de Lycaon! alors, plus sûrement,
L'Homme éclairé par vous lit dans le firmament.
Si je parcours des bois la ſauvage étendue,
La glace à leurs rameaux rayonne ſuſpendue;
Je vois dans le criſtal de ces priſmes brillans,
Se jouer du Soleil les feux étincelans.
Je me crois tranſporté ſur ces rives lointaines,
Où l'or pur enrichit le ſable des fontaines;
Par-tout le diamant s'offre à mon œil ſurpris,
Et la terre ſe peint des couleurs de l'Iris.
Belles, ces jours piquans vous ſervent mieux encore.
D'un incarnat plus vif votre teint ſe décore,
Votre regard s'enflamme; il nous parle d'amour:
Il donne aux doux Plaiſirs le ſignal du retour.

Dirai-je cependant que ces mêmes journées,
Dans le Mois de Janus tous les ans ramenées,
D'une nouvelle audace arment le ſcélérat?
Qu'alors le fils impie & le ſujet ingrat
Signalent plus ſouvent leur tragique furie,
Et d'attentats nouveaux étonnent la Patrie.
Par l'aiguillon du froid leurs eſprits tourmentés
Courent impétueux; & leurs nerfs irrités,
Précipitant leurs bras impatiens de rage,
Pouſſent aux grands forfaits leur féroce courage;
La Nature & le Trône, hélas! n'ont plus de droits:

A ces hommes de ſang, Dieux! cachez les bons Rois;
Aux Peuples orphelins, Dieux! épargnez des larmes.

L'Hyver ſur nous encor répand d'autres allarmes.
L'Hyver, du fond des bois, en troupeaux affamés,
Chaſſe, altérés de ſang & d'audace enflammés,
Tous ces Loups qui, naguère enfoncés ſous des roches,
Et de l'Homme & du jour redoutoient les approches.
Comme un torrent fougueux, d'écume blanchiſſant,
Roule de roc en roc, retombe en bondiſſant,
Déracine les ponts, les briſe & les entraîne;
Tels, du haut Appenin & des Monts de Pyrène,
Deſcendent, en heurlant, ces monſtres des forêts.
Leur hideux bataillon traverſant les guérets
Y ſurprend le Courſier, le renverſe & l'égorge;
Le fier Taureau, ſaiſi par ſa flottante gorge,
De ſes darts recourbés bat les airs vainement;
Il tombe : il fait ouïr ſon dernier meuglement.
Juſques dans les hameaux, la faim impérieuſe
Emporte quelquefois leur troupe furieuſe.
A la mère plaintive ils arrachent l'enfant;
L'Homme, oui, l'Homme contr'eux ſans ſuccès ſe défend;
Son front, où de ſes droits la nobleſſe eſt empreinte,
A ce peuple aſſaſſin n'inſpire plus de crainte.
L'intrépide animal ſe préſente au combat,
Lutte & briſe le fer & l'homme qu'il abat.
La nuit n'a point calmé la faim qui les tourmente :
Du carnage du jour leur gueule encor fumante
Heurle, & cherchant les morts dans le champ des tombeaux,
Se diſpute leur chair déchirée en lambeaux.

Vieillards, dont l'œil a vu ce ſiècle à ſon aurore,
Neſtors Français, ſans doute il vous ſouvient encore
De ce neuvième Hyver, de cet Hyver affreux,
Qui fit à votre enfance un ſort plus déſaſtreux.

Janus avoit rouvert les portes de l'Année ;
Et tandis que la France, aux autels prosternée,
Solemnisoit le jour, où l'on vit autrefois
Le berceau de son Dieu révéré par des Rois,
Tout-à-coup l'Aquilon frappe de la gelée
L'eau qui, des Cieux naguère à grands flots écoulée,
Ecumoit & nageoit sur la face des champs ;
C'est une mer de glace : & ses angles tranchans,
Atteignant les forêts jusques à leurs racines,
Rivaux des feux du Ciel, les couvrent de ruines.
Le Chêne, des Hyvers tant de fois triomphant,
Le Chêne vigoureux crie, éclate & se fend.
Ce Roi de la forêt meurt. Avec lui, sans nombre,
Expirent les sujets que protégeoit son ombre.
Pleurez, jeunes Beautés ; pleurez. Les arbrisseaux,
Dont les bouquets fleuris couronnoient vos berceaux,
Ces Lilas, ces Jasmins & l'immense famille
Des Rosiers, qui coupoient l'uniforme Charmille,
Au retour des Gémeaux, de parfums ravissans
Ne réjouiront pas & votre ame & vos sens.
Empire des Jardins, la brûlante froidure
Dans leur germe a séché tes fleurs & ta verdure !
Et vous, champs amoureux, délicieux séjour,
Où s'ouvrit ma paupière à la clarté du jour,
Brillante Occitanie ; hélas ! encor tes rives
Pleurent l'honneur perdu de tes rameaux d'olives !

L'Hyver s'irrite encor ; sa farouche âpreté
Et du marbre & du roc brise la dureté :
Ouverts à longs éclats, ils quittent les montagnes,
Et fracassés, rompus roulent dans les campagnes.
L'Oiseau meurt dans les Airs, le Cerf dans les forêts,
L'innocente Perdrix au milieu des guérets ;
Et la Chèvre & l'Agneau qu'un même toît rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble ;
Le Taureau, le Coursier expirent sans secours ;
Les fleuves, dont la glace a suspendu le cours,

La Dordogne & la Loire & la Seine & le Rhône
Et le Rhin ſi rapide & la vaſte Garonne,
Redemandent en vain les enfans de leurs eaux.
L'Homme foible & percé juſqu'au fond de ſes os,
Près d'un foyer ardent, croit tromper la froidure;
Hélas! rien n'adoucit les tourmens qu'il endure.
L'impitoyable Hyver le ſuit ſous ſes lambris,
L'attaque à ſes foyers d'arbres entiers nourris,
Le ſurprend dans ſa couche, à ſes côtés ſe place,
L'aſſiège de friſſons, le roidit & le glace.

Le règne du travail alors fut ſuſpendu.
Alors dans les Cités ne fut plus entendu
Ni le bruit du marteau, ni le cri de la ſcie;
Les chars ne roulent plus ſur la Terre durcie;
Par-tout un long ſilence, image de la mort:
Thémis laiſſe tomber ſon glaive, & le remord
Venge ſeul la vertu de l'audace du crime.
Tout le courroux des Dieux vainement nous opprime,
Leurs temples ſont déſerts; ou ſi quelques mortels
Demandent que le vin coule encore aux autels,
Le vin ſous l'œil des Dieux que le Prêtre réclame,
S'épaiſſit & ſe glace à côté de la flamme.

Maintenant ouvre-moi ton palais de criſtal,
O Gelée! O Démon bienfaiſant & fatal!
Je veux de ta naiſſance éclairer le myſtère.
La route où je m'engage eſt encor ſolitaire,
Je le ſais; & par-tout, aux Poëtes Français,
Des rocs, des monts ſcabreux en défendent l'accès:
Là, jamais n'ont coulé les ſources d'Aönie.
Mais l'amour de la gloire enhardit mon génie:
J'ai ſenti l'aiguillon de ſes nobles chaleurs,
Et ſur un ſol ingrat je trouverai des fleurs;
Je m'en couronnerai. Dans la Nature entière,
Circule un Océan de ſubtile matière,
Qui pénètre, environne, aſſiège tous les corps,

Et qui ſeule dilate ou preſſe leurs reſſorts.
Tantôt, ſon flux rapide, embraſſant leurs parties,
Eſt le nœud fortuné qui les tient aſſorties.
Tantôt, ſon cours plus lent, de ce lien heureux
Dégageant par degrés leurs atômes nombreux,
Suſpend ou rallentit leur action première.
Si donc, ne dardant plus qu'une oblique lumière,
Aujourd'hui du Soleil les foibles javelots
De ce fluide errant laiſſent dormir les flots;
Sans doute que des corps, où cet agent s'enferme,
Les atômes, liés d'une chaîne plus ferme,
Doivent ſerrer leurs rangs; & plus durs, plus épais,
Tranquilles à leur tour, ſommeiller dans la paix:
Alors paroît la glace. Alors la Terre & l'Onde
Sentent ſe rallentir le feu qui les féconde.

Et ſi le nitre encor, par les vents apporté,
Darde ſes traits aigus dans l'Air moins agité
S'il frappe tous les corps de ſes flèches perçantes,
Un froid nouveau ſaiſit leurs forces languiſſantes,
D'un ſommeil plus profond chaque atôme s'endort;
Et le corps tout entier touche enfin à la mort.
Mais la foible action de la flamme ſolaire,
Et les ſels enlevés à la Zone pôlaire,
Seuls ne produiſent point la glace des Hyvers.
Une cauſe nouvelle en couvre l'Univers:
Oſons la pénétrer. De ſa vaſte Science,
Mairan s'offre à guider mon inexpérience.

Au centre de ce globe un braſier eſt caché.
Ce feu, vers la ſurface en vapeurs épanché,
Se mêlant aux rayons que le Soleil nous lance,
Des nos brûlans Etés accroît la violence.
Par lui, les végétaux, jeunes ambitieux,
Se dreſſent ſur leur tige & montent vers les Cieux.
Le Mineur enfumé, qu'au fond d'une caverne
Sous un ſceptre de fer l'avarice gouverne,

Et pour qui ſans retour le doux Soleil a lui,
En fouillant des tréſors qui ne ſont pas pour lui,
A reſpiré cent fois la vapeur étouffante,
Que ce foyer interne, en colonnes, enfante.
Il fracaſſe la Terre; & de lui ſont formés
Ces terribles Volcans, ces gouffres enflammés,
Qui, dans tous les climats, déchirent les Montagnes,
Et d'une Mer de lave inondent les Campagnes.
Et toi, vaſte Océan, des glaces reſpecté,
Tu dois à ce foyer & ta fluidité
Et le bouillonnement de tes eaux écumantes;
Tes trombes, tes écueils & tes iſles fumantes,
Et ce flottant amas de cailloux calcinés,
Qui ceignent d'un rempart les vaiſſeaux conſternés.

Or ce brouillard de feu né du ſein de la Terre,
Un reſſort inconnu quelquefois le reſſerre;
Et ſon fatal repos endormant leur vigueur,
Les Airs reſtent frappés d'une froide langueur.
La Terre la partage; elle ferme ſes veines;
Et ſi le triſte Hyver règne alors ſur nos plaines,
La Gelée en fureur paroît, & des torrens
Durcit l'onde rapide en rochers tranſparens.

Cependant ce n'eſt point ſur nous, ſur ma Patrie
Que le farouche Hyver épuiſe ſa furie.
Eh! qui peut comparer nos plus rudes frimats
A ceux, dont Caliſtho voit blanchir ſes climats,
A ces rocs, à ces monts de nèges entaſſées,
Dont les rives du Nord ſont par-tout hériſſées?
Là, l'Hyver tient ſa cour: là ce Deſpote, aſſis
Sur d'énormes glaçons par vingt ſiècles durcis,
S'entoure d'ouragans, de tempêtes, d'orages,
Ebranle au loin la Mer, la couvre de naufrages,
Et treſſaille au fracas des navires briſés.
Muſe! Viens ranimer mes eſprits épuiſés,
Viens; & que mes pinceaux, plus fiers & plus terribles,
Reproduiſent le Nord dans ſes beautés horribles.

Si des ſommets d'Hécla je vole au Groënland,
Et parcours le Spitzberg, la Zemble & le Lapland,
Qu'y vois-je dans les Cieux, ſur la Terre & ſur l'Onde?
Ici, durant trois Mois règne une nuit profonde;
Là, dans un cercle étroit le Soleil languiſſant
Ne montre qu'à moitié ſon diſque pâliſſant.
Dans ces climats obſcurs, muets comme l'Averne;
D'Homme s'enſevelit au creux d'une caverne.
Hélas! l'infortuné, dans cet affreux ſéjour,
Ne connoît ni les chants, ni les jeux, ni l'Amour.
A la voix des beſoins groſſièrement docile,
Il ne veut pour ſes ſens qu'un triomphe facile;
Digne émule des Ours dans ſes bois diſperſés.

Peindrai-je les glaçons l'un ſur l'autre entaſſés,
Voyageant ſur les Mers, en montagnes flottantes,
Et ſe heurtant au gré des vagues inconſtantes?
Déſordre du Cahos! D'un cours tumultueux,
Ainſi les Elémens rouloient tempêtueux,
Avant que des Deſtins l'éternelle puiſſance
Aux Mondes, aux Soleils eut marqué la naiſſance.
Dirai-je la pâleur & l'effroi des Nochers,
Qui, voguant à travers ces monceaux de rochers,
Maudiſſent, l'œil en pleurs, leur ſtérile courage,
Et glacés & tremblant attendent le naufrage?
En ſont ils épargnés! Un plus funeſte ſort
Leur prépare à loiſir l'angoiſſe de la mort.
Autour d'eux l'Océan, vaincu par la Gelée,
Eſt lié tout entier de glace amoncelée;
Il ceſſe de rugir: de traits aigus percé,
Le Matelot expire où ſon Chef l'a placé.

Tel fut jadis le ſort d'Alfrède & de Wolmiſe.
Tous deux, ſur le rivage, où la fière Tamiſe,
Mollement étendue en un lit de roſeaux,
D'une forêt de mâts voit ombrager ſes eaux,
Fruits chéris de l'Hymen d'Arthur & d'Orlowie,

Tous deux, au même inſtant, avoient reçu la vie;
En eux tout fut pareil: & l'Auteur de leurs jours,
Par une douce erreur, les confondoit toujours.
Une Femme en ce tems regnoit, & de la Terre
Attachoit les regards ſur l'heureuſe Angleterre;
C'étoit Elizabeth. Son Peuple, Roi des flots,
Faiſoit voguer au Nord ſes hardis Matelots.
Willougby les guidoit. Ce Chef ardent & ſage,
Suivi des fils d'Arthur, va tenter ce paſſage,
Qui, cherché tant de fois & toujours ſans ſuccès,
Au Voyageur encor n'offroit aucun accès.
Déja l'heureux vaiſſeau, fendant les flots de l'Ourſe,
Vers les bords de l'Aſie a dirigé ſa courſe.
Tout-à-coup le Démon, qui, Souverain du Nord,
Y règne avec la nuit, la tempête & la Mort;
L'Hyver, plus furieux, ſur la troupe intrépide,
Ainſi qu'un ouragan, tombe d'un vol rapide;
Et dardant ſes fureurs juſques au ſein des Mers,
Autour d'elle, en rochers, durcit les flots amers.
Aſſis au gouvernail, ſans force, ſans haleine,
L'œil fixé triſtement ſur l'inégale plaine,
Le Couple Fraternel voit la Mort s'approcher:
Il ſe lève. A ſon Chef il la veut reprocher.
Impuiſſant déſeſpoir! Leur langue embarraſſée
Sent mourir la parole à peine commencée.
Veulent-ils s'avancer? Leurs pieds ſont engourdis.
Etendent ils leurs bras? Leurs bras reſtent roidis.
Tout l'équipage expire: & chacun, par la glace
En marbre transformé, debout, garde ſa place.

Ces climats, il eſt vrai, par le Nord dévaſtés,
Ainſi que leurs horreurs, ont auſſi leurs beautés.
Dans les champs, où l'Yrtis a creuſé ſon rivage,
Où le Ruſſe vieillit & meurt dans l'eſclavage,
D'éternelles forêts s'allongent dans les Airs.
Le Jai, ſouple Roſeau de ces vaſtes déſerts,
S'incline, en ſe jouant ſur les eaux qu'il domine;

Fière de ſa blancheur, là s'égare l'Hermine;
La Marthe s'y revêt d'un noir éblouiſſant;
Le Daim, ſur les rochers, y paît en bondiſſant,
Et l'Elan fatigué, que le ſommeil aſſiège,
Baiſſe ſon bois rameux & l'étend ſur la nège.
Ailleurs, par des travaux & de ſages plaiſirs,
L'Homme, bravant l'Hyver, en charme les loiſirs.
Le fouet dans une main & dans l'autre des rênes,
Voyez-le, en des traîneaux emportés par deux Rhennes,
Sur les fleuves durcis rapidement voler:
Voyez ſur leurs canaux le peuple s'aſſembler,
Appeller le commerce, & propoſer l'échange
Des tréſors du Cathay, des Sophis & du Gange.
Là, brillent à la fois le luxe des métaux,
Et la ſoie en tiſſus & le ſable en criſtaux;
Toute la pompe enfin des plus riches contrées:
Là même, quelquefois les plaines éthérées
Des palais du Midi verſent ſur les frimats
Un éclat que l'Hyver refuſe à nos climats:
D'un grouppe de Soleils l'Olympe s'y décore,
Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes, dont la nuit fait reſplendir les Airs.
Auſſi-tôt que ſon char traverſe leurs déſerts,
Une vapeur qu'au Nord le Firmament envoie,
S'y déployant en arc, trace une obſcure voie,
S'allonge, & parvenue aux portes d'Occident,
Vomit, nouvel Hécla, les feux d'un gouffre ardent.
Dans les flancs du brouillard, la flamme impétueuſe
Vole, monte & ſe courbe en voûte lumineuſe,
Qu'une autre voûte encor plus brillante inveſtit.
Tandis que dans leurs feux la vapeur s'engloutit,
Ces dômes rayonnant s'entr'ouvrent, & ſuperbes,
Lancent en javelots, en colonnes, en gerbes,
En globes, en ſerpens, en faiſceaux enflammés,
Tous les flots lumineux ſous la nue enfermés.
Mais, ô crédulité! dans l'Aurore polaire,
Le peuple voit ſes Dieux, qui, brûlans de colère,

Menacent à la fois d'un vaſte embraſement
Et la Terre & les Mers & le haut Firmament.
Le Romain y liſoit ſes diſcordes civiles,
Le triomphe des Rois, la chûte de ſes Villes :
Athènes y plaça le Palais radieux,
Où Jupiter, en maître aſſis parmi les Dieux,
Le tonnerre à la main, déployoit ſa puiſſance.
Songes, à qui l'erreur a donné la naiſſance,
Evanouiſſez-vous ; la vérité paroît :
La France ingénieuſe a ſurpris ſon ſecret.
Cette ſeconde Aurore, innocent phénomène,
Qui, des nuits, ſous le Pôle, embellit le domaine,
Vit regner trop long-tems des ſyſtêmes trompeurs.
Elle n'eſt point l'effet de ces noires vapeurs,
De ces exhalaiſons qui, ſortant de la Terre,
Aux champs aëriens vont former le tonnerre,
Et ces feux paſſagers, amas bitumineux,
Que l'erreur transformoit en mondes lumineux.
Elle n'eſt point l'effet de ces monceaux de glace,
Qui des climats du Nord hériſſent la ſurface,
Et juſques dans l'Ether, de leurs ſommets blanchis,
Lancent du jour mourant les rayons réfléchis.
Comme la Déité, que l'Orient voit naître,
D'une ſource céleſte elle a tiré ſon être,
Et fille du Soleil, elle eſt digne de lui.
Quoi ! des feux de ſon père elle a cent fois relui,
Et dans elle, nos yeux méconnoîtroient ſon père !
Non : que la Déité, par un retour proſpère
Aſſiſe avec ſa ſœur ſur les mêmes autels,
Lui diſpute l'encens & les vœux des mortels.
Un jour, (& le Parnaſſe en garde la mémoire)
Laſſe d'ouïr par-tout inſulter à ſa gloire,
Elle implora ſon père ; & l'œil chargé de pleurs,
Fit parler en ces mots ſes naïves douleurs :
„ Soleil, à qui je dois tout l'éclat dont je brille,
„ Dis-moi, quand feras-tu reconnoître ta fille ?

„ Entendrai-je toujours les mortels ignorans
„ M'avilir, me confondre avec ces feux errans,
„ Assemblage grossier de matières immondes,
„ Moi, qui sors & descends du Monarque des Mondes?
„ Ah! si de ma naissance il faut qu'on doute encor,
„ Mon père, arrache-moi cette couronne d'or,
„ Ce manteau radieux, cette écharpe azurée,
„ Et toute la splendeur dont tu m'as décorée!
„ Que ma sœur d'Orient jouit d'un sort plus beau!
„ A peine sa lueur annonce ton flambeau,
„ Soudain tout l'Univers tressaille à sa présence;
„ Les Poëtes en chœur chantent sa bienfaisance,
„ La proclament ta fille, & pour elle rivaux,
„ Cherchent à l'honorer par des concerts nouveaux,
„ Cependant que leurs voix me laissent inconnue.
„ De quels titres si grands est-elle soutenue,
„ Pour jouir d'un renom qu'on refuse à sa sœur?
„ De ton char, il est vrai, son char est précurseur;
„ Mais moi, je te succède; & l'emportant sur elle,
„ Je suis de ta beauté l'image naturelle.„
Le Souverain des jours, sensible à ses douleurs:
" Ma fille, lui dit-il, je veux sécher tes pleurs.
„ Vois ce savant François, favori d'Uranie,
„ Vois Mairan; j'ai fait choix de cet heureux génie.
„ Il va dire aux mortels le Dieu dont tu descends. „
Le Soleil prend alors un de ces traits puissans,
Où de notre Univers sont gravés les mystères,
Et que son bras réserve aux Sages solitaires,
De l'Empire des Airs ardens contemplateurs.
Le trait frappe Mairan: ses regards scrutateurs,
Eclairés tout-à-coup d'une flamme divine,
De l'Aurore du Nord y lisent l'origine.
Il parle, & ses discours vengent la Déité.

Pour moi, si mes pinceaux sans couleur, sans fierté,
Ne se refusoient point à servir mon génie,

Peut-être qu'introduit au Temple d'Uranie,
Des discours de Mairan j'illustrerois mes vers.
Mais, lassé de fournir à cent portraits divers,
Ma palette s'épuise; & mon pinceau débile
De mes doigts fatigués tombe, & reste immobile.

REMARQUES

SUR LE

ONZIEME CHANT.

JANVIER.

Nous avons vu que l'année n'a pas commencé toujours & par-tout à la même époque : nous avons dit que les François ne la commencent au premier de Janvier que depuis 1554, conformément à un Edit de Charles IX, avant lequel nos Ancêtres la rouvroient à Pâques. Nous ne répéterons point qu'il eût été bien plus sage d'en fixer le retour précisément au jour du Solstice. Il suffira de remarquer que ce retour fut dans tous les tems & dans tous les climats un moment de joie, de félicitation, de vœux & de présens mutuels. La Nature le commandoit ainsi. L'Homme, autour duquel les intempéries des saisons, les maladies, les accidens malheureux multiplient les dangers de mort, pouvoit-il voir avec indifférence sa vie & les jours de ses semblables échappés à tant de périls, & prolongés jusqu'à une nouvelle révolution ? N'étoit-il pas raisonnable qu'il espérât d'y échapper encore, qu'il en formât le vœu pour lui, pour ses amis, pour ses parens, & qu'il cherchât à leur prouver la sincérité de ce vœu par une généreuse libéralité ? Une pareille coutume fondée sur un motif aussi respectable seroit digne sans doute que les Philosophes lui donnassent des éloges. Dans les premiers tems, quand les Nations à peine sorties de l'état de nature n'étoient pas encore assez corrompues pour ne voir dans cet usage qu'un vain cérémonial, ils faisoient sagement de sceller de leur approbation tout ce qui tendoit à rapprocher les Hommes : mais aujourd'hui que le luxe & la corruption, qui en est la suite, rendent inutiles ces moyens simples qui resserroient autrefois les liens de la Société, encourager cet usage, c'est encourager la fausseté & le mensonge.

Les Romains firent présider au mois de Janvier Janus, à qui ils donnoient deux visages, l'un tourné vers l'Occident, l'autre vers l'Orient

pour désigner l'année qui finit, & l'année qui recommence. Il tenoit à la main, tantôt une clef avec laquelle il ouvre & ferme les portes du tems, tantôt le nombre de 365, qui marquoit le nombre des jours dont se formoit l'Année. Comme Père du Tems, c'est-à-dire, en qualité de Soleil, il étoit le Dieu des douze Mois, & avoit autant d'autels sur lesquels on sacrifioit tour-à-tour. Enfin le retour de sa fête étoit l'époque où les Sénateurs prenoient des habits neufs, où l'on nommoit de nouveaux Consuls, & où se renouvelloient les faisceaux des Licteurs.

Jamque novi preeunt fasces, nova purpura fulget,
Et nova conspicuum pondera sentit ebur.
(Ovi. Fast. Lib. I.)

P. 158.

Le Poëte Varron a fait sur un Barbier, nommé Licinus, qui eut l'ambition d'avoir un tombeau de marbre, ces deux vers sublimes, & cependant peu connus :

Marmoreo Licinus tumulo jacet, & Cato parvo,
Pompeius nullo : credimus esse Deos!

Voici la traduction de ces vers dont je n'ai pu conserver la précision :

Licinus gît sous un marbre orgueilleux ;
Caton n'a qu'une tombe obscure ;
Pompée est mort sans sépulture :
Et nous croyons qu'il est des Dieux !

P. 158. Rousseau, je crus, penché sur ton urne paisible,
Sentir de la vertu la présence invisible; &c.

Je ne doute point que ce foible éloge d'un Grand-Homme malheureux ne déplaise à quelques personnes qui ont de lui une opinion contraire à la mienne. Si cependant elles veulent être justes, elles permettront que chacun produise au dehors ses pensées & ses sentimens avec franchise ; peut-être même devroient-elles répéter d'une voix unanime ce que l'éloquent Auteur de la Vie de Sénèque, M. Diderot, a dit en faveur de ceux qui cherchent à disculper le Précepteur de Néron de toutes les imputations dont on a chargé sa mémoire : » Que le petit nombre de ceux qui se tourmentent, qui même s'en imposent, pour trouver des excuses aux fautes des Grands-Hommes, est rare, & qu'ils me sont chers ! » Mais n'exigeons de personne cet excès de générosité ; contentons-nous, pour faire connoître M. J. J. Rousseau mieux qu'il n'a pu l'être jusqu'à présent, d'imprimer quatre Lettres de lui, adressées à un Magistrat célèbre par son intégrité, son courage & ses vastes connoissances. Ces Lettres qui voient le jour pour la première fois, justifient pleinement à mes yeux le Citoyen de Genève, à qui on peut appliquer encore ces belles paroles de M. Diderot : « La calomnie disparoît à la mort de l'Homme obscur ; mais on la voit debout devant l'urne du grand Homme, & continuant d'en remuer la cendre avec son Poignard. »

PREMIÈRE LETTRE

A Montmorency, ce 4 Janvier 1762.

J'aurois moins tardé à vous remercier, Monſieur, de la Lettre dont vous m'avez honoré, ſi j'avois meſuré ma diligence à répondre ſur le plaiſir qu'elle m'a fait; mais outre qu'il me coûte beaucoup d'écrire, j'ai penſé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ce tems-ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me conſole point de ce qui vient de ſe paſſer, je ſuis très-content que vous en ſoyez inſtruit, puiſque cela ne m'a point ôté votre eſtime; elle en ſera plus à moi, quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne ſuis.

Les motifs auxquels vous attribuez le parti qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une eſpèce de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite; mais ils ſont certainement plus près de la vérité que ceux que me prêtent ces Hommes de Lettres, qui, donnant tout à la réputation, jugent de mes ſentimens par les leurs.

J'ai un cœur trop ſenſible à d'autres attachemens pour l'être ſi fort à l'opinion publique; j'aime trop mon plaiſir & mon indépendance, pour être eſclave de la vanité au point qu'ils le ſuppoſent: celui, pour qui la fortune & l'eſpoir de parvenir ne balança jamais un rendez-vous, un ſouper agréable, ne doit pas naturellement ſacrifier ſon bonheur au deſir de faire parler de lui. Il n'eſt point du tout croyable qu'un homme qui ſe ſent quelques talens, & qui tarde juſqu'à quarante ans à ſe faire connoître, ſoit aſſez ſot pour aller s'ennuyer le reſte de ſes jours dans un déſert, uniquement pour acquérir la réputation d'un Miſantrope. Mais, Monſieur, quoique je haïſſe ſouverainement l'injuſtice & la méchanceté, cette paſſion n'eſt pourtant pas aſſez dominante pour me déterminer à fuir la Société des Hommes, ſi j'avois en les quittant un grand ſacrifice à faire: non, mon motif eſt moins noble & plus près de moi. Je ſuis né avec un amour naturel pour la ſolitude, qui n'a fait qu'augmenter à meſure que j'ai connu les Hommes. Je trouve mieux mon compte avec les Etres chimériques que je raſſemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde; & la ſociété, dont mon imagination fait les fraix dans ma retraite, achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me ſuppoſez malheureux & conſumé de mélancolie. Oh! Monſieur, comme vous vous trompez! C'eſt à Paris que je l'étois; c'eſt à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur; & l'amertume de cette bile ne ſe fait que trop ſentir dans les Ecrits que j'ai publiés tant que j'y ſuis reſté. Mais, Monſieur, comparez ces Ecrits avec ceux que j'ai faits dans ma ſolitude, ou je ſuis trompé, ou vous ſentirez dans ces derniers une certaine ſérénité d'ame qui ne ſe joue pas, & ſur laquelle on peut

peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver vous a pu faire porter un jugement contraire, mais il est facile à voir que cette agitation n'a point ses principes dans ma situation actuelle, mais dans une imagination déréglée prête à s'effaroucher de tout, & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire; & il n'y a point d'Homme, ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penser sans le plus mortel désespoir qu'après la mort on substituëroit sous son nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer sa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré mes maux. Mais dans la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la Nature.

Long-tems je me suis abusé moi-même sur les causes de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des Hommes; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, & par contre-coup de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand après avoir barbouillé du papier, j'étois bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot; quand je me suis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé prétendre, & que malgré cela j'ai senti le même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cause, & que ces espèces de jouissances n'étoient pas celles qu'il me falloit.

Quelle est donc enfin cette cause? Il n'y en a pas d'autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune & la réputation ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse. Mais cette paresse est incroyable; tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables: un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des Hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits, car tout bienfait exige reconnoissance; & je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. Enfin l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente; je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi, & j'ai cent fois pensé que je n'aurois pas mal vécu à la Bastille n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester-là. J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir, mais ces efforts n'avoient jamais d'autre but que la retraite & le repos dans ma vieillesse; & comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus ils m'ont servi d'un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas, j'ai tout

planté là, & je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle vos Gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qu'ils supposent une obstination à ce qui me coûte directement contraire à mon naturel. Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les Ecrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre qui m'oblige à prolonger ma Lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas. C'est dans l'épanchement de mon cœur que je vous écris, & je ne saurois en prendre un autre; je me peindrai sans fard & sans modestie; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis; car, passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la manière dont ceux qui pensent me connoître interprètent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien; personne au monde ne me connoît que moi seul: vous en jugerez quand j'aurai tout dit. Ne me renvoyez point mes Lettres; je vous en supplie; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées; mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus de grace à retirer celles qui sont entre les mains de Duchesne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de Lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge je ne crains point d'être vu tel que je suis; je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices: avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu Suprême, & très-persuadé que de tous les Hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

SECONDE LETTRE.

A Montmorency, le 12 Janvier 1762.

Je continue, Monsieur, à vous rendre compte de moi puisque je l'ai commencé, car ce qui peut m'être le plus défavorable, c'est d'être connu à demi; & puisque mes fautes ne m'ont pas ôté votre estime, je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter. Une ame paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semble ne pouvoir s'allier dans le même caractère; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes, elle existe pourtant; je la sens, rien n'est plus certain, & j'en puis du moins donner par des faits une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture; à six ans, Plutarque me tomba sous les mains; à huit, je le savois par cœur; j'avois lu tous les Romans; ils m'avoient fait verser des seaux de larmes avant l'âge où le cœur prend intérêt aux Romans. Delà se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter de tout,

hors ce qui reſſembloit à mes folies. Dans ma jeuneſſe, je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes Livres; je me livrois ſans réſerve à quiconque voulut m'en impoſer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe: j'étois actif parce que j'étois fou. A meſure que je fus détrompé, je changeai de goût, d'attachemens, de projets; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point: en devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'eſpoir de le trouver, & par conſéquent le deſir de le chercher. Aigri par les injuſtices que j'avois éprouvées, par celles dont j'ai été le témoin, ſouvent affligé du déſordre où l'exemple & la force des choſes m'avoient entraîné malgré moi-même, j'ai pris en mépris le ſiècle & mes contemporains, & ſentant que je ne trouvois point un milieu dans une ſituation qui pût contenter le cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la Société des Hommes, & je m'en ſuis fait une autre dans mon imagination; laquelle m'a d'autant plus charmé, que je la pouvois cultiver ſans peine, ſans riſques, & la trouver toujours telle qu'il me la falloit.

Après avoir paſſé quarante ans de ma vie auſſi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre ces liens qui me tenoient attaché à cette ſociété que j'eſtimois ſi peu, qui m'enchaînoit aux occupations le moins de mon goût par des beſoins que j'eſtimois ceux de la Nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion. Tout-à-coup un heureux hazard vint m'éclairer ſur ce que j'avois à faire pour moi-même & à penſer de mes ſemblables, ſur leſquels mon cœur étoit ſans ceſſe en contradiction avec mon eſprit, & que je me ſentois encore porté à aimer avec tant de raiſon de les haïr. Je voudrois, Monſieur, pouvoir vous peindre le moment qui a fait dans ma vie une ſi ſingulière époque, & qui me ſera toujours préſent tant que je vivrai.

J'allois voir D****, alors priſonnier à Vincennes; j'avois dans ma poche un Mercure de France, que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombai ſur la queſtion de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier Ecrit. Si jamais quelque choſe reſſemble à une inſpiration ſubite, c'eſt le mouvement qui ſe fit en moi à cette lecture. Tout d'un coup je me ſens l'eſprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives ſe préſentent à la fois avec une force & une confuſion qui me jettent dans un trouble inexprimable: je ſens ma tête priſe par un étourdiſſement ſemblable à l'ivreſſe; une violente palpitation m'oppreſſe, ſoulève ma poitrine; ne pouvant plus reſpirer en marchant, je me laiſſe tomber ſous un des arbres de l'avenue, & je paſſe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'apperçois tout le devant de ma veſte mouillé de mes larmes, ſans avoir ſenti que j'en répandois. Oh! Monſieur, ſi j'avois pu écrire le quart de ce que j'ai vu & ſenti ſous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du Syſtême Social, avec quelle force j'aurois expoſé tous les abus de nos Conſtitutions, avec quelle ſimplicité j'aurois démontré que l'Homme eſt bon naturellement, & que c'eſt par les Inſtitutions ſeules que les Hommes deviennent méchans! Tout ce que j'ai retenu de cette foule de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent ſous cet arbre, a été bien foiblement

épars, dans les trois principaux de mes Ecrits, savoir : le premier, le Discours sur l'Inégalité, & le traité de l'Education, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout : le reste a été perdu : il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la Profopopée de Fabricius. Voilà comme je devins Auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait d'un premier succès & les critiques des Barbouilleurs me jettèrent tout-de-bon dans la carrière. Avois-je quelque talent pour écrire? Je ne sais; une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement persuadé; ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre qui m'a fait choisir & mériter ma Devise, & m'a si passionnément attaché la Vérité, ou à ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des Hommes la source de leur misère & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux, mes vices, me venoient bien plus de ma situation que de mon cœur. Dans le même tems une maladie, dont j'avois dans l'enfance senti les premières atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux Guérisseurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que si je voulois être conséquent, & secouer une fois de mes épaules le pesant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre; je pris mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul pouvois sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eus & j'ai même encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé; mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxième secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau pour n'en plus guère descendre; car toutes les grandes épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi par l'expérience que l'état où je me suis mis est le seul où l'Homme puisse vivre bon & heureux, puisqu'il est indépendant de tous, & le seul où l'on ne se trouve jamais pour son propre avantage dans la nécessité de nuire à autrui. J'avoue que le nom que m'ont fait mes Ecrits a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris : il faut être cru bon Auteur pour se faire impunément mauvais Copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre on eût pu me prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié; car je passe aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Si quelque réputation me donne à cet égard quelqu'avantage, il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on ne veut point être esclave, & qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui, en me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin pour peu que ma santé vînt à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande Ville étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui, jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode & non pas à la mienne. Au désespoir

de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en retirer; je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre; je ne suis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre! non, je ne le suis point encore : mes derniers Ecrits ne sont point encore imprimés; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'espère pas survivre à l'impression du Recueil de tous; mais si, contre mon attente, je puis aller jusques-là, & prendre une fois congé du Public, croyez, Monsieur, qu'alors je serai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O Utinam! O jours trois fois heureux! non, il ne me sera pas donné de les voir. Je n'ai pas tout dit, Monsieur; & vous aurez peut-être encore au moins une Lettre à essuyer. Heureusement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y seriez-vous bien embarrassé! mais pardonnez, de grace; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire; & en vérité je n'en ai pas le courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.

TROISIEME LETTRE.

A Montmorency, le 26 Janvier 1762.

Après avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je sens qu'il est bien tard : mon ame aliénée d'elle-même est toute à mon corps, le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attaché, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à-coup : c'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux sont l'ouvrage de la Nature, mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être; je n'ai point cherché ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, Courtisan de Trajan, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour & tous ses emplois, pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre sur sa tombe : j'ai demeuré soixante ans sur la Terre, & j'en ai vécu sept. Voilà ce que je puis dire à quelques égards, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1755.

Je ne saurois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des Hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'Univers! Chacun voudroit s'en faire un semblable. La paix regneroit sur la Terre, les Hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans, quand nul n'auroit d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul? De moi, de l'Univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a

de beau le monde ſenſible, & d'imaginable le monde intellectuel; je raſſemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur; mes deſirs étoient la meſure de mes plaiſirs: non jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font triſtement meſurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un ſeul inſtant de ſommeil, ſouvent je me diſtrais de mon état préſent en ſongeant aux divers événemens de ma vie; & les repentirs, les doux ſouvenir, les regrets, l'attendriſſement ſe partagent le ſoin de me faire oublier quelques momens mes ſouffrances. Quels tems croiriez-vous, Monſieur, que je me rappelle le plus ſouvent & le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne ſont point les plaiſirs de ma jeuneſſe, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, & ſont déja trop loin de moi: ce ſont ceux de ma retraite, ce ſont mes promenades ſolitaires, ce ſont ces jours rapides, mais délicieux que j'ai paſſés tout entiers avec moi ſeul, avec ma bonne & ſimple Gouvernante, avec mon Chien bien-aimé, ma vieille Chatte, avec les Oiſeaux de la campagne, les Biches de la forêt, avec la Nature entière & ſon inconcevable Auteur. En me levant avant le Soleil pour aller voir, contempler ſon lever dans mon jardin, quand je voyois commencer une belle journée, mon premier ſouhait étoit que ni lettres, ni viſites n'en vinſſent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers ſoins, que je rempliſſois avec plaiſir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partois par le grand Soleil avec le fidèle Achate, preſſant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi, avant que je puiſſe m'eſquiver; mais quand une fois j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à reſpirer en me ſentant ſauvé, en me diſant: me voilà maître de moi le reſte de ce jour! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu ſauvage dans la forêt, quelque lieu déſert, où rien ne me montrant la main de l'Homme m'annonçât la ſervitude & la domination, quelqu'aſyle où je puiſſe croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers importun ne vînt s'entrepoſer entre la Nature & moi. C'étoit-là qu'elle ſembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des Genêts & la pourpre des Bruyères frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur; la majeſté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicateſſe des arbuſtes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois ſous mes piés, tenoit mon eſprit dans une alternative continuelle d'obſervation & d'admiration; le concours de tant d'objets intéreſſans qui ſe diſputoient mon attention, m'attirant ſans ceſſe de l'un à l'autre, favoriſoit mon humeur rêveuſe & pareſſeuſe; & me faiſoit ſouvent redire à moi-même: non, Salomon dans toute ſa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laiſſoit pas long-tems déſerte la Terre ainſi parée; je la peuplois bientôt d'Etres ſelon mon cœur, & chaſſant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les paſſions factices, je tranſportois dans les aſyles de la Nature des Hommes dignes de les habiter; je

m'en formois une société charmante dont je ne me sentois pas indigne ; je me faisois un siècle d'or à ma fantaisie ; & remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avoient laissé de doux souvenirs, & de toutes celles que mon cœur desiroit encore, je m'attendrissois jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs délicieux, si près de nous, & qui sont désormais si loin des Hommes. O ! si dans ces momens quelqu'idée de Paris, de mon siècle & de ma petite gloriole d'Auteur venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je les chassois à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venoit quelquefois me contrister tout-à-coup : quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé, rêvé, desiré encore : je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je sentois le besoin : hé bien, Monsieur ! cela même étoit une jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la Terre, j'élevois mes idées à tous les Etres de la Nature, au système universel des choses, à l'Etre suprême qui embrasse tout ; alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensois pas ; je ne raisonnois pas, je ne philosophois pas ; je me sentois avec une sorte de volupté accablé du poids de cet Univers, je me livrois avec ravissement à la confusion des grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré même dans les bornes des Etres s'y trouvoit trop à l'étroit ; j'étouffois dans l'Univers ; j'aurois voulu m'élancer dans l'infini : je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la Nature, je me serois senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livroit sans retenue, & qui, dans l'agitation de mes transports, me faisoit écrier quelquefois : ô grand Etre ! ô grand Etre ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écouloient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; & quand le coucher du Soleil me faisoit songer à la retraite ; étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pensois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems, je me disois : Je reviendrai demain.

Je revenois à petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content ; je me reposois agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur la terrasse, je soupois de grand appétit dans mon petit domestique, nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous : mon Chien lui-même étoit mon ami, non mon esclave ; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi : ma gaîté durant toute la soirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu compagnie ; j'étois rarement content des autres & jamais de moi ; le soir, j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma Gouvernante ; & des

puis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juſte en m'obſervant: enfin, après avoir fait encore le ſoir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelqu'air ſur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame cent fois plus doux que le ſommeil encore.

Ce ſont-là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur ſans amertume, ſans ennui, ſans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon exiſtence: oui, Monſieur, que de pareils jours rempliſſent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je ſois beaucoup moins heureux dans ces raviſſantes contemplations que les Intelligences céleſtes; mais un corps qui ſouffre ôte à l'eſprit ſa liberté; déſormais je ne ſuis plus ſeul, j'ai un hôte qui m'importune: il faut m'en délivrer pour être à moi; & l'eſſai que j'ai fait de ces douces jouiſſances ne ſert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter ſans diſtraction.

Me voici déja à la fin de ma ſeconde feuille, il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une Lettre, & puis plus. Pardon, Monſieur; quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas à en parler avec tout le monde: c'eſt ce qui me fait abuſer de l'occaſion quand je l'ai & qu'elle me plaît.

Voilà mon tort & mon excuſe; je vous prie de la prendre à gré.

QUATRIEME LETTRE.

A Montmorency, le 28 Janvier 1762.

Je vous ai montré, Monſieur, dans le ſecret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite, & de toute ma conduite, motifs bien moins nobles ſans doute que vous ne les avez ſuppoſés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inſpirent la fierté d'ame d'un homme qui ſe ſent bien ordonné, & qui, ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractère, mais de tirer parti du mien pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'eſt beaucoup que cela, Monſieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant; auſſi je ne vous déguiſerai point que malgré le ſentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute eſtime.

Vos Gens de Lettres ont beau crier qu'un homme ſeul eſt inutile à tout le monde, & ne remplit pas ſes devoirs envers la Société; j'eſtime, moi, que les payſans de Montmorency ſont des membres plus utiles de la Société, que tous ces tas de déſœuvrés payés de la graiſſe du peuple, pour aller ſix fois la Semaine bavarder dans une Académie, & je ſuis plus content de pouvoir dans l'occaſion faire quelque plaiſir à mes pauvres voiſins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intriguans dont Paris eſt plein, qui tous aſpirent à

l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainſi que pour le leur, on devroit tous envoyer labourer la Terre dans leurs Provinces. C'eſt quelque choſe que de donner l'exemple aux Hommes de la vie qu'ils doivent tous mener; c'eſt quelque choſe, quand on n'a plus ni force ni ſanté pour travailler de ſes bras, d'oſer, de ſa retraite, faire entendre la voix de la Vérité; c'eſt quelque choſe d'avertir les Hommes de la folie des opinions qui les rendent miſérables; c'eſt quelque choſe d'avoir contribué à empêcher ou différer au moins dans ma Patrie l'établiſſement pernicieux que, pour faire ſa cour à Voltaire à nos dépens, d'A*** vouloit qu'on fît pour nous. Si j'euſſe vécu dans Genève, je n'aurois pu ni publier l'Epitre Dédicatoire du Diſcours ſur l'inégalité, ni parler même contre l'Etabliſſement de la Comédie du ton que j'ai fait: je ſerois beaucoup plus inutile à mes compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être, dans l'occaſion, de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, ſi j'agis où je dois agir! D'ailleurs, les habitans de Montmorency ſont-ils moins Hommes que les Pariſiens; & quand je puis en diſſuader quelqu'un d'envoyer ſon enfant ſe corrompre à la Ville, fais-je moins de bien que ſi je pouvois de la Ville le renvoyer au foyer paternel? Mon indigence ſeule ne m'empêcheroit-elle pas d'être utile de la manière que tous ces beaux parleurs l'entendent; & puiſque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne ſuis-je pas forcé de travailler pour ma ſubſiſtance, & de payer à la Société tout le beſoin que je puis avoir d'elle? Il eſt vrai que je me ſuis refuſé aux occupations qui ne m'étoient pas propres; ne me ſentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelqu'Homme de Lettres auſſi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là. En me l'offrant, vous ſuppoſiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matières qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé; je me ſerois rendu indigne de vos bontés en me conduiſant autrement que je n'ai fait. On n'eſt jamais excuſable de faire mal ce qu'on fait volontairement; je ſerois maintenant mécontent de moi & de vous auſſi, & je ne goûterois pas le plaiſir que je prends à vous écrire: enfin, tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait ſelon ma portée, tout ce que j'ai pu pour la Société: ſi j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois ſi bien quitte avec elle dans l'état où je ſuis, que ſi je pouvois déſormais me repoſer tout-à-fait & vivre pour moi ſeul, je le ferois ſans ſcrupule; j'écarterai du moins de moi, de toutes mes forces, l'importunité du bruit public: quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la Preſſe, & ne croirai vraiment commencer à vivre que quand je ſerai tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu que je ne me ſois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aie abandonné ma ſolitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli préférer. Il faudroit, Monſieur, que vous connuſſiez l'état de délaiſſement & d'abandon de tous mes amis, où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorſque Monſieur & Madame de Luxembourg deſirèrent de me connoître, pour juger de l'impreſſion que firent ſur mon cœur affligé leurs avances & leurs ca-

reſſes. J'étois mourant ; ſans eux je ſerois infailliblement mort de triſteſſe ; ils m'ont rendu la vie, il eſt bien juſte que je l'emploie à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut ſe ſuffire à lui-même ; j'aime trop les Hommes pour avoir beſoin de choix parmi eux ; je les aime tous, & c'eſt parce que je les aime que je haïs l'injuſtice ; c'eſt parce que je les aime que je les fuis ; je ſouffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas : cet intérêt pour l'eſpèce ſuffit pour nourrir mon cœur ; je n'ai pas beſoin d'amis particuliers ; mais quand j'en ai, j'ai grand beſoin de ne les pas perdre ; car, quand ils ſe détachent, ils me déchirent : en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils n'aiment & que je le ſache, je n'ai pas beſoin de les voir ; mais ils ont toujours voulu mettre à la place du ſentiment, des ſoins & des ſervices que le Public voyoit, & dont je n'avois que faire : quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer ; pour moi, qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en ſuis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le ſuis tenu pour dit ; ils n'ont pas préciſément ceſſé de m'aimer, j'ai ſeulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la première fois de ma vie je me trouvois donc tout-à-coup le cœur ſeul, & cela, ſeul dans ma retraite, & preſqu'auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui ; c'eſt dans ces circonſtances que commença ce nouvel attachement qui m'a ſi bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera ; car il durera, j'eſpère toute ma vie ; & quoi qu'il arrive, il ſera le dernier. Je ne puis vous diſſimuler, Monſieur, que j'ai une violente averſion pour les états qui dominent les autres ; j'ai même tort de dire que je ne puis vous le diſſimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous, né d'un ſang illuſtre, fils du Chancelier de France, & premier Préſident d'une Cour ſouveraine ; oui, Monſieur, à vous qui m'avez fait mille biens ſans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petiteſſe, & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage ſi je les mépriſois moins : c'eſt avec ce ſentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorency ; j'en ai vu les Maîtres, ils m'ont aimé ; & moi, Monſieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai, de toutes les forces de mon ame : je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, ce don ſeroit foible dans l'état où je ſuis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains, dont je ne me ſoucie guère, mais la ſeule gloire qui jamais ait touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la poſtérité, & qu'elle me rendra, parce qu'il m'eſt dû, & que la poſtérité eſt toujours juſte. Mon cœur, qui ne ſait point s'attacher à demi, s'eſt donné à eux ſans réſerve, & je ne m'en repens pas ; je m'en repentirois même inutilement, car il ne ſeroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthouſiaſme qu'ils m'ont inſpiré, j'ai cent fois été ſur le point de demander un aſyle dans leur maiſon pour y paſſer le reſte de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie, ſi même, à la manière dont ils s'y ſont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet eſt certainement un de ceux que j'ai médités le plus long-tems, &

avec le plus de complaisance; cependant il a fallu sentir à la fin malgré moi qu'il n'étoit pas bon; je ne pensois qu'à l'attachement des personnes, sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés; & il y en avoit de tant de sortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable que par le sentiment qui l'avoit inspiré: d'ailleurs la manière de vivre qu'il auroit fallu prendre choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes; je n'y aurois pu résister seulement trois mois: enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuse qui fait le plus grand charme d'une étroite société, eût toujours manqué à la nôtre: je n'aurois été ni l'ami, ni le domestique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg, j'aurois été son hôte; en me sentant hors de chez moi, j'aurois soupiré souvent après mon ancien asyle; & il vaut cent fois mieux être éloigné des personnes qu'on aime, & desirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un choix opposé; quelques degrés plus rapprochés eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois supposé dans mes rêves Monsieur de Luxembourg, point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & Jean-Jacques Rousseau, point Auteur, point faiseur de Livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquit, se présentant au Seigneur Châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie, & contribuant au leur; si pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pousser d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue delà, il me semble, Monsieur, qu'en rêvant de cette manière, je n'aurois de long-tems envie de me réveiller.

Mais c'en est fait, il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve; car les autres sont désormais tous hors de saison, & c'est beaucoup si je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorency. Quoi qu'il en soit, me voilà tel que je me suis affecté; jugez-moi sur tout ce fatras, si j'en vaux la peine, car je n'y saurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer. Si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai cessé d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas; mais si je la conserve, elle me deviendra plus chère comme en étant plus à moi.

P. 159. Mais ce qui de Rousseau dira mieux l'innocence,
C'est la profonde paix qui couronne sa fin:

Aux Lettres qu'on vient de lire, ajoutons une relation des derniers momens de M. Rousseau, écrite avec une simplicité touchante par un témoin oculaire. Le ton de candeur qui règne dans ce récit ajoute un nouveau poids à la vérité des faits qui y sont rapportés: il donneroit l'opinion la plus favorable de M. le Marquis de Gerardin, s'il n'étoit déja connu par des sentimens distingués & des actions dignes qu'on les imite.

» Le Mercredi premier de Juillet, il (M. Rouſſeau) ſe promena l'après-dîner comme de coutume, avec ſon petit Gouverneur (1). Il faiſoit fort chaud, il s'arrêta pluſieurs fois, l'invita à ſe repoſer, ce qui ne lui étoit pas ordinaire, & ſe plaignit, à ce que l'enfant a dit depuis, de quelques douleurs de colique; mais elles s'étoient diſſipées lorſqu'il revint ſouper, & ſa femme n'imagina pas même qu'il fût incommodé. Le lendemain matin, il ſe leva comme à ſon ordinaire, alla ſe promener au Soleil levant autour de la maiſon, & revint prendre ſon caffé au lait avec ſa femme.

Quelque tems après, au moment où elle ſortoit journellement pour les ſoins du ménage; il lui recommanda de payer en paſſant un Serrurier qui venoit de travailler pour lui, & ſur-tout de ne lui rien rabattre de ſon mémoire, parce que cet Ouvrier paroiſſoit un honnête homme; tant il a conſervé juſqu'au dernier inſtant le ſentiment de l'honnêteté & de la juſtice. A peine ſa femme avoit-elle été dehors pendant quelques inſtans, que venant à rentrer, elle trouve ſon mari ſur une grande chaiſe de paille, le coude appuyé ſur une commode. Qu'avez-vous, dit-elle, mon bon ami? Vous trouvez-vous incommodé? Je ſens, lui répondit-il, de grandes anxiétés & des douleurs de colique. Alors ſa femme afin d'avoir du ſecours ſans l'inquiéter, feignit de chercher quelque choſe, & pria la Concierge d'aller dire au Château que ſon mari ſe trouvoit mal. Madame de Gerardin, avertie la première, y courut auſſi-tôt; & comme il n'étoit que neuf heures du matin, & que ce n'étoit point une heure où elle eût coutume d'y aller, elle prit le prétexte de lui demander, ainſi qu'à ſa femme, ſi le repos de leur nuit n'avoit point été troublé par du bruit que l'on avoit fait dans le Village. Ah! Madame, lui répondit-il, du ton le plus honnête & le plus attendri. » Je ſuis bien ſenſible à toutes vos bontés, mais vous voyez que je ſouffre, & c'eſt une gêne ajoutée à la douleur que celle de ſouffrir devant le monde; & vous même n'êtes ni dans une aſſez bonne ſanté, ni d'un caractère à pouvoir ſupporter la vue de la ſouffrance. Vous m'obligerez, Madame, & pour vous & pour moi, ſi vous voulez avoir la complaiſance de vous retirer, & me laiſſer ſeul avec ma femme pendant quelque tems. Elle le quitta donc preſque auſſi-tôt pour le laiſſer recevoir plus à ſon aiſe l'eſpèce de ſoins que paroiſſoit uniquement exiger la nature de la colique dont il ſe plaignoit.

Dès qu'il fut ſeul avec ſa femme, il lui dit de venir s'aſſeoir à côté de lui.--- Vous êtes obéi, mon bon ami; me voilà, comment vous trouvez-vous?--- Mes douleurs de colique ſont bien vives; mais je vous prie, ma chère amie, ouvrez les fenêtres; que je voie encore une fois la verdure. Comme elle eſt belle!--- Mon bon ami, pourquoi me dites-vous cela?--- Ma chère femme, répond-il avec une grande tranquillité: j'ai toujours demandé à Dieu de mourir ſans maladie & ſans Médecins, & que vous puiſſiez me fermer les yeux; mes vœux vont être exaucés.... Si je vous donnai jamais des peines, ſi en vous attachant à mon ſort, je vous ai cauſé des malheurs que

(1) C'eſt le nom qu'il avoit donné au plus jeune des enfans de M. de Gerardin.

que vous n'auriez jamais connus sans moi, je vous en demande pardon.--- Ah! c'est à moi, mon bon ami, s'écria-t-elle en pleurant, c'est bien plutôt à moi de vous demander pardon de toutes les inquiétudes & les embarras que je vous ai causés! Mais pourquoi donc me dites-vous tout cela?--- Ecoutez-moi, lui dit-il, ma chère femme: je sens que je me meurs, mais je meurs tranquille; je n'ai jamais voulu de mal à personne, & je dois compter sur la miséricorde de Dieu. Mes amis m'ont promis de ne disposer jamais sans votre aveu d'aucun des papiers que je leur ai remis; M. de Gerardin voudra bien réclamer leur parole. Vous remercierez M. & Madame de Gerardin de ma part, je vous laisse entre leurs mains, & je compte assez sur leur amitié pour emporter avec moi la douce certitude qu'ils voudront bien vous servir de père & de mère; dites-leur que je les prie de permettre que je sois enterré dans leur jardin, & que je n'aie pas de choix pour la place. Vous donnerez mon Souvenir à mon petit Gouverneur, ma Botanique à Mlle. de Gerardin; vous donnerez aux pauvres du Village pour qu'ils prient pour moi, & à ces bonnes gens, dont j'avois arrangé le mariage, le présent de nôce que je comptois leur faire. Je vous charge en outre expressément de faire ouvrir mon corps après ma mort par des gens de l'Art, & d'en faire dresser procès-verbal.

Cependant ses douleurs augmentoient: il se plaignoit de picotemens aigus dans la poitrine & de violentes secousses dans la tête. Sa malheureuse femme se désoloit de plus en plus. Ce fut alors que voyant son désespoir, il oublia ses propres souffrances pour ne s'occuper qu'à la consoler. Hé quoi, lui dit-il, ma chère amie! vous ne m'aimez donc plus, puisque vous pleurez mon bonheur, bonheur éternel qu'il ne sera plus au pouvoir des Hommes de troubler? Voyez comme le Ciel est pur, en le lui montrant avec un transport qui rassembloit toute l'énergie de son ame, il n'y a pas un seul nuage; ne voyez-vous pas que la porte m'en est ouverte, & que Dieu m'attend? A ces mots, il est tombé sur la tête en entraînant sa femme avec lui: elle veut le relever, elle le trouve sans parole, & sans mouvement; elle jette des cris, on accourt; on le relève, on le met sur son lit; je m'approche, je lui prends la main, je trouve un reste de chaleur, je crois sentir une espèce de mouvement. La rapidité de ce cruel événement, qui s'étoit passé dans moins d'un quart d'heure, me laisse encore une lueur d'espérance; j'envoie chez le Chirurgien voisin, je fais courir à Paris chez un Médecin de ses amis pour l'amener sur le champ; je me hâte d'aller chercher de l'alkali-volatil-fluor, je lui en fais respirer, avaler à différentes reprises: soins superflus! hélas! cette mort si douce pour lui, & si fatale pour nous, cette perte irréparable étoit déjà consommée; & si son exemple m'a appris à mourir, il ne m'a pas appris à me consoler de sa mort.

P. 162. . . . . Et toi, Nymphe fameuse,
Qui jamais ne descends dans la Mer écumeuse;
Mère de Lycaon!

La Poésie, qui a peuplé de ses brillantes rêveries l'Enfer, la Terre & les Cieux, a fait de Callisto, Mère de Lycaon, la Constellation de la Grande-Ourse. Elle a ajouté que cette Nymphe métamorphosée

craignoit de toucher les flots de l'Océan, pour dire allégoriquement que l'Ourse ne quitte jamais l'orison. C'est dans Homère qu'on trouve cette vérité astronomique ainsi déguisée ; & Virgile n'a fait que le traduire, lorsqu'il a dit dans le premier Livre des Géorgiques :

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

P. 162. Dirai-je cependant que ces mêmes journées,
Dans le mois de Janus tous les ans ramenées,
D'une nouvelle audace arment le scélérat ?

« Des grands crimes, dont l'Histoire fasse mention, la plupart ont été commis dans le tems des fortes gelées, c'est une remarque du savant Abbé Dubos : des Magistrats, d'après les Registres des Parlemens, ont fait la même observation. » (M. de Saint Lambert.)

P. 163. L'Hyver, du fond des bois, en troupeaux affamés,
Chasse, altérés de sang & d'audace enflammés,
Tous ces Loups &c.

La guerre, que l'Homme a déclarée à cette espèce vorace & carnacière, en auroit déja purgé entièrement les climats peuplés de l'Europe, si les forêts éloignées ou sauvages ne lui offroient des repaires inaccessibles où elle se reproduit en paix, & d'où la faim l'oblige de sortir. Les plus habiles chasseurs prétendent avoir remarqué qu'il arrive régulièrement tous les trois ans des colonies de Loups du fond des Ardennes, de la hauteur des Alpes & des Pyrénées. Alors, quoiqu'ennemis de toute société, les Loups s'avancent en troupes ; & s'ils ont un torrent, un fleuve à traverser, ils se mettent à la file l'un de l'autre, & tous se tenant par la queue avec les dents, ils rompent sans danger la force du courant.

P. 163. Nestors François, sans doute il vous souvient encore
De ce neuvième Hyver, de cet Hyver affreux, &c.

L'Hyver de 1709 sera toujours une époque mémorable dans les Annales de la France. Les ravages en furent terribles, sur-tout dans nos Provinces méridionales, où on ne l'appelle jamais que le grand Hyver. Dans le Tableau que j'en présente, je n'ai placé aucun trait d'imagination : tout est vrai : & je n'ai d'autre mérite que d'avoir resserré la description qu'en a fait le P. Vanière (*), qui a peint ce qu'il avoit vu.

P. 165. O Gelée ! O Démon bienfaisant & fatal !
Je veux de ta naissance éclairer le mystère.

Tout ce qu'on avoit écrit jusqu'en 1749, sur la formation de la Glace, ne présentoit rien de lié, rien de suffisant. A cette époque M. de Mairan publia sa Dissertation sur la Glace ; & les expériences nom-

(1) (Præd. Rusti. Lib. VIII.)

breuſes, ſur leſquelles l'Auteur appuya ſon ſyſtême, le firent adopter par les Phyſiciens. Je m'y ſuis conformé, en m'efforçant de le revêtir des couleurs de la Poéſie. Peut-être malgré tous mes ſoins à rendre d'une manière claire & fidèle les détails de la Phyſique, le commun des Lecteurs trouvera-t-il que je n'ai point ſurmonté l'aride obſcurité de la matière. Les Poëtes de Rome dont la Langue étoit bien plus ſouple & plus riche que la nôtre, Virgile & Lucrèce ſe plaignoient auſſi de la difficulté qu'ils éprouvoient à rendre en vers les détails de l'Agriculture & de la Phyſique. Cette réflexion ſera peut-être pardonner à l'eſſai que j'ai tenté; du moins, la critique qu'on en ſera apprendra-t-elle aux autres & à moi-même qu'il eſt des ſujets dont la Poéſie ne doit jamais tenter la conquête.

P. 166. Au centre de ce globe un braſier eſt caché.

Le Père Vanière a mis en très-beaux vers les preuves de l'exiſtence du Feu central :

Ima vaporiferos intra penetralia Terræ
Fornaces ardere docet, qui frigora plantis
Sub nive defendit tacitus calor, atque rubentes
Æthneo qui monte furens erumpit in auras
Flammarum globus, ignivomo telluris hiatu
Horrida per Siculos ſpargens incendia campos.

Adde ſalutiferos fontes, & balnea paſſim
Terrenis calefacta focis, æriſque metella,
Quodque ſagax natura cavis ſub montibus aurum
Excoquit, humanis opus haud imitabile curis.
Tantus ineſt Terris calor, ut Plutonia norint
Regna, metalliferis qui demerguntur in antris;
Tantaque ſulphurei eſt vis ignis, ut impete vaſto
Fundamenta ſoli quatiat, monteſque revellat.
Ænea quas tormenta vomunt, imitamine flammas
Hauſimus è Terris; nec eas novus intulit orbi,
Impia ſubducens cœlo per furta Prometheus.

Ignis humi gremio latitans ſe prodit ab ipſis
Oceani ferventis aquis; & nuper ad Indos
Inſula nata mari eſt, partu quam Terra fragoſo
Protulit, ex imo jaculatis æquore ſaxis.
Incaluit latè Pontus fumantibus undis;
Atque novum Pelago dorſum, cæcaſque latentis
Prodigii cauſas avidi cognoſcere, flammam
Terreſtrem ratibus nimis, heu! ſenſere ſolutis.
(Præd. Ruſt. Lib. I.)

Ceux qui voudroient connoître plus en détail le développement des preuves du Feu central, c'eſt-à-dire, d'un Feu qui tient à la ſtructure interne de la Terre & des Planètes, doivent conſulter la Diſſertation ſur la Glace, par M. de Mairan, première Partie; les Supplémens de M. de Buffon à ſon Hiſtoire Naturelle, & la IXe. Lettre de M. Bailly ſur l'Origine des Sciences.

P. 168. Si des sommets d'Hécla je vole au Groënland,
Et parcours le Spitzberg, la Zemble & le Lapland, &c.

J'ai parlé ailleurs de l'Islande, du Groënland & du Spitzberg : ce qui me reste à dire ici ne regarde que la nouvelle Zemble & la Laponie.

La première, dont les uns font une Isle séparée du Continent par le détroit de Waigatz, & les autres, une Péninsule qui tient à la Sybérie, près de l'embouchure de l'Oby, fut découverte par les Hollandois, qui cherchoient un passage en Asie par le Nord de l'Europe. C'est le climat le plus affreux de l'Univers. Il n'a pour toute production qu'une mousse qui croît dans des fondrières inaccessibles. L'intérieur de la Terre creusé à deux piés est une masse de glace qui égale le marbre en dureté. Une autre singularité de ce pays, c'est que la nège, qui par-tout ailleurs se fond assez vite sur le bord de la Mer, reste dans la nouvelle Zemble suspendue en rochers, en montagnes sur l'Océan, qui, les battant sans cesse, y a creusé des cavernes profondes élevées au dessus de ses flots. Ce pays, dit-on, est entièrement désert; & si l'on y rencontre quelques Hommes, ils ne peuvent être que des Samoyèdes, qui y passent, au mois de Mai, pour se livrer pendant tout l'Eté à la pêche & à la chasse.

La seconde est affligée d'un Hyver long & rigoureux. Pendant trois Mois, le Soleil ne paroît point sur l'horizon; ce qui lui mérite bien son nom de Lapland, c'est-à-dire, Pays des Exilés. Cependant comme la clarté de la Lune, la sérénité du Ciel, l'éclat des Etoiles & la blancheur de la nège y dédommagent en quelque sorte de l'absence du Soleil, on y vaque pendant cette longue nuit d'Hyver à ses affaires, comme dans tous les autres momens de l'année. Le pays est rempli de hautes montagnes perpétuellement couvertes de nège. Les plus élevées séparent la Laponie de la Norwège, & sont appellées Felices. Les vents, qui soufflent en tourbillons sur la Laponie, amènent la nège en si grande abondance, que, lorsqu'on est surpris par un de ces tourbillons, il faut absolument, pour se sauver, ou se coucher par terre en se couvrant de son traîneau, si l'on en a un, & laisser passer ainsi l'orage, ou se résoudre à se voir enseveli vivant. Quelquefois aussi il fait des brouillards si épais & si obscurs que les Voyageurs, ne s'entrevoyant pas, se heurtent les uns les autres. L'excès du froid convertit tout en plaine solide; & pendant huit mois, ce n'est par-tout qu'une immense étendue de glace.

P. 168. Peindrai-je les glaçons l'un sur l'autre entassés,
Voyageant sur les Mers, en montagnes flottantes, &c.

» Rien n'étonne davantage les Navigateurs qui se trouvent dans les hautes latitudes, que la première vue des masses immenses qui flottent au milieu de la Mer; & quoique j'eusse lu, dit M. Forster, un grand nombre de descriptions sur leur nature, leurs formes & leur étendue, j'ai été vivement frappé du premier coup-d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avois. Nous appercevions quelquefois des isles de glace d'un ou deux milles de largeur, & élevées de plus de cent piés au-dessus du niveau des

flots. Supposons qu'un corps de glace qui a des dimensions parallèles, & qui flotte dans la Mer, ne montre au-dessus de l'eau que la dixième partie de sa masse ; cette supposition n'est pas trop forte. . . . . Alors une isle de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent piés au-dessus de l'eau, contient 696,360,000 piés cubes de glace solide ; & comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui se trouve au dessous de l'eau : toute la masse doit donc monter à 61,169,600,000 piés cubes de glace solide, & former par conséquent un corps prodigieux. La grosseur énorme de ces isles de glace n'est pas le seul objet digne de surprise ; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 masses du haut des mâts ; il n'y en avoit aucune de moindre que la salle du vaisseau : d'autre fois nous étions environnés de toutes parts d'isles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenses. . . . . Nous avons eu des occasions fréquentes de voir de l'eau de la Mer sur la glace, quand elle en dissout & met en pièces de grosses masses. On entend alors un craquement qui n'est pas inférieur à un coup de canon : quelquefois nous étions si peu éloignés, que nous courions risque d'être écrasés par un torrent de glace qui éclatoit brusquement en pièces, & dont les morceaux, se renversant sans-dessus-dessous, prenoient de nouveaux centres de gravité.

On demande comment des masses de glace d'une grosseur si prodigieuse ont pu se former en pleine Mer. Considérons d'abord que les froids rigoureux durent six ou huit mois de l'année dans les latitudes polaires, & il sera aisé de concevoir qu'il y a assez de tems pour produire des masses de glace aussi considérables. Il est sûr, d'un autre côté, que ces masses immenses peuvent se congeler de plus d'une manière. L'Océan se gèle, comme on le prouve par un grand nombre d'exemples : la glace ainsi formée dans un calme n'excède peut-être pas trois ou quatre verges d'épaisseur. Il est probable qu'une tempête brise souvent ces plaines, auxquelles Crantz donne une étendue de 200 lieues d'un côté, & de 80 de l'autre ; la pression de ces fragmens brisés empile fréquemment un morceau sur un second, & ainsi réunis, ils se gèlent ensemble ; ces morceaux doublés, jettés sur d'autres par un nouveau choc, forment enfin de grandes masses, qui ont des milles d'étendue, & 20, 40, 60, & plus de brasses d'épaisseur, & d'une hauteur & d'une grosseur effrayantes. Martens, dans sa Description du Spitzberg, remarque que le choc des glaces cause un bruit si fort, que, dans ces parages, les Navigateurs ont peine à entendre ceux qui parlent. » (1)

Il est vrai que M. Forster parle ici principalement des glaces de l'Hémisphère Antarctique, beaucoup plus froid que l'Hémisphère Boréal, vérité qu'on ne peut révoquer en doute, quoique M. de Buffon prétende que cette opinion soit sans fondement. Mais, dans les latitudes du Nord, le nombre & la grosseur de ces glaces flottantes

(1) Second Voyage de Cook, T. V, Edit. in-4, pag. 62 & suivantes.

eſt aſſez prodigieux encore pour avoir fait dire à Pythéas, qui avoit probablement voyagé en Iſlande, que l'Océan du Nord n'eſt ni Terre, ni Mer, ni Air; mais une concrétion de ces Elémens.

P. 170. Voyez ſur leurs canaux le peuple s'aſſembler,
Appeller le Commerce, & propoſer l'échange
Des Tréſors du Cathay, des Sophis & du Gange.

Les fortes gelées, qui, dans les latitudes tempérées de l'Europe, ſuſpendent preſque tout commerce entre les Hommes, & changent tellement nos grands chemins & nos villes en déſert, qu'on croiroit que le froid y a tout fait périr, produiſent un effet contraire dans les latitudes boréales. Tout alors y eſt en action, en mouvement. Jamais le commerce n'y eſt plus animé: les grandes routes ſont couvertes de traîneaux qui ſe croiſent, qui tranſportent d'une extrémité des Royaumes à l'autre les Hommes & les productions de leurs Climats; des foires nombreuſes & magnifiques s'établiſſent ſur les eaux glacées des fleuves & des rivières. On eſt bien loin de craindre de les voir ſe rompre & s'entr'ouvrir. Ces glaces ſeptentrionales ont une telle ſolidité qu'elles réſiſtent ſouvent au marteau, & même à l'action du feu. Les Hiſtoriens du Nord nous aſſurent que les Peuples ſeptentrionaux, lorſqu'ils ſont en guerre, s'entourent au beſoin de fortifications de glace; & ce qui peut rendre croyable ce fait, tout exagéré qu'il ſemble d'abord, c'eſt le beau Palais de glace qui fut conſtruit à Pétersbourg pendant l'Hyver de 1740, & dont toutes les Gazettes firent alors mention. Cet édifice, de la plus élégante Architecture, s'élevoit de vingt piés ſur cinquante-deux & demi de longueur, & ſur ſeize & demi de largeur; & quoique le comble en fût auſſi de glace, la baze ne s'en trouva point endommagée. Les matériaux en furent tirés de la Néwa; les glaçons qu'elle fourniſſoit, taillés d'abord avec art & rangés enſuite à leur place, étoient enfin arroſés, en-dehors, d'eaux diverſement colorées, qui, ſe congelant auſſi-tôt ſous différentes formes, pendoient en ſtalactites, où ſe jouoient toutes les couleurs priſmatiques. A cette merveille s'en joignit une autre plus grande. Au-devant du Palais furent placés ſix canons de glace faits ſur le tour, & du calibre de trois livres de balle. La Cour Impériale ordonna enfin l'épreuve d'un de ces canons; on la fit en ſa préſence: & le boulet de fonte, chaſſé par un quarteron de poudre, perça à ſoixante pas de diſtance une planche de deux pouces d'épaiſſeur, ſans que le canon, qui n'avoit que quatre pouces d'épaiſſeur, éclatât à une ſi forte explosion. Liſez ſur le froid de Ruſſie, un article intéreſſant fourni par la plume élégante & ingénieuſe de M. Suard, au Mercure du 25 Juillet 1778.

P. 170. D'un grouppe de Soleils l'Olympe s'y décore.

Ce phénomène lumineux, que les Phyſiciens appellent Parélie, ſe montre dans le Nord, toutes les fois que des nuages épais & glacés ſont ſitués de manière qu'ils reçoivent les rayons du Soleil, & les réfléchiſſent comme autant de miroirs à nos yeux. Alors l'image de cet Aſtre ſe multipliant dans chacun de ces nuages, il n'eſt pas rare de voir au Ciel deux & trois Soleils à la fois. Les Hollandois, qui, en 1596, furent envoyés ſous Heemskerke, pour trouver un paſſage en

Asie par le Nord-Est, furent témoins de ce spectacle étrange. » Le Soleil avoit de chaque côté une Parélie, & ces trois Soleils étoient traversés par un Arc-en-Ciel. En même-tems on voyoit deux autres Arc-en-Ciels, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui traversoit la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie étoit élevée de vingt-huit degrés sur l'horison. » (Hist. Géné. des Voya. T. XV, Edit. in-4.)

P. 170. Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes, dont la nuit fait resplendir les Airs.

Depuis la fin du mois de Décembre jusqu'à la fin du mois de Juin, c'est-à-dire, d'un Solstice à l'autre, l'Aurore Boréale brille plus fréquemment que dans tous les autres Mois de l'Année. Elle n'est pour nous qu'un spectacle d'admiration; mais pour les Peuples voisins du Pôle, elle est un dédommagement de l'absence du Soleil. M. de Maupertuis a vu dans les climats du Nord des nuits qui auroient fait oublier les plus beaux jours. Les plus riches couleurs & les formes les plus variées décorent majestueusement le Ciel. L'imagination des Septentrionaux y voit des chars enflammés, des armées qui se choquent, des palais teints de sang, enfin des prodiges qui leur présagent ou de grands malheurs, ou d'insignes succès. Le peuple, parmi nous, conserve encore quelque chose de cette superstition. La lumière de la Philosophie, que des obstacles de tout genre empêchent de descendre jusqu'à lui, ne lui a point encore appris que l'Aurore Boréale est un phénomène aussi naturel que le crépuscule du matin.

D'abord, commence à s'étendre du Nord vers l'Occident une espèce de brouillard obscur sous la forme d'un segment de cercle. Ensuite, la partie de ce segment la plus éloignée du Pôle s'éclaire; la lumière gagne de proche en proche; l'obscurité disparoît toute entière. Le Phénomène se change en Arcs lumineux, où s'agitent, courent & serpentent des éclairs de mille formes variées; & lorsqu'enfin le Phénomène est dans sa plus grande magnificence, il rayonne au zénith d'une espèce d'auréole, qu'on appelle la Couronne.

Avant M. de Mairan, on assignoit trois causes à l'Aurore Boréale. 1. On la croyoit le produit des vapeurs & des exhalaisons, dont se forment le tonnerre, les feux volans, les globes de feu, &c. Mais ces derniers phénomènes ne montent jamais dans l'Air à plus de deux ou trois lieues de hauteur, tandis que l'Aurore Boréale est si élevée au-dessus de notre atmosphère, qu'elle est visible aux latitudes les plus éloignées, puisqu'on l'apperçoit en Egypte & dans la Grèce. 2. On lui donnoit pour cause les glaces du Nord qui réfléchissent les feux du crépuscule. Mais alors l'Aurore Boréale seroit aussi constante que les glaces & le crépuscule; ce qui est contraire à l'expérience: de plus, les raisons qui combattent le système précédent, combattent de même celui-ci. 3. On faisoit résider la cause de l'Aurore Boréale dans la flamme magnétique, constamment fidèle au Pôle. Mais l'Aurore & l'Aiman doivent différer essentiellement, puisqu'ils ne suivent pas la même progression dans leur déclinaison du Nord.

Où trouver donc la cause de cette Aurore ? M. de Mairan, dont je ne fais que rapprocher les idées dans cette remarque, l'a trouvée dans la lumière zodiacale, que Kepler & Dominique Cassini avoient soupçonnée les premiers. » Depuis Cassini (1), il a été reconnu que le Soleil est enveloppé, comme nous, d'une atmosphère ; mais d'une atmosphère de lumière & de feu, digne en tout de l'Astre dont elle est émanée, & qui a peut-être comme lui une grande influence sur les corps qu'elle peut atteindre. » Or cette atmosphère lumineuse s'étend quelquefois jusqu'à trente millions de lieues ; & lorsque ses dernieres couches ne sont pas éloignées de plus de 60 mille lieues de la Terre, elles doivent tomber, suivant les loix de la gravitation, vers notre globe, en assez grande quantité pour former des Aurores Boréales dans l'atmosphère terrestre. Tel est le sentiment de M. de Mairan, qu'il faut lire dans son Traité des Aurores Boréales, pour se convaincre qu'on n'a encore rien imprimé d'aussi vraisemblable sur cette matière.

Le Père Noceti, dont j'ai cité ailleurs le Poëme de l'Iris, en a fait un second sur l'Aurore Boréale, où il a suivi pas à pas, mais toujours en grand Poëte, les idées de M. de Mairan. Il termine cet Ouvrage par l'épisode ingénieuse que j'en ai empruntée, & que je vais rapporter au risque de passer pour un Copiste peu digne de mon Original.

Ipsa (Aurora Borealis) etenim fertur, rutilam dum mane Sororem
Cœu natam Titane coli, populosque per omnes
Numen habere videt, se contra è vilibus ortam
Terrarum nebulis tanto jam tempore ferri ;
Tandem exosa moras, stimulisque haud mollibus impar
His adiisse Patrem, & tales fudisse querelas,

» Progeniesne tuo nunquam de sanguine credar,
» O Genitor ! nec me prognatam è stirpe Deorum
» Cessabunt homines nebulis telluris opacæ,
» Sulphureoque igni, crassoque adscribere fumo ?
» Nec dum ortus tàm degeneres, nec dum ista refelli
» Probra dabis, nullisque aboleri hoc dedecus annis ?
» Quin age : & ipse genas fuscis mihi tinge tenebris,
» Detrahe veste aurum, rutilosque exstingue colores,
» Serta rape, & nitidas pedibus contunde coronas,
» Tanta tuæ si te cepere oblivia prolis.
» At non adversis adeo Soror edita fatis
» Ista dolet. Viden, ut superis adscita Deabus,
» Et magnis celebrata viris, cantata Poëtis,
» Ætherumque genus, famamque ad sydera tollat ?
» Qua tamen illa sua tanta hæc discrimina laude,
» Quo mihi vel cultu, quove anteferenda decore
» Promeruit ? Mihi mille novis variata figuris
» Ornant texta sinus ; vultu mihi lumina mille,

(1) Hist. de l'Astr. Mod. To. II. par M. Bailly.

» Mille nitent mihi ferta comis; vix unicus olli
» Trita in veste color; vix lapsi tempora flores
» Circumeunt, & ferta rotis arentia siccis.
» At te, quum magno procedere rursus Olympo,
» Et vultu loca cuncta paras hilarare retecto,
» Summo mane vigil surgentem prævenit: esto:
» Tithonum ut fugiat, Cephali fac læta fruatur
» Connubio: longum expectent ad fœna jugales,
» Et frustra cupidæ poscant nova lumina Terræ. »

Cui Pater, æterno lucem qui flumine fundit:
» Desine jam tristes effundere, Nata, querelas,
» Et lachrymis jam pone modum. Tibi debita fatis
» Advenit, mihi crede, dies, qua Diva feraris
» Per populos, maneatque ingens in sæcula nomen.
» Nam, tibi fabor enim, ne te dolor anxius urat
» Ulterius, stimulisque agitent ardentibus iræ,
» Jam clarum ingenio, & magnis clarum ante repertis
» Delegi mihi mente Virum, cui protinus ortus
» Ipse tuos, causasque omnes ab origine pandam.
» Hic te lapsam astris, & me Genitore superbam
» Ostendet late terris; hoc vindice tandem
» Cuncta colent te secla Deam; nec pulchra Dione,
» Nec matutinis Soror ignibus, aut vaga Phœbe,
» Nec cœlo Diva ulla tuos æquabit honores.
» Immo age: grande feret pretium mora fœnore multo
» Sera meum noscêre genus, neque enim altius unquam
» Te prius ætherias quisquam vexisset ad arces
» Præpetis ingenii nisu, & felicibus alis. »

Sic ait, & totum fama vulgare per orbem
Jam properat Natam Pater, ac promissa faceſſit.
Ergo unum insueto radium fulgore cornscum
Seligit: illorum e numero, quos æthere ab alto
Luminis ipse Pater depictos semina rerum
Mentibus immittit quondam, si forte latentem
Naturam, abstrusasque velit recludere causas.
Atque ibi Parrhasiæ divina exordia Flammæ.
Auratis distincta notis inscribit, & ortus,
Inscriptumque jacit: jussas volat ille per auras
Te, Maerane, petens, mentemque infusus in altam
Nulli visa prius dat cernere; veraque cunctis,
Te referante ortum, te mira arcana docente,
Lucis Hyperboreæ patuere exordia Terris.

LES MOIS
DE L'HYVER.
FÉVRIER,
CHANT DOUXIEME.

ONze fois, d'une Mer couverte de naufrages,
Ma nef à pleine voile a trompé les orages :
L'avoûrai-je pourtant ? Interdit & troublé,
Souvent près des écueils mon courage a tremblé.
Je ſens même, en dépit de l'eſpoir que j'embraſſe,
Qu'aujourd'hui mon vaiſſeau reviendroit ſur ſa trace,
Si le port, d'où long-tems m'ont écarté les Dieux,
Au bout de l'horizon ne s'offroit à mes yeux.
Là, je crois voir la Gloire aſſiſe ſur la rive,
Oui, c'eſt elle : ô triomphe ! Elle attend que j'arrive,
Taiſez-vous, Aquilons ; heureux Zéphyrs, ſouffliez,
Et conduiſez au port mes pavillons enflés.

Le ſceptre de l'Hyver pèſe encor ſur la Terre ;
Et l'enfant des hameaux frileux & ſolitaire,
Près d'un feu pétillant dans ſa cabane aſſis,
Voit les Fleuves, les Lacs & les Etangs durcis ;
La nège en tapis blancs ſur les monts étendue,
Et la glace en criſtal aux arbres ſuſpendue.
D'un œil impatient interrogeant les Cieux,
Il appelle du Sud le retour pluvieux :

» Vent propice, dit-il, viens, & que ton haleine
» Pénètre les glaçons entaſſés ſur la plaine :
» Qu'ils s'écoulent : le Bœuf, preſſé de l'aiguillon,
» Ouvrira dans les champs un facile ſillon. »

Il dit : l'Autan s'éveille, & d'abord en ſilence,
Du rivage Africain vers l'Europe s'élance ;
Bientôt, tempêtueux, il gronde : & devant lui,
Dans les antres du Nord l'Aquilon s'eſt enfui.
Son rival triomphant règne ſeul en ſa place ;
Il détend par degrés les chaînes de la glace.
La nège, ſur les rocs élevée en monceaux,
Diſtille goutte à goutte, & fuit à longs ruiſſeaux.
Ils courent à travers les terres éboulées,
Et creuſant des ravins, inondant les vallées,
Retracent à nos yeux un globe ſubmergé,
Qui des profondes Mers ſort enfin dégagé,
Et dont les monts naiſſans, élancés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues ;
Cependant qu'à leurs piés les flots encore errans
S'étendent en marais, ou roulent en torrens.

Mais déja ce tribut qu'ont payé les montagnes,
Après avoir franchi les immenſes campagnes,
Se répand ſur la rive, où les fleuves plaintifs
Mugiſſent ſourdement ſous la glace captifs,
Et crevaſſant leurs bords pour s'ouvrir une route,
Par cent détours ſecrets ſe gliſſe ſous leur voûte.
Le Fleuve, accru ſoudain par ce nouveau ſecours,
Frémit, impatient de reprendre ſon cours ;
Dans ſon lit, en grondant, il s'agite, il ſe dreſſe ;
Il bat de tous ſes flots la voûte qui l'oppreſſe ;
Elle réſiſte encor. Sur ſon dos triomphant.
Le Fleuve la ſoulève ; elle éclate & ſe fend.
Un effroyable bruit court le long du rivage ;
L'air en gémit ; & l'Homme, averti du ravage,
Sort des hameaux voiſins, & muet de terreur,

Va repaître ſes yeux d'une ſcène d'horreur.
Il voit en mille éclats les barques fracaſſées,
Leurs richeſſes au loin ſans ordre diſperſées;
Les bords en ſont couverts. Le vainqueur cependant
Pourſuit, enflé d'orgueil, ſon cours indépendant;
Et pareil au Héros qui, promenant ſa gloire,
Traînoit les Rois vaincus à ſon char de victoire,
Lent & majeſtueux il s'avance, eſcorté
Des glaçons qui naguère enchaînoient ſa fierté.
Quand un pont tout-à-coup le traverſe & l'arrête.
Par l'obſtacle irrité, l'humide Roi s'apprête
A livrer un aſſaut qui venge ſon affront.
Il raſſemble ſes flots, les entaſſe; & plus prompt
Que le feu de l'éclair allumé par l'orage,
Pouſſe leur vaſte amas vers le pont qui l'outrage;
S'arme d'épais glaçons tranchans, amoncelés,
Et frappant ſans relâche à grands coups redoublés,
Dans ſes larges appuis ébranle l'édifice,
Qu'a voûté ſur les flots un magique artifice.

Fuis, pars, éloigne-toi; fuis, mortel imprudent,
De ce toît ruineux ſur les ondes pendant;
Laiſſe-là tes tréſors, vain poids qui t'embarraſſe;
Sauve-toi, ſauve un fils, ſeul eſpoir de ta race;
Eh! ne ſens-tu donc pas tes lambris chanceler?
Fuis, dis-je, éloigne-toi; le pont va s'écrouler.
Il s'écroule; & les cris des femmes écraſées,
Et le long craquement des arcades briſées,
Et le bruyant fracas des glaçons en fureur
A la foule égarée impriment la terreur.

Ah! détournons les yeux de ces tableaux ſiniſtres.
Mais hélas! de la mort contagieux Miniſtres,
Les Autans, enfermés dans un nuage obſcur,
Sur la Terre aujourd'hui ſoufflent un air impur,
Et nous avons encor des larmes à répandre.
Ce long froid, qui du moins tous les ans vient ſuſpendre

Les douleurs des mortels menacés du tombeau,
Ce froid, qui de leurs jours ranimoit le flambeau,
Ne prêtant plus sa force à leur santé mourante,
Ils tombent engloutis dans la nuit dévorante,
Dans la nuit qui confond les Pâtres & les Rois :
C'est le règne du deuil ; & par-tout à la fois,
Sous les yeux du Soleil, dans les sein des ténèbres,
La voix de la douleur s'exhale en cris funèbres.

Au douzième des Mois, ainsi se lamentoit
Le Peuple, qu'en son sein Rome antique portoit.
Des sépulchres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père évoquant l'ombre sainte,
Ce Peuple, enveloppé de sombres vêtemens,
Trois fois se promenoit au fond des monumens,
Y brûloit de Saba les parfums salutaires,
Et couronnoit enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposoient les restes précieux.

Ce respect pour les morts, fruits d'une erreur grossière,
Touchoit peu, je le sais, une froide poussière,
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans :
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenoient les regards sur de chères images ;
Le cœur près des tombeaux tressailloit ranimé,
Et l'on aimoit encor ce qu'on avoit aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Des voiles de la Mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur,
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes,
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.

Astre des nuits ! je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau :

Guide moi.... Vain espoir que mon cœur se propose !
Hélas ! trop loin de moi cette cendre repose.
Ma mère ! oh ! si mon œil revoit le bord chéri,
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton Sépulchre un saint pélerinage ;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs.

Vous cependant, mortels, vous que j'ai fait descendre
Aux lieux où la Mort règne assise sur la cendre,
Pardonnez, si mes vers obscurcis trop long-tems
Ont fatigué vos yeux de tableaux attristans.
Malgré moi j'ai suivi ce sombre Moraliste ;
Ce Chantre de la Nuit, qui grossissant la liste
Des poisons, quelquefois mêlés parmi les fleurs,
Se refuse aux plaisirs, & n'a de goût qu'aux pleurs.
Tais-toi, farouche Young ; ta sublime folie
Remplit d'un fiel amer la coupe de la vie.
Eh ! qu'apprend aux humains ta lamentable voix ?
Que de la Mort un jour il faut subir les loix ?
Mais cette vérité, sans toi, tout me l'enseigne :
Tout me dit que la Mort rallie à son Enseigne
La foule des humains, à la vie arrachés.
N'ai-je pas vu les Rois dans la poudre couchés ?
Qui ne sait pas leur gloire au tombeau descendue,
Et de mille Cités la splendeur confondue ?
Babylone, Ecbatane, Ilion est détruit ;
Et l'Orient désert n'en garde que le bruit.

Mais ce qu'on cèle à l'Homme & ce qu'il doit connoître,
C'est qu'il faut se résoudre à voir finir son être,
Sans chercher, dans la nuit d'un douteux avenir,
Un glaive impitoyable affamé de punir ;
Sans refuser son cœur à la douce allégresse,
Sans craindre des plaisirs la consolante ivresse ;
Comme on attend la fin d'un jour pur & vermeil,

Pour tomber doucement dans les bras du ſommeil.
Quoi ! parce que la nuit finira la journée,
J'irai, traînant par-tout une ame conſternée,
Détourner mes regards de la clarté des Cieux,
Je croirai les plaiſirs défendus par les Dieux,
Et follement épris des vertus d'un faux ſage,
Je n'oſerai cueillir des fleurs ſur mon paſſage !
Non, non : tels ne ſont point les conſeils, les leçons
Que donne la Sageſſe à ſes vrais nourriſſons :
Sa voix, ſa douce voix aux plaiſirs les convie.
Entendez-la crier : » Mortels, goûtez la vie :
» Hâtez-vous, ſaiſiſſez le jour qui vous a lui ;
» Et demain au tombeau, jouiſſez aujourd'hui. „

Mais, Dieux ! autour de moi, quelle clameur ſauvage
M'accuſe de flatter le honteux eſclavage
Des viles paſſions, des criminels deſirs ?
Vous me calomniez, ennemis des plaiſirs.
Qu'ai je fait ? M'a-t-on vu, briſant toute barrière,
Du crime devant l'Homme élargir la carrière ?
Ai-je rompu la digue & des mœurs & des loix ?
Mon luth, fidèle écho du plus ſage des Rois,
Condamne tout excès ; tout excès eſt folie.
Par la main des Plaiſirs aux vertus je vous lie ;
J'endors vos noirs chagrins, je charme vos douleurs,
Et vous mène au tombeau par un ſentier de fleurs.
Oſez donc aujourd'hui, moins ſombres, moins ſauvages,
Me ſuivre ; & de la Mort oubliant les ravages,
Promenez vos regards ſur de rians tableaux.

Voyez ſortir Vénus de l'Empire des flots ;
Voyez-la qui s'aſſied ſur ſa conque azurée :
Des Citoyens de l'onde elle vogue entourée,
Les pénètre d'amour & ſourit à leurs jeux.
Déja ſont repeuplés les gouffres orageux ;
Et Vénus, ſur un char dans les airs emportée,
Pour eſſuyer les pleurs de la Terre attriſtée,

Va par-tout de l'Hyver égayer les loisirs,
Et donne en souriant le signal des plaisirs.
Elle vole: un jour pur se répand autour d'elle.
Des filles du Printems avant-coureur fidèle,
Le diligent Crocus lève son front doré;
Tandis qu'au fond des bois, sur un Pin retiré,
Le Coq de la Bruyère, étalant son plumage,
Offre à Vénus les cris de son rauque ramage.

Le char céleste arrive aux portes des Cités.
Vénus parle, à sa voix les Jeux ressuscités,
Se ralliant en foule autour de l'immortelle:
„ Soutiens de mon Empire, écoutez-moi, dit-elle;
„ La gloire de Vénus repose entre vos mains;
„ Allez du triste Hyver consoler les humains,
„ Et leur faire oublier les torts de la Nature.
„ Emportez avec vous ma riante ceinture;
„ De ce tissu divin, faites sortir pour eux
„ Les soins, le doux parler, les desirs amoureux,
„ Les refus agaçans & le tendre mystère,
„ Qui me livre en secret le cœur le plus austère. „

Elle dit: & les Jeux, ministres empressés,
Loin d'elle, au même instant voltigent dispersés.
Ils ouvrent en tous lieux la scène des Orgies.
A l'éclat des cristaux, au jour de cent bougies,
La Muse des concerts, variant ses accords,
Fait soupirer la flûte & retentir les cors.
Son magique pouvoir tour-à-tour me promène
Dans les gouffres brûlans du ténébreux domaine,
Aux bosquets d'Idalie & dans la paix des Cieux.
Je la suis sur les Mers: les vents séditieux,
Par elle, déchaînés, mugissent sur ma tête.
Le tonnerre a grondé; je pâlis: la tempête
Retombe, l'Air s'épure; & la plaine des flots
Répond de toutes parts aux chants des Matelots.

La

La nuit à nos plaisirs vient ajouter encore.
Au sortir des festins, l'agile Therpsicore
Jusqu'au réveil du jour assemble ses Amans.
Les uns, rayonnans d'or, chargés de diamans,
Dans le Palais des Rois ennoblissent la danse,
Que promène à pas lents une grave cadence.
Les autres, invités à des plaisirs plus vrais,
Déguisant & leur taille & leurs voix & leurs traits,
Courent sous les drapeaux du Dieu de la Folie,
Et sèment autour d'eux la piquante saillie.
Le folâtre enjoûment, fils de la Liberté,
Y circule sans cesse autour de la Beauté;
Par des récits malins la poursuit l'embarrasse,
Lui peint de ses Amans la secrète disgrace,
Lui vante son adresse à tromper un jaloux,
Et Lycidas heureux du malheur d'un époux:
Scène tumultueuse, où, libre enfin de crainte,
L'Amour, ailleurs captif, soupire sans contrainte;
Mais où ce même Amour, trop de fois outragé,
Se plaint amèrement de noirs soucis rongé.
Là, j'ai vu ma Sylvie, à moi seul étrangère,
Autour d'elle assembler la foule passagère,
S'enivrer de l'encens d'un peuple adorateur,
Complaisamment sourire à leur discours flatteur,
D'un silence cruel insulter à ma flamme,
Et se faire un bonheur des tourmens de mon ame.

Oh! Qu'il vaut mieux aux champs consumer son loisir!
C'est-là que nul souci n'attriste le plaisir;
Pur comme les Bergers, il anime la danse,
Néglige la mesure, & confond la cadence:
Il est dans tous les cœurs, il vit dans tous les yeux,
L'Echo s'éveille au bruit de mille cris joyeux,
Des trompes, des tambours, des chalumeaux rustiques,
Polémon de Bacchus entonne les cantiques,
Tandis qu'à ses côtés les Bergères en Chœur
Chantent le jeune Dieu qui commande à leur cœur.

Deſtin que j'aimerois! Deſtin digne d'envie!
Il n'eſt point au hameau de coquette Sylvie;
On n'y ſait point cacher un tendre ſentiment:
Zénis aime, & Zénis l'avoue ingénûment.
Elle exige, il eſt vrai, que le Dieu d'Hyménée,
Au deſtin de Myras liant ſa deſtinée,
Permette à ſa vertu les amoureux deſirs.
Eh bien, Couple ſacré! de tes chaſtes plaiſirs
L'aurore naît enfin; ton bonheur ſe prépare.
Par-tout de Myrthes verds le Dieu d'Hymen ſe pare;
Par-tout brillent déja ſes flambeaux allumés;
Ses temples ſon ouverts, ſes autels parfumés,
Et pour toi dans les Cieux un beau jour ſe déploie.

Agitée à la fois & de crainte & de joie,
Zénis prend des hameaux les atours innocens,
Inutile parure à ſes appas naiſſans;
Et quittant, l'œil en pleurs, la maiſon paternelle,
S'avance vers le Temple en pompe ſolemnelle.
Le Myrthe orne ſon front, ce front plein de candeur,
Qui n'a point à rougir aux yeux de la pudeur.
Sa mère à ſes côtés pleure & ſourit enſemble;
Et les jeunes Bergers, que la Fête raſſemble,
Doucement attendris à ce tableau touchant,
Soupirent à leur tour & ſuſpendent leur chant.
Sous les portes du temple, où la foule ſe preſſe,
Où l'Amant a déja devancé ſa Maîtreſſe,
Paroît Zénis; ſon cœur, plein d'un trouble ſecret,
A la virginité donne un dernier regret:
Alors de nouveaux pleurs ajoutent à ſes charmes,
Et ſes tendres parens ſe plaiſent à ces larmes.

Cependant à l'autel, de flambeaux éclairé,
Monte, en habit de lin, le Miniſtre ſacré;
A la foule nombreuſe il impoſe ſilence:
On ſe tait. Les Amans, conduits en ſa préſence,
Debout, & tous les deux ſe tenant par la main,

Prononcent un ſerment qui ne ſera pas vain ;
Le Prêtre le reçoit, & les Cieux le béniſſent.
Tandis que leurs deſtins dans l'Olympe s'uniſſent,
Le Pontife, élevant ſa main ſur les Epoux :
« O toi, qui par l'Amour te fais ſentir à nous,
» Qui rapproches par lui les cœurs les plus ſauvages,
» Et de l'avide mort répares les ravages,
» Grand Dieu ! ſur cet Hymen jette un œil de bonté ;
» Fais-le participant de ta fécondité.
» Que ſemblable au Palmier, qui d'enfans s'environne,
» De nombreux rejettons ce Couple ſe couronne,
» Que dans ſes petits-fils il refleuriſſe en paix,
» Et meure, plein de jours, ſous leur ombrage épais ! »
Il dit ; la foule ſort : & les chants d'Hyménée,
Les danſes, les feſtins égayant la journée ;
La timide Zénis, ſeule au milieu du bruit,
Retarde par ſes vœux le retour de la nuit.
Hélas ! la nuit arrive ; & la chaſte Diane
D'un jour myſtérieux éclaire la cabane,
Où la couche ſacrée attend les deux époux :
Ils ſe lèvent. Gardez de les ſuivre, ô vous tous,
Qui d'une voix coupable attriſtez l'innocence !
Le vénérable Hymen commande la décence.
La cabane eſt un temple ; & la couche, un autel
Interdit aux regards du profane mortel.
Vous ſeule de la foule indiſcrète & légère,
Vous, mère de Zénis, conduiſez la Bergère.
Elles marchent enſemble au ſéjour de Myras,
Qui leur prête, en tremblant, le ſecours de ſon bras.
Arrivée à ce toît, la Bergère attendrie
S'arrête ſur le ſeuil, s'y proſterne, & s'écrie :
« Ma Mère, donne-moi ta bénédiction. »
L'œil humide, & le cœur ſerré d'émotion,
La mère étend ſur eux ſa main foible & tremblante ;
Veut parler, & ne peut d'une voix défaillante
Prononcer que ces mots : « Adieu, vivez unis. »
Elle fuit ; & Myras, ſur la main de Zénis

Imprimant un baiſer, verſant de douces larmes :
« Enfin nous ſommes ſeuls ! » il dit ; & les allarmes,
Qui de Zénis encor troubloient le jeune cœur,
Se taiſent par degrés ; l'Amour en eſt vainqueur.

L'Amour ! Pourquoi faut-il qu'aux Cités moins propice,
Ce Dieu n'y prenne point l'Hymen ſous ſon auſpice ;
Que le ſeul intérêt y confonde les rangs ;
Que l'or des Publicains y marchande les Grands,
Et ſans orner un nom, en aviliſſe un autre ?
Si l'Hymen eſt coupable, ah ! ſon crime eſt le nôtre.
Nos mépris chaque jour flétriſſent les époux,
Qui, laſſés de leur chaîne, abreuvés de dégoûts,
Amuſent des Cités les oreilles oiſeuſes,
Et fatiguent Thémis de clameurs ſcandaleuſes ;
Et lorſque nos enfans, qu'unit déja l'Amour,
Demandent que l'Hymen les uniſſe à ſon tour,
Nous repouſſons leurs vœux ! L'avarice d'un père
Mettra ſur un autel leurs deſtins à l'enchère !
Barbares ! ſi nos mains les vendent au malheur,
Ah ! permettons du moins la plainte à la douleur.
Ou plutôt, ſi la Loi, ſagement paternelle,
N'opprimoit pas l'Hymen d'une chaîne éternelle,
Plus de fiel, plus d'aigreur ; ſon front pur & ſerein
Ne ſe noirciroit plus des ombres du chagrin :
On oſeroit punir le furtif adultère.
O vous donc, qui devez le bonheur à la Terre,
Rois & Légiſlateurs ! ouvrez enfin les yeux :
Aſſez l'Homme a gémi ſous un joug odieux ;
Que ce joug ſoit briſé ; qu'une Loi plus féconde
Invite les mortels à réparer le monde ;
Et que la liberté ſoit le lien des cœurs :
L'Amour même à l'Hymen envîra ſes douceurs.

A la Maudre, d'épis & de bois couronnée,
Ainſi mes vers chantoient la marche de l'Année,
Tandis qu'en ſon Palais, ſur le Trône des Czars,

La Minerve du Nord inauguroit les Arts,
Envoyoit ſon tonnerre aux rives Ottomanes,
Vengeoit l'antique Grèce & conſoloit ſes manes:
Qu'un Neveu de Guſtave impatient du frein,
Dont la Suède enchaîna le pouvoir ſouverain,
Le briſoit; mais, ſoigneux de gouverner en père,
Faiſoit tout oublier par un règne proſpère:
Que trois Ambitieux, profanant la valeur
Par les Dieux conſacrée à l'appui du malheur,
Sans preſſentir qu'un jour leur exemple peut-être,
Contre eux chez leurs Voiſins, ſouleveroit un Maître,
Se liguoient, & tenant tout le Nord en effroi,
Déchiroient la Pologne & dépouilloient un Roi:
Que Fréderic, contraint de reprendre l'épée,
Diſputoit à Joſeph la Bavière uſurpée:
Que Boſton, pour ſes droits juſtement révolté,
Les armes à la main, cherchoit la liberté,
Et conſternoit ces Rois, de qui le ſceptre inique
Ne croiroit point regner, s'il n'étoit tyrannique:
Que Franklin, des Lauriers par Washington cueillis,
Aſſocioit la gloire à la gloire des Lys:
Qu'à la voix de Bourbon, des hautes Pyrénées,
Les Forêts deſcendoient ſur les Mers étonnées,
Menaçoient la Tamiſe, & lui montroient l'écueil,
Où de Londres un jour peut ſe briſer l'orgueil:
Que de l'Ibère enfin la pieuſe furie
Flétriſſoit un Vieillard, l'honneur de ſa Patrie;
Et ſolemnellement replaçoit aux autels
L'Hydre, avide de l'or & du ſang des mortels.

Et moi, durant ces jours d'injuſtice & de guerre,
Oubliant tous ces Rois qui déſoloient la Terre,
Heureux, je célébrois l'heureuſe paix des champs;
Elle avoit tout mon cœur. Les vœux les plus touchans
Attendriſſoient pour elle & ma voix & ma lyre;
Echo les entendit, Echo peut les redire.
Ah! juſques à la mort puiſsè-je conſerver
Cet amour d'un bonheur ſi facile à trouver!

REMARQUES

SUR LE

DOUZIEME CHANT.

FEVRIER.

Le mois de Février, appellé en Latin Februarius, doit ce nom aux cérémonies expiatoires qu'il ramenoit également pour les Grecs & pour les Romains.

Les premiers, par une fête lugubre, honoroient leurs Ancêtres, victimes du Déluge de Deucalion : ils promenoient proceſſionnellement des vaſes remplis d'eau, & les vuidoient enſuite, auprès du temple de Jupiter, dans un gouffre par lequel, diſoient-ils, les eaux du Déluge s'étoient écoulées : enfin, dans la vue d'appaiſer les Dieux Infernaux, ils jettoient dans ce même gouffre des gâteaux de miel & de farine.

Les ſeconds honoroient les morts par des ſacrifices & des luſtrations, qu'ils appelloient Februa.

> Februa Romani dixere piamina Patres ;
> Menſis ab his dictus.

Ovide, de qui ces paroles ſont empruntées, termine le récit des luſtrations, par une réflexion qui ſurprend de la part de ce Poëte, peu accoutumé à ſaiſir le côté moral d'un tableau. C'eſt de la Grèce, dit-il, que nous vient la croyance que les plus grands Criminels ſont abſous, dès qu'ils ont été arroſés d'eau luſtrale ; puis il ajoute :

> Ah ! nimium faciles, qui triſtia crimina cædis
> Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ.

Que diroit-on aujourd'hui de plus raiſonnable contre ces eaux expiatoires, ſi l'uſage en avoit paſſé juſqu'à nous, & ſi la ſuperſtition y attachoit encore la même vertu ?

Le Soleil arrive au Signe des Poiſſons, formé de trente-quatre étoiles. On verra dans une des Remarques ſuivantes, pourquoi ces deux Poiſſons ſont repréſentés unis l'un à l'autre par un lien, & ce que d'Anquité vouloit déſigner, lorſqu'elle aſſuroit qu'ils avoient porté Vénus & ſon fils au-delà de l'Euphrate.

P. 200. Fuis, pars, éloigne-toi; fuis, mortel imprudent,
De ce toît ruineux ſur les ondes pendant;

Nous n'avons heureuſement en France que trois ou quatre Villes, où une grande population ait forcé de bâtir ſur les ponts; encore même nous fait-on eſpérer que, tôt ou tard l'adminiſtration publique ordonnera d'abattre ces maiſons, que leurs habitans ſont contraints de déſerter toutes les fois que les rivières, glacées par un long Hyver, s'apprêtent, au dégel, à reprendre leurs cours. Les Lecteurs, qui n'ont jamais vu ce terrible phénomène, à qui l'on donne le nom de Débacle, ne peuvent ſe figurer combien il eſt impoſant; ni de quels déſaſtres il eſt ſuivi quelquefois. Les Poëtes encore n'avoient pas tenté de le peindre. Etranger aux climats de la Grèce & de Rome, il n'a pu ſe trouver dans aucun de leurs Ecrivains; le ſilence des Poëtes Allemands & Anglois eſt bien plus étonnant. Cependant je n'aurois peut-être jamais penſé moi-même à m'eſſayer ſur ce tableau, ſans la Lettre que m'écrivit au mois de Février de l'année 1776, une femme pleine de ſagacité & d'imagination, qui s'étoit trouvée à ſa Campagne, ſituée au bord de la Seine, au moment où le fleuve briſa ſes glaces. Je lui dois les traits principaux ſous leſquels j'ai repréſenté cette ſcène d'horreur & de déſaſtre.

P. 200. Les Autans, enfermés dans un nuage obſcur,
Sur la Terre aujourd'hui ſouffient un air impur,

On ſait que la fin des fortes gelées & l'humidité mal-ſaine qui les ſuivent ſont funeſtes à un grand nombre de Valétudinaires. Cette obſervation eſt atteſtée par les Regiſtres des Paroiſſes, qui groſſiſſent à cette époque, plus que dans tout autre moment de l'Hyver, la liſte des morts.

P. 201. Mais ces triſtes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenoient les regards ſur de chères images;

Il eſt très-vraiſemblable que la Nature ſeule, ſans le ſecours de la Religion, a d'abord préſidé à l'établiſſement du Culte des morts. C'étoit pour ſoi, & non pour eux, qu'on les honoroit. L'Homme, dans le premier état de civiliſation, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne s'étoit pas encore tout-à-fait corrompu en ſe poliſſant, étoit ſans doute meilleur époux, meilleur fils, meilleur ami, &c. Alors s'il perdoit les objets ſacrés de ſes affections, il en conſervoit un plus long ſouvenir; il a dû naturellement chercher les moyens de jouir de tout ce que la Mort ne lui avoit point enlevé. Les cendres, les oſſemens de ceux qu'il avoit aimés lui étoient chers encore; ils étoient néceſſaires à ſon cœur: car nous avons, plus qu'on ne croit, le beſoin de nous attriſter, ou du moins de tomber dans la mélancolie; & ce beſoin eſt d'au-

tant plus grand, que nous ſommes nés plus ſenſibles. S'il falloit confirmer tout ceci par quelques exemples, j'en aurois un grand nombre à citer mais un ſeul peut ſuffire.

Je fus conduit un jour chez une femme qui, après avoir perdu ſa fille unique qu'elle aimoit éperduement, en avoit fait ſecrettement retirer le cœur, pour le garder dans un lieu écarté. C'eſt fut-là que je la trouvai; quatre ans après la mort de ſon enfant, penchée ſur ce triſte reſte, & les yeux humides de pleurs. Sa douleur étoit alors d'autant plus vive, qu'elle étoit menacée de ſe voir enlever ce reſte d'un objet adoré. Quelques perſonnes inſtruites de ſon pieux larcin, & le regardant, par une piété mal éclairée, comme un outrage fait à la Religion, l'avoient dénoncée aux Supérieurs Eccléſiaſtiques: ceux-ci, dans le premier inſtant, forcés de céder à cette dénonciation, vouloient contraindre cette mère infortunée à renvoyer au cimetière public le cœur de ſa fille. J'ai ſu depuis que, ramenés à des ſentimens plus raiſonnables, ils avoient ceſſé leurs pourſuites, qui auroient infailliblement conduit au tombeau une ſeconde victime.

P. 203. Voyez ſortir Vénus de l'Empire des flots;
Voyez-la qui s'aſſied ſur ſa conque azurée:
Des Citoyens de l'onde elle vogue entourée,
Le pénètre d'amour & ſourit à leurs jeux.

Le mois de Février eſt le moment de l'année, où commence à ſe déclarer la génération des Poiſſons. Voilà pourquoi on repréſente le Signe de ce Mois ſous l'image de deux Poiſſons attachés l'un à l'autre par un lien: ſi la Mythologie ajoute qu'ils portèrent Vénus & Cupidon au-delà de l'Euphrate, lorſque cette Déeſſe fuyoit le Géant Typhon qui la pourſuivoit, on doit voir dans cette fable la Nature, qui, échappée aux Géans de la gelée, va porter ſes faveurs dans les climats tempérés. Pontanus fait raconter cette fuite par l'un des Poiſſons céleſtes, à qui la Déeſſe, dit-il, a donné le don de la parole pour le récompenſer du ſervice ſignalé qu'elle en a reçu. Si ce Poëte eût uſé plus ſobrement qu'il n'a fait des rêveries de la Fable, ſon Uranie ſeroit un ouvrage plus connu ſans doute, & qu'on citeroit à côté des Poëmes qui ont illuſtré le Siècle d'Auguſte; mais après nous avoir promis dans ſon exorde des connoiſſances aſtronomiques, il ne fait que mettre en beaux vers les contes fabuleux que ſes prédéceſſeurs avoient imaginés ſur les Conſtellations, ſans en développer jamais le ſens allégorique. Quoi qu'il en ſoit, voici le récit de la fuite de Vénus, tableau charmant, qui ſemble créé par le pinceau d'Ovide. C'eſt le Poiſſon qui s'adreſſe à Vénus:

Tempore quo genita es, conchâque impoſta nitenti,
Nos Paphon, & charæ provectam ad littora Cypri
Detulimus, falſos & juncti enavimus amnes,
Cærula verrentes ſinuatis æquora caudis.
Interea nos ipſa manu mulcere, jugaleſque
Appellare tuos, nobis & amacaron ipſa
Porrigere, & blandum ambroſiæ inſtillare liquorem.
Quin etiam mutis voces & verba dediſti
Reddere, & ingentem fando lenire laborem.

Ipſa loquebaris ; tumidi ſubſidere montes,
A tergo ſpirare auræ atque impellere fluctus.
Criſpabat tibi tum molles levis aura capillos ;
Illi perque humeros volitant perque ora recurrunt :
Colligis ipſa levi digito, ad frontemque reponis.
Tum paſſim læti ex oculis ſpirantur honores,
Scintillantque genis ignes, tremulumque per æquor
Irradiat, niveo fuſus de pectore candor,
Cærulaque undifluæ ludunt ſub ſtagna papillæ.
Viſendi ſtudio incinctæ funduntur ab antris
Nereides. Stupet hæc, teretes mirata lacertos ;
Illa manum inſignem digitis ; pars oſcula : at omnes
Torpeſcunt, placidos flectis cum lenis ocellos.
Occurrunt hinc Tritonum chorus omnis, & omnis
Æquoreus grex, excultum dum ſedula carmen
Concinis, argutæque favent concentibus auræ.
Cantantem tacitu excipiunt ſtupefacta juventus,
Immotoſque tenent modulata ad carmina vultus ;
Mox incenſa oculis, roſeiſque incenſa labellis
Concipiunt flammas venis, certantque canenti
Oſcula quis rapiat primus, quis pectora tractet.
Riſiſti, teneraque manu jaculata ſagittam
Certantes fixiſti, atque ipſo vulnere transfers
Conceptum in Nymphas juvenili ardore furorem.
Illicet invadunt ſocias, fulique per æquor
Ille ſuam rapit, illa ſuum complexa ; per undas
Ludit, & argutis reſonant vada falſa cachinnis ;
Ipſa inter medios veheris placidiſſima luſus.
(Pont. Uran. L. III.)

P. 204. Le Coq de la Bruyère, étalant ſon plumage,
Offre à Vénus les cris de ſon rauque ramage.

Les chaleurs de l'amour commencent à ſe faire ſentir au Coq de Bruyère vers les premiers jours de ce Mois ; & depuis ce moment juſqu'à la fin de Mars elles vont ſans ceſſe en augmentant, pour ne finir qu'à la naiſſance des feuilles. Dès qu'il a choiſi un arbre pour ſa retraite, & il donne ordinairement la préférence au Pin ou au Chêne, il ne s'en éloigne guère, c'eſt-là que, la queue étalée en rond, le cou tendu & la tête enflée, l'amour lui inſpire, ſoir & matin, de prendre différentes poſtures. Il eſt tellement livré aux deſirs effrénés de la paſſion, qu'il ſemble en devenir ſourd & aveugle, quoique, dans tous les autres inſtans, il ait l'ouie ſubtile & la vue perçante. Enfin ſa voix amoureuſe éclate par une forte exploſion que ſuit un petit ſifflement aigu, terminé bientôt par une ſeconde exploſion ſemblable à la première. Les Poules accourent à ſes cris, & ſe rangent au pié de l'arbre, où lui-même deſcend pour jouir & les féconder.

P. 206. Par-tout de Myrthes verds le Dieu d'Hymen ſe pare ;

Nos uſages modernes en ce Mois, bien loin d'avoir quelque rapport avec les uſages d'Athènes & de Rome, leur ſont entièrement

opposés. La joie, les plaisirs & les folies du Carnaval ont remplacé la tristesse, les plaintes & les larmes. Au-lieu d'aller gémir sur les tombeaux, nous multiplions les mariages, « non par caprice, dit M. de Gébelin; mais de par la Nature, qui nous promet le Printems & de nouvelles générations. » D'où, ce Savant prend occasion de remarquer que chez les Perses les cinq dernières journées du mois de Février, dernier mois de l'année, selon leur Calendrier réformé par Gelaleddin, étoient appellées Mard Ghirran, c'est-à-dire, Preneuses-d'Hommes.

P. 207. Où la couche sacrée attend les deux Epoux:

Il n'y a pas long-tems que la Religion bénissoit le lit nuptial; & j'ai grand regret que cet usage ne s'observe plus. Il me semble qu'il imprimoit un caractère sacré qui rendoit le lit vénérable. Les Romains, pour augmenter la sainteté du mariage, invoquoient sur la couche nuptiale le génie de la génération & l'appelloient dès-lors Lectus genialis. Cette couche étoit si fort respectée chez eux, qu'il n'y avoit que la femme pour qui elle avoit été dressée qui pût y entrer. Si elle mouroit, & que l'époux se remariât, la nouvelle épouse ne pouvoit en faire usage sans crime. Il falloit qu'on en dressât une autre pour elle.

P. 208. Ou plutôt, si la Loi, sagement paternelle, &c.

L'Eglise, qui pendant les neufs ou dix premiers siècles a permis le Divorce à tous les Peuples Chrétiens, l'a proscrit depuis plusieurs siècles. Nos Loix Civiles ont suivi toujours la Discipline de l'Eglise: elles le permettoient quand elle l'a permis; elles le défendent depuis qu'elle l'a défendu. Lorsque l'Eglise parle, l'homme de sens n'a qu'un parti à prendre, il doit se taire. On s'est trop moqué du raisonnement de ce Calife qui mit le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie (1). Sans doute, Omar étoit un furieux. Disciple de Mahomet & Conquérant, il ne pouvoit pas être autre chose. Mais supposez que l'Alcoran ait été écrit dans le Ciel avec une plume tirée de l'aile de l'Ange Gabriel, & le farouche Omar ne sera plus un raisonneur absurde. Si je dis ici quelque chose du Divorce, ce ne sera donc point pour soumettre au jugement de ma raison les deux autorités réunies qui nous gouvernent; je n'en parlerai que d'après les principes du Droit Naturel. La raison recouvre toute sa liberté lorsqu'elle se transporte à cette époque, où l'Homme n'étoit soumis qu'aux seules Loix de la Nature.

On a beaucoup parlé de cette question du Divorce; mais il suffit, peut-être, de savoir combien on en a parlé, pour juger qu'elle n'a pas été traitée. Sur les objets qui nous regardent de si près, & que nous avons tant de moyens de bien connoître, une discussion bien faite doit mettre fin à toutes les discussions. On ne doit pas l'atten-

(1) On connoît ce raisonnement d'Omar. Si tous ces Ouvrages, dit ce conquérant, sont contraires à l'Alcoran, ils sont dangereux, & il faut les brûler; s'ils sont conformes à l'Alcoran, ils sont inutiles, & il faut les brûler encore.

dre ici : je n'écris qu'une Note ; je ne puis indiquer que des vues. D'ailleurs la législation du divorce exige plus qu'aucune autre, le génie d'un grand Législateur.

Dans l'institution du Mariage, il y a des règles qui sont les conditions que les deux époux s'imposent l'un à l'autre, & il y a des règles qui sont les conditions que la Société impose aux deux époux. C'est dans cette dernière classe que doit être mise la Loi qui leur défend le Divorce. Elle ne peut être établie que pour rendre le Mariage plus propre à procurer à la Société tous les biens qu'elle en attend ; car il est bien clair que si le Divorce étoit favorable à la Société, il faudroit le permettre. Quels sont donc les effets que les Législateurs veulent faire produire au Mariage? Si les époux jouissent de ce grand bonheur attaché à l'union des deux sexes ; si leurs plaisirs font naître autour d'eux une nombreuse famille qui les consolera, peut-être, de la perte de ce bonheur ; si chaque Mariage enfin donne à la Société le spectacle si touchant d'une maison heureuse sous la garde des mœurs domestiques, tous les vœux du Législateur doivent être remplis. Pour savoir par quel moyen le Mariage opérera tous ces heureux effets, la première chose à faire c'est de bien connoître tous les caractères, tous les mouvemens de cette passion si douce & si terrible qui porte les deux sexes au Mariage. C'est en étudiant bien tous ses caprices, toutes ses fureurs qu'on pourra distinguer les règles qu'on lui imposera avec succès, & celles qu'il sera toujours inutile de lui imposer. La Nature & les Législateurs, comme on voit, se servent également de l'Amour, pour perpétuer l'espèce humaine & les institutions sociales ; il est doux & beau de les voir employer les mêmes moyens : on en prend une plus grande idée du Législateur, & l'on présume mieux de son ouvrage.

Presque toutes nos passions ont des mouvemens si inattendus, si invincibles & si contradictoires, qu'il paroît impossible de les connoître tous, & de les réduire à une théorie constante & régulière. Mais la plus impétueuse & la plus mobile dans ses impressions, celle qui rassemble les contrariétés les plus étranges, celle qui se joue le plus & de l'homme sensible qui l'éprouve & de l'observateur tranquille qui l'étudie, c'est sans doute l'Amour. La plus nécessaire de toutes aux vues de la Nature, elle devoit être, par cette raison, celle sur laquelle l'Homme auroit le moins d'empire. Il en reçoit presque toujours la première impression sans qu'il ait pu la prévoir ; elle se conserve ou se dissipe sans qu'il soit le maître d'en prolonger ou d'en borner la durée ; & quelquefois même il ne peut savoir dans le trouble & le désordre qu'elle répand sur toutes ses idées, si elle est sortie de son cœur, ou si elle y règne encore. On croiroit que c'est à la beauté sur-tout qu'il appartient de la faire naître ; & c'est sur ce fondement que les Fables charmantes de la Mythologie ont fait de la Déesse de la Beauté la Mère de l'Amour : mais il seroit trop facile d'éviter ses impressions si elles naissoient toujours de la Beauté ; l'éclat dont elle frappe tous les yeux avertiroit trop du danger ceux qui voudroient le fuir. Pour être plus inévitables & plus sûrs, ses traits devoient partir d'un pouvoir plus invisible : les graces des manières, de l'esprit & des sentimens qui ne se découvrent que par degrés, & qui charment toujours davantage, qu'on ne peut jamais

combattre, parce qu'on les aime dès qu'on les apperçoit, & qu'on en a même senti les effets avant de les avoir apperçues ; tous ces rapports secrets, toutes ces sympathies invincibles, dont les ames froides se moquent toujours, & dont les ames sensibles sont si souvent les victimes, font naître bien plus d'amour que la beauté, qui n'obtient guere par elle-même que le froid hommage de l'admiration. C'est au milieu de ces mystères & de cet air de prodige dont il s'environne, que l'Amour prend une puissance à laquelle rien ne paroît capable de résister ; c'est ce qui a transformé ce sentiment en une espèce de culte, où les amans sont les uns pour les autres des Divinités à genoux devant d'autres Divinités. Amoureux sans savoir comment & pourquoi, nous ne savons pas davantage pour combien de tems nous devons l'être : trop souvent un amour qui se présente au moment de sa naissance avec tous les caractères d'une passion que rien ne peut éteindre, s'éteindra rapidement de lui-même, avant l'épreuve même du bonheur : les artifices & les séductions de la coquetterie en irritent & en accroissent la flamme dans les cœurs qui desirent d'être aimés pour l'orgueil de l'être ; elles l'éteignent dans les ames simples & naïves, qui ne cherchent dans l'Amour que le bonheur même de l'Amour, & qui ne savent pas distinguer les artifices de la coquetterie des manèges de la fausseté. Plus souvent encore, une impression assez légère dans le principe pour être à peine sentie par celui qui l'a reçue, se nourrit & se fortifie en silence dans le cœur où elle se cache ; lorsqu'elle se montre à découvert, elle est déja une passion invincible. Alors, si on est condamné à des privations, les transports de l'Amour s'accroîtront de ses tourmens même & de son désespoir ; & si on est heureux, on ne voudra plus rien au monde que ce bonheur qu'on a goûté. Quelquefois, au contraire, des ames foibles & incertaines changeront d'un jour à l'autre de situation & de sentimens : elles feront aujourd'hui dans les desirs & les enchantemens de l'amour ; & demain, dans les langueurs de l'indifférence, ou même dans les querelles d'une rupture. Dans cet état singulier, on ne sait jamais bien soi-même si on aime, ou si on n'aime pas ; & l'on auroit peine à prononcer sur un Divorce, dont on auroit formé la demande. Les Jurisconsultes, qui ont parlé du Divorce, ne veulent pas croire un mot de ces antipathies inexplicables, qui repoussent des Etres que leur malheur aura unis, de ces rapports secrets qui attirent presqu'irrésistiblement des créatures faites l'une pour l'autre, de ces combats des sentimens les plus opposés dans des ames très-délicates & très-mobiles. L'Histoire de la Nature leur en paroît le Roman ; on diroit qu'un Jurisconsulte ne peut pas connoître l'Amour, ou que l'Amour, en entrant dans son cœur, prend le caractère d'un Jurisconsulte. (1)

---

(1) Lorsque je parle ainsi des Jurisconsultes, on comprend bien que je ne veux point parler des Avocats éclairés, dont les Conseils terminent les procès, ou préparent les Oracles de la Justice. Un Jurisconsulte tel que M. Legouvé, par exemple, sera toujours sûr d'obtenir la plus grande considération de tous ceux qui savent estimer les talens, les lumières & les vertus.

Telle eſt pourtant la paſſion dont le Légiſlateur veut ſe rendre maître & dont il doit régler ou enchaîner les mouvemens dans les loix du mariage. Il faut d'abord convenir d'une choſe : ſi les Loix pouvoient faire que deux Etres, qui ſe ſont aimés une fois, s'aimaſſent toujours davantage ; ſi elles pouvoient ôter à l'Amour toutes ſes incertitudes, ſes fantaiſies & ſes fureurs, pour en conſerver tous les charmes dans une longue conſtance, il eſt évident qu'il ſeroit très-avantageux de proſcrire le Divorce : ou plutôt, il eſt clair qu'il ſeroit inutile de le proſcrire. Si nos cœurs ſavoient bien aimer, nous n'en aurions pas beſoin ; c'eſt parce que nous ſommes très-imparfaits qu'il peut nous être néceſſaire. Le Divorce ſera donc toujours une imperfection de la Société, comme les déſordres de l'Amour ſont une imperfection de notre nature. On ne peut l'admettre que comme un mal deſtiné à prévenir de plus grands maux encore. Mais eſt-il bien décidé que ce ſoit un mal néceſſaire, & le génie du Légiſlateur ne peut-il jamais être ici plus puiſſant que la Nature ? Je ne crois pas qu'il lui ſoit permis de l'eſpérer, & je ſuis convaincu que pour vouloir rendre la Société plus parfaite, il court le riſque d'y introduire des déſordres, des crimes & des malheurs qu'il éviteroit en aſpirant à moins de perfection, & en laiſſant à la Nature un peu plus de ſon indépendance.

Suppoſons tour-à-tour le Divorce proſcrit & permis, & conſidérons les effets de ces deux Loix oppoſées, en les comparant toujours à ce qu'eſt l'Amour dans la Nature, & à ce qu'on voudroit qu'il fût dans la Société : c'eſt toujours ſous ce double point de vue qu'il faut examiner cette queſtion. Si le Divorce eſt proſcrit, voyez de combien de manières la Nature eſt contrariée dans le Mariage. La Nature trompe ſouvent l'Homme ſur l'état de ſon cœur ; il croit aimer & il n'aime point ; il croit qu'il aimera toute ſa vie, & il n'aimera qu'un inſtant : dans l'indépendance de l'état de Nature ces erreurs ne ſont que des jeux, qui tournent au profit même du bonheur de l'Homme : elles embelliſſent ſa vie d'une multitude d'impreſſions fugitives, mais délicieuſes : il s'eſt trompé, mais il a été heureux ; de quoi peut-il ſe plaindre ? Dans le Mariage ſans Divorce, ces erreurs d'un moment font la deſtinée de la vie, & rendent la vie affreuſe : la créature la plus ſujette à l'erreur ne peut ſe tromper un inſtant dans une paſſion qui lui ôte même l'uſage de ſa raiſon, ſans être malheureuſe tout le reſte de ſes jours. Les convenances & les rapports de la Société uniſſent ſouvent des Etres que la Nature a ſéparés par des caractères qui ne ſe dévoilent que dans le Mariage : la Nature, au contraire, forme ſouvent des Etres comme ſi elle les deſtinoit d'avance l'un à l'autre : elle ſemble faire quelquefois comme les Puiſſances de la Terre, qui arrêtent des mariages dès le berceau. Par la Loi qui défend le divorce, les premiers ſont condamnés à un malheur éternel, parce qu'ils doivent reſter unis toute leur vie ; & les ſeconds, parce qu'ils ne peuvent jamais s'unir. Ainſi, par-tout, les intentions de la Nature ſont trompées ; ainſi les plaiſirs qu'elle nous deſtinoit ſont perdus pour nous. La Société ne perfectionneroit-elle donc l'Amour par cette moralité qui en fait le plus grand charme pour les ames un peu délicates, & par tous les Arts qui l'embelliſſent dans leurs chef-d'œuvres, que pour nous faire ſouffrir enſuite avec plus d'amertume la douleur d'être privés de toutes ſes délices ? S'il eſt ainſi, qu'avons-nous fait

en établiſſant dans avec tant de fraix & de peines nos Loix & nos Sociétés ? Parmi tous les biens & tous les plaiſirs qu'elles raſſemblent autour de nous avec tant de précautions, que peuvent-elles nous offrir qui puiſſe nous dédommager des ſacrifices qu'elles impoſent au plus grand beſoin de nos cœurs ? Mais la Société elle-même tirera-t-elle quelqu'avantage réel de cette ſévérité cruelle qu'elle exerce envers ſes enfans ? La Société pourroit-elle être mieux ordonnée, lorſque les Citoyens ſeroient malheureux ? Je connois trois eſpèces de perſonnes qui peuvent ſouffrir de cette Loi qui proſcrit le Divorce.

Les premières ſont celles qui ont reçu des principes ſévères de Morale dans leur éducation, & qui ont aſſez de caractère pour ſe conduire toujours ſuivant leurs principes. De pareils principes ſont très-rares, & le caractère dont on auroit beſoin pour leur reſter fidèle eſt beaucoup plus rare encore. Notre éducation ne fait rien pour nous façonner à nos inſtitutions ſociales & nous demeurons toujours flottans entre les deſirs que nous inſpire la Nature & les vertus que nous commande la Société. Mais enfin je ſuppoſe qu'il y ait un grand nombre de ces perſonnes ; qu'arrivera-t-il ? Elles ſe dévoueront à leur ſort & reſteront tranquilles dans leur malheur : leur vertu les ſauvera des déſordres & des crimes toujours prêts à naître de cette ſituation ſi pénible & ſi douloureuſe : l'ordre de la Société ne ſera point troublé par elles ; mais la Société ne retirera aucun bien de leur mariage : il ſera ſtérile comme le célibat, ou comme la débauche. La vertu peut bien étouffer des deſirs : mais elle ne peut pas en faire naître. On ne s'enflamme point par devoir ; & toutes les fois qu'on lui parle du devoir, l'Amour, qui reconnoît ſon tyran, ſe glace ou ſe révolte. Voilà donc des mariages funeſtes pour ceux qui les ont contractés, & inutiles pour la Société. Je dis inutiles, pour ne rien exagérer ; car dans les principes de la bonne politique, un mariage inutile eſt toujours un mariage funeſte.

La ſeconde claſſe eſt compoſée de perſonnes, qui, n'ayant ni principes, ni caractères conſtans, ſont tour-à-tour égarées par leurs paſſions, & tourmentées par leurs remords. Celle-ci eſt très-nombreuſe, tant qu'il reſte encore quelqu'honnêteté dans les mœurs publiques. S'il y a une ſituation cruelle au monde, c'eſt celle où ces perſonnes-là ſe trouvent. Le plus grand de tous les bonheurs eſt de jouir à la fois de la vertu & des paſſions, quand leurs intérêts ſe trouvent d'accord enſemble. Lorſqu'on ſacrifie les paſſions à la vertu, on n'eſt pas toujours malheureux : car, à la longue, la vertu conſole de tout. Lorſque c'eſt, au contraire, la vertu qu'on ſacrifie aux paſſions il eſt encore des momens d'ivreſſe & de jouiſſance, où les ames fortes & énergiques trouvent le bonheur au ſein même du crime. Mais lorſqu'on eſt également incapable, & d'étouffer la vertu pour s'abandonner à ſa paſſion, & d'impoſer ſilence à ſa paſſion pour s'immoler à la vertu, on eſt à la fois tourmenté par l'une & par l'autre, & tout ce qui a été donné à l'Homme pour répandre quelques douceurs ſur ſa vie, ne ſert plus qu'à la remplir de troubles, de terreurs & de déſeſpoir. La Société même eſt à chaque inſtant menacée par le malheur de ces perſonnes : à chaque inſtant elles peuvent commettre les crimes dont l'idée même les fait frémir. Leur amour pour la vertu ne ſert le plus ſouvent qu'à exalter davantage leurs paſſions, & à les rendre plus coupables.

La troisième classe est la plus dangereuse de toutes. Il est des Hommes qui n'ont jamais pu penser que ce fût un devoir réel de sacrifier certains desirs à des Loix qui ne sont que l'ouvrage de la Société. Ou ils n'ont jamais réfléchi à cette partie de la Morale, & ils se sont abandonnés à toutes leurs impressions; ou ils n'y ont vu que des Loix arbitraires, qu'il est toujours plus heureux de violer que de respecter: le seul mal qu'ils y aient apperçu, c'est le danger qui environne les plaisirs de ce genre; & ils ne sont occupés qu'à l'éviter, ou s'en défendre. C'est ici sur-tout que le succès a paru effacer le crime; c'est par eux que le Mariage, qui devoit être une source de délices & de vertus est devenu une source de tourmens & de crimes. Le Monde & le Théatre ont été pleins d'histoires scandaleuses, où l'on apprenoit à rire des perfidies du désespoir des époux. les succès du vice, qui devoient faire trembler la Société, ont servi à son amusement, lorsque des mains habiles ont fait jouer les ressorts des intrigues qui en préparent le triomphe. Les accusations, dont nos Tribunaux retentissent, ont montré le lit nuptial souillé par des crimes bien plus affreux encore. Là, on a vu souvent les empoisonnemens & les meurtres se frayer les voies à l'adultère Chose étrange & pourtant vraie! C'est lorsqu'il restoit encore dans nos mœurs quelqu'honnêteté, qu'on a ri de l'Adultère sur nos Théatres & qu'il a fait commettre les plus grands crimes dans le Monde. Aujourd'hui on ne voit guère plus de femme exposée à l'opprobre de ces accusations dans nos Temples de Justice; on n'entend plus parler de ces grands crimes qui révéloient les désordres du lit nuptial: il seroit du plus mauvais goût de vouloir nous faire rire de ces foiblesses sur la scène. On croiroit d'abord que l'empire des Loix est parvenu enfin à mettre une grande pureté dans les mœurs: on croiroit que tout s'est soumis aux vues du Législateur: on regarde, on observe, & l'on découvre à l'instant que des conventions secrètes faites entre les Citoyens ont abrogé la Loi qui n'est pas encore effacée sur le Code; & cette abolition tacite de la Loi n'est pas seulement l'ouvrage des passions & du vice, elle est aussi l'ouvrage de la sagesse. Voilà quels peuvent être les effets de la Loi qui proscrit le Divorce: je me suis contenté de les considérer dans nos mœurs. Toute l'Histoire est pleine de faits qui présentent les mêmes résultats.

Supposons actuellement le Divorce permis. Le premier avantage qu'on apperçoit, & d'où naîtront même tous les autres; c'est que l'Amour pourra plus ressembler dans la Société à ce qu'il est dans l'état de Nature: c'est que le Législateur n'aura plus tant à combattre contre l'instinct naturel, qui finit presque toujours par l'emporter sur tout. Une des choses les plus difficiles, & cependant les plus nécessaires dans les institutions sociales, c'est de saisir cette juste mesure dans laquelle la Nature se soumet aux règles qu'on lui impose, parce qu'on ne lui fait pas trop de violence. On trouve précisément cette mesure dans le Mariage avec le Divorce. L'Amour n'y est plus abandonné à tout le désordre de ses caprices; mais il n'est pas asservi non plus à une tyrannie plus funeste encore, puisqu'elle le détruit. L'engagement du Mariage sera toujours trop imposant & trop auguste, pour qu'on soit porté à le contracter sans y avoir bien réfléchi: mais si l'on s'est mépris sur les dispositions de son cœur, une premiere erreur n'entraînera pas le malheur de toute la vie; & l'on ne sera plus forcé de chercher dans le vice des plaisirs qu'on pourra trouver encore dans

des unions légitimes, lorſque la Société aura ſéparé des Etres que la Nature vouloit unir, les premiers liens pourront ſe dénouer; on pourra en former d'autres, & tout prendra ſa place. Le mariage perdra peut-être quelque choſe de ce caractère religieux, que lui donne l'idée d'une chaîne éternelle: mais il ne ceſſera de paroître moins ſolemnel & moins ſacré, que pour devenir plus pur & plus heureux. Ses nœuds ſeront rompus avant d'être ſouillés: il ne ſera plus que l'aſyle de l'Amour heureux & fidèle; & je ne ſais pas bien ſi ce n'eſt pas là ſur-tout ce qui peut le faire paroître un joug ſacré. On a même ſouvent obſervé que l'Amour, y conſervant plus de liberté, y prendra par cela même plus de conſtance. Il ne peut ſouffrir qu'on attente à ſa liberté, & qu'on lui impoſe des ſacrifices; mais ſon plus grand charme eſt de ſe rendre volontairement eſclave; & il ne jouit de rien avec tant de volupté que des ſacrifices qu'il s'eſt commandé lui-même. En un mot, le Mariage avec le Divorce réunit trois avantages, qui ſont les plus grands de tous ceux que l'union des deux Sexes peut avoir dans la Société. L'Amour y reſſemble beaucoup encore à ce qu'il eſt dans l'état de Nature: il y conſerve mieux ces attentions délicates, ce deſir & ce beſoin de plaire dont le commerce des deux Sexes l'embellit dans la Société: enfin il peut devenir inconſtant, ſans devenir coupable, & ce ne ſera plus par le crime ſeul qu'il pourra rompre des nœuds que la Loi même s'offre à briſer. Il n'y a rien dans le Mariage ſans Divorce qu'on puiſſe comparer à ces avantages.

Nous n'avons conſidéré juſqu'à préſent le Divorce, que relativement aux Epoux & à la Société en général; mais ce qu'il en réſulte pour le ſort des enfans nés d'un premier mariage mérite une attention particulière: c'eſt peut-être même ici que ſe trouvent les plus grandes difficultés pour le fond de la queſtion.

Il eſt certain que les enfans perdent beaucoup au Divorce. Leur éducation avoit beſoin de l'indulgence & de la tendreſſe d'une mère, des lumières & de la fermeté d'un père. Ils perdront un père ou une mère, & leur éducation n'aura plus que la moitié des ſoins qu'elle devoit avoir. Ils perdront encore une grande partie de la fortune qui leur étoit deſtinée, & l'on ne ſait pas même ſi un ſecond mariage ne diminuera pas ſouvent la tendreſſe qu'on avoit pour les enfans du premier. C'eſt ce qui a perſuadé à quelques Ecrivains que, dans le droit naturel même, il falloit proſcrire le Divorce. Mais c'eſt tout-à-fait mal raiſonner & ne voir les choſes que d'un côté. 1. Lorſque le Divorce eſt néceſſaire, lorſque le trouble & le malheur ſont dans le Mariage, ni le père, ni la mère ne peuvent veiller à l'éducation de leurs enfans; ainſi non-ſeulement ils n'y travaillent pas enſemble, mais ils n'y travaillent pas même ſéparément. 2. La plus puiſſante de toutes les éducations, eſt celle de l'exemple: or, on ne voit que celui du vice, ou de tous les défauts de caractère dans les mariages malheureux. Qu'eſt-ce que des enfants peuvent gagner à être témoins de tout cela? Ils y apprendront à ne pas eſtimer leur père & leur mère; & juſqu'à préſent, je n'ai pas trouvé beaucoup de vertus dans ceux qui n'ont pas commencé par avoir beaucoup de reſpect & de tendreſſe pour les auteurs de leurs jours. 3. Pourquoi la Société ſeroit-elle obligée de ſacrifier le bonheur des pères à celui des enfants? Pourquoi la génération préſente

lui

lui seroit-elle moins chère que la génération qui doit la suivre? Est-ce que les enfans eux-mêmes ne seront pas bien-tôt à la place des pères; & cette Loi favorable à leur enfance ne peut-elle pas faire également le malheur de la plus grande & de la plus importante partie de leur vie? Ainsi les générations seroient sans cesse sacrifiées les unes aux autres, sans qu'aucune pût jamais recueillir le prix de ce sacrifice. Les Jurisconsultes n'ont rien vu de tout cela; & j'en suis surpris, car cela saute aux yeux: mais en vérité, on diroit qu'ils ferment quelquefois les yeux à dessein.

Il ne suffit pas d'avoir démontré que le Divorce est nécessaire & avantageux dans le Droit Naturel: il deviendroit bientôt funeste, si on ne lui imposoit aucune règle, ou si on lui en imposoit de mauvaises: il a fait plus de mal que de bien chez la plupart des peuples qui l'ont admis, parce que leurs Législateurs n'ont pas su s'en servir avec sagesse, & qu'ils n'en ont fait usage que pour augmenter la tyrannie du Sexe le plus fort & l'oppression du Sexe le plus foible. Je voudrois donc faire entrevoir comment il pourroit être établi sur de meilleurs principes; comment la Justice, en le rendant également avantageux aux deux Sexes, pourroit le rendre très-utile à la Société entière.

L'Homme & la Femme peuvent le demander de concert: l'Homme peut le demander contre la Femme, & la Femme contre l'Homme.

Dans le premier cas, on ne prévoit d'abord aucune difficulté. L'accord des volontés de l'Homme & de la Femme pour s'unir a formé le mariage; l'accord de leurs volontés pour se séparer doit le dissoudre. Ils semblent être à l'abri de tout refus de la Loi. C'est ce que Justinien appelloit des Divorces de bonne grace: Bonæ gratiæ. Mais ce n'est pas seulement ici la cause des deux époux; c'est encore celle de la Société; & nous avons vu que la Société ne voit jamais qu'à regret la nécessité du Divorce. Dans ce cas-là même, c'est donc à la Société à juger si le Divorce est nécessaire. Dans un moment d'humeur & de mécontentement mutuel; dans ces jours malheureux, où l'Amour ne se fait plus du tout sentir dans les cœurs même sur lesquels il doit reprendre tout son empire; dans ces querelles de l'Amour, qu'il semble susciter exprès pour faire renaître ses premières délices, deux époux imprudens peuvent se présenter ensemble devant le Magistrat, pour demander le Divorce. Ils peuvent solliciter de concert une séparation, qui les mettroit tous les deux au désespoir dès qu'elle seroit prononcée. Les lentes formalités de la Loi doivent donc donner le tems à la réconciliation. Il faut voir s'il n'arrivera pas quelque chose qui rapprochera tout. L'Amour fait des prodiges même dans le Mariage.

Dans le second cas, où l'Homme demande le Divorce contre la Femme, les difficultés sont très-grandes: on doit choisir & multiplier les précautions. C'est sur-tout au sort de la Femme que le Législateur doit veiller ici; elle est menacée des plus affreux malheurs. Je ne veux point calomnier l'Homme: je sais que sa fierté & sa domination sont adoucies souvent par un sentiment généreux qui l'attache à des Etres foibles, dont le bonheur doit être son ouvrage. Mais je sais aussi que, lorsque dans une passion nouvelle il ne peut satisfaire son amour pour

une femme qu'il commence à aimer, qu'aux dépens du bonheur d'une femme qu'il a cessé d'aimer, il sera barbare par foiblesse, & se rendra coupable de la plus affreuse ingratitude, pour se procurer quelques instans de plaisir. On me citera des exemples contraires : j'en connois aussi ; & il seroit trop affreux qu'il n'y en eût pas beaucoup. Mais je ne parle ni de quelques hommes, ni de ce que pourroit être l'Homme ; je parle de ce qu'il a été, & de ce qu'il est en général dans les sociétés que nous connoissons. Or, par les différences physiques qui se trouvent dans l'organisation de l'Homme & de la Femme, & par l'effet des mœurs publiques, telles qu'on les voit parmi nous, les hommes sont très-souvent exposés à prendre des passions nouvelles. L'homme n'a guère besoin ni de la beauté, ni de la jeunesse : & s'il a d'ailleurs ou les vertus, ou les talens qui rendent aimable, il n'a presque rien perdu, lorsque sa force lui reste encore. La femme, au contraire, doit plaire pour être aimée ; & c'est de sa jeunesse sur-tout qu'elle tire ses agrémens & ses charmes : l'homme conserve très-long-tems sa force, & la femme voit s'évanouir bien rapidement l'âge brillant de la beauté. Ses attraits sont un ouvrage trop délicat de la Nature pour être durables. Suffira-il donc à l'homme de prendre des desirs & des sentimens nouveaux, pour avoir le droit de renvoyer une épouse, qui a consacré à son bonheur les quinze ou vingt belles années de sa vie ? Quelle différence cruelle il y auroit dans leur situation ! L'Amour & les plaisirs lui prépareront donc une seconde fois le lit de l'Hyménée, & sa compagne sera chassée d'un lit consacré par vingt ans de mariage, pour être condamnée le reste de sa vie à l'abandon d'une fille célibataire ? Peut-elle se flatter en effet de trouver un homme qui s'enflamme encore pour des attraits, dont un autre a usé toute la jeunesse & les graces, & qui viennent d'être déshonorés par un Divorce ? Les Juifs, il est vrai, dans tous les tems, & les Romains, pendant une longue suite de siècles, n'ont pas traité leurs femmes avec plus d'humanité : mais tout le monde sait combien les Juifs avoient le cœur dur, suivant nos Livres Sacrés ; & ce n'est pas non plus par la justice & la pitié que les Romains se sont rendus célèbres. S'il y a une vérité sensible dans la Morale, c'est qu'une femme, par le don de son cœur & des charmes de sa jeunesse, a mérité le bonheur de sa vie entière. C'est toujours à ce principe sacré que je comparerai sur-tout les Codes des Législateurs. Je l'ai vu presque dans tous les Codes méconnu ou violé, & je me suis dit au fond de mon cœur : les Loix sont l'ouvrage de l'Homme, & l'Homme est un tyran. S'il se rencontre jamais des Législateurs plus équitables, ce sera un devoir bien doux pour leur cœur, & un emploi bien heureux de leur génie, de chercher les moyens par lesquels les droits & le bonheur de la femme seront moins exposés, en accordant à l'homme la liberté du Divorce. Ces moyens pourront être de plusieurs espèces. 1. Il ne suffira pas qu'une autre femme ait pu plaire à un Homme, il faudra encore que sa femme ait mérité de lui déplaire. Cette espèce de Divorce est pour elle une très-grande peine : il seroit trop affreux qu'elle ne fût pas coupable de quelque chose. 2. Le Législateur, qui ne pourra pas s'opposer entièrement par les Loix à l'inconstance & à la barbarie de l'Homme, pourra s'y opposer avec plus de force & de succès par l'opinion publique : il pourra se servir de l'opinion publique, qui est toujours à son pouvoir, s'il a le génie de sa place, pour répandre une sorte de flétrissure sur ce que les Loix sont obligées de permettre. Je sais bien que cette contradiction apparente entre les Loix

& l'opinion pourra choquer quelques esprits; mais, en Législation comme en Méchanique, on oppose souvent les forces les unes aux autres, pour les rendre chacune plus puissante. 3. Il pourra se servir sur-tout avec beaucoup d'avantage d'une passion presqu'aussi impétueuse que l'Amour sur les ames communes, qui forment le plus grand nombre. L'homme, qui voudra changer ainsi de femme, sera condamné à donner une grande partie de sa fortune à celle qu'il abandonne. Cet intérêt de la fortune fait si souvent manquer des mariages : il pourra en conserver. D'ailleurs l'homme marié sera moins exposé aux séductions des femmes libres, lorsqu'elles sauront qu'il doit presque tout perdre pour leur appartenir.

J'ai supposé, sans aucune difficulté, que la femme pouvoit demander le Divorce contre l'homme, comme l'homme contre la femme. Mais il s'en faut bien que tous ceux qui ont fait des Loix ou des Ouvrages sur le Divorce, aient été de la même opinion. Moïse ne permit point à la femme de mettre un Libelle de Divorce dans la main du mari lorsqu'il auroit cessé de mériter son amour; & ce ne fut que sous les Empereurs, que les Dames Romaines eurent un pouvoir que leurs maris avoient reçu du Fondateur de la République. Je vois bien pourquoi chez ces deux Peuples la Législation du Divorce avoit établi une si prodigieuse inégalité entre les deux Sexes. Les Juifs & les Romains portèrent des idées d'empire & de soumission dans le Mariage. Ils regardoient l'homme dans cette union, comme un Maître & Seigneur. La femme n'étoit donc pas tout-à-fait sa compagne; elle étoit quelque chose de moins. Un Maître peut renvoyer une femme qui lui est soumise; mais il n'est pas naturel de penser que cette femme puisse renvoyer son Seigneur & Maître. Avec de tels principes on est injuste & barbare à l'excès, quoiqu'on raisonne d'ailleurs avec une justesse admirable. Quelques Ecrivains ont essayé de donner des motifs plus doux aux Loix de Romulus : mais l'homme, dans ces Loix, a laissé échapper son secret avec beaucoup de candeur, & il faut l'en croire. Il a dit, c'est que je suis Lion; & il n'avoit pas autre chose à dire. Les Loix de Solon sur le Divorce ont établi entre les deux Sexes cette égalité que je desire. Mais aussi Solon n'étoit ni un Pâtre, ni un brigand comme Romulus : c'étoit un Législateur doux & humain, qui avoit été un Poëte aimable dans sa jeunesse; c'étoit le Législateur d'un peuple idolâtre de la Beauté, & qui avoit perfectionné tous les arts & tous les talens, pour être plus digne de la chanter & de la peindre.

Il me semble facile à prouver que c'est aux femmes sur-tout que le Législateur doit accorder le droit de provoquer le Divorce. Ce droit est moins dangereux dans leurs mains, & il est plus nécessaire à la fois à leur bonheur & à l'ordre de la Société.

Nos Pièces de Théatre, nos Chansons, nos Contes & nos Conversations, tout retentit des Histoires de l'inconstance & de la légèreté des femmes. On en fait des tableaux qui amusent & qui enchantent, parce qu'il y a des choses dont on ne peut parler, sans y trouver un très-grand charme. On aime aussi beaucoup à croire les Femmes légères & faciles; & la manière, dont les hommes sont modestes, fait que la plupart en conçoivent bien plus d'espérance que de crainte. Toutes ces Histoires ne sont pas sans doute des fictions; & ce n'est pas une chose

étonnante que le commerce des deux Sexes ait été si fécond, dans tous les tems, en événemens faits pour enchanter l'imagination : mais lorsqu'on juge les femmes sans ressentiment & sans vanité, on s'aperçoit bien-tôt cependant que les hommes ont fait les Contes & les Chansons, comme les Loix. Les Femmes sont bien plus souvent malheureuses par leur constance, que nous ne le sommes par leur légèreté. Nous pouvons avoir reçu quelque titre de prééminence sur elle ; mais tous les hommes sincères conviendront qu'elles l'emportent infiniment sur nous par le don d'aimer. Nous ne devons point en être jaloux : ce don est peut-être le plus grand de tous les charmes ; il devoit appartenir aux femmes, & la nature ne leur a donné sur nous cet avantage, que pour le faire servir à notre bonheur. N'est-ce pas les femmes dont chaque faveur est un sacrifice, & qui s'attachent toujours davantage au bonheur qu'elles ont donné & reçu ? N'est-ce pas les femmes qui ont le plus grand intérêt à appartenir toute leur vie à l'homme auquel elles se sont données une fois ? Il est dans leur amour un sacrifice que l'orgueil ou la délicatesse met au-dessus de tout. Elles ne peuvent le faire qu'une fois, & à un seul homme. Cette rapidité même de leur jeunesse, cette fragilité de leurs attraits, les obligeroit à la constance. Plus elles ont vécu avec un homme, plus elles ont intérêt de vivre avec lui. Les femmes seront donc moins portées à demander le Divorce, & il est moins à craindre qu'elles n'abusent du droit de le provoquer. Et combien ce pouvoir, dont elles ont en général si peu d'intérêt de faire usage, peut cependant être nécessaire à leur bonheur ! La femme n'a point, en général, dans la Société autant de moyens d'être heureuse que l'Homme. Occupé sans cesse à entretenir, ou à perfectionner l'édifice de la Société, l'Homme est sans cesse obligé de déployer des facultés & des talens, qui sont pour lui une source de plaisirs comme de gloire. Il jouit de son courage, de son génie, de tout ce qui le perfectionne à ses yeux & l'agrandit aux yeux des autres. Au milieu de ces brillantes & sublimes illusions, il peut ne pas sentir des besoins bien plus naturels à son cœur ; & s'il est vrai que l'Amour soit la plus douce & la plus belle récompense de la gloire, il est vrai aussi que la gloire fait très-souvent oublier le bonheur ou les infortunes de l'Amour. La femme, exclue de ces grands travaux & de ces triomphes du génie par la Nature & par la Société, ne trouve guère de sources de jouissance que dans les sentimens de son cœur. Pour être heureuse, il faut qu'elle aime bien, & qu'elle soit beaucoup aimée. Voyez combien la Nature & la Société seroient injustes & cruelles envers elle, si on lui enlevoit ce bonheur, le seul qui soit pour elle de quelque prix. C'est au risque de perdre la vie, qu'elle entre dans l'âge où elle peut jouir de ses délices, & c'est encore au péril de ses jours qu'elle en jouit, & qu'elle arrive à l'époque où elle doit y renoncer. Amante & mère, voilà sa destinée ; qu'on lui refuse le bonheur attaché aux sentimens de l'amour & de la tendresse maternelle, elle aura tout perdu au monde. Si elle ne trouve pas ces sentimens dans un premier mariage, c'est donc à elle sur-tout qu'il faut permettre d'aller les chercher dans un second.

Ce n'est pas tout : dans un mariage mal assorti, c'est sur la Femme sur-tout que retombe tout le malheur de cette union funeste. L'Homme ne souffre guère que de la privation du bonheur ; la Femme souffre

encore de la tyrannie de l'Homme. D'ailleurs, il eſt bien plus important de ne pas expoſer la Femme au danger de violer ſes devoirs. On ſait combien les foibleſſes de mère ont des ſuites plus funeſtes dans le Mariage: d'autres crimes encore naiſſent bien plus ſouvent des déſordes de la Femme, que de ceux de l'Homme. L'Homme eſt très-ſouvent jaloux par amour propre, lors même qu'il n'a pas de quoi l'être par amour; il veut qu'on ſoit fidèle à ſa vanité comme à ſa tendreſſe; & ſa jalouſie s'arme de poiſons & de poignards. C'eſt lui qui ſans pitié, comme ſans délicateſſe, défend le lit nuptial, les armes à la main, & fait naître de grands crimes & de grands malheurs, où la Femme n'auroit occaſionné que beaucoup de troubles & beaucoup de querelles. C'eſt donc la Femme qu'il faut rendre à ſa liberté, avant qu'elle puiſſe manquer à ſa vertu: ce ſera veiller à la fois à ſon bonheur & à ſon honnêteté; la Juſtice ne peut pas avoir de plus bel emploi.

S'il eſt plus néceſſaire & moins dangereux de donner le droit du Divorce à la Femme, il faut avouer pourtant qu'il faut lui accorder le Divorce avec bien plus de lenteur encore qu'à l'Homme. Je ne crois pas ici me contredire, & je prie ſeulement que l'on m'entende. La Femme met plus de conſtance dans ſes ſentimens, mais elle y met auſſi plus de trouble & d'agitation. Elle ſe plaît à s'inquiéter ſans ceſſe ſur l'état de ſon cœur, pour ſe raſſurer elle-même ſur celui qu'elle aime. C'eſt elle qui ſait cacher un amour qui la remplit toute entière, & montrer une indifférence dont il eſt preſqu'impoſſible de pénétrer l'artifice. Elle met tout en uſage pour cette innocente coquetterie, qui rajeunit nos cœurs & nos ſentimens; & ſi on la laiſſoit faire dans la liberté du Divorce, les Loix même & la Magiſtrature lui ſerviroient de moyen de plaire. Il y auroit un autre danger encore; lorſque l'amitié auroit ſuccédé à l'amour dans le Mariage, elle ſeroit plus prompte à ſe livrer à ces mouvemens d'humeur & de colere qui ſuffiſent pour faire deſirer quelqu'inſtant le Divorce. Elle ne courra aucun riſque à demeurer encore quelque tems auprès d'un mari qu'elle a menacé d'un Divorce; il craint de la perdre; elle le verra toujours à ſes pieds demandant grace, & faiſant tout ce qu'il peut pour l'obtenir.

La femme d'Alcibiade demandoit le Divorce à un Archonte: Alcibiade, quoique très-éloquent, au-lieu de plaider ſa cauſe, enleve ſa femme dans ſes bras, & la remporte ſur le lit nuptial; elle ne voulut plus en ſortir. Cet Alcibiade étoit un homme étonnant; il faiſoit toujours tout ce qu'il vouloit faire. Les Loix doivent deſirer qu'il y ait dans ce genre beaucoup d'Alcibiades.

Je m'apperçois, en finiſſant cette Note, que les réſultats de mes diſcuſſions ſemblent toujours dirigés en faveur des femmes; je puis proteſter que je n'ai eu qu'un deſir en l'écrivant: j'ai voulu être juſte (1).

(1) Il a paru, depuis quelque tems, pluſieurs Ouvrages ſur le Divorce. J'en ai parcouru un; j'y ai trouvé un grand défaut. On n'y voit rien encore ſur le Divorce, après avoir lu preſque tout le volume en entier. Monteſquieu a écrit quelques lignes ſur cette matière; & ces lignes ſont de Monteſquieu, qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout.

P. 208. Que ce joug ſoit briſé ; qu'une Loi plus féconde
Invite les mortels à réparer le Monde ;

De cet heureux effet qui naîtroit du Divorce, je concluois que la France, enrichie d'une population plus nombreuſe, pouvoit eſpérer un avenir illuſtré par une foule de Grands-Hommes, dignes en tout de leurs prédéceſſeurs ; & cette conſéquence amenoit le Tableau du Temple de la Gloire pour la France. Je l'ai ſupprimé parce qu'éclairé par la réflexion, j'ai ſenti que c'étoit prodiguer la louange, que d'admettre indiſtinctement dans ce Temple un tas de Rois & de Héros décorés pour tout mérite d'une valeur meurtriere. Si donc je me permets de terminer ces Remarques par ce fragment de Poéſie, c'eſt pour faire une eſpèce de réparation publique à la Vérité, en conſignant l'erreur d'une tête jeune qui s'étoit laiſſé ſéduire à une fauſſe grandeur.

Sur les bords enchantés, dont les eaux de la Seine,
Dans leur mouvant criſtal, reproduiſent la ſcène,
Je cherche ce Palais, où les Arts accueillis
Repoſent noblement ſur l'ombrage des Lys ;
Et là, réformateur de ce Palais antique,
J'oſe, ne reſpectant que ſon nouveau portique,
Dépouiller de leur faîte & renverſer ſans choix
Ces longs appartemens délaiſſés par nos Rois.
Hâtons nous, enlevons leur ruine groſſière ;
Que le marbre brillant, ſur leur triſte pouſſière,
En colonnes s'élève & monte juſqu'aux Cieux.
Je veux le couronner d'un dôme audacieux :
Je veux que, prodiguant leurs travaux & leurs veilles,
Les Arts ſous cette voûte épuiſent les merveilles.

Ce Temple eſt achevé. Français, accourez tous.
Venez auſſi, venez, inſulaires jaloux.
Héritiers des Romains, je vous invite encore.
Le Ciel, pour ce grand jour, d'un or pur ſe décore,
Et la Terre en ſilence attend les Demi-Dieux,
Qui doivent habiter ce palais radieux.
O prodige ! Soudain l'agile Renommée,
De l'honneur des Français trompette accoutumée,
S'élance, & rempliſſant les airs de ſes cent voix,
Répète tous les noms dont la gloire a fait choix.
Au même inſtant paroît la foule des Grands-Hommes,
Qui, nés depuis Clovis juſqu'au ſiècle où nous ſommes,
Ont fait de nos aïeux la gloire ou le bonheur ;
Ils s'avancent enſemble au Temple de l'Honneur.
Minerve eſt à leur tête. Ouvre-toi devant elle,
Temple auguſte, & reçois l'Aſſemblée immortelle !

M. de la Cretelle en a parlé dans un des plaidoyers éloquens qu'il vient de donner au Public : il n'a pu conſidérer la queſtion que dans les rapports qu'elle avoit avec ſon affaire. S'il l'avoit traitée à fond, je n'aurois point écrit cette note.

Elle entre, je la suis : & la Reine des Arts,
Avec bonté sur moi tournant ses doux regards :
" Approche, me dit-elle, & puisque ta Partie
» Par toi donne à ces Morts une seconde vie,
» Viens connoître leurs traits; regarde. Le premier
» Qui marche, & dont trois Lys ombragent le cimier,
» Est ce Roi qui, vainqueur de vingt Peuples barbares,
» Des Goths, des Bourguignons, des Germains, des Abares,
» Après avoir de Rome écrasé les destins,
» Et frappé de terreur les Césars Byzantins,
» Dans les murs de Paris conduit par la victoire,
» Des Monarques François y commença l'Histoire;
» C'est Clovis : il iroit s'asseoir au premier rang,
» Si son bras plus humain eût versé moins de sang.
» Martel le suit; Martel qui fut Roi sans couronne.
» Vois reluire en son fils la Majesté du Trône.
» S'il usurpa le sceptre, il le fit respecter;
» Et quiconque en est digne, a droit de le porter.

» Tourne les yeux : ce Prince en qui tu vois paroître
» Et la taille & le front & le regard d'un Maître,
» Sur qui flotte à longs plis la pourpre des Romains,
» Et qui porte en triomphe un globe entre ses mains,
» Doué d'une ame ardente & d'un vaste génie,
» Rendit son premier vol à l'Aigle d'Auzonie,
» Du Trône des Césars ramina la splendeur,
» Et sur de sages Loix cimentant sa grandeur,
» En Flandre, en Ibérie, en France, en Allemagne,
» Fit, ou craindre, ou chérir le nom de Charlemagne.
» Non loin de lui, paroît un Ministre adoré;
» Il a puisé le jour dans un sang ignoré :
» Mais, mon fils, il est beau de se créer soi-même.
» Venez, prudent Suger, appui du diadême,
» Et du Peuple à la fois généreux défenseur;
» Goûtez d'un nom chéri l'immortelle douceur. »
" ---- O Déesse! quel est ce Prince, en qui la grace
» Tempère un noble orgueil qui décèle sa race?
» Pourquoi tous ces captifs qui, percés & sanglans,
» Le front humilié, le suivent à pas lents? »
» ---- Ils entourent, mon fils, le Héros de Bouvine.
» Son front conserve encor cette audace divine,
» Qui fit pâlir l'Anglois, terrassa le Germain,
» Abaissa des Seigneurs le pouvoir inhumain,
» Et qui, l'honneur d'un règne & conquérant & juste,
» Lui mérita les noms de Vainqueur & d'Auguste.
» Mais que son petit-fils brille d'un autre éclat!
» Dévoué tout entier au salut de l'Etat,
» Des Guerriers & des Rois Louis fut le modèle :
» La sévère équité, sa compagne fidèle,
» Après l'avoir conduit durant ses jours mortels,
» Le transformant en Dieu, lui dresse des autels.

„ Prince, à qui Dugueſclin conſacra ſon épée,
„ Dans le ſang de l'Ibère & de l'Anglois trempée,
„ Toi, qui vis, jeune encor, les plus grands Potentats,
„ Au bruit de tes vertus, entrer dans tes Etats,
„ Qui déja ſous la main des Parques homicides,
„ D'une mourante voix éteignis les ſubſides,
„ Avance; & qu'immortels ſous ces lambris dorés,
„ Charles & Dugueſclin revivent adorés,
„ Vous auſſi, vous vivrez immortelle en ce Temple,
„ Femme, qu'avec reſpect tout bon Français contemple!
„ Illuſtre Jeanne d'Arc! En vain de votre nom,
„ Un Grand-Homme a tenté d'abaiſſer le renom;
„ La gloire de vos faits ne peut être flétrie.
„ Eh! qui voudroit jamais s'armer pour la Patrie,
„ Si la voix d'un mortel Favori des Neuf Sœurs
„ Pouvoit des Nations flétrir les défenſeurs?
„ Non; l'amour des Français ſera votre héritage;
„ Et le brave Dunois avec vous le partage.

„ Louis douze paroît. A ce nom ſi chéri,
„ Laiſſe couler des pleurs de ton œil attendri,
„ Mon fils; ſous ce bon Roi la France fut heureuſe:
„ Il connut l'amitié; ſon ame généreuſe,
„ Jalouſe d'inſpirer plus d'amour que d'effroi,
„ Sut oublier l'injure & pardonner en Roi.
„ Gaſton, Bayard, d'Amboiſe à ſes côtés s'avancent.
„ Reconnois-tu celui que les Muſes devancent?
„ Il fut leur protecteur. Par elles ennobli,
„ François a triomphé de la mort de l'oubli.
„ Vois Briſſac de ſes jours & de ſes biens prodigue,
„ Guerrier ſans cruauté, Courtiſan ſans intrigue;
„ Montmorenci toujours d'un courage invaincu,
„ Et mourant en Héros, comme il avoit vécu;
„ L'Hôpital, héritier de la ſageſſe antique,
„ Philoſophe au milieu d'un Peuple fanatique;
„ Et Montagne ſublime en ſa naïveté;
„ Et de Thou dévoilant la triſte vérité;
„ Et Marot, dont le tems n'a point vieilli les graces.„
„ ---- De ces hommes fameux, quel Guerrier ſuit les traces,
„ Minerve? Eſt-ce une erreur de mon œil prévenu?
„ Je ne me trompe point; mon cœur l'a reconnu;
„ Je vois le Grand Henri. Plein d'une douce ivreſſe,
„ Je veux à ſes genoux épancher ma tendreſſe.
„ Roi, le meilleur des Rois ſur la terre adorés,
„ Comment ces vils Ligueurs, de ton ſang altérés,
„ Ont-ils pu contre toi tourner le glaive infâme,
„ Qui de tes jours ſacrés a déchiré la trame?
„ Hélas! ſans leur forfait l'âge d'or ſous tes loix,
„ De la guerre, en Europe, eût étouffé la voix. „
„ ---Relève-toi, mon fils, & viens connoître encore
„ Cette brillante Cour dont Henri ſe décore.
„ Voilà de ſes tréſors l'Econome prudent,
„ Sully, ſage Miniſtre & tendre confident.

„ Admire ici Crillon, ce Brave, que Bellone
„ Fit du Trône ébranlé la plus ferme colonne ;
„ Près de lui du Harlay, Laval, Biron, Sancy ;
„ Là, d'Entragues, d'Aumont ; plus loin Montmorency.
„ Entends au milieu d'eux, entends chanter Malherbe,
„ Du Parnaſſe Français réparateur ſuperbe. „
„ ---Sous la Pourpre de Rome, en cet auguſte lieu,
„ Quel farouche Mortel paroît ? „---„ C'eſt Richelieu. „
„ ---Qui, cet Homme de ſang, au Temple de Mémoire ?
„ Ah pouvez-vous ainſi proſtituer la gloire,
„ Déeſſe ! Et de quel front ce Miniſtre odieux
„ Oſera-t-il s'aſſeoir avec nos demi-Dieux,
„ Avec tous ces Héros, bienfaiteurs de la France ? „
„ ---Oui, mon fils, il eſt vrai, l'implacable vengeance
„ De ce Prêtre deſpote a trop rougi les mains :
„ Mais, par lui triomphans de l'Aigle des Germains,
„ Les Lys ne tremblent plus au bruit de ſon tonnerre ;
„ Mais à l'orgueil des Grands il déclara la guerre ;
„ Mais du pouvoir ſuprême il étendit les droits ;
„ Mais il ſut raffermir le Sceptre aux mains des Rois.
„ Il ouvrit aux Neuf Sœurs un immortel Lycée,
„ Et ſur de grands projets exerçant ſa penſée,
„ Il prépara du moins les beaux jours de Louis.
„ Quels jours ! De leur éclat tes yeux ſont ébloui !
„ Ouvre-les cependant ; & plein d'orgueil, contemple
„ Quelle foule à grands flots vient inonder ce Temple.
„ Ma voix ſeroit trop foible à redire leurs noms.
„ Sous le fougueux Condé, là, marchent les Bourbons.
„ Ici, paroît Turenne au ſtoïque courage,
„ Si grand dans le ſuccès, plus grand dans le naufrage.
„ Vois Catinat, Vauban, Villars & Luxembourg,
„ Créqui, de Conſarbrik ſe vengeant ſur Fribourg,
„ Et mille autres encor dignes de ces modèles.
„ Approchez, Magiſtrats, à la vertu fidèles,
„ Lamoignon, d'Aguelſeau, Môlé, Potiers, Talon :
„ Ils avancent auſſi les enfans d'Apollon.
„ Corneille, reſpirant la majeſté Romaine,
„ Et Racine, après lui, l'amour de Melpomène,
„ Et Molière, peut-être effaçant tous les deux,
„ Et le ſage Boileau, leur Cenſeur courageux.
„ A ſon maintien naïf reconnois la Fontaine ;
„ Rouſſeau, nouveau Pindare, à ſa lyre hautaine ;
„ Le Pontife de Meaux, à ſon regard altier ;
„ Fénélon, de Virgile & d'Homère héritier,
„ Des Lauriers de tous deux a la tête ombragée.
„ Deſcartes a paru : la raiſon eſt vengée.

„ Attache encor les yeux au Grouppe qui les ſuit.
„ Ceux-là, firent parler & le marbre & la Toile ;
„ Ceux-ci, de la Nature ont déchiré le voile ;
„ Les autres, que Lully forma par ſes leçons,
„ Enivrèrent les cœurs de leurs douces chanſons :
„ Colbert, l'ami des Arts, les conduit, les protège.

„ Et de ſon Roi brillant en forme le cortège.
„ Le voilà, ce Monarque; oh! comme à ſon aſpect
„ Tout treſſaille à la fois d'orgueil & de reſpect!
„ Quelques Hommes encor, rayonnans de lumière,
„ Ont ranimé des Lys la majeſté première.
„ Maurice, dont l'Anglois pleure encor les exploits;
„ Monteſquieu, qui peignit les Peuples par leurs Loix:
„ Crébillon, qui, brûlant de verve & d'énergie,
„ De la ſombre terreur épuiſa la magie,
„ Reſſuſcitent ici pour l'Immortalité.
„ Mon fils, que ce ſpectacle à tes yeux préſenté,
„ T'enflamme aux grands travaux, & donne à ta jeuneſſe
„ Le deſir que ton nom dans ce Temple renaiſſe.

Elle dit, & s'éclipſe. Et moi, qui par ces vers
Ai préparé ma lyre à de plus hauts concerts,
De la gloire en mon cœur portant la noble envie,
Je voue à ſes autels le reſte de ma vie.

FIN.